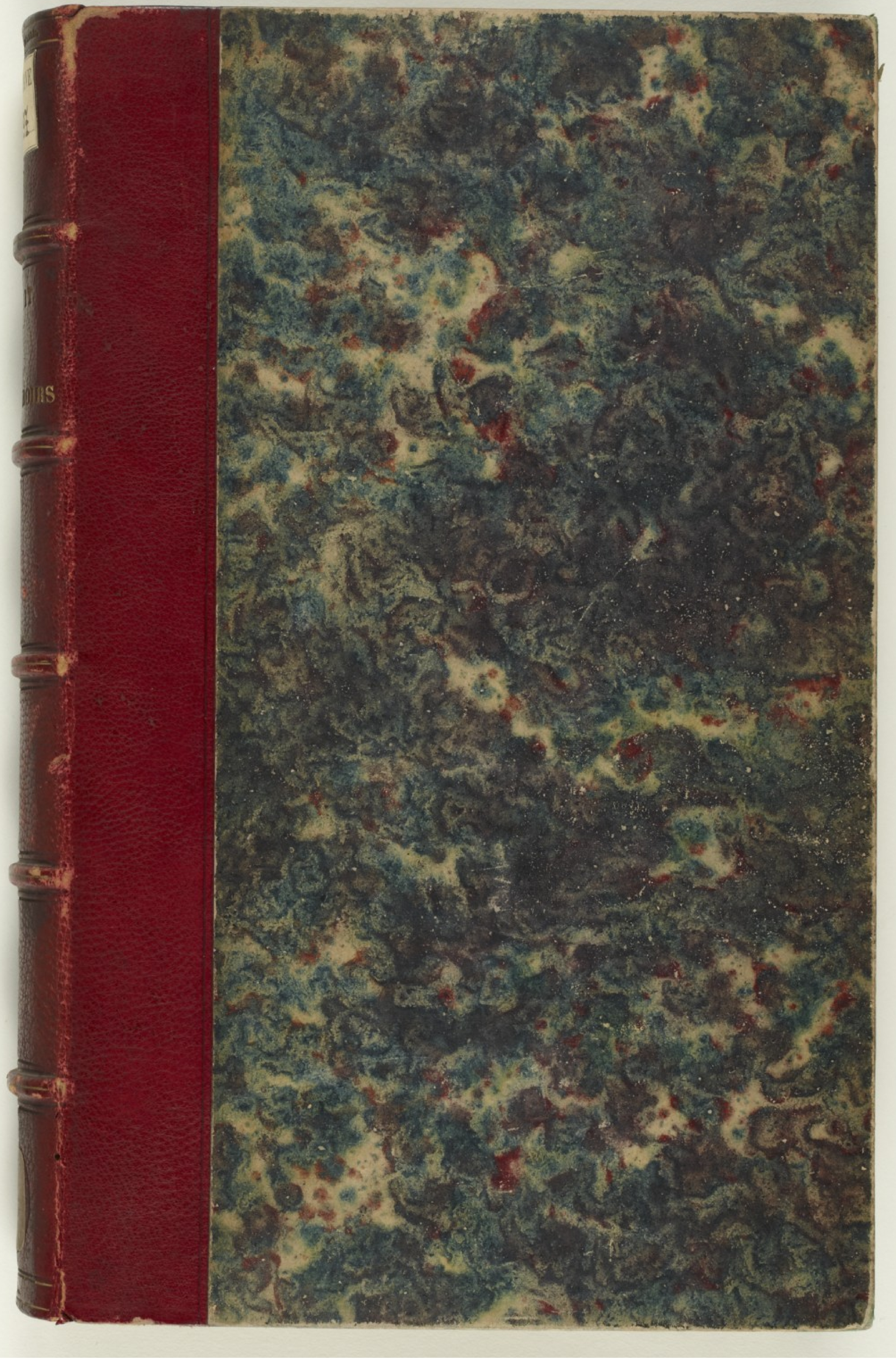
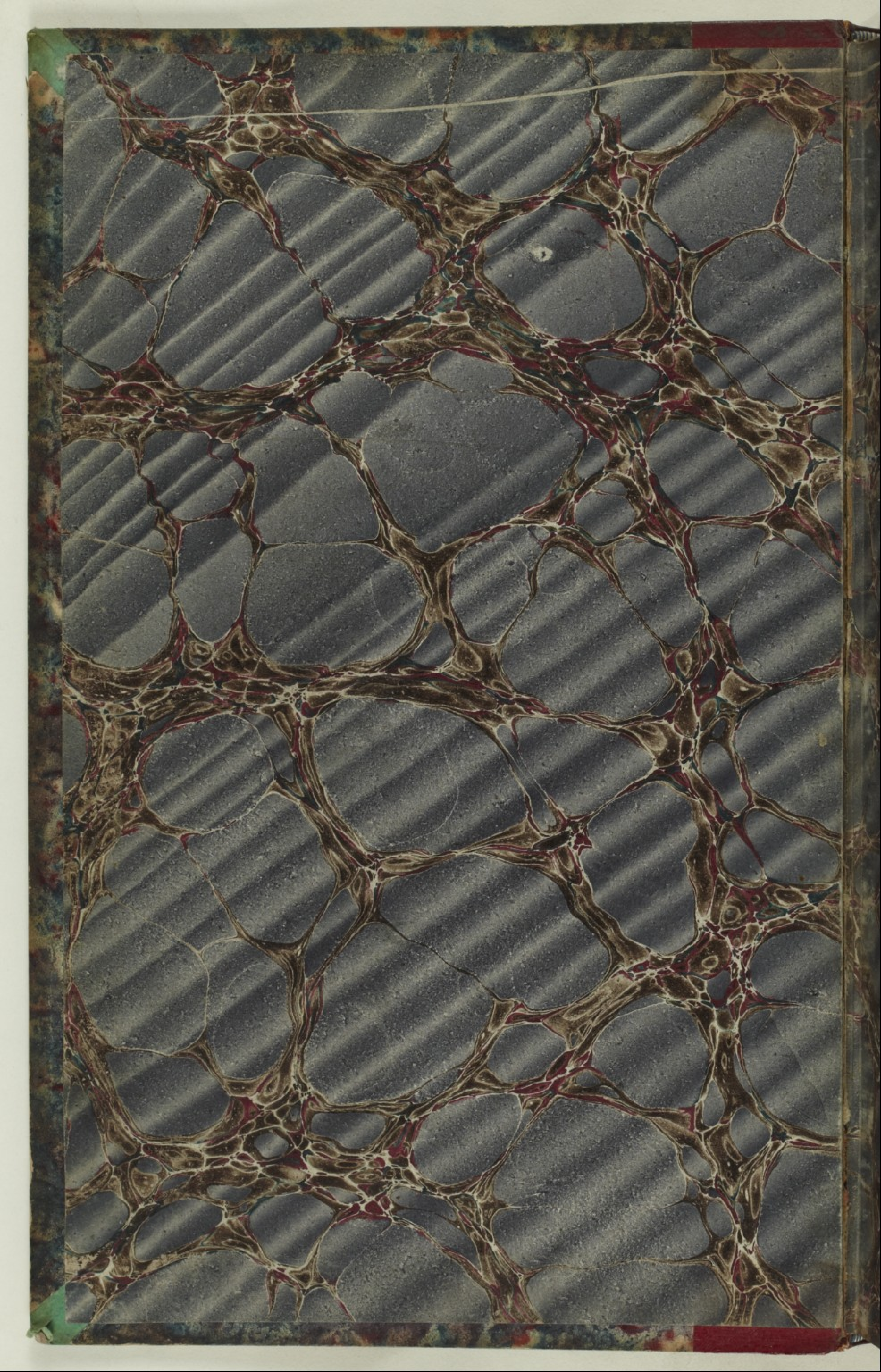
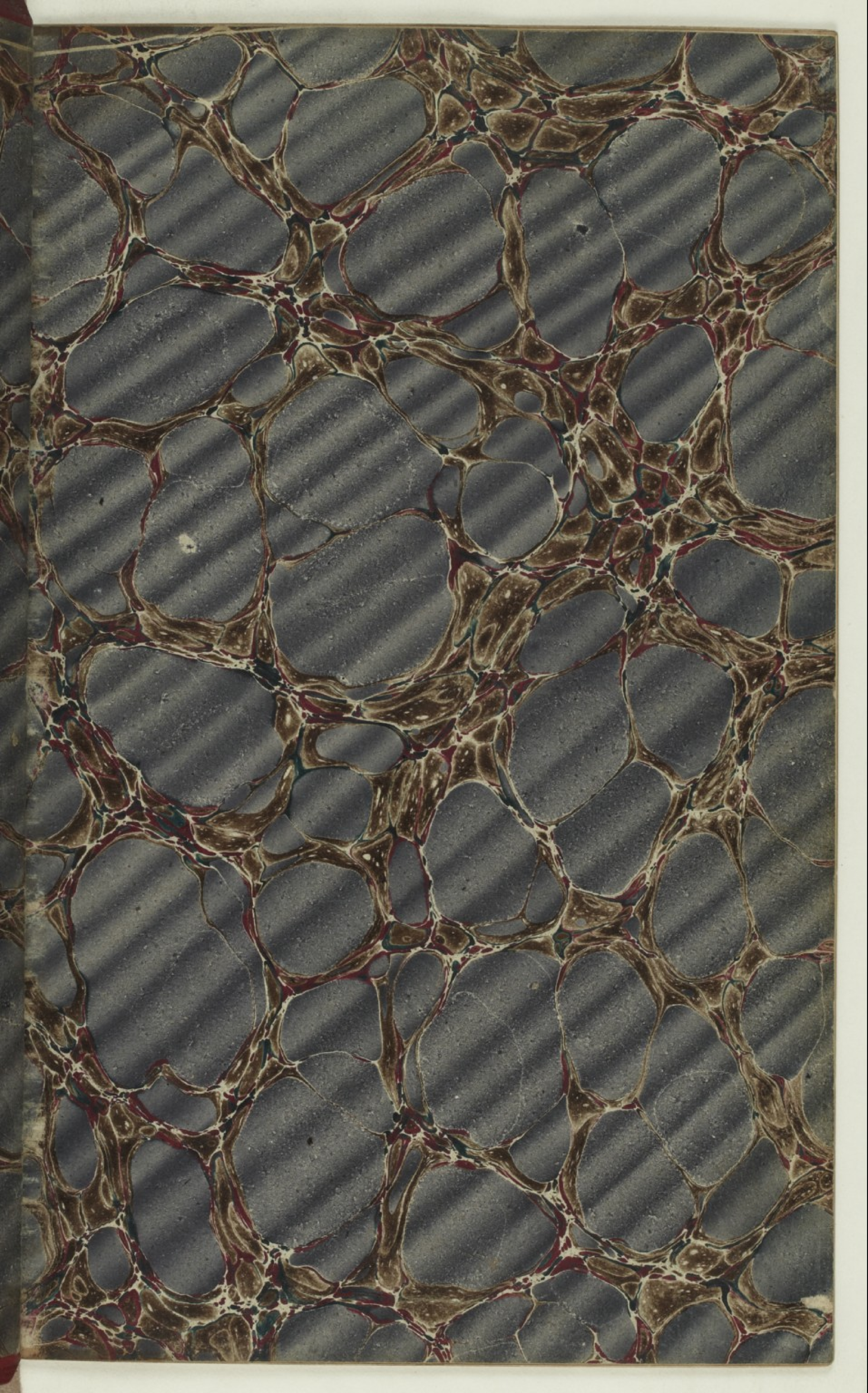
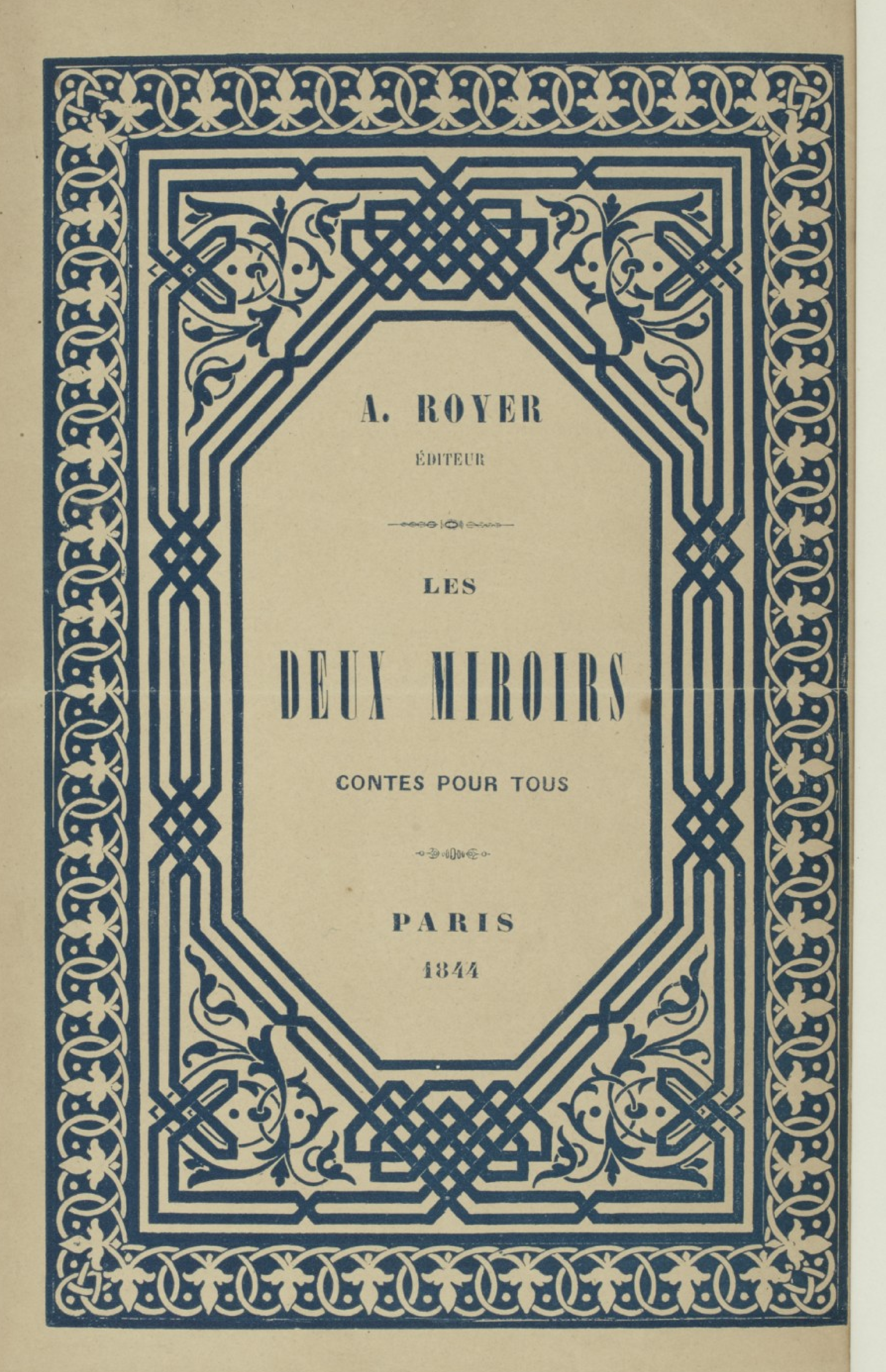
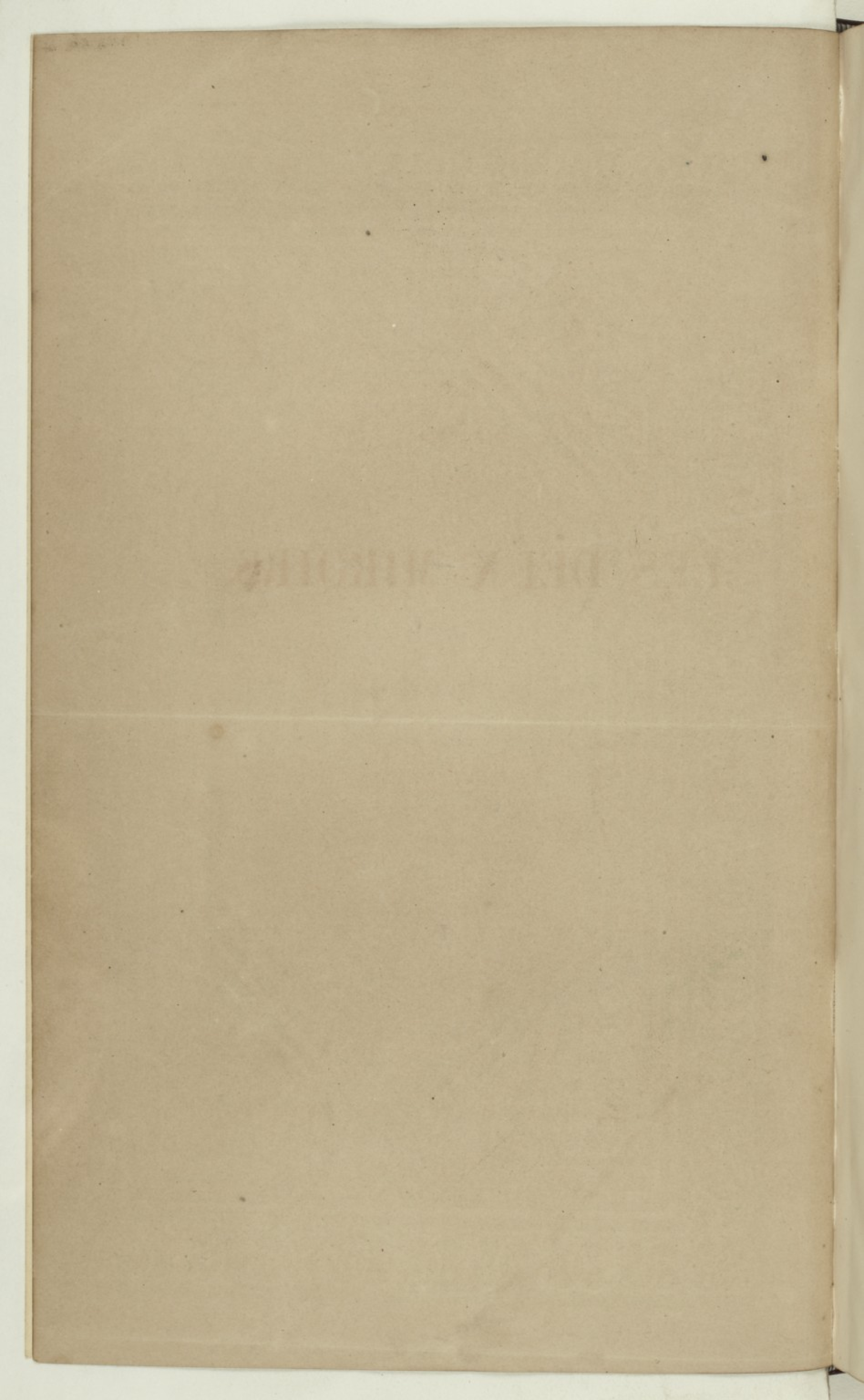
Les Deux miroirs, contes pour tous, par J.-P. Schmit. Illustrations : MM. Gavarni, C. Nanteuil, Français, Schlesinger, [...]







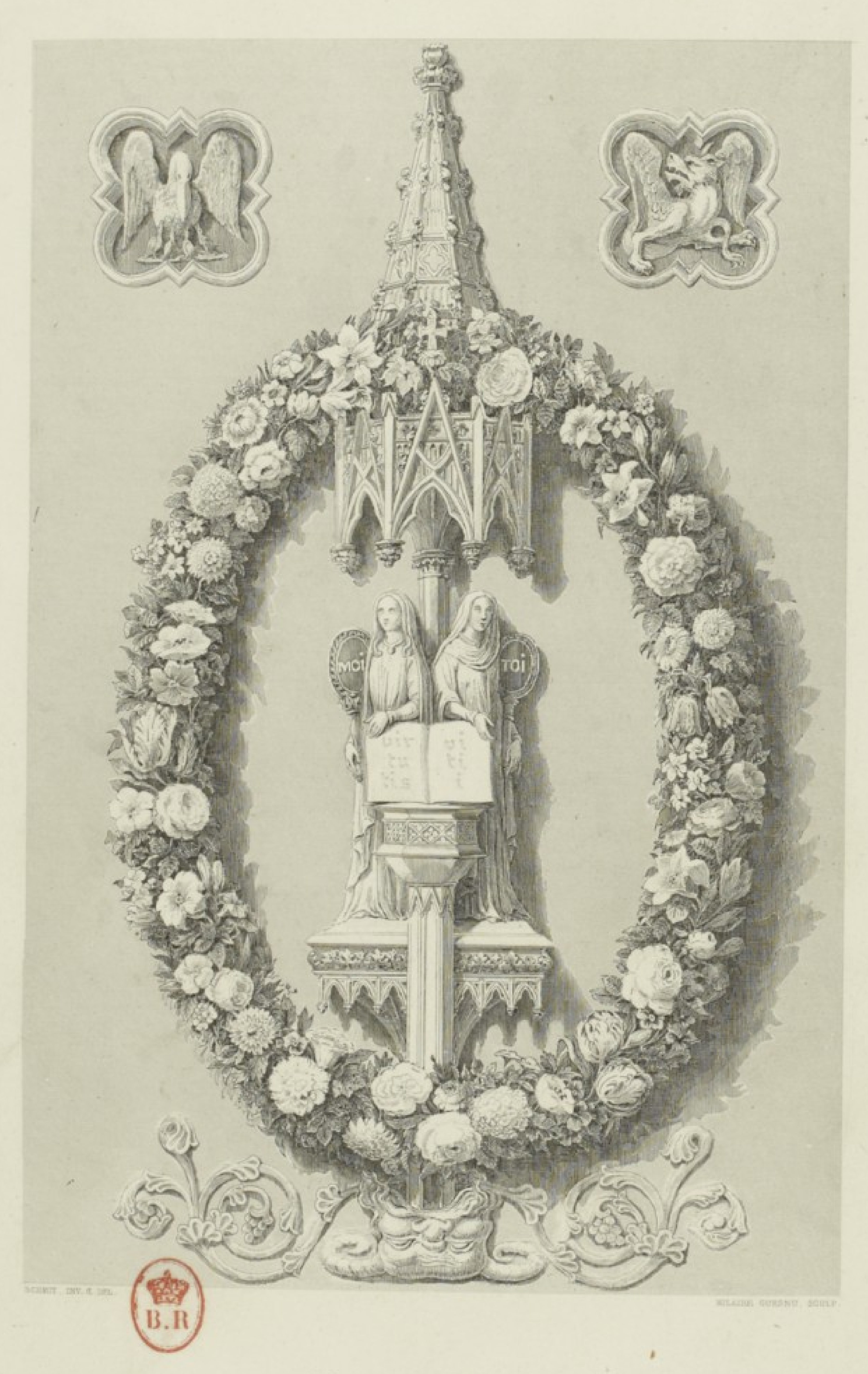

A. ROYER
ÉDITEUR
LES
DEUX MIROIRS
CONTES POUR TOUS
PARIS
1844



LES DEUX MIROIRS,

CONTES POUR TOUS.

Paris. — Typographie de COSSON, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.



Les deux Miroirs.

A. ROYER, ÉDITEUR

LES

DEUX MIROIRS,

CONTES POUR TOUS,

PAR J.-P. SCHMIT.

ILLUSTRATIONS,

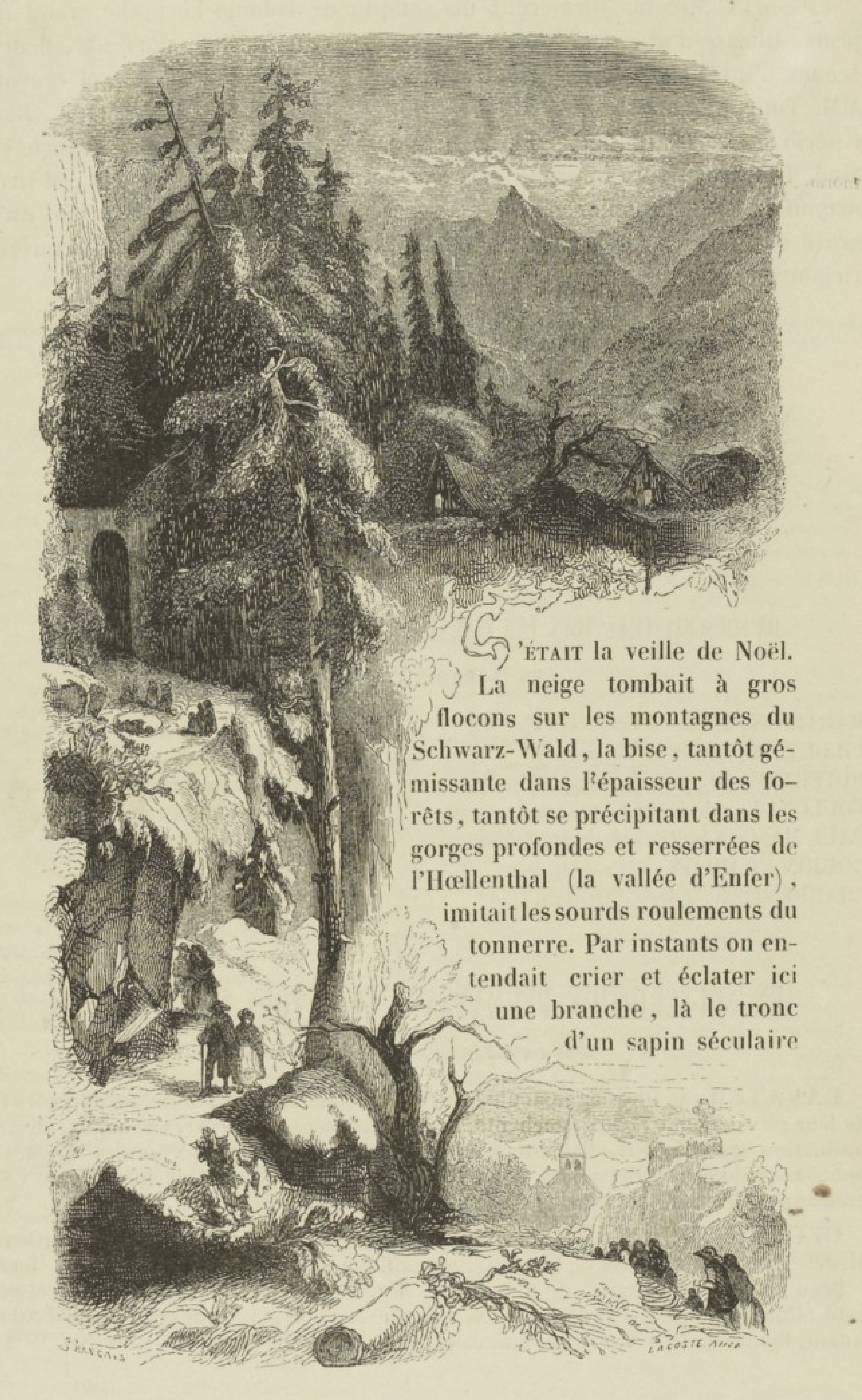
MM. Gavarni, C. Nanteuil, Français, Schlesinger, J.-P. Schmit, De Beaumont, Bertrand (de Chalon).

Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent.
Boileau. (*Ép.*)



PARIS. — A. ROYER,
241, place du Palais-Royal, au premier.
—
1844

SPÉCIMEN.



C'ÉTAIT la veille de Noël. La neige tombait à gros flocons sur les montagnes du Schwarz-Wald, la bise, tantôt gémissante dans l'épaisseur des forêts, tantôt se précipitant dans les gorges profondes et resserrées de l'Hœllenthal (la vallée d'Enfer), imitait les sourds roulements du tonnerre. Par instants on entendait crier et éclater ici une branche, là le tronc d'un sapin séculaire

30 c. la livraison. **15 fr. l'ouvrage complet.**

SOUSCRIPTION.

Les DEUX MIROIRS formeront un somptueux volume-keepsake grand in-8°, jésus, illustré d'une quantité de lettres ornées, fantaisies, portraits, fleurons, scènes d'intérieur, paysages, etc., etc., dus à l'habile et spirituel crayon de MM. Tony Johannot, Gavarni, Français, Schmit, Célestin Nanteuil, Baron, Guérin et Bertrand (de Chalon). La gravure sera confiée à MM. Lacoste et fils aîné. L'ouvrage sera imprimé en caractères neufs, fondus exprès, et tiré sur magnifique et *bon* papier vélin des Vosges. Les souscripteurs recevront un titre gravé sur acier, avec la plus rare perfection, par François, et une couverture richement ornée.

CHAQUE LIVRAISON CONTIENDRA 16 OU 8 PAGES DE TEXTE ET UN DESSIN TIRÉ A PART JUSQU'A LA 40e LIVRAISON.

Les personnes qui paieront 20 livraisons d'avance les recevront franco à domicile.

Une livraison tous les samedis.

LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE.

ON SOUSCRIT CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER,

ET A PARIS CHEZ MM. :

MARTINON, 4, rue du Coq-Saint-Honoré.
PILOUT, 22, rue de la Monnaie.
DUTERTRE, 18, passage Bourg l'Abbé.
FOULON, 4, galerie du Commerce.
PAUL MASGANA, 12, galerie de l'Odéon.
GOUJON ET MILON, 33, rue du Bac.
CHARPENTIER, galerie d'Orléans.



AUBERT ET Cie, place de la Bourse.
BRÉAUTÉ, passage Choiseul.
RIGAUD, 7, galerie Vivienne.
POURREAU, 82, rue de la Harpe.
HOVYN, bazar Bonne-Nouvelle.
VATON, 46, rue du Bac.
LEDOYEN, galerie d'Orléans.

EN SOUSCRIPTION PERMANENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,

30 centimes la livraison.

LAVATER, la Physiognomonie, ou l'art de connaître les hommes d'après les traits de leur physionomie, leurs penchants, leurs rapports avec les divers animaux, etc., etc., traduction nouvelle d'H. Bacharach, professeur d'allemand aux écoles royales des ponts-et-chaussées et des mines et au collége royal de Bourbon. 1 magnifique volume grand in-8, jésus vélin, illustré de 120 planches représentant 700 fig.; 80 liv. 24 fr.

OEUVRES DU CHANOINE SCHMID, traduction catholique de Cerfberr de Médelsheim, illustrations de Gavarni, magnifique ouvrage pour la jeunesse, formant 1 beau volume, jésus vélin, de 820 pages, imprimé avec le plus grand soin et contenant : lithographies tirées en camaïeux, gravures sur bois, musique pour piano d'Adolphe Adam, fleurons, lettres ornées, fantaisies, titre gravé sur acier, etc.; 80 liv. 24 fr.

Paris. — Typographie de COSSON, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

A. ROYER, ÉDITEUR, 241, PLACE DU PALAIS-ROYAL.

LES
DEUX MIROIRS

CONTES POUR TOUS

PAR J.-P. SCHMIT

Maître des requêtes, Membre de plusieurs sociétés académiques, etc.

PROSPECTUS.

UNE DAME. Monsieur, nous voudrions, pour le fils de madame, qui touche à sa quinzième année, et pour ma fille, qui entre dans sa douzième, des contes instructifs et moraux, et surtout amusants. Accoutumées à surveiller les lectures de nos enfants nous ne serions pas fâchées de rencontrer des livres que nous pussions lire nous-mêmes sans nous endormir en en tournant les feuillets.

LE LIBRAIRE. Voici, mesdames, un catalogue de tous les ouvrages publiés pour la jeunesse par nos auteurs les plus *à la mode*. Veuillez le consulter.

LA DAME. Nous nous sentons un peu embarrassées pour faire ce choix. Vous, monsieur, qui devez mieux connaître que nous le mérite de chacun de ces ouvrages, vous nous obligeriez infiniment si vous vouliez bien nous diriger un peu.

LE LIBRAIRE. Voici des livres qui ont pour eux la faveur publique. Voyez : troisième édition ! cinquième édition ! dixième édition !

— Cela est bien séduisant, monsieur, mais il est tant de livres qu'on s'arrache et que nous ne voudrions pas mettre entre les mains de nos enfants !... Nous sommes de bonnes mères de famille, leur éducation est pour nous une affaire sérieuse. Sans prétendre les former pour un monde idéal, nous tenons à ce que leur jeune imagination ne soit pas troublée par des idées contre lesquelles l'homme fait n'a pas toujours assez d'une longue expérience; nous tenons, vous comprenez nos scrupules, à ce qu'ils conservent le ton et les manières des familles honnêtes dans le sein desquelles ils ont été élevés, et que leur jeune bouche ne se souille pas du langage grossier de la populace. Enfin, ils ont le bonheur de posséder des sentiments chrétiens, et nous voudrions être sûres que les livres que nous leur donnons comme sujets de récréation et comme moyen d'acquérir à l'avance quelques notions des usages du monde qu'ils ne fréquentent pas encore ne vinssent pas affaiblir ces sentiments, peut-être même les éteindre.

— Vous m'embarrassez étrangement à mon tour, mesdames. Je ne voudrais certainement pas égarer votre confiance; mais, comme un libraire ne saurait lire tous les livres qu'il a en magasin, je ne puis guère diriger votre choix qu'en vous faisant connaître les noms des auteurs et le succès des ouvrages.

— Cela est fâcheux, monsieur il y a telles causes ou tels genres de succès qui me paraissent, en pareille matière, détruire plutôt que multiplier les garanties pour des mères de famille. Je ne possède qu'une faible érudition en fait de feuilletons, de romans et de pièces de théâtre parce que je lis et que je sors peu ; cependant je crois reconnaître sur votre catalogue ...

— Ce catalogue n'est pas le mien, madame.

— Permettez-moi de vous en féliciter, monsieur, car j'y reconnais les noms d'écrivains à qui la presse et la scène doivent des œuvres, dit-on, trop capables de faire douter qu'on puisse trouver dans leurs autres ouvrages ce ton de conviction de l'écrivain habitué à vénérer la religion, à respecter la morale et les bonnes manières. Enfin, n'y a-t-il pas déjà un grand danger à familiariser un enfant, un jeune homme, une jeune fille, avec les noms de ces auteurs, comme si l'on voulait les préparer à lire plus tard les œuvres *complètes* de ceux dont ils auront lu d'abord les œuvres *choisies* du propre gré de leurs parents? Le breuvage le plus salutaire perd nécessairement beaucoup de sa vertu s'il sort d'un vase corrompu.

Tels sont journellement les conseils qu'on nous demande, telles sont les objections qu'on nous fait, et il nous est souvent difficile de donner les uns et de répondre aux autres.

Cette défiance est une preuve évidente que la librairie d'éducation n'a pas encore atteint le degré élevé où il est de son devoir de se placer.

Selon nous, ce n'est pas seulement de *commerce* ou même d'*art* qu'il s'agit pour elle. Par le fait seul de sa destination elle se dévoue à une MISSION et se rend coupable si elle ne la remplit pas de manière à justifier la confiance qu'elle sollicite, qu'on est trop souvent forcé de lui accorder sans examen préalable suffisant, et que trop souvent aussi elle est convaincue de n'avoir pas méritée.

Mais qu'importe à la cupidité! son code de morale, comme celui de Trivulce, ne se compose que de ce mot unique : *de l'argent!* De là viennent ces spéculations fondées sur l'attrait des livres dangereux, attrait qu'elle augmente par les *illustrations*, en même temps que la mode des publications par feuilles détachées produit l'effet de la branche qui plie pour abaisser ses fruits jusqu'à la portée de la main de l'enfant.

Sans confondre, avec ces publications immorales que favorise le développement toujours croissant du besoin de lire, celles qui ont la prétention de s'adresser plus spécialement à la jeunesse, nous devons reconnaître que ces dernières ne sont pas, sauf trois ou quatre exceptions, à l'abri de tout reproche. Nous ne parlons pas des autres que leur parfaite insignifiance rend absolument sans danger, mais aussi sans utilité possible. Le temps donné à leur lecture est simplement du temps perdu.

L'activité incroyable qui s'empare de la vie sociale et à laquelle la génération qui s'élève se voit contrainte de prendre part avant même d'avoir revêtu la robe virile, rend infiniment regrettable chaque minute employée sans profit. C'est s'associer aux vœux des pères et des mères de famille que d'offrir à leurs enfants les moyens de l'utiliser en se formant *l'esprit et le cœur*, à l'aide d'un choix de lectures à la fois agréables, solides et sans danger d'aucune sorte. Tel est notre projet. Pour son exécution, nous avons dû recourir à des écrivains dont la position honorable, les antécédents connus et les doctrines sûres présentent des garanties incontestables. Ce n'est pas que notre intention soit de publier des lectures pieuses ou des dissertations dogmatiques ; *chaque chose a son heure*. Nous choisissons celle de la récréation, mais nous espérons prouver qu'aujourd'hui même il est possible encore de respecter la foi la morale, la décence du langage, sans sacrifier l'intérêt dramatique qui fait le charme de tout récit.

C'est pour atteindre ce but que nous venons de livrer au public une nouvelle traduction des contes du chanoine Schmid. Les DEUX MIROIRS que nous lui annonçons aujourd'hui offriront au lecteur, celui-ci l'image réfléchie des VICES et des mauvaises passions, celui-là celle des VERTUS et des nobles sentiments. Ainsi mis en regard, dans un tableau animé, l'esprit saisira facilement la diversité d'influence que les uns et les autres exercent sur le bonheur.

Cependant l'auteur, qu'il ne faut pas confondre avec le bon chanoine, nonobstant l'homonymie, n'a pas voulu faire article par article un traité complet de morale. Il a borné ses peintures aux vices les plus répandus dans la vie commune et les plus compréhensibles à ses jeunes lecteurs, jugeant qu'il pourrait être plus périlleux que salutaire d'aller au delà. Il a renoncé aussi à présenter le tableau de ces vertus surhumaines qui sont l'apanage de quelques âmes privilégiées. Son intention a été de faire un livre d'une *moralité usuelle*, si l'on veut bien nous passer cette expression, des enseignements duquel chacun puisse tirer profit dans les situations du monde réel. Que ses efforts parviennent à neutraliser de mauvais germes qui n'ont pas encore eu le temps de se développer, à leur substituer quelques bonnes semences, à doter la société de quelques âmes honnêtes de plus, c'est là toute son ambition, et nous osons dire la nôtre.

Le second titre, CONTES POUR TOUS, annonce suffisamment que l'auteur n'a pas fait un ouvrage à la portée seulement de l'âge heureux qu'il avait surtout en vue en le composant ; il a écrit un livre dont la lecture ne sera pas dédaignée par ceux qui l'offriront à leurs enfants, à leurs élèves, à leurs jeunes amis. C'est, en effet, une triste recommandation pour un livre que de dire à celui à qui on le donne : Ceci est bon pour vous, mais ne l'est plus pour moi. Nous espérons qu'il en sera autrement à l'égard du volume que nous annonçons.

Ce second titre annonce également qu'il peut convenir à la jeune fille comme au jeune homme, au fils de l'ouvrier et du modeste bourgeois, aussi bien qu'à celui du banquier ou du pair de France.

On ne se méprendra pas, nous osons l'espérer, sur l'intention *toute morale* qui nous détermine à adopter le mode de publication par livraisons hebdomadaires, au lieu de faire paraître le volume tout d'un coup. D'un côté, il faut bien se servir, pour combattre les spéculations immorales, des armes qu'elles emploient elles-mêmes, quand on peut les employer légitimement ; or, nous avons vu que le mode de division des gros livres par feuilles paraissant successivement est celui qui leur a le mieux réussi pour mettre leurs dangereuses publications à la portée des petites bourses ; et celles des écoliers, des très jeunes gens de toutes les classes, sont essentiellement de ce nombre. D'autre part, nous offrons ainsi aux parents et aux instituteurs un moyen facile et peu coûteux, ce qui n'est pas à dédaigner, d'entretenir le zèle des enfants pour le travail et la bonne conduite, durant toute la semaine, par l'expectative de la lecture qui occupera et amusera leurs loisirs pendant une partie au moins de la semaine suivante.

C'est aux pères et surtout aux mères de famille, ainsi qu'aux maîtres, qu'il appartient d'apprécier et de favoriser nos efforts, que daignent encourager plusieurs de nos vénérables évêques et d'honorables membres du clergé.



LES DEUX MIROIRS.

—

PROLOGUE.

Hélas! le sage le premier
Ne s'y voit jamais tout entier.
FLORIAN (*le Miroir de la vérité*).

Lynx envers nos pareils et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes:
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
LA FONTAINE (*la Besace*).

Chacun sait qu'il existe des miroirs ayant la propriété de grossir l'apparence des objets qu'ils réfléchissent; d'autres dont la propriété contraire est de la rapetisser. Les premiers servent aux individus assez jaloux de la pureté du satin de leur visage pour chercher à découvrir la moindre pellicule, le plus petit grain capable d'en altérer le poli: assez intéressés à dissimuler la marche du temps pour faire une guerre acharnée à tous ces indiscrets témoins qu'il laisse en passant, marqués de sa craie, dans l'arc d'ébène d'un sourcil, dans le jais d'une chevelure ondoyante, dans la touffe épaisse de la barbe la plus léonine; car il est peu d'hommes capables, au fond, de supporter avec plus de résignation qu'une femme les avaries que l'âge apporte au

physique. Mais c'est dans le miroir rapetissant qu'on regarde les accidents sans remède, tels, par exemple, que les rides, *toujours précoces*, qui nous sillonnent les tempes ou le coin de la bouche, les teintes couperosées qui remplacent le doux incarnat de la jeunesse. Le fâcheux est qu'on ne puisse pas armer les yeux des curieux d'un verre produisant un effet analogue.

La conscience, aussi, a ses deux miroirs, qu'elle charge l'amour-propre de lui tenir quand elle veut faire ce qu'on pourrait appeler sa toilette. On ne sait comment il arrive que c'est presque toujours dans la glace amplificative qu'elle regarde ses qualités, et dans la glace réductive qu'elle envisage ses défauts. Ainsi agissant, la colère n'est plus que de la vivacité, le mensonge que de la finesse ou du badinage, la duplicité que de la prudence. La bassesse et l'hypocrisie se transforment en savoir-vivre; la sensualité en fine appréciation des biens de la vie. Par opposition, le plus mince souvenir d'un service ou d'un bon office reçu acquiert les plus amples proportions d'une louable reconnaissance; l'action de détourner son cheval, pour ne pas écraser un passant, prend l'ambitieuse physionomie d'une haute philanthropie; les ménagements, forcément gardés pour un rival qui nous gêne, sont de la magnanimité; l'homme à qui une santé débile interdit les excès se contemple sous les traits de Caton; et celui qu'une constitution austère ou phlegmatique met parfaitement à l'abri de la séduction des plaisirs croit mériter l'auréole des martyrs de la vertu. Ici, le vice ignoble d'Harpagon, réduit à la taille de la fourmi, ne s'attribue plus que le nom de prévoyante économie; là, l'aumône parcimonieuse arrachée par l'importunité ou l'ostentation (l'ostentation peut cohabiter avec l'avarice) se réfléchit sous les traits d'une généreuse libéralité. Tufière ne voit, dans son miroir réducteur, l'orgueil qui le domine et lui fait mépriser tout ce qui l'entoure, que comme un modeste sentiment de son propre mérite, et dans son miroir extenseur, le dédain qu'il accorde à des piqûres d'épingles trop faibles pour être senties paraît à ses yeux l'effort héroïque d'une grande âme.

Dans un autre ordre d'idées, le médiocre écrivain qui a eu le bonheur de n'être point bafoué ne doute plus de ses droits à l'Académie; le plus mince employé gouverne l'État, qui ne pourrait se passer de lui; le moindre avocat de province à sa première cause gagnée en police correctionnelle: le prédicateur à son premier sermon, s'il n'a pas endormi l'auditoire: le journaliste, après avoir reproduit une

douzaine de lieux communs dans deux ou trois *premiers Paris* [1], se voient la taille, celui-ci d'un garde des sceaux, cet autre d'un cardinal, cet autre d'un président du conseil. Un écolier en sixième ne doute déjà plus du prix d'honneur; un rapin d'atelier admire dans ses croûtes ou ses maquettes des parties *que n'auraient pas désavouées Raphaël ou Michel-Ange.*

Quant aux titres des émules ou rivaux, rangés, par le changement de miroir, dans la classe des infiniment petits, c'est à peine si l'on en tient compte; et, lorsque ces rivaux, ces émules l'emportent, c'est le caprice des grands ou le mauvais goût du public qui en sont seuls responsables.

Voilà comment nous nous abusons presque tous! comment nous nous préparons de si amères déceptions, presque toujours imprévues, et dont nous ne savons pas même tirer ce qui pourrait encore nous profiter dans notre malheur : UNE INSTRUCTION POUR L'AVENIR.



Un vénérable derviche, nommé Ouloug, entreprit un jour de redresser la vue des fidèles musulmans. Ce derviche se distinguait de ses confrères par la profondeur de ses connaissances et la rectitude de ses idées. Il ne croyait pas que la perfectibilité consistât à tourner sur soi-même, en regardant le bout de son nez, jusqu'à ce que la lumière increée s'y manifestât [2]. Il avait parcouru tout l'Orient pour s'instruire en voyant par ses yeux, et en conversant avec les hommes

[1] On appelle ainsi, dans le jargon de la *presse quotidienne,* autres mots de jargon qui désignent les journaux, les articles ou dissertations politiques, qu'on a pris l'habitude de placer en tête d'un journal. Précédemment on les appelait *articles de fond,* quoiqu'ils n'en eussent pas toujours beaucoup.

[2] Les derviches sont des espèces de moines mahométans. Il y a des derviches *hurleurs* et des derviches *tourneurs.* C'est à cette seconde classe qu'Ouloug appartient.

Ces derviches tournent sur eux-mêmes, la tête légèrement inclinée vers l'épaule gauche, les bras étendus, la paume de la main droite tournée en dessus, celle de la main gauche dans l'autre sens. Ces pirouettes s'exécutent avec une surprenante rapidité au son des instruments; d'autres fois le derviche chante lui-même. La ro-

les plus instruits, qu'il savait déterrer dans leurs retraites les plus profondes; car il y avait alors, dit-on, en Orient, des savants qui cultivaient la science pour elle-même et non pas seulement pour en faire parade ou profit. Ouloug, de retour de ses longs voyages, se montra un matin sur la grande place d'Ispahan, et, après avoir exécuté quelques-unes de ces évolutions rotatives, obligatoires pour un derviche, fait un nombre raisonnable de pirouettes sur les deux talons ou sur un seul, au moment où tout le public assemblé autour de lui pensait qu'il allait tomber en convulsions, il s'arrêta tout à coup. Fidèles enfants d'Aly [1], dit-il en élevant la voix, si je vous prive du reste de mes saints exercices, c'est que j'ai à vous annoncer quelque chose de plus intéressant encore. J'ai entendu dire que vous êtes altérés de la soif de la vérité : je vous l'apporte; non pas cette vérité métaphysique qui ne s'exprime que par des préceptes ou des apologues; mais la vérité palpable qui parle aux yeux mêmes. Si vous voulez me faire l'honneur de venir me visiter dans mon caravansérail, je vous ferai voir, *gratis*, deux tableaux talismaniques et mobiles faits par *un sage entre les sages* de l'Académie de Bénarès, avec un tel art, qu'ils représentent exactement, sous la forme la plus saisissante, ainsi que disent vos lettrés beaux-esprits, à chaque spectateur ses vices et ses vertus, qu'il peut comparer avec ceux de ses amis les plus ou les moins intimes, et nécessairement avec ceux de ses ennemis, s'il a le malheur d'en avoir. Le grand philosophe a consacré cent soixante années de sa glorieuse vie, qui s'est prolongée durant près de deux siècles, à l'exécution de ces tableaux, et vous verrez qu'il ne fallait guère moins de temps pour mener à bien une chose si merveilleuse que vous n'en avez jamais vu et n'en verrez jamais de semblable. A demain, donc. Vous pouvez amener vos femmes et vos enfants.

Le bruit de cette étrange annonce, en se répandant parmi la ville, excita une grande agitation. Chacun se promit d'abord un singulier

tation prolongée cause une espèce de vertige qui donne des extases au tourneur. Les plus saints aperçoivent au bout de leur nez, sur lequel ils fixent constamment les yeux, une auréole formée de la lumière subtile ou incréée qui illumine l'âme du prophète. Après ces fatigants exercices, le derviche s'arrête subitement, sans chanceler le moins du monde, et son agitation ne se décèle que par quelques légères agitations nerveuses.

[1] Omar et Aly étaient, le premier, lieutenant, le second, gendre de Mahomet. Après la mort du prophète, chacun d'eux voulant lui succéder, Omar fit périr Aly, que ses sectateurs honorent comme un martyr. Les Persans qui suivent son culte détestent les Turcs, sectateurs d'Omar, et ceux-ci, à leur tour, haïssent les Persans comme des hérétiques.

plaisir à pénétrer dans le secret de la conscience des gens de sa connaissance, se faisant déjà par avance l'énumération charitable des vices de ses rivaux et de ses supérieurs, des travers et des ridicules de ses parents et de ses amis. Le visir disgracié disait : Bon ! je vais savoir par quel côté je puis attaquer mon successeur pour le renverser à son tour. Un autre prétendant ajoutait : Je saurai comment, après avoir fait descendre celui-ci, je pourrai empêcher celui-là de remonter à la place qui me reviendra sans faute, si tous deux en sont exclus. Le poète sifflé : Mon rival, qui accapare à mon détriment toutes les faveurs du public et les libéralités des grands, me laissera bien apercevoir le côté par où je puis commencer à le démolir ; il m'est parfaitement démontré que c'est un intrigant : je ne serais pas étonné qu'il fût en outre un grand scélérat. Le mari d'une femme acariâtre et celui d'une coquette se frottaient les mains en pensant que leur moitié, honteuse en se voyant de tels défauts, ne pouvait manquer de s'en corriger ; et celles-ci, probablement, concevaient de non moins flatteuses espérances à l'égard de leurs maris, l'un tyran, l'autre jaloux, tous deux grondeurs et boudeurs. La jeune fille faisait des vœux pour que le sage de Bénarès n'eût pas oublié de peindre les mères trop sévères ; l'écolier, pour que les pédagogues, qui font travailler leurs élèves et leur donnent des *pensum* et des retenues, n'y fussent pas épargnés ; les esclaves, pour que les maîtres qui ne veulent pas se laisser voler, et prétendent se faire obéir, s'y vissent représentés sous les traits de hideux avares et de despotes cruels. Ensuite venait l'idée des propos malins, des épigrammes, des mots à double entente qu'on pourrait lâcher sur le compte de tels ou tels de ses amis, et même à leur propre barbe, sur certaines choses secrètes qu'ils ne pourraient plus nier, ou faire semblant de ne pas comprendre. On peut dire, sans exagérer, que le sommeil n'appesantit pas ses ailes un seul instant sur une seule paupière, pendant toute cette nuit, à Ispahan.

Au matin, quelques réflexions un peu moins agréables, suggérées par une atmosphère plus fraîche, succédèrent aux réflexions de la nuit. On vint à penser que, puisqu'on allait si bien voir à découvert les défauts de ses amis, ceux-ci jouiraient évidemment de la même faculté et qu'on se trouverait, par réciprocité, pareillement exposé à leur curiosité et à leurs commentaires. Pour plus d'un, il y avait, en effet, matière à hésitation. Tel aime assez volontiers fouiller dans les secrets des autres, qui est peu disposé à soumettre les siens à de sem-

blables investigations. Donc, plusieurs de ces *réfléchisseurs* se réunirent, et, sans se faire confidence du motif réel de leur aversion subite pour l'expérience proposée par le derviche, ils tombèrent d'accord, à l'unanimité, qu'elle était dangereuse pour le bon ordre, coupable aux yeux de la morale, rien n'étant plus immoral que de chercher à pénétrer l'âme d'autrui, à percer le mur inexpugnable derrière lequel la vie intime doit demeurer cachée aux yeux de tous. Les conjurés, s'animant peu à peu, résolurent en conséquence de se porter en masse au caravansérail, de briser les tableaux du derviche et de le brûler lui-même, s'il tombait entre leurs mains, comme un détestable magicien et un ennemi de la paix publique.

L'émeute allait opérer son œuvre de destruction; cependant elle se ravisa encore. On s'était promis de trop piquantes jouissances pour y renoncer si facilement avant même de les avoir goûtées. Le fin de la chose devait être de se les réserver pour soi exclusivement. Les conjurés se rallièrent avec empressement à ce nouveau point de vue, sous le prétexte spécieux qu'il fallait voir avant de détruire, pour mieux juger du mal et ne pas se donner le tort de paraître avoir agi avec ignorance et précipitation. La maligne curiosité qui les poussait leur faisait oublier qu'ils n'atteignaient leur but que d'une manière incomplète, puisqu'ils allaient d'abord se mettre à découvert les uns aux yeux des autres.

> Tel, ... cuide engeigner autrui,
> Qui souvent s'engeigne soi-même.

Ils se présentèrent donc, avec plus de calme qu'ils ne se l'étaient promis d'abord, à la porte du caravansérail. Mais pendant qu'ils délibéraient, la foule, moins réfléchie, toujours avide de scandale et s'embarrassant peu d'en faire à ses propres dépens, pourvu qu'elle en puisse recueillir, était accourue et formait une masse impénétrable d'individus de tous âges, de tous états, se pressant, s'étouffant réciproquement, se foulant aux pieds ou se grimpant sur les épaules. Des cris, des gémissements, s'échappaient de cette cohue, et le bon derviche, louant Allah, s'écriait dans son ravissement : Par Mahomet! il n'y a, quoi qu'on dise, qu'à montrer la vérité aux hommes pour les voir s'empresser, même au risque de leur vie!

L'impossibilité de percer la foule qui encombrait l'unique porte du caravansérail obligeait, une fois entré, de demeurer dans la cour, heureusement assez vaste. Le derviche avait donc tout le loisir d'étudier sur les physionomies les effets de l'expérience. Ils paraissaient,

en général, il faut en convenir, assez peu satisfaisants. On lisait sur les unes l'expression de la fureur, sur les autres celle de la déception. La joie maligne mal dissimulée, le mépris qu'on ne prend pas la peine de déguiser, le doute, la jalousie, le triomphe, l'accablement, se laissaient apercevoir selon le caractère ou les intérêts des individus. Des gens riaient aux éclats comme s'ils eussent fait les plus joyeuses découvertes. Dans certains groupes, on conversait sur ce ton aigre-doux, ordinaire précurseur d'une querelle sérieuse. Ces quelques groupes exceptés, tous ces individus semblaient ou ennemis ou au moins inconnus les uns des autres. Les parents, les amis qui étaient venus de compagnie, se fuyaient comme si quelque maladie contagieuse se fût manifestée subitement. Du reste, de tous les dialogues ou soliloques que l'oreille pouvait recueillir en passant, il résultait positivement que nul n'avait pu saisir dans le tableau des vices rien qui le touchât personnellement, dans celui des vertus rien qui s'appliquât à autrui. Seulement, ces vertus étaient si incertaines, si souffreteuses, si décolorées, qu'on voyait bien que les facultés du sage Indien baissaient considérablement quand il fit le second tableau. Ce n'était qu'une ombre, comparée au premier, où les formes étaient arrêtées, les couleurs vives, les personnages nombreux, et, ce qui était le plus remarquable, d'une ressemblance frappante.

Ouloug, un peu désabusé sur le véritable motif de l'empressement de la foule, un peu confus de son erreur, monta sur la terrasse de l'édifice pour mieux se faire entendre, et, de ce point élevé commandant le silence : O Musulmans! dit-il, je vous ai apporté la vérité parce que j'ai cru que vous la cherchiez sincèrement. Mais vous n'avez su la regarder qu'à travers la loupe de l'intérêt personnel et de l'amour-propre. Les prétendus tableaux que vous avez vus ne sont autre chose, sachez-le bien, que des miroirs ayant la faculté de réfléchir l'image de l'âme de celui qui s'y contemple. Les vertus que vous y avez vues sont bien à vous, et si elles vous ont paru bien rares et bien vagues, c'est vous, et non le miroir, qu'il faut accuser. Les vices sont aussi les vôtres, et non ceux de votre prochain. C'est votre propre ressemblance, et non celle d'autrui, que l'autre miroir a présentée à vos yeux et qu'ils n'ont pas su reconnaître. Croyez-vous qu'un sage aurait voulu offrir un aliment à votre malignité? Quand je vous ai dit que vous pourriez, au moyen de ces représentations, comparer vos vertus et vos vices avec ceux de vos amis et de vos ennemis, j'ai voulu vous faire entendre que vous pourriez juger des leurs par les vôtres;

que vous vous sentiriez conduits à l'indulgence que vous souhaiteriez obtenir pour vous, en voyant la laideur de vos défauts. Mais votre malice n'a pas voulu les reconnaître comme vous appartenant, tandis qu'elle vous attribuait exclusivement les vertus. O Musulmans!... Il ne put en dire davantage, une grêle de pierres et les cris de : A mort le calomniateur! lui imposèrent la double nécessité d'interrompre son discours et de chercher son salut dans une prompte retraite. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il parvint à s'échapper en sautant à tous risques et périls de la terrasse dans la rue, tentative audacieuse qu'il exécuta avec assez de bonheur pour arriver à terre sain et sauf.

Vainement donc la populace se mit à le chercher dans tous les coins et recoins du caravansérail, n'imaginant pas qu'il eût pu prendre une voie aussi insolite pour se sauver. Lorsqu'elle s'aperçut de l'inutilité de ses recherches, Ouloug était déjà loin d'Ispahan et hors de tout danger. Ses deux miroirs payèrent pour lui. Le peuple essaya de les briser; mais, n'y pouvant réussir, il prit le parti de les jeter dans une vieille citerne fangeuse, abandonnée, au nord d'Ispahan, qu'on emplit ensuite de décombres et qu'on recouvrit de terre, afin d'en faire perdre la trace. Malgré ces précautions, il est probable qu'en cherchant avec quelque soin on pourrait la retrouver.

Ouloug, dégoûté des villes, se retira dans le désert, où il vécut de vertus et d'austérités qui répandirent bientôt au loin sa réputation de sainteté, et amenaient souvent dans sa retraite des pèlerins, heureux de s'éclairer de ses avis pour se diriger dans le chemin de la perfection.

[1] Un matin, qu'il faisait, suivant sa coutume, la première prière du jour, agenouillé à l'entrée de sa tente, ayant le corps tourné vers l'orient et le front courbé dans la poussière, il aperçut, en se relevant, un Arabe arrêté debout devant lui. Cet homme était vêtu d'habits magnifiques, et sa suite annonçait son opulence et sa dignité. Il jetait sur le derviche un de ces regards qui appellent la bienveillance et dans lequel se peignaient à la fois le désir de parler et la crainte de déranger le saint homme de sa pieuse occupation.

Ouloug rompit le silence. Il s'avança vers l'Arabe et lui offrit un frugal repas composé de dattes, de raisins

[1] Ce qui suit est une traduction *libre* d'un conte de l'*Adventurer*, ouvrage écrit par Hawkerworth dans le genre du *Spectateur* d'Addison et Steele.

secs et d'une eau claire comme le cristal, puisée à une source voisine. Quand il eut ainsi rempli les devoirs de l'hospitalité, il demanda à l'Arabe ce qui lui procurait l'avantage de sa visite.

Serviteur de Dieu, dit l'Arabe, tu vois un homme que la main de la prospérité abreuve d'absinthe et de fiel. Tout ce que j'ai souhaité autrefois comme bases de l'édifice du bonheur, je le possède aujourd'hui, et je suis plus malheureux que je ne l'étais dans le temps où mon âme était dévorée de la soif du désir. Je n'attends plus rien, et par conséquent je n'ai plus d'espoir. Je regrette la course du temps, parce qu'il glisse sans m'apporter aucune nouvelle jouissance. L'avenir ne m'offre en perspective que les vanités du passé, qu'un usage trop fréquent et trop prolongé a dépouillé pour moi de tous les attraits dont elles brillent aux yeux des autres hommes. Je redoute cet avenir qui doit augmenter mes dégoûts, et néanmoins je tremble qu'il n'arrive pas. Je n'envisage qu'avec effroi le moment où l'éternité remplira le vide de ma vie, comme les tourbillons de sable soulevés par les vents recouvrent dans le désert l'empreinte des pas du chameau; où elle ne laissera, de mon existence, que des traces aussi peu durables que le sillon tracé par le vaisseau fuyant sur la surface des mers. Si tu possèdes dans les trésors de ta sagesse quelques préceptes qui conduisent à la félicité, daigne m'en faire part. Je brûle de les connaître, et cependant j'appréhende de les savoir, de peur que, comme ceux que j'ai recueillis jusqu'à présent, ils ne me donnent qu'une trompeuse espérance.

Ouloug vit sans peine que l'Arabe était un homme gâté par la fortune, abruti par la prospérité, et devenu malheureux à la manière du tyran Polycrate. Il y a bien peu de gens à qui cette sorte de malheur soit connue, et il est difficile de faire comprendre aux autres qui se plaignent de ce que tous leurs souhaits ne s'accomplissent pas, qu'ils auraient bien plus de sujets encore de se plaindre si tous s'accomplissaient, et que le désir est pour l'homme une source de bonheur.

Écoute, répondit Ouloug à l'Arabe, la révélation que je reçus du prophète.

J'étais assis un soir sous le porche du temple de la Mecke, d'où j'observais la foule qui circulait dans les rues de la ville. Je lisais sur le visage et dans la contenance de chacun la sollicitude dont il était la proie. Ce spectacle, auquel jusque-là je n'avais encore donné aucune attention, me jeta dans une profonde rêverie. Malheureux mortels ! dis-je en moi-même, pourquoi vous agitez-vous ainsi? Si c'est

pour produire le bonheur, par qui ce bonheur est-il goûté ? Les étoffes d'Égypte et les soies de Perse procurent-elles, à ceux qui en font leur parure, une félicité égale aux misères et aux souffrances de ces esclaves qui conduisent là-bas les chameaux qui nous apportent ces précieuses superfluités? La beauté et l'éclat des tentes ont bientôt cessé de charmer les yeux de ceux qui sont accoutumés à jouir de ce spectacle. Il en est autrement de la souffrance, et le pouvoir de l'habitude ne rend pas insensible à la peine celui dont l'existence se passe à traverser l'aride désert, où une vaste et effrayante uniformité, qui n'a de bornes que l'horizon, n'offre au voyageur ni changement de perspective, ni variété d'images, qui vienne le distraire un moment de ses travaux et de ses dangers; où l'air embrasé qu'on respire altère moins encore que l'aspect de cette mer de sables desséchés sur lesquels la vue fatiguée se promène sans en voir la fin. Le riche, dont les vêtements étincellent du feu des pierreries, ne s'enrichit pas plus de la portion de bonheur que perdent, à la recherche de ces pierreries, les malheureux qui les tirent du sein de la mine, que ceux-ci, exclus de la communauté des biens de la nature, et dont la vie est une alternation continuelle d'insensibilité et de travail, ne s'enrichissent des jouissances du riche. Si l'on ne court qu'en vain après le bonheur, qu'est-ce donc que la vie, qu'est-ce que la sagesse?

Tandis que mes pensées se multipliaient ainsi, une influence divine se répandait sur moi. Les rues et le peuple de la Mecke disparurent, et je me trouvai sur le penchant d'une montagne, où j'aperçus à ma droite l'ange Azoran, le ministre du reproche. Son apparition me remplit de terreur; je jetai de la poussière sur ma tête, et j'allais supplier l'envoyé du Très-Haut de m'épargner dans sa colère; mais il me prévint et me dit : Ouloug, tu as consacré ta vie à la méditation, afin que ton conseil pût délivrer l'ignorance de ses erreurs, et détourner la présomption du précipice du crime; mais tu as lu le livre de la nature sans l'entendre. Il est encore ouvert devant toi; consulte-le avec attention, et deviens sage.

Je levai les yeux, et je vis une oasis aussi belle que le jardin du paradis, mais d'une petite étendue. Au milieu était une allée de verdure, à l'extrémite de laquelle se trouvait un désert sauvage; au delà régnait une impénétrable obscurité. L'allée était ombragée d'arbres de toutes espèces chargés de fleurs et de fruits. Mille oiseaux chantaient sous le feuillage; la pelouse était émaillée de fleurs qui peignaient le chemin des couleurs les plus vives et les plus agréables.

et embaumaient l'air des parfums les plus suaves. D'un côté coulait une fontaine dont l'onde pure et transparente murmurait doucement en tombant sur un sable d'or, et de l'autre côté mes regards se portaient avec délices sur de magnifiques promenades, des bosquets de myrtes et d'orangers, des fontaines jaillissantes, des grottes et des cascades qui semblaient offrir un asile d'une fraîcheur délicieuse contre les ardeurs immodérées du soleil du midi. Toutes ces merveilles de l'art et de la nature répandaient sur la scène une admirable variété, sans néanmoins en cacher les bornes. Pendant que j'étais transporté de plaisir, en contemplant les beautés de cette terre enchantée, j'aperçus un homme qui se promenait dans l'allée verte. Son air était pensif et soucieux, il tenait ses yeux fixés sur la terre, ses bras croisés sur sa poitrine, et tressaillait souvent, comme si une angoisse soudaine lui eût fait sentir ses atteintes aiguës. Sa contenance annonçait la sollicitude et la terreur. Je le voyais parfois promener en soupirant des regards incertains sur ce qui l'entourait, et, après avoir paru admirer un moment les longues solitudes qui se déroulaient devant lui, il semblait vouloir s'arrêter, en même temps qu'il était forcé, par un invincible pouvoir, à continuer sa route. Enfin, son agitation s'apaisa, et ses traits ne m'offrirent plus que l'empreinte d'un calme mélancolique. Ses yeux se reportèrent de nouveau vers la terre, et il continua d'avancer avec une répugnance apparente, mais qui ne se manifestait plus par de violentes émotions comme celles qu'il venait d'éprouver.

Surpris de tout ce que j'avais vu, j'allais demander à l'ange la cause de l'état pénible où se trouvait l'âme d'un homme ainsi environné de tout ce qui pouvait flatter ses sens; mais Azoran ne m'en laissa pas le temps. Le livre de la nature, me répéta-t-il encore, est ouvert devant toi; consulte-le avec attention, et deviens sage.

Je suivis le conseil de l'ange, et je découvris une vallée encaissée par deux montagnes nues, raboteuses et escarpées. Leur sommet, sur lequel le soleil donnait à plomb, n'offrait aucune trace de végétation; toutes les sources y étaient taries; la vallée se terminait par un pays agréable et fertile, ombragé de bois et orné d'édifices. Un second coup d'œil me fit apercevoir aussi un homme dans cette vallée. Il était maigre et vêtu pauvrement; pourtant sa contenance était gaie, et son action annonçait de la vigueur. Ses yeux se fixaient de temps en temps sur la riante et ombreuse perspective; il semblait alors qu'il eût voulu courir, mais une force secrète s'opposait à ce qu'il prît son élan, comme elle empêchait l'autre homme de s'arrê-

ter. Quelquefois des marques soudaines d'ennui et de tristesse se manifestaient sur sa physionomie ; d'autres fois il s'arrêtait court, comme si son pied eût été blessé par les aspérités du chemin ; mais il reprenait bientôt son air libre et ouvert, et il continuait sa route sans plus témoigner ni peine ni dégoût.



Impatient de savoir de quelle source secrète le bonheur était tiré, dans une situation si opposée à celle où l'on pouvait l'attendre, je me préparais encore une fois à interroger Azoran pour le prier de m'instruire; mais il prévint encore ma demande en me disant : Ouloug, souviens-toi que le monde dans lequel tu es placé n'est que la route qui conduit à un autre, et que le bonheur ne dépend pas du chemin qu'on suit, mais du but vers lequel on dirige ses vœux. La valeur de cette période de ton existence est fixée par l'espérance et la crainte. Le malheureux qui souhaite languir dans l'oasis, et n'en regarde les limites qu'avec effroi, est destitué de joie, parce qu'il est destitué d'espérance et dévoré toutefois, par une contradiction digne de l'espèce humaine, de la crainte de perdre ce qu'il ne possède même pas encore. Son oreille a été frappée si souvent du chant mélodieux des oiseaux, qu'elle n'y trouve plus aucun charme. Les fleurs se sont tant de fois renouvelées, que leurs beautés échappent à sa vue ; le bruissement mélancolique du ruisseau et les reflets chatoyants de ses flots limpides, lorsqu'ils sont éclairés par la lune silencieuse, laissent sans émotions son âme flétrie par l'habitude d'une jouissance trop longue et trop constante. Cet insensé enfin n'ose contempler la

perspective qui se présente à lui, de crainte de voir en même temps l'horizon qui la borne.

Il n'en est pas de même pour l'autre, dont tu remarques la contenance assurée, la démarche libre et pleine de courage, quoiqu'il n'ait à parcourir qu'une terre presque entièrement désolée et des chemins rudes et arides.

Il est d'une faible importance pour le pauvre habitant de la terre que le sentier qu'il parcourt soit semé de fleurs ou d'épines, s'il tient toujours ses yeux fixés sur les régions de l'éternité, dans l'immensité desquelles se confondront les distinctions frivoles que l'homme fait ici-bas entre les épines et les fleurs de la vie, entre la peine ou le plaisir.

Non, l'éternelle sagesse n'a pas fait une distribution inintelligente de ses dons.

Ce qui peut rendre l'homme heureux, alors même que l'adversité pèse sur lui de tout son poids, et sans quoi la prospérité la plus brillante peut n'être qu'une source amère d'infortune, c'est la vertu. Or, il est au pouvoir de chacun d'être vertueux ; ainsi, tout homme a dans ses mains l'instrument de sa félicité. Conserve, Ouloug, le souvenir de la vision que tu as eue, et que mes paroles soient écrites sur les tablettes de ton cœur, afin que tu puisses diriger vers le bonheur celui qui erre dans sa recherche, et justifier Dieu devant les enfants des hommes.

Pendant que la voix d'Azoran résonnait encore à mon oreille, le paysage s'évanouit, et je me retrouvai assis sur les marches du temple. Le soleil était près de se cacher; la multitude s'était retirée pour se livrer au repos ; les rues étaient muettes et désertes, et la tranquillité solennelle de l'heure du soir concourait, avec la solution de mes doutes, à compléter la paix dont jouissait mon esprit.

Telle fut, mon fils, la vision que le prophète m'accorda, non-seulement pour mon bien, mais aussi pour ton utilité. Tu as jusqu'ici cherché le bonheur dans la jouissance des choses temporelles, et tu n'as rencontré qu'un vain éclat et de faux plaisirs; c'est dans l'exercice de la vertu que tu trouveras la félicité.

Que l'instruction ne se perde pas dans ton âme, comme l'empreinte du sceau de Mahomet dans le puits d'Aris; mais que la dépouille de ton troupeau vêtisse celui qui est nu, et que celui qui est affamé trouve sur ta table de quoi réparer ses forces. Délivre l'infortuné de l'oppression : que ta parole s'emploie à célébrer les louanges de Dieu

et de son prophète, et à porter les hommes à la vertu ; tu te réjouiras alors dans l'espérance, et tu ne verras plus dans le coucher du soleil de ta vie que l'aurore du jour du bonheur.

Après avoir parlé ainsi, Ouloug rentra dans sa tente, et l'Arabe se retira en paix.



LES

SABOTIERS DE LA FORÊT-NOIRE.

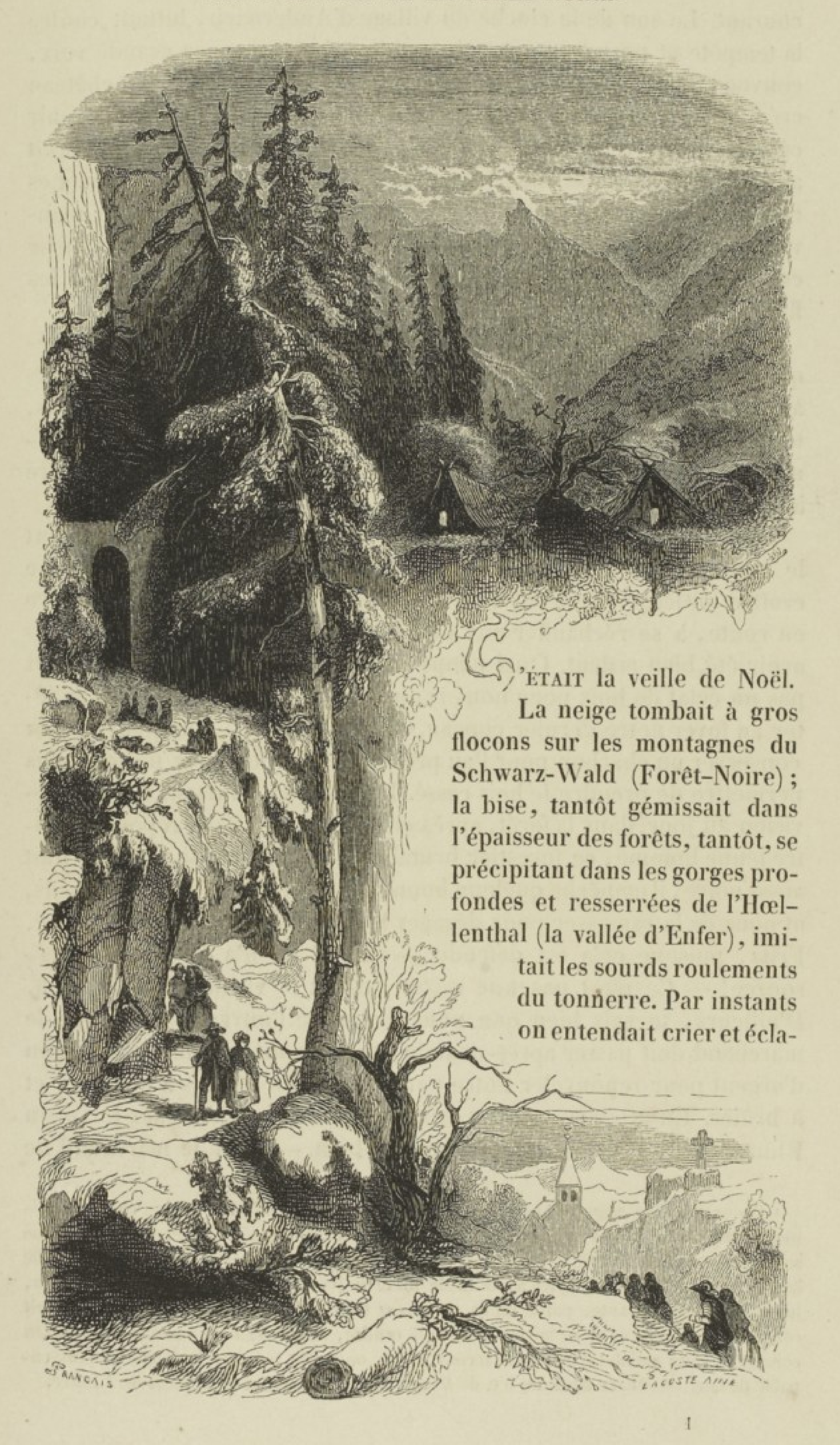
CHAPITRE PREMIER.

LE PETIT HOMME NOIR.

Dans nos souhaits, aveugles que nous sommes,
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes.
Nous le bornons aux fragiles honneurs,
Aux vanités, aux plaisirs suborneurs,
A captiver l'estime populaire,
A rassembler tout ce qui peut nous plaire,
A nous tirer du rang de nos égaux,
A surmonter enfin tous nos rivaux.
Bonheur fatal! dangereuse fortune!
Et que le ciel, que souvent importune
L'avidité de nos trompeurs désirs,
Dans sa colère accorde à nos soupirs.

J.-B. Rousseau, *Ép.*

LES SABOTIERS DE LA FORÊT NOIRE.



C'ÉTAIT la veille de Noël. La neige tombait à gros flocons sur les montagnes du Schwarz-Wald (Forêt-Noire) ; la bise, tantôt gémissait dans l'épaisseur des forêts, tantôt, se précipitant dans les gorges profondes et resserrées de l'Hœllenthal (la vallée d'Enfer), imitait les sourds roulements du tonnerre. Par instants on entendait crier et écla-

ter ici une branche, là le tronc d'un sapin séculaire qu'elle brisait en courant. Le son de la cloche du village d'Andernach, luttant contre la tempête et parvenant, par intervalles, à dominer sa grande voix, convoquait, à plusieurs lieues à la ronde, le baron dans son château crénelé, le pauvre dans sa cabane à demi couverte de chaume, à venir célébrer l'anniversaire de cette nuit glorieuse où le Sauveur naquit au monde, et tous se montraient dociles à la pieuse invitation. Les chemins qui convergeaient à l'église se couvraient, malgré le mauvais temps, de troupes de fidèles éclairés par des torches dont la lueur colorait de rouge, en passant, la couche de neige étendue sur les flancs des montagnes.

Sur le plateau le plus voisin de celui d'Andernach, et le moins fréquenté par les voyageurs, on voyait briller faiblement de pâles lueurs à travers les fenêtres de quelques misérables huttes dont les habitants, tous sabotiers, se préparaient aussi à ajouter aux fatigues d'une journée de rude labeur celles d'une rude marche de nuit pour se rendre à la chapelle paroissiale.

Dans la plus délabrée de ces cabanes, deux jeunes gens, l'un ayant le menton couvert d'une barbe naissante, l'autre voyant à peine croître un léger duvet sur sa lèvre, cherchaient, avant de se mettre en route, à se réchauffer aux débris d'un feu qui ne paraissait pas avoir été bien ardent. Quel temps rigoureux! disait le plus jeune, et pas un éclat de bois pour nous ranimer au retour! car je viens de jeter au foyer notre dernier copeau, et c'est à peine si nous pourrons en conserver un charbon pour l'an prochain [1]. Le forestier ne veut plus permettre de prendre le bois cassé. Il y en aura pourtant bonne provision au jour, dans la forêt, après cet ouragan. — Bah! répondit l'autre jeune homme, ce forestier brutal sera bien adroit si, par une nuit aussi noire, il empêche quelque bonne branche de tomber à nos pieds, et nous de la ramasser pour dégager le chemin. — Ce serait mal faire, Fritz, puisque cela est défendu. — Quand on n'a pas d'autre ressource! — Ce n'est pas une raison, dirait le vicaire d'Andernach. D'ailleurs, tu sais bien que nous avons de l'ouvrage prêt; que le marchand doit passer après-demain; et que nous aurons alors un peu d'argent pour renouveler notre petite provision de bois à travailler et à brûler. En attendant, nous irons passer la journée chez le voisin Blümenbach. Il nous reçoit toujours bien. — Et si le marchand ne

[1] On ne sait plus aujourd'hui ce que c'est que la *bûche de Noël*, quoiqu'on ait continué de donner ce nom à la plus belle bûche de la provision d'hiver. Autrefois cette bûche se mettait au feu le soir de la veille de Noël, avec une sorte de cérémonie; les tisons qu'elle laissait le lendemain soir, après avoir brûlé toute la journée, étaient conservés avec soin, jusqu'à la Noël suivante, parce qu'ils *portaient bonheur* à la maison. Si la bûche était consumée entièrement et ne laissait que de la cendre, on en tirait un mauvais augure. On conçoit dès lors qu'afin d'éviter cet inconvénient, on devait réserver la bûche la plus capable de faire résistance dans un feu de fête, à l'un des jours les plus froids de l'année.

en
tre
ix,
eau
nir
uit
Les
au-
eur
les

ré-
urs
ts,
ur-
lre

nt
ne
tre
as
et
je-
en
us
o-
u-
uit
s,
e,
s-
h.
le
eu
et
n
ue

i-
ne
le
),
it
n
-



Fritz l'ambitieux

I

vient pas après-demain, qui est encore fête?... — Nous donnerons ce jour aux Fernig, et je ferai sauter la petite Lisbeth sur mes genoux. — C'est presque demander l'aumône, et cela me fait rougir. — Rougirais-tu moins, Fritz, si le forestier venait à nous accuser d'avoir volé? Sans compter qu'il nous mettrait à la porte de notre cabane, et que deviendrions-nous? Une mauvaise action porte toujours malheur, la nuit de Noël surtout! — C'est une nuit comme une autre. — Oh! ne parle pas ainsi. Tu sais bien que notre père nous disait que, dans cette nuit, les mauvais esprits errent sur la terre, comme pour s'en emparer, jusqu'à ce que le premier coup de minuit les force à rentrer dans leurs abîmes. C'est à cette heure mystérieuse qu'il nous faut redoubler nos prières pour ne pas nous laisser tenter.

Le pieux Ulrich confirma ses paroles par un signe de croix. Fritz ne l'imita point. Il paraissait réfléchir. Un moment de silence suivit. Fritz le rompit en frappant dans ses mains. Un an et un jour! s'écria-t-il. — Quoi donc? demanda Ulrich. — Tu ne te rappelles pas?.... l'année dernière? cet étranger? — Qui vint demander l'hospitalité que notre père lui accorda, qui partit le lendemain avant le jour, et qu'on ne revit plus? — Oui, oui, cet étranger... — Eh bien? — Tu ne te souviens pas de ce qu'il a laissé? — Une petite boîte ronde et plate, et quelque chose comme un étui? — C'est cela. — En quoi cela peut-il nous intéresser? — Ces deux objets sont là, dans cette petite caisse. Nous avons dû les garder pour les rendre à celui à qui ils appartiennent, quand il reviendrait. Mais il n'est pas revenu; il nous est complètement inconnu, et j'ai entendu dire que les objets trouvés qu'on ne réclame pas appartiennent, au bout d'un an et un jour, à celui qui les a trouvés. — Es-tu bien sûr de cela? — Bien sûr... qu'on me l'a dit. Notre père m'a fait promettre, à moi, chef de la famille, que l'on n'ouvrirait pas la caisse avant que l'année et un jour soient écoulés. Nous pouvons donc voir à présent ce que contiennent les boîtes qu'elle renferme.

Ulrich ne paraissait pas pleinement convaincu. J'aimerais autant, mon frère, n'y pas toucher: je ne comprends pas que ce qui ne nous appartenait pas hier nous appartienne comme cela aujourd'hui, tout simplement, parce que c'est aujourd'hui. — Quand je te dis que c'est comme cela. — Eh bien! attends que je n'y sois pas. Moi, je n'oserais... je croirais mal faire. — Oh! bien, moi, j'oserai. Va-t'en avec nos voisins à la messe de minuit : moi, je reste pour voir. — Tu manquerais à ton devoir de chrétien pour un peu de curiosité! Fritz, il t'arrivera mal! — Ce sera mon affaire. J'ai le pressentiment qu'il y a là quelque chose qui nous sortira de la misère dans laquelle nous périssons. Oh! si nous pouvions abandonner cette misérable hutte, et cet état de sabotier plus misérable encore! — Fritz! Fritz! mon bon frère! je t'en conjure! ne te laisse pas aller à ces mauvaises idées!

J'ai entendu le vicaire dire, je m'en souviens bien, que le plus grand de tous les maux, c'est de n'être pas content de son état. — Pourquoi notre père ne nous en a-t-il pas donné un autre? — Il nous a donné celui avec lequel il a vécu, avec lequel, avant lui, ont vécu son père et son grand-père. Est-ce qu'il pouvait faire de nous des écuyers tranchants de monseigneur le margrave? — Non, mais s'il nous avait fait apprendre à lire dans les beaux livres, à écrire sur le parchemin...

Ulrich regarda son frère avec un naïf étonnement. Nous, des clercs? Fritz, l'ambition te perdra, te fera mourir. Et moi, que deviendrais-je, encore enfant? Est-ce que j'aurais assez de forces pour travailler tout seul? assez de raison pour me conduire tout seul?... Fritz, ne m'abandonne pas! — T'abandonner, Ulrich! oh! non! non! Mais tu ne sais pas tout ce qui se passe dans mon cœur. Quand je pense... quand je vois en moi-même de beaux châteaux, des chevaliers couverts de leurs brillants habits, des chevaux, des écuyers, de belles dames avec des robes à longue queue, des pages et des varlets, il me semble quelquefois que, moi aussi, je puis vivre au milieu de tout cela. Et pourquoi pas, si Dieu l'eût voulu? — Mais Dieu ne le veut pas, puisque tu n'es que le fils d'un sabotier, ne sachant rien de plus que le père qui t'a donné le jour. — Tu as raison, Ulrich! Il faudra donc se borner à ces rêves qui me tourmentent sans cesse! Et, tandis que d'autres vivent dans les délices, n'avoir qu'à peine un morceau de pain noir à manger; pour me coucher, qu'une poignée de paille jetée dans le coin d'une chaumière ouverte à tous les vents, et demain, demain, jour de grande fête, pas même un brin d'écorce pour me chauffer! Non, Dieu n'est pas juste! Je n'ai jamais fait de mal, et il me traite comme un criminel! — Tu blasphèmes, Fritz! Tu gémis de ta misère? Est-ce que je ne la partage pas sans me plaindre, moi, bien plus faible que toi? — Si tu en es satisfait, garde ton bonheur. Je ne te l'envie pas. — Je ne suis pas satisfait, Fritz, mais je me résigne à la volonté de Dieu, persuadé qu'il ne peut rien faire de mal, et qu'il saura bien me retirer de l'état où il m'a mis, s'il le juge nécessaire pour moi. — Ame lâche! murmura Fritz, et heureuse dans sa lâcheté, puisqu'elle est hors d'état de s'en indigner!

La cabane des deux frères était la dernière du côté d'Andernach. Les autres sabotiers passaient donc devant la porte pour se rendre à l'église, portant des torches résineuses de pin allumées pour se guider dans les ténèbres. Le farouche forestier n'avait osé leur interdire d'en couper dans la forêt pour cet usage, selon l'ancienne coutume. Ulrich les entendit et fit un dernier et vain effort pour déterminer Fritz à se joindre à eux.

Fritz, demeuré seul, remit un peu d'huile dans sa lampe prête à s'éteindre, et, à l'aide d'une escabelle, il prit la boîte poudreuse. Elle ne contenait rien de plus que les deux objets déjà décrits. Fritz ouvrit

d'abord la petite boîte ronde, et ne fut pas trop désagréablement surpris en voyant qu'elle contenait deux pièces d'or et trois ou quatre petites pièces d'argent. Bien qu'il ne connût pas la valeur des premières, il pensa qu'elles devaient valoir beaucoup plus que les autres. C'était une petite fortune pour deux pauvres orphelins, ayant pour toute ressource le faible produit d'un travail on ne peut moins lucratif, amoindri encore par la rapacité du marchand qui spéculait sur leur inexpérience. Fritz, après avoir compté et recompté les pièces sans pouvoir venir à bout de former le total de la somme, tant ses connaissances en arithmétique étaient limitées, prit l'étui. C'était une écritoire comme les étudiants en portaient alors attachées à leur ceinture. Dans la partie inférieure, destinée à contenir l'encre, il n'y avait plus qu'une petite éponge desséchée; dans la partie supérieure, beaucoup plus longue, étaient plusieurs petits feuillets de papier roulés et deux plumes taillées qui n'avaient pas encore servi.

Cette trouvaille ne vaut pas l'autre, dit Fritz avec un mouvement d'humeur. Elle serait bonne pour un clerc: mais qu'en ferons-nous, mon frère et moi? Monsieur l'étranger peut venir rechercher ce meuble-là, je n'y aurai nul regret. Quant à ceci, ma foi, il fera bien de l'oublier. En disant cela, il se remettait à compter les pièces de monnaie.

Un léger choc, qu'il entendit du côté de la table boiteuse où il avait posé les pièces de l'écritoire, le fit y porter la vue, et son étonnement fut extrême. L'encrier s'était renversé, et quelque chose de noir semblait s'agiter pour en sortir. Ce quelque chose parvint enfin à se dégager tout-à-fait: alors un éclat spontané de la lampe permit à Fritz de distinguer une petite figure d'homme de la hauteur d'un palme environ, ayant le visage, les mains, les dents, et jusqu'au globe de l'œil, entièrement noirs; seulement sa prunelle était jaune comme celle d'un chat. Cet être bizarre, d'une maigreur excessive, paraissait n'avoir que la peau collée sur les os de son petit squelette. C'était une miniature à la fois curieuse et horrible à voir.

Fritz, épouvanté, fit cette fois un grand signe de croix.

Le petit homme ne parut pas s'en apercevoir, mais il se mit à regarder tout autour de lui, tant que ses yeux apercevant sur le coin de la table une petite flaque d'eau formée par des flocons de neige que le vent avait poussés par la porte lorsque Ulrich l'ouvrit pour sortir, il courut s'y rouler, jusqu'à ce qu'il l'eût absorbée entièrement. Fritz le vit alors se gonfler comme une éponge qui s'imbibe et reprendre un embonpoint raisonnable.

Le jeune sabotier n'était pas peureux, mais cette apparition fantastique lui donnait un tremblement vraiment assez excusable. Il s'attendait à voir ce petit monstre grandir, grandir, sauter sur lui en déployant de grandes ailes de chauve-souris et l'emporter... il n'osait

se dire où, mais on devine bien ce qu'il pensait. Combien alors il maudissait sa curiosité, et se reprochait d'avoir négligé l'accomplissement de ses devoirs religieux dans une si grande solennité !

Cependant le petit homme ne grandit pas et ne montra point d'ailes ; mais, satisfait en apparence de son bain, il prit une attitude nonchalante et se mit à regarder Fritz avec ses yeux jaunes.

Fritz commença à se rassurer en voyant cette contenance pacifi-



que. — Que voulez-vous de moi ? lui dit-il. — J'allais vous faire la même demande, répondit le petit homme d'une petite voix grêle qu'on aurait prise pour le bruit d'une plume criant sur le papier.

On n'interroge ordinairement que dans l'attente d'une réponse. Fritz recula néanmoins d'un pas en se signant de nouveau quand il se vit obéi si ponctuellement. Le petit homme sourit avec ses lèvres noires, et Fritz recula d'un autre pas. Le petit homme se mit à se promener sur la table en affectant l'air grave d'un docteur qui vient de donner une définition *in cathedrâ*.

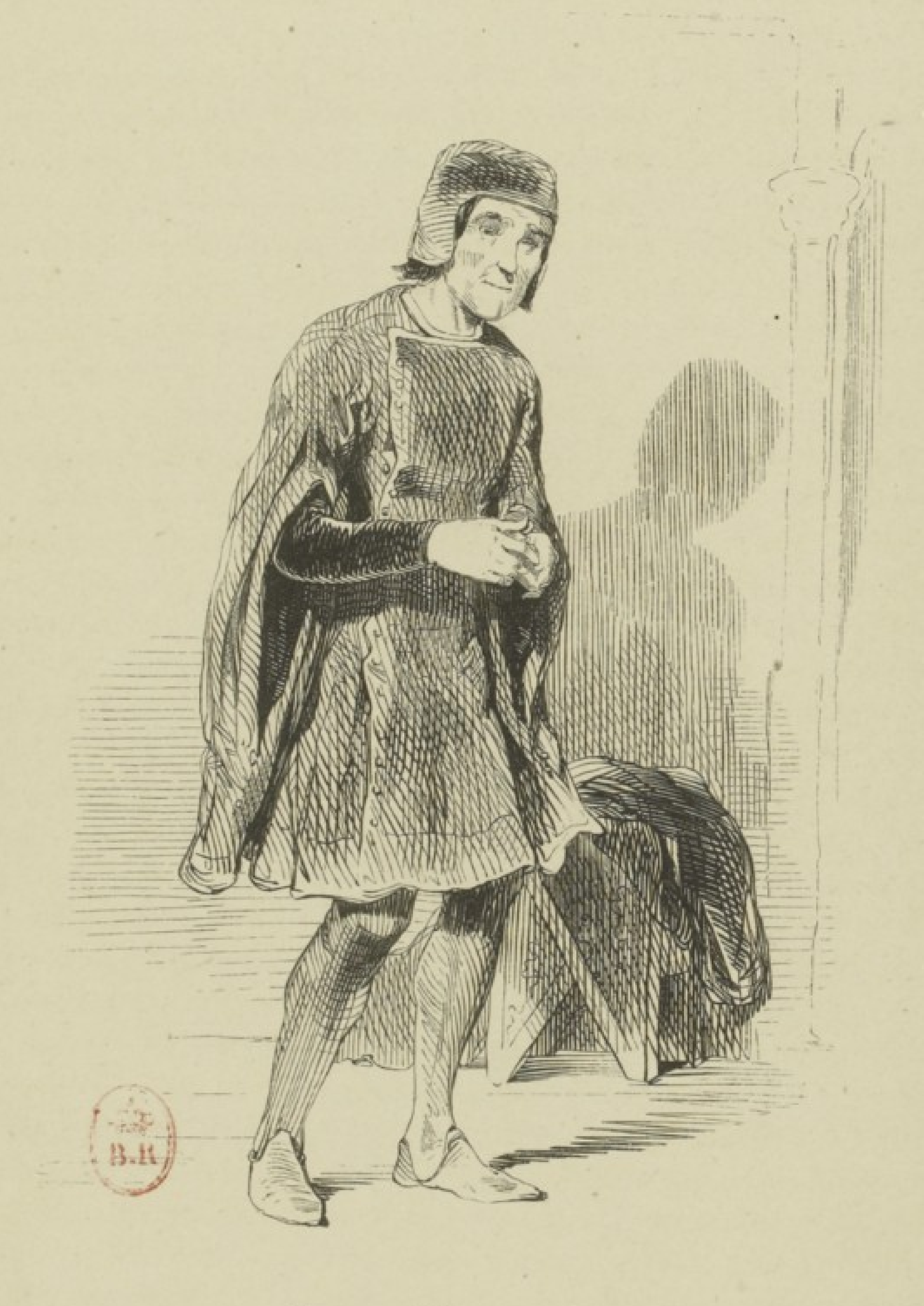
Fritz reprit encore une fois courage et résolut d'entrer en conversation avec son singulier hôte.

— Vous n'êtes donc pas un esprit de ténèbres, tout noir et tout laid que vous soyez, puisque vous ne vous êtes pas évanoui quand j'ai fait le signe de la croix? Le petit homme suspendit ses évolutions et regarda fixement celui qui l'interrogeait. — Je suis esprit de ténèbres pour les uns et esprit de lumière pour les autres, selon celui qui m'emploie. — Et qui vous emploie? — Celui que le sort me donne pour maître. — Vous êtes donc serf? — Je suis le vôtre en cet instant. — J'en suis bien satisfait (Fritz mentait un peu): et en vertu de quoi? — Parce que vous possédez l'encrier dont vous m'avez vu sortir et où j'étouffais depuis un an et un jour que j'y suis renfermé. — Et que diable faisiez-vous là-dedans? — Je vous le dis, j'étouffais. — Et qui vous a mis dans cette prison, où, en effet, vous ne deviez pas être à l'aise, tout petit que vous êtes? — Le destin. — Vous me parlez de sort, de destin... Puisque vous êtes mon serf, vous devez sans doute m'obéir. Je vous ordonne donc d'être un peu plus intelligible, car, foi d'honnête sabotier, je veux être pendu si je vous comprends. — Sachez donc, mon maître... — Répétez un peu ce que vous venez de dire. On ne m'a jamais appelé ainsi, et cela fait plaisir à entendre. — Sachez, mon maître, qu'au fond de chaque encrier il y a un génie qu'on appelle GRAPHODAIMON. — Ah! ah! Voilà donc pourquoi l'on dit de ceux qui écrivent: *Il a un esprit de démon*; ou bien: *Il fait là un métier d'enfer*; ou encore: *Il est tourmenté du démon d'écrire!* — Précisément. Ce sont les idées de ce génie invisible que puise l'écrivain, quand il croit prendre de l'encre avec sa plume, et qu'il donne ensuite comme les siennes propres. Chacun de nous a son caractère particulier. C'est comme chez les hommes. Les uns sont graves, profonds ou éloquents; les autres sont enjoués, superficiels ou plats. Il arrive fréquemment que le caractère du GRAPHODAIMON n'a aucune analogie avec celui du maître de l'écritoire. Alors on est tout étonné de la contradiction qui existe entre la manière d'être ou de vivre de l'écrivain et le style ou le fond de ses ouvrages. Celui-ci, dont le physique et la conversation sont lourds et ennuyeux, charme le lecteur par la grâce de son style; cet autre, qui manie la parole avec art et facilité, n'est qu'un écrivain froid, tantôt sec et obscur, tantôt lâche et diffus; celui-ci, de mœurs pures et même sévères, ferait douter de ses vertus, parce qu'il plaisante sans cesse sur les choses les plus sérieuses; cet autre, de conduite dissolue ou d'un esprit pervers, passe, parmi les lecteurs qui ne le connaissent pas, pour un saint; et personne ne se doute d'où proviennent ces contradictions. Quand on dit d'un auteur qu'il est inégal, qu'il change souvent de manière de voir, cela signifie simplement qu'il change souvent d'écritoire. D'où vient que bien des gens vous font les plus belles promesses de vive voix et les démentent ensuite en vous écrivant? Ce n'est pas leur faute: c'est seulement qu'ils n'ont pu puiser dans leur encrier des mots corres-

pondant à leurs bonnes intentions. — Vous me dites là, meinherr *gros faux démon*, des choses qui doivent être bien belles, puisque je ne les comprends pas, absolument comme quand le bon vicaire d'Andernach nous parle latin, mais... — Doucement, maître, ne confondons pas, s'il vous plaît. D'abord je ne m'appelle pas comme vous dites; je ne suis pas *gros*, vous le voyez bien; je ne suis pas *faux*, car nous ne disons que ce que nous pensons, et ce n'est pas notre faute si les hommes qui ont besoin de notre ministère s'en servent quelquefois à contre-temps ou se trompent d'écritoire; ensuite je ne suis pas un *démon* comme vous l'entendez, c'est-à-dire un être qui fait absolument le mal pour le mal. Ce que nous faisons n'est ni bien ni mal en soi. Le tout dépend de l'application, et ce n'est pas nous qui... qui... la... faisons.

Ici Graphodaimon laissa échapper un ou deux éternuments qui répandirent sur la table une petite pluie noire. — Dieu vous bénisse! dit Fritz. — Merci, répondit le génicule. C'est le froid qui m'a donné sur le cerveau. Quand il nous arrive d'éternuer ainsi sur le papier, l'homme, qui ne voit jamais bien ce qui se passe sous ses yeux, dit que sa plume a craché. Ici, nouvelle sternutation.

Il fait diantrement froid chez vous, maître; ne pourriez-vous ranimer un peu le feu? — Je le voudrais, mais c'est impossible pour le moment. — Et, suivant toute apparence, le garde-manger et le cellier ne sont pas mieux garnis que le bûcher. C'est donc comme chez un poète? Vous avez déjà, maître, une des conditions nécessaires pour chanter les plaisirs de la table et les délices du coin du feu. Un rimeur ne parle jamais de rien plus éloquemment que de ce qu'il ne connaît pas. Il revêt son sujet de tous les charmes que lui inspire son imagination; et, la plupart du temps, s'il lui arrive de goûter matériellement de la réalité, il se dit comme César : N'est-ce que cela? — Quoi, l'empereur dit cela? Alors ce n'est pas la peine d'être César; autant vaut être sabotier, car on a du moins l'espérance. — Ce n'est pas ce César-là. C'est un autre bien plus ancien. Mais votre réflexion n'en est pas moins juste et au-dessus de la portée d'un sabotier ordinaire. — C'est que je me sens là, meinherr *Grasso*, *Gravo*, *Gra...* je ne sais plus quoi, un certain je ne sais quoi non plus qui me fait penser que je suis propre à devenir quelque chose de mieux. — Ce : vous ne savez quoi, maître, ne vous trompe pas. C'en est une preuve que de m'avoir trouvé. Je puis vous donner de la célébrité, des honneurs, des richesses. — Vous! s'écria le jeune homme ouvrant les yeux à se les fendre, et laissant tomber ses bras comme s'il n'avait plus la force de les soutenir. A moi, Fritz Verner, le pauvre sabotier, des richesses, des honneurs, de la célébrité, du bonheur!! — Un moment, je n'ai point parlé de ce dernier article. — Est-ce qu'il est possible qu'on possède les autres sans avoir aussi



Tommeoni l'usurier.

2

celui-là? — Cela se voit. C'est même quelquefois un moyen de le perdre. Je vous ai cité César tout à l'heure. — Ah! n'importe, mon cher *Griffon démon*, puisque tu peux me donner le reste, je m'en contente. Le bonheur viendra bien de lui-même! GRAPHODAIMON fit son noir sourire et hocha la tête. — Mais que faut-il faire pour cela? — Me laisser faire. — Cela n'est pas trop difficile. — Hum! fit le génicule d'une voix éteinte.

Au fur et à mesure que GRAPHODAIMON parlait, il s'amoindrissait et s'affaiblissait progressivement. Eh mon Dieu! que devenez-vous donc! s'écria Fritz alarmé. — Ce n'est rien, reprit GRAPHODAIMON, un peu d'eau! Fritz s'empressa de lui en présenter quelques gouttes dans une jatte de bois. Versez-moi tout cela sur la tête, dit le petit homme en faisant une grimace qui avait la prétention d'être un sourire. Fritz obéit : au même instant un des deux panneaux de vitre de l'unique fenêtre de la cabane volait en éclats, laissant voir à la place qu'il occupait un visage voilé de noir qui disparut aussitôt.

Fritz, nous l'avons dit, n'était pas timide, mais tout ce qui lui arrivait depuis un quart d'heure était si extraordinaire, qu'il demeurait immobile, s'attendant encore à quelques nouveaux incidents. Il n'eut pas même la pensée d'aller voir si l'apparition du dehors n'annonçait pas quelque rôdeur matériel à redouter. Il est vrai que la misère craint peu les voleurs.

Rien n'ayant plus troublé le silence, Fritz reprit son entretien avec le génie, à qui la douche avait rendu l'embonpoint. Sa voix pourtant demeura faible. N'oubliez pas, dit-il à Fritz, que j'ai besoin d'être toujours ainsi entretenu; mais au lieu d'eau, qui ne va pas à mon tempérament et qui finirait par me rendre muet, vous m'arroserez avec de l'encre. La plus noire que vous pourrez trouver sera la meilleure. Alors la parole me reviendra haute et nette. — C'est singulier, dit Fritz. Mais achevez de me dire comment vous comptez faire ma fortune. — Vous revêtirez le costume d'un clerc; vous vous présenterez à la cour du duc de Bavière, en vous annonçant comme un docteur tout frais émoulu dans les sept sciences libérales, qui sont, retenez-le bien, cela est important, la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la géométrie, la musique, la philosophie, l'astrologie; c'est ce que nous appelons, nous autres savants, le *trivium* et le *quadrivium*. Vous pouvez encore vous vanter d'être poète sachant rimer une chronique, un mystère ou un sonnet. L'électeur est un puissant prince et un grand ami de tous les gens qui ont une plume entre les doigts. Vous ne pouvez donc manquer de vous pousser près de lui. — Mon cher ami démon, vous vous moquez de moi. A qui puis-je espérer faire accroire qu'un paysan ignorant, à peine capable de répéter les noms que vous venez de me défiler, sait tant de belles choses? Monseigneur l'électeur me fera donner les étrivières,

s'il est assez bon pour ne pas me faire pendre. C'est tout ce que je gagnerai à ce jeu, et je ne l'aurai pas volé, convenez-en. — Vous êtes simple, maître. Quand on n'a pas de talent par soi-même, on emploie celui des autres. Il y a beaucoup de gens à grand renom qui ne font pas autrement. Vous avez un génie à vos ordres, et vous hésitez! — Non, non, je n'hésite plus. — A la bonne heure. Mais souvenez-vous de deux choses : la première, c'est de ne jamais entreprendre de raisonner ou discuter autrement que par écrit, puisque c'est de cette seule manière que je puis vous servir; la seconde, c'est de ne jamais vous séparer de votre écritoire, car c'est à elle que je suis attaché. — Soyez tranquille sur ce dernier point. Quant à l'autre, je ferais peut-être bien de feindre d'être muet. — Ce n'est pas mal imaginé. Mais il y a trop longtemps que je suis à l'air. Aidez-moi à rentrer dans mon logis. — Encore un mot, mon serf. Rappelez-vous d'abord que, puisque je suis votre maître, c'est vous qui l'avez dit, c'est ma commodité que vous devez consulter et non pas la vôtre. Le pygmée fit une nouvelle grimace. Dites-moi ensuite comment, ne sachant pas même mon A, B, C, je pourrai lire ce que j'aurai écrit? — Puisque vous serez muet, vous n'aurez pas besoin de lire. Ce seront les autres qui liront pour vous. — Je ferai ainsi de l'esprit sans le savoir? — Vous ne serez ni le premier, ni le dernier. — Mais si vous alliez me faire écrire des sottises? — Eh bien! mon maître, vous me donneriez mon congé. — Cependant....

La cloche de l'église d'Andernach annonçait la fin du service divin.

Graphodaimon, qui s'était insensiblement rapproché de l'encrier, sauta sur le bord très lestement et y piqua une tête adroitement. Fritz, qui avait encore beaucoup de questions à lui faire, s'était élancé pour le retenir; mais il se heurta la tête si violemment contre une poutre, qu'il crut voir jaillir de l'écritoire une gerbe d'étincelles. Remis du choc, il se demanda s'il n'avait pas rêvé. Les petites gouttes d'encre répandues sur la table lui rappelèrent l'éternument de Graphodaimon. Il n'y avait donc pas à douter. Il voulut alors faire ressortir le génie de sa retraite, mais il eut beau regarder, il n'aperçut dans l'encrier rien de plus qu'une éponge humide, et toutes ses interrogations demeurèrent sans réponse.

Fritz, voyant l'inutilité de ses efforts, se laissa tomber sur l'escabelle, et demeura longtemps le coude appuyé sur la table, sa tête ensevelie dans ses deux mains, signe non équivoque que l'esprit erre au-dessus d'un abîme dont il craint d'apercevoir la profondeur. Celui du jeune homme, en effet, quoique séduit par la brillante perspective qu'on venait de lui offrir, si conforme à ses longs rêves, n'était pas sans scrupules sur la légitimité de la route qui devait y conduire. Ses relations avec le petit homme noir n'étaient-elles pas de celles que la Sainte-Église condamne? L'ignorance empêchait Fritz de dé-

cider. Il pensait par moments à consulter le chapelain d'Andernach, puis la crainte d'être obligé de renoncer à ce qui lui était offert le détournait de ce projet. Il se résolut même, en définitive, de faire un mystère de son aventure à Ulrich, dont le droit sens naturel lui imposait quelquefois malgré lui.

Une grande lueur et un bruit de pas et de voix annonçaient le retour des sabotiers. Fritz se hâta de fermer son écritoire. Ulrich entra : il parut étonné de l'altération qu'offrait la physionomie de son frère et de l'air préoccupé avec lequel il l'accueillit.

Le père Fernig avait invité les deux jeunes gens à la joyeuse cérémonie de famille du Christbaum [1] ; mais Fritz, avec l'orgueil que nous lui connaissons, avait refusé. Ulrich, obligé de se conformer aux volontés de son aîné, et vaincu par la fatigue, se jeta sur son grabat où il s'endormit promptement. Fritz ne se coucha point.

Lorsque Ulrich s'éveilla, le soleil dépassait de beaucoup l'horizon. Paresseux que je suis! dit-il. Et Fritz qui ne m'a pas éveillé! Le bon frère! il a voulu me laisser dormir. On s'éveille toujours assez tôt quand on n'a ni feu ni pain. Ulrich se leva. Sa toilette n'était pas longue à faire. Il chercha son frère pour l'embrasser, selon sa coutume : la chaumière était vide. Sur la table était ouverte la petite boîte aux pièces de monnaie. Il n'y manquait qu'une pièce d'or ; à côté, Ulrich aperçut un papier écrit en caractères grossiers. Il reconnut

[1] On a conservé en Allemagne l'ancien et joyeux usage du Christbaum. C'est un petit sapin qu'on dresse, dans la nuit de Noël, sur la grande table de la maison : chaque branche porte au moins une bougie, et à ces branches, entremêlées de rubans, sont appendus les présents que le *petit Jésus* est censé apporter aux enfants, selon qu'il a été plus ou moins satisfait de leur conduite ; à celui-ci des bonbons, à celui-là, qui est un peu plus âgé, un jouet, un livre, ou tout autre objet ; à cet autre, dont la sagesse a été douteuse, une poignée de verges, que la main maternelle a eu soin de rembourrer de dragées, car l'enfance ne peut pleurer dans cette nuit de triomphe et de gloire où le Sauveur daigna descendre jusqu'à elle pour l'élever jusqu'à lui. Les jeunes gens mêmes trouvent aussi des fruits à cueillir sur les branches du Christbaum. On convie quelquefois les amis intimes à cette petite fête de famille, dont la joie naïve des enfants doit faire tous les frais. Dans les maisons riches, possesseurs d'une nombreuse famille, le Christbaum devient magnifique ; on en dresse même quelquefois deux, un à chaque bout de la table, et lorsque toutes les bougies sont allumées et qu'on fait entrer les enfants, le spectacle a quelque chose à la fois de réjouissant et d'attendrissant.

C'est ainsi que se donnent les étrennes, selon la coutume allemande. Elles sont consacrées par une pensée religieuse et dégagées de ce froid officiel qui accompagne presque toujours chez nous les présents du jour de l'an, lorsqu'on ne se borne pas à les déposer, avec sa carte, chez le portier d'une personne absente, ou à les envoyer par un domestique. C'est aussi un souvenir de l'ancien usage de commencer l'année à la nativité de N.-S., cette renaissance du monde social, usage réformé par le calendrier grégorien qui adopta le jour de la Circoncision, et que l'Angleterre et une partie de l'Allemagne ont conservé.

Dans quelques provinces de France, et même dans quelques familles à Paris, les enfants ont encore l'habitude de mettre leurs souliers, la veille de Noël, dans la cheminée, par où, leur dit-on, le *petit Jésus* descend pour leur apporter ses cadeaux. Rien n'est moins poétique qu'une pareille invention, qui tranforme le divin enfant en ramoneur et donne un goût de suie aux bonbons. L'idée de mettre un soulier pour les recevoir n'est pas moins ignoble. Il y a loin de ces maussaderies à l'élégant et éclatant Christbaum de l'Allemagne.

la boîte pour être celle que l'inconnu avait oubliée. La vue du papier l'effraya. Peu accoutumé à voir de l'écriture, il crut tout d'abord que c'était une page du grimoire ou un pacte diabolique. Cependant, comme les caractères n'avaient pas une couleur de sang, et que les pièces de monnaie ne se changeaient pas en feuilles de chêne, il imagina que le papier pouvait être tout simplement une indication donnée par l'inconnu. Il résolut, toutefois, d'attendre le retour de son frère pour en savoir davantage. Mais la journée se passa, le lendemain aussi, et Fritz ne paraissait pas, et personne ne l'avait vu. Ulrich comprit qu'il était abandonné par celui qui devait être son soutien, son guide, son protecteur. Il commença par pleurer amèrement; puis, comme il avait beaucoup de raison pour son âge, il finit par se dire que les pleurs ne l'avanceraient à rien et qu'il fallait qu'il prît le parti de se suffire à lui-même.

CHAPITRE II.

LE SÉNÉCHAL DE BAVIÈRE.

> L'ambitieux ne jouit de rien ni : de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il peut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux dès qu'il est obligé d'être tranquille.
>
> MASSILLON.

DOUZE ans s'étaient écoulés depuis ces aventures, et, dans une grande salle voûtée du château des ducs de Bavière, à Munich, un homme, vêtu de riches fourrures, jeune encore, malgré son visage plombé, ses joues creuses et ses yeux caverneux, tantôt se promenait à grands pas, et tantôt se laissait aller, comme cédant à l'accablement, sur une belle chaière sculptée placée au coin du foyer, où brillait un grand feu, quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement de l'automne.

Maudits soient, disait-il, l'ambition et les ambitieux! Faudra-t-il donc que je les trouve toujours sur mon chemin! Quelle vie pénible et agitée que la mienne! Échappé furtivement de mon obscure chaumière et à un vil métier où mon âme s'abrutissait, mais trop peu confiant encore en moi-même pour aspirer à un état proportionné à mon génie, je me mets à parcourir, comme un étudiant privé de la parole, la plupart des villes de l'Allemagne. Ma plume me fait bientôt une

réputation. Deux universités se disputent pour m'offrir des chaires où un suppléant lirait ce que j'écrirais. GRAPHODAIMON a tenu ses promesses. Encouragé, je me hasarde à recouvrer la parole, mais on me hue, je ne sais pourquoi; je redeviens muet, mes succès se renouvellent. Bientôt dégoûté d'une carrière où les lauriers que je cueillais ne m'empêchaient pas de jeûner quelquefois, j'offre ma plume au chancelier du margrave d'Anspach, brave homme qui avait plus besoin de quelqu'un pour lui dicter que d'un scribe pour le copier. Sûr qu'un muet lui garderait le secret, il m'accueille, et nous ne faisons plus qu'un en deux parties. Le métier était assez bon. Le chancelier me payait largement... des deniers du margrave. Je n'avais rien à dire à cela; mais je m'impatientais de voir mon patron recueillir l'honneur du travail que je faisais sous son nom, et l'idée me vint que j'aurais aussi bonne grâce que lui sous l'épitoge d'hermine. Je remets directement au margrave un mémoire qu'il avait demandé à mon patron sur les droits de son margraviat, violemment attaqués, et qu'il allait défendre à la diète. Le prince, qui ne sait pas lire, circonstance à laquelle je n'avais pas songé, remet à son tour le mémoire à son chancelier, qui me fait chasser d'Anspach en m'accusant de l'avoir volé, tandis que lui, le voleur véritable, est récompensé... de mon travail par de nouvelles faveurs. J'avais été trop près des grandeurs pour n'en pas vouloir goûter à mon tour. Je viens ici, et je m'attache au sénéchal de Bavière, qui m'apprécie. La parole me revient, et je ne dis pas trop de sottises. Mes talents et le bruit de ma prétendue guérison me font percer à la cour. L'électeur me prend en goût, et je parviens bientôt à me mettre à la place du sénéchal qui m'avait protégé : c'est l'usage. Je me laisse séduire par les charmes de la fille d'un bourgeois de Munich, ou plutôt par ses rares vertus. La raison l'emporte sur le cœur en le brisant, car je l'aimais, cet ange qui habite aujourd'hui les demeures célestes!..... mais il fallait, en l'épousant, me contenter de ce vulgaire bonheur que la Providence jette aux gens de cette classe comme elle a donné une mare aux canards qui ne peuvent suivre le faucon dans les airs. La vieille comtesse Luitgarde ne dédommagera certainement pas mon cœur, mais son



mari aura le droit de surmonter le chef de son écu d'une couronne de comte, quelle que soit sa naissance. J'ai la promesse tacite du duc, qui s'est réservé le droit de donner à la douairière, sa vassale, un second mari à la fin de son veuvage, et qui repousse les prétentions du grand fauconnier. Quel ambitieux que ce fauconnier! Il y a des gens qui s'oublient à faire pitié! La route de la fortune est tortueuse et inégale, tantôt facile et unie, et l'on y court; tantôt rude et escarpée, et alors il faut la gravir en s'aidant des pieds et des mains, suant le sang, rampant à plat ventre s'il est nécessaire, si l'on ne veut redescendre plus vite qu'on n'est monté, plus bas que le point d'où l'on est parti; tantôt pleine d'ornières et de marécages où l'on ne doit pas craindre d'entrer jusqu'au cou, quitte à se nettoyer quand on est parvenu. Et c'est lorsqu'on parcourt une si laborieuse, une si pénible carrière, qu'on trouve de ces ambitieux qui cherchent à vous barrer le passage! à vous précipiter, comme si l'on n'avait pas assez chèrement acheté ce qu'on a obtenu, comme si le prix de tant de fatigues et de tant de souffrances ne vous appartenait pas bien légitimement! Cent fois donc malédiction sur l'ambition et les ambitieux!

Le sénéchal de Bavière retourna le sablier qui venait de s'écouler. Voilà déjà deux heures que le duc devrait être de retour, et je n'entends point les pas des chevaux. Cet orgueilleux grand fauconnier aurait-il par hasard surpris un moment favorable? L'humeur du duc est si changeante! les grands sont si ingrats! Mais prenez-y garde, Louis de Wittelsbach! je possède vos secrets, et Vienne n'est pas loin! Friderick, qui veut mener au concile les plus célèbres docteurs de l'Allemagne, m'a fait faire des propositions pressantes que je n'ai point acceptées... mais que je n'ai point non plus repoussées... L'évêque de Bamberg est bien vieux! un sénéchal peut arriver de plein saut à un évêché! D'ailleurs, n'ai-je pas déjà un pied dans l'église? N'ai-je point l'honneur d'être membre de ce noble et très bizarre chapitre de Wurtsbourg, qui procède à l'élection de ses évêques en les faisant passer par les verges comme des soudards pris en maraude? [1] Et pourquoi l'évêque de Bamberg ne pourrait-il lever les yeux jusqu'aux siéges de Trèves, de Cologne ou de Mayence? Il siérait si bien au premier des évêques d'Allemagne d'échanger sa simple mitre contre une autre ayant pour base la couronne d'électeur! Ne perdons donc point courage.

La fin de ce monologue avait été, en quelque sorte, accompagnée des accords incertains d'une rote sur laquelle un de ces ménestrels connus en Allemagne sous le nom de Minnesingers, arrivé depuis

[1] Tel était en effet l'usage de ce chapitre. L'élu devait passer, nu jusqu'à la ceinture, devant les chanoines qui lui donnaient des coups de verge. C'était un moyen d'écarter les princes qui, dans ce temps, étaient assez friands d'évêchés et ne se faisaient point scrupule de violenter les élections.

trois jours au château, préludait au dehors, probablement à quelque chant nouveau. En effet, un instant après, le sénéchal, tombé dans cette espèce d'assoupissement moral qui suit souvent une grande résolution prise après un long combat intérieur, put entendre distinctement les paroles suivantes:

Lai du Minnesinger.

Le sabotier, dans son humble demeure,
Vit plus heureux et plus content qu'un roi,
Et lorsque vient sa dernière heure,
Il l'entend sonner sans effroi.

Le haut baron, souvent, dans son domaine,
Sous son blason, le vaillant chevalier,
Dans ses atours, la noble châtelaine,
Portent envie au pauvre sabotier!

Le sabotier, dans son humble demeure,
Vit plus heureux et plus content qu'un roi,
Et lorsque vient sa dernière heure,
Il l'entend sonner sans effroi.

Félicité n'est point dans la richesse :
Pour la goûter il faut la paix du cœur.
Au ménestrel, bons chevaliers, largesse !
Il vous a dit le secret du bonheur!

Le sabotier, dans son humble demeure,
Vit plus heureux et plus content qu'un roi,
Et lorsque vient sa dernière heure,
Il l'entend sonner sans effroi.

Je voudrais bien savoir, dit Fritz Verner en se levant, où ces mendiants, qu'on veut bien tolérer dans les châteaux et qu'on devrait en chasser comme de véritables pestes, vont chercher toutes les platitudes qu'ils nous débitent! La paix du cœur d'un sabotier! J'ai été sabotier, moi aussi, je rougirais de le dire, c'est à peine si j'ose le penser; eh bien! je ne l'ai jamais trouvée cette paix, ni là, ni ailleurs. Tout cœur qui aspire à monter n'en peut connaître que lorsqu'il est parvenu au point où il a droit de prétendre. Tant qu'il reste un degré à monter, c'est comme si l'on était demeuré tout au bas de l'échelle, dans la boue. Mais arrivé là-haut!!! Fritz Verner s'asseyant parmi les comtes, ou marchant à la tête des évêques d'Allemagne! Peut-être siégeant au banc des électeurs du Saint-Empire!! Oh! malheur! malheur à qui se mettra en travers sur mon passage! J'en suis presque à désirer que le duc, en prononçant pour son grand fauconnier, me donne un juste sujet de me rendre aux sollicitations de l'empereur. Cependant n'imitons pas les ambitieux, qui ne savent jamais se contenter. Ne prenons conseil que des circonstances. Si le duc me

force, par sa décision, à m'asseoir avec une couronne de comte sur la tête parmi ces brutes bardées de fer, qui ne savent argumenter qu'à grands coups d'épée, qui ne connaissent d'autre littérature que leurs *Niebelungen* [1], eh bien! je me résignerai.

Comme il se retournait, il vit la portière se lever, et un homme à l'humble contenance, au costume modeste, au pas furtif, à l'œil velouté, s'avança, présentant, en quelque sorte, le flanc plutôt que la face : c'était Tommeoni le Lombard. Le banquier Tommeoni, comme tous les gens de son pays alors, se livrait à l'usure et prêtait sur gages de l'argent que souvent il n'avait pas. Dans ces cas, au lieu d'écus d'or, il donnait au baron qui, pour remplir son escarcelle vide, engageait ses joyaux, ceux de sa noble épouse, ou son château ou sa terre; au fils du riche bourgeois pressé de dévorer sa légitime, qu'il cédait à vil prix, des armures de Milan, des étoffes de Florence, des miroirs de Venise, des fourrures du Nord, le tout un peu plus ou un peu moins avarié, des tentes hors de service, des lions et des singes empaillés, ayant toujours bien soin d'attribuer à chaque emprunteur ce qui convenait le moins à sa condition. Celui-ci était obligé de recourir de suite à des brocanteurs, secrets agents de Tommeoni, qui achetaient ces défroques la moitié ou le tiers du prix pour lequel le vendeur les avait reçues; et si, à l'époque stipulée pour le remboursement de la somme prêtée, ce remboursement ne s'effectuait pas, le gage du prêt demeurait la propriété du Lombard. C'est ce qui arrivait presque toujours, car l'homme qui emprunte à de telles conditions se met dans l'impossibilité de jamais rendre, tandis que l'usurier, dont les avances n'excédaient jamais la moitié de la valeur des gages qu'on lui donnait, en devenait souvent possesseur pour un huitième ou pour un dixième. Ce genre de trafic odieux, qui existe encore de nos jours, quoiqu'il ne se fasse pas ouvertement comme alors, qui a causé la ruine de tant de familles, excita dans le temps la sollicitude



[1] Célèbre poème du douzième ou treizième siècle, dont Attila est le héros.



Ulrich le sabotier.

de l'Église. De nombreux conciles fulminèrent des peines sévères contre les usuriers, mais inutilement, les emprunteurs, poussés par la détresse ou par le désordre, ne cessant de venir à deux genoux se soumettre au joug pesant des prêteurs.

On conçoit, d'après ces explications, que Tommeoni, arrivé dans l'équipage d'un mendiant, mais doué d'une grande envie de s'enrichir, d'une dureté de cœur suffisante pour être insensible à la misère d'autrui, d'une activité et d'une adresse remarquables, fût promptement parvenu à une immense fortune, qu'il s'efforçait, par prudence, de dissimuler sous une apparence de médiocrité qui, du reste, n'en imposait à peu près à personne.

Le banquier et le sénéchal s'estimaient réciproquement à leur juste valeur. Tommeoni ne considérait Verner que comme un de ces ambitieux au cœur d'airain, capables de tout sacrifier pour atteindre leur but; et Fritz ne voyait dans Tommeoni qu'une espèce de vampire se gorgeant sans honte et sans pitié du sang des misérables ou des imprudents. Ces deux personnages s'étaient rendu de mutuels services, Tommeoni, en aidant à la ruine d'hommes que Verner avait intérêt à faire disparaître de la cour de l'électeur, Verner, en protégeant de son crédit son digne associé lorsqu'il se trouvait en butte à des plaintes capables de finir par choquer les oreilles du duc; et l'on croyait que, pour prix de cette protection, le banquier était obligé de partager avec le sénéchal, même quand le premier ne ruinait une victime que dans l'intérêt du second. Le paysan souabe était devenu le vampire du vampire lombard. « Il faut bien, se disait-il quelquefois, lui faire rendre gorge d'une manière quelconque. C'est un commencement de justice. » Le propre du mal est que celui qui le commet a toujours besoin de recourir à quelqu'une de ces liaisons formées par une commune perversité, et dans lesquelles les amis, se rendant bonne justice, se méprisent ou se détestent également.

Verner, en apercevant Tommeoni, se rappela aussitôt qu'il lui avait donné rendez-vous chez lui et que l'heure était écoulée depuis longtemps. Le Lombard tenait en quelque sorte en ce moment dans ses mains la fortune de son ami. L'occasion était décisive pour celui-ci. Le grand fauconnier avait eu l'imprudence d'engager un château qu'il tenait de la libéralité de son maître. Les délais étaient passés. Il s'agissait de prendre possession du gage et d'en expulser le propriétaire. Or, le duc, qui ne trouvait pas mauvais que ses barons aliénassent leur patrimoine, ne leur permettait pas d'en agir de même pour les domaines qu'il leur concédait à titre de rémunération ou de gratification, et l'on savait que c'était le plus sûr moyen de s'attirer sa disgrâce. Verner pressait donc vivement son associé de faire usage de ses droits, lui promettant son appui contre la colère du duc et le ressentiment du débiteur exproprié.



Cependant Tommeoni, seulement à demi rassuré, n'avait pas mis dans cette affaire son activité accoutumée, et c'était pour qu'il eût à déduire les raisons de ses lenteurs que le sénéchal l'avait mandé.

Messire, dit Tommeoni de sa voix basse et mielleuse, je vous ai attendu plus d'une heure à votre hôtel. Comme l'affaire dont il est question devient urgente... — Urgente, très certainement. Allez-vous enfin agir? — Agir! c'est selon. Les choses sont un peu plus avancées que ce matin. — C'est ce que vous me dites chaque fois. Quand donc me direz-vous : Elles sont terminées? — Cela pourra bien être d'ici à quelques instants... au retour du duc. — Vraiment! s'écria le sénéchal transporté de joie. Tu es un homme admirable, Tommeoni, il faut que je t'embrasse. — Oh! il n'y a pas de quoi, répondit Tommeoni en se dérobant, comme par modestie, à l'accolade. Ce n'est pas moi, c'est Monseigneur qui aura tout fait. — Monseigneur!... — Vous ne savez pas ce qui est arrivé? — Est-il arrivé quelque chose? Et comment se fait-il que vous le sachiez avant moi, maître Tommeoni? — C'est que je suis mieux servi que vous, messire sénéchal. Nous savons, nous autres, de nos écus nous faire des amis. — Laissons là ce bavardage. Est-ce que Monseigneur consent à payer les dettes du fauconnier? Mais les délais sont expirés, et si vous faites valoir vos droits, le duc est trop ami de la justice pour les méconnaître. — Oui, si je voulais en faire usage. —Et ne le voulez-vous pas? — Non. — Traître! — Pas du tout, messire. Mais les circonstances!... — Maître Tommeoni daignera-t-il enfin s'expliquer? dit froidement Verner. — Sachez donc, messire, que Monseigneur est tombé de cheval à la chasse; ce n'est pas que je veuille dire qu'il ne soit le meilleur cavalier de toute l'Allemagne, à Dieu ne plaise! mais un accident!... Son cheval, le plus fougueux, ce qui est juste, de toutes ses écuries, se sentant débarrassé, a voulu prendre des libertés envers son maître et l'a saisi à belles dents. Tous les seigneurs accouraient, mais le fauconnier, se trouvant le plus à portée, a donné à l'animal furieux un coup si bien adressé, qu'il lui a fait lâcher prise immédiatement et l'a rendu doux comme un mouton, au grand étonnement de tout le monde. Monseigneur s'est relevé en riant : Bien frappé, fauconnier! a-t-il dit. Tu m'as sauvé la vie, je te dois une récompense. A toi la comtesse Luitgarde. A genoux, fauconnier, prêtez-moi votre serment d'allégeance, et relevez-vous comte Hermann. Vous porterez ce titre en dot à votre femme au lieu de le recevoir d'elle. Vous sentez bien, messire, que nous n'avons plus d'intérêt, ni vous ni moi, à poursuivre mon débiteur, puisque vous ne pouvez plus épouser la comtesse Luitgarde, et que moi je trouverai dans les biens de la comtesse de quoi me couvrir de mes droits sans m'exposer à la colère du duc. — Et la vengeance, Tommeoni! Est-ce que ton cœur demi-italien est insensible? — Me venger? Personne ne

m'a offensé. Mon métier est de gagner ma pauvre vie et non pas de faire le glorieux comme un homme d'armes. — Et le duc? — Le duc, quoiqu'il affectât de plaisanter sur sa chute, n'en a pas moins été un peu moulu, et il a fallu prolonger la halte. C'est ce qui fait qu'il n'est pas encore revenu. Au revoir, messire.

Puissé-je ne te revoir que dans l'éternité, messager de malheur! dit Verner. Mon rival triomphe, et il profitera de sa faveur pour me ruiner dans l'esprit du duc : cette chute malencontreuse est le présage de la mienne, et qui sait jusqu'où je pourrais rouler en tombant? Prenons donc les devants et courons à Vienne. Que le sénéchal de Bavière se relève évêque de Bamberg et archevêque de Mayence. Duc Louis, comte Hermann, ce sera entre nous une guerre à mort, je vous en préviens!

Ce ministre se prédisant à lui-même sa chute prochaine, cet ambitieux précipité de la roue de la fortune et s'y cramponnant, d'une main frénétique, avec l'espoir de remonter au faîte, eût fait pitié à voir. Un puissant effort sur lui-même lui avait permis de dissimuler l'agitation de son âme en présence de l'usurier Tommeoni, mais toutes les passions qui le dévoraient, l'envie, la jalousie, la déception, l'orgueil blessé, la haine, firent explosion à la fois sur sa physionomie dès qu'il n'eut plus de témoin. Ses lèvres s'agitaient convulsivement, ses yeux creux laissaient échapper de sombres éclairs. Comme pour ajouter à ses transports, le Minnesinger, qui s'était éloigné sans doute dans les jardins, vint à repasser sous les fenêtres de la salle en faisant entendre de nouveau ces vers :

Félicité n'est pas dans la richesse,
Pour la goûter il faut la paix du cœur!

Peut-être, dans son espèce de délire, Fritz allait-il se livrer à quelque emportement peu convenable dans le lieu où il se trouvait, lorsque trois coups frappés d'une manière mystérieuse le rappelèrent à lui subitement.

Miséricorde! dit-il, les émissaires du tribunal secret sont ici! A qui s'adresse leur terrible avertissement?

Personne n'était à l'abri de la juridiction occulte et sanglante de ce redoutable tribunal. Ses membres, appelés *francs juges*, assez nombreux pour se compter par milliers, élus entre eux parmi la noblesse, la haute bourgeoisie et même le clergé, étaient répandus par toute l'Allemagne, en Alsace et même en Bourgogne. Un mystère impénétrable entourait leurs personnes ainsi que leurs actes. Le tribunal était ambulant comme tous les tribunaux du moyen âge, mais le chef-lieu de l'association était à Bade, où l'on voit encore, sous le château moderne, les restes de l'antique château, la grande salle souterraine qui servait aux séances, les bancs sur lesquels les juges

s'asseyaient, des cachots et des oubliettes où le secret de plus d'une condamnation fut enseveli. Les associés juraient sur leur tête et sur leur salut éternel de ne jamais révéler, même à l'article de la mort, aucun des secrets de l'association, et ceux qui avaient la faiblesse de manquer à leur serment étaient frappés sans pitié par leurs confrères, tous devant exercer, selon qu'ils étaient désignés, les fonctions de juge et de bourreau. Le condamné, quel qu'il fût, ne pouvait espérer se dérober aux coups d'un tribunal qui, ayant des milliers de bras armés pour donner la sanction à ses arrêts, se trouvait, en quelque sorte, présent partout. Il n'était aucune protection contre lui, car tout individu, noble aussi bien que vilain, qui s'opposait à l'exécution d'un jugement prononcé par les francs juges, ou qui ne prêtait pas main-forte s'il en était requis au nom du tribunal, se dévouait lui-même, par ce fait seul, à la peine prononcée contre le condamné, et cette peine était presque toujours la mort par le fer, par la corde ou par les oubliettes. Tout autre genre de pénalité n'eût assuré que d'une manière incomplète les secrets de cette justice mystérieuse et sauvage, dans laquelle pourtant, il faut le dire, le faible trouva souvent un appui contre l'oppresseur placé trop haut pour être atteint par des juges ordinaires. La puissance et l'orgueil du tribunal furent portés à ce point qu'il osa ajourner des princes souverains à venir se purger devant lui des accusations portées contre eux.

Après un moment d'hésitation anxieuse, Fritz prit le parti d'aller à la porte où l'on avait frappé. Une main inconnue y avait fixé avec un poignard un parchemin sur lequel on lisait ces mots :



« Fritz Verner, sénéchal de Bavière, tu » es cité à comparaître, » le quinzième jour à » partir de celui-ci, devant le tribunal secret » assemblé en la grande » salle du château margravial de Bade, pour » t'y défendre des crimes de spoliation envers les faibles, de » sorcellerie et de foi » mentie. Sache que, » si tu ne comparaissais » pas au jour dit, la » justice du saint tribunal saurait t'atteindre, fusses-tu caché dans les nues plus haut que

» le vol de l'aigle, ou dans les entrailles de la terre plus bas que le » foyer des volcans. »

Et, par une singulière coïncidence, le ménestrel, reprenant sa romance, chantait :

Le haut baron, souvent, dans son domaine,
Sous son blason, le vaillant chevalier,
Dans ses atours, la noble châtelaine,
Portent envie au pauvre sabotier!

C'est à en devenir fou! s'écria le sénéchal.

CHAPITRE III.

LE FOU

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
. . . .
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.
RACINE (*Iphigénie*).

Le soleil de septembre descendait derrière le Schwarz-Wald et ne traçait plus qu'un filet d'or sur le sommet des masses supérieures des épaisses forêts séculaires qui revêtent le flanc des montagnes d'un riche tapis d'un velours vert noirâtre. Çà et là, au milieu de ces vastes groupes, un écho de lumière dessinait vaguement la forme d'une tourelle féodale ou l'aiguille gothique d'une église. La cime du Felberg, couronnée de neiges, s'élevant au-dessus de celles du Belchen, du Blauen et du Kandelberg, groupés autour de lui comme des enfants près de leur mère, se colorait déjà de cette phosphorescence rose qui fait briller les glaciers, longtemps après le coucher du soleil, comme de gigantesques opales sur le sombre manteau de la nuit. Le Rauhe-Alp, à demi voilé par un léger brouillard d'automne, s'étendait au nord comme un rideau festonné de vapeur bleue légèrement dorée par les derniers rayons du soleil. Le crépuscule descendait rapidement dans les vallées pittoresques du Furstemberg. Après une journée chaude comme une journée d'août, le ciel était demeuré pur; une molle brise apportait dans l'atmosphère l'odeur des bois; les oiseaux gazouillaient *leur prière* du soir; quelques paysans, revenant du tra-

vail, le hoyau ou la bêche sur l'épaule et chantant un cantique à demi-voix; des troupeaux regagnant l'étable, et entremêlant le bruit sourd de leurs pas de sourds mugissements et de bêlements qui se perdaient dans l'espace, troublaient seuls, ou plutôt ne faisaient que mieux ressortir le vaste silence de cette contrée paisible. Les faibles tintements de cloches éloignées, sonnant l'angélus de vêpres, et dont le son venait expirer à l'oreille comme les accords fugitifs d'une harpe éolienne, complétaient l'harmonie de cet agreste tableau.

Sur un des plateaux les plus élevés qui dominent l'Hœllenthal et que le soleil éclairait encore vivement à la faveur d'un gigantesque créneau formé par l'écartement de deux crêtes, on voyait se dessiner en rouge vif, sur un noir rideau de sapins, quinze ou vingt chaumières bâties de bois et recouvertes d'un toit à vaste saillie, surchargé de gros morceaux de roches destinés à lui donner un poids suffisant pour



résister aux coups du vent d'ouest. Ces cabanes, de toutes grandeurs et de formes variées, semées sans ordre suivant le seul caprice de chaque propriétaire, celles-ci groupées, celles-là isolées à d'assez grandes distances, étaient disposées d'une manière si pittoresque qu'un voyageur moderne eût cru y reconnaître la fantaisie d'un de ces architectes qui ont inventé les parcs anglais. Le plateau, abrité contre les vents du nord par des montagnes plus élevées, également entouré du côté du midi, ne se trouve dégagé que des côtés du levant et du couchant. De là, on découvrait, à l'est, dans une demi-obscurité, les belles vallées de la Souabe, au sud desquelles brille le Bodensée[1] d'un reflet d'azur, semblable à un fragment du ciel tombé sur la terre. Deux heures plus tôt, on eût pu découvrir aussi, du point de vue opposé, un magique panorama. D'abord, au pied des montagnes, le Brisgau; au fond, la Haute-Alsace terminée à l'horizon par l'imposante chaîne des Vosges qu'on pourrait prendre pour une longue ligne de nuages; entre les deux, le Rhin, qui se glisse comme un immense serpent d'argent. Mais quand le soleil se pose sur le sommet des Vosges,

[1] Le lac de Constance.

que les vapeurs d'automne s'élèvent, on n'a plus devant soi qu'une mer de lumière, laissant surnager seulement la flèche élancée de l'église d'Andernach surmontée de sa croix, semblable à la vigie ou au phare que le navigateur cherche des yeux sur un autre océan, et qu'il salue avec joie et confiance. Cette ombre, cette tache presque imperceptible qu'on devine plutôt qu'on ne la voit sur la gauche, c'est la tour crénelée du château de Falkenstein. L'église et le hameau d'Andernach, alors florissant, n'ont laissé aucune trace, même dans la mémoire des habitants de cette partie du Schwarz-Wald. Le château, grâce à sa lourde masse, à l'énorme épaisseur de ses murailles, a échappé jusqu'ici à une entière destruction, et ses ruines imposantes attirent encore les regards du voyageur qui visite l'Hœllenthal.

Le plateau où nous a amenés notre récit était le séjour d'une population laborieuse et agreste, peu favorisée de la fortune, du moins de celle que l'habitant des villes ne se figure que vêtue d'habits dorés et se saturant de toutes les jouissances factices que recherchent la mollesse et une imagination blasée. Mais l'observateur eût pu reconnaître, chez ces bons montagnards, cette richesse véritable qui consiste dans la limitation des désirs, la paix de l'âme, l'ignorance à peu près absolue et l'abnégation des biens refusés à la modeste condition de l'homme destiné en naissant aux rustiques labeurs et à la frugalité, une confiance aveugle et instinctive aux promesses de la religion. Tous ces hommes basanés, aux mains calleuses, aux habits rapiécés, travaillaient avec un courage sans empressement, mais continu, de sorte que ce travail réglé ne devenait jamais pour eux une véritable fatigue; aussi leur robuste physionomie n'annonçait-elle ni l'épuisement ni l'ennui. Les femmes, ou partageaient les durs travaux de leurs maris, ou se livraient à d'autres plus appropriés à leur sexe, tels que la confection de ces ouvrages de paille qu'on tire toujours en si grande quantité, même de nos jours, de la Forêt-noire. D'autres filaient; les jeunes mères soignaient leurs enfants.

Sur la porte de la principale habitation, retentissante du bruit du labeur et des chants de plusieurs ouvriers, était assise une jeune femme, entourée de cinq jeunes enfants vigoureux et joufflus, et en allaitant un sixième qui ne paraissait pas vouloir dégénérer. Elle venait de quitter son rouet pour se livrer à ce soin maternel. Un large chapeau de paille recouvrait sa noire chevelure relevée en tresses; son visage brun et fortement coloré était le signe d'une santé florissante; ses yeux brillants annonçaient l'intelligence, et la pureté de son sourire lorsqu'elle regardait ses enfants, surtout celui appendu à son sein, témoignait que sa bouche vermeille ignorait encore les contractions qu'imprime le chagrin. La chaumière et ses habitants étaient tenus avec une propreté qui les faisait remarquer entre les autres.

Le plus âgé des enfants s'était écarté pour aller à la recherche des

noisettes. Il revint un instant après en courant et tout essoufflé, criant : Mère, un homme ! un homme ! Venez donc voir !

L'apparition d'un étranger dans cette espèce de thébaïde était une sorte d'évènement. Néanmoins la jeune femme ne se dérangea point ; elle se borna à rajuster ses vêtements et à poser son nourrisson sur un amas de bruyère entassée près d'elle pour le recevoir quand elle l'abandonnait à lui-même. L'interruption ne parut pas être du goût du marmot, à en juger par les cris qu'il se mit à pousser. Quand il vit que ses démonstrations étaient inutiles, il prit le parti de recourir à la ressource indiquée, suivant les uns par la nature elle-même, suivant les autres par la paresse des nourrices, et en suçant son pouce il finit par s'endormir.

Durant ce peu d'instants, l'étranger était arrivé en vue de la chaumière. Son aspect était étrange et susceptible d'inspirer ensemble l'intérêt et l'effroi. Sa démarche chancelante annonçait la fatigue et l'épuisement : on lisait dans ses yeux ardents et sur ses pommettes fortement colorées que le feu d'une fièvre intense le consumait. Ses regards se portaient autour de lui avec une sorte d'anxiété ou peut-être de désir de trouver des souvenirs à demi effacés. Ses habits témoignaient par leur forme, leur couleur et leur étoffe que celui qui les portait appartenait à une classe élevée ; et leur désordre, les souillures dont ils étaient couverts, les déchirures qu'ils offraient, permettaient de choisir entre la supposition que le voyageur s'était laissé rouler au fond de quelque précipice, et celle qu'il aurait eu à soutenir l'attaque de gens malintentionnés.

De l'eau, de l'eau ! cria-t-il en tendant une main suppliante, je me meurs ! Et, ses genoux fléchissant, il tomba par terre et resta sans mouvement. La jeune femme, par un cri d'effroi, appela tous les hommes qui travaillaient dans la maison. On courut au secours du voyageur, et l'on s'empressa de lui prodiguer tous les soins que l'hospitalité pouvait permettre dans ces lieux retirés.

Quelques jours de repos et de bons soins suffirent pour faire disparaître la fièvre causée en grande partie par la fatigue ; mais un dérangement singulier dans les idées, qu'on pouvait d'abord attribuer à la maladie, subsistait toujours. Évidemment l'infortuné avait perdu la raison. Dans ses fréquentes divagations revenaient souvent ces mots sinistres : Par la corde ou par le poignard ! D'autres fois il se mettait à chanter des vers sans suite :

Le sabotier, dans son humble demeure,
Vit plus heureux et plus content qu'un roi.
. . . .
Pour être heureux, il faut la paix du cœur.

Suivaient des apostrophes où l'on distinguait les noms d'un comte

Hermann, de l'électeur de Bavière, de l'empereur, de l'évêque de Bamberg, et un nom bizarre qui semblait être celui d'un démon. Il faut, disaient les voisins, que cet homme ait commis quelque grand crime pour être ainsi tourmenté. La jeune femme faisait observer qu'un fou ne peut être jugé sur les paroles qu'il prononce dans son délire; elle était plus portée à voir en lui une victime qu'un homme poursuivi par des remords. Douce créature!

Son mari qui était absent lorsque l'étranger fut accueilli par elle, mais qui s'empressa, à son retour, d'approuver ce qu'elle avait fait, s'arrêtait souvent devant le lit du malade et le regardait avec une extrême attention; puis il secouait la tête d'un air de doute. Il semblait avoir conçu une pensée qu'il suivait avec réflexion, mais qu'il ne communiquait à personne.

Quand son hôte put marcher, il le surveilla plus particulièrement encore. C'était lui qui prenait le soin de le guider et de le soutenir, et si quelquefois il se faisait remplacer par un de ses ouvriers, il lui recommandait de ne pas dépasser, dans ces promenades avec le convalescent, certaines limites. Mais dès que l'étranger fut en état de supporter une plus longue course, il prit, un matin, avec lui le chemin d'Andernach, donnant le bras à l'étranger, d'une manière plus affectueuse que de coutume et s'efforçant, le long du chemin, de le faire causer, en entrant dans ses idées incohérentes autant qu'il était possible, lui montrant de la main les principaux points du site en les nommant à haute voix, et observant attentivement l'effet que ces propos pouvaient produire sur sa physionomie. Le malade examinait d'un air distrait, et s'il paraissait quelquefois regarder avec un peu de curiosité, cette lueur de sentiment s'effaçait promptement pour faire place à l'indifférence que montrent les insensés pour tout ce qui les entoure. La vue d'une chaumière en ruine, où son guide voulut s'arrêter, parut l'impressionner plus que tout le reste, et il fut pris d'un tremblement nerveux en y entrant. Assis sur une vieille escabelle, près d'une table boiteuse, ses yeux se promenaient avec une sorte d'intérêt sur tout ce qui l'entourait; bientôt ils s'emplirent de larmes, et il se mit à chanter lentement d'une voix mélancolique le refrain du lai du sabotier.

Lorsqu'il eut fini, une voix forte lui cria: Fritz Verner, n'embrasseras-tu pas ton frère Ulrich!

Fritz passa la main sur son front, comme pour chasser un nuage; il regarda Ulrich et se jeta dans ses bras en sanglotant.

La commotion ménagée par la tendresse et la sagacité d'Ulrich parut avoir un heureux résultat. Les idées de son frère, qu'il avait eu peine d'abord à reconnaître, reprirent leur cours, et, lorsque tous deux revinrent à la maison qu'habitait la famille, Fritz put savoir qu'il embrassait sa belle-sœur et ses jeunes neveux. Ce fut un éclair de bon-

heur qu'un nuage ensevelit presque aussitôt. Fritz n'avait pu recouvrer la raison sans recouvrer la mémoire, sans se rappeler les périls qui l'environnaient.

Ulrich s'aperçut en tremblant du changement qui se manifestait sur la physionomie de son frère. La remarque n'échappa point à Fritz : il prit Ulrich à l'écart. Si je puis me rendre compte, dit-il, de ce qui vient de se passer, ma raison m'avait abandonné. Combien de temps? je l'ignore ; depuis douze ans peut-être! Je te remercie de me l'avoir rendue, puisque tu m'as procuré aussi la dernière jouissance qui me soit permise, celle de te presser sur mon cœur, ainsi que ta femme et ces charmants enfants. Hélas! bientôt nous le regretterons tous... Non! ne parlons pas de cela, reprit-il en passant de nouveau la main sur son front pour calmer son agitation. Raconte-moi plutôt ce qui t'est arrivé depuis le jour à jamais fatal où je t'abandonnai lâchement, toi, un enfant, que notre père en mourant m'avait confié comme le mien. — Chasse ces idées, Fritz. N'es-tu pas revenu? Tu parais avoir bien souffert! pauvre frère! Est-ce que je pourrais te faire des reproches? Et s'ils ne sont ni dans ma bouche ni dans mon cœur, pourquoi te les adresserais-tu? — Bon Ulrich! tu méritais d'avoir un autre frère! mais laissons cela, comme tu dis, et raconte-moi ton histoire. — Est-ce que nous autres pauvres gens, qui mourons sur le rocher où nous sommes nés et où nous avons passé notre vie, nous avons une histoire? Bon pour les pèlerins, ou les colporteurs, qui courent comme eux les pays étrangers; pour un homme d'armes encore qui suit son seigneur à la guerre. Mais un sabotier! — Eh bien! dis-moi toujours comment tu es parvenu à un état qui ressemble peu à celui dans lequel nous paraissions condamnés à végéter; comment tu as épousé cette jolie et bonne Lisbeth à qui je dois la vie; quels ont été vos plaisirs, vos chagrins, vos souffrances? Vos souffrances surtout : je m'y connais, moi, en souffrances, et je saurai mieux compatir aux tiennes que tout autre. — Nous n'en avons jamais éprouvé; mais je n'en espère pas moins réussir à te faire oublier les tiennes. — Ce serait une entreprise au-dessus de tes forces, Ulrich, ne l'essaie pas. Je t'écoute. — Je te le répète, Fritz, je n'ai rien à te dire. Quand tu eus quitté le pays, que je me trouvai seul, au lieu de me désespérer, je mis ma confiance en Dieu. Tu m'avais laissé une pièce d'or et quatre pièces d'argent provenant, comme l'expliquait un papier que je me suis fait lire, de la boîte mystérieuse; je pensai que je pouvais me permettre, dans ma détresse, d'en employer quelqu'une à titre d'emprunt, me réservant de rendre le tout au propriétaire, s'il reparaissait quelque jour : je n'en ai jamais entendu parler.

Je proposai aux Fernig de travailler avec eux. Ils m'accueillirent. Mes petites ressources me donnèrent la faculté d'acheter du bois à l'avance et à bon marché ; un peu d'adresse me fit trouver les moyens

de fabriquer un peu mieux et un peu plus vite que nos voisins, et l'expérience m'apprit à ne pas me laisser voler par les marchands. Mes petites affaires marchaient donc assez bien. Le père Fernig consentit à me donner Lisbeth en mariage. Nous vînmes d'abord nous établir dans la chaumière de notre père, devenue trop petite, parce que je me trouvais dans la nécessité d'employer des ouvriers. Je fis bâtir celle-ci, où nous transportâmes notre ménage et mon atelier, pour avoir tout sous la main. Le Ciel, que je n'ai jamais cessé d'invoquer, a continué de bénir mes efforts; après m'avoir donné une excellente femme, il m'a envoyé plusieurs enfants, avec une bonne santé, l'amour du travail, peu de désirs, le repos d'une bonne conscience. Le bonheur du jour, la certitude de le retrouver le lendemain, ne m'ont jamais laissé un moment libre pour l'ennui. Tu pâlis... Je t'ai fatigué par un récit aussi peu intéressant. — Non, non. Mais, dis-moi, Ulrich, sincèrement, comme un frère qui parle à son frère : n'as-tu jamais connu ce sentiment qui fait qu'on éprouve autour de soi un vide qui a besoin d'être rempli par des objets nouveaux? — Non. — Tu n'as pas senti quelquefois le désir de t'élever au-dessus de tes pareils, de porter de beaux habits, d'être appelé messire au lieu d'Ulrich tout court, d'habiter de riches appartements, d'avoir des gens à qui tu pusses commander, qui ôteraient leur bonnet pour recevoir tes ordres ou les demander? des flatteurs qui viendraient te louer? des hommes puissants qui viendraient te solliciter? — Jamais. Il aurait fallu que je fusse fou pour concevoir de tels désirs. — Est-ce parce que tu crois qu'il soit impossible à un homme, né dans une classe obscure, d'obtenir tout cela? — Impossible? non. J'ai entendu dire que cela s'était vu. — Et si la possibilité s'en offrait à toi? Si l'on venait te dire : Tu peux obtenir tout cela si tu veux?... — Fritz, ne faisons point de ces conversations. Je sais qu'il y a un Évangile qui dit que de pareilles tentations ont été faites par le démon à Notre-Seigneur. Je me défierais toujours du prix qu'il voudrait y mettre. — Ainsi tu es heureux? — Je n'aurais pas cessé de l'être si une chose n'eût manqué à mon bonheur. Les yeux de Fritz s'illuminèrent. Et c'était?... — De t'avoir près de nous, ou du moins de savoir ce que tu étais devenu, si tu étais heureux toi-même. Le regard de Fritz redevint sombre. — Ulrich! Ulrich! tu prononces la condamnation de ton frère. Ton amitié, si fidèle pour lui, ne fait que mieux ressortir combien ont été coupables sa fuite et son



oubli. Ta modération, ta confiance en Dieu, le bonheur qu'elles t'ont donné, me montrent combien une ambition démesurée m'avait jeté hors de la véritable voie. Cependant la fortune sourit-elle davantage à ceux qu'elle se plaît à favoriser ! Toutes ces choses, dont je t'ai fait l'énumération, je les ai possédées ; je touchais du doigt un point plus élevé encore, moi, ton frère, entends-tu ? le pauvre fils d'un sabotier ! Ah ! j'aurais dû le prévoir ! La cime des montagnes de l'Hœllenthal est au bord d'un précipice aussi profond qu'elle est élevée : j'y suis tombé. Insensé ! N'avoir pas même su se soutenir où il était parvenu ! Ulrich, il me faut aller à Vienne. L'empereur m'attend ! — L'empereur ! lui qui vient d'être déposé dans le saint concile [1] ! — Friderick déposé ! et moi, poursuivi par..... — Fritz, mon bon frère, reviens à toi. Quelles nouvelles pensées ?... Fritz, à la voix de son frère, fit le geste qui paraissait lui être habituel, de se passer la main sur le front. Tu es mon sauveur, Ulrich ; ta sage parole dissipe toujours mes illusions. Je voyais bien où courait Friderick ; j'aurais pu réussir à le sauver ; il est trop tard. Tout est donc perdu pour moi ! La volonté de Dieu soit faite ! Tu vois, Ulrich, ce que coûte l'ambition ; si tu en avais le moindre germe, je te dirais mon histoire pour l'étouffer. Je me tais pour ne point troubler la tranquillité de ton âme pure du récit des maux que je me suis attirés par ma faute. — Tu agiras comme tu l'entendras, Fritz ; mais tu te disais tout à l'heure poursuivi, et je t'ai entendu quelquefois proférer les mots de fer et de corde.... Fritz, je frissonne, est-ce quelque crime !... — Non,

[1] Friderick, ou Fréderic II, roi de Naples et de Sicile par héritage de sa mère Constance, devint roi, *in partibus*, de Jérusalem, par son mariage avec Yolande, empereur par la conquête de l'Autriche sur les ducs, et maître de la Sardaigne par l'expulsion des Sarrasins.

Vivement pressé par le Saint-Siége de chasser ceux qui s'étaient emparés des lieux saints, il fit vœu, dans une maladie, de prendre la croix ; depuis, toutes les tentatives faites pour l'engager à réaliser cette promesse n'ayant eu aucun succès, et des démêlés politiques ayant allumé la guerre entre lui et le pape, Grégoire IX publia contre Friderick, au mois de septembre 1227, une sentence d'excommunication qu'il renouvela dans deux conciles tenus à Rome, l'un au mois de novembre suivant, l'autre à la fin du carême de 1228, avec défense pour lors à l'empereur de passer désormais en Terre sainte comme croisé, avant de s'être fait relever des censures portées contre lui, ce que voyant Friderick, il se détermina subitement à faire ce qu'il avait différé si longtemps quand on l'en pressait, partit, malgré la défense, pour Jérusalem, où il s'empressa de se faire couronner et de conclure une trêve avec les Sarrasins, et revint aussitôt pour reprendre au pape quelques pays dont celui-ci s'était emparé par les armes dans l'intervalle.

Une nouvelle excommunication est publiée, en 1239, le jeudi saint, par Grégoire, qui déclare l'empereur déposé et ses sujets déliés du serment de fidélité.

Grégoire meurt deux ans après, presque centenaire. En 1245, Innocent IV convoque à Lyon un concile général où assistent Baudouin, empereur de Constantinople, Raimond, comte de Toulouse, Béranger, comte de Provence, des ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de l'empereur Friderick et de plusieurs autres princes ; cent quarante prélats, les envoyés des évêques absents, trois patriarches et un nombre considérable de généraux d'ordres, d'abbés, etc.

Un des principaux objets de ce concile était l'examen des crimes imputés à l'empereur.

non, ma main est pure du sang de mon semblable; mais ne me presse pas là-dessus, Ulrich; ne cherche pas même à deviner, si tu ne veux t'envelopper, toi et ta famille, dans ma misère. En refusant de te répondre, je fais du moins une bonne action qui pourra m'être comptée. — Fritz, tu m'épouvantes; par bonheur nous avons un appui, le margrave de Bade s'est déclaré le protecteur de notre hameau et nous l'attendons. — Le margrave de Bade! mais c'est ma mort! — Malheureux! tu serais cité... Fritz mit avec une sorte de frénésie la main sur la bouche de son frère. — Tais-toi, tais-toi! au nom de Dieu et de ta famille!

Un morne silence s'établit entre les deux frères.

Cependant Ulrich, maintenant trop instruit, avait conçu le projet de sauver Fritz, au moins de tenter ce qui serait possible. Fritz n'avait qu'à reprendre les habits de sa condition et son premier état; personne ne s'aviserait probablement de soupçonner, dans l'humble sabotier, l'homme qui fut assez haut placé pour s'attirer la vindicte du tribunal secret. Il trouverait d'ailleurs un ami dévoué dans chacun des habitants dès qu'ils l'auraient reconnu; car, jusqu'alors, tous ignoraient qui était l'étranger auquel Ulrich donnait l'hospitalité, et ce mystère même pouvait devenir un indice pour les agents invisibles du tribunal qui seraient lancés sur ses traces. Au besoin même, on trouverait des appuis, soit pour la fuite, soit pour la résistance, dans l'alliance des charbonniers et des mineurs. Mais les francs-juges étaient mieux informés qu'Ulrich ne le supposait.

Thadée de Suesse, parlant en son nom, offrit pour lui de s'opposer aux Tartares et aux Korasmiens, qui avaient fait une irruption dans la Hongrie, et d'aller à ses dépens délivrer la Terre sainte; mais le peu de confiance qu'inspiraient les promesses de l'empereur, jusqu'alors si mal tenues, détermina le pape à les rejeter, en l'accusant d'hérésie, de sacrilége et de félonie. Thadée, appuyé par quelques évêques, chercha à justifier son maître par des récriminations contre Grégoire, et déclarant que si le pape, nonobstant, voulait continuer à procéder, il en appelait au pape futur et au concile général.

Ces arguments et ces menaces ne prévalurent pas. Les premiers furent combattus, et, quant aux autres, le pape, après avoir déclaré que le présent concile était général, renouvela les excommunications prononcées contre Friderick, ainsi que la sentence de déposition et de dégagement du serment de fidélité, avec menace d'excommunication contre quiconque lui donnerait secours ou conseil

Le pape dit qu'il prononce cette sentence en présence du concile, toutefois elle ne porte point, comme les décrets, *avec l'approbation du concile*. Cette différence vient, en apparence, de ce que l'empire, étant regardé alors comme un fief du Saint-Siége, le pape, en déposant l'empereur, n'agissait qu'en qualité de suzerain envers un vassal révolté, et ne faisait proprement qu'un acte de pouvoir temporel, et non un acte de juridiction spirituelle; c'est un point de vue qu'on oublie peut-être trop souvent, notamment quand on veut, dans les temps modernes, juger certains actes de cette nature émanés de l'autorité spirituelle dans les temps du moyen âge, encore si obscurs pour nous sur plusieurs points.

Le landgrave de Thuringe et Guillaume, comte de Hollande, furent successivement élus empereurs; mais Friderick n'était pas homme à se laisser dépouiller sans opposition. Il les vainquit tous deux, et mourut en 1251, sans que ses victoires, non plus que sa mort, eussent apaisé les dissensions qui continuèrent, longtemps encore après lui, à désoler l'Allemagne et l'Italie.

Dans la fatale nuit où Fritz avait fait connaissance avec le noir démon de l'écritoire, un des agents du tribunal secret, en mission, avait été témoin d'une partie de ce qui s'était passé. Ce fut lui qui, étonné de voir de la lumière dans cette seule maison, lorsque tous les habitants du hameau étaient à l'office de minuit, et plus étonné encore qu'on n'ouvrît pas, quoiqu'il eût frappé plusieurs fois pour obtenir quelques instants l'hospitalité, Fritz, tout entier à ses préoccupations, n'ayant rien entendu, enfonça une vitre au moment où Fritz versait l'eau de sa sébile sur GRAPHODAIMON. Le franc-juge, surpris à la vue du petit homme noir, qu'il jugea être un esprit de ténèbres, interpréta l'action de Fritz comme une parodie sacrilége du premier sacrement du chrétien, et en prit note. Mais quand il repassa deux jours plus tard, après avoir rempli sa sinistre mission qui ne comportait aucun délai, Fritz avait disparu.

Le franc-juge fut longtemps avant de retrouver sa proie. Il crut enfin la reconnaître dans le sénéchal de Bavière, et ce fut pour s'en assurer qu'il s'introduisit au château sous le costume d'un minnesinger. On a vu quel effet ses chants, jetés comme au hasard, produisirent sur l'esprit de celui à qui ils s'adressaient réellement.

Fritz, vaincu par la terreur qu'inspirait à tout le monde un tribunal aux arrêts duquel on savait qu'il était presque impossible de se dérober, prit d'abord le parti de se soumettre. L'idée lui vint ensuite d'essayer de se soustraire à une perte certaine en gagnant, à la faveur des forêts, la Suisse, d'où il lui serait facile de passer dans les états de l'Église. Mais il était dangereux de mettre quelqu'un dans sa confidence. Il disparut subitement de Munich, déguisé, après avoir fait préparer ostensiblement ses équipages pour se rendre à Bade. Obligé de fuir



les lieux habités, il s'égara. La fatigue, le besoin, troublèrent ses facultés intellectuelles. Ce fut donc par l'effet d'un instinct secret, peut-être d'un hasard providentiel, qu'il arriva presque mourant, après plusieurs jours de marche, aux lieux qui l'avaient vu naître, le jour même où il aurait dû se présenter devant ses terribles juges. La non-comparution

était, d'après leurs statuts, l'équivalent d'un aveu et emportait la condamnation, dont il était permis cependant de former appel. Cet appel, qui n'avait d'autre juge que le tribunal même, était presque toujours illusoire ; mais il pouvait seul motiver une suspension à l'exécution de la sentence, et cette exécution devait avoir lieu partout où trois membres du tribunal rencontraient le condamné, s'il ne justifiait point avoir appelé.

Fritz ne goûta aucun des expédients imaginés par son frère. Si je dois succomber, dit-il, sous les coups de la haine qui me poursuit, je me résignerai, et je ne veux entraîner personne dans ma ruine. Quant à reprendre le vil métier de sabotier, ma main et mon cœur s'y refusent également. Le fleuve qui a coulé avec orgueil à travers les campagnes fleuries et les riches cités ne saurait redevenir le maigre filet de la source. L'ambitieux sorti de la paix de son état primitif, c'est Adam chassé du paradis terrestre et qui n'a pas pu y rentrer.

Les amers soucis, les angoisses, les terreurs qui dévoraient le cœur de Fritz, le remirent bientôt dans l'état où il était quand Lisbeth le recueillit. Quelques éclairs de raison lui revenaient de temps en temps. Il sentit que sa fin était prochaine et demanda d'être réconcilié avec Dieu. Le vicaire d'Andernach reçut ses aveux. On l'entendit dire à son pénitent : Le commerce, même involontaire, avec des esprits impurs est un des cas réservés dont monseigneur l'évêque de Bamberg peut seul absoudre en vertu des pouvoirs qu'il a reçus de notre saint père le pape. — L'évêque de Bamberg ! s'écria le moribond en se levant sur son séant. Ignores-tu, prêtre, que c'est moi qui suis l'évêque de Bamberg? N'est-ce pas pour arriver là que j'ai trahi l'électeur Louis de Wittelsbach? que j'ai sacrifié un amour pur et la douce jeune fille qui me l'avait inspiré, malgré les déchirements de mon cœur révolté de sa propre dureté? Ne vois-tu pas la double croix de Cologne qui m'est destinée? A genoux, à genoux donc ! c'est à moi de t'imposer pénitence ! Épuisé, il retomba sur son lit, et le vicaire sortit l'ame attristée.

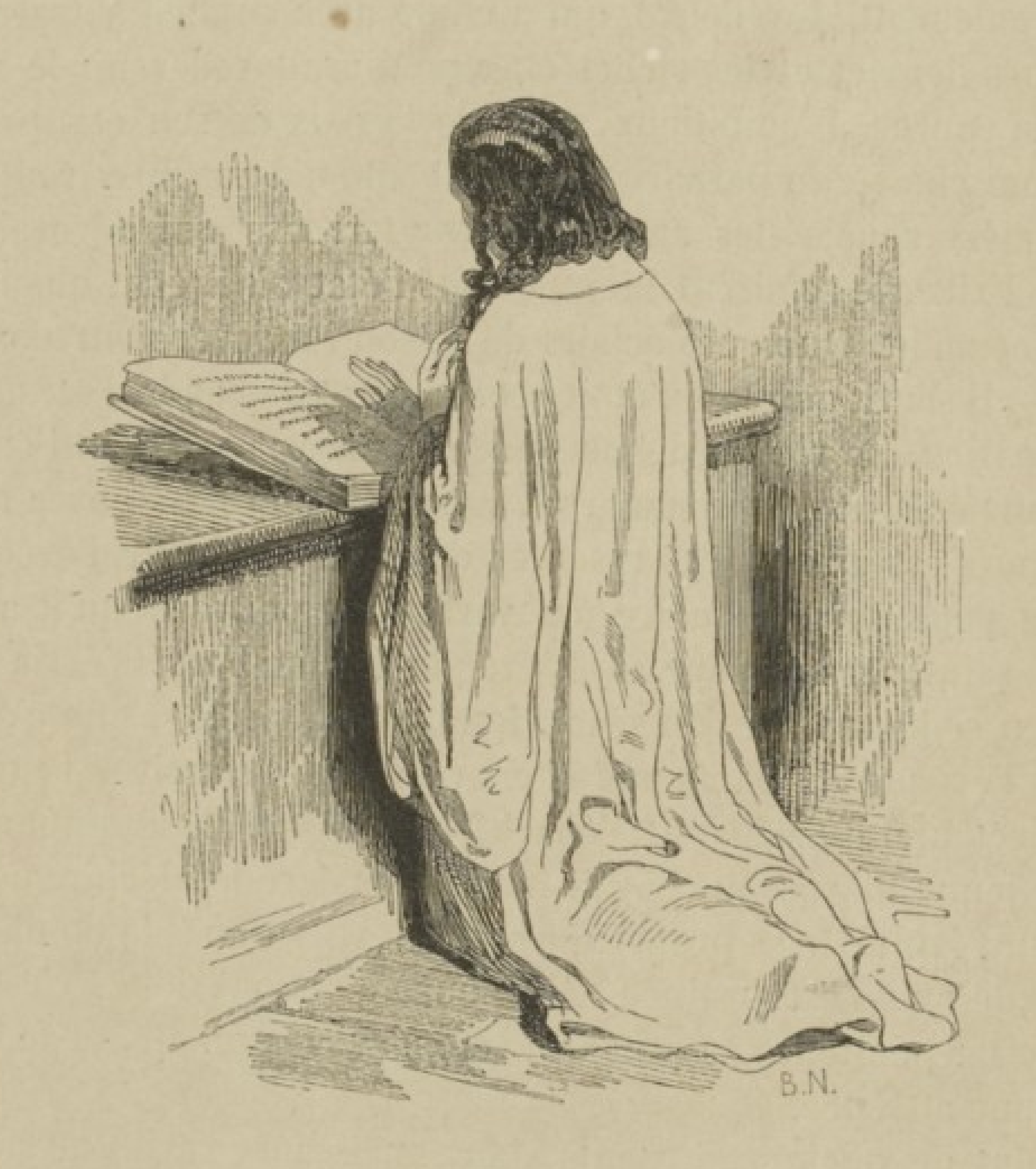
Au bout de quelques instants, la connaissance revint au malheureux Fritz. Il appela son frère : Mon cher Ulrich, lui dit-il, je vais mourir; mais je ne veux pas que ce qui fut la cause de mon malheur devienne celle du malheur d'un autre. Prends ce fatal instrument de mes douleurs, cette écritoire, et jette-là dans le feu.

Ulrich obéit, et une forte explosion partit du foyer et emplit la chambre d'une odeur sulfureuse.

Trois inconnus arrivaient dans le hameau. Ils s'adressèrent à Ulrich : — Fritz Verner est ici. Il nous appartient au nom du tribunal secret. — Fritz Verner n'a plus rien à démêler avec la justice des hommes, répondit Ulrich. C'est Dieu qui le juge maintenant !...

Le duc de Bavière venait de bannir de ses états les Lombards et les

Juifs, après avoir préalablement confisqué leurs immenses richesses. Pareilles mesures étaient alors assez fréquentes. Les princes attendaient que ces sangsues fussent pleines, pour montrer leur indignation et faire exécuter les décisions des conciles. C'est un des moyens sûrs auxquels ils avaient recours pour remplir leurs coffres promptement épuisés. Tommeoni retourna dans sa patrie, mendiant comme quand il en était venu. Juste punition, mais qui ne profitait en aucune sorte à ceux qu'il avait dépouillés au temps de sa faveur.





Anais.

5

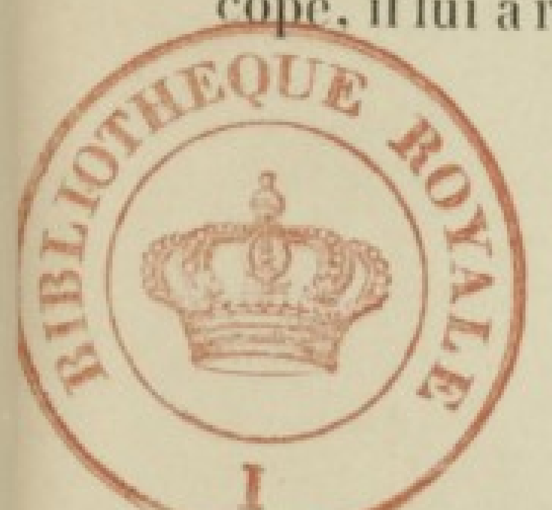


ANAÏS.

Il (le curieux) conuoite sçauoir beaucoup, et chascun le fuit et se donne garde de lui. Car on n'a pas à plaisir de faire rien qu'il voye, ne dire rien qu'il oye... Voilà pourquoi consequemment il est priué de toute foy, que nul ne se fie plus en lui ..

La response de l'Egyptien fut gentille et bien à propos à celui qui luy demandoit que c'estoit qu'il portoit enueloppé : C'est afin que tu ne le scaches pas qu'il est enueloppé.

PLUTARQUE. (*De la curiosité.*)



L est peu de vices qui n'aient pour principe une bonne qualité, au moins une bonne disposition de l'esprit mal appliquée. La curiosité appartient essentiellement à cette catégorie.

» Le désir de connaître (la curiosité n'est pas autre chose) produit d'admirables résultats, quand il ne s'exerce qu'au profit de l'intelligence. C'est lui qui conduit l'homme à explorer des pays inconnus, à descendre dans les entrailles de la terre, à s'élever dans les nues, à fouiller dans les secrets de la nature, dans les ténèbres de l'histoire, dans les replis du cœur humain. Il lui a montré, avec le secours du télescope, à travers les profondeurs de l'immensité, des astres qui semblaient devoir lui demeurer à jamais inconnus; à l'aide du microscope, il lui a révélé le monde des infiniment petits. Il l'a pris par la main

pour le mener à la découverte d'un nouvel hémisphère. C'est toujours en lui obéissant que l'homme est parvenu à faire ces autres découvertes non moins inattendues, non moins admirables, des phénomènes de la gravitation, de la circulation du sang, de l'électricité et du galvanisme; à calculer, avec une précision rigoureuse, le retour des éclipses et des comètes, les distances relatives et réciproques des corps célestes, la pesanteur de l'air, la rapidité de la lumière et du son; à opérer la décomposition et la recomposition des éléments, des minéraux et des métaux; à analyser la structure de la terre comme celle du corps humain, et à reconstruire, à l'aide des fossiles, le monde matériel antédiluvien aussi facilement qu'il reconstruit l'histoire du monde social à l'aide des monuments et de la paléographie.

» Certes le sentiment qui produit de si merveilleux résultats est un noble sentiment. Mais si, au lieu de s'appliquer à ces grandes choses, il descend aux misères et aux minuties; s'il ne nous conduit qu'aux phénomènes de la foire ou aux tours des jongleurs et des baladins, il n'est plus que niaiserie; s'il n'a pour objet que de satisfaire un vain et souvent coupable besoin de s'immiscer dans les secrets d'autrui, il devient un vice déplorable, faisant de jour en jour de nouveaux progrès à l'insu même de celui qu'il domine, qui n'y a vu peut-être d'abord qu'un simple passe-temps, et qui finit par se laisser entraîner, quelquefois par en entraîner d'autres avec lui dans un profond abîme. Rien n'est dangereux comme de jouer avec une arme qui peut blesser. Il arrive presque toujours, à la longue, un moment où l'on est victime de sa propre imprudence. L'individu qui est atteint du vice de la curiosité est un objet de juste défiance, souvent de haine pour tous ceux qui l'entourent, parents, amis, simples voisins, indifférents. La famille aux mœurs les plus simples et les plus régulières peut avoir des secrets qu'il lui importe de ne point voir divulguer, et il n'est personne de nous qui ne soit pourvu de ces petites faiblesses, de ces petits ridicules, de ces petites infirmités dont on aime rarement à rendre un tiers confident.

» La meilleure preuve que la curiosité exercée à l'égard du prochain est blâmable, c'est le soin que prend le curieux de se satisfaire en cachette, la peur qu'il a d'être surpris, l'obligation où il est souvent d'avoir recours au mensonge. Un vice ne manque jamais d'en entraîner un autre. »

C'est par de semblables raisonnements que l'avocat de Bernard, un des jurisconsultes les plus distingués du barreau de Paris, s'efforçait de guérir sa fille Anaïs de l'incroyable et invincible penchant qui la portait à s'occuper un peu plus qu'il ne convenait des affaires de son prochain.

Mademoiselle Anaïs venait d'ajouter six mois à sa quinzième année. Rien de plus gracieux que sa taille flexible comme un jonc; rien de

plus séduisant que sa jolie figure ronde et rose comme celle d'un chérubin, animée du feu de deux yeux scintillants comme des étoiles et couronnés par deux filets de velours qui les rendaient plus brillants encore. Des cheveux d'un noir d'ébène retombaient en grosses boucles sur son cou d'ivoire. Ses propos comme ses manières étaient pleins de finesse, et de cette élégance naturelle qui n'appartient qu'à quelques êtres privilégiés. Son esprit était vif et pénétrant, son caractère enjoué sans pétulance et sans étourderie. Douée d'une grande facilité pour apprendre, d'une mémoire heureuse pour retenir, ses succès au couvent des dames de Sainte-Maure, où son père l'avait placée pour faire son éducation, avaient été remarquables. Elle accomplissait régulièrement ses devoirs de religion ; cependant on peut supposer que, dans ses examens de conscience, elle se faisait bon marché de son défaut capital, car si elle l'eût avoué franchement à son confesseur, le vénérable abbé J***, il l'eût infailliblement amenée à changer de conduite.

Les deux premières années qu'elle passa au couvent, elle se vit recherchée avec empressement par toutes ses compagnes pour la douceur et l'aimable enjouement de son caractère. Portées à cette indulgence qu'inspirent toujours un joli physique et des manières séduisantes, celles-ci persistèrent longtemps à ne voir dans les accès de curiosité d'Anaïs que les caprices d'un charmant enfant un peu gâté. Et le moyen d'être sévères pour des fautes qu'elle savait excuser avec tant de gentillesse? Les bonnes religieuses avaient un peu moins de préventions ; elles grondaient quelquefois, mais si doucement !...

Néanmoins les accès de curiosité d'Anaïs se multiplièrent à un point tel que les pensionnaires commencèrent à les trouver incommodes. Les conversations à deux sont sévèrement interdites dans les couvents : grâce à mademoiselle de Bernard, les sœurs surveillantes pouvaient, sans scrupule, se relâcher un peu de leur surveillance ; elles étaient certaines qu'il ne s'entamerait pas un dialogue dans un coin de la récréation sans qu'aussitôt un tiers y intervînt.

Quelque innocents que soient les petits secrets des jeunes pensionnaires, elles n'aiment pas plus que des personnes plus sérieuses être condamnées à les voir à la merci d'une confidente qui ne vous laisse pas même la satisfaction de la choisir. Les compagnes d'Anaïs convinrent donc de s'observer devant elle et de l'exclure entièrement de leurs entretiens familiers. A la fin de la troisième année, elle n'avait plus que quelques amies qui lui étaient restées fidèles. Un an encore, et elle se trouva complètement isolée.

Ces changements n'avaient pas été sans influence sur son caractère. A l'égalité d'humeur d'autrefois avaient succédé des intermittences qui ne tendaient nullement à rallumer les anciennes sympathies éteintes. Mais la leçon était perdue pour celle qui en était l'objet. Aveugle sur son défaut, persuadée que l'éloignement de ses compagnes n'était que

l'effet d'une jalousie inspirée par des progrès que tous ces incidents ne ralentissaient pas, elle n'y voyait qu'une injustice dont son amour-propre la consolait assez facilement. Sa curiosité alors prit un nouveau cours. Autrefois elle était purement gratuite ; maintenant Anaïs, persuadée qu'on s'occupait beaucoup d'elle, voulait savoir ce qu'on en disait, surtout parce qu'elle se flattait de recueillir ainsi quelques nouveaux témoignages du dépit de ses compagnes, et l'aveu arraché de leur infériorité. Mais les pensionnaires, liguées dans leur défiance, étaient impénétrables.

Et cependant Anaïs n'était pas née curieuse. Enfant, elle n'avait jamais, comme beaucoup d'autres enfants, ouvert la tête de ses poupées, éventré les tambours de ses petits cousins, ou percé les œufs de ses serins pour voir ce qui était dedans. Sa mauvaise inclination d'aujourd'hui lui avait été inspirée par une gouvernante que M. de Bernard avait placée près d'elle lorsqu'il eut le malheur de perdre sa femme. Cette méchante créature, dont les vices n'étaient pas connus, employait l'adresse innocente de la jeune orpheline pour surprendre les secrets des autres domestiques et s'en faire ensuite des armes contre eux. Heureusement elle eut encore assez de retenue, dans sa dépravation, pour ne pas étendre les observations dangereuses d'Anaïs aussi loin qu'il était possible.

Plus un désir coupable rencontre d'obstacles à sa satisfaction, plus il devient ardent, et alors l'esprit exalté perd tout scrupule sur le choix des moyens. Anaïs, ne pouvant parvenir à tromper la vigilance de ses compagnes qui cessaient toute conversation à son approche, qui même prenaient des précautions pour en être averties, se trouva poussée insensiblement à interroger d'abord les livres, puis les cahiers, enfin les pupitres des autres élèves, pour voir si quelque mot tracé par hasard, quelque papier oublié, ne lui révèleraient pas le secret fabuleux à la recherche duquel elle se consumait en vain.



Ces préoccupations continuelles ne pouvaient manquer de la rendre distraite et inattentive au travail. Il en résulta qu'elle déchut considérablement du rang distingué qu'elle avait jusque-là occupé sans partage et dont une nouvelle venue s'empara.

Anaïs se supposa alors victime d'une injustice cruelle, et se mit à penser que les bonnes religieuses étaient de moitié dans le complot formé contre elle pour l'humilier.

Elle s'avouait bien quelquefois que ce qu'elle faisait n'était pas parfaitement régulier ; mais elle se considérait comme une victime dévouée, placée dans le cas de légitime défense, tant la passion est ingénieuse à s'abuser.

Un évènement vint enfin découvrir ce qu'un reste de bienveillance des compagnes d'Anaïs avait jusqu'alors tenu caché à leurs maîtresses.

Une nouvelle pensionnaire était entrée depuis quelques mois. Elle atteignait à peine sa treizième année et n'en paraissait pas avoir plus de douze. Les parents, gens peu propres à inculquer une bonne éducation à leur enfant, se plaignaient de son caractère indocile, et surtout d'un défaut qu'ils n'avaient pu parvenir à déraciner. Ce défaut était... précisément celui d'Anaïs, LA CURIOSITÉ ; avec cette différence que Pauline était curieuse par vanité, pour se donner de l'importance en faisant parade de ce qu'elle parvenait à apprendre, tandis qu'Anaïs n'était curieuse que pour le plaisir de l'être. Nous ne voulons pas dire qu'elle en fût plus louable.

Pauline, d'autre part, joignait souvent l'invention à l'indiscrétion. Quand la chose qu'elle recueillait ne lui paraissait pas assez intéressante, elle se plaisait à l'orner avec toute la fécondité d'un esprit malicieux et abondant. Aussi, en vertu du sot adage, que *la vérité seule sort de la bouche des enfants*, était-elle parvenue, par ses rapports enjolivés, à faire chasser tous les domestiques de la maison, à brouiller deux familles, et même à soulever de graves dissensions entre son père et sa mère ; Anaïs était un tyran, Pauline était un fléau.

Depuis que Pauline était venue ajouter son unité au nombre des pensionnaires, on n'avait eu encore aucun reproche sérieux à lui adresser. Il est vrai que sa réputation étant parfaitement établie, chacun s'était appliqué avec soin à ne lui laisser aucune occasion de la justifier.

Or, un jour que les élèves se livraient, à la récréation, avec toute la gaîté et l'entraînement de leur âge, à un jeu assez bruyant, Pauline se déroba tout à coup, en passant derrière une charmille, par une porte conduisant à la basse-cour, et qu'on avait par mégarde laissée entr'ouverte. Anaïs, seule, dont les yeux étaient toujours furetant, s'en aperçut.

C'était pour une curieuse une trop bonne fortune que d'avoir à en épier une autre pour qu'elle la laissât échapper.

Voilà donc Anaïs qui s'éclipse à son tour et se met avec précaution sur la trace de Pauline. Bientôt des cris de détresse l'engagent à précipiter ses pas ; à part le défaut qui la maîtrisait, elle avait le cœur trop bon pour ne pas voler au secours de la jeune pensionnaire. Elle arrive à la basse-cour, et voit celle-ci poursuivie à ou-

trance par un poule qui s'élançait jusqu'à sa figure pour la déchirer à coups de bec. La présence d'Anaïs n'eût pas tiré Pauline d'embarras, si la fille de basse-cour ne fût intervenue pour mettre le holà entre les deux parties belligérantes et le volatile agresseur en chartre privée, en attendant qu'on lui fît et parfît son procès. Au même moment, deux vénérables sœurs surveillantes, instruites de la disparition des deux pensionnaires, arrivèrent. Elles n'avaient pas entendu les cris de Pauline au milieu du brouhaha de la récréation. Alarmées d'abord, mais bientôt rassurées sur l'état de la blessée, les religieuses la ramenèrent avec Anaïs au milieu de leurs compagnes. Là, il fallut expliquer comment et pourquoi, malgré la règle, toutes deux s'étaient trouvées dans la basse-cour, l'une pour se faire quasi éborgner par une poule, l'autre pour essuyer ses blessures.



Il résulta clairement de cette information que mademoiselle Pauline, entendant chanter une poule qui allait pondre, avait voulu voir comment une poule pondait; qu'avant d'être parvenue où se tenait la chanteuse, elle s'était vue en butte aux intentions hostiles d'une autre poule aucunement provoquées, lesquelles auraient pu produire une triste péripétie si la fille de basse-cour ne fût arrivée, comme le *Deus ex machina* de la tragédie antique, pour changer le dénouement probablement funeste de ce drame peu héroïque en un dénouement heureux, exception faite d'une piqûre peu dangereuse.

Quant au rôle d'Anaïs dans la pièce, il ne s'expliquait pas trop bien. Ce qu'il y avait de plus positif, c'est qu'ayant entendu les cris de Pauline (on ne disait pas d'où), elle avait couru à son secours et lui avait donné les premiers soins.

Tout paraissait donc terminé par une réprimande que Pauline venait de recevoir, et sur sa désobéissance, et sur sa curiosité; réprimande adoucie en considération du corollaire que le bec de la poule avait déjà imprimé sur la figure de la patiente. Par malheur Anaïs, qui se tenait toujours près d'elle, continuant de lui essuyer les quelques gouttes de sang qui s'échappaient encore par moment de la piqûre, s'avisa de lui dire, d'un ton moitié sardonique, moitié doc-

toral : Vous voyez, ma chère petite, ce que peut valoir le mauvais défaut de la curiosité !

Pauline n'avait pas enduré, sans se faire une grande violence, le double affront que sa faute lui avait attiré ; son impatience ne demandait qu'une occasion pour se répandre : l'observation d'Anaïs fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Vraiment, répondit-elle, vous ne vous exposez pas à de pareils dangers, vous, quand vous regardez par les serrures et dans les pupitres de vos compagnes. — Que voulez-vous dire ? s'écria à son tour Anaïs foudroyée par cette révélation si imprévue. — Je dis, repartit Pauline, ce que j'ai vu dix fois depuis que je suis ici ; ce que vous faites depuis bien longtemps, disent nos compagnes. Vous espionniez les autres, et moi je vous espionnais ! Je suis encore la moins curieuse.

Deux cornes et quatre griffes auraient poussé sur-le-champ à la malheureuse Anaïs, que les bonnes religieuses n'auraient pas été plus stupéfaites qu'en entendant ces affligeantes accusations, que ne confirmait que trop le silence unanime des pensionnaires. La cloche de la rentrée sonnait dans ce moment : jeunes filles et maîtresses retournèrent tristement à l'étude.

Après un pareil éclat, il était impossible qu'Anaïs demeurât au couvent sans voir redoubler les défiances humiliantes qu'elle n'avait déjà que trop provoquées. La situation n'était plus tenable pour une jeune fille de quinze ans, gâtée dès son entrée par les prévenances de ses maîtresses et de ses compagnes. Elle avait pu supporter les changements survenus dans les procédés des unes et des autres à son égard, tant qu'elle pouvait se faire accroire qu'ils étaient injustes. Désormais, cette illusion n'était plus permise. Il fallait se décider à reconnaître que les traitements désobligeants étaient mérités. Anaïs obtint donc de rentrer à la maison paternelle.

Son père fut peu satisfait d'avoir à surveiller une fille que de rares qualités n'avaient su ni préserver ni guérir d'un vice qui les obscurcissait ; mais, sans s'effrayer de la grandeur de sa tâche, il se résolut à la remplir consciencieusement, quelques sacrifices qu'il pût lui en coûter.

On trouva tout naturel que M. de Bernard, vivant isolé au milieu des affaires, eût un peu devancé l'époque du complet achèvement de l'éducation d'Anaïs pour la reprendre avec lui et se créer dans son intérieur une société que ses constantes occupations l'empêchaient d'aller chercher au dehors. Anaïs, d'ailleurs, était au-dessus de son âge par son instruction, par sa tenue, par la sagacité de son raisonnement. Trop jeune toutefois, et trop inexpérimentée pour être abandonnée à elle-même et chargée de la direction d'une maison, M. de Bernard jugea qu'il était indispensable de lui donner pour appui les conseils et l'exemple d'une femme capable et sûre. Instruit par le passé,

il avait prié un ecclésiastique respectable de ses amis de lui procurer une personne digne de sa confiance, et ses intentions avaient été pleinement remplies.

La maison de l'avocat de Bernard, déserte depuis la mort de sa femme, vit donc ses portes se rouvrir à une société peu nombreuse, mais choisie. Par l'effet d'un heureux hasard, ou plutôt grâce à la prudence paternelle, il ne se trouvait parmi les jeunes personnes qui formaient celle d'Anaïs aucune de ses anciennes compagnes du couvent.

Un an s'était écoulé ainsi sans aucun nuage. Anaïs, dégagée des mauvaises préoccupations qui avaient altéré son caractère, avait repris ses études et recouvré, avec l'égalité d'humeur, cette prévenance, cette aménité pleine de grâce et de bon goût, qui la faisait aimer autrefois. Le bonheur, récompense infaillible d'une bonne conduite, régnait autour d'elle et surtout par elle.

Les habitudes laborieuses et sédentaires de M. de Bernard ne lui permettaient que rarement de mener sa fille dans le monde, et il pensait qu'une jeune personne ne peut s'y montrer convenablement que sous la protection de son père ou de sa mère. Ainsi, jamais il n'avait consenti à la confier même à sa tante, dont les salons s'ouvraient tous les mois à des réunions brillantes.

Il fut obligé de se relâcher de son inflexibilité à l'occasion d'un bal que donnait cette dame pour le mariage de son fils aîné.

Un grand procès fixait alors l'attention de tout le pays. La partie attaquée avait choisi M. de Bernard pour avocat. Le jour de l'audience était prochain; il restait encore beaucoup à faire pour se préparer convenablement, et M. de Bernard devait passer la nuit à explorer de nouveaux documents qui venaient de lui parvenir.

Anaïs, confiée cette fois aux soins de sa gouvernante, s'en alla donc au bal, non sans éprouver cette sensation intérieure, espèce de malaise qu'on ressent chaque fois qu'on fait une chose inaccoutumée en présence d'autrui.

Tous les bals se ressemblent à peu près; c'est toujours cet éclat de lumières et de parures, ce bruit, ce mouvement, qui enivrent les esprits légers et fatiguent les esprits plus sérieux, surtout les grands parents, revenus des vanités de la jeunesse.

L'âge d'Anaïs ne lui permettait de voir que le beau côté de la chose, et elle y prenait d'autant plus goût qu'elle remarquait fort bien que tous les hommages étaient pour elle. Il n'y avait qu'une voix pour louer sa figure, sa grâce, le bon goût de sa toilette, l'élégance naturelle de son maintien. Un écho complaisant faisait quelquefois arriver ces louanges jusqu'à son oreille, et cette oreille n'avait nulle envie de se fermer à une si douce mélodie.

Anaïs se laissait donc aller doucement à toutes les séductions qui



Pauline (la Curiosité)

26

l'entouraient, lorsque tout à coup on vit la rougeur et la pâleur se succéder rapidement sur son joli visage : Anaïs venait d'apercevoir Pauline. Soudain, les danseurs, les lumières, s'étaient évanouis comme



une décoration d'opéra, pour faire place au jardin du couvent de Sainte-Maure. La jeune fille, tout à l'heure enivrée de son triomphe, n'était plus que la pauvre pensionnaire humiliée en présence de toutes ses compagnes, et sa position devint décidément critique lorsqu'elle vit Pauline se diriger avec empressement vers une place qui venait de vaquer à son côté.

Pauline, depuis la scène du couvent et la sortie d'Anaïs, avait aussi perdu sa mère. Son père, riche négociant, ne s'entendait en aucune façon à diriger l'éducation d'une jeune fille du caractère de la sienne. Comme il aimait beaucoup le monde, il trouvait tout naturel d'y conduire Pauline, malgré son extrême jeunesse, pour lui en faire prendre les habitudes. Il pensait, quant à lui, que Dieu n'a donné des mains à l'homme que pour tenir des registres et une plume tant que la fortune est à faire, des écus et des cartes lorsqu'elle est faite ! Voyant sa fille convenablement installée à côté d'Anaïs, il ne s'en occupa plus et passa dans un autre salon pour faire un *rentrant* à la bouillote ou à l'écarté.

Pauline, en abordant ainsi de pied ferme la position qu'elle occupait, semblait vouloir déclarer nettement la guerre à sa voisine éperdue. Au moment où les réflexions les plus incohérentes, les appréhensions d'autant plus exagérées qu'elles étaient plus vagues, se croisaient avec rapidité dans l'esprit d'Anaïs, on vint l'engager pour la contredanse ; mais, décidée à savoir ce qu'elle devait attendre de l'espèce de

provocation de Pauline, elle refusa. Pauline refusa pareillement, quel que fût son motif.

Les deux jeunes filles se tinrent un instant impassibles et muettes, s'observant l'une l'autre tout en paraissant fixer les yeux autre part. Pauline rompit le silence.

— Que je suis heureuse! ma chère Anaïs, de vous revoir, lui dit-elle. Anaïs, surprise de cette familiarité et de cette prétendue affection de Pauline, après ce qui s'était passé, fit un mouvement que celle-ci remarqua. — Oh! continua-t-elle en souriant malicieusement, est-ce que vous me garderiez rancune? Je vous assure que quand j'ai pu me mettre à réfléchir à ma conduite à votre égard, j'en ai été aussi peinée que vous. J'ai compris que je m'étais trop laissée aller au petit dépit de m'entendre donner une leçon par une compagne qui, après tout, je ne pouvais le méconnaître (ceci fut dit avec un demi-sourire), pouvait bien être ma maîtresse. Anaïs réprima un nouveau mouvement; mais elle sentit le rouge de la confusion lui monter au front. — Vous êtes trop modeste, repartit-elle sans bien savoir ce qu'elle disait. — Modeste, non en vérité, reprit Pauline. Je dis ce que je pense, ou du moins ce que je pensais alors. (Ici nouveau sourire.) Mais tout cela n'est que de l'espièglerie de pensionnaires dont il ne faut plus parler dès qu'on a laissé le couvent et tous ses ennuis derrière soi. Vous en avez été quitte, au surplus, à meilleur marché que moi. Pour avoir forcé des serrures, vous avez recouvré votre liberté; moi, pour avoir reçu un grand coup de bec d'une traîtresse de poule, j'ai été condamnée à huit jours de pain sec au déjeuner et au souper, et à réciter mes prières, pendant ces huit jours, à genoux au milieu de la chapelle et du réfectoire. L'année dernière, une autre espièglerie faillit me coûter un peu plus cher. Vous ne savez pas pourquoi, moi aussi, j'ai dit adieu à ce damné couvent? — Aucunement, répondit Anaïs. — Voici, reprit Pauline.

— Trois sœurs étaient arrivées depuis un mois d'un couvent de province, et leur arrivée, disait-on, devait opérer de grands changements dans la maison. Nous n'étions pas fâchées de voir du nouveau. C'est si maussade, toujours la même chose! Deux fois la semaine les nouvelles venues, les deux plus vieilles religieuses et le directeur se réunissaient chez la supérieure, et ces jours-là sa porte était défendue à tout le monde sans exception. Cela nous parut mystérieux. L'une de nous ayant été envoyée à l'infirmerie, dont les fenêtres sont tout à côté de celles de la supérieure, nous rapporta certains propos qu'elle avait entendus de son lit, et qui piquèrent notre curiosité; car nous en avions toutes alors. Je ne sais si c'est un héritage que vous nous aviez laissé en partant, ou si c'est à moi qu'elles devaient cette bonne disposition. — Passez les réflexions, dit Anaïs. — Passons, reprit Pauline. Personne d'entre nous n'étant malade pour le moment, et

les conférences mystérieuses continuant toujours, je me dévouai et feignis d'être indisposée. A la première réunion, j'entendis le bruit d'une conversation animée, des exclamations d'étonnement, et le père directeur qui disait : Voyez! voyez! Je voulus voir aussi. J'étais seule; je m'élançai à la fenêtre. Elle était trop haute pour moi : j'approchai une chaise et je montai dessus. Mais pour voir, il fallait se pencher de côté. Je sors la tête, la moitié du corps; je m'aide d'une branche du noyer que vous connaissez; la branche cède : je perds l'équilibre, et mes pieds suivent mon corps par la fenêtre. Heureusement le tronçon d'une autre branche m'arrête par ma jupe, à moitié chemin, et me voilà demeurée suspendue, comme pour prendre une leçon de natation en l'air, ou mieux, comme ces crocodiles empaillés qui ornent le plafond d'un cabinet de curiosités. Je criais bien plus fort encore, je vous assure, que quand vous vîntes me défendre contre la poule. On accourut. Le jardinier monta sur une échelle pour me délivrer. J'étais assez honteuse. Je m'attendais à une sévère punition et à l'ennui de supporter les insipides plaisanteries des pensionnaires aussi longtemps que cela leur conviendrait. Les bonnes religieuses me l'épargnèrent en me mettant à la porte comme une petite fille incorrigible. Et vous, ma chère Anaïs, faites-vous toujours aussi quelques bons tours? — Je rougis, répondit Anaïs, de ceux que de mauvaises habitudes ont pu m'inspirer; et j'espère bien n'avoir plus de tels reproches à me faire. — C'est absolument comme moi, repartit Pauline. Mais en voilà assez sur ces misères qui n'ont pas même eu le mérite de vous arracher un sourire. Rendez-moi donc un service, ma petite; j'ai pensé à vous le demander tout de suite, dès que je vous ai aperçue. Vous avez toujours été si aimable! — Quel service? demanda Anaïs, choquée de toutes ces impertinences et bien déterminée d'avance à le trouver impossible. — Dites-moi confidemment quel est le moyen mystérieux que votre père compte employer pour faire triompher son client dans le fameux procès qui va se juger? Cela occupe tout le monde, et je serais bien aise de savoir quelque chose avant les autres. — J'ignore ce que vous voulez me dire, répondit Anaïs froidement. Mon père ne me confie pas ses affaires, et, s'il le faisait, je ne trahirais pas sa confiance. — Pas même pour moi, votre ancienne compagne? dit Pauline. — Pour qui que ce soit, repartit Anaïs avec une impatience marquée. — Vous feriez bien, répondit Pauline piquée : quand un avocat, pour gagner ses causes, va chercher ses moyens dans les grimoires des sorciers, sa fille ne doit pas en faire l'aveu. — Bon Dieu! Pauline, qu'est-ce que cela signifie? s'écria Anaïs, plus haut peut-être que les convenances et le sujet de la conversation ne le permettaient. Mais le mouvement qui se fait à la fin d'une contredanse ne permettait guère d'entendre. — Rien, reprit Pauline avec une indifférence affectée. Seulement on dit que M. de

Bernard a obtenu dernièrement d'un homme aux occupations fort suspecte, un papier écrit en caractères magiques ou approchant, que personne ne peut lire, et qui vient d'un tombeau, si ce n'est de bien plus loin. Anaïs, stupéfiée, cherchait encore ce qu'elle avait à répondre à une confidence aussi inattendue, lorsqu'un danseur venant offrir la main à Pauline mit fin à ce singulier entretien.

Anaïs était trop émue pour demeurer plus longtemps au bal : elle manifesta à sa gouvernante le désir de rentrer. Son père n'était pas encore couché, quoique l'heure fût déjà avancée. Il reconduisait deux hommes en disant à l'un : Grand merci du service que vous avez bien voulu me rendre. Sans votre aide, je ne serais jamais venu à bout de déchiffrer cette écriture diabolique.

A ces paroles, qu'Anaïs entendit parfaitement, elle sentit un frisson parcourir tout son corps; et quand son père l'embrassa en lui souhaitant une bonne nuit, il lui sembla presque que le baiser paternel déposé sur son front avait exhalé une odeur de soufre.

Elle ne tarda pas néanmoins à s'endormir; les préoccupations ont peu d'empire sur une jeune fille de dix-sept ans qui revient du bal et qui est peu accoutumée à supporter la fatigue. Le réveil les ramena, mais déjà affaiblies comme le souvenir d'un rêve. Bientôt le raisonnement, en démontrant l'absurdité des suppositions de la maligne Pauline, les eut presque entièrement chassées de la mémoire d'Anaïs; mais elle n'avait pu repousser de même la crainte du tort que pouvaient lui faire les indiscrétions de son ancienne compagne et le tour grossier et perfide qu'elle leur donnait.

Une semaine s'était écoulée, lorsque M. de Bernard fit dire à sa fille de venir le trouver dans son cabinet, d'où il sortait rarement depuis qu'il savait que le procès qui absorbait tous ses instants allait se juger. Anaïs devina que quelque chose d'extraordinaire se passait, et, malgré elle, la fable racontée par Pauline lui revint dans l'esprit. Ce ne fut qu'avec une grande agitation extérieure qu'elle se rendit à l'ordre de son père.

M. de Bernard paraissait ému aussi. Ma chère Anaïs, lui dit-il après quelques caresses et quelques paroles affectueuses en manière d'exorde, as-tu remarqué, parmi les jeunes gens qui viennent nous voir, le jeune Ernest de Senneville? — Oui, mon père; c'est le neveu de madame Darencey. — Précisément; qu'en dis-tu ? — Anaïs oublia ses terreurs juvéniles. Je dis qu'il est d'un fort bon ton et qu'il paraît mériter, par l'affection qu'il porte à sa tante, celle que madame Darencey a pour lui. — Ne penses-tu pas qu'il ferait un bon mari ? — Je ne me suis jamais occupée de cette pensée, répondit Anaïs. Cependant une légère teinte de rose, qui se répandit sur son joli visage, sembla annoncer que sa déclaration ne contenait pas la vérité, toute la vérité, aux termes du Code. — Eh bien ! mon enfant, il faut t'en occuper

maintenant; M. Ernest m'a fait demander ta main. C'est un parti brillant; M. de Senneville descend d'une noble famille. Je ne ferais aucun cas de sa noblesse s'il ne possédait les autres qualités que je désire rencontrer dans mon gendre, mais quand à ces qualités se joint une ancienne illustration, c'est un double avantage. L'heure de me reposer est arrivée, et si ce mariage se conclut, l'affaire que je suis en ce moment, et dont le succès est désormais certain, sera la dernière dont je m'occuperai. Je ne saurais mieux clore une carrière qui ne fut pas sans honneur. Au reste, ce n'est pas une décision que je te demande aujourd'hui; il ne s'agit que de savoir si je puis donner quelques espérances à M. Ernest. Madame Darencey... M. de Bernard fut interrompu par un domestique annonçant qu'une personne désirait le voir un instant pour un objet pressant. Je vais la recevoir dans le salon, dit M. de Bernard à sa fille. Attends-moi ici; je ne serai pas longtemps, et j'ai besoin d'une réponse pour écrire à madame Darencey qui part tantôt pour aller passer quelques jours chez madame de Senneville, d'où elle ramènera son neveu... s'il y a lieu.

Ces confidences imprévues avaient un peu troublé, on le conçoit, l'esprit d'Anaïs. Elle se laissa aller d'abord, comme il est ordinaire en pareil cas, à des rêveries diffuses qui ne lui étaient nullement désagréables, à en juger par l'expression de sa physionomie; puis, comme si une réflexion subite et pénible venait de la frapper, on eût pu la voir pâlir et rougir comme il lui était arrivé au bal de sa tante lorsqu'elle aperçut Pauline. C'est qu'il lui revenait dans la mémoire que M. Ernest de Senneville dansait précisément devant elle tandis que Pauline lui rappelait à sa manière les scènes désagréables du couvent et faisait ses sots commentaires sur le papier découvert par M. de Bernard. Anaïs, qui avait pensé d'abord que personne ne s'était trouvé à portée d'entendre cette dangereuse conversation, crut se souvenir alors qu'Ernest avait fait certains mouvements qui pouvaient laisser présumer que les paroles de Pauline n'avaient pas été toutes perdues pour lui. Depuis, il ne s'était pas représenté chez M. de Bernard; il avait, au contraire, quitté Paris pour se rendre chez sa mère, sans attendre madame Darencey, qu'il savait bien devoir le suivre de près. Cependant, comment se faisait-il que cette dame, s'il avait changé d'intentions, fût venue faire à M. de Bernard les ouvertures dont celui-ci venait d'entretenir sa fille?

La personne qui avait fait demander le jurisconsulte prolongeait son entretien et laissait à Anaïs tout le temps de se plonger dans ses réflexions. Elle n'en serait peut-être pas sortie, si ses yeux distraits, errant dans le cabinet, ne fussent tombés sur un billet ouvert de madame Darencey, dont Anaïs reconnut facilement l'écriture.

Ses incertitudes pouvaient être dissipées d'un seul coup. Il n'y avait

pas d'indiscrétion, pensa-t-elle, à prendre connaissance d'une lettre qui l'intéressait aussi directement. Elle la lut donc; mais ce n'était qu'une invitation à M. de Bernard de lui donner, *sur l'objet dont elle l'avait entretenu*, une réponse qu'elle pût porter à madame de Senneville.

Anaïs déçue se reprochait une faute inutile. Son mauvais sort voulut qu'en reposant la lettre de madame Darencey, elle aperçût, sortant d'un volumineux dossier, un papier jauni, rongé sur les bords par le temps, couvert d'une écriture et de dessins barbares.

Elle devina de suite que c'était là ce fameux papier dont Pauline l'avait entretenue. Sans imaginer qu'il fût l'œuvre d'un esprit infernal, son apparence insolite ne laissait pas d'avoir quelque chose de mystérieux. La première impression qu'Anaïs éprouva ressemblait un peu à de l'effroi, la seconde fut une vive curiosité. Elle souleva d'abord à peine les papiers qui couvraient celui-ci; puis, comme l'œil ne plongeait pas assez avant, elle ouvrit le dossier un peu plus; enfin, sans qu'elle sût trop comment la chose s'était faite, le papier se trouva dans sa main. Elle en examinait curieusement l'écriture et les dessins, sans pouvoir rien déchiffrer, lorsque la voix de son père la rappela à elle-même. Elle comprit à l'instant son nouveau tort, l'affliction que son père allait en ressentir, la sévérité des reproches auxquels elle devait s'attendre: elle perdit la tête. Un grand feu brillait au foyer. Anaïs jeta dans les flammes le papier fatal, qui s'alluma aussitôt et s'envola par la cheminée, sous l'impulsion du courant d'air que M. de Bernard établit en ouvrant la porte du cabinet.

Sa fille tremblait et sentait ses jambes se dérober sous elle. M. de Bernard allait lui demander la cause de son agitation, lorsque le cri: *Au feu!* se fit entendre, et des flammèches, tombant par la cheminée, firent connaître aussitôt où l'incendie s'était manifesté.

Il fallut appeler les pompiers. La maison était vieille et mal construite; le feu fit quelques ravages, les dossiers furent enlevés du cabinet précipitamment, et non sans quelque confusion, pour faire place aux travailleurs.

On conçoit bien que, dans cet embarras, la conversation de M. de Bernard avec Anaïs sur M. Ernest de Senneville fut ajournée. Madame Darencey partit sans avoir une réponse, et Anaïs demeura avec le remords de sa mauvaise action et des conséquences qu'elle avait entraînées.

Le procès se plaidait le lendemain.

Ce procès qui, comme nous l'avons dit, occupait vivement l'attention publique, avait pour sujet une contestation d'état, et par suite de fortune, entre deux branches d'une famille illustre et jadis puissante dans le royaume. Depuis un siècle environ une des deux branches accusait l'autre d'usurpation de titre et de noblesse. Celle-ci se

défendait par l'ancienne possession, longtemps non contestée, mais la partie demandante la sommait de produire un acte original que la partie dépendante prétendait avoir existé.

L'adversaire de M. de Bernard établit, avec la plus grande habileté, les raisons qui rendaient, selon lui, plus que problématique, l'existence de cet acte. Il avouait que, si on pouvait le produire, la question était jugée; mais cette supposition était tellement chimérique, après toutes les recherches que les défendeurs avaient dû faire depuis l'ouverture du procès, qu'on voyait bien, disait-il, que, certains de la faiblesse de leur cause, ils n'avaient cherché qu'à retarder, par des subtilités et des inventions, le fatal arrêt qui allait enfin faire apparaître aux yeux de tous la vérité.

Oui, dit M. de Bernard en prenant la parole à son tour, oui, la vérité va apparaître enfin. Mais c'est nous qui allons confondre la mauvaise foi de la manière la plus éclatante et la plus péremptoire; néanmoins, examinons d'abord la question de droit.

L'auditoire, qui s'attendait à une péripétie dramatique, se trouva un peu déconcerté quand il vit qu'elle était différée. Les juges eux-mêmes semblèrent partager cette impression, et le président fit observer que cette discussion pouvait paraître inutile, puisque l'avocat adverse passait condamnation, si l'on pouvait lui administrer la preuve de l'existence de l'acte qui établissait la légitimité de la branche attaquée. La cour laissait pourtant à M. de Bernard toute latitude.

Eh bien! dit M. de Bernard, j'y renonce volontiers. Je n'ai pas la pièce qu'on réclame, car en effet elle n'existe pas; nous allons nous-mêmes le prouver. (Étonnement et désappointement dans l'auditoire; MM. les conseillers semblent le partager.) Mais j'ai entre les mains une pièce qui en tiendra lieu, dont l'origine, la découverte et la transmission en notre possession sont authentiquement constatées. C'est un ancien manuscrit, trouvé récemment dans une tombe d'une ancienne abbaye, dont le vandalisme qui poursuit nos



vieux monuments vient de faire disparaître les dernières ruines, dans la tombe de l'un des chefs de cette antique famille à la-

quelle mes clients se font gloire d'appartenir. (L'intérêt redouble.) Ce manuscrit est le *duplicatum* d'une déclaration faite par le haut seigneur pour le repos de son âme, que c'est lui-même qui a annihilé l'acte que nous cherchions avec tant de soins. Il contient l'énoncé des motifs coupables qui l'ont engagé à détruire cet acte, l'expression de son repentir et la demande du pardon de sa félonie à Dieu et à ceux à qui elle aura été préjudiciable. L'original, qui paraît avoir été déposé dans les chartriers de l'abbaye, a été brûlé probablement avec une partie des archives à l'époque de la révolution. Le coupable repentant, prévoyant qu'un accident pouvait faire disparaître cet original, a voulu, dit-il, qu'une copie en fût déposée dans son cercueil. Cette copie, qui en a été extraite en présence des autorités locales, qui est devenue la propriété d'un de nos plus savants paléographes, entre les mains duquel un heureux hasard nous l'a fait découvrir... cette copie... On s'attendait que M. de Bernard allait ajouter: LA VOICI! Il cherchait avec anxiété dans son dossier, qu'il avait déjà repassé plusieurs fois; sa figure s'altérait et se couvrait de sueur, un tremblement convulsif agitait ses membres... Cet acte, je m'attendais, reprit-il enfin avec effort, à le mettre aujourd'hui sous vos yeux: je le possède: il s'est échappé de mon dossier: je demande une heure pour le chercher et le soumettre à la cour; elle verra de quel côté est le bon droit.

L'audience fut renvoyée au lendemain, et la cour et le public se séparèrent emportant des impressions diverses.

On pense bien que les efforts de M. de Bernard pour retrouver le précieux document, perdu si inopportunément au moment même où il allait décider la victoire, devaient être vains.

M. de Bernard avait passé la nuit en inutiles recherches, aidé d'un clerc à qui il accordait la plus entière confiance, et en conjectures non moins stériles. Il s'était jeté un instant sur son lit pour se reposer sans pouvoir fermer l'œil. Une pensée soudaine le fait tressaillir. Il est prêt de s'écrier, comme Archimède, *je l'ai trouvé!* Il sonne. Un domestique paraît. Faites venir ma fille. — Mademoiselle est indisposée, répondit le domestique, et je doute qu'elle soit levée. — Si elle n'est pas levée, qu'elle se lève; si elle n'est pas éveillée, qu'on l'éveille. Moi, j'ai passé la nuit. Une demi-heure après Anaïs entra.

Il était facile de voir qu'elle souffrait réellement.

Anaïs, lui dit son père, un pénible incident a signalé l'audience d'hier. Une pièce précieuse, unique, indispensable pour le succès de mes clients, que le plus extraordinaire des hasards a mise en mes mains, qui était dans le dossier le jour où le feu prit dans la cheminée de mon cabinet, ne s'y est pas retrouvée lorsque je me préparais à la montrer à la justice. Elle aura sans doute glissé lors du dé-

ménagement. Je ne veux supposer aucun abus de confiance. Je regrette peu le ridicule que m'a donné hier l'absence de ce papier; mais s'il ne se retrouvait pas, je risquerais de passer pour un imposteur, et mes nobles clients seraient certainement ruinés, de plus déshonorés, car toutes leurs espérances reposent sur ce document. Ne l'auriez-vous pas trouvé ? Les images dont il était couvert ne vous l'auraient-elles pas fait prendre pour un objet bon tout au plus à mettre dans votre album ?

— Grâce, grâce, mon père ! cria la malheureuse Anaïs en tombant à genoux ! — Je vous pardonne sans peine, lui répondit M. de Bernard. Vous ignoriez de quoi il s'agissait. C'est une faute légère qui peut être promptement réparée. Apportez-moi donc ce papier de suite. »

Anaïs était aussi incapable d'agir que de parler. Ses lèvres s'agitaient, mais les sons s'arrêtaient à son gosier. « Qu'ai-je donc à apprendre? s'écria d'une voix tonnante M. de Bernard, qu'en avez-vous fait?« Répondez. Cette invitation n'eut pas plus de succès que la précédente. M. de Bernard commençait à entrevoir la fatale vérité. Elle lui apparut bientôt tout entière. Anaïs eut le courage de faire un aveu complet.

« Vous êtes bien coupable ! lui dit son père d'un ton solennel, d'autant plus coupable que vous deviez être guérie du vice de la curiosité ! J'espère cependant que tout n'est pas encore perdu : qu'il me reste encore la possibilité de faire triompher une cause juste. Si je la perds par votre faute, je sais quels devoirs me resteront à remplir. Retirez-vous. »

L'affluence était plus considérable au tribunal que la veille. On était impatient de savoir comment se dénouerait l'incident de l'audience précédente. M. de Bernard arriva tard. On voyait sur son visage, ordinairement si calme, la trace des agitations de son âme. L'altération profonde de sa physionomie parut être d'un mauvais présage.

Il prit la parole. Il raconta que la pièce qu'il devait produire avait péri dans l'incendie de son cabinet; que son existence et son contenu pouvaient être attestés par les deux savants avec l'aide desquels il l'avait déchiffrée, par le paléographe de qui il la tenait. Ces trois témoins étaient présents, et l'on pouvait les interroger.

La cour procéda à leur audition.

Le paléographe, s'occupant plus de reconnaître la forme et l'âge des manuscrits que de leur contenu, ne pouvait attester qu'une chose, c'est qu'il avait cédé à M. de Bernard une pièce écrite en français et en cursive du quatorzième siècle, sur papier, avec vignettes et majuscules coloriées, contenant trente lignes commençant par ces mots : *Afin d'avoir notre âme en repos*, et finissant par ceux-ci : *dans tous les siècles des siècles, Amen;* ladite pièce trouvée dans un sépulcre de l'an-

cienne abbaye de Saint-Bertin. Les deux autres témoins confirmèrent la déclaration de M. de Bernard; mais leur mémoire hésita en rapportant les termes de l'acte. Ils n'avaient vu pareillement que des caractères. Ni les juges ni le public ne furent convaincus par de semblables preuves.

L'incinération de l'acte annoncé avec tant d'éclat, au moment même où il devait être produit, parut singulière. La longue réputation du savant avocat empêcha seule qu'on lui reprochât d'avoir joué une méchante comédie, et, après un court délibéré, la cour donna gain de cause, avec dépens, à la partie adverse de Me de Bernard, et défense fut faite à ses clients de continuer de porter un nom auquel ils ne justifiaient pas avoir droit.

M. de Bernard rentra chez lui accablé. Anaïs l'attendait. Son désordre annonçait assez qu'elle connaissait déjà le fatal arrêt. Elle eut la force de soutenir les regards de son père. Elle y lut plus de douleur que d'irritation.

Il demeura quelque temps sans pouvoir proférer une parole. « Anaïs, dit-il à sa fille, je ne vous ferai point de reproches, ils ne répareraient rien; mais un grand devoir nous est tracé. J'espère que vous aurez le courage de le remplir; dans tous les cas, j'en aurai pour vous. Mes clients sont dépouillés, par votre faute, d'un nom illustre auquel ils ont un droit légitime. Je ne saurais le leur rendre. Mais je puis empêcher qu'ils soient en même temps dépouillés entièrement de la fortune à laquelle ils avaient un droit égal. Celle que j'ai amassée par près de cinquante ans de travaux honorables et souvent bien pénibles représente les deux tiers de celle qu'ils ont perdue pour avoir eu confiance en moi. Je la leur abandonne, n'en réservant que la part qui sera nécessaire pour payer votre dot dans un couvent. Vous comprenez qu'il ne peut plus être question de votre mariage avec M. de Senneville.

— Vous êtes juste, mon père, répondit Anaïs en sanglotant; je mérite ce qui m'arrive. Mais vous! vous! qu'avez-vous fait pour vous voir ainsi, à la fin de vos jours, puni des fautes de votre enfant! »

Un an après ce jour funeste, Anaïs prononçait ses vœux au couvent de la Miséricorde. Son père, consumé de chagrin, était allé, la veille, rejoindre sa femme!

P. S. Nous n'avons pu recueillir que des renseignements fort incomplets sur la suite de l'histoire de mademoiselle Pauline. Nous savons seulement que son père, après avoir dissipé une partie de sa fortune en dépenses folles, perdu une autre à l'écarté, et aventuré le reste dans des spéculations hasardeuses, fut trop heureux de pouvoir la marier au directeur de la poste aux lettres d'une petite ville de province; qu'elle réussit parfaitement à brouiller son mari avec

toute sa famille et ses amis ; à le rendre parfaitement malheureux par des tracasseries et des mauvais procédés de toutes sortes ; enfin à le faire destituer à la suite d'une atteinte commise par elle-même au secret de la correspondance. Abandonnée de tout le monde, ce n'est qu'à grand peine qu'elle a obtenu une place d'ouvreuse de loges dans un des petits théâtres du boulevard. Elle a choisi cet emploi qui lui procure à peine du pain, parce que là encore il y a quelquefois matière à exercer la curiosité.



LA FILLE ADOPTIVE.

L'égoïsme est une sorte de vampire qui veut nourrir son existence de l'existence des autres.
BALLANCHE.

C'est pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
Louis RACINE.

L'amour de soi est un sentiment que chaque être animé apporte en naissant et dont il subit l'influence toute sa vie. C'est ce sentiment qui assure sa conservation. Sans lui, l'individu périrait promptement, indifférent à la douleur, par conséquent à la faim, au choc des corps étrangers, aux dangers de toute espèce qui se multiplient sous les pas de tout être qui se meut sur terre, dans l'air, sous les eaux; qui environnent et viennent chercher celui que la nature a privé des facultés locomotrices.

Ce sentiment existe chez la brute dans toute son intensité. Elle n'y déroge guère que dans deux cas: l'un, c'est lorsque la mère (le père rarement) se sacrifie pour ses petits, obéissant alors à un autre sentiment auquel l'assujétit invinciblement la nature, celui de la conservation de l'espèce, qui l'emporte alors sur le sentiment individuel; l'autre cas est celui où le cheval et le chien, par exemple, affrontent le péril et bravent la douleur, le premier, formé à ce courage aveugle par l'éducation, l'autre, entraîné souvent par son attachement pour son maître. Encore peut-on dire que chez l'un et chez l'autre l'instinct primitif est la base de ces deux qualités.

Chez l'homme seul, l'amour exclusif de soi se règle par la raison, se réduit à ce qui est indispensable pour atteindre

le but de conservation posé par la nature. Chez lui, l'amour pour ses enfants n'est pas seulement l'effet d'un instinct dont la durée est limitée aux premiers besoins de ceux-ci, c'est une tendresse à la fois réfléchie, prévoyante et durable. Si quelque circonstance exige de lui le sacrifice de son existence, il consomme ce sacrifice, non pas passivement, entraîné par la seule force de l'éducation, comme l'animal, mais avec la conviction de ce qu'il fait, mais poussé ou soutenu par l'idée qu'il accomplit un devoir.

La raison, fortifiée par l'éducation sociale, nous apprend, dans les circonstances journalières de la vie, à sacrifier une partie de nos goûts, de nos désirs, de nos satisfactions, de nos intérêts, de notre liberté même, soit à l'intérêt général, soit aux goûts, aux désirs, aux satisfactions, aux intérêts de ceux qui nous entourent, sacrifice réciproque en échange duquel nous obtenons individuellement de n'être point troublés dans la position que la société a réservée à chacun.

La religion chrétienne, la seule qui ait pu, et par conséquent la seule qui ait su descendre dans le cœur de l'homme pour lui parler son langage d'une manière intelligible, a assis sur l'amour de soi l'un de ses plus admirables préceptes : « Aimez votre prochain comme vous vous aimez vous-même. » Dieu semble n'avoir mis dans l'homme l'amour de soi que comme l'échelle à laquelle doit se mesurer l'amour du prochain.

Rien n'est donc plus contraire à l'intérêt général, à l'intérêt personnel, à la religion, que cet amour absolu de soi qui a pris le nom d'ÉGOÏSME. Porté à ce point, il peut conduire facilement à tous les autres vices, à tous les crimes; il n'en est pas un qui ne puisse l'appeler : *mon père*.

L'égoïste ne connaît d'autre limite à ses prétentions de possession ou de jouissance que l'impossibilité physique; il n'y a pas de frein moral pour lui, et si quelquefois il n'a, en quelque sorte, que des défauts négatifs, c'est-à-dire s'il se borne à ne point faire le bien et ne va pas jusqu'à commettre le mal, c'est que sa nature incomplète et apathique se complaît dans l'inaction; c'est que sa félicité consiste moins dans la possession que dans l'absence des soins qu'entraînerait son acquisition, sa conservation, même sa jouissance. Un égoïste de ce caractère se donne ordinairement la réputation d'homme modeste et désintéressé, et il puise dans sa médiocrité un excellent prétexte pour se soustraire à toutes les obligations sociales ou de famille. Moi, dit-il, si vous réclamez de lui un service, une démarche, je n'ai jamais rien demandé à personne; j'ai toujours su me contenter de mon état. C'est la vraie philosophie, et je conseille à chacun d'en faire autant.

Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferme sa porte

On peut cependant espérer de vaincre son indifférence, si on peut lui faire entrevoir qu'il en résultera pour lui quelque avantage, surtout que sa tranquillité n'en sera que plus assurée une fois le moment de trouble passé ; mais de surprendre chez lui quelque élan de générosité, n'y comptez pas, fussiez-vous son père, son fils ou sa femme. (Il faut sous-entendre son mari, car l'égoïsme n'est pas moins commun chez un sexe que chez l'autre.)

Quoique le genre d'égoïsme que nous venons de décrire ne soit pas rare, ce n'est pourtant pas le plus répandu. L'égoïste, pour l'ordinaire, ne se tient pas content pour si peu. Il court après les jouissances positives, et alors malheur à qui se trouve sur son chemin, car rien ne peut le détourner de son but, ni la force, contre laquelle il ruse toujours avec succès parce qu'il ne se décourage jamais; ni la faiblesse, qu'il repousse ou qu'il écrase impitoyablement; ni l'amitié, car il n'aime que lui; ni la reconnaissance, car c'est un sentiment qui n'existe pas plus pour lui que celui de l'ouïe pour un sourd. Son œil n'aperçoit que deux sortes de personnes, celles qui peuvent le servir et celles qui le gênent et qu'il faut écarter; son oreille est murée aux gémissements comme aux imprécations, et tous ceux dont retentissent les voûtes de l'enfer depuis sa création ne réussiraient pas à se faire entendre. Un seul mot retentit sans cesse jusqu'à son cerveau, domine son intelligence, forme le code de sa morale, dirige ses actions : MOI !

Dans les temps d'ignorance, on croyait à la puissance de certains mots magiques qu'on ne pouvait prononcer sans faire pâlir le soleil, sans évoquer les esprits malfaisants. On se rit aujourd'hui de ces superstitions. Cependant le mot que nous venons d'écrire, placé dans la bouche de l'égoïste, a ces vertus funestes. Il obscurcit à l'instant, sinon la lumière du soleil, du moins celle de la justice et de la raison ; il appelle auprès de l'homme cupide les démons de la bassesse, de la duplicité, de la fraude et du vol ; auprès de l'envieux et du haineux, le démon qui ourdit et répand la calomnie; auprès du sensuel, tous les démons qui président à la débauche; auprès du sanguinaire, ceux qui conduisent le poignard du meurtrier, allument la torche de l'incendiaire ou saturent la coupe perfide de l'empoisonneur.

La peinture d'un vice qui dessèche l'âme ne peut être que froide; mais quelles intéressantes leçons peuvent ressortir de cet isolement que l'égoïste se fait au milieu de la nature et de la société! Si quelques esprits faux regardent comme un bonheur d'être devenus insensibles aux douloureuses impressions que nous cause trop souvent le spectacle des misères de toutes sortes qui nous environnent, n'est-ce pas une désolante compensation que l'insensibilité aux pures émotions que font éprouver celui des vertus, les douces joies de la

famille, les charmes ineffables de l'amitié et de la charité? Indifférent au malheur d'autrui, l'égoïste trouve la même indifférence à son tour si le malheur vient le visiter: son cœur de glace ne rencontre que des cœurs glacés. Sa seule présence arrête le rire sur les lèvres, les confidences au fond du gosier; les sentiments les plus expansifs demeurent suspendus dans leur effusion, comme ces cascades que le souffle de l'hiver frappe au milieu de leur chute et convertit en nappes de stalactites.

M. et madame Bergeron, après avoir tenu pendant trente-cinq ans, à la place Maubert, au coin de la rue des Anglais, le fond de bonneterie le plus achalandé depuis la montagne Sainte-Geneviève jusqu'au pont Saint-Michel, s'étaient retirés du commerce avec une réputation intacte, à laquelle ne s'assortissait pas mal une petite fortune consistant en une maisonnette à un étage et à trois fenêtres de face, située rue des Poules, et en une rente de dix-huit cents livres tournois sur l'Hôtel-de-Ville. Il n'est pas aujourd'hui un marchand de bas qui voulût se contenter de dix fois autant et attendre dix ans pour le gagner. Mais tels étaient les goûts modestes d'alors, que M. et madame Bergeron se trouvaient satisfaits et que beaucoup de leurs voisins leur portaient envie.

Les deux époux habitaient depuis deux ans leur maison de la rue des Poules. M. Bergeron, en passant de la vie active du marchand à la vie calme et monotone du rentier, avait d'abord éprouvé un peu d'ennui, l'ennui l'avait conduit à se créer des occupations, et ces occupations consistaient à venir constater, tous les matins, les progrès qu'avaient faits la veille les travaux de construction de l'église de Sainte-Geneviève, qui s'élevait à deux pas de chez lui comme pour charmer ses loisirs. Après cette inspection arrivait le dîner, et, après le dîner, M. et madame Bergeron allaient faire un tour de promenade, un jour au Jardin-du-Roi, un autre jour à celui du Luxembourg. A huit heures, ils rentraient et se couchaient avec le soleil, à l'imitation de l'intéressant volatile qui a donné son nom à la rue qu'ils habitaient; et l'on peut dire qu'ils dormaient du sommeil du juste jusqu'à ce que les coqs du voisinage annonçassent l'aurore. Alors madame Bergeron descendait du lit pour s'occuper de préparer elle-même le café, qui composait leur déjeuner habituel. Elle ne se serait pas reposée de ce soin sur sa servante Marie, malgré que celle-ci eût, d'autre part, toute la confiance de sa maîtresse.

Les dimanches et les jours de fête, la grand'messe remplaçait pour M. Bergeron l'inspection des travaux de Sainte-Geneviève, et, l'après-midi, la partie de cochonnet [1], sous les frais ombrages du Luxembourg, formait un supplément à la promenade quotidienne. Lorsque les glaces, les brouillards et les courts jours de l'hiver retenaient les

[1] Sorte de jeu de boules.



M. et Mme Bergeron.

époux au logis et ramenaient les veillées, à ces innocents passe-temps succédait une partie de mouche, de nain jaune [1] ou de loto, en compagnie de deux ou trois voisins, aussi marchands retirés, avec lesquels on aimait encore à parler du commerce de l'ancien temps, et de la décadence du commerce du jour.

Malgré ces distractions dont le couple retiré aimait à broder le tissu de sa vie patriarcale, l'ennui, le fatal ennui, cet irrésistible tentateur qui nous suggère tant de sottises, parvenait encore à se glisser de temps en temps dans le paisible ménage de la rue des Poules. Dans ces moments, que l'hiver surtout ramenait, les deux époux laissaient échapper un vague soupir et se disaient : Encore, si nous avions un fils ou une fille !... Mais Dieu ne l'a pas voulu !

Quelque âme charitable du voisinage, touchée apparemment de ces regrets, entreprit de se substituer à la Providence. M. et madame Bergeron, en revenant de la messe de minuit (c'était le seul jour de l'année où le premier coup de neuf heures ne frappait pas leurs oreilles sur l'oreiller), trouvèrent dans l'allée de leur maison une jolie petite fille de l'âge d'un an à peu près, couchée dans une chétive barcelonnette d'osier, et tout engourdie par le froid.

Jésus, mon Dieu! dit madame Bergeron en apercevant, à la lueur de la lanterne que portait sa servante, ce cadeau fait par une main qui avait eu la délicatesse de demeurer inconnue, des voleurs sont entrés ici pendant notre absence ! — Des voleurs ? répondit M. Bergeron, qui se piquait de manier la plaisanterie, mais il me semble que c'est tout le contraire, puisqu'au lieu de prendre on a apporté. Cependant il est clair qu'on a pénétré ici. Est-ce que vous n'aviez pas bien fermé la porte, Marie ? — Si, monsieur, à double tour, répondit la servante, et à preuve que j'ai la clé dans ma poche. Cela ne prouvait rien du tout, car la vérité était que Marie avait cru devoir se borner à tirer la porte sur elle, se fiant sur le secret adapté à la serrure.

— Eh! mon Dieu! qu'allons-nous faire de *cela* ? reprit madame Bergeron. — Je ne sais, répondit son époux, mais, en attendant, Marie va monter l'enfant et le berceau et faire du feu pour réchauffer cette innocente créature que nous ne pouvons laisser mourir ; demain nous verrons. Marie donna sa lanterne à sa maîtresse et se chargea du berceau, M. Bergeron prit l'enfant dans ses bras, et madame Bergeron, voyant la manière gauche dont il s'acquittait de ces fonctions si nouvelles pour lui, se mit à sourire : — Tiens, mon cher ami, dit-elle en lui présentant sa lanterne, faisons un échange. Tu portes cet enfant comme si c'était un paquet de bas. C'est à une femme qu'il convient de prendre ces soins. — Tu as raison, mon amour ; mais tu te souviendras que c'est moi qui ai tenu le premier la petite.

[1] Jeu de cartes alors fort à la mode parmi la petite bourgeoisie.

Les choses ainsi arrangées, on se mit processionnellement en marche par l'étroit escalier.

Marie avait exercé l'office de bonne d'enfants dans sa jeunesse; c'était par conséquent la moins empruntée des trois. Grâce à son expérience, tout s'arrangea de telle manière que chacun put passer le reste de la nuit tranquillement. La nouvelle venue annonçait un assez bon caractère, et quand elle eut convenablement pleuré, c'est-à-dire ni trop ni trop peu, elle ferma les yeux et dormit, comme on dit, tout d'une pièce, jusqu'à ce qu'il fît grand jour.

M. Bergeron était déjà sorti, non sans avoir été faire une visite à l'enfant, qu'il trouva plus jolie encore qu'au premier coup d'œil. Madame Bergeron et Marie, qui s'occupaient des soins à donner à la petite étrangère, ne purent l'empêcher de l'embrasser sur sa joue vermeille, malgré les recommandations qu'elles lui faisaient à demi-voix de ne pas l'éveiller. — C'est moi, dit-il, qui l'ai prise le premier dans mes bras, et ce sera moi encore qui lui aurai donné le premier baiser. L'excellent homme partit ensuite tout triomphant pour tâcher de découvrir d'où lui était venu cet hôte improvisé chez lui avec si peu de façons, et pour consulter le commissaire du quartier sur la conduite qu'il avait à tenir.

Ses recherches demeurèrent sans résultats. Quant aux avis du commissaire, ils se formulèrent en deux points : ou garder la petite, ou la faire porter aux Enfants-Trouvés. Le digne bourgeois tressaillit à cette seconde partie du dilemme, comme s'il eût été frappé du contact d'une torpille. Néanmoins il ne répondit rien, ne voulant pas prendre sur lui de décider une question aussi grave sans l'assentiment de sa moitié.

Pendant son absence, madame Bergeron avait fait une découverte: c'était celle d'un petit papier cousu au lange de l'enfant, et sur lequel on lisait : « La petite est née et a été baptisée à l'étranger, sous le » nom de Françoise. Ayez pitié d'elle, car elle n'a plus de père, et sa » mère est obligée de l'abandonner à votre charité.

» B. R. G. »

Vois donc, M. Bergeron, comme c'est singulier, elle porte le même nom de baptême que nous deux, François, Françoise. — Oui, et ces trois lettres B. R. G., qui sont sans doute le nom de son père, au moins de sa mère, qu'en dis-tu, ma bonne? — Mais, mon bon, cela veut presque dire aussi Bergeron. — Bergeron! c'est cela! C'est peut-être une parente. — Pourquoi pas! ta famille est si *conséquente*. — Mon Dieu oui, des cousins, des petits-cousins, des arrière-petits-cousins *à remuer à la pelle!* Bonnes gens, mais pas riches en général. Quel est donc celui… — Mon bon, interrompit madame Bergeron, si tu m'en crois, nous ne ferons pas ces recherches qui pourraient nous tromper. Parente ou non, cette petite innocente est

confiée à notre charité. Nous n'avions pas d'enfant, c'en est un qui nous arrive, quoique un peu tard, ne le repoussons pas. Nous sommes assez *à notre aise* pour pouvoir l'élever. Ce sera l'amusement et peut-être l'appui de nos vieux jours. Plus elle nous devra, plus elle s'attachera à nous. Marie se fait vieille elle-même, eh bien ! Françoise nous aidera dans les soins du ménage. N'êtes-vous pas de mon avis, Chéri ? — Si j'en suis ! dit M. Bergeron, est-ce que je n'en suis pas toujours ? Et cet animal de commissaire qui me parlait des Enfants-Trouvés ! Ah ! que non, qu'elle n'ira pas ! Est-ce que je ne l'ai pas prise le premier dans mes bras, dis, madame Bergeron ? Est-ce que ce n'est pas moi qui l'ai embrassée le premier, Marie ? Les Enfants-Trouvés ! ah ! bien oui ! — Puisque nous sommes d'accord, allons dîner. — Je le veux bien, car je me suis donné un mal ! et j'ai un appétit d'enfer. Cependant il me semble que j'ai oublié quelque chose. — Quoi donc ? — Je ne sais, mais je ne me sens pas dans mon assiette, là ! — Bon Dieu ! serais-tu malade ? ces courses... — Non, non, cela ne va pas jusque-là ; mais c'est drôle, tout de même. En ce moment, les yeux du bourgeois se portèrent machinalement sur le dôme de Sainte-Geneviève, qu'on apercevait de la chambre servant à la fois de salle à manger et de petit salon. — Ah ! je savais bien, s'écria-t-il ; j'ai oublié d'aller visiter mes travaux ! mais j'irai faire un tour après dîner.

Au bout de quelques jours, Françoise était complètement installée. Madame Bergeron en raffolait, comme on peut raffoler à soixante ans, et il fallait que ce nouveau sentiment fût poussé bien loin, puisqu'il l'emporta sur les droits qu'un vieux chat angora avait acquis par quatorze ans de paisible possession des caresses et de l'édredon de sa maîtresse. Inconstante fortune, ce sont là de tes coups ! Maître Rominagrobis, qui avait toujours fait pate de velours, s'avisa cependant un matin d'imprimer ses dents aiguës sur la petite main rose et potelée de Françoise. Marie ! s'écria impétueusement madame Bergeron, Mouton est enragé ! Vite, qu'on m'en débarrasse !... — Non, madame, répondit Marie, il est seulement jaloux. — C'est encore bien pis ; il finirait par étouffer ou par défigurer ma petite Françoise. Marie, cherchez-lui aujourd'hui même une condition.

Françoise captivait si bien l'attention du digne couple, que Mouton était évincé depuis plus de trois jours, lorsque M. Bergeron remarqua son absence. C'est que Françoise était un amour d'enfant. Elle ne pleurait jamais que quand on ne lui donnait pas, ou pas assez vite ce qu'elle voulait, et elle voulait toujours quelque chose. A cela près, on ne pouvait voir une petite fille de son âge plus aimable et plus docile.

M. Bergeron disait quelquefois à sa femme : Bonne amie, je crois

que tu la gâtes. Madame Bergeron répondait : Cette pauvre petite a été si malheureuse! il faut bien lui passer quelque chose. — C'est bien, mais il faut penser que si on la dorlote un peu trop, on l'accoutumera à un bien-être qu'elle ne retrouvera pas quand elle sera grande. — Et pourquoi ne le retrouverait-elle pas, monsieur Bergeron? Est-ce que nous ne serons pas toujours là? — Toujours? non! Nous sommes vieux, et ce n'est qu'un petit enfant. — Eh bien! si tu veux, j'ai une idée. — Bah! — Nous l'adopterons pour notre fille. On m'a dit que cela pouvait se faire. — Et à moi aussi; mais je n'aurais jamais osé te le proposer. C'est moi pourtant qui l'ai prise le premier dans mes bras et qui lui ai donné le premier baiser, à cette chère petite, tu t'en souviens?

La conclusion de ces réflexions, qui revenaient souvent, de cet accord, qui ne se démentait pas, fut, comme on pouvait s'y attendre, l'adoption de Françoise, déjà depuis cinq ans en jouissance de fait de tout ce que l'acte légal lui conférait en droit.

Cette bonne action avait été méditée, caressée trop longtemps pour que M. Bergeron et sa femme en conçussent du regret. Néanmoins, quand toutes les longues formalités exigées par la loi eurent été remplies, le jour où Françoise eut acquis le titre incommutable de leur fille adoptive, un nuage passa dans leur esprit comme un pressentiment des chagrins que leur excessive et confiante bonté pour un enfant inconnu pouvait amener.

Françoise grandissait, et les pronostics formés dès le premier moment sur sa jolie figure n'avaient pas été démentis. La jeune fille tenait même, sous ce rapport, au delà de ce que l'enfant avait promis. Mais ses grands yeux bleus à fleur de tête, interrogateurs et intelligents, étaient secs et avaient le défaut de ne rien laisser lire des émotions de l'âme; ses lèvres droites, minces et serrées, semblaient ne devoir donner passage qu'à des paroles méditées; si le sourire venait s'y asseoir quelquefois, il s'y concentrait et n'animait pas la physionomie. C'était comme un pâle soleil d'hiver qui n'a aucune chaleur. La beauté de Françoise se faisait admirer, mais elle laissait froid; le timbre de sa voix était agréable, mais monotone; il s'arrêtait à l'oreille et ne pénétrait point jusqu'à l'âme. Telle était Françoise au physique, lorsqu'une maladie cruelle, trop commune alors, la petite vérole, vint la mettre à deux doigts de la mort, et ne la quitta qu'après avoir sillonné d'une griffe impitoyable son beau visage d'affreux stygmates [1].

Madame Bergeron avait soigné sa fille adoptive avec toute la tendresse d'une mère, malgré le danger de la contagion. Elle y échappa,

[1] La vaccine ne fut découverte que vers 1797, par le docteur anglais Jenner. Elle ne s'introduisit en France qu'en 1806. Cette invention, qui devait rendre de si grands services à l'humanité, fut d'abord couverte de ridicule par les pamphlets et les caricatures.

mais la fatigue lui causa une fièvre presque aussi dangereuse. Françoise *ne put* lui rendre les soins qu'elle en avait reçus, et sa convalescence *fut si longue*, qu'elle ne finit que juste en même temps que celle de madame Bergeron.

Le ménage de la rue des Poules reprit alors son train accoutumé, bien différent pourtant de ce qu'il était quand la petite orpheline y fit son entrée *ex abrupto*. La parque avait beaucoup filé. M. Bergeron était devenu infirme et grondeur, madame Bergeron un peu moins active, Françoise dominatrice, non pas qu'elle cherchât précisément à faire faire ses volontés, mais elle savait s'y prendre de telle sorte que du moins elle n'obéissait jamais à celles des autres, s'arrangeant une sorte d'existence privée dans laquelle elle avait su se rendre inexpugnable. Elle était parvenue à désaccoutumer M. Bergeron de ses inspections journalières de Sainte-Geneviève ; à faire reprendre par madame Bergeron le soin quotidien de préparer le café. Les promenades au Jardin-du-Roi et au Luxembourg ne se faisaient plus que rarement. Françoise n'avait jamais *pu* apprendre le jeu de la mouche, et elle commettait de telles distractions au loto, qu'on l'en avait à peu près exclue. On ne pouvait lui reprocher de manquer d'exactitude dans les devoirs qui lui étaient assignés, et même de certaines prévenances envers ses parents adoptifs ; mais tout cela se faisait en quelque sorte mécaniquement, sans affection, avec la même impassibilité qu'un caissier acquitte une traite acceptée.

Jamais Françoise ne s'était montrée émue au récit ou à la lecture d'une histoire touchante, à une époque où la littérature sentimentale était fort à la mode. Jamais, par la plus riante matinée de printemps, quand la nature épanouie inspire à la fauvette de si joyeux gazouillements, Françoise n'avait essayé de fredonner le moindre petit air de vaudeville ou de Pont-Neuf, quoique tout le monde alors chantât dans la société parisienne. Jamais elle n'avait laissé entrevoir de ces attachements que les jeunes personnes ont ordinairement pour un petit chien, un oiseau, un bijou, un chiffon, une compagne. Jamais, enfin, la bonne madame Bergeron n'avait obtenu d'elle une caresse, un mot de tendresse, pour prix de la sienne. J'espérais quelque chose de mieux, se disait quelquefois l'excellente femme, mais je suis peut-être trop susceptible. Après tout, ce n'est pas ma fille selon la nature, le sang ne peut parler chez elle ; et puis-je absolument exiger d'une étrangère ce que bien des parents n'obtiennent pas toujours de leurs propres enfants ?

M. Bergeron, privé presque entièrement de ses distractions chéries, confiné à peu près continuellement dans sa chambre, et réduit à la vue peu distrayante de la rue des Poules ou du sommet de la coupole de Sainte-Geneviève, devenait de plus en plus lourd et grondeur. Il s'endormait volontiers après le déjeuner, il dormait inévi-

tablement après le dîner, et souvent l'intéressante partie de mouche du soir était encore interrompue par le sommeil. Françoise demeurait insouciante, et, au lieu de lui ménager quelques distractions, quand madame Bergeron remarquait ces changements dans la manière de son mari, elle répondait : *C'est l'âge !* et reprenait ses occupations. De son côté, le vieillard pensait de temps en temps, surtout quand un doux soleil de mai ou d'avril fait éprouver le besoin d'aller se réjouir les yeux du spectacle riant des feuilles naissantes, que sa fille adoptive n'était pas aussi complaisante qu'il l'eût espéré. C'est pourtant moi, se disait-il en soupirant un peu, qui l'ai prise le premier dans mes bras, qui l'ai embrassée le premier !

Françoise ne méritait pas tant d'indulgence ; elle n'avait qu'un sentiment, l'égoïsme, et ne pouvait dès lors manquer d'être ingrate. Les services qu'elle rendait à ses parents d'adoption d'une manière assez froide lui coûtaient extrêmement ; mais, instruite qu'il existait mille moyens de frustrer un héritier, elle voulait, en s'acquittant au moins matériellement des devoirs les plus essentiels que sa situation lui imposait, se mettre à l'abri d'une pareille catastrophe.

Sur ces entrefaites, le digne ex-bonnetier fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'emporta presque subitement. Françoise ne trouva pas dans ses yeux une larme à verser sur le cercueil de celui dont la facile bonté l'avait sauvée de la mort. Elle ne vit qu'une chose, c'est qu'elle ne serait plus obligée d'entendre les ennuyeux propos d'un vieillard rabâcheur et ses commentaires intarissables sur les fautes commises par l'architecte de Sainte-Geneviève ; car, si depuis longtemps il n'allait plus surveiller les travaux de la moderne basilique, il se dédommageait par la parole chaque fois que ses yeux se portaient sur le dôme inachevé.

Le bon M. Bergeron, très expert dans les affaires du commerce de bonneterie, l'était fort peu dans les autres. Le veuvage entraîna pour madame Bergeron des embarras et des difficultés qu'elle était loin de prévoir. Un procureur aigrefin, nommé Lafouine, entre les mains duquel le malheur la mit, fit traîner les choses en longueur. Il fallut multiplier les visites à l'étude, et chacune révélait de nouvelles formalités à remplir qu'on avait oubliées et de nouveaux ennuis. Je n'aurais jamais cru, disait-elle, qu'il fût si difficile de conserver ce qu'on a si péniblement et si loyalement acquis.

Françoise accompagnait sa mère adoptive dans toutes ses courses. Un des clients les plus assidus du procureur jeta les yeux sur elle. Ce n'était pas sa beauté qui pouvait le séduire ; néanmoins, il se déclara vivement épris et chargea l'homme de loi de parler pour lui.

Le client était négociant et fabricant de chocolat à Bayonne, se donnait une cinquantaine d'années, autant de mille livres de rentes,

ajoutant probablement à celles-ci ce qu'il retranchait libéralement sur celles-là. Du reste, ciré, poudré, ambré, gourmé, comme doit être un *roué* [1] émérite de province, vrai paon qui veut faire encore la roue quand ses plumes sont tombées. Drouart (tel était son nom) se laissa tellement subjuguer par les qualités de mademoiselle Françoise, qu'il était disposé, non-seulement à l'épouser sans dot, mais à lui en constituer une de dix mille livres de rente, dont il fournirait à l'instant le capital pour en faire tel placement que le procureur jugerait être le plus convenable.

La proposition fut reçue avec des sentiments bien différents par madame Bergeron et par Françoise. La première, touchant à la décrépitude, voyait lui échapper l'appui sur lequel elle avait cru pouvoir compter pour achever sa longue carrière; l'autre trouvait un parti auquel elle n'eut jamais osé aspirer, même lorsqu'elle possédait tous ses charmes, et que leur perte rendait d'autant plus précieux. Le mari, à la vérité, était ridicule, mais il était en même temps, par compensation, vieux et riche, double condition qui ne lui paraissait nullement mériter d'être dédaignée.

Il semblait à madame Bergeron qu'en adoptant l'enfant inconnu, abandonné à sa pitié dans l'allée de sa maison, en lui assurant, au lieu de la misère à laquelle il paraissait fatalement condamné, une fortune, fruit de trente ans de travail et d'économie, qui avait suffi à son ambition et à celle de son mari, elle avait fait à sa fille adoptive un sort dont celle-ci pouvait se contenter, et même se montrer quelque peu reconnaissante par un dévouement dont le terme paraissait assez rapproché pour n'avoir rien de trop pénible.

Françoise, de son côté, accoutumée à la modeste aisance de la maison Bergeron, comme si elle fût née avec le titre qu'elle ne devait qu'à la générosité de ceux qui l'avaient recueillie, oubliait comment elle y était entrée, ne voyait que l'ennui de demeurer auprès d'une vieille femme à petites manières, à économies journalières, se plaignant sans cesse de ses rhumatismes et de ses migraines, ayant conservé le goût des anciennes modes et ne permettant qu'à grand'peine

[1] Épithète qui se donnait aux mauvais sujets de la cour du régent, et que le peuple prétendait signifier *bon à rouer*. L'épithète s'est maintenue. Celle d'*incroyable* essaya vainement de lui faire concurrence sous le Directoire. Elle a été presque entièrement détrônée enfin par celle de *lion*, d'importation britannique.

à la jeune fille de suivre de loin les nouvelles, non moins intraitable sur la partie quotidienne de mouche ou de loto, et persuadée qu'il était de la dignité de son âge de ne jamais perdre quand elle jouait avec sa fille. On voit que la bonne vieille dame avait de petites faiblesses, de petits ridicules qu'un excellent cœur pouvait faire pardonner par toute autre que par Françoise, et ce cœur lui disait, tout en se gonflant à l'idée d'une séparation, qu'elle n'avait pas le droit, au fond, de s'opposer à ce qui paraissait devoir faire d'une manière si inespérée le bonheur de celle-ci. Pour Françoise, le sien ne lui disait rien du tout, sinon qu'il vaut mieux être la femme d'un homme de cinquante ans, encore vert, jouissant d'un beau revenu de cinquante mille livres, que la garde malade d'une femme presque octogénaire, propriétaire d'une maigre rente.

Le mariage se fit donc. Madame Bergeron tomba malade de chagrin, et Françoise partit en chaise de poste pour Bayonne, après lui avoir fait une courte visite de politesse assez froide et d'adieu probablement éternel.

Madame Bergeron demeura abandonnée à sa douleur et aux soins de Marie, presque aussi âgée qu'elle, mais encore assez active. Je commence à croire qu'elle a un mauvais cœur, disait madame Bergeron. — Il y a longtemps que je vous l'ai dit, répondait Marie. — Croyez-vous du moins qu'elle m'écrive quelquefois? reprenait la maîtresse. — Elle aura bien autre chose à faire, répliquait la servante.

Madame Bergeron était toujours malade, Marie toujours attentive, maître Lafouine toujours découvrant des difficultés dans une affaire qui, sans lui, n'en eût offert aucune, lorsqu'une lettre arriva de Bayonne. — C'est de cette chère petite, dit madame Bergeron. Marie, tâchez de me lire cela, car je n'y verrais pas. Et, cela disant, elle s'essuyait les yeux. Marie décacheta gauchement la lettre et lut, moitié en épelant, ce qui suit:

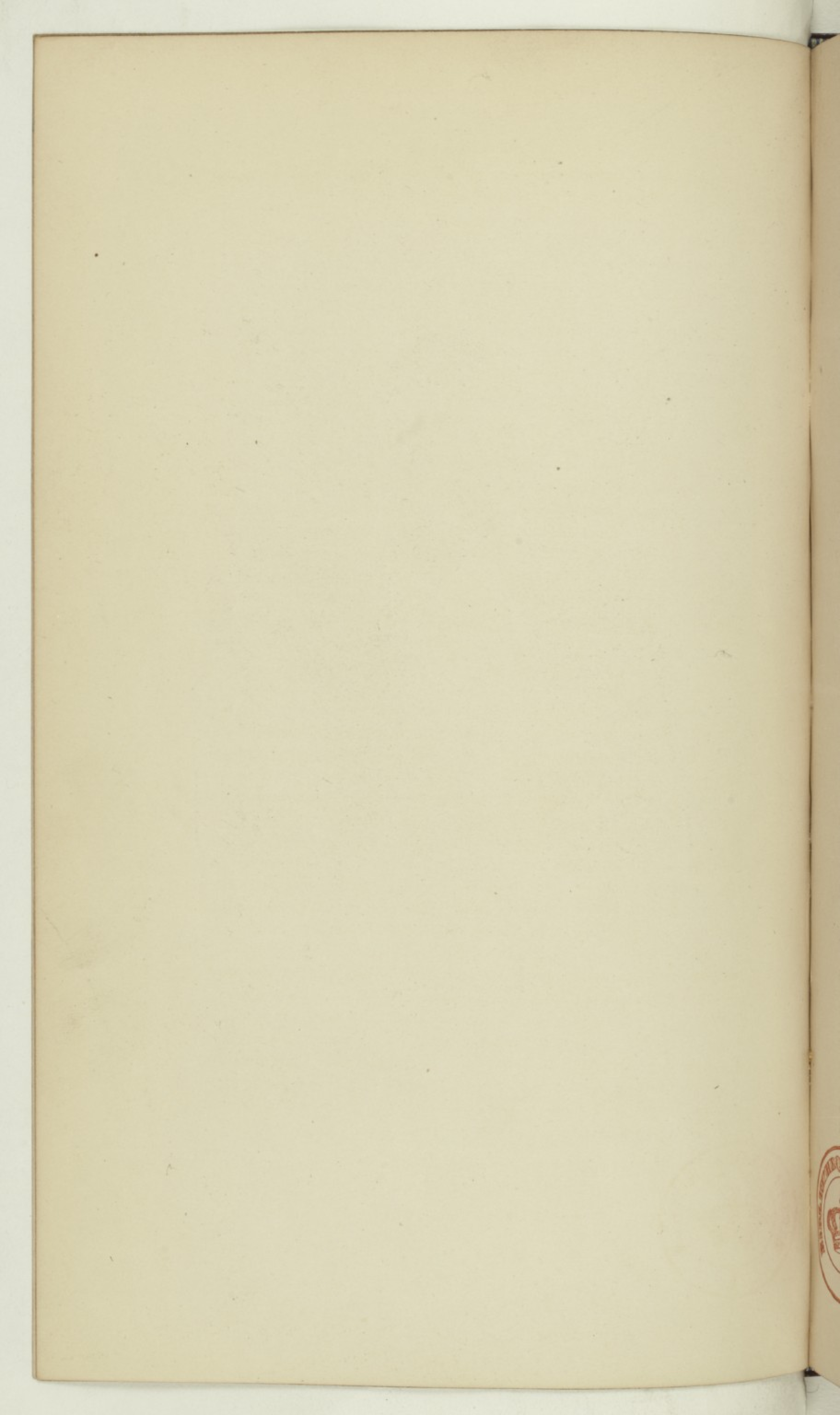
« Madame et chère mère, »

Comment dites-vous donc, Marie? Il y a madame? — Oui. M a ma, d a da.... — C'est peut-être ainsi qu'on doit écrire quand on a cinquante mille livres de rente. Continuez.

« Si je n'ai pas eu plus tôt le plaisir de vous donner de mes nou-
» velles — (Voilà six mois qu'elle est partie!) — et de m'informer des
» chères vôtres, c'est que le temps m'a absolument manqué. Nous ne
» cessons point de faire et de recevoir des invitations. Mon mari,
» depuis quelques semaines, paraît à peine à la maison, tant les
» affaires l'entraînent. Il est en ce moment à une partie de chasse



Françoise (La Fille adoptive).



» d'où il ne reviendra que demain. Je profite de ce court moment » de liberté pour vous écrire ce peu de mots. »

Cette lettre me fait mal, Marie. Nous la reprendrons demain. Donnez-moi un peu de fleur d'*orange* sur un morceau de sucre. J'étouffe. — Je crois que vous ferez bien, madame, de ne pas lire le reste, et, si vous m'en croyez, nous jetterons ce griffonnage au feu. — Au feu ! et pourquoi donc? Marie, il y a quelque chose que vous voulez me cacher. — Non, madame. — Si, je le vois à votre air. Donnez-moi cette lettre et mes lunettes. Marie obéit. Après plusieurs détails de peu d'intérêt, arrivait un *post-scriptum* ainsi conçu :

« On ne fait pas de grandes affaires sans les préparer par de gran- » des avances. Nous nous trouvons donc gênés pour le moment. Mon » mari a écrit en conséquence à maître Lafouine pour l'inviter à faire » en sorte que la part qui peut me revenir de la succession de M. Ber- » geron soit promptement liquidée. Je n'ai pas voulu, néanmoins, que » maître Lafouine fît rien avant que je vous aie prévenue, car je n'ou- » blierai jamais tout ce que je vous dois. Comptez sur l'éternelle » reconnaissance et sur toute la tendresse de votre affectionnée

» FRANÇOISE, FEMME DROUART. »

Madame Bergeron eut un étourdissement.

Maître Lafouine n'avait pas attendu qu'elle fût *prévenue* pour agir. Muni de pleins pouvoirs, il s'était occupé de suite de presser la liquidation, et cette fois les choses avaient couru comme sur des roulettes. La lettre de Françoise fut presque immédiatement suivie d'une autre. L'honnête procureur écrivait à madame Bergeron pour l'informer que le partage entre elle et sa fille adoptive était réglé par moitié quant à la rente, aucune réserve n'ayant été faite en faveur du survivant par le contrat de mariage ou par aucun acte postérieur, et Françoise ayant, d'après les termes de l'acte d'adoption, tous les droits d'un enfant légitime; que la maison de la rue des Poules, ne paraissant pas avoir été acquise des fonds de la communauté, était demeurée la propriété privée de son mari, et se trouvait par suite dévolue à Françoise; que *la veuve* était invitée, en conséquence, à vider les lieux, attendu que la maison allait être mise en vente, et à payer les loyers dus pour le temps qu'elle l'avait occupée depuis la mort de son mari. A cette lettre était joint un état de frais, débours et honoraires dus à maître Lafouine, et montant à la somme de quatre mille deux cent dix-sept livres quatorze sous onze deniers, dont il réclamait le paiement.

9



Madame Bergeron vit que le moment de sa ruine était arrivé. Ni ses habitudes paisibles, ni son âge avancé, ni son état de maladie, ne lui laissaient assez de forces pour lutter contre les gens coalisés pour la dépouiller indignement. Quand elle eut amèrement accusé la fatale imprudence avec laquelle elle avait nourri et réchauffé dans son sein la vipère qui lui faisait de si cruelles morsures, quand elle eut assez déploré la malheureuse imprévoyance de M. Bergeron, elle prit le parti de se résigner à son triste sort. — Ma pauvre Marie, dit-elle à sa vieille servante, des trois personnes avec lesquelles je croyais devoir finir ma vie, deux m'ont déjà été enlevées, l'une par la mort, l'autre par l'ingratitude ; la misère me force à me priver de la dernière. Il faut nous séparer, car je n'aurai plus *de quoi* vous nourrir et vous payer vos gages. Rendez-moi un dernier service avant de nous quitter, celui de me trouver un modeste logement dans une de ces pensions qui ne sont pas rares dans ce quartier, où je puisse vivre avec le peu qui me restera, s'il me reste quelque chose, et mourir en paix. — Vous quitter, madame ! Pour qui me prenez-vous ? Il ne sera pas dit qu'après avoir servi trente ans une si bonne maîtresse, je l'aurai abandonnée parce que le malheur est venu. Moi aussi je comptais bien finir ma vie près de vous, et il n'en sera pas autrement. Il vous restera encore quelques cents livres de rente, si je sais un peu compter ; mes petites économies m'en procurent à peu près autant. Je possède au pays un petit coin de terre avec une chaumière. Si vous voulez, nous mêlerons tout cela ensemble ; nous irons habiter ma chaumière, et vous serez encore une dame dans mon village. Si cela ne vous convient pas, je vendrai ce bien, qui ne me rapporte pas grand chose, afin de nous faire une ressource, et, avec l'aide de Dieu, nous vivrons encore plus tranquillement que les monstres qui vous dépouillent.

C'était une bonne fille que Marie ! On voyait assez souvent alors de pareils traits de dévouement de la part d'anciens domestiques, et les malheurs de l'émigration en firent briller plusieurs quelques années plus tard. Leur race doit être classée maintenant à côté de celles que le déluge a fait disparaître.

Madame Bergeron ne put répondre à Marie que par un embrassement.

Il n'est pas possible, d'ailleurs, continua celle-ci, qu'on vous mette ainsi à la porte de chez vous. Si vous m'en croyez, vous consulterez un autre homme de loi. J'ai entendu parler de M. l'avocat de la C.... On dit qu'il est plus savant que tous les autres et bon chrétien, ce que je n'oserais pas dire de M. Lafouine. J'irai le voir, moi, puisque vous ne pouvez sortir, et je tâcherai de vous l'amener, car je ne saurais jamais lui conter tout cela comme vous. — Faites tout ce que vous voudrez, Marie, je crois que c'est le bon Dieu qui

vous inspire. J'ai manqué de confiance en lui, qu'il me le pardonne.

Marie fut trouver l'avocat, qui demeurait du côté de la cathédrale. C'était, en effet, un de nos légistes les plus distingués, et la charité surpassait encore chez lui la science. Le récit de la bonne servante l'émut. Allons voir votre maîtresse, lui dit-il.

Marie avait eu une autre idée. Quoique ce ne fût pas trop son chemin de passer par le Palais pour aller de la rue des Poules à Notre-Dame, elle s'y rendit et entra dans une petite échoppe établie entre deux contre-forts de la sainte chapelle. On lisait au-dessus de l'échoppe : ÉCRIVEIN, RÉDACTEURE, RÉDIGE LAITRES, PÉTISSIONS ET MÉMOIR. Ce qu'elle y fit, nous l'apprendrons plus tard.

L'avocat de la C... revint deux jours après chez madame Bergeron. — J'ai examiné, lui dit-il, les pièces que vous avez bien voulu me confier. Le procureur Lafouine est un fripon dont je me fais fort d'avoir raison. Je ne crois pas vos affaires dans un état si désespéré qu'on vous l'a présenté, mais il faudra du temps peut-être. En attendant, prenez courage, et gardez-vous bien d'abandonner votre maison, d'où l'on ne peut vous expulser sans jugement. Si l'on vous inquiète, envoyez-moi prévenir.

Madame Bergeron reprit un peu de courage; mais une nouvelle blessure devait être faite à son cœur. Françoise lui écrivait:

« Madame et très chère mère,

» La vieille Marie m'a écrit (je ne suppose pas que ce soit avec » votre consentement) une lettre très sentimentale sur l'état de vos » affaires. Cette fille, dont je loue l'intention, voudrait me faire ac- » croire que vous êtes réduite à la misère par suite du partage qui a » été fait entre nous par les bons soins de l'excellent M. Lafouine. » Je n'ignore pas combien, arrivé à un certain âge, on aime à con- » server; mais je connais trop bien la simplicité de vos goûts pour » croire que la portion qui vous reste ne suffira pas à vos besoins. » S'il n'eût dépendu que de moi, je n'eusse jamais élevé aucune » réclamation pour entrer en possession de ce qui peut m'appartenir; » je me serais fait un bonheur de vous éviter des désagréments, » qu'un peu de susceptibilité vous porte peut-être à exagérer; mais » quand on est en puissance de mari et sur le point de devenir mère, » il est des choses auxquelles il faut savoir laisser suivre leur cours. » Je vous ferai confidence d'ailleurs que je me trouve horriblement » gênée. Les dépenses de notre maison absorbent le revenu de ma » dot, et je ne puis plus guère compter, pour ma toilette, que sur » celui que m'a laissé la mort du cher M. Bergeron, que je ne cesse-

» rai jamais de regretter, comme je ne cesserai jamais de me dire,

» Madame et très chère mère,

» Votre très affectionnée

» FRANÇOISE, FEMME DROUART. »

Françoise disait vrai quand elle parlait de son état de gêne. La prospérité de la maison Drouart était toute factice, et, dès le moment du mariage, on pouvait prévoir une assez prochaine catastrophe.

Drouart aurait bien voulu épouser une héritière dont la fortune eût pu relever ses affaires; mais ses recherches furent vaines. Ce fut par le conseil de Lafouine qu'il jeta alors les yeux sur Françoise, malgré sa laideur. Tous deux avaient jugé son caractère propre à répondre à leurs vues. Drouart, en assurant à sa femme une dot de dix mille livres de rente, avait en vue un double but, celui de maintenir son crédit en faisant grand bruit de son mariage avec une femme qui était censée apporter deux cent mille francs dans sa maison, et ensuite de mettre à couvert, sous le nom de celle-ci, le plus clair et le plus liquide de ce qu'il possédait, pour le moment où il faudrait compter avec ses créanciers.

Ce moment fatal arriva plus tôt qu'il ne l'avait prévu. L'inventaire fit connaître qu'il devait dix fois plus qu'il ne pouvait payer. Des irrégularités dans ses écritures donnèrent lieu de l'accuser de fraude et de le faire condamner à vingt ans de galères.

Il se sauva et fit savoir à sa femme le lieu de sa retraite, persuadé qu'elle viendrait à son secours, comme il l'avait calculé dans son plan; mais celle-ci, *par trop jalouse de sa réputation* pour conserver des relations avec un homme flétri publiquement, s'empressa d'obtenir un jugement de séparation de corps. Le divorce n'était pas encore inventé en France. Dès que la révolution l'eut écrit dans son code, elle eut hâte d'en profiter.

Drouart, repris, mourut au bagne.

Françoise paraissait donc rester seule debout dans ce naufrage successif, presque simultané, des deux maisons où elle était entrée. La chute de celle de son mari ne devait pas être un motif de renoncer à ses droits sur l'héritage de son père adoptif, et elle faisait presser de plus en plus, par le procureur Lafouine, la conclusion de cette œuvre de spoliation; mais celui-ci s'aperçut bientôt que toute son astuce chicanière échouerait contre l'inflexible intégrité de l'avocat désintéressé de madame Bergeron. Des actes qu'on avait soigneusement dissimulés, et que son zèle infatigable lui fit découvrir, consta-

tèrent le droit de la veuve à la moitié de la propriété de la maison de la rue des Poules, ainsi qu'à la jouissance de l'usufruit et des rentes pendant toute sa vie. Le mémoire du procureur Lafouine fut réduit à cent écus, et la bonne madame Bergeron put vivre encore deux ans, exempte de soucis, avec sa fidèle Marie, dont elle récompensa le dévouement en l'instituant sa légataire universelle. Marie ne voulut laisser à personne le soin pieux de fermer les yeux à sa bonne maîtresse, puis elle se retira dans son village, où elle employa sa petite fortune à soulager les pauvres.

L'échec éprouvé par l'ingrate Françoise contre sa bienfaitrice devait être suivi par un autre désastre. Maître Lafouine, que Drouart avait chargé de faire l'emploi des deux cent mille livres affectées à constituer la dot de sa femme, ne trouvait jamais une bonne occasion. En attendant, il se servait de ce dépôt pour se procurer des intérêts usuraires, sur lesquels il acquittait les dix mille livres, prélevant ainsi de gros bénéfices. Puis il finit par penser qu'il valait encore mieux ne rien payer du tout, et un matin madame Drouart apprit que l'*excellent* M. Lafouine avait oublié de rentrer chez lui, mais non d'emporter sa caisse.

Françoise demeura donc avec les neuf cents livres de rente qui lui étaient échues après la mort de madame Bergeron, et un fils à élever.

Ce fils, devenu grand, tenait singulièrement de sa mère pour le fond du caractère, et de son père pour le goût des affaires hasardeuses. Placé en qualité de commis chez un des principaux fournisseurs des armées de la république, qui n'en comptait pas moins de quatorze sur pied, il sentit son génie se développer à cette école. De commis, il se fit entrepreneur lui-même et ne tarda pas, à l'aide des moyens alors en usage, à voguer dans les grandes eaux de l'agiotage et de la rapine vers la haute fortune.

Il s'en fallait de beaucoup que sa mère marchât dans la même direction. Le trésor public ne payait les rentiers qu'en assignats qui perdaient entre leurs mains les deux tiers de leur valeur. Françoise se trouvait, par le fait, réduite à trois cents livres de revenu.

Jusqu'alors sa fierté l'avait empêchée de recourir à son fils, dont le peu de sensibilité lui était bien connu. La disette vainquit sa répugnance ; mais le citoyen Drouart, occupé de conclure un marché sur lequel il comptait bien gagner cent cinquante pour cent, avait besoin de toutes ses ressources, et ne put envoyer à sa mère qu'un assignat de cinquante livres, qui n'en valait guère plus de quinze.

Françoise, irritée, renvoya l'assignat à son fils dans une lettre où elle lui reprochait sa dureté et son ingratitude. Drouart remit froidement l'assignat dans son portefeuille et répondit à sa mère, en style de fournisseur, sur un papier en tête duquel était imprimé, aux deux

côtés d'un écusson ovale portant un faisceau surmonté d'un bonnet phrygien et flanqué des deux lettres R F :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,



FRATERNITÉ, OU LA MORT.

Le citoyen Drouart, fournisseur des armées de la République,
à la citoyenne Drouart.

« Citoyenne et mère,

» Tu me reproches ma dureté et mon ingratitude parce que je ne veux » pas me ruiner pour satisfaire à tes caprices. Je pourrais te dire que je » ne fais pas pire que toi aux Bergerons. Si tu m'as élevé, ils t'avaient » élevée. Tu n'as fait que remplir un devoir, puisque tu m'as donné » la vie ; eux ne te devaient rien. Si je fus ingrat, tu le fus donc bien » plus que moi ; si au contraire tu n'as rien fait que de convenable, » je ne fais rien que de convenable non plus en agissant comme toi. Ta » situation n'est pas si mauvaise d'ailleurs que tu veux bien le dire. Tu » jouis encore de trois cents livres de rente, au taux actuel des assi- » gnats ; un défenseur de la patrie n'en reçoit que quatre-vingt-dix et » n'est pas toujours bien payé, ce qui ne l'empêche pas de vivre » et de se battre pour la nation. Tu peux donc être encore assez à » l'aise si tu sais y mettre de la modération. Le luxe est défendu sous » le régime de l'égalité, et, puisque tu as refusé les cinquante livres » que je t'envoyais, c'est la preuve, en effet, que tu n'en avais pas » réellement besoin. Je puis disposer dans ce moment, par l'entremise » d'un ami, d'une place à l'hospice des Incurables ; si tu veux l'accep- » ter, tu vivras là avec tes trois cents livres comme une ci-devant.

» Salut et respect.

» Ton fils dévoué,

» DROUART. »

La femme qui n'avait jamais vécu que pour elle comprit alors tout

ce que l'égoïsme a de hideux. Il avait fallu qu'il s'attaquât à elle-même pour l'en convaincre : son fils fut un miroir dans lequel elle se vit à nu, non sans se faire horreur. Dieu est juste, dit-elle, il me frappe par mes propres mains. Mais où s'arrêtera la punition?

Françoise reprit la lettre de son fils, écrivit d'une main tremblante, en marge du dernier paragraphe : *J'accepte*, et la lui renvoya. Huit jours après elle put s'installer dans une petite cellule, où elle transporta quelques débris de son élégant mobilier, disparu presque entièrement pièce à pièce au fur et à mesure que des besoins exigeaient quelque nouveau sacrifice.

Prise, presque en arrivant, d'une fièvre de consomption, Françoise refusa d'aller à l'infirmerie. Une femme de la maison lui fut donnée pour la garder, parce qu'elle pouvait la payer. C'était une ancienne tricoteuse du tribunal révolutionnaire, n'ayant d'autre sujet de conversation, pour distraire la malade, que les scènes sanglantes dont elle avait été témoin; et lorsque Françoise, révoltée de ses récits, l'invitait à se taire, elle manifestait sa mauvaise humeur de ces interruptions en l'appelant aristocrate.

Cette femme aperçut une fois, en prenant dans un tiroir un objet que Françoise lui avait demandé, un collier d'or auquel étaient ajustées quelques pierreries. Diantre! dit-elle, il paraît, citoyenne, que tu n'as pas tout perdu à la révolution, comme disent tous ces gueux d'aristocrates, qui n'en ont jamais assez, tandis que le pauvre peuple souffre la faim, *la froid* et la misère. — Oui, dit Françoise avec un triste sourire, c'est là tout ce qui me reste de mon ancienne opulence!

Cependant son état empirait. L'officier de santé déclara qu'on ne pouvait la laisser plus longtemps dans sa chambre, parce qu'un étouffement pouvait l'enlever d'un moment à l'autre. Un étouffement? dit la garde. Bon, bon! je sais ce que ça veut dire : on n'étouffe pas comme cela. Je vous réponds d'elle, moi. L'officier de santé sortit et ne pensa plus à sa malade.

Une heure après, une infirmière [1], en passant devant la chambre de Françoise, entendit pousser un sourd gémissement. Elle voulut entrer : la porte était arrêtée en dedans. Soupçonnant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, elle fit céder l'obstacle et

[1] La république, qui avait remplacé les autels du Christ par les autels de la Raison, qui traquait les prêtres comme des bêtes fauves, les noyait, les déportait, les guillotinait, n'avait pas épargné ces saintes filles consacrées par la religion au soin des pauvres, des malades, et que le catholicisme seul a su produire, depuis six mille ans que le monde est inondé de fausses religions, de sectes et de philanthropes de toutes sortes. La liberté ne permettait pas le dévouement religieux ; les sœurs avaient été remplacées par des infirmières, que leur conduite fit chasser des hôpitaux et des hospices dès que la foi ne fut plus un titre de proscription.

vit l'ancienne tricoteuse qui se laissait glisser précipitamment de



dessus le lit. Deux oreillers, placés sur la poitrine de la malade, portaient sur leur milieu un creux indiquant une forte pression, comme celle d'une personne qui s'y serait assise. Les tiroirs de la commode étaient ouverts, et de la poche de la tricoteuse pendait le bout d'une chaîne d'or.

Au voleur! cria l'infirmière.

D'après le régime des hospices, tout le mobilier que laisse en mourant un de leurs pensionnaires appartient à la maison. La tricoteuse avait donc commis un vol au préjudice de l'administration. On la mit en prison, et le corps de Françoise fut jeté dans le tombereau qui vient chaque nuit enlever les cadavres des morts. Nul ne songea à rechercher si l'étouffement de l'infortunée, prédit par l'officier de santé, avait été naturel.

La tricoteuse parut devant les juges. Les experts déclarèrent que la chaîne volée n'était que de similor. Françoise s'en était servie pour jouer des proverbes. Le vol n'en était pas moins constant; la coupable fut condamnée. Et pour du faux! s'écria-t-elle. Gueux d'aristocrates! on n'en a pas encore assez guillotiné!

Le citoyen Drouart continua de faire des marchés de toutes sortes. Il fournissait à nos soldats des souliers à semelle de carton, du pain fait de farine de marrons d'Inde, et jusqu'à des cartouches à moitié pleines de poussier de charbon. Il n'avait pu réussir encore qu'à se compléter trois cent mille livres de rente (les affaires devenaient

déjà difficiles), lorsque le nouveau général en chef de l'armée d'Italie, un tout jeune homme, peu respectueux pour les traditions, s'avisa de trouver illicites ces sortes de spéculations et de faire loger trois balles de plomb dans la tête du citoyen Drouart, en vertu d'un jugement du conseil de guerre, qui reçut son exécution sous les remparts de Mantoue [1], aux cris de : Vive le général Buonaparte !



[1] L'armée d'Italie, après avoir détruit, à Rivoli, l'armée autrichienne, forte de cinquante mille hommes, entra à Mantoue le 2 février 1797 (14 pluviôse an V).

LES DEUX FILS DU GÉNÉRAL.

Un homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu près comme le couvreur songe à couvrir ; ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril ; la mort, pour eux, est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle.

LA BRUYÈRE.

On ne peut réellement compter que sur un courage... qui ne doit rien à l'exemple, aux circonstances, ou à la vivacité des passions.

LE DUC DE LÉVIS.

Tu es un poltron, Ernest, voici la troisième fois que je saute, et tu n'as pas eu le courage de faire comme moi. — Oui, j'ai peur, vois-tu. Cette terrasse est si haute! si j'allais me blesser en tombant, maman me gronderait par-dessus le marché pour avoir fait ce qu'elle me défend, et toi, Jules, pour ne m'en avoir pas empêché. — Bah! tu ne te feras pas de mal, et puis tu ne dirais pas comment cela est arrivé; mais, je te le répète, tu n'auras jamais du courage comme notre père; aussi tu ne porteras jamais deux belles grosses épaulettes comme lui, et deux croix à ta boutonnière. — Et crois-tu, Jules, que si je me cassais une jambe pour avoir sauté sans nécessité au bas d'une terrasse des Tuileries, cela me ferait obtenir la croix d'honneur, ou seulement un galon de caporal? — Non. Mais on ne se casse pas la jambe et l'on s'accoutume à braver le danger; quand on est homme, qu'il se présente à vous, on va au devant sans le craindre. C'est alors qu'on a des croix et des épaulettes. — Je n'ai jamais vu

le danger, je ne sais pas si j'en aurais peur. Il me semble que non. Mais je ne comprends pas qu'il y ait du courage à risquer, par amuse-



ment de se blesser sans que cela soit utile à personne. Je voudrais même te voir, Jules, renoncer à ce jeu dangereux. — Laisse-moi donc : je te dis que tu es un poltron. Tu te rappelles que l'autre jour, à la fête de papa, tu n'a jamais osé tenir un pétard dans ta bouche pour le faire partir. — Tu sais, toi, que Charles, qui a voulu imiter ton exemple, a eu le visage tout brûlé et à failli être aveuglé. — Il est si maladroit! Voyons, me suis-tu cette fois? Une, deux.... Si tu ne viens pas, je dirai à tous nos camarades que tu as *canné*. — Tu diras ce que tu voudras. Mais, je t'en prie...

Ernest n'eut pas le temps d'achever, Jules venait de s'élancer, et tomba en poussant un grand cri. Il s'était presque démis le pied. Er-

nest eut à peine entendu crier son frère qu'il était près de lui. Je te l'avais bien dit, s'écria-t-il, pourquoi n'avoir pas voulu m'écouter! Quel chagrin éprouvera maman, et comment te ramener à la maison! — Ah! oui, cela me fait bien mal. Mais tu t'es donc décidé à sauter aussi; il pouvait t'en arriver autant. — Est-ce que je sais comment je suis venu? Je t'ai entendu crier. — Bon Ernest! tu as raison, j'aurais dû t'écouter. Ahi! — Appuie-toi bien sur moi. — Ah!... Mais nous n'irons pas loin comme cela... Mon Dieu! mon Dieu! que va dire, maman? Soutiens-moi donc de tes deux mains. — Je ne puis; j'ai le bras droit engourdi.

Ernest et Jules, comme on l'a vu, étaient frères. Jules, l'aîné, atteignait sa quinzième année, Ernest allait entrer dans sa quatorzième. Tous deux s'aimaient tendrement, nonobstant le peu de rapports qu'on a pu apercevoir entre leurs caractères. Le premier était ardent, pétulant, surpassant aux jeux d'adresse et d'agilité tous ses compagnons, grâce à un coup d'œil juste, à une vigueur pleine de souplesse, et à une témérité qui ne lui laissait redouter aucun péril. Ernest était plus froid, plus faible, et ne comprenait pas qu'on risquât sa vie en jouant. Il venait de montrer, au reste, qu'il y avait chez lui plus de prudence que de timidité, car il s'était précipité sans hésitation pour aller au secours de son frère, après avoir reculé quatre fois quand il n'était question que de répondre à un défi.

Les deux frères étaient fils d'un général dont le nom fut cité plus d'une fois avec distinction dans les bulletins de la grande armée, vivant d'une modeste retraite, prix honorable de ses longs services, de nombreuses blessures reçues au combat et d'infirmités contractées au bivouac. Il avait obtenu deux bourses dans un collége pour ses deux fils, et l'on vient de voir comment ils employaient une partie des loisirs des vacances. Une blessure rouverte retenait le général dans son fauteuil, sa femme demeurait près de lui pour apaiser par ses soins affectueux les douleurs qu'il ressentait et les impatiences qu'elles provoquaient, et l'unique domestique de la maison était trop occupée pour pouvoir accompagner MM. Jules et Ernest quand ils allaient faire une courte promenade aux Tuileries, distantes d'un quart d'heure tout au plus.

C'est dans une de ces promenades que l'aventureux Jules, excité par la vue d'un monceau de sable qu'on venait de déposer au pied de la haute terrasse du bord de l'eau, avait imaginé de faire à son frère un défi que celui-ci avait eu la sagesse de refuser.

Les deux enfants étaient sur le sable, Jules à demi-couché, Ernest à genoux près de lui, soutenant son frère, tous deux fort embarrassés de savoir comment ils regagneraient le logis paternel, et plus encore comment ils s'y prendraient pour modérer l'affliction que leurs bons parents allaient ressentir, lorsqu'ils virent venir à eux un vieillard

vêtu d'une redingote bleue, coiffé d'un chapeau à larges bords, et portant un ruban rouge à la boutonnière de sa redingote. Il était assez difficile de deviner à son costume quelle pouvait être sa profession.

J'ai entendu, leur dit-il en approchant, votre conversation du haut de la terrasse; j'ai vu l'accident qui vous est arrivé, je comprends votre embarras. J'espère que le premier sera peu de chose; quant à l'embarras, si vous voulez vous confier à moi, j'essaierai de vous en tirer.

La physionomie du vieillard, quoique douce et prévenante, avait un air imposant qui, accompagné de la décoration de la Légion-d'Honneur, fit penser aux deux frères qu'ils avaient affaire pour le moins à un officier d'un grade élevé.

Monsieur le capitaine, dit Jules, puisque vous êtes si obligeant, et puisque vous savez pourquoi et comment je me trouve où je voudrais ne pas être par ma faute, ayez la bonté de me prêter votre bras afin que j'essaie d'atteindre le bout du jardin. Là, sans doute, nous trouverons une voiture dans laquelle je pourrai monter, et qui nous ramènera, mon frère et moi, à la maison. — Essayons, dit le vieillard, mais laissez-moi auparavant toucher l'endroit qui vous fait souffrir. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de voir des blessures, et je suis devenu un peu habile. — Vous étiez chirurgien-major? dit Jules. — Pas précisément, mais il n'importe.

Le vieillard, après avoir palpé le bas de la jambe malade en homme qui s'y connaît, dit aux frères : Cela n'aura pas de suites; il n'y a qu'une légère enflure que quelques compresses camphrées dissiperont, moyennant un repos absolu de deux ou trois jours. Marchons donc doucement et sans crainte, en évitant autant que possible d'appuyer trop le pied; aidez-vous de mon bras et n'ayez pas peur de me fatiguer. J'ai porté plus lourd et beaucoup plus loin. — C'était un officier du train, pensa Jules, qui, en sa qualité de fils d'un général, s'était rendu fort savant dans la nomenclature des divers corps de l'armée.

La petite caravane se mit en marche lentement. Jules ne fit d'abord les premiers pas qu'avec quelques façons; mais le mouvement ne tarda pas à engourdir la douleur; et parce qu'il lui semblait qu'un garçon comme lui, qui se piquait d'un grand courage, dérogeait un peu, en paraissant avoir besoin d'un bras protecteur, il voulut faire voir qu'il était en état de s'en passer, et, remerciant l'inconnu, lui protesta qu'il pouvait marcher seul. Vous avez commis une imprudence, lui dit le vieillard, en faisant votre saut périlleux ; n'en commettez pas une seconde, non moins gratuitement, en faisant en sorte qu'un rien devienne quelque chose. —Monsieur, je vous remercie de nouveau mille fois, reprit Jules ; mais je vous assure que je ne me ressens plus

du tout de ma chute. D'ailleurs, j'ai assez de courage pour ne pas me laisser aller à la faible douleur de ce que vous-même n'appelez qu'*un rien*. Le fils d'un général doit savoir braver bien plus que cela. — Ah! vous êtes fils d'un général! dit l'inconnu. — Oui, et d'un général qui a gagné son premier grade sous la république, en s'emparant à lui tout seul, dans les plaines de la Champagne, d'une batterie d'artillerie prussienne. — A lui tout seul? mais cela est admirable! reprit en souriant le vieillard. Savez-vous, mon jeune ami, de combien de pièces de canons se compose une batterie, et combien il y a d'hommes pour la servir? — Vous le savez peut-être mieux que moi, repartit Jules avec quelque dédain; mais quand je dis seul, j'entends que mon père demeura seul du détachement envoyé pour s'emparer de la batterie. Tous ses camarades avaient été tués par la mitraille, après avoir tué eux-mêmes ou mis hors de combat les canonniers prussiens. — Ah! fit le vieillard. — Blessé lui-même grièvement, il eut la force, malgré sa souffrance, d'enclouer les canons, et ne tomba qu'épuisé en criant: *Vive la France!*... Ce fut son seul cri. Vous sentez bien que le fils d'un tel père ne peut dégénérer et doit imiter son courage. — C'est très bien pensé. Mais êtes-vous bien sûr que vous ne vous méprenez pas sur la valeur de ce mot : COURAGE? — Monsieur, dit Jules en se redressant, c'est une demande qu'on ne ferait pas à un élève de huitième, encore moins au fils... Le mouvement que fit Jules en prononçant ces mots rappela la douleur de sa foulure et lui arracha un cri dont il eut honte, il est vrai, aussitôt. Il lui sembla qu'il venait de donner un démenti à son héroïsme théâtral, au moment même où il s'efforçait d'en faire concevoir la plus haute opinion. Le vieillard parut le comprendre. — Mon cher ami, lui dit-il, permettez-moi de vous donner ce titre en faveur de mon âge, et peut-être quelque autre motif le justifiera-t-il plus tard à vos yeux: vous souffrez; soyez bien persuadé que le vrai courage ne consiste pas à nier la souffrance. Il se borne à aider la nature à la supporter avec patience lorsqu'on n'a rien de mieux à faire, à la braver si un grand intérêt l'exige, comme par exemple quand votre noble père oubliait ses blessures pour enclouer les canons prussiens. Tout ce qu'on fait au delà sent la fanfaronnade plus que le courage de bon aloi; la honte d'avouer qu'on est sensible à un mal réel est une faiblesse plutôt que la preuve d'une grande force d'esprit. Reposons-nous donc un instant sur ce banc de pierre; nous reprendrons notre marche quand l'ébranlement sera passé.

Jules sentait qu'en effet il lui serait difficile d'aller plus loin. Il consentit à s'asseoir.

Pendant tout ce temps, Ernest n'avait rien dit. Le vieillard, préoccupé des soins que réclamait l'état de Jules, n'avait donné qu'une faible attention à son frère. Il jeta à ce moment un coup d'œil sur lui

et fut frappé de sa pâleur. Qu'avez-vous donc, mon cher enfant, lui dit-il, vous trouvez-vous mal? Il ne faut pas que l'accident arrivé à votre frère vous affecte trop vivement. — Oh! non, monsieur, dit Ernest, c'est que... Et, perdant connaissance, il allait tomber. Mon Dieu, dit Jules en le retenant dans ses bras, voilà comme est mon pauvre frère. Il n'a pas plus de courage qu'une linotte. La seule vue d'une piqûre d'épingle le ferait tressaillir jusqu'à la moelle des os. Que ferait-il donc s'il souffrait comme moi? Ernest, mon cher Ernest, voyons, un peu de courage. Est-ce que le fils d'un général?... Il allait le serrer dans ses bras. Prenez garde, s'écria le vieillard, il a le bras cassé! — Ah! mon Dieu, et il n'en a rien dit, et il m'aidait à me soutenir, lui qui avait bien plus besoin de secours que moi! C'était de moi seul qu'il était occupé! Et Jules pleurait, parce qu'au fond Jules était bon garçon, et s'imputait franchement le mal arrivé; et le bon vieillard disait d'une voix émue en s'efforçant de faire revenir Ernest: Quel courage! c'est bien le digne fils du brave Durocher.

Cette dernière exclamation frappa seule l'esprit de Jules. Vous avez donc connu notre père? dit-il au vieillard lorsque Ernest eut repris ses sens. — Oui, j'ai eu cet honneur. Je n'en suis que d'autant plus affligé d'avoir à renouer connaissance avec lui en lui ramenant ses deux fils dans un pareil état.

Quelques promeneurs s'étaient attroupés. Avec leur aide, on transporta les deux enfants jusqu'à la porte du jardin; un fiacre fut appelé, et, quelques instants après, le vieillard était avec eux au milieu de la famille Durocher, embrassant le général, prodiguant des consolations à une mère désolée, et dirigeant avec calme les précautions les plus urgentes en attendant l'arrivée du docteur.

L'inconnu, qui avait cessé de l'être, n'était chirurgien que par circonstance. Ancien aumônier d'un régiment qui avait fait la courte et cependant si mémorable campagne de 1815, sous les ordres du général Durocher, et, huit ans plus tard, celle d'Espagne, celui-ci avait plus d'une fois admiré avec quel zèle, avec quel dévouement, le digne prêtre, timide à l'excès par nature, mais rendu fort par le zèle, donnait les secours de son ministère aux blessés sur le champ de bataille, à travers les balles et la mitraille, aux malades dans les hôpitaux, malgré le typhus et la fièvre jaune. L'abbé Laurens savait même, au besoin, y joindre les secours temporels, si l'aide major était occupé ailleurs, ou si l'ambulance était trop éloignée. Aimant les soldats confiés à sa charité comme un père tendre aime ses enfants, il était aimé d'eux également. Il profitait de leur attachement et de leur déférence pour les instruire à fuir les excès de toutes sortes qu'une armée en campagne ne se croit que trop permis sur un sol étranger; à supporter, sans murmurer, le regret de la patrie absente; à éviter d'ajouter aux maux de la guerre, déjà si grands

LACOSTE AINÉ.

L'abbé Laurent.

4

par eux-mêmes, des cruautés inutiles qui ne conviennent qu'à des sauvages. Le général, témoin de la supériorité du *régiment de l'abbé Laurens* sur tous les autres, l'avait nommé le régiment modèle, et il s'était pris d'une vive affection pour le respectable aumônier. Ce fut donc avec bonheur qu'il le pressa dans ses bras, malgré la triste occasion qui réunissait les deux vieux amis séparés depuis plusieurs années.

Le rétablissement de Jules ne se fit pas attendre. Il n'en fut pas de même à l'égard d'Ernest. Le chirurgien qu'on avait dû s'empresser d'appeler dès le premier moment avait mal réduit la fracture ; il fallut, au bout de trois jours, opérer une nouvelle réduction. Le pauvre enfant subit l'opération avec fermeté, mais un fâcheux incident amena la gangrène, et il ne resta plus qu'à se résoudre à l'expédient terrible de l'amputation.

Ce ne fut pas sans efforts qu'on parvint à déterminer le patient à s'y soumettre. Jules ne négligeait pas de lui représenter que le fils d'un général devait savoir souffrir avec courage. M. Durocher, présent à ses exhortations, gardait le silence. Mais trouvant, quelques instants après, Jules à l'écart : J'admirais, lui dit-il, tantôt les leçons d'héroïsme que tu donnais à ton frère. Je suis fier de me voir un fils si courageux en paroles qu'il ne démentirait pas sans doute dans l'action. Jules se rengorgeait. — Assurément, dit-il, le fils... — Bon, bon, interrompit M. Durocher, laisse là ton général et écoute-moi. L'occasion se présente. — Parlez mon père. — Elle est grave. — Tant mieux. Vous verrez ! — Tu me suppléeras ; car je n'aurais pas la force. — Vous !... Et Jules, orgueilleux de passer dans l'opinion de son père pour être plus courageux que lui, croyait se sentir grand comme un tambour major, de même que Bouchardon pensait avoir quarante pieds de haut quand il lisait Homère [1]. L'opération que va subir ton pauvre frère est dangereuse, principalement parce que ses souffrances précédentes l'ont épuisé, et il est malheureusement possible que l'accident qui rend l'amputation nécessaire se reproduise encore après. — Et alors ?... dit Jules avec anxiété. — Alors.... M. Durocher ne put achever, et une larme mouilla sa paupière. Jules comprit tout, excepté la larme qu'il avait vue s'échapper des yeux de son père. Un général pleurer ! Cela dérangeait toutes ses idées et lui semblait aussi extraordinaire que si le soleil se fût mis à marcher à rebours. Il

[1] Bouchardon, célèbre sculpteur du siècle dernier, beaucoup trop vanté par ses contemporains, beaucoup trop déprécié par l'école davidienne. Il est impossible de méconnaître de la grandeur et de l'élévation dans ses principales œuvres ; mais elles n'atteignent pas le degré que ferait supposer son enthousiasme pour les poèmes d'Homère, qu'il ne lut jamais, au reste, que dans les froides traductions qu'on connaissait alors. Parmi ses travaux les plus remarquables encore existants, il faut citer la fontaine de la rue de Grenelle-Saint-Germain et les statues du chœur de l'église de Saint-Sulpice.



n'avait jamais entendu dire que Caton, Régulus, Mutius Scævola eussent versé des larmes. L'âge seul avait pu produire une pareille faiblesse chez M. Durocher, et Jules pensa montrer une grande supériorité en refoulant une larme que la nature allait lui arracher aussi.

Toi qui as un courage si fort au-dessus de ton âge, reprit le général, tu demeureras auprès d'Ernest pendant l'opération pour le soutenir par la fermeté de ton visage, car ce qu'on craint surtout, c'est que la force l'abandonne, et le docteur désire avoir autour de lui, pour soutenir le courage du patient par leur contenance impassible, des assistants sûrs d'eux comme tu l'es de toi. Jules était devenu pâle. Le général ne parut pas s'en apercevoir. D'ailleurs, ajouta-t-il, il est juste que celui qui a été la cause du mal aide, autant qu'il est en son pouvoir, la victime à le supporter. Je ne doute pas plus du courage d'Ernest que du tien, et il a sur toi l'avantage d'en avoir donné des preuves incontestables; mais il a déjà tant souffert, ce noble enfant, et il est si faible! Comprends bien, Jules, que s'il résiste à l'opération, Dieu, il faut l'espérer, nous fera cette grâce, il se trouvera privé, par ta faute, de la possibilité de se procurer les moyens d'existence que je ne puis lui laisser, puisque ma pension ne me survivra pas. Il est donc devenu pour toi plus qu'un frère. Ernest est à présent presque ton fils. Tu lui as rendu un protecteur indispensable, c'est toi qui dois lui en servir, et il faut le protéger contre les douleurs aussi bien que contre les privations. En t'acquittant religieusement de cette dette sacrée du malheur que tu t'es imposée toi-même, tu montreras plus de vrai courage, un courage plus difficile, que celui de l'homme qui va arracher la mèche d'une mine prête à sauter, et il n'est peut-être pas mal que tu puises la force nécessaire dans l'exemple que te donnera ton frère de celui qu'on peut déployer contre la souffrance présente et la perspective du triste avenir qui doit la suivre.

M. Jules se trouva quelque peu humilié en se voyant invité par son père à prendre d'Ernest une leçon de courage. Il n'était pas bien convaincu encore que l'opinion qu'il s'était faite de cette vertu fût erronée, mais il ne voulait pas non plus qu'on pût douter du sien, quelque fausse application qu'on en voulût faire. Il se prépara donc à assister à l'opération, malgré sa répugnance. L'abbé Laurens devait pareillement s'y trouver, en apparence pour soutenir le moral d'Ernest s'il venait à faiblir, en réalité pour veiller sur Jules, dont son père doutait un peu plus.

Les choses se passèrent comme M. Durocher l'avait prévu. Ernest, qui s'était désolé comme un enfant jusqu'à ce que la résolution fût irrévocablement arrêtée, soutint sans pâlir la vue des apprêts et se soumit, avec celle d'un homme fait, à la scie du chirurgien.

tandis que Jules, qui avait tranché du héros dans ses paroles, les lèvres blanches, tremblantes, et les yeux voilés, allait tomber en syncope, si l'abbé Laurens ne l'eût emporté hors de la chambre.

Il ne faut pas concevoir une trop mauvaise idée du courage ou de l'affection fraternelle de Jules par suite de la faiblesse qu'il montrait dans cette cruelle occasion. Pour une infinité de gens dont l'énergie



ne saurait être mise en doute, il serait impossible de supporter un semblable spectacle, tandis qu'ils rempliraient le rôle du patient sans jeter un seul gémissement. Le tort de Jules n'était pas de céder à la nature. Il consistait uniquement à viser, si l'on peut dire, à une sorte de courage à échasses. Nous ne devons pas non plus accuser son père de dureté pour avoir voulu donner à son fils une leçon qui lui fît comprendre à la fois la fausseté d'un système qui tend à placer le courage dans la tête et non dans l'âme, le ridicule de la présomption de ceux qui, sans connaître par expérience ce que peuvent être les souffrances pour autrui, s'ingèrent de leur donner des conseils dont ils auraient besoin tout les premiers; enfin, la possibilité que la force d'âme se trouve précisément chez celui où l'on s'attend le moins à la rencontrer. Il espérait surtout fortifier l'attachement de Jules pour Ernest par la connaissance complète de tout ce que ce dernier souffrait pour et par son frère.

Les craintes conçues par le docteur ne se réalisèrent pas : au temps ordinaire, Ernest entra en convalescence. Une guérison complète s'ensuivit, mais les soins que sa santé ébranlée exigèrent longtemps encore et la perte de son bras ne lui permirent pas de reprendre le chemin du collége, où Jules retourna seul. M. Durocher se vit en conséquence obligé de se charger lui-même d'achever l'éducation de

l'enfant, aidé du dévouement de l'abbé Laurens, autrefois professeur de seconde au célèbre collége de Juilly, avant d'embrasser l'état ecclésiastique. Le général, de son côté, était un excellent mathématicien. Ernest, comprenant combien son malheur devait lui rendre les épreuves de la vie plus difficiles qu'à tout autre, ayant peut-être aussi pénétré le secret des obligations contractées envers lui par son frère, se livra avec activité et persévérance aux exercices nécessaires pour s'accoutumer à suppléer à la privation de son bras droit, et aux études capables de le mettre à même de se créer, malgré cette privation, une existence indépendante et honorable. L'accomplissement de cette double et laborieuse tâche exigeait plus d'efforts de sa part que de tout autre, car le pauvre Ernest avait naturellement peu d'adresse et ne saisissait qu'avec quelque peine les démonstrations un peu abstraites; mais, ainsi qu'il arrive à tous ceux qui prennent la résolution d'opposer à la pesanteur de l'esprit l'opiniâtreté au travail, ce qu'Ernest n'apprenait que péniblement se gravait ensuite dans sa mémoire d'une manière ineffaçable. Avec les mêmes efforts, il parvint en peu de temps à écrire assez lisiblement et assez rapidement de la main gauche pour faire ses devoirs d'écolier, et ce fut un jour heureux que celui où il put informer lui-même son frère de ses progrès par une lettre écrite de sa meilleure écriture.

Ce n'était pas assez. Il avait lu que le peintre Jouvenet, devenu paralytique du bras droit, s'était mis à exécuter un de ses tableaux les plus capitaux avec l'autre main, et y réussit de telle manière, qu'on ne remarque presque aucune différence entre ce tableau et ses œuvres précédentes les plus estimées [1]. Ernest pensa en conséquence pouvoir reprendre le dessin qu'il avait dû abandonner. Il trouva d'abord l'entreprise plus difficile que celle de l'écriture, parce qu'il n'est pas possible de tourner le papier à la commodité de la main comme on le fait pour écrire; mais, ici encore, la persévérance triompha de la difficulté. La première tête qu'il exécuta de cette manière fut offerte à sa mère et mise dans un beau cadre doré qui demeura appendu dans le modeste salon comme un trophée que le général ne regardait pas avec moins d'attendrissement que sa décoration, souvenir glorieux de sa première victoire.

[1] Ce tableau est celui de la Visitation, dit aussi du *Magnificat*, qu'on voit dans le chœur de l'église de Notre-Dame de Paris.

Ernest ne pouvait pas deviner alors un autre exemple bien plus frappant, bien plus extraordinaire encore de ce que peut la force de la volonté unie à l'intelligence. Il n'est personne à Paris qui ne connaisse, soit personnellement, soit par ses œuvres, l'ingénieux artiste qui, privé par la nature de l'usage de ses deux mains, et poussé néanmoins par son goût irrésistible pour la peinture, s'est mis à peindre AVEC LE PIED. Il y a longtemps que le poète a dit : *Improbus labor omnia vincit*.

Jules, avec plus de vivacité dans l'esprit, ne travaillait pas avec moins d'ardeur. Il n'avait pas oublié les paroles de son père : *Ernest est devenu pour toi plus que ton frère : il est presque ton fils. Tu lui as rendu un protecteur indispensable, c'est toi qui dois l'être ;* et il ne négligeait rien pour se mettre en état de remplir cette noble mission qui le relevait à ses yeux et lui rendait le souvenir du malheur d'Ernest moins amer. Lorsque le retour des vacances réunissait de nouveau les deux frères, il fallait voir de quels soins Jules entourait Ernest, et avec quelle tendresse Ernest les recevait de Jules.

Cette parfaite abnégation de l'un et de l'autre n'était pas l'effet du seul amour fraternel, du seul sentiment humain du devoir. On ne sait que trop combien souvent l'intérêt, l'amour-propre, la jalousie, l'incompatibilité de caractère, élèvent de rivalités, de dissensions, quelquefois de haines, entre des êtres qui, sortis du même sein, devraient demeurer unis par une tendresse et un dévouement inaltérables. Le vénérable abbé Laurens avait cherché à consolider les sentiments réciproques des deux frères en les asseyant sur la charité chrétienne, cette unique source des véritables et solides vertus. Il s'appliquait, d'autre part, à rectifier les fausses idées de Jules sur le courage. Croyez-vous, lui disait celui-ci, que ces grands hommes de l'antiquité, qu'on nous cite comme des modèles d'héroïsme, aient quelquefois répandu des larmes ? — L'histoire n'en dit rien, répondait l'abbé, mais on peut supposer que les gens qui avaient fait divorce avec la nature et avec la raison, au point de nier la douleur quand elle les tordait sur leur lit, auraient eu honte de laisser apercevoir que leur cœur n'était pas tout-à-fait pétrifié. Ce que je sais mieux, c'est que le Christ *pleura* sur la destruction de Jérusalem ; c'est que, dans la douloureuse nuit du Jardin-des-Oliviers, *il fut saisi de frayeur, d'une extrême affliction, sua des gouttes de sang* aux approches du supplice de la croix, et *supplia son père d'éloigner ce calice, s'il était possible.* Dieu fait homme s'est mis au niveau de l'humanité ; les héros païens, en voulant se faire dieux, se sont faits statues seulement. Jésus-Christ a pourtant donné un bel exemple de courage en supportant sans se plaindre ces ignominies, ces tourments dont la prévision avait rendu *son âme triste jusqu'à la mort*, et qu'il pouvait si facilement éviter, soit en niant la vérité, soit en faisant usage de sa puissance contre ses bourreaux. Il nous apprend ainsi qu'il faut accepter le péril quand il se présente, et non l'aller chercher. — Je comprends, disait Jules ; cependant nous ne pouvons blâmer ces hommes généreux qui volent au secours de leur semblable entraîné par les flots, menacé par les flammes, ou attaqué par des assassins. — Certainement non, mais on ne peut louer ceux qui prennent pour habitude de risquer sans nécessité louable leur vie à la pointe d'une épée, comme des spadassins, sur une corde

raide ou sur une échelle, comme des bateleurs, dans l'eau, comme des chiens de Terre-Neuve. *Celui qui aime le péril y succombe*, dit l'Écriture ; celui qui le fuit lâchement quand Dieu le lui présente désobéit à ses ordres et manque de confiance dans sa miséricorde. Personne ne sait à quel genre d'épreuves il est destiné ; il doit donc attendre. Léonidas et d'Assas sont morts glorieusement, frappés par le fer ennemi. Croyez-vous que Fabius, qui triomphe sans combattre, que Desgenettes, qui s'inocule la peste, que dis-je ? que l'humble sœur de charité, qui se fait une loi de vaincre sans cesse les répugnances les plus naturelles pour le soulagement d'autrui, qui s'expose tous les jours à une mort sans faste entre les murs d'un hôpital, le cèdent en courage aux héros des Thermopyles ou de Clostercamp, ou que leur genre de courage soit de moins bon aloi ? Frédéric-le-Grand citait, comme étant le plus courageux de son armée, un jeune fifre qui, à l'une de ses batailles les plus sanglantes, avait joué, durant toute l'action, de son instrument sans faire une fausse note. N'est-il pas vrai qu'en fait de combat, plus il se prolonge, et plus il faut de courage pour le soutenir ? Eh bien, nous avons des ennemis qui nous livrent pendant toute notre vie un combat acharné. C'est l'adversité : ce sont nos passions. Celui qui parviendra à les vaincre aura donc déployé plus de courage que celui qui aura, durant quelques instants, soutenu sans faiblir le choc d'un accident ou l'attaque d'un autre homme. Vous voyez bien, mon cher Jules, qu'il est bon de définir le vrai sens du mot courage, pour éviter de le confondre avec la témérité ou la folie.

A Ernest, il se contentait de rappeler que le Seigneur a dit : *J'ai vu la misère de ceux qui sont sans secours. J'ai entendu les gémissements du pauvre, et maintenant je vais me lever :*

Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui succombez sous le faix, et je vous soulagerai.

Les deux jeunes gens terminèrent leurs études à peu près en même temps, Jules au collége, Ernest à la maison paternelle. Ce dernier avait le génie de la mécanique. Une grande manufacture, instruite de son aptitude et de la solidité de son caractère, voulut l'année suivante se l'attacher, malgré sa jeunesse et son infirmité, à des conditions avantageuses. Jules, voyant son frère en position de se suffire, sentit renaître son goût pour l'état militaire. Il entra donc à l'École polytechnique, et en sortit avec le grade de sous-lieutenant pour suivre l'armée qui partait, sous le commandement du général de Bourmont, pour conquérir l'Algérie. Le jeune officier, dès son début, se distingua au point de mériter d'être décoré sur les ruines mêmes de la Cashba, à la prise de laquelle il avait concouru d'une manière efficace.

De son côté, Ernest étudiait dans sa manufacture l'exécution d'une

nouvelle machine qui devait faire révolution dans la fabrication des tissus.

Pendant ce temps, une autre révolution se préparait. Les ordonnances de juillet 1830 avaient paru. Les terribles faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau envoyaient leur population redoutable contre le palais des rois. Ses flots mugissants inondaient comme un torrent débordé les rues du centre de la capitale; l'orage grondait et laissait de temps à autre échapper de son sein menaçant les éclairs et la foudre. Le sang coulait.

Le soleil du 28 juillet venait de se lever; la nuit n'avait pas calmé la tourmente populaire. Quelques-uns des ouvriers attachés à la manufacture où Ernest était employé étaient venus pour reprendre leurs travaux; mais, détournés par l'inquiétude générale des esprits, et plus encore par l'absence de leurs camarades, ils se disposaient à quitter à leur tour l'atelier pour aller les rejoindre. Ernest, seul chef de la maison en l'absence du directeur, prévenu de leur dessein, vint au milieu d'eux. Quel sentiment vous pousse? leur dit-il. Appartient-il à de bons ouvriers de se mêler à des troubles populaires? Est-ce en abandonnant votre travail pour aller faire dans la rue de la politique à coups de fusils que vous gagnerez le pain qu'attendent vos femmes et vos enfants? Que savez-vous si, pendant que vous vous battrez pour des questions que vous ne pouvez bien comprendre, d'autres ne chercheront pas à profiter des désordres pour en commettre aussi à leur profit? Nous avons des magistrats: laissons-leur le soin de démêler ce qui est juste de ce qui est injuste. Ne mettons pas la violence à la place de la loi. Si vos magistrats vous appellent au nom de la justice en péril, il sera temps de leur obéir. Jusque-là, tenez-vous paisibles. Quant à moi, je déclare que celui qui, pour le moment, sortira d'ici, n'y rentrera pas.

Personne, après ces paroles raisonnables, ne tenta plus de sortir, mais personne aussi ne se remit à l'ouvrage. L'anxiété paralysait les mains comme les intelligences.

Mes amis, leur dit encore Ernest, comme il est impossible de prévoir si des malfaiteurs ne seront pas disposés à profiter de ces moments de trouble pour venir piller une maison où l'on sait qu'il peut y avoir un riche butin à faire, nous allons, par précaution, nous armer afin de nous défendre en cas d'attaque. Il existe plusieurs fusils laissés par d'anciens employés qui faisaient partie de la garde nationale à l'époque où elle fut licenciée. Je vais vous les faire distribuer. Nous retrouverons peut-être bien aussi quelques vieux uniformes que les plus prudents d'entre vous feront bien de revêtir; cela impose toujours plus qu'une blouse ou une veste.

On chercha, et l'on trouva en effet deux capotes, six habits et trois vieux bonnets à poil à demi rongés par les vers, une douzaine

de sabres, de gibernes, et autant de fusils de munition ou de chasse ; mais il n'existait dans la maison ni poudre ni balles, et Ernest ne voulut pas permettre qu'on sortît pour s'en procurer. Il fit monter au milieu de la cour un vieux baril plein de poussier de charbon de terre. Les habits et les armes furent distribués entre les vingt-deux personnes qui étaient présentes, ce qui laisse supposer que chacun était équipé d'une manière qui eût pu paraître plaisante dans toute autre circonstance; mais le bruit de la fusillade et de l'artillerie qui se faisait entendre sans discontinuer, et dont chaque explosion était suivie d'une explosion de cris faciles à interpréter, ne permettait guère de voir le côté grotesque des choses.



Ces apprêts avaient pris une bonne partie de la matinée et assez occupé tout le monde pour faire oublier l'envie de sortir. On allait procéder à un léger repas, lorsque tout à coup la grosse cloche de la porte fut mise en mouvement avec violence. Voyez par le guichet, dit Ernest au portier, qui ce peut être, et n'ouvrez pas sans mon ordre. — C'est un officier qui a la figure ensanglantée. En même temps, une voix se fit entendre à travers le guichet. Ernest, c'est toi! Fais-moi ouvrir sur-le-champ, ou je suis perdu !... — Mon frère !... Ouvrez, ouvrez vite, cria Ernest au portier. La porte, en s'ouvrant, laissa entendre des clameurs furieuses qui semblaient s'approcher rapidement. Ernest, dit Jules, je suis perdu, perdu, te dis-je! ils ont tué mon cheval, ils m'ont blessé au front. Six aides-de-camp ont déjà mordu la poussière. Des armes! des armes! Je leur ferai du moins payer mon sang, s'ils en ont soif!

Ernest ne pouvait comprendre comment il se faisait que Jules, qu'il croyait en Afrique, se trouvât à Paris au milieu du carnage; mais ce n'était pas le moment des explications, car la foule, que le jeune officier n'avait pu devancer que de quelques toises, était déjà à la porte et sommait de l'ouvrir si l'on ne voulait la voir enfoncer.

La situation devenait de plus en plus critique. On ne savait à qui l'on avait affaire. La troupe paraissait nombreuse ; elle était certainement menaçante. Aux acclamations de VIVE LA CHARTE ! qu'elle poussait, se mêlaient des cris sinistres. Il était impossible de rien espérer de bon d'une multitude qui se ruait avec ces démonstrations sur les traces d'un seul homme. Le cri politique n'était évidemment qu'un symbole emprunté par des malintentionnés pour déguiser des desseins auxquels la politique était complètement étrangère.

Ernest sentit cela tout d'un coup. Jules, se voyant sur un terrain ami, avait repris le calme qui convient à l'officier. Mes amis, disait-il, si vous voulez suivre mes conseils, nous saurons bien résister. Il ne faut qu'un peu de courage.

Ernest connaissait trop bien l'histoire de nos révolutions pour s'abuser sur l'étendue du péril qui menaçait son frère. D'une autre part, il ne savait trop quelle confiance il pouvait avoir dans les dispositions de ses ouvriers qui gardaient le silence et ne laissaient aucunement apercevoir l'impression produite sur leur esprit par cet incident tout-à-fait inattendu. Il voulut les interroger. Mes amis, leur dit-il, souffrirez-vous qu'on vienne égorger mon frère au milieu de nous? — Non, non, s'écrièrent-ils, si nous pouvons le sauver. — Je compte sur vous, donc, mais que chacun m'obéisse. Rangez-vous au fond de la cour, tout prêts à faire le simulacre de tirer à mon premier commandement. Que quatre hommes des plus résolus se tiennent aux deux côtés de la petite porte et soient prêts à exécuter mes ordres au moindre signe. Toi, mon cher Jules, retire-toi; la vue de ton uniforme nous compromettrait au lieu de nous servir. — Quoi? tu voudrais...—Je te demande de me laisser agir comme je crois devoir le faire. Si l'on se bat, libre à toi de venir nous aider; nous n'aurons alors personne de trop. Les ouvriers applaudirent. Jules, subjugué par ce ton d'autorité qu'il ne soupçonnait pas chez son frère, se retira, rassuré en voyant le sang-froid qu'il montrait dans un pareil moment et les dispositions qu'il prenait avec tant d'assurance. Il se résolut toutefois d'observer tout d'un endroit d'où il ne pouvait être aperçu, et de voler au secours d'Ernest s'il le voyait menacé de quelque danger.

Tout cela se passa en beaucoup moins de temps que n'en a pris notre récit. Néanmoins les assaillants, irrités du délai qu'on mettait à leur répondre, se mettaient de leur côté en devoir d'exécuter leur menace ; heureusement la porte était solide et la foule, encombrée dans une rue étroite, ne pouvait agir en pleine liberté.

Quand tout fut prêt selon le désir d'Ernest, qui se plaça près de son baril de poussier, un pistolet sans chien à la main (on n'avait pu en trouver un en meilleur état), il commanda au portier d'ouvrir, ordre que celui-ci n'exécuta pas sans péril d'être écrasé par le flot

qui se précipita aussitôt, et d'où s'échappaient ces cris : Où est-il ? où est-il ? Qu'on nous le livre ! sinon.... Tous ces furieux étaient armés, mais, pour la plupart, de ces armes étranges dont beaucoup eussent été embarrassés de faire usage ; les autres tenaient des sabres, des épées, des haches. Par bonheur, aucun n'avait d'armes à feu. La bonne contenance des ouvriers et de leur commandant, l'impassibilité avec laquelle ils accueillaient ces clameurs, produisirent un prompt effet. L'hésitation parut prendre la place de la colère. Ernest remarqua tout de suite cette circonstance favorable et le parti qu'il pouvait en tirer. Comme on vit qu'il voulait parler, une sorte de silence s'établit. Puis-je savoir, messieurs, dit-il d'un ton ferme, ce qui vous porte à violer le domicile de citoyens paisibles ? — Où est-il ? où est-il ? recommencèrent-ils à crier ; où est l'officier ? où est l'aide-de-camp ? Il est entré ici, nous le voulons ! — Et qu'en voulez-vous faire ? — Nous voulons venger sur lui la mort de nos frères égorgés par son général. Oui, oui ! nous le voulons ! — C'est-à-dire, reprit Ernest avec plus de fermeté encore, que vous voulez commettre un assassinat de sang-froid sur un homme sans défense ?—Pas tant de raisons, livrez-le nous, ou nous allons mettre le feu à la maison ! Ernest fit signe aux quatre hommes de garde à la porte de la fermer, ce qui fut exécuté non sans quelque peine ; à un autre signe, les ouvriers postés au fond de la cour firent mine d'apprêter leurs armes. Messieurs, l'officier que vous cherchez est mon frère ; il me serait étranger, que je n'aurais pas la lâcheté de livrer un homme qui s'est fié à moi. Mais vous n'avez rien à demander ici, car vous êtes mes prisonniers ! Bas les armes, ou je fais tout sauter ! cria-t-il en approchant son pistolet du baril, tandis qus sa petite troupe, le secondant à merveille, faisait le mouvement de coucher en joue.

Ce mouvement imprima une panique générale. Ceux qui étaient contre la porte voulurent se sauver, mais, la trouvant fermée, ils se mirent à crier. Leurs cris, mal compris, achevèrent d'épouvanter ceux qui étaient au premier rang, et qui se crurent attaqués par derrière. Bas les armes ! répéta Ernest, sans leur donner le temps de se remettre de leur surprise ; à cette condition seule on vous ouvrira, ou pas un seul ne sortira en vie !... En un instant, les tridents, les lances gothiques, les sabres, tombèrent à terre en un monceau. Ernest était trop pressé d'être délivré de ces importuns visiteurs pour les retenir. Ouvrez les portes, dit-il, et laissez sortir tout le monde. Personne ne demanda son reste. En une minute, la cour demeura vide, et les portes furent refermées et barricadées avec soin, de crainte d'une nouvelle attaque, mais elle n'eut pas lieu. On fit néanmoins une garde attentive le restant du jour, la nuit et le lendemain, jusqu'à ce que la nouvelle de la prise des Tuileries eût annoncé que tout était fini et qu'une dynastie venait de passer.

Les deux frères s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre. Jules



avait raconté à Ernest comment, envoyé à Paris pour porter des dépêches après le départ du bâtiment qui avait annoncé la prise d'Alger, il était arrivé précisément au moment où la lutte venait de s'engager entre le gouvernement et le peuple; que le maréchal Marmont, dont il était connu, l'avait retenu pour lui servir d'aide-de-camp; qu'en portant des ordres, il était tombé, au détour d'une rue, dans cette troupe de furieux, qui combattaient.... contre les réverbères, criaient : A l'archevêché ! à l'archevêché ! Hourra sur l'aide-dc-camp ! lorsqu'il reconnut qu'il était près de la maison de son frère et s'empressa de venir y chercher un refuge, après s'être débarrassé de son cheval, qui venait d'être abattu. Je ne pensais pas, mon cher Ernest, être suivi de si près, sans quoi je ne serais pas venu attirer sur toi et ces braves gens un danger que tu n'as su éviter que par une rare présence d'esprit et un courage dont je ne t'aurais pas cru capable autrefois, ajouta-t-il avec un léger sourire. Mais quand on est fils d'un général... — Brisons là, dit Ernest en souriant aussi, et allons voir si après notre victoire, qui n'a coûté ni sang ni larmes, nous pourrons trouver à déjeuner.

Jules est retourné en Afrique et porte aujourd'hui, comme son père, deux belles épaulettes étoilées, et la croix d'officier de la Légion-d'Honneur brille sur sa poitrine. Ernest, l'un de nos ingénieurs les plus distingués, est devenu l'associé, le gendre, enfin le successeur du riche fabricant dont il sut, par son courage, sauver

la fortune ; et le vieil abbé Laurens, qui vit encore, dit quelquefois, quand il raconte l'histoire des deux fils du général : Le courage qui se montre sur le champ de bataille est grand et noble, mais celui qui lutte sans se démentir contre l'adversité, qui va jusqu'à triompher des obstacles opposés par la nature, est plus grand et plus noble encore, du moins est-il peut-être le plus difficile.





HISTOIRE

DE

L'ULÉMA CHERIFFEDDYN-EL-CHAMY [1], SURNOMMÉ BAKIL-HARIS,

ET DE

L'ÉCOLIER ALNASCHAR.

.....De serpents nourrie et dévorée,
Veille l'envie. . . . .
Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour.
J.-B. ROUSSEAU. (*Ép.*)

Avant d'envier la beauté d'une pêche, assure-toi qu'elle ne renferme pas un ver.
(*Proverbe turc.*)

L'ulémâ Chériffeddyn et son écolier Alnaschar. — Comment celui-ci trouva un trésor et comment l'ulémâ en devint possesseur.

La ville de Damas était renommée alors dans tout l'Orient pour l'excellence de ses écoles; l'école du vieux ulémâ [2] Chériffeddyn était renommée entre toutes les écoles de Damas pour l'excellence des

[1] *El-Châmy*, de Damas. Cette ville, dont le vrai nom est Demeshq, est appelée aussi Châm.

[2] *Ulémâ*, qui signifie sage, docte, savant, est le titre qu'on donne aux hommes qui s'occupent des sciences ou des connaissances élevées, mais principalement aux gens de loi, aux théologiens.

études qu'on y faisait; et l'écolier Alnaschar excellait pour sa paresse, son insouciance et son indocilité, parmi ses nombreux camarades qui fréquentaient cette école. Il pouvait donc passer, au moyen de certain syllogisme bien connu, pour le plus paresseux, le plus insouciant et le plus indocile des jeunes disciples de l'islamisme. Ne manquant pas d'intelligence, il avait encore plus d'amour-propre, et comme tous ceux qui se fient sur les moyens qu'ils possèdent ou qu'ils croient posséder, il se disait, en voyant ses camarades remporter tous les prix au grand concours de l'université de Damas, tandis qu'il n'avait jamais pu obtenir le moindre *accessit* : C'est bon, c'est bon! quand je le voudrai bien viendra mon tour; et tous ces vaniteux-là, qui ne doivent leurs succès qu'à mon indolence, seront un peu refoulés le jour où je me mettrai en train tout de bon. Et en effet il eût pu faire ce qu'il disait s'il l'eût voulu fermement; mais, à son grand préjudice, il ne le voulait pas et ne sortait jamais de son éternel : Nous verrons, nous verrons! En attendant, les *pensums* et les retenues pleuvaient sur lui.

L'ulémâ le grondait souvent et lui représentait combien il était honteux à un grand garçon de quatorze ans de faire l'école buissonnière pour aller jouer, comme un polisson, aux billes ou à la toupie, flâner aux escamoteurs qui vendent de la poudre qui fait gratter, et aux baladins qui avalent des sabres. Il le mettait à genoux, ou les bras en croix, au milieu de la classe, quand il le surprenait griffonnant sur ses cahiers de devoirs des caricatures, où figuraient assez souvent le vénérable ulémâ lui-même ou quelques professeurs, ou bien arrachant les pages de son dictionnaire pour en faire des cocotes ou des gondoles qui, *à la sortie*, s'en allaient flotter sur le premier ruisseau. Il lui représentait, enfin, qu'unique enfant d'une pauvre veuve, c'était pour lui un devoir de s'instruire, afin de se mettre en état de soutenir la vieillesse de sa mère.

Chériffeddyn revenait sur tous ces points en parcourant un nouveau devoir, non moins plein de fautes d'inattention que les devoirs précédents, et illustré en plus d'une méchante caricature représentant Alcibiade se couchant sur le pavé en travers d'un omnibus pour achever un coup de billes. Dans l'esprit d'Alnaschar, ce trait un peu défiguré de la vie quelque peu excentrique du disciple de Socrate était ce qui lui faisait le plus d'honneur.

Vous croyez, disait Chériffeddyn à son élève, vous faire un beau mérite par ces burlesques travestissements qui peuvent provoquer le sourire chez quelques sots; mais sachez que, comme le dit notre grand poète Sady:

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Ce ne seront pas de plats lazzis et des jeux d'enfants au-dessous de

votre âge qui feront de vous un homme et vous procureront une profession honorable. Vous perdez ainsi misérablement un temps que vous regretterez amèrement quand il sera trop tard pour le regagner.—Vous en parlez par expérience, vénérable cheykh [1], répondait impertinemment l'écolier, mais ces jeux-là ont aussi leur beau côté, et je pourrais bien faire voir qu'on n'y perd pas toujours son temps comme vous le dites. — Est-ce que vous iriez, reprit l'uléma, jusqu'à jouer de l'argent? Alors, que le Prophète vous protége, car, comme ni vous ni les mauvais sujets que vous fréquentez n'en possédez qui vous appartienne, il n'y a que le vol.... — Doucement, maître, interrompit vivement Alnaschar, ne vous hâtez pas de porter de semblables accusations. On peut avoir une mauvaise tête, or je conviens que la mienne ne vaut pas grand'chose, et malgré cela ne rien faire de honteux. — Tout ce que vous faites est honteux, répliqua Chériffeddyn, je vous l'ai dit cent fois et votre pauvre mère encore plus souvent. Une mauvaise tête conduit à tout; elle détruit la sensibilité du cœur et jette souvent, par les motifs les plus futiles, dans les excès les plus répréhensibles. — Moi j'ai bon cœur, observa Alnaschar, tout le monde le dit. — C'est là l'excuse de tous les gens qui vous ressemblent, reprit Chériffeddyn. Ils s'imaginent qu'une parole d'amitié à l'ami qu'ils viennent d'offenser par leur orgueil ou par leur causticité; une larme répandue sur un animal qu'ils auront mutilé dans un moment de colère ou de malice; quelques regrets sur une faute commise pour avoir méprisé de sages conseils, réparent tout. J'ai rencontré une foule de ces gens sur mon passage, et j'ai reconnu que tout cela n'est que lâche égoïsme, et rien de plus. Vous parlez de la bonté de votre cœur, prouvez-la donc cette bonté en commençant par vous conduire de manière à sécher les pleurs que votre mère répand sur vous et sur elle-même, en songeant à la misère qui la menace et dont vous pouvez la préserver par votre travail. — J'y songeais sérieusement, dit Alnaschar en prenant en effet un air sérieux, depuis que j'ai trouvé un trésor. — Un trésor! vous avez trouvé un trésor, vous, Alnaschar, un étourdi, un joueur de billes et de toupie!... Hélas! j'ai cinq fois votre âge, j'ai travaillé plus qu'on ne saurait dire, je me suis livré aux sciences les plus ardues, dans l'espoir que moi aussi je trouverais quelque jour un trésor, mais tous mes efforts ont été vains! Un trésor!.... Il n'y a qu'aux gens qui n'en sont pas dignes que le bien arrive!

Cette dernière réflexion, faite *in petto* par l'ulémâ, eût infailliblement arrêté sur les lèvres d'Alnaschar, s'il l'eût entendue, la confi-

[1] Cheykh est l'équivalent du *senior* latin. Il signifie proprement vieillard et est devenu, comme notre mot seigneur, un titre honorifique qui s'applique à toutes les personnes élevées en fonctions, en dignité, en faveur, ou en sagesse.

dence prête à lui échapper. Et où est-il, ce trésor? demanda Chériffeddyn, en faisant passer avec effort cette question par son larynx desséché comme si une fièvre subite venait de s'emparer de lui. — Dans ma poche, répondit l'écolier. — Il n'est donc pas bien gros? repartit le cheykh d'une voix plus libre, en faisant une sorte de soupir comme un homme qu'on soulage d'un pesant fardeau. — Voyez, dit Alnaschar. Et il tira de sa poche une pièce d'or, brillante comme si elle était toute neuve, et couverte de caractères qu'il n'avait pu déchiffrer.

Est-ce là tout? dit Chériffeddyn; et comment as-tu trouvé cela? — *En jouant aux billes*! répondit Alnaschar avec emphase. Je faisais un trou dans la terre, lorsque je vis briller quelque chose; je m'en saisis sans en rien faire paraître. C'était cette pièce, que j'allai montrer à un joaillier qui me dit : C'est une vieille médaille qui ne vaut pas plus de deux dynars [1] pour moi, mais qu'un antiquaire paierait probablement trois fois autant. Je vais donc chercher un antiquaire, mais je ne sais où cela se trouve. — Mon cher ami, reprit l'ulémâ après une courte réflexion et en laissant percer un sourire dont l'expression était indéfinissable, il faudrait aller bien loin, bien loin pour cela et dépenser en voyage bien au delà du prix de votre médaille... Je veux vous épargner cette peine. Le joaillier vous a parlé de deux dynars; je vais vous en donner quatre. Ce que j'en fais, ajouta-t-il d'un air câlin, c'est uniquement pour vous obliger, ainsi que votre mère, car je n'ai nul besoin de cette vieillerie, vous le sentez bien.

Alnaschar eût pu être touché de ce bon procédé de l'ulémâ, s'il n'eût pas vu luire dans ses petits yeux gris, dès qu'ils se fixèrent sur la médaille, un rayon de lumière qui lui donna à penser. Le cheykh avait d'ailleurs une réputation d'avarice qui s'accordait mal avec une si soudaine libéralité, lui qui, jusque-là, avait toujours exigé avec une ponctualité rigoureuse le paiement du mois d'école de la pauvre mère de l'écolier devenu si subitement *son ami*. Alnaschar avait l'esprit trop subtil pour que toutes ces circonstances lui eussent échappé. Il crut qu'il pourrait en tirer parti et ne voulut pas du moins se priver du malin plaisir de se railler de son maître et de sa générosité suspecte. Je vous remercie, lui dit-il, de ce que vous voulez bien faire pour nous; mais je suis sûr que le joaillier s'est mépris sur la véritable valeur de cet objet et qu'il vaut plus de six fois ce qu'il l'a estimé. — Tu crois, mon fils? dit le pédagogue avec une inquiétude visible. — Je vais donc, poursuivit Alnaschar, faisant semblant de ne l'avoir pas entendu, me mettre à la recherche d'un antiquaire, puisqu'on appelle ainsi ces gens, et je n'irai peut-être

[1] Le dynar, monnaie ancienne, peut être évalué environ quatorze francs.

pas si loin que vous le croyez pour en découvrir un. D'ailleurs, si c'est un objet réellement précieux, le gouverneur [1] de Damas, le kalife même, ne serait peut-être pas fâché de le mettre dans son trésor : alors je ne le donnerai pas pour moins de cent dynars. Oui, c'est décidément cent dynars que j'en veux. — Tu veux donc mon âme ! s'écria Chériffeddyn tout hors de lui et fixant sur l'écolier des yeux égarés. Eh bien ! tu auras ces cent malheureux dynars. Donne-moi ton... ta médaille. — Quoi? sept cents dynars? dit Alnaschar, équivoquant malicieusement sur les mots, et résolu de pousser la chose jusqu'à l'extrémité la plus ridicule ; mais je ne veux pas de sept cents dynars : j'ai dit mille et je n'en rabattrai pas un seul. C'est à prendre ou à laisser. Je crois même.... Chériffeddyn, sans lui donner le temps d'achever, sortit avec précipitation de la chambre où s'était tenu ce singulier entretien.

Alnaschar, qui s'en était fait un jeu, commença alors à craindre d'avoir été trop loin. Il avait évidemment, par sa malice, mécontenté l'ulémâ et perdu une somme de cent dynars qu'il ne retrouverait probablement jamais. Bien plus, il s'attendait à le voir rentrer avec un bâton ou une écourgée bien connue à la main, pour punir le traître écolier qui s'était moqué de lui pendant une demi-heure, sans respect pour l'âge et l'autorité du maître, et lorsque la porte se rouvrit et qu'il aperçut Chériffeddyn revenant avec la même précipitation qu'il était sorti, il se prit à trembler de tout son corps et allait lui adresser quelques paroles suppliantes. Paix ! paix ! dit Chériffeddyn ; pas un mot de plus. Il finirait, poursuivit-il tout bas, par m'arracher tout ce que je possède, et plus encore, si je n'eusse pris le parti de ne plus rien écouter.

Alnaschar, à l'injonction de l'ulémâ, trembla encore plus fort, surtout quand il le vit avancer la main vers lui comme pour le saisir ; mais cette main, au lieu d'un bâton ou d'une verge, tenait une bourse assez ronde. Tiens, misérable ! dit Chériffeddyn à Alnaschar, qui ne comprenait plus rien à tout ce qui se passait, tiens, à toi les mille dynars, et à moi ta médaille diabolique qui m'a ensorcelé. Il faut que ce soit l'enfer qui t'ait suscité pour ma perte !... Prends, donne, et que Cheytan [2], qui t'a amené chez moi, te remporte pour toujours !

Alnaschar prit machinalement les mille dynars, donna la médaille et s'enfuit sans mot dire, étourdi, ébloui, incapable de comprendre ce qui venait de se passer, tout joyeux de ce qui lui arrivait, et ayant toujours peur que le cheykh ne se ravisât. Je ne croyais pas parler si vrai, se disait-il, quand je me vantais d'avoir trouvé un trésor pour le faire enrager.

[1] En arabe, *qaym-maqam*, que nous avons francisé : caïmacan.

[2] Satan.



Ce que c'était que la médaille trouvée par Alnaschar et comment Chériffeddyn s'aperçoit qu'il est difficile de se faire heureux.

L'ulémâ n'était pas moins satisfait, bien que son bonheur ne fût pas entièrement sans mélange. Si nous l'avons entendu donner d'excellents avis à son jeune et très indocile disciple, il n'était pas un sage pour cela. Il ressemblait à ces pâtissiers qui font de la pâtisserie pour le public et n'en mangent pas. Tous ses élèves le savaient, d'où il arrivait que la morale, dans sa bouche, leur paraissait chose beaucoup plus bouffonne qu'édifiante. Les maîtres devraient donc avoir grand soin de conformer leur conduite à leurs paroles, et les parents plus grand soin encore de ne choisir pour leurs enfants que des maîtres dont la réputation soit irréprochable. Nous avons déjà parlé de l'avarice de l'ulémâ. Elle était devenue proverbiale dans tout Damas, ainsi qu'un autre vice favori pire encore que celui-là ; un vice qui exclut toutes les vertus, qui les empoisonnerait toutes comme il empoisonne toutes les pensées, toutes les jouissances; un vice qui ne permet pas même de goûter un plaisir pur au récit d'une belle action, d'un évènement heureux, à la vue du soleil du printemps, de la verdure dont il couvre la terre, des fleurs qu'il fait éclore : IL ÉTAIT ENVIEUX. Tout ce qui pouvait arriver de propice aux autres lui semblait être un vol commis à son préjudice, et si c'était à lui que s'adressât la bonne chance, il ne manquait pas d'arguments pour se persuader que tel de ses ennemis, ou même de ses amis, l'eût obtenue plus tôt, à meilleur marché ouplus complète. La circonstance présente lui offrait une ample matière à appliquer ces tristes raisonnements. Le hasard avait tout fait pour un enfant étourdi, dissipé, vagabond, qui n'avait eu qu'à creuser la terre à deux pouces avec son couteau pour trouver la fortune, tandis que lui, homme docte et grave, blanchi dans les longs travaux et par les injustices des hommes, ayant tant de droits à des dédommagements, s'était vu contraint de payer cette même trouvaille mille dynars !...

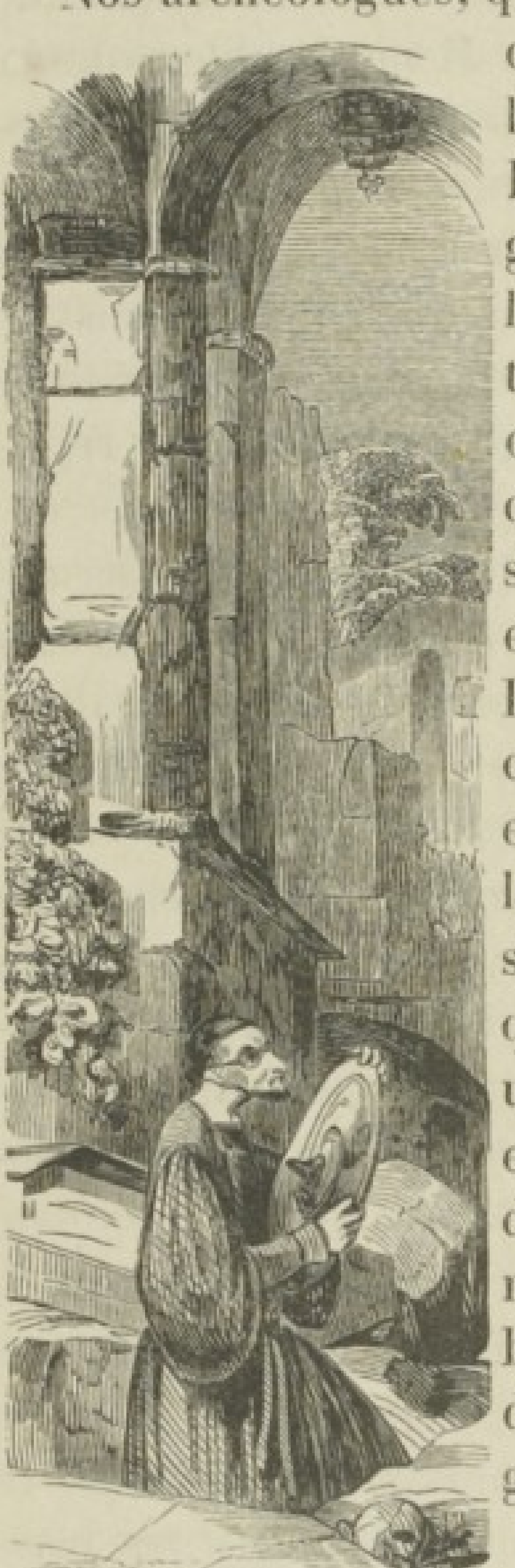
Chériffeddyn était donc à la fois avare et envieux, ce qui lui avait valu le double surnom de *Bakil-Haris* [1]. L'avarice et l'envie s'unissent très bien chez le même individu. L'avare eût pleuré en larmes de sang les mille dynars que l'espièglerie et l'astuce d'un enfant venaient de lui arracher pour un bijou auquel ses connaissances peu étendues en numismatique ne lui eussent pas fait attacher un grand prix, ou plutôt il n'aurait pas eu un tel regret, car il n'eût pas même donné par charité les deux dynars offerts par le joaillier. Il fallait donc que l'envieux eût reconnu dans la médaille un mérite inestimable.

[1] *Bakil* signifie avare, sordide; *haris*, avide, convoiteux, envieux.

La médaille trouvée par Alnaschar n'était en effet rien moins qu'un TALISMAN!!!

En cet heureux temps, on découvrait des talismans comme de nos jours on découvre des monnaies romaines. Il suffisait de gratter le sol quelque part ou de fouiller dans le tombeau de quelque cheykh pour en découvrir. Les chambres des Pyramides passaient pour en être pleines et des meilleurs. Il fallait vraiment que notre ulémâ eût joué de malheur pour avoir vécu plus de deux générations sans qu'il lui en tombât quelqu'un sous la main.

Nos archéologues, qui fouillent les ruines, qui brisent les cercueils, qui dispersent aux vents les os entassés dans les anciens *tumulus*, pour retrouver quelques brimborions d'antiquités, souvent si bien rongés par la rouille qu'on n'en reconnaît plus la forme, ne paraissent pas avoir découvert de talismans. Il est à croire qu'il n'en existe plus, ou que ces objets ont perdu leur vertu, ou que les explorateurs ignorent la manière de s'en servir, ou enfin qu'ils conservent pour eux le secret et le profit de leurs découvertes. Depuis longtemps on n'entend plus parler de ces lampes à l'aide desquelles se construisaient en une nuit des châteaux plus magnifiques que la main des hommes n'en saurait faire en un siècle; de ces tapis bien autrement merveilleux que nos aérostats, qui vous transportaient en un clin d'œil, à volonté et à coup sûr, aux extrémités de la terre; de ce puissant sceau de Salomon qui rompait tous les enchantements et avec lequel l'homme commandait aux bêtes féroces, aux éléments et à la mort même[1]; devant lequel se courbaient les plus puissants génies. Les génies mêmes ont aussi disparu!



Les talismans étant encore fort à la mode du temps de Chériffeddyn, l'ulémâ n'eut pas de peine à deviner de quoi il s'agissait, et ses rares connaissances paléographiques lui permirent de lire couramment les caractères

[1] Les vertus attribuées par les anciens auteurs mahométans au sceau du grand roi Suleyman Ben-Daoud (Salomon, fils de David) ont un fond plus grave que toutes leurs autres superstitions touchant les talismans. La puissance irrésistible de ce sceau contre les illusions, les périls, même ceux enfantés par les mauvais esprits, provenait de ce qu'il portait gravé le nom ineffable de DIEU, que l'homme ne pouvait prononcer sans mourir, et devant lequel toute la création se prosternait.

que son élève n'avait pu même épeler. Cette médaille sortait du médaillier talismanique du grand roi Salomon.

Les quelques mots gravés sur la médaille indiquaient que son possesseur, en soufflant dessus trois fois après avoir exprimé son vœu, serait immédiatement transformé en telle personne dont il lui plairait prendre la place et la fortune. Rien ne pouvait assurément flatter davantage un envieux.

La première pensée du cheykh, dès qu'il fut seul, fut de devenir Alnaschar lui-même, d'abord afin de rentrer en possession des mille dynars, ensuite parce qu'il se persuada facilement que l'écolier était doué de la faculté de découvrir des talismans. Il sentait bien que la perte de ses mille dynars serait réparée, tout aussitôt qu'il le voudrait, aussi amplement que l'imagination la plus cupide pouvait le souhaiter, puisqu'il ne tenait qu'à lui de devenir maître des trésors du plus riche Juif de Damas, et même de ceux des kalifes ; mais les mille dynars étaient toujours en moins dans ses calculs les plus brillants, et cette idée opiniâtre ne s'effaçait un moment que pour reparaître l'instant d'après.

Chériffeddyn comprit cependant qu'il serait au-dessous de sa dignité magistrale d'échanger le docte turban d'ulémâ contre la calotte d'un méchant écolier. Alnaschar et sa mère demeurèrent donc en possession des mille dynars, sans se douter qu'ils avaient été sur le point de les perdre aussi lestement qu'ils les avaient acquis.

Le cheykh se mit alors à réfléchir plus mûrement sur le choix de la victime qu'il pourrait immoler à ses deux vices dominants. Si la population de Damas eût su à quoi s'occupait l'esprit du vieux pédagogue, elle eût tremblé tout entière, non sans raison, car ni l'obscurité du rang ni la médiocrité de la fortune ne peuvent mettre sûrement à l'abri des désirs de l'envieux.

Chériffeddyn renvoya ses écoliers et s'en fut promener ses rêveries au dehors de la ville. Il avait besoin du grand air : il étouffait dans les rues de Damas.

Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il est moins facile qu'on ne le croit d'user de la simple faculté *du vouloir* pour s'arranger son bonheur, ou ce qu'on croit être tel. Il eut beau rêver le reste du jour à ce qu'il pouvait souhaiter, il ne put fixer son choix. Il avait porté envie à bien des gens, mais maintenant, en y réfléchissant, il apercevait les plus fâcheux contre-poids à leur bonheur. Le plus riche passait pour un être stupide dont tout le monde se moquait. Le grand visir avait une femme qui le faisait enrager. Le banquier du kalife était pourvu d'un fils mauvais sujet qui le compromettait de toutes les manières et le volait dans l'occasion. Tel n'était qu'un prodigue qui courait à sa ruine ; tel avait des ennemis puissants qui finiraient par consommer la sienne ; tel portait un visage si sombre, si soucieux,

qu'on voyait qu'au sein de toutes ses prospérités il était dévoré par un chagrin ou par un mal secret que chacun se faisait un mérite de deviner. Le cheykh ne croyait pas que ce fût la peine d'user de son talisman pour se procurer quelqu'un de ces bonheurs si imparfaits. Il s'étonnait même que ces observations ne l'eussent pas frappé plus tôt, quand il enviait avec tant d'amertume le sort de tous ces *heureux* dont il ne voyait alors que le beau côté. La conclusion de toutes ces réflexions eût été probablement que le sort modeste de l'ulémâ Chériffeddyn valait encore mieux que celui du Crésus, du premier visir, du banquier, de tous les autres, si la mémoire des mille dynars payés pour un talisman rendu inutile ne se fût sans cesse élevée comme un paravent devant cette sage pensée.

L'heure de la fermeture des portes ramena chez lui le cheykh, encore un peu plus incertain que quand il partit. Il y trouva sa vieille esclave alarmée d'une absence prolongée qui n'était pas dans les habitudes de son maître, et une énorme assiette d'un potage de racahout fumant et doré qui attendait devant le feu. Chériffeddyn, quoique faisant des profits très considérables avec ses nombreux écoliers, ne s'écartait de ce médiocre ordinaire que lorsqu'il dînait en ville. Chacun sait, il est vrai, grâce à la quatrième page de son journal, que le racahout possède des qualités si éminemment nutritives, qu'il suffit presque d'en aspirer la fumée pour s'entretenir dans un état d'embonpoint très tolérable : aussi l'ulémâ s'accusait-il quelquefois de sensualité.

Cette fois il ne fut pas fâché de rencontrer le confortant potage en réalité, mais il gronda l'esclave pour le bois qu'elle avait brûlé. Je l'aurais bien mangé froid, dit-il. Après avoir payé ce tribut à l'une de ses passions favorites, il se mit à souper avec l'avidité d'un homme qui est à la fois affamé et vivement préoccupé, alluma sa pipe, bourrée avec des débris de cigares qu'il envoyait son esclave ramasser dans les rues et dans les cafés, but un grand verre d'eau claire, et, satisfait d'un si bon repas et de posséder un talisman qui devait le rendre le plus heureux des hommes dès qu'il aurait trouvé un homme parfaitement heureux, ayant le corps et l'esprit d'ailleurs également fatigués, il s'endormit promptement et ne fit qu'un somme jusqu'au lendemain.

Comment Chériffeddyn dépose la férule, à la grande satisfaction de ses élèves, et devient premier imam de la grande mosquée.

Il était déjà tard lorsqu'il fut éveillé par le bruit que faisaient les écoliers dans la classe, où ils s'amusaient, par passe-temps, à ces bruyantes espiègleries qui font le désespoir des parents et des maîtres.

Chériffeddyn demeura quelques instants avant de se rappeler l'aventure de la veille. Le souvenir revint enfin avec les perplexités. Elles étaient trop vives pour permettre à l'ulémâ de vaquer à ses occupations accoutumées, de poursuivre, sur cinquante cahiers abominablement griffonnés et couverts de pâtés, des fautes d'orthographe et des solécismes. Il mit un *très bien* sur chacun de ces cahiers, puis annonça aux écoliers que c'était encore aujourd'hui fête, et qu'ils pouvaient se dispenser de revenir le lendemain, attendu que l'école serait fermée, annonce qui les fit tressaillir de joie, comme s'il n'y avait plus d'autres dispensateurs de devoirs, de *pensums* et de férules, tout prêts à remplacer le démissionnaire.

Chériffeddyn s'embarrassa peu de ce que pensaient ses élèves et se remit à délibérer sur la grande question : Quel est, de tous les habitants de Damas, celui dont le sort me conviendrait le mieux? Tout aussi indécis que la veille, il songeait, pour sortir d'embarras, à admettre sa vieille esclave au conseil, en regrettant de n'avoir point une femme, dont les avis plus éclairés lui seraient plus utiles. J'en aurais une, pensa-t-il en laissant échapper un soupir, si ce ladre de Bédreddyn n'eût préféré donner sa fille, la belle Alemara [1], au vieux Aboul-Qasem, parce qu'il offrait une grosse dot [2] et faisait des présents, bassesses auxquelles je n'ai jamais pu consentir, quelque amour qu'Alemara m'eût inspiré, quelques regrets que sa perte m'ait coûtés. Mais cet Aboul-Qasem est né coiffé, tout lui réussit; pour moi, c'est tout au rebours. Au collége, c'était toujours lui qui remportait les prix; si nous nous battions, il était le plus fort, quoiqu'il fût boîteux. On devait choisir, parmi les deux plus savants ulémas de Damas, le premier imam de la grande mosquée; à ce titre, j'aurais dû l'emporter sur lui. On prétendit que mes mœurs économes ne pouvaient convenir dans un poste si élevé; Aboul-Qasem obtint la préférence, grâce à ses futiles dehors et à quelques bourses qu'il sut distribuer à propos. Enfin, l'année dernière, il me supplanta près d'Alemara,

[1] Alemara veut dire : *Qui orne le monde.*

[2] Dans l'Orient, c'est le mari qui paie la dot aux parents, ce qui paraît infiniment plus raisonnable que la coutume opposée qui règne parmi nous. Comme le prétendant ne voit jamais sa future que quand elle est devenue sa femme suivant la loi, on peut dire qu'il achète réellement chat en poche. S'il ne la trouve pas à son gré, si elle est trop laide, si elle est contrefaite, il est libre de la répudier, mais la dot n'en demeure pas moins acquise aux parents. Une fille par trop laide ou difforme est un véritable trésor pour ceux-ci, qui peuvent, avec un peu d'habileté, en la faisant vanter par des entremetteuses de mariage, la marier plusieurs fois, et gagner autant de dots.

Lorsqu'il se présente plusieurs concurrents, le plus généreux obtient la préférence. Cela est bien barbare! diront ceux qui ne verront là qu'une adjudication à l'enchère. Sommes-nous moins barbares pour n'en faire qu'une au rabais? Quant à l'usage de donner de l'argent à sa fille pour la marier, les Orientaux en tirent la conséquence que les filles européennes valent si peu par elles-mêmes, qu'on est obligé de combler le déficit par un appoint en écus, opinion peu flatteuse, mais assez logique pour des barbares.

quoique plus âgé que moi de deux bonnes années qui lui en donnent au moins soixante-dix, malgré sa claudication et sa goutte, et, depuis ce temps, le vieux podagre affecte un air de conquérant qui me donnerait envie de le battre chaque fois que je le rencontre, si je ne me rappelais encore que c'était toujours moi autrefois qui étais le battu. O Alemara! Alemara! comment avez-vous pu consentir à faire le bonheur de ce vieillard décrépit, malgré l'amour que vous m'aviez inspiré! Encore, si c'était un autre que mon éternel rival! Oh! mais j'ai entre les mains de quoi me venger à la fois et de vous et de votre trop heureux époux; je puis à la fois posséder et vous et les honneurs et les revenus d'imam de la grande mosquée. Ah! voilà ce que je cherchais! Imbécile que je suis de n'y avoir pas pensé dès hier! C'est un jour et une nuit perdus.

Chériffeddyn ne voulut pas accroître sa perte, et, tirant son talisman de son sein, il souffla trois fois dessus. Une douleur atroce le fit évanouir.

Quand il revint à lui il se trouva dans un bel appartement qui lui était inconnu, couché sur un riche sofa, entouré d'esclaves qui



lui faisaient respirer des sels et des odeurs. Ayant repris complètement connaissance, il voulut se lever, mais une nouvelle douleur le retint sur le sofa. — Seigneur, lui dit un de ses esclaves, pourquoi voulez-vous forcer la nature? Attendez que ce cruel accès soit passé. Les feuilles de miriam qu'on vous a posées hier soir sur le pied commencent à opérer. Le médecin a ordonné que vous ne fassiez

aucun mouvement jusqu'à ce que l'effet soit complet. Chériffeddyn comprit que son talisman avait produit le sien, et, d'un regard jeté sur lui, il se vit revêtu du costume du premier imam de la grande mosquée. — C'est bien, se dit-il, mais l'épreuve a été rude. Où diable!... ahi!... ai-je été choisir, pour prendre la place de cet Aboul-Qasem, précisément le moment d'une crise comme celle que j'éprouve... J'avais oublié sa goutte.... Ah!.... Je pense maintenant... oh!... que j'ai en outre vieilli de deux ans... ah!... que de plus je suis boîteux... Mais... miséricorde!... je vais jouir du moins des honneurs que j'ai si longtemps enviés... C'est à n'y pas tenir!... Je suis riche! Voyons donc l'état de mes richesses... Maudite goutte!... si j'avais su!... Et Alemara, pourquoi donc n'est-elle pas ici? Sa présence, sa tendresse, calmeraient mes souffrances. Qu'on fasse venir ma femme, dit-il en élevant la voix. (Aucun des esclaves ne bougea.) Eh bien! qu'attendez-vous? — Seigneur, dit un des esclaves d'un air embarrassé et mettant un genou en terre, la crise que vous venez de subir ne vous permet pas de vous rappeler... — Quoi? — Que votre épouse, la belle Alemara...—Je sais bien son nom. Après!— Après les nombreuses marques d'aversion dont elle n'a cessé de payer votre tendresse depuis qu'elle a l'honneur d'être votre femme, après les injures dont elle vous a accablé la dernière fois que vous la vîtes et ses menaces de vous poignarder si vous vous représentiez devant elle, s'est enfuie la nuit dernière en trompant la vigilance des gardiens du harem, et que c'est en apprenant, il y a une demi-heure, que les gens du qadi n'avaient pu retrouver ses traces, que vos douleurs ont pris cette vivacité qui vous a ôté le sentiment pendant quelques instants. — Je l'avais oublié, en effet, reprit Chériffeddyn, plus satisfait de savoir que son rival avait été malheureux dans son union avec la belle Alemara que contristé de la perte de celle-ci, dont il n'avait désiré la possession que par envie du prétendu bonheur d'Aboul-Qasem.

Il sut bientôt aussi que l'auréole de gloire dont la tête du premier imam lui avait paru de loin entourée n'était en réalité qu'une vraie couronne d'épines. Les sous-imams, par haine contre lui, après l'avoir harcelé longtemps par leurs tracasseries, avaient fini par envoyer une secrète dénonciation au kalife, dans laquelle ils accusaient leur chef d'extorquer les biens de la mosquée et de n'être pas très fidèle observateur des préceptes du Koran. C'étaient autant de calomnies; mais le kalife, prévenu d'autant plus facilement que les richesses d'Aboul-Qasem passaient pour être considérables, expédiait dans le moment même de Bagdad, au gouverneur de Damas, un courrier porteur d'une sentence de déposition contre le premier imam et de confiscation de ses biens. La sentence fut exécutée avec une telle rigueur, que Chériffeddyn, au bout de huit jours de son



Karamouz–Maqaryous et son ami

27

usurpation passés dans les déceptions, les tracas, les luttes de toute nature, sans compter les souffrances, se vit dépossédé de tout ce qui avait excité son envieuse jalousie, pourvu d'un nom flétri, d'une goutte opiniâtre, d'une jambe plus courte que l'autre, et vieilli de deux années. Mais son talisman lui restait. Il prit patience, tout en maudissant le sort qui favorisait Aboul-Qasem jusque dans cette circonstance, en lui épargnant l'amère mystification que son substitut éprouvait à sa place. — Il est écrit, s'écriait-il, que ce boiteux sera toujours heureux à mes dépens !

Histoire du riche Karamouz-Maqaryous, surnommé El-Wahib et El-Harramy.

La ville de Damas, où tout réussissait si mal à son gré, était devenue odieuse à l'ulémâ. Cependant, avant de prendre le parti de s'en éloigner, il voulut se donner le temps de la réflexion et se décida à aller loger dans un caravanserail où l'on recevait *gratis* les pauvres voyageurs, sortes d'établissements charitables fondés par de pieux musulmans et qui manquent essentiellement dans nos pays civilisés. Au reste, l'hospitalité qu'on y reçoit est fort restreinte; elle se borne à offrir le couvert dans une petite cellule sans porte et sans meubles d'aucune espèce, sur l'aire de laquelle le nouveau venu est libre de coucher dans le sens qui lui plaît, sur la natte qu'il apporte avec lui, après avoir balayé, s'il lui convient encore, car là règne la plus grande liberté, les ordures que le préoccupant y a laissées comme des témoins de son passage. Il est assuré d'ailleurs de la compagnie de nombreux insectes de toutes sortes qui y font leur demeure depuis la fondation. Mais les Orientaux sont faits à ces inconvénients qui se rencontrent également dans les caravanserails aristocratiques où s'arrêtent les plus riches marchands avec leurs opulentes cargaisons et les voyageurs du plus haut rang, s'ils n'ont un ami ou un correspondant disposé à les recevoir. Les *posadas* d'Espagne, encore à l'heure qu'il est, ne sont guère mieux pourvues. C'est sans doute un souvenir des mœurs arabes.

Chériffeddyn se dirigeait donc où plutôt se traînait du mieux qu'il pouvait vers le caravanserail. La souffrance l'obligeait de s'arrêter souvent. Il fut obligé de s'asseoir sur un banc ombragé par un platane, vis-à-vis la porte d'un riche hôtel. Cet hôtel était celui du riche Karamouz-Maqaryous [1], surnommé par les uns El-Wahib, c'est-à-dire le *magnifique*, par les envieux, El-Harramy, *le voleur*. Il n'était bruit dans tout Damas, et plus loin encore, que de l'immensité de ses trésors, de la somptuosité de sa maison, de l'éclat des fêtes qu'il don-

[1] Karamouz, *habile en affaires*; Maqaryous, *Macaire*.

nait et auxquelles il conviait tout ce que la ville renfermait ordinairement ou accidentellement d'habitants ou d'hôtes illustres. Sa réputation de magnificence était si répandue, qu'on venait du Kaire, d'Alep et même de Bagdad, pour s'assurer que la renommée n'exagérait point. Le commandeur des croyants avait envoyé secrètement son premier visir en personne pour savoir la vérité, et les rapports du visir avaient appris au kalife qu'il existait un simple particulier en état de lutter pour la splendeur et le faste avec le vicaire de Mahomet. Le kalife se mordit les ongles et ne répondit rien, mais il n'en pensait pas moins.

Karamouz-Maqaryous ne devait son immense fortune qu'à son industrie. Doué d'un génie inventif, d'un fond assez étendu de connaissances et d'un fond sans limites d'effronterie, il concevait les projets les plus fantastiques et avait l'art de les faire accepter par tous les gens qu'il admettait dans sa confidence, c'est-à-dire par le public entier. Tous les journalistes, et par conséquent tous les journaux de Damas, étaient à sa dévotion, et par leur moyen il exploitait la réclame sous toutes ses formes avec une perfection que nos industriels du jour les plus exercés sont encore loin d'atteindre. Tout récemment il avait inventé la *commandite*, que nous n'avons fait qu'imiter plusieurs siècles plus tard, gauchement, comme de maladroits écoliers. C'est sur ces deux pivots agencés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, que tournait la fortune de Karamouz-Maqaryous, comme un miroir à attraper les alouettes, et les alouettes (figure de rhétorique) venaient s'y faire prendre par milliers. L'industriel s'occupait alors à créer une compagnie nouvelle pour la cristallisation des rayons solaires, lesquels, cassés ensuite par morceaux, devaient produire des diamants aussi supérieurs à ceux de Golconde et de Visapour que ceux-ci le sont au vil caillou gisant au bord du chemin. Karamouz-Maqaryous, toutefois, avouait modestement (la modestie sied si bien au mérite!) n'avoir pas encore obtenu une solidification parfaite; mais déjà il pouvait montrer dans un tube de cristal une sorte de substance lumineuse dans la plus parfaite obscurité, qu'il appelait *pâte d'escarboucle au premier degré*. Il ne restait plus qu'à fixer le rayon rouge, qui est le plus léger et le plus volatil des sept, pour atteindre le succès le plus fantastique.

Une fois le tour fait, rien ne devait être plus facile que de passer au suivant, lequel consistait à transformer en *ghingan* [1] tout le sable du désert par une autre application de la concentration du calorique très abondant dans le pays. Cette nouvelle opération devenait même indispensable, car tout l'or existant n'aurait pas produit, on le conçoit, assez d'espèces pour acheter les innombrables pierreries qu'on allait fabriquer.

C'était pour montrer les premiers résultats obtenus et pour placer

[1] C'est ainsi que s'appelle, en terme de commerce, la poudre d'or sur la côte d'Afrique.

les actions de la nouvelle société qu'il venait de constituer, que Karamouz-Maqaryous donnait une fête plus splendide que toutes les fêtes qu'il avait données jusque-là, ce qui n'est pas peu dire. Cent mille bougies éclairaient ses salons tendus des étoffes les plus précieuses, l'odorat aspirait les plus enivrants parfums de l'Arabie, les pieds foulaient les plus riches tapis de l'Irack; sur les deux côtés d'une longue galerie, des vases de jaspe, de porphyre, de nacre, de grandeur colossale, rangés artistement, contenaient, ceux-ci des milliers de dynars en tas ou en bourses, ceux-là de rares pierreries, d'autres des lingots d'or et d'argent. De nombreux esclaves noirs richement vêtus, portant au cou des carcans d'or, se tenaient de place en place entre ces vases, immobiles comme des statues d'ébène. Au bout de la galerie était un petit réduit obscur au fond duquel une lueur assez vive, un peu nuageuse et tremblotante, se faisait remarquer. Deux autres esclaves noirs, encore plus fastueusement vêtus, qui gardaient l'entrée du cabinet, expliquaient que cette lueur était produite par la *pâte d'escarboucle.* Tous ceux qui étaient admis dans ce *sanctuarium* en sortaient émerveillés, par une seconde porte conduisant dans une autre pièce, où le trésorier du maître du logis leur délivrait immédiatement des actions de mille dynars, dont un sous-trésorier venait verser le montant aussitôt dans les vases de la galerie, et toute la foule qui la remplissait, alléchée par cette véritable pluie d'or, se pressait, s'étouffait, dans la crainte d'arriver trop tard. Les heureux preneurs des premières actions parlaient déjà de les revendre avec un léger bénéfice de cinq cents pour cent.

De la caisse on rentrait dans les salons où circulaient continuellement les rafraîchissements les plus exquis. Des musiciens exécutaient d'excellente musique, et des almehs [1] aux yeux rendus scintillants par le surmeh [2], aux ongles colorés de henneh [3], aux bras et au cou tatoués [4] de délicates fleurs bleues, charmaient les yeux par la légèreté et la grâce de leurs danses, capables d'effaroucher la pudeur de nos sergents de ville, s'ils eussent été admis à cette fête délicieuse. Le vrai café de la Mèke, sans mélange de café bourbon et de chicorée, l'excellent tabac d'Orient non frelaté, excitaient doucement les fibres du cerveau et disposaient les esprits à cette gaîté tranquille qui convient à des Orientaux. Pour quelques Musulmans relâchés,

[1] Danseuses publiques.

[2] Espèce de collyre que les femmes de l'Orient s'insinuent entre les paupières au moyen d'une aiguille d'or ou d'argent, pour se colorer de noir le tour des yeux.

[3] Le henneh est une plante avec laquelle on fait une couleur orangée très vive dont les femmes de toutes les classes, en Orient, se teignent les ongles, la paume des mains et les chevilles.

[4] Ces dessins se font en traçant les fleurs sur la peau à l'aide de piqûres d'épingles, sur lesquelles on passe ensuite une poudre bleue qui rend les empreintes fort brillantes et ineffaçables.

on avait eu la délicate attention de ménager une pièce séparée où les vins de Chiraz, de Tokai et de Champagne se couronnaient de rubis ou de perles dans des coupes d'opale.

Comment Chériffeddyn devient Karamouz-Maqaryous, surnommé El-Wahib et El-Harramy, et n'en est pas plus heureux.

Le bruit de tous ces divertissements, l'odeur des parfums, l'éclat des lumières, arrivaient jusqu'à Chériffeddyn, qui, du banc où la fatigue et la douleur l'avaient contraint de s'asseoir, voyait entrer dans l'hôtel les riches litières qui s'encombraient à la porte ou les cavaliers montés sur les beaux chevaux aux étriers d'argent, à la bride garnie de pierreries; un monde d'esclaves et de laquais, insolents comme il sied à des laquais de bonnes maisons, bourdonnait, tourbillonnait autour de lui.

La vue de tout ce luxe, le brouhaha de cette fête l'importunaient; il voulut se lever pour continuer son chemin. Un élancement le fit retomber sur son banc.

— Vraiment, dit-il, je suis bon d'endurer de pareilles souffrances, de me condamner à les traîner avec moi dans un misérable caravanserail où personne ne songera à me soulager, où je serai obligé d'attendre le pain de l'aumône, tandis que j'ai la fortune, et quelle fortune! sous la main. Qu'a donc fait Karamouz-Maqaryous de plus que moi pour nager dans les délices, tandis que me voilà réduit à la condition misérable d'un mendiant infirme et goutteux. Si j'en crois certains propos, cet homme n'est après tout qu'un audacieux charlatan qui vit aux dépens de ses dupes, non moins cupides que lui, mais moins adroits. Si l'on peut être heureux, c'est assurément quand à la possession d'immenses trésors on peut joindre un profond mépris pour tout ce qui vous entoure, et une conscience sans scrupules sur les moyens d'entretenir et d'accroître son opulence, fût-ce même par la ruine d'autrui. Chacun pour soi, Dieu pour tous, c'est juste. Allons, Karamouz-Maqaryous, un peu à mon tour, s'il vous plaît. On voit que la morale de l'ulémâ était passablement relâchée.

Le souhait fut à peine formé que Chériffeddyn se trouva transporté au milieu de la fête, débarrassé de sa goutte, revêtu des riches habits et du visage de Karamouz-Maqaryous.

Il n'avait jamais rien vu de semblable. L'enchantement paralysa au premier abord toutes ses facultés intellectuelles; mais il se remit promptement, et, sans que le *moi* intime de Chériffeddyn s'anéantît en lui, il se trouva Karamouz-Maqaryous par la pensée, comme il l'était par l'apparence extérieure. Tous les plans, toutes les idées de Karamouz lui devinrent à l'instant familiers, et il remplit son rôle tout comme celui-ci eût pu le faire.

Cependant une vague inquiétude, dont il ne se rendait compte encore que confusément, troublait l'enivrement que lui causaient le succès et l'éclat de sa fête.

L'heure de la retraite arriva, et Chériffeddyn-Karamouz-Maqaryous se laissa conduire par ses esclaves dans sa chambre à coucher, où semblait l'attendre un lit formé du plus rare édredon, recouvert de châles de Kachemire dont le moindre aurait suffi pour acheter la ville de Damas. Des bougies ambrées brûlaient dans des flambeaux de bois d'aloès et répandaient, à travers des globes d'opale, un demi-jour mystérieux qui provoquait également au sommeil et aux douces rêveries. De légers parfums brûlaient dans des cassolettes d'or; puis, en manière de contraste probablement, sur un riche carreau, était accroupi un homme dont le visage amaigri, empreint à la fois de stupidité et d'astuce, était sillonné plus par la misère que par l'âge. Ses vêtements, plus larges que les règles de l'art du tailleur ne l'exigeaient, étaient usés et rapiécés. La toile de son turban était sale et la calotte s'entr'ouvrait.



Enfin! dit cet homme en voyant paraître Chériffeddyn... J'ai pensé que cette maudite soirée se prolongerait jusqu'au jugement dernier. Maintenant il n'y a pas un instant à perdre.... Pendant qu'on te croit endormi, dépouille-moi tous ces oripeaux et prends ces vêtements, semblables aux miens, que j'ai apportés. Deux bons chameaux nous attendent; j'ai fait charger sur chacun la moitié de la recette de ce soir. Au point du jour nous aurons rejoint la caravane qui vient de partir pour Alep, et, lorsqu'on s'apercevra de notre fuite, nous serons déjà hors de portée. Il est probable, d'ailleurs, que si l'on nous poursuit, on nous supposera plutôt sur la route de Basrah, qui est bien plus éloigné, et que c'est de ce côté qu'on dirigera de préférence les recherches.

— Qu'un ami véritable est une douce chose!

comme le dit le poète persan, s'écria Chériffeddyn-Karamouz-Maqaryous, tout en suivant le conseil. Oui, volons... vers Alep et abandonnons à nos dupes mes vases de porphyre en carton-pierre, mes dynars de zinc dorés par la galvanoplastie, mes diamants de strass, mes riches tentures de brocard en papier peint, et jusqu'à ma fameuse pâte

d'escarboucle, qui n'est autre chose qu'un morceau de phosphore. Criblé de dettes, obligé de servir un énorme dividende aux actionnaires de mes précédentes entreprises, entées les unes sur les autres, et qui jusqu'alors s'étaient payées mutuellement, il ne me restait plus que cinq cents sequins en bourse, lorsque j'eus l'admirable invention qui me vaut deux cent mille dynars en ce moment et par laquelle je clos ma carrière industrielle à Damas, comme le bouquet termine le feu d'artifice. — Et tu leur laisseras de même de la fumée, ajouta l'officieux interlocuteur. — Plus, la sagesse !!! surajouta Chériffeddyn. Elle est fille de l'expérience et est trop précieuse pour qu'on puisse avoir bonne grâce à se plaindre de l'avoir payée trop cher.

Les deux fripons effectuèrent leur projet avec d'autant plus de succès, qu'une heure après qu'ils eurent franchi les portes de la ville, un ordre arriva de les fermer et de ne laisser sortir ou entrer qui que ce fût sans une permission spéciale du gouverneur. Voici la cause de cet évènement.

D'autres industriels, non moins honorables que Karamouz-Maqaryous et qui travaillaient *dans la même partie*, voyant qu'ils ne pouvaient soutenir la concurrence, n'avaient pas trouvé de moyen plus sûr de se débarrasser d'un rival si redoutable qu'une bonne dénonciation, par laquelle ils signalaient leur ennemi au kalife comme un émissaire des Druses, auxquels il avait comploté de livrer la ville de Damas, après en avoir fait périr tous les habitants. L'accusation était absurde à la quatrième puissance, mais le commandeur des croyants la trouva surabondamment justifiée par les immenses richesses de l'accusé : c'était là une preuve sans réplique. Or, parce que la dénonciation de ces honorables était arrivée à Bagdad en même temps que celle des sous-imams de la grande mosquée, le kalife, enchanté de pouvoir faire d'une pierre deux coups, rendit grâces à Mahomet.

Karamouz-Maqaryous fut donc condamné à Bagdad, sans se douter même qu'il fût soupçonné, et il était à cent mille lieues surtout de penser qu'on pût le supposer s'occupant d'affaires d'État. La fermeture des portes avait pour but, premièrement de l'empêcher de se sauver ou de faire disparaître ses richesses s'il était prévenu ; secondement, d'empêcher ses amis les Druses de faire une irruption dans la ville pour venir au secours de leur ami, s'ils étaient avertis. Le lecteur qui se demanderait pourquoi l'ordre de les fermer avait été donné si tard est libre de croire que c'est parce qu'il convenait à l'auteur qu'il en fût ainsi. Le kalife donc ne fut pas moins volé que les actionnaires de Karamouz-Maqaryous. Ceux-ci, voyant que de façon ou d'autre le résultat devait être le même pour eux, se consolèrent du mieux qu'ils purent en se répétant : C'ÉTAIT ÉCRIT. On sait que quand un bon musulman a témoigné par ces mots de sa résignation à la fatalité, il ne lui reste plus rien à dire. Il allume sa pipe et exhale

sa douleur en bouffées de fumée. C'est de là qu'est venue cette expression métaphorique : *il fume*, pour dire : il enrage en silence.

Nos deux fugitifs, favorisés par les évènements, avaient rejoint la caravane d'Alep et gagné déjà un jour d'avance sur le plus habile hedjine [1], lorsque le gouverneur imagina de faire courir après eux sur le chemin de Bassora [2], où l'on n'eut garde de les découvrir. Le kalife, furieux, quand il sut toutes ces choses, de ne pouvoir au moins faire empaler celui dont il avait convoité les dépouilles, s'en prit au gouverneur de Damas et fit saisir ses biens, ce qui était fort juste, car rien n'était plus bête que ce gouverneur, ainsi qu'on a pu le voir, et parce qu'il fallait que les coffres de l'œil de l'islamisme se remplissent de manière ou d'autre.

Comment Chériffeddyn devient émir d'une horde d'Arabes-Bédouins et n'est pas encore content.

Cependant Chériffeddyn-Karamouz-Maqaryous et son confident et la caravane se dirigeaient paisiblement vers Alep, se confiant à la fatalité, et, par cette raison, aussi insouciants des brigands que si toute la route eût été pavée de gendarmes. Il s'ensuivit que, par une belle nuit, comme on respirait délicieusement la fraîcheur en traversant, au clair de lune, une petite vallée arrosée par plusieurs ruisseaux limpides, une troupe de voleurs, commandée par le fameux Murdobar-Ben-Barrac-Khan [3], fondit sur la caravane, mal préparée à soutenir l'attaque, et que chameaux et voyageurs, faisant par le flanc droit en montrant la gauche à leur destination, furent obligés de prendre le chemin des ruines de Tadmour [4], où la horde de Murdobar avait pour le moment son domicile réel. Les vastes déserts de la Syrie formaient son domicile politique.

Chériffeddyn, lié par les deux mains à la queue du cheval du chef des voleurs, contraint de suivre toutes les évolutions qu'il se plaisait à faire sur les flancs de sa troupe, afin de voir si elle se tenait en ordre, était mille fois plus à plaindre que ses compagnons d'infortune. Mes bonnes dupes de Damas, pensait-il, seraient bien vengées si elles voyaient l'état où je suis réduit. Mais cela ne leur rendrait pas leurs deux cent mille dynars, devenus la proie de ces bandits. Ceux-ci me devraient bien un peu de reconnaissance pour la leur

1 Race particulière de chameaux, la seule qui serve pour la course.

2 Bassora, Balsora, Basrah.

3 Murdobar, *qui dévore les hommes*; Ben-Barrac-Khan, *fils de Barrac-Khan*. Khan signifie également une horde et la dignité du chef qui la commande. Celui-ci s'appelle aussi émir.

4 Palmyre.

avoir faite si belle.... Heureusement qu'en me dépouillant ils ne m'ont pas ravi mon talisman ; mais je ne saurais en faire usage tant que je n'aurai pas celui de mes mains, sans quoi cet indigne brigand qui me fait faire un si rude métier à la queue de son cheval, m'aurait déjà cédé sa place, avec mes dynars accompagnés de plusieurs autres. Une idée... Parbleu ! ce ne serait que justice, après tout.

On était alors à l'heure de dohor (midi). Le soleil dardait ses rayons à faire fondre la cervelle des chameaux et à convertir le sable en verre. La troupe avait fait halte au pied d'une éminence, espèce de sentinelle avancée des montagnes qui forment, à une faible distance de l'enceinte de la ville, cette gorge ou plutôt ce coupe-gorge qu'on appelle la vallée des Tombeaux. Les Bédouins, assis sur des tapis, prenaient le café ou fumaient la chibouque, ou se laissaient aller au sommeil. Les chameaux, un moment déchargés, se reposaient accroupis et mâchaient à vide. Des esclaves noirs servaient aux prisonniers, dans des écuelles de bois, quelques cuillerées de gruau bouilli où l'assaisonnement n'avait pas été prodigué. Chériffeddyn, jugeant le moment favorable, appela d'une voix suppliante Murdobar-Ben-Barrac-Khan. Celui-ci commençait à s'endormir en rêvant à son retour, à ses femmes, à la part qui lui reviendrait, comme chef, dans la bonne capture qu'il venait de faire, et aux moyens de la faire la plus grosse qu'il se pourrait. Il voulut bien toutefois se lever, s'approcha de Chériffeddyn, et, après lui avoir annoncé sa présence et son mécontentement d'être dérangé par un vigoureux coup de pied qui tomba où il put, et lui avoir promis de l'écorcher vif s'il recommençait, il lui demanda ce qu'il voulait.

Magnifique seigneur, lui répondit le captif, tes procédés pour moi sont si généreux que j'ai résolu de te faire participer à un trésor que tes gens n'ont pas su découvrir. A ces mots, les yeux du brigand s'illuminèrent. Un trésor ! dit-il ; mais tu mens. Mes gens savent trop bien faire leur métier pour laisser échapper un trésor. — Je ne dis que la vérité, reprit Chériffeddyn. Ouvre ma robe et tu trouveras sur ma poitrine une petite médaille d'or. — Est-ce là ce que tu appelles un trésor? dit le Bédouin d'un air dédaigneux en s'emparant de la médaille. Et crois-tu que tu m'auras impunément dérangé pour une pareille misère? Saisissant un kourbag[1], et le faisant siffler en fendant l'air d'une manière qui fit frissonner les épaules du captif, il allait lui apprendre ce qu'il en coûte de troubler le repos d'un maître peu endurant. Illustre Murdobar-Ben-Barrac-Khan, dit Chériffeddyn, suspends ton courroux et ne juge pas de l'humble sur l'apparence. Cette médaille est un talisman avec lequel tu pourrais devenir plus riche que ni tes

[1] Espèce de bâton très souple, servant de fouet ou de cravache, fait d'un nerf d'éléphant rond d'un bout, aplati de l'autre, et dont les coups, dirigés par une main habile, découpent facilement les chairs en lanières.



Murdobar-Ben-Barrac-Khan.

aïeux ni toute ta tribu ne l'ont jamais été. — Et comment s'en sert-on ? dit Murdobar en laissant retomber son gourdin. — Délie-moi les mains et je te le ferai voir, dit Chériffeddyn. Le bandit était soupçonneux. Il pensa que son esclave pourrait bien lui échapper. Non, non, pas si sot, répliqua-t-il ; dis-moi d'abord ton secret et je te récompenserai après si je vois que tu ne m'as pas trompé ; s'il en est autrement, je te réitère la promesse de te faire écorcher tout vif à l'instant. — J'accepte ta gracieuse proposition, puisque je ne suis pas libre de la refuser, dit Chériffeddyn. Approche donc seulement assez le talisman de mes yeux pour que je puisse te lire ce qui y est écrit, car là est tout le mystère. Murdobar fit ce qu'on lui indiquait ; mais à peine Chériffeddyn vit-il la médaille à sa portée qu'il s'empressa de souffler dessus trois fois, et devint le plus beau Murdobar-Ben-Barrac-Khan qui eût jamais orné les ruines de Tadmour.

Maintenant, à mon tour, se dit-il. Et adressant la voix à ses Bé-



douins : Saisissez-vous de cet esclave et écorchez-le vif, ainsi que je

le lui ai promis. Les Bédouins, accoutumés à obéir aux ordres de leur chef, s'empressèrent de faire ce qui leur était commandé, et les captifs frémirent dans la pensée qu'il pouvait leur en arriver autant.

Je vais donc savoir à présent, se dit Chériffeddyn-Murdobar-Ben-Barrac-Khan, quels sont les plaisirs et les jouissances d'un chef de brigands. Ils doivent être grands ceux d'un homme qui n'a pas d'autre loi que sa volonté, pas d'autres limites à ses désirs que celles posées par la nature elle-même, encore puis-je les franchir en certains cas, s'il me plaît, par la vertu de mon talisman. Je ne remplis que le rôle d'un voleur, je le sais, mais Karamouz-Maqaryous était-il autre chose? Seulement, au lieu de payer d'audace, il usait d'astuce; voilà toute la différence qu'il y avait entre lui et Murdobar-Ben-Barrac-Khan. Il ne faisait couler que des larmes, ici il faudra bien y ajouter un peu de sang : et que m'importe celui de toute la race humaine?... Il suffirait à peine pour satisfaire la haine profonde qu'elle m'inspire! Qui a eu pitié de moi quand je n'étais qu'un pauvre ulémâ, condamné, pour vivre, à faire l'école aux polissons de Damas; quand je voyais d'autres ulémas se mettre sur mon chemin et m'enlever mes écoliers; quand je voyais des hommes qui ne me valaient pas, comme ce boiteux Aboul-Qasem, me supplanter près de la femme que j'aimais, ou dans l'emploi auquel j'aspirais; quand je voyais partout des gens heureux, tandis que moi seul je ne l'étais pas? Le jour des revanches est venu : malheur à qui a vu sa lumière!...

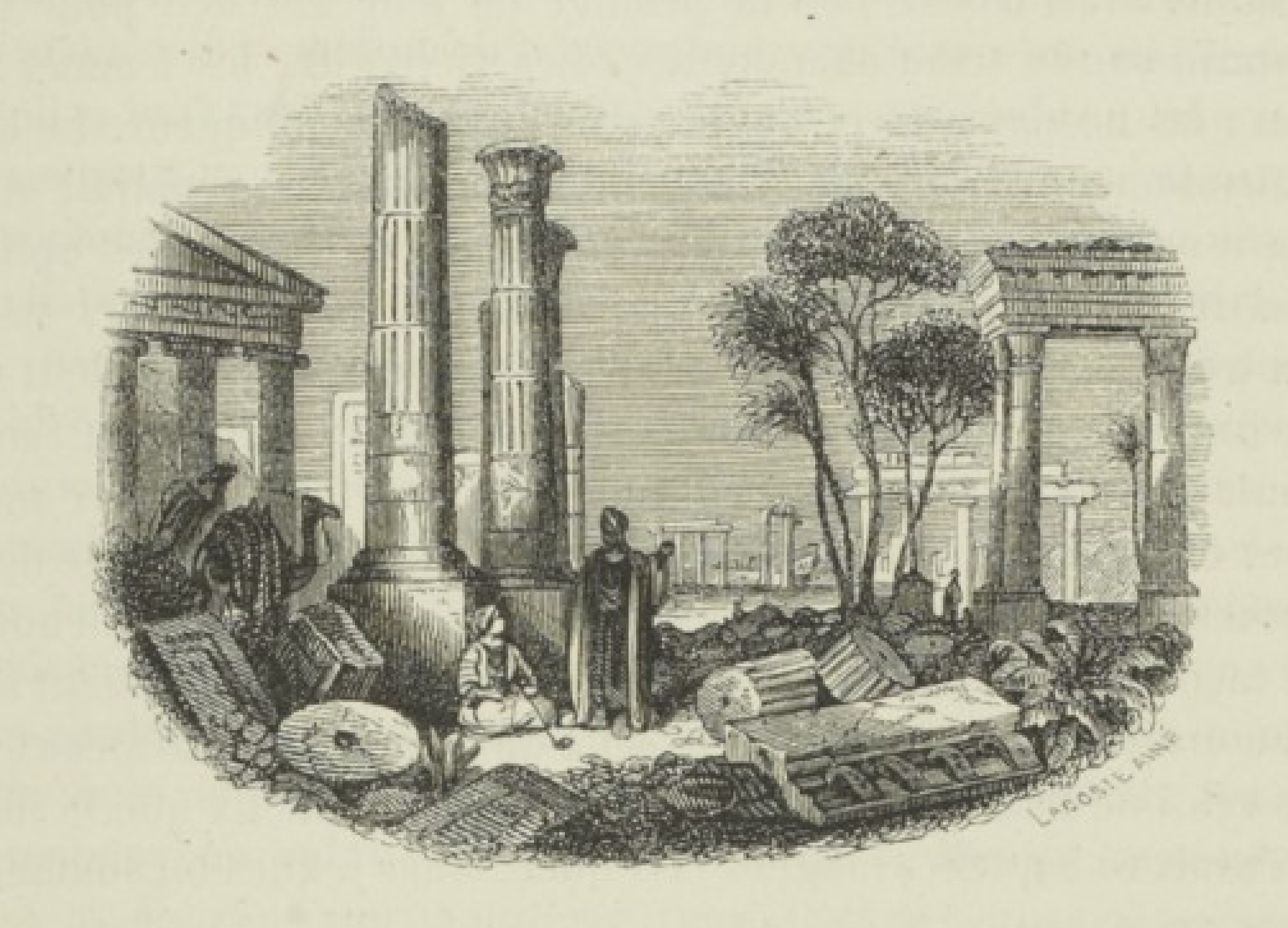
Nonobstant ces belles dispositions, l'heure de l'Asr [1] n'était pas encore arrivée, que Chériffeddyn avait déjà reconnu que celui qui paraît le mieux posé pour n'avoir d'autre règle que sa volonté et pour contraindre ceux qu'il commande à s'y soumettre aveuglément est plus souvent l'esclave que le maître de ces derniers. Les Bédouins, pleins d'obéissance pour leur émir lorsque celui-ci les guidait à une expédition, parce qu'ils comprenaient le besoin d'une discipline qui assurait leurs succès, ne la supportaient plus qu'avec impatience dès qu'ils se rapprochaient de leurs tentes, surtout s'ils revenaient chargés d'un riche butin. Murdobar ne trouvait pas plus de complaisance chez le dernier d'entre eux que nos anciens rois ou chefs francs parmi leurs soldats, et s'il eût voulu, comme Hlodwig [2], s'arroger une part du butin que le sort ne lui avait pas attribuée, il eût obtenu sur-le-champ une paraphrase de l'histoire du vase de Soissons appropriée à la circonstance. Quelques symptômes de mutinerie même se manifestaient sans que Chériffeddyn pût bien s'en expliquer ni le motif ni la portée, mais il en découvrit

[1] La troisième heure du jour, celle qui suit l'heure de dohor.

[2] Vulgairement Clovis. Les savants, qui ne connaissent pas toute la valeur d'un H aspiré par un gosier germain, ont encore la faiblesse d'écrire Chlodwig, ce qui ne ressemble à rien.

assez pour comprendre qu'il était en péril, et résolut de se tenir sur ses gardes.

On débouchait alors de la vallée des Tombeaux, et un changement subit de spectacle déployait, devant les yeux surpris et charmés, de



longues files et des groupes variés de blanches colonnes se dessinant sur des massifs d'oliviers ou de figuiers, semblables à un immense troupeau de moutons épars au bord d'une oasis, ou à une capricieuse broderie de perles répandue sur la verte ceinture d'une Péri [1]. Au delà, l'œil n'apercevait de toutes parts que le sable jaunâtre du désert, s'étendant bien par-delà l'Euphrate et se perdant dans un horizon sans fin. A gauche seulement cet horizon était borné par une chaîne de montagnes arides.

Le soleil allait descendre sous l'horizon ; hommes et bêtes, également harassés, voyaient avec joie le terme de leurs fatigues; mais personne, contre l'usage, n'accourait à la rencontre des vainqueurs rapportant un riche butin. La troupe, surprise de ce glacial accueil, dès qu'elle se crut à portée d'être entendue, se mit à pousser de grands cris, annonçant son retour triomphal. Ce fut tout aussi inutilement, quoiqu'elle fît autant de bruit qu'un chœur d'opéra s'efforçant de lutter contre un orchestre moderne exécutant un *tutti* en *rinforzando*; tout demeura silencieux et morne dans le khan. On n'apercevait pas une lumière, et l'oreille la plus fine s'efforçait en vain de saisir quelque mugissement, quelque bêlement des nombreux troupeaux.

Ces faquins-là, dit Chériffeddyn, ont le sommeil dur. Ils se sont

[1] Ce sont les génies bienfaisants créés par Orosmades. Les génies malfaisants s'appellent Dives ou Diffs.

enivrés d'opium s'ils n'ont lu quelque long drame ou quelque roman nouveau.

Il se trompait. Une tribu ennemie, ayant su par ses espions que les guerriers de celle de Murdobar-Ben-Barrac-Khan allaient se mettre en campagne, avait trouvé bon de profiter de leur absence pour faire une *razzia* sur la tribu abandonnée. Les vieillards, les femmes, les enfants, les bestiaux devinrent la proie facile du vainqueur. Le khan était absolument désert. Voilà pourquoi personne ne répondit au cri d'allégresse des braves qui revenaient chargés de dépouilles opimes.

Diantre! pensa pour le coup Chériffeddyn, si les voleurs se volent entre eux, où donc sera-t-on en sûreté, et que prétendent tous ces grimauds qui opposent toujours les mœurs simples et l'innocence du désert à la corruption de notre société? Que faire maintenant? Nous n'avons ici ni kadi ni assas [1] à mettre à la piste de ces vagabonds que le Simoum puisse engloutir [2], et tout cela se dénouera d'une façon brutale : il faudra se battre, chose qui me convient assez peu. Je croirais volontiers que le sort de l'un de ces chameaux, au moins celui de mon beau cheval pur sang, vaut mieux que le mien, si je n'avais vu à quelles fatigues et à quels longs jeûnes on soumet ces pauvres animaux.

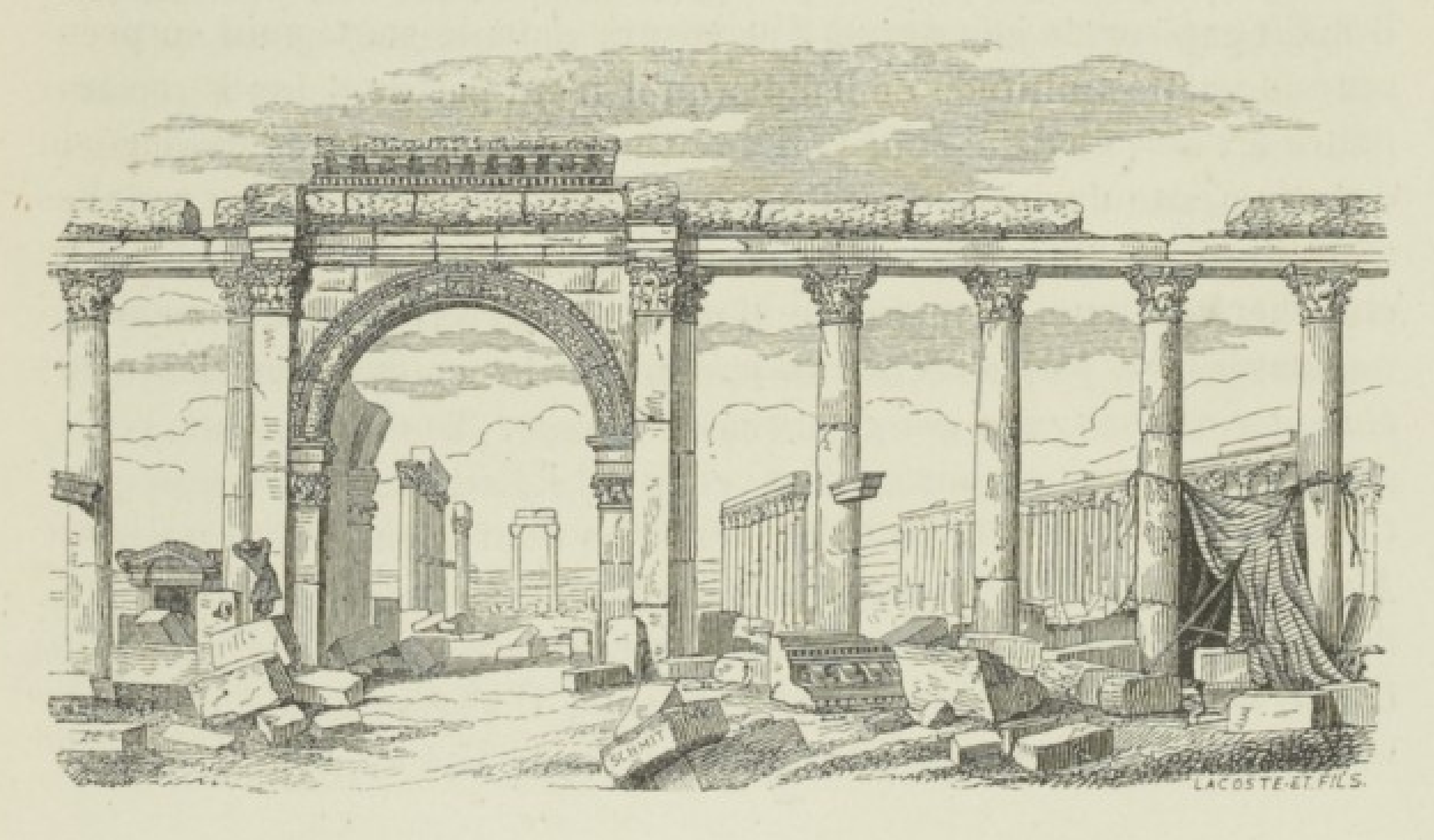
Comment Chériffeddyn, destitué de la dignité d'émir des Arabes-Bédouins, est abandonné, avec un riche trésor, dans les ruines de Palmyre, et comment, croyant embrasser la belle Alemara, il embrasse autre chose.

La fureur des Bédouins fut au comble quand ils virent leur khan saccagé. Courons nous venger! s'écriaient-ils d'une commune voix, et reconquérir nos femmes et nos troupeaux en y joignant les femmes et les troupeaux de nos ennemis. Ils ne voulaient prendre aucun repos, persuadés que la diligence était le sûr parti pour surprendre la tribu déprédatrice. Chériffeddyn, au contraire, essaya de leur faire comprendre qu'après la course longue et pénible qu'ils venaient de faire, ils ne pourraient en entreprendre une nouvelle encore plus longue et peut-être plus périlleuse sans risquer de se présenter avec désavantage devant ceux qu'ils allaient attaquer chez eux. Ces raisonnements assez sages ne persuadèrent personne, mais les mauvaises

[1] Soldats de police.

[2] Le Simoum (mieux Samoum) est le vent du midi. Il est tellement meurtrier, qu'il tue sur-le-champ les hommes et les animaux qui demeurent exposés à son souffle, et il ne suffit pas toujours de s'enfermer hermétiquement dans sa tente ou dans sa maison pour y échapper, tant il est actif et pénétrant. Les chameaux sentent sa venue et lui font volte-face en s'accroupissant et enfonçant leurs naseaux profondément dans le sable. On dit que le corps d'un dromadaire tué par le Simoum se dessèche immédiatement au point qu'un homme peut le soulever sans effort. *Sammu*, racine de *Jamoum*, signifie empoisonner.

dispositions contre Chériffeddyn, un moment assoupies, se réveillèrent. Les mutins prétendirent que c'était à Murdobar qu'il fallait attribuer le désastre arrivé à la tribu, parce qu'il avait voulu emmener avec lui tous les cavaliers. C'était un mensonge. La vérité était que l'émir n'en voulait prendre qu'une partie, mais qu'il lui fut impossible de modérer l'ardeur des autres, qui tous voulurent le suivre, chacun pensant que les absents ont toujours tort, et que les présents commencent par faire leur main, ne réservant pour le partage que ce qui ne peut se cacher. Le mot de talisman circulait aussi parmi la troupe, quelques mots du dialogue de Chériffeddyn et de Murdobar dans le désert ayant été entendus; on ne doutait pas que l'émir ne possédât ce précieux bijou, et l'ordre d'écorcher vif le captif qui l'avait su conserver était considéré comme une mesure prise pour leur dérober la connaissance de ce trésor. Un autre Bédouin, non moins fameux par son audace que ne l'avait été Murdobar, et qui n'attendait que le moment pour s'élever sur sa ruine, se mit à la tête de la conjuration, et il fut décidé que Murdobar était déposé, qu'on l'abandonnait au milieu des ruines, et que la troupe allait repartir de suite sous la conduite de son nouvel émir. On ne prit que tout juste le temps de débarrasser les dromadaires de leurs richesses, qu'on enferma dans un long souterrain servant autrefois d'aquéduc, à l'entrée duquel fut roulée une énorme pierre que vingt hommes pouvaient à peine remuer; les prisonniers, qu'on n'aurait pu laisser sans se priver en même temps de quelques hommes pour les garder, ce que les circonstances ne permettaient pas, furent garrottés sur les dromadaires, puis toute la troupe se mit en route, et longtemps Chériffeddyn, du haut d'un amas de décombres, put l'apercevoir se glissant au milieu du désert comme un long serpent, jusqu'à ce que la ligne sombre qu'elle dessinait se confondît dans la teinte monotone étendue sur ces vastes solitudes.



Chériffeddyn eut un moment de joie quand il se vit laissé seul dans le voisinage du trésor. Il ne lui paraissait pas impossible de parvenir à s'en emparer malgré les obstacles ; mais il réfléchit ensuite qu'il ne lui servirait à rien de les avoir surmontés, puisqu'il resterait l'invincible difficulté de les emporter. Alors le désespoir s'empara de lui, et ce fut à peine s'il pensa à se ménager un abri pour la nuit. Il ne pouvait s'arracher du lieu où les dépouilles de la caravane étaient renfermées. Enfin des débris de tentes demeurés épars sur le sol avec quelques cadavres, après le sac du khan, il se construisit, tout près de l'entrée du souterrain, une espèce de cabane suffisante pour le mettre à l'abri des bêtes féroces. Il y dormit peu. Les projets les plus extravagants inspirés par la convoitise le tinrent éveillé plus encore que les hurlements des chakals et les rugissements des lions. Le jour revint destitué des conseils de la nuit. Un autre lui succéda, puis un autre encore tout aussi stérile.

Chériffeddyn ne perdait pas de vue l'endroit où son âme paraissait enfermée. A peine prenait-il le temps d'aller cueillir quelques dattes pour sa nourriture, de ramasser un peu d'eau au ruisseau voisin pour étancher sa soif, puis il s'empressait de revenir, de même que le fer, un moment séparé de l'aimant, y revole aussitôt en obéissant à la loi d'attraction.

A force de veiller sur l'entrée du riche souterrain, il vit un matin un énorme serpent en sortir par une ouverture que formait l'écartement de quelques pierres. Saisi de frayeur, il fut d'abord près de s'enfuir, ensuite il vint à se figurer que, puisqu'il existait déjà un passage suffisant pour donner issue à ce reptile, il ne serait peut-être pas difficile d'en faire un pour lui-même. Il se mit donc à travailler, malgré tout l'affaiblissement de ses forces, avec tout le courage que lui inspirait sa cupidité. Bientôt, en effet, le trou fut assez grand pour que son corps amaigri pût s'y glisser en rampant ; il faillit expirer de joie quand il se trouva dans le souterrain en présence de cette multitude de ballots qu'il n'eut pas de peine à reconnaître à l'aide du demi-jour pénétrant par des ouvertures ménagées dans la voûte de l'aquéduc. Une grosse caisse de fruits secs qui se trouva ouverte lui permit de se réconforter un peu ; alors il se mit à chercher celles qui devaient contenir des pierreries ou des espèces monnayées ; sa joie s'accrut en apercevant les coffres dans lesquels étaient renfermés ses deux cent mille dynars. Toutefois, dans l'impossibilité de tout emporter d'un coup, il fallait faire un choix, et Chériffeddyn se décida pour les pierreries dont il emplit ses poches. Ainsi muni, et plus riche que jamais Karamouz-Maqaryous n'avait paru l'être, il se disposait à sortir, quand la pensée lui vint qu'il passerait la nuit là tout aussi bien que dans sa tente. Il s'accommoda donc un lit avec des tapis, et, après un nouveau repas tiré de la caisse, au-

quel une autre découverte lui permit de faire l'addition d'un bon coup de vin de Chiraz, il se coucha et ne tarda pas à s'endormir d'un doux sommeil peu connu des avares et des envieux. Les rêves les plus riants se succédaient. Il se voyait possesseur d'inépuisables trésors, recherché par les grands, invité à leurs fêtes et à leurs dîners qu'il ne rendait pas; le kalife l'appelait près de lui, le faisait asseoir à sa gauche [1] et le comblait d'honneurs et de dignités; il lui donnait pour femme la plus belle de ses esclaves, et cette belle des belles se trouvait être la belle Alemara; heureuse enfin d'appartenir à l'homme qu'elle avait dédaigné autrefois, elle lui passait les bras autour du cou et le serrait avec tant de tendresse, que Chériffeddyn, sur le point d'être suffoqué, se réveilla.

Ce n'était point la belle Alemara qui l'étreignait de la sorte. C'était l'habitant du souterrain, le serpent, qui, surpris de rencontrer un commensal inconnu et attiré par la chaleur humaine, était venu enrouler dans ses spirales le malheureux Chériffeddyn. Celui-ci, en ouvrant ses yeux encore un peu troublés par l'*extrà* de la veille et par les songes de la nuit, n'aperçut qu'à peine à quel hôte étrange il avait affaire. Un sifflement non équivoque du reptile, qui le quittait et s'en allait vaquer à ses occupations journalières, le mit au fait, et ses cheveux se dressèrent en pensant au péril qui l'avait menacé. Mais la nécessité de suivre ses projets lui rendit bientôt le courage.

Sachant que le serpent, une fois sorti, selon sa coutume, ne revenait qu'aux approches de la nuit, Chériffeddyn passa la meilleure partie du jour à faire de nouvelles recherches et de nouveaux préparatifs; puis, lorsque le moment de partir fut venu, il s'engagea dans le trou. Mais quand la partie antérieure du corps eut passé, non sans peine, il fut impossible au reste d'avancer. L'avarice n'avait pas permis à Chériffeddyn de calculer que les richesses dont il se chargeait si inconsidérément, en augmentant son volume, produiraient cet effet. Gêné dans ses mouvements, il ne lui était plus possible de rétrograder, et il eut tout le loisir de commenter, dans la plus critique des positions, le beau chapitre de Sénèque sur le mépris des richesses. Dans cette affreuse position, la mort était certaine, et quelle mort! à moins que les Bédouins, par un prompt retour, ne vinssent mettre fin à ce supplice atroce, probablement pour lui en substituer un autre qui ne le serait pas moins. Entre deux maux on préfère toujours celui qui paraît le plus éloigné. Chériffeddyn hâtait donc de ses vœux l'arrivée de ses ennemis. Une autre crainte d'ailleurs le tourmentait:

[1] Ce fut Djemchid, roi de Perse, septième descendant de Sem, et quatrième roi de la dynastie des Pichdadiens, qui imagina de donner à la main gauche la préférence qu'elle n'a cessé depuis de conserver en Orient. Il disait, à ce sujet, qu'il suffit à la main droite d'avoir l'avantage d'être la droite, et qu'il est juste d'honorer la gauche pour faire compensation. Il est certes peu d'usages qui puissent se glorifier d'une aussi vénérable antiquité.

le serpent allait revenir !... En effet, un léger bruissement annonça bientôt son approche. Chériffeddyn n'eut pas même la consolation d'un de ces éblouissements qui, dans les spectacles horribles, vous en dérobent du moins une partie. Ses yeux, sortant presque de leur orbite, conservaient toute la faculté de la vision et ne perdaient rien des mouvements du monstre; son visage, contracté par la terreur, était hideux à voir. Le serpent, qui jusqu'alors s'était avancé avec l'insouciante désinvolture d'un propriétaire certain de rentrer dans sa maison, trouvant inopinément son chemin fermé par cette horrible figure, se rejeta en arrière comme s'il avait été lui-même saisi de terreur, et, après avoir paru la considérer un instant, fit brusquement volte-face et battit en retraite.



Cette victoire ne délivrait pas Chériffeddyn, dont les membres commençaient à s'engourdir. Dans son délire, il en vint jusqu'à envier le sort des malheureux qui avaient été réduits en captivité avec lui, quelque misérable qu'il pût être; celui des chakals du désert, celui du serpent même qu'il venait de mettre en fuite. Dans ce moment, sa respiration comprimée, poussée avec effort, alla frapper son talisman échappé de sa poitrine, et il se sentit subitement dégagé des entraves qui l'oppressaient et en pleine liberté sur les bords du ruisseau. Son premier mouvement fut de se jeter à genoux pour remercier Mahomet; mais il demeurait comme attaché à la terre, où il lui semblait qu'il rampait; il voulut crier, et ne laissa échapper qu'un sifflement: il voulut joindre les mains, il ne s'en trouvait plus... Il était devenu serpent. Sa métamorphose, dont il ne se rendait pas compte, car son souhait n'avait été qu'une de ces choses en l'air, un de ces lieux communs qu'on se permet quand on ne sait plus que dire, fut pour lui une autre cause de désespoir et lui arracha des larmes. C'est la seule fois qu'on ait vu pleurer un serpent.

Chassez le naturel, il revient au galop, dit un célèbre poète indien. Chériffeddyn voulut du moins profiter de son nouvel état pour retourner près de ses chers trésors. Il se dirigea donc vers l'entrée du souterrain. L'ancienne enveloppe de Murdobar-Ben-Barrac-Khan,

animée sans doute alors par l'âme du vrai serpent, était toujours dans la même position et se démenait toujours aussi inutilement. Chériffeddyn, n'ayant garde de reprendre cette dépouille malencontreuse, s'en alla chercher une autre entrée qu'il finit par découvrir.

Les Bédouins revinrent. Leur audace avait été couronnée de succès. Ayant surpris à leur tour leurs ennemis, ils en avaient fait un grand carnage et ramenaient esclaves tous les individus qu'ils n'avaient pas égorgés. La tribu vaincue était détruite pour jamais.

Les victorieux entrèrent dans une grande colère quand ils virent les dégâts que Chériffeddyn avait faits dans le souterrain. Le corps de Murdobar-ben-Barrac-Khan, qui respirait encore, fut tiré de son étau et lestement empalé pour l'exemple, et Chériffeddyn se réjouit d'avoir échappé, sous son enveloppe de serpent, à l'insigne honneur d'être hissé au bout d'un mât pointu, en manière de précepte.

Ne désespérant pas, puisque son talisman lui restait, de reprendre la forme humaine et de parvenir à s'échapper, Chériffeddyn, qui possédait dans ce moment la prudence du serpent unie à celle de l'avare, avait imaginé de transporter dans une cachette sûre le plus de pierreries et de pièces d'or qu'il pourrait soustraire du souterrain. Il en emplissait sa bouche de serpent et multipliait ses voyages, au point que la peau de son ventre, toute dure qu'elle fût, commençait à s'écorcher. Le retour de la tribu n'avait pas mis fin à ces déprédations; le trésor diminuait à vue d'œil, au grand étonnement de ceux qui étaient chargés de le garder jusqu'à ce qu'on eût fait la distribution. A la fin, l'attention se fixa sur les allées et venues du serpent; elles parurent suspectes. On résolut de l'épier et de le tuer après avoir découvert l'endroit où il portait ce qu'il dérobait. Le serpent, plus fin que ses ennemis, entendit le complot et cessa ses voyages; mais, ne pouvant s'éloigner du trésor du souterrain, il y revenait passer la nuit, couché sur les ballots de marchandises. On le surprit un soir qu'il retournait à son poste, et un coup de cimeterre allait tirer raison de ses méfaits, lorsque ses yeux se portèrent sur une cigogne qui se tenait en équilibre sur la même jambe, depuis le lever du soleil, au sommet d'une colonne, dans une si parfaite immobilité qu'elle paraissait faire partie de l'édifice. Ah! se dit-il en sifflant sur son talisman, que cet oiseau est heureux! Et son âme passa dans le corps de la cigogne; dans le même moment celle-ci changeait de jambe et le damas tranchant du Bédouin coupait le serpent en deux.

L'oiseau taciturne, en voyant ce massacre inutile, battit des ailes et fit entendre un cri aigre semblable à un ricanement; le Bédouin leva la tête et ne fut pas peu surpris de voir comme un sequin [1] qui

[1] Monnaie de Venise, qui devint la seule en usage en Orient.

brillait au cou de la cigogne. Il appela des camarades pour leur montrer cette singularité, mais la cigogne s'envola et s'en alla chercher un autre gîte.

Les Bédouins se mirent en quête dès le point du jour pour retrouver l'oiseau à la pièce d'or; malgré le respect superstitieux des Arabes pour les cigognes, ils étaient résolus de lui donner la chasse jusqu'à ce qu'ils pussent s'en emparer. Chériffeddyn, qui n'avait nulle envie de tomber entre leurs mains, ne les vit pas plus tôt arriver qu'il prit sa volée vers la région des nuages, enchanté de se sentir mollement balancé par les airs. Tandis qu'il s'amusait à décrire d'immenses spirales, un rock [1] l'aperçut et se disposait à fondre sur lui. La cigogne vit à temps le danger. La fuite était l'unique parti à prendre, et lorsqu'on fuit on suit la première direction venue. Chériffeddyn alla s'abattre sur le chemin du grand Kaire, dans un bouquet de sycomores trop touffu pour que le rock pût l'y suivre; il arriva à terre le cœur battant de fatigue et de peur, et disant : C'est encore un pauvre métier que celui de cigogne; quand donc trouverai-je le bon?

Une caravane qui allait au grand Kaire était arrêtée dans ce bois. Les gens qui la composaient effarouchèrent le rock par leurs cris et le forcèrent à repartir. Chériffeddyn, ainsi sauvé, prit le parti de continuer sa route vers la capitale de l'Égypte pour y aviser aux moyens de retourner aux ruines de Palmyre afin de reprendre son trésor. Il descendit en arrivant sur la boule dorée du principal minaret de la mosquée du sultan El-Moyed [2]; c'était le débarcadère de toutes les cicognes arrivant d'un long voyage. Maintenant, dit-il après avoir pris un peu de repos, j'ai assez d'oiseau comme cela. Redevenons homme. Mais qui, dans cette ville que je ne connais pas, peut m'offrir une position digne de moi? Est-ce le grand visir? est-ce le sultan? J'ai fait tant d'épreuves trompeuses, que je crains de me tromper encore; et tous ces changements me fatiguent. Eh bien! abandonnons-nous à notre talisman; il me servira peut-être mieux que moi-même. *A l'homme le plus heureux de la ville*, dit-il en essayant de souffler sur sa médaille; mais son long bec pointu rendait l'opération difficile, le souffle n'arrivait pas jusqu'au bout. Enfin, après plusieurs essais qui firent faire à la cigogne des contorsions qui excitaient les rires des polissons attroupés dans la rue, Chériffeddyn réussit et se trouva couché sur un misérable grabat dans la plus misérable masure du

[1] Cet oiseau, d'une dimension gigantesque, figure souvent dans les contes orientaux. Sa force est telle qu'il enlève facilement un bœuf. Il est inutile de dire qu'on en chercherait vainement la description dans les ouvrages d'ornithologie.

[2] Magnifique mosquée bâtie au commencement du quinzième siècle par le sultan Moyed, qui fut esclave avant de parvenir au trône. Elle est précédée d'une cour carrée ou parvis, entourée d'une galerie de quatre-vingt-douze colonnes et au milieu de laquelle jaillit une belle fontaine.

Kaire, proche la porte de Zouyleh [1]; il venait d'entrer dans un corps à demi consumé par la peste qui régnait depuis trois mois dans la ville et avait déjà enlevé cent quarante-deux mille personnes sans que nul s'en émût. C'EST ÉCRIT, disait-on.

Si c'est ainsi qu'on entend au Kaire le suprême bonheur, pensait Chériffeddyn, il doit y avoir beaucoup de gens heureux, mais moi je ne le suis pas, faute apparemment de savoir me servir de la recette; je ne suis pourtant pas tenté de l'apprendre.

Rongé par le mal, sentant déjà planer sur lui l'ombre des ailes de l'ange de la mort, Chériffeddyn vit passer une troupe de gens du peuple qui paraissaient fort joyeux. C'était la noce d'un jeune chamelier, au teint basané mais animé des plus vives couleurs, aux formes athlétiques, à la santé florissante; dans ses yeux, qu'il fixait de temps à autre sur ceux de sa fiancée marchant à son côté, entourée des femmes qui formaient son cortége particulier, brillait l'éclair du bonheur. Ses dents blanches, que faisait encore mieux remarquer une épaisse moustache noire, se dessinaient dans un sourire perpétuel, irrécusable témoignage d'une gaîté que ne troublait pas une pauvreté bien apparente, malgré le soin qu'il avait pris de vêtir ses plus beaux habits. Le moribond faisait plus de cas de la vie en ce moment que de tous les trésors de l'Indoustan; la misère d'un pauvre chamelier ne l'effrayait point, pourvu qu'il échappât à la mort. Il rassembla toutes ses forces pour souffler trois fois sur son talisman, mais à la troisième fois, au lieu de se sentir transformé en un jeune homme plein de vigueur et de santé, il vit apparaître devant lui un



[1] Bab-Zouyleh. Cette porte rappelle un triste souvenir. On entassa dessous les têtes des croisés tués par les Sarrasins à la fameuse bataille de la Massoure (Mausourah), où saint Louis fut fait prisonnier.

être couleur de suie, aux formes hideuses, tenant à la fois de l'homme et de l'animal, et porteur de deux paires d'ailes ressemblant à des ailes de chauve-souris. Qui es-tu et que me veux-tu? demanda Chériffeddyn d'une voix que la terreur ranima un moment.—Je suis Erhemen [1], le génie du talisman, répondit l'apparition, et je viens te le reprendre. Le sage qui l'a composé n'a pas su le douer du don d'arracher à la mort celui dont les moments comptés sur la table fatale sont accomplis. Autrement, l'homme qui le possèderait pourrait se rendre immortel et jouir d'une éternelle jeunesse, à l'encontre de la nature et des desseins de Dieu. — Que m'importe donc alors la possession de ton talisman, qui ne peut m'arracher à la mort et qui n'a jamais su me procurer que des déceptions sans un seul instant de bonheur! — C'est qu'il n'en est point pour l'envieux. — Il n'en est donc pour personne; car tous les maux que j'ai rencontrés dans les diverses conditions que j'ai traversées n'étaient point dus uniquement à l'envie?—Il est des malheurs pour chacun, mais tu les as tous réunis sur toi par suite de ton odieux penchant. Tu t'es laissé éblouir par les apparences. Un homme de ton savoir et de ton expérience n'aurait point dû ignorer cependant que l'enveloppe la plus brillante cache souvent les plus cuisantes misères; que l'on ne doit dès lors envier la condition de personne, parce qu'il est impossible de savoir quelles funestes compensations contrebalancent le beau qui vous séduit.... — Il n'est donc point, je te le demande encore, de vrai bonheur ici-bas, et c'est donc folie à l'homme de courir à sa recherche?—Le bonheur existerait pour tous les enfants d'Adam si leurs passions ne le leur avaient pas fait perdre. Il faut un autre talisman que celui que tu as possédé pour le retrouver. — Quel est donc ce talisman et où peut-on le trouver?—On le trouve dans son cœur quand il n'est pas corrompu. Il est composé de trois choses dont la force est toute puissante, ce sont les vertus, les bonnes œuvres et la prière. L'homme qui gisait ici, à ta place, le possédait. Voilà pourquoi il était l'homme le plus heureux du Kaire. — Alnaschar m'a donc volé! O mes mille dynars! — Ils ne lui profiteront pas plus que le talisman ne t'a profité. L'écolier paresseux engendre inévitablement l'homme paresseux, et la paresse à son tour engendre tous les vices, lesquels se transforment aisément en crimes chez l'homme doué d'une certaine énergie d'esprit. Ébloui de sa richesse inattendue, Alnaschar s'est empressé d'abandonner sa mère qui voulait le porter à en faire un usage raisonnable, et la pauvre femme vient de mourir de faim tandis que son fils se livre aux prodigalités les plus extravagantes. Tu as à te reprocher la mort de la mère et la perte du fils que ton or a corrompu.

[1] Ehremen, *démon*, *noir esprit* : probablement quelque arrière-petit-cousin du grand Ahriman, le mauvais principe des Perses.

lorsque tes conseils auraient pu encore le ramener. Mais qu'attendre de bon d'un envieux?

Chériffeddyn prêtait moins d'attention qu'il ne paraissait aux discours du génie. La malice de son caractère s'était réveillée à l'approche du moment suprême et inévitable. Si je pouvais, se disait-il en lui-même, mettre ce hideux Afrite [1] à ma place et prendre la sienne... Tout affreux qu'il est, cela vaudrait mieux encore que de mourir de la peste. Il fit donc un dernier effort pour souffler sur son talisman, mais son âme s'envola dans le troisième souffle et s'en alla subir la terrible épreuve du pont aigu [2] que l'acrobate le plus intrépide ne franchirait pas sans être muni du balancier des bonnes actions. L'âme de Chériffeddyn, privée du balancier salutaire, fit du premier pas un plongeon dans le fleuve de feu, où les démons le reçurent comme une proie qui leur était dévolue depuis longtemps.



[1] Race de génies rebelles qui ne voulurent point reconnaître Mahomet.

[2] Les âmes des musulmans n'arrivent au paradis qu'en passant sur ce pont redoutable suspendu au-dessus du fleuve de feu, et qui n'a pour largeur que l'épaisseur d'un cheveu. Deux anges, Nakir et Monkir, en gardent l'entrée pour empêcher la fraude, et les démons s'agitent au-dessous, s'efforçant de faire trébucher l'âme qui fait ce périlleux voyage. Malheur à celle que ses péchés font pencher à gauche ou à droite! Le juste seul conserve le centre de gravité et ne se laisse distraire ni par la vue des flammes ni par les rugissements et les contorsions des démons.



La duchesse de Santa-Floridà.

7



LES DUCS DE SANTA-FLORIDA.

Je suis tombé! l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.
MILTON. (*Paradis perdu.*)

. . . . . . La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
LAFONTAINE.



VERS la fin de l'année 1774, il y avait grand gala dans un magnifique hôtel de la rue Saint-Florentin. Un héritier venait de naître au duc de Santa-Florida lorsqu'il commençait à désespérer qu'un noble rejeton de son illustre race vînt la perpétuer. Un grand d'Espagne ne voit pas d'un œil stoïque s'éteindre le nom que lui ont transmis ses aïeux. Le duc, pour parer à cet inconvénient autant qu'il était en son pouvoir, avait obtenu du roi la permission de transmettre son nom, ainsi que la grandesse qui y était attachée, à un arrière-petit-neveu, seul reste, avec lui, d'une famille qui paraissait

condamnée à ne laisser de traces que dans l'histoire. La condition absolue de cette transmission était que l'arrière-neveu, encore célibataire, se marierait immédiatement; mais cet accommodement avait été sans résultat. Le nouveau duc improvisé se mourait lorsque les patentes royales lui arrivèrent. Cet accident, qu'on avait oublié de prévoir, remettait les choses au même état.

On peut donc juger avec quelle joie fut accueilli l'héritier direct du nom, des honneurs et de l'immense fortune des Santa-Florida; quelles précautions entourèrent son berceau; quelles actions de grâces furent rendues au ciel, à sa naissance; avec quelle reconnaissance elles se renouvelèrent chaque année; quels riches présents reçurent les églises d'Espagne dédiées à Saint-Raphaël, son patron. Ses parents étaient ingénieux pour trouver des moyens d'exprimer leur satisfaction et leur gratitude envers le ciel.

Deux ans plus tard, un second fils leur naquit. Son père et sa mère avaient fait une si grande dépense de joie et de bénédictions à l'avènement de son frère aîné, qu'il en restait à peine pour lui. Il se contenta de ce reste comme il devait se contenter de sa maigre légitime, et prit le parti de vivre d'aussi bonne grâce que si tous les priviléges dont jouissaient les Santa-Florida lui étaient assurés.

Cependant la condition des deux enfants était bien différente. Au petit duc les caresses les plus tendres, les soins les plus empressés; à son frère l'indifférence la plus complète. Au don de la vie, ses parents néanmoins avaient daigné ajouter celui d'une nourrice et d'une gouvernante : il ne tenait qu'à lui de s'en contenter. Par hasard, ces deux femmes étaient intelligentes et ne cherchaient pas à contrarier l'action favorable de la nature sur une bonne constitution. Le petit Josefo croissait donc à merveille, tandis que son aîné et seigneur non moins bien organisé, mais succombant sous l'excès de soins plus multipliés qu'éclairés, s'étiolait comme une plante vivace à qui l'air manque dans une serre chaude.

Dès que Rafaël fut en état de comprendre, la duchesse et sa camerera mayor s'empressèrent de lui inculquer le sentiment de la supériorité qu'un descendant direct du Cid par les Santa-Florida, des Villa-Hermosa par sa mère, doit conserver soigneusement sur tout ce qui l'entoure ou l'approche. On lui apprenait à ne point pleurer, parce qu'il ne convient pas à l'héritier d'un nom que tant de héros ont porté de se montrer faible de cœur; à ne pas rire, parce que le rire *sent le peuple* avec lequel un vrai hidalgo ne peut avoir rien de commun; à ne jamais transiger sur les droits qu'il tenait de sa naissance, parce que toute concession eût été un affront fait à sa noble race.

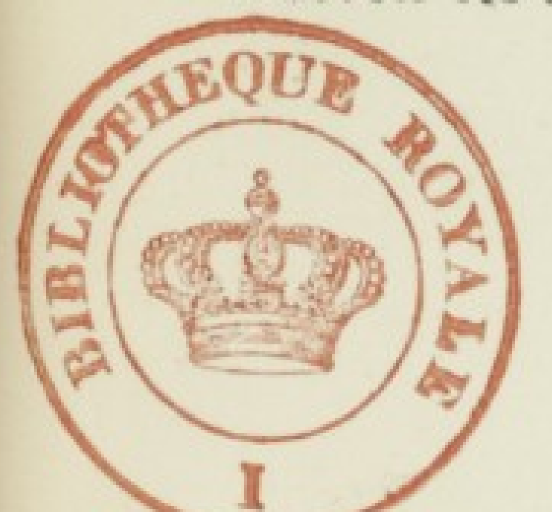
Le duc avait bien su montrer, dans une occasion mémorable, comment il convenait de les soutenir. Le feu roi Charles III avait daigné s'arrêter au château de Santa-Florida au retour de la chasse. D'après

une ancienne coutume, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, mais que de beaux exemples avaient confirmée, le chef de cette illustre famille n'était tenu, en pareille circonstance, de descendre que trois degrés du perron pour recevoir son souverain. Le roi, ou plutôt son grand veneur qui l'accompagnait, exigea que le duc descendît les quatre (il n'y en avait pas davantage). Le duc tint bon sur son troisième degré, et le roi qui était déjà descendu de voiture y re-



monta. Le lendemain, le premier médecin de S. M. C. eut l'obligeance de venir avertir le duc et la duchesse, par pur dévouement, que leur santé pourrait souffrir de l'air de l'Escurial, et que celui de Versailles leur conviendrait mieux.

Le moment vint de donner un précepteur au jeune Rafaël. On conçoit bien qu'un si noble enfant ne pouvait subir la dégradation d'une punition ou même d'une admonition quelconque de la part d'un pédagogue. La duchesse imagina, suivant un ancien usage, de placer près de son fils une sorte de menin destiné, non tout-à-fait à recevoir les corrections que Rafaël eût pu mériter, mais à remplir en



quelque sorte le rôle que les Spartiates attribuaient aux ilotes. C'était une manière de *specimen* vivant et parlant des fautes particulières aux enfants de basse extraction et des châtiments qu'elles entraînent ; fautes dont le possesseur d'un grand nom ne saurait se rendre coupable ou complice sans se ravaler au niveau de son inférieur.

Cet enfant, qu'on nommait Charles Renard, ou simplement Charlot, un peu plus âgé que le petit duc, était en même temps son jouet, son complaisant, un souffre-douleur qui devait se prêter à tous les caprices de son maître, s'ingénier pour l'amuser, et endurer tout ce qu'il plairait au noble bambin de lui faire supporter. A lui il était permis de pleurer pour faire voir à Rafaël comme on se dégrade quand on pleure ; mais non de se fâcher, car on ne se fâche que contre son égal ou son inférieur. Il pouvait même rire lorsque le jeune maître le trouvait bon. Quand les deux enfants jouaient au cheval fondu, Charlot devait toujours faire le cheval ; si à colin maillard, à lui échéait de droit le bandeau, et il ne devait jamais attraper Rafaël. C'est à ces conditions, exprimées ou sous-entendues, que madame Renard avait obtenu l'insigne faveur de voir s'ouvrir pour son fils les portes de l'hôtel de Santa-Florida qu'il lui était interdit à elle-même de passer. Mais il porterait là de beaux habits galonnés, des souliers fins à boucles d'argent ; il passerait oisivement, quand il aurait l'honneur d'être laquais, peut-être valet de chambre, ses journées dans de beaux appartements dorés, à tenir des cartes avec des mains bien blanches, pendant que les enfants des ouvriers ses voisins porteraient des sabots, des habits grossiers et mangeraient avec des mains noires et calleuses un peu de pain aussi noir, gagné à la sueur de leur front. Les voisines allaient crever d'envie !

Charles Renard avait été formé par la nature pour l'emploi auquel l'ambition maternelle le dévouait. Tout jeune qu'il était, on lui reconnaissait de grandes dispositions à ramper devant plus fort que lui et à revenir, comme le chien, au premier signe, caresser la main qui l'avait battu.

Il n'était pas encore question d'études pour le petit Josefo, destiné en naissant à l'état ecclésiastique, n'y eût-il aucune vocation. Pour le moment, carte blanche était laissée à la gouvernante, femme de condition, réduite à quarante ans, par une banqueroute, à chercher dans une servitude honorable des ressources pour faire élever sa fille unique au couvent.

Madame de l'Orme, c'est ainsi qu'elle se nommait, était par son instruction, la vraie noblesse de son âme, l'élévation de ses idées, tout-à-fait à la hauteur de la mission dont elle se trouvait chargée. Elle sentit tout le parti qu'elle pouvait tirer, dans l'intérêt du jeune comte, d'un heureux naturel et de la liberté sans contrôle qu'on lui laissait. Persuadée que l'éducation reçue dans les premières années doit exer-

cer une influence irrésistible sur le reste de la vie, elle résolut de préparer son élève à devenir un homme par l'esprit et par le cœur; s'appliqua à former sa jeune raison en procédant graduellement à mesure que l'âge développerait les facultés de son élève. Elle ne songeait pas à lui inculquer ces principes menteurs d'égalité absolue que les écrivains du temps avaient mis fort à la mode et qui eussent eu de la peine à se naturaliser dans l'hôtel de Santa-Florida, mais elle lui apprenait à honorer et à respecter ses parents, à aimer la vérité, Dieu qui en est la source incessante ; à se soumettre à sa parole et à ses préceptes.

La ligne de démarcation établie par l'étiquette de la famille entre les deux frères était trop apparente pour échapper à la perspicacité précoce de Charlot. Sans se rendre familier avec Josefo, ce qu'il sentait bien qu'on n'eût pas toléré, il savait parfaitement se dispenser à son égard de ces complaisances que la duchesse n'avait en effet achetées, d'une mère vaniteuse et intéressée, qu'au profit de son fils aîné, et Josefo, de son côté, comme s'il eût compris cette distinction, se tenait, à l'égard de Charlot, dans une réserve qui laissait dans un repos parfait les susceptibilités de don Rafaël.

De la situation particulière faite à chacun de ces trois enfants, destinés à parcourir simultanément une partie de la carrière de la vie dans des sillons parallèles, mais aboutissant à des points si différents, devaient résulter de grandes variétés dans leur éducation et dans ses résultats. A dix ans, Rafaël n'avait plus rien de cette joyeuse humeur, de cette aimable étourderie de son âge. C'était un vieux hidalgo en miniature, bourré d'orgueil, saupoudré de dignité, glacé d'un sang-froid dont eût pu se faire honneur un premier ministre de S. M. C., mais inspirant la tristesse à qui évalue à leur prix les heureuses et insouciantes années de l'enfance. Les jeunes rejetons des grandes familles de la cour de France, les seuls avec lesquels il lui fût permis de frayer, le trouvaient prodigieusement ennuyeux et rangeaient les jours où ils lui faisaient leur visite ou recevaient la sienne, toujours cérémonieuse, parmi leurs jours de pénitence; mais les nobles parents de ses jeunes compatriotes ne se lassaient pas de le proposer à leurs enfants comme un modèle accompli du jeune gentilhomme.

Les premiers s'accommodaient davantage du caractère de Josefo, plus gai, plus communicatif, quoique non entièrement exempt du levain qui fermentait dans le sang des Villa-Hermosa et des Santa-Florida. Heureusement tempéré par les sages leçons de l'excellente madame de l'Orme, ce penchant ne devait pas dépasser chez lui l'élévation de l'esprit et du caractère convenables à un gentilhomme issu de races illustres. Don Josefo apprenait de cette vertueuse institutrice à se défendre de l'orgueil qui isole l'homme au milieu de ses sem-

blables, car tout le monde fuit l'orgueilleux, hormis ceux qui comptent exploiter sa faiblesse à leur profit.

Quant à Charlot, en changeant de titre, ou plutôt en recevant celui de page de monseigneur le jeune duc de Santa-Florida, il n'avait pas changé de caractère. Toujours aussi entièrement asservi à son jeune maître, il ne se montrait pas moins complaisant envers les jeunes seigneurs qui le fréquentaient, pas moins réservé à l'égard de Josefo. On ne pouvait pas trop dire si cette souplesse de caractère était l'effet d'un naturel qui sent son infériorité ou d'un esprit rusé qui devine que le ver arrive aussi bien à son but en rampant que l'oiseau en fendant les airs. Mais, soit disposition innée, assez peu conciliable avec cette souplesse, soit influence de l'exemple, maître Charlot avait, lui aussi, sa portion de vanité, et parodiait fort exactement, toutes proportions gardées, les grands airs de son maître quand il se trouvait avec *ses inférieurs*. Le nouveau page avait cessé d'avoir des égaux parmi ses égaux. Les voisins de sa mère s'en étaient d'abord amusés; leurs enfants, aux habitudes modestes et vulgaires, avaient conçu, pour celui qui s'était élevé du milieu d'eux à une sorte de fortune, ce sentiment de déférence que commencent par inspirer de beaux habits et un ton suffisant à qui ne porte que des guenilles, n'a connu et n'espère que l'indigence. Mais ce premier éblouissement dure peu s'il s'agit d'un des siens. L'amour-propre ne tarde pas à faire brèche à l'impertinente barrière, et l'envie lui porte les derniers coups. Assez ordinairement, la mauvaise humeur ou le ressentiment que provoquent la morgue et le faste d'un parvenu expriment moins, de la part de ses anciens égaux, le reproche d'oublier un peu trop son premier état, que le dépit de n'avoir su comme lui se mettre dans le cas de le mériter.

Les railleries vinrent à pleuvoir sur le page tout doré, dont la mère, désaccoutumée du travail par l'idée que la condition de son fils allait améliorer la sienne, ne pouvait payer ni le loyer d'un modeste logement qu'elle occupait, ni le boulanger qui lui fournissait à crédit, sur la foi de vaines promesses, l'unique nourriture dont il lui fallait quelquefois se contenter pour toute la journée, ni échanger le fourreau [1] d'été de sa fille tout rapiécé contre un vêtement plus chaud pour l'hiver. La noble duchesse de Santa-Florida, toujours la première à faire de larges aumônes quand un malheur appelait la charité publique, ne s'inquiétait nullement si les gages de ses domestiques ou les mémoires de ses fournisseurs étaient payés ou non; et l'intendant, bien sûr que les réclamations de pareilles gens ne s'élèveraient jamais jusqu'à la duchesse, peu disposée, on ne l'ignorait pas, à déroger jusqu'à s'occuper de choses vulgaires, savait de son côté si

[1] Petite robe sans paniers.

bien éluder, à force d'inertie, celles qui lui arrivaient à lui-même, que les intéressés semblaient en avoir pris leur parti. Nous ne saurions dire comment ils se dédommageaient.

La duchesse était de ces gens qui, n'ayant jamais éprouvé les besoins et les privations de la vie, sont hors d'état de comprendre qu'ils peuvent exister quelque part. Il y avait chez elle plus d'ignorance réelle que de dédain, car elle était trop hautaine pour permettre qu'on donnât à qui que ce pût être un juste sujet de plainte contre la maison de Santa-Florida. C'est fort naïvement qu'elle disait à son intendant, embarrassé de la quantité de glace qu'on venait d'apporter de ses glacières au mois de janvier : Eh bien ! envoyez-la à monsieur le curé pour ses pauvres. Il ne faut pas laisser perdre ce qui peut faire plaisir à ces malheureux.

Charlot ne pouvait donc être d'aucun secours à sa mère et à sa sœur, quoique sa vanité souffrît singulièrement de les voir dans un état si misérable. La Renard, désabusée sur le néant des grandeurs humaines, essaya de persuader à son fils qu'un bon état comme celui qu'exerçait son père défunt, qui le mettrait à même de leur assurer au moins le peu de pain nécessaire à leur subsistance en attendant que sa sœur pût être placée en apprentissage, vaudrait mieux, après tout, que sa fainéantise dorée qui les laissait mourir de faim. Des arrangements avaient été préparés par elle avec un chaudronnier du voisinage qui, touché de la détresse de la mère et de la fille, consentait à prendre le fils gratuitement et à lui donner un salaire dès la première année; jusque-là, une personne charitable pourvoirait à leurs besoins les plus pressants.

Charlot, à ces propositions si raisonnables et si énergiquement appuyées par le triste spectacle qu'il avait sous les yeux, sentit son petit cœur vaniteux rebondir comme la balle qui vient de rencontrer la raquette. Des pleurs sortirent de ses yeux arrachés par la honte, non par l'attendrissement. Pouvait-il, après avoir eu l'honneur de servir une des plus nobles familles de toutes les Espagnes, après avoir porté ses couleurs, descendre jusqu'à endosser la casaque d'un chaudronnier, et à se reconnaître le frère d'une faiseuse de robes ou d'une ravaudeuse qui raccommoderait peut-être les bas des laveuses de vaisselle de son illustre maîtresse ! Eh que veux-tu donc, malheureux, que nous devenions? reprit sa mère en larmes. Aimes-tu mieux voir ta sœur et ta mère venir au grand jour tendre la main, ou expirer de besoin à la porte de ce même hôtel où je t'ai envoyé pour notre malheur à tous? — Gardez-vous bien de faire ce que vous dites, ma mère, s'écria Charlot en frappant du pied, sinon!... Il n'acheva pas, et ce que cachait cette réticence demeura un mystère. Il sortit subitement, laissant sa mère presque épouvantée et bien convaincue de la dureté de cœur de son fils.

Cependant celui-ci, une fois son irritation apaisée, commença à faire les réflexions que son âge lui permettait et que son amour-pre alarmé lui suggérait. Les souffrances de sa mère et de sa sœur touchaient peu son cœur, il faut le dire, mais il ne pouvait supporter l'idée de l'humiliation qu'elles lui feraient éprouver si elles réalisaient la menace de venir mendier à la porte de l'hôtel. Il se figurait le triomphe que procurerait ce spectacle à la malignité des autres domestiques, desquels il savait fort bien n'être que médiocrement aimé. Il ne s'épargnait pas le plaisir de les molester, pensant que la faveur dont il jouissait près du jeune duc mettait autant de distance entre eux et lui qu'il voyait don Rafaël en établir entre lui et les jeunes seigneurs qui le fréquentaient. Il jugea donc qu'il fallait, par tous les moyens, prévenir un pareil éclat ; mais quels étaient ces moyens ? Devait-il chercher à intéresser la sensibilité de don Rafaël ? Il n'ignorait pas, qu'à l'exemple de son illustre mère, le jeune duc ne montrait guère de sensibilité que dans les cas où elle pouvait s'exercer *noblement*, c'est-à-dire avec un certain éclat. En quoi la misère vulgaire d'une pauvre femme du peuple pourrait-elle le toucher ?

Charlot se souvint enfin que l'intendant ne lui avait pas encore compté un maravédis sur ses gages.

Son thème fut bientôt fait pour contraindre le seigneur Gonzalès à entr'ouvrir son coffre-fort, sans en venir à la dure extrémité de l'humiliant aveu de la détresse de sa mère.

Or ça, seigneur intendant, dit-il en l'abordant, ne pourrais-je voir quelque jour comment sont faits les doublons d'Espagne ?—Vraiment, dit Gonzalès, vous pouvez vous contenter facilement, mon jeune ami, quand vous jouez avec monseigneur don Rafaël à la *taba* [1].... — Oui, repartit le page, mais je n'ai pas le temps de les considérer à mon aise. Il doit m'en revenir quelques-uns depuis que j'ai l'honneur d'être attaché à sa grandesse, et je suis prêt à vous dispenser du soin de me les conserver. — Ah ! ah ! Et qu'en voulez-vous faire, seigneur Carlos? dit Gonzalès en portant

[1] Sorte de jeu de palet en usage en Espagne.

les yeux sur le page, et haussant ses lunettes comme s'il s'attendait à voir quelque phénomène. — Que vous importe? dit celui-ci piqué de la tournure que prenait l'entretien. Je vous demande si vous voulez me payer? — Vous êtes trop curieux pour votre âge, mon jeune gentilhomme, répondit froidement l'intendant en rabaissant ses lunettes et se dirigeant vers la porte pour sortir. Charlot se jeta au devant de lui. La raillerie de Gonzalès l'avait blessé au vif. Si vous croyez me traiter comme un enfant, lui cria-t-il, vous vous trompez. Mon argent ou je..... Il fit un geste menaçant.

Gonzalès était un petit vieillard sardonique. La fureur du page, l'air de dignité qu'il s'efforçait de prendre, lui parurent si comiques, qu'il laissa échapper un éclat de rire au nez de Charlot. Celui-ci n'en devint que plus exaspéré. Il y avait dans le fait du vieux dragon déni de justice, et, ce qui était pire, déni de supériorité. — Maraud! s'écria Charlot étouffant de colère, je ne sais ce qui me tient... Il avait entendu un jeune marquis adresser ces paroles à son valet, et elles lui paraissaient on ne peut mieux appropriées à la circonstance. A ces mots, Gonzalès cessa de rire, et se levant il saisit le page par les deux oreilles, qu'il se mit à tirer avec une telle force que, malgré les efforts de celui-ci pour se dégager, la parole lui manqua tout à coup.

Quand la douleur eut un peu amorti la fougue du page, Gonzalès le lâcha. Apprenez, mon garçon, lui dit-il, que s'il est permis au poulain de noble race de hennir un peu haut et de lancer quelquefois des ruades, l'ânon qui se met à braire pour l'imiter s'expose à être rappelé à l'ordre par le bâton.

Après cette moralité ajoutée à la fable en action, Gonzalès se disposait de nouveau à se retirer, mais il se ravisa. Il ne croyait pas que le page se vantât de la correction qu'il venait de recevoir, mais il était peu curieux que ses maîtres vinssent à connaître la manière économique avec laquelle le fidèle intendant payait les gages des gens de l'hôtel. Il se décida donc, quoique avec une répugnance visible, à s'exécuter, et remit à Charlot une douzaine de pistoles en lui disant: Voilà qui est fait, ne parlons plus de rien. C'était le quart de ce qui lui revenait.

Le page était peu en état de discuter la validité de cette libération. Il ne s'était jamais inquiété de ce que ses complaisances et son abnégation devaient lui rapporter au bout de l'année, mais il n'avait jamais imaginé non plus pouvoir être possesseur de tant d'or à la fois. La vue d'une pareille somme lui fit oublier tout d'un coup les circonstances qui en avait précédé l'acquisition. Il allait la porter de suite à sa mère, tant il était empressé de prévenir un éclat que la frayeur lui faisait regarder comme imminent. Mais l'heure où le précepteur s'emparait de Rafaël sonnait; il fallait d'abord se rendre aux devoirs de

la domesticité. Ceux de la famille ne pouvaient venir qu'en second ordre.

La présence de Charlot aux leçons était indispensable. Le précepteur appartenait nécessairement à une classe trop obscure pour posséder quelque ombre d'autorité, même celle que le pédagogue le moins rigide se permet à l'égard de son élève le plus gâté. L'empereur Théodose voulait que ses fils se levassent devant leur précepteur pour l'honorer, leur enseignant ainsi qu'après l'autorité paternelle, c'est celle du maître qui doit obtenir les respects de l'enfant et même du jeune homme. Le duc de Santa-Florida, de meilleure souche que Théodose-le-Grand, n'eût souffert, non plus que la duchesse, qu'un homme d'extraction vulgaire se permit d'interroger leur noble fils, de lui dire qu'il ne savait pas, qu'il ne comprenait pas, ou telle autre impertinence semblable. Pour concilier tout, on imagina de faire servir Charlot d'intermédiaire entre l'élève et le maître. Toutes les fois que le premier ne comprenait pas la synthèse ou la démonstration, ce qui lui arrivait fréquemment, et qu'il éprouvait le désir de comprendre, ce qui était moins ordinaire, il disait : Comprends-tu bien, toi, Charlot? et Charlot répondait : Pas bien. Alors le maître répétait, paraissant s'adresser à Charlot, jusqu'à ce que Rafaël, comprenant enfin, ou ennuyé, dît : mais, Charlot, tu dois savoir maintenant.

Un tel système de culture devait naturellement produire peu de fruits dans l'esprit de Rafaël. Celui de Charlot, plus ouvert et plus disposé à apprendre, en profitait seul, et si son noble maître retenait quelque chose de ce qu'on lui enseignait, c'était plutôt grâce au tour net et lucide que le page savait donner à ses questions qu'aux démonstrations du précepteur.

Charlot ne pouvait donc concevoir l'idée de manquer à une de ces leçons, et il lui fallut différer la visite projetée à sa mère au moins jusqu'après la séance.

Mais il arriva ce jour-là que Rafaël, au lieu de faire la sieste après un travail qui l'y disposait admirablement, ne se sentit aucune disposition au sommeil. Il voulut que Charlot demeurât près de lui pour l'aider à feuilleter un livre enrichi de belles gravures qu'on venait de lui apporter, et lui en expliquer les sujets. L'heure de la promenade vint à son tour, et Rafaël ne pouvait sortir sans être accompagné de son page.

Ce ne fut qu'avec une vive anxiété que Charlot dépassa les portes de l'hôtel, où il s'attendait à voir sa mère et sa sœur tendant une main suppliante. Si le cœur lui battit de joie quand il fut certain qu'elles n'y étaient point, son supplice recommençait chaque fois que le riche équipage rencontrait une mendiante accompagnée d'un enfant; il ne respira que lorsqu'il vit les portes de l'hôtel se rouvrir pour laisser rentrer le carrosse.

Le soir et la nuit se passèrent tranquillement pour lui, mais il dormit peu, toujours poursuivi par les mêmes idées.

Profitons de cet instant de répit pour dire quelques mots de Josefo qui commence à grandir.

Josefo avait deux ans de moins que son frère; mais son intelligence, n'étant point étouffée comme celle de Rafaël par une éducation abrutissante, prenait un heureux essor. Pendant que la duchesse de Santa-Florida s'efforçait de faire de l'aîné de sa maison une espèce d'automate, mû par le seul ressort de l'orgueil, madame de l'Orme, aidée du digne chapelain, tâchait, comme nous l'avons vu, de donner à son élève de solides qualités. D'origine assez élevée pour comprendre ce que l'héritier d'un grand nom doit à sa race, mais assez rapprochée du peuple cependant pour savoir qu'il peut avoir droit à quelque chose de mieux que l'indifférence ou le mépris; éclairée par une piété sincère et par l'adversité sur la vanité des grandeurs destituées du mérite personnel, sur la fragilité des richesses et sur le prix de la vertu dans quelque classe qu'elle se rencontre, tous ses conseils, tous ses exemples tendaient à faire partager ses sentiments au jeune comte, qui se montrait disposé, autant par générosité de caractère que par déférence pour son excellente gouvernante, à recevoir ces salutaires impressions. La duchesse ne comprenait Dieu qu'assis dans sa gloire et sa majesté, et armé de la foudre. Il ne fallait peut-être rien moins pour courber sous le joug de la soumission une femme persuadée, comme l'un de ses ancêtres, que ce Dieu devait y regarder à deux fois avant de damner un Villa-Hermosa, mot naïvement superbe qu'emprunta plus tard un courtisan de Louis XIV. Elle ne pouvait en enseigner un autre à son fils, lui apprenant ainsi à trembler plutôt qu'à aimer. Madame de l'Orme se sentait portée, au contraire, à le représenter à Josefo dépouillant par amour sa majesté et sa toute-puissance pour revêtir, avec la nature humaine, les misères et les humiliations qui affligent l'humanité; choisissant de préférence la plus humble condition, afin de nous montrer qu'il ne fait acception ni du pouvoir, ni des richesses, ni des illustrations, et que les grands du monde ne peuvent rien faire qui soit plus agréable à Dieu que de se dépouiller aussi quelquefois de leur grandeur; de visiter leurs frères déshérités des prospérités de la terre, mais appelés comme eux au partage des châtiments et des récompenses éternelles. A ces leçons, qui tombaient dans une terre fertile, madame de l'Orme en joignait d'autres qu'une éducation distinguée lui permettait de donner au jeune comte, pour le préparer à celles d'un précepteur quand l'âge fixé méthodiquement par les usages de la famille serait venu. Cette instruction privée avait si bien fructifié, que Josefo, quoique plus jeune que Rafaël, était avancé plus que lui et presque autant que Charles Renard, sans que personne s'en doutât.

La vie du jeune comte était donc plus activement et plus sérieusement occupée que celle de son frère; cependant son visage annonçait une gaîté d'esprit, tout son extérieur était empreint d'une vigueur physique, formant le plus parfait contraste avec l'air froid et ennuyé, le teint pâle et l'air valétudinaire du jeune duc.

Madame de l'Orme avait obtenu, non sans quelques difficultés, que sa fille viendrait passer le temps des vacances près d'elle. Elle l'avait souhaité pour s'assurer des progrès de Julia, qu'elle désirait voir assez instruite pour pouvoir faire aussi une éducation dans une grande maison, seul moyen honorable pour elle de se créer un avenir. L'instruction de Julia fut en conséquence dirigée vers ce but.

Madame de l'Orme, persuadée que l'émulation est un utile auxiliaire, imagina de profiter de la circonstance pour l'établir entre sa fille et Josefo. Le procédé lui réussit à merveille. Les deux enfants avaient un égal désir de bien faire, et de répondre aux soins et à la sollicitude de leur aimable institutrice. Ils travaillaient donc à l'envi, et lorsque la fin des vacances arrivait, ce n'était point sans quelque chagrin que Josefo reprenait son travail solitaire, que Julia retournait à son couvent. Josefo priait madame de l'Orme de faire part de ses progrès à Julia, et de s'informer de ceux qu'elle faisait de son côté, afin de savoir s'ils pourraient, aux vacances suivantes, se retrouver au pair l'un avec l'autre; et Julia ne manquait pas de son côté de faire les mêmes demandes et les mêmes recommandations à sa mère. Tant qu'ils ne furent qu'enfants, madame de l'Orme s'amusa de cette innocente sympathie, qu'elle faisait tourner à leur profit commun; mais elle était trop prudente pour leur permettre de continuer à s'y livrer dès qu'ils commencèrent à devenir des jeunes gens. Elle cessa sans affectation de parler de Josefo, dans ses lettres à Julia, et de laisser intervenir le souvenir de Julia dans ses entretiens avec Josefo. L'on ne reprit plus le travail en commun des vacances, et ce ne fut que dans de rares occasions que les deux condisciples purent se rencontrer. Les choses n'en étaient pas encore à ce point au moment où nous avons laissé Charlot rêvant à sa mère et à sa sœur, ou plutôt aux petits intérêts de sa vanité.

Le lendemain, dès que son service lui permit de s'absenter, il courut au logis maternel. Il frappe en vain, la porte demeure fermée; mais, au bruit qu'il fait, une voisine ouvre la sienne; une autre l'imite, puis une autre, puis cinq, puis six, sur le palier, au-dessous, à tous les étages. L'escalier rapide, étroit et tortueux, est bientôt couvert de ces curieuses. On eût dit, à voir toutes ces figures terreuses, flétries par la misère plutôt que par l'âge, sortant à demi-vêtues de leurs sombres réduits, que le page venait, comme le fatal trompette du jugement dernier, d'arracher les morts de leurs sépulcres.

Étonné et presque effrayé de cette subite apparition et du silen-

ce qui régnait chez sa mère, il sut bientôt que le propriétaire, usant rigoureusement de son droit légitime envers une locataire qui ne le payait pas, avait tout simplement fait condamner la porte du cabinet où logeait madame Renard, et que la pauvre femme, n'ayant pu rentrer avec sa fille, s'en était allée on ne savait où.

Est-il possible! s'écria le page, que pas une de vous n'ait eu assez d'humanité pour les recueillir et les mettre à l'abri de la neige et du froid !... — Écoutez donc, monsieur Charlot, dit la voisine du palier, nous ne sommes pas logées bien grandement, et qui sait combien de temps cela aurait duré. — C'est une misérable égoïste que celle qui parle de la sorte, répliqua le page en élevant la voix. — Égoïste! reprit une autre; et qu'est-ce que vous êtes donc vous qui avez de si beaux habits, qui faites bombance tous les jours, qui avez un bon lit dans un bel hôtel, et qui laissez votre mère et votre sœur sans pain, sans feu et sans logis? — Pardine, dit une troisième, pourquoi donc que nous ferions ce que vous ne faites pas? Nous ne sommes pas le fils de votre mère, nous. — Bon! dit une autre, vous savez bien qu'il n'est bon qu'à faire le glorieux envers le pauvre monde! — Eh! reprit l'une d'elles, je lui conseille d'être fier! Ce n'est, après tout, qu'un domestique qui ne mangerait pas non plus tous les jours s'il lui fallait gagner sa vie comme nous. — Un petit fainéant! — Un mauvais fils! — Un mauvais frère!

La confusion, la colère, quelque peu de tendresse filiale ou fraternelle, bouleversaient le cœur de Charlot et l'exaspéraient d'autant plus, qu'au fond le vrai coupable était le vieux Gonzalès. Incapable de faire tête à l'orage, il prit le plus mauvais parti, celui de répondre par des injures aux injures. — Vous êtes des mégères, cria-t-il, et vous pourrez bien savoir ce qu'il en coûte pour insulter les gens de monseigneur le duc de Santa-Florida. Il s'esquiva prudemment en prononçant ces paroles, car l'escadron féminin s'échauffait et paraissait disposé à lui faire un mauvais parti... Il le laissa donc déblatérer à l'aise, et oubliant, celle-ci son café, celle-là son pot-au-feu, cette autre son chat favori, pour faire sur la disparition forcée de leur voisine des commentaires dont la moralité sous-entendue était que la Renard n'avait que ce qu'elle méritait, pour avoir voulu faire de son fils un *seigneur*, afin de les vexer.

Charlot ne savait de quel côté diriger ses pas pour avoir des nouvelles de sa mère; le hasard se chargea de le servir. Ils se rencontrèrent au tournant d'une rue voisine.

Charlot, après s'être assuré, par un coup d'œil rapide jeté autour de lui, qu'il pouvait sans se compromettre aborder deux pauvres créatures mal accommodées, les fit entrer, pour plus de sûreté, dans une allée voisine, et là, sans penser même à leur adresser un mot de compassion sur ce qu'elles devaient avoir souffert : Tenez, dit-il, voilà de quoi payer votre propriétaire et vous nipper un peu mieux, ainsi que ma sœur, afin de ne me plus faire rougir. J'espère, ajouta-t-il ironiquement, continuer de vous prouver qu'il vaut encore mieux être page d'un grand seigneur qu'apprenti chaudronnier. J'aurais fait longtemps ce métier avant de vous en apporter autant. Ayant dit, il s'esquiva comme s'il venait de dérober de l'argent, au lieu d'en donner.

La Renard, tout étourdie de la volubilité avec laquelle son fils lui avait débité ce peu de paroles, de son empressement à la quitter, de la conclusion inespérée d'une aventure si mal commencée, retournait ses pistoles dans sa main, essayait de les compter et n'y pouvait réussir. La vue de cet or lui donnait des éblouissements ; elle ne supposait pas que tant d'or pût exister, et, comme Charlot, elle se crut quasi aussi riche que le roi.

Madame Renard, rentrée en triomphe dans le bouge d'où on l'avait inhumainement expulsée la veille, songea à réparer un peu les ravages faits par la disette dans son estomac et dans celui de sa fille. La cuisine, froide depuis longtemps, laissa tout à coup exhaler une odeur qui s'en alla frapper le nerf olfactif des voisines, et celles-ci ouvrirent de nouveau leurs portes pour découvrir la cause de cette singularité. Quand elles surent que la Renard était devenue possesseur d'un trésor, ce fut à qui se gendarmerait le plus contre la dureté du propriétaire, qui n'avait pas su patienter ; à qui montrerait le plus de regret de ne l'avoir pas su à temps pour faire des offres de service à leur bonne voisine. Celle-ci, qui ne portait pas son nom en vain, comprit tout ce qu'il y avait de sincère dans ces démonstrations et ce qu'elles cachaient. Elle remercia les commères officieuses qui se mettaient si bénévolement en frais d'éloquence et de sensibilité, leur ferma sa porte sur le nez, et donna congé de son cabinet pour ne plus avoir rien de commun avec elles.

Le vieux Gonzalès mourut sur ces entrefaites d'une attaque d'apoplexie, causée, nous le croyons, par le chagrin d'avoir été obligé de faire une restitution au page. L'intendant qui le remplaça, n'ayant rien de plus à cœur que de faire autrement que son prédécesseur, signala son entrée en payant ce qui était dû aux gens de la maison et aux créanciers du dehors depuis plusieurs années, sans exiger d'eux de remises. C'était un intendant modèle. Il en résulta pour Charlot qu'il put mettre sa mère dans un certain état d'aisance pour sa condition. Il s'acquit ainsi le droit de parler haut dans la maison, ce qu'il faisait

fort bien déjà. Il en profita pour faire donner à sa sœur, dont l'éducation avait été complètement négligée, une instruction à son gré. Je ne veux pas, disait-il, que Jeannette devienne la femme d'un ouvrier, ou fasse un métier qui l'assujétisse à des gens au-dessous d'elle. Elle est jolie, elle a de l'esprit, de l'adresse, elle doit, pour le moins, épouser un valet de chambre de grande maison, ou devenir la caméristé d'une femme titrée comme madame la duchesse de Santa-Florida. On a vu des filles partir de plus bas qu'elle et arriver encore plus haut. Jeannette entrait parfaitement dans ces idées et profitait très bien des leçons que lui donnaient ses maîtres en lecture, en écriture, en coiffure, en couture et en broderie. A dix-sept ans, elle pouvait faire une soubrette accomplie, et Charlot, dont le crédit avait crû en même-temps que lui auprès de son maître, et par suite auprès des principaux domestiques, songeait à réaliser les projets qu'il avait formés. Mais mademoiselle Jeannette avait d'autres vues.

Depuis quelques jours se montrait chaque matin, à l'une des fenêtres d'un bel appartement situé au premier étage d'une maison vis-à-vis, un personnage d'un *certain âge*, ce qui veut dire entre quarante et cinquante ans, possesseur d'un physique assez agréable, vêtu comme un homme de qualité, portant aux doigts de riches bagues, et dont les manières annonçaient en apparence une condition peu commune. Ce personnage se tenait assez longtemps à sa fenêtre, fixant les yeux sur celle de Jeannette, et faisant certains signes ou gestes qui semblaient lui être adressés. Sans paraître s'en apercevoir, elle prit plaisir à se trouver à son poste juste aux heures où l'inconnu se remettait au sien. Au bout d'une semaine ou deux, elle ne douta point, non plus que sa mère, que ces gestes et cette assiduité ne voulussent dire : Je suis prêt à vous épouser si cela vous convient. Cela convenait fort à la Renard qui avait obtenu déjà sous main des informations très satisfaisantes sur le compte du beau monsieur.

Il se nommait M. de San-Faro ; il avait plusieurs domestiques, faisait de la dépense. On voyait souvent de beaux équipages s'arrêter à sa porte, soit pour le venir prendre, soit pour lui amener de brillantes visites. C'était tout-à-fait *un homme de conséquence*.

Cependant M. de San-Faro paraissait disposé à s'en tenir à sa pantomime, que Jeannette commençait à trouver un peu monotone. Impatiente de lui voir prendre un caractère plus déterminé, et trop mal élevée par une mère de mœurs grossières pour sentir ce que sa conduite pouvait avoir de répréhensible, elle se hasarda à répondre quelquefois aux signes du voisin, mais les choses n'en marchaient pas plus vite.

Les apparitions à la fenêtre devinrent bientôt moins fréquentes et irrégulières. La physionomie de M. de San-Faro portait l'empreinte

d'une souffrance que les deux femmes jugèrent être morale plutôt que physique et attribuèrent au combat d'une vive passion avec la crainte d'une mésalliance. Mais on voyait tant d'exemples de ces sortes d'unions où la beauté servait seule à combler la distance des rangs, qu'un nouvel exemple ajouté aux autres était parfaitement dans l'ordre des choses possibles. Seulement il fallait bien que quelqu'un se chargeât d'engager l'affaire. On résolut alors de mettre Charlot dans la confidence.

Charlot, à qui l'état du jeune duc devenu tout-à-fait valétudinaire, ne permettait de voir sa mère que rarement, avait mis de son côté le temps à profit; la duchesse de Santa-Florida consentait à prendre Jeannette en qualité de seconde cameriste. Il venait lui faire part de cette bonne fortune, et fut médiocrement flatté du dédain avec lequel la nouvelle agréable qu'il apportait fut accueillie. Mais quand il sut qu'il n'y allait de rien moins pour sa sœur que de devenir la femme d'un riche gentilhomme, espèce de succès auquel il n'eût jamais osé aspirer, il repoussa à son tour la pensée d'en faire une cameriste, et s'indigna presque contre lui-même pour avoir eu la modestie de désirer si peu.

Il restait à trouver pour la duchesse une défaite dont elle se contentât, mais cela n'était point facile. Étonnée de ne point voir au service du soir sa nouvelle cameriste, elle fit appeler Charlot. Charlot n'osa articuler un refus; mais ce refus était dans ses paroles, quelque adresse qu'il mît à le déguiser. La duchesse, ne pouvant concevoir qu'une fille à laquelle elle croyait faire trop d'honneur en l'appelant près d'elle, se permît de le dédaigner, se montra blessée, et Charlot crut ne pouvoir mieux faire que de présenter comme imminent ce qui n'était encore qu'une supposition fort aventurée. Madame la duchesse pardonnera, dit-il, à ma sœur, quand sa grandesse saura qu'elle va épouser un gentilhomme possesseur d'une grande fortune. La duchesse fut prête à faire un bond sur son fauteuil; mais le sentiment de ce qu'elle devait à sa dignité la retint. Qu'est-ce donc, dit-elle avec une amère ironie, que les gentilshommes de ce pays qui épousent des filles de rien, de moins que rien? C'est bien. Laissez-nous. Elvire, dit-elle en se tournant du côté de sa camerera-mayor, puisque les filles du peuple deviennent de grandes dames, il faudra que nous prenions le parti de chercher des caméristes parmi les demoiselles.

Charlot, médiocrement affecté de la perte de l'emploi qu'il avait obtenu pour sa sœur, résolut de se mettre aussitôt en mouvement pour assurer le mariage de Jeannette. Il se rendit donc chez M. de San-Faro, sans trop savoir comment il s'y prendrait pour amener la conversation sur le sujet de sa visite. Mais Charlot ne manque pas d'esprit, il a appris les usages du beau monde à une excellente école, et il est doué d'une quantité suffisante de ce sentiment, apanage

traditionnel des jeunes gens de son état, et qui n'a rien de commun avec la modestie [1].

Un grand laquais en livrée introduit Charlot, après l'avoir annoncé, dans un petit salon fort élégant. Le maître de la maison, évidemment souffrant, était languissamment étendu sur une ottomane. Oh ! oh ! ne ferions-nous, pensa Charlot, qu'un mariage *in extremis?* Qu'importe, après tout? une jeune veuve, riche et titrée, n'est pas embarrassée de trouver un autre mari. — Mouzu Renard, dit M. de San-Faro prenant le premier la parole, escousez-moi si zé vous réçois ainsi ; zé souis malade. Nous n'en causerons pas moins de l'ozet qui vous amène. Zé vous attendais. — Vous m'attendiez? dit Charlot surpris de ces paroles et de l'accent de M. de San-Faro; mais il comprit bien vite que ce seigneur était étranger. En ce cas, je n'ai pas besoin de vous dire... — Dites touzours, afin que vous ne pouissiez dire que zé mé trompe; voulez-vous le café ? — Je vous remercie, monsieur le chevalier, mais ce n'est pas mon heure... — Zé né souis pas cévalier ; dites : le comte. — Va pour le comte, pensa Charlot, cela ne gâte rien. — Voulez-vous alors, mon zeune mouzu, que nous fassions le grand ou le petit zeu? Zabaretta, approcez cette table, donnez-moi mes cartes et laissez-nous. — Voilà un homme, se dit Charlot, qui est bien possédé de la manie de jouer. N'importe, c'est un moyen de faire bientôt connaissance ; mais j'ai bien peur que la fortune future de ma sœur soit fort aventurée.

Zabaretta donna les cartes au comte, et celui-ci se soulevant à demi sur son ottomane : Oun scudo? ouna pistola? oun louis? demanda-t-il à Charlot. Charlot eut honte de jouer au plus bas; mais il n'était pas assez riche pour caver au plus haut. Une pistole, dit-il, et il la jeta sur la table. — Diavolo ! dit le comte, ouna pistola d'Espagna ! Il battit les cartes, donna à couper à Charlot, et se mit à les ranger sans en donner à son partner. Que faites-vous donc? dit Charlot qui ne comprenait rien à ce jeu. — Né m'interrompez pas, dit le comte. Zé vois qué vous êtes oun zeune homme de buona famiglia, qui dépense son arzent piou vista que le papa n'en donna; qué vous désirez

[1] *Effronté comme un page.* On se sert encore de cette locution, qui n'a plus de sel, ni même de sens, depuis qu'il n'y a plus de pages. — Nous dirons, dans une autre circonstance, ce que furent les pages dans la société féodale. Depuis Louis XIV, les rois et les princes conservèrent seuls, en France, l'onéreux privilége de faire élever à leurs frais quelques-uns des fils des grandes familles. Si les grands seigneurs gardaient des pages dans leur domesticité, ces pages ne s'élevaient guère au-dessus de la classe des simples valets.

On conçoit, quant à ceux qui entouraient les personnes royales, qu'une réunion de très jeunes gentilshommes, fiers de leurs noms, de leur fortune, de l'honneur d'être attachés aux plus hauts personnages du royaume, devait se laisser aller à plus d'une étourderie. Les autres, issus du peuple et sans éducation, prétendaient les imiter, ce qu'ils faisaient de la même manière qu'un laquais singe son maître. Ils traduisaient la hauteur en insolence, la légèreté en effronterie.

savoir si vous aurez bientôt oun buon héritaze qué vous attendez : voici l'as de trèfle qui annonce... — Que diable ! vous me dites la



bonne aventure, je crois? — *Adunque*, qué me voulez-vous donc, si ce n'est cela? — Qu'êtes-vous donc? s'écria Charlot. — Zé souis le signor comte de San-Faro, élève dou grand Cagliostro. — Comment, et moi qui croyais !... Mais avez-vous donc pu penser qu'un charlatan obtiendrait une jeune personne bien élevée, d'une bonne famille, comme vous l'appeliez tout à l'heure. — Quelle zoune personna, demanda San-Faro? — Ma sœur, apparemment, à qui vous n'avez cessé pendant plusieurs semaines de faire, par cette fenêtre, des signes non équivoques. — Zé n'ai jamais vou dé zoune personna par ma fenêtra; zé souis myope, au point de ne pas voir à dix pas. — Que signifie donc ce que vous faites à votre fenêtre tous les matins? — Zé mé magnétise au soleil pour mes rhoumatismes. — Doublement charlatan! se dit tristement Charlot, en pensant que sa sœur venait, comme le chien de la fable, de laisser échapper la proie pour l'ombre. Il sortit furieux. Le signor San-Faro n'en parut pas très ému; il avait gagné sa pistole et de nombreuses dupes se pressaient dans son antichambre.

La Renard et Jeannette éprouvèrent un vif dépit quand elles virent leurs chimères si cruellement et si ridiculement détruites. Charlot, qui, dans sa colère, ne put s'empêcher de les railler sur le droit régalien qu'elles s'arrogeaient d'ériger en gentilshommes des diseurs de bonne aventure, faillit être la victime de leur colère. Mais il était alors un jeune homme grand et fort, peu disposé à se laisser battre par deux folles.

Rien de bien intéressant ne se passa pendant les deux années suivantes dans l'intérieur de l'illustre maison de Santa-Florida. Don



Le comte de San-Faro.

Rafaël continuait à être orgueilleux, nul et souffreteux. Son éducation était terminée depuis longtemps à sa grande satisfaction et à celle de Charlot, qui se vit revêtir alors des hautes fonctions de secrétaire du jeune duc, dont l'état d'atonie ne laissait pas que d'alarmer sa mère. La Faculté y perdait son latin et le jeune homme sa santé. La duchesse voulut enfin savoir qu'elle était cette maladie si rebelle. On appela les plus fameux médecins de l'époque. Le docteur chargé de porter la parole hésitait à déclarer que l'héritier de la maison de Santa-Florida était atteint de ce mal que nos rois possédaient autrefois le don de guérir par le simple attouchement. La duchesse toisa majestueusement l'Hippocrate mal appris. Sachez, mon ami, lui dit-elle avec une ironie foudroyante, que vous n'êtes qu'un ignorant, et qu'un descendant du Cid ne peut avoir ce mal, qui n'est fait que pour le peuple.

Don Josefo avait aussi achevé ses études et allait entrer dans les ordres, ainsi que sa mère l'avait décidé dès le moment de sa naissance. Madame de l'Orme venait de se retirer. Sa séparation de Josefo avait été attendrissante, et le jeune comte, en l'embrassant probablement pour la dernière fois, lui avait dit : Sachez bien, ma bonne et bien-aimée senora, que mon cœur vous suit et ne vous oubliera jamais, en quelque situation, en quelque lieu que je me trouve, non plus que.... Il n'acheva pas, mais madame de l'Orme demeura péniblement affectée de ce qu'elle venait d'entendre, ou plutôt de ce qu'elle n'avait pas entendu. Que dois-je encore apprendre? pensa-t-elle. La duchesse lui exprima sa satisfaction et ses remercîments avec sa dignité accoutumée, qui ne faisait jamais un pli, aurait-on pu dire, et acheva de briser le cœur de l'excellente femme.

Charlot, qu'on n'appelait plus que monsieur Renard, devenu plus vain que jamais depuis qu'il avait échangé la livrée du page contre la plume du secrétaire, était plus éloigné que jamais aussi de consentir à voir sa sœur devenir simple camériste ou femme d'un simple valet. Le ridicule de l'aventure avec San-Faro n'avait pas dissipé ses illusions sur la possibilité d'un mariage distingué. Il l'avait engagée, dans cette vue, à perfectionner son éducation. Elle suivit si bien son conseil qu'un jour, impatiente de mettre en évidence ce qu'elle avait acquis, elle imagina de choisir à cette fin un théâtre que son frère n'avait pas eu en vue. Elle se fit comédienne.

La révolution avait éclaté. On était déjà aux mauvais jours de 1792. L'Espagne prenait les armes simultanément avec l'Autriche et la Prusse, pour sauver les jours de Louis XVI menacés. Le duc de Santa-Florida, persuadé qu'un noble doit son bras à son pays dans de telles circonstances, résolut d'aller offrir le sien à son roi, sans attendre qu'il le demandât. Les troupes de la république, se concentrant sur la frontière, rendaient la chose moins facile à exécuter qu'à projeter.

Le duc, ne pouvant songer à emmener toute sa famille, se contenta de prendre avec lui l'héritier de son nom, pour qu'il ajoutât ce qu'il pourrait à la gloire que ses ancêtres lui avaient léguée. La séparation ne devait pas être longue, l'armée espagnole ne pouvant manquer d'être bientôt à Paris, où elle se donnait rendez-vous avec les Prussiens.

Les voyageurs gagnèrent avec peine les Pyrénées, où la chute d'une avalanche, en interceptant toute communication entre le père et le fils, obligea celui-ci de revenir sur ses pas avec son secrétaire. M. de Santa-Florida, sorti de ce mauvais pas, n'eut rien de plus pressé que de continuer sa route vers l'Escurial, et de se présenter au roi.

Charles IV loua son zèle, mais ne parut pas pressé de l'utiliser. Le descendant du Cid touchait à la soixantaine, était absent de l'Espagne depuis longues années, et n'avait jamais trouvé l'occasion de mettre l'épée à la main. Il n'en demandait pas avec moins de hauteur le commandement d'un corps d'armée, refusant de se contenter de celui d'un régiment, et faisant valoir les exploits de ses ancêtres, ainsi que d'anciennes patentes de Ferdinand et d'Isabelle, qui accordaient aux ducs de Santa-Florida un commandement en chef partout où ils se trouveraient à la guerre. Le ministre cherchait à gagner du temps; mais le duc déjoua ce projet et, muni de ses lettres-patentes, il se rendit de lui-même à l'armée.

Un combat allait se livrer lorsqu'il arriva. Le général se conduisit avec le duc comme le ministre; le duc le rendit responsable de ce qui arriverait par suite de ses refus. Le général faiblit et donna le commandement de l'attaque au vieux duc, qui fut battu, grâce à ses fausses manœuvres, et fit battre l'armée qui le suivait. Le général et lui restèrent sur le champ de bataille. L'héritier du Cid mourut du moins d'une manière digne de son illustre origine.

La duchesse reçut cette nouvelle avec l'héroïsme, avec la résignation d'une Spartiate, comme il convenait à la descendante des Villa-Hermosa et à la veuve d'un Santa-Florida, mort en combattant, et don Rafaël se trouva ainsi subitement élevé au rang de chef de l'illustre famille. S'il était né avec quelque sensibilité dans le cœur, elle avait été desséchée par son éducation tout artificielle. Le nouveau duc de Santa-Florida ne pleura pas plus que sa mère. La fermeture des églises ne permettait aucun témoignage pieux extérieur; l'époux, le père, n'obtint donc qu'une froide prière adressée au ciel dans le secret d'un oratoire, de ceux qui avaient été tout pour lui dans son orgueil. Josefo, qu'il n'avait fait qu'entrevoir quelquefois, pour ainsi dire, qui n'avait reçu de lui ni accueil ni caresses, fut le seul qui le pleura.

De nouvelles calamités menaçaient de fondre sur cette maison jusqu'alors si prospère et si superbe; son opulence ne pouvait manquer



Jeannette Renard en déesse de la Raison.

de la rendre *suspecte*. Dans le langage révolutionnaire, *suspect* signifiait *condamné à mort*. C'était une proie dévolue aux vautours de l'*égalité* et du comité de salut public.

Renard, éclairé par son instinct pour l'intrigue, avait compris le danger et cherché les moyens de le conjurer. Le duc et la duchesse, reconnaissant sa supériorité dans des affaires de cette nature, lui avaient en quelque sorte confié leurs destins, n'agissaient que d'après ses avis. L'enfant du peuple, placé autrefois comme un vil jouet, un souffre-douleur, auprès du noble rejeton aristocratique, était devenu son guide, son protecteur. Leçon terrible que Dieu se complaît à donner par fois à l'orgueil des grands de la terre, pour l'humilier et pour montrer qu'il n'y a de grandeur solide que celle que donne la vertu !

Nous n'affirmerons pas que Renard possédât celle-là, qu'il fût mu par la seule reconnaissance. Peut-être pensa-t-il que ses nouveaux services, qui n'étaient pas sans péril pour lui, ne resteraient pas sans récompense de la part d'une noble et opulente famille, s'il était assez heureux pour la rendre à sa patrie. Il n'avait pas de fortune, et il n'est pas donné à tout le monde de faire du dévouement *gratis*. Si le désintéressement complète cette vertu, ceux au profit de qui elle s'exerce n'ont pas le droit de l'exiger. Quels que fussent les motifs de Renard, sa résolution était prise.

Pour mieux assurer le succès de ses efforts, il assistait régulièrement au club révolutionnaire de sa section, où il se faisait remarquer par l'étalage d'un jacobinisme exalté, par ses cheveux plats et gras, et par son bonnet rouge. Plusieurs fois il eut l'honneur d'être élu président, et, dans une cérémonie sans-culotide, Jeannette, dont les sifflets avaient clos d'une manière peu harmonieuse la carrière dramatique, Jeannette avait figuré sur le char de la déesse de la Raison. La famille Renard était donc on ne peut mieux notée.

La famille Santa-Florida s'occupait trop peu au temps de sa prospérité de ce qui se passait au-dessous d'elle, et vivait trop retirée depuis que l'adversité s'était fait sentir, pour connaître tous ces détails.

Renard, informé, grâce à ses relations, que ses maîtres allaient être inscrits sur la liste redoutable des *suspects*, comme véhémentement soupçonnés d'entretenir des correspondances avec l'Espagne, leur annonça qu'il était temps de se cacher. Leur fuite s'effectua au milieu de la nuit, favorisée par une pluie battante qui laissait peu craindre la rencontre des patrouilles. Les deux jeunes gens étaient déguisés en vrais sans-culottes, costume que don Rafaël ne consentit qu'avec peine à revêtir, et sous lequel on ne pût le dissuader de conserver son cordon de commandeur de l'ordre de Calatrava. Si nous sommes arrêtés, se dit Renard, il aura fourni lui-même le cordon

qui le pendra. La duchesse avait pris les habits, le panier et le bidon d'une cantinière qui va porter de l'eau-de-vie dans les corps-de-garde. On arriva ainsi sans encombre au logis occupé par la mère et



la sœur de Renard, retraite sûre, située près la barrière de Clichy, dans une ruelle presque entièrement occupée par des jardins, ce qui permettait d'entrer et de sortir sans risquer d'être vu par d'importuns voisins.

Mais l'appartement n'était pas suffisant pour loger ce surcroît de personnel. La duchesse, d'autre part, ne pouvait s'accommoder des manières vulgaires de la Renard, nonobstant tous les efforts que faisait celle-ci pour se mettre au niveau de ses hôtes illustres, en prenant un air qu'elle s'imaginait être imposant, et en ajoutant dans sa conversation autant d's qu'il lui était possible, à la queue des mots où ils lui paraissaient avoir bonne grâce. Elle ne se sentait pas moins d'antipathie pour Jeannette, qui, afin de donner une haute idée de sa bonne éducation, avait eu l'idée d'emprunter le ton idéal d'une comtesse de comédie, et se pavanait dans ses prétentions comme un dindon qui fait la roue.

Renard, prévoyant par expérience ce qui allait arriver, avait ménagé pour la duchesse une autre retraite qu'elle devait trouver en effet plus convenable, et où il la conduisit dès le lendemain. C'était chez la bonne madame de l'Orme. Il fallait passer au bout de la rue Saint-Florentin pour s'y rendre, et la duchesse put voir d'assez près

une troupe de gens déguenillés, armés de piques pour la plupart, qui pillaient son hôtel. Elle sentit l'importance et l'opportunité du service que lui avait rendu Carlos. (Elle avait conservé ce nom à Renard.)

L'intérieur de la maison de l'Orme contrastait de tous points avec celui de la maison Renard. Le calme et la régularité y régnaient, malgré les désordres du dehors qui troublaient et ensanglantaient à chaque instant la capitale. Tout y était décent et modeste, exhalant un parfum de bon goût que la duchesse ne pouvait manquer de saisir. Les qualités de madame de l'Orme lui étaient connues, mais elle n'avait jamais vu Julia. Elle fut frappée de l'air de distinction qui ennoblissait sa figure, plus belle d'expression que de forme artistique. On reconnaissait sans peine, à ses manières, que si cette jeune personne n'avait pas fréquenté le grand monde, elle n'en ignorait ni le ton, ni les usages. Sans chercher à faire briller son esprit, elle savait dans l'occasion montrer qu'il était juste, pénétrant et orné. Sa mère lui avait inspiré cette piété tendre qui ouvre l'âme aux douces affections, ajoute au bonheur, et procure des consolations dans l'infortune.

La duchesse, au milieu des sollicitudes qui la préoccupaient, ne pouvait s'empêcher de se montrer sensible aux charmes de cette paisible félicité. Quand elle comparait cet échange incessant, entre la mère et la fille, de jouissances innocentes et pures, avec les démonstrations froides et toujours solennelles, qui formaient les relations entre elle et ses enfants, elle sentait s'élever certains regrets au fond de son cœur; elle eût voulu alors être madame de l'Orme... si elle n'eût été la duchesse de Santa-Florida. Il est juste, se disait-elle avec un soupir, que ces gens reçoivent quelque dédommagement de l'obscurité à laquelle le destin les condamne.

Madame de l'Orme entourait la duchesse des soins que sa position et les circonstances lui permettaient. Julia les partageait avec un empressement qui ressemblait presque à de la tendresse filiale. Sa mère s'en apercevait, et s'en attristait dans le fond de son cœur.

Don Rafaël et don Josefo se tenaient entièrement confinés chez les Renard. Ils osaient à peine correspondre avec leur mère; Renard se chargeait de porter les lettres écrites dans un langage figuré, afin que si elles venaient à être saisies on pût se méprendre sur leur sens. Deux fois seulement, Josefo se hasarda à braver les dangers pour aller offrir *ses très humbles respects* à la duchesse, qu'il s'étonnait de trouver toujours seule; et il revenait le cœur serré *de la voir vivre dans cet isolement.* Don Rafaël était trop faible pour pouvoir l'accompagner. Il ne se serait, d'autre part, résolu pour rien au monde à reprendre les habits vulgaires sous lesquels il avait abandonné l'hôtel de Santa-Florida : néanmoins il ne blâmait pas son frère d'user de ce moyen.

Jeannette trouvait cette fierté sublime. Elle lisait à don Rafaël les journaux et quelques livres qu'elle se procurait, et don Rafaël paraissait prendre plaisir à ces lectures, que Jeannette faisait avec assez d'intelligence ; don Rafaël prenait aussi plaisir à sa conversation, qui ne manquait pas de saillie.



Ces succès, qu'elle devait presque uniquement au désœuvrement d'un prisonnier maladif, furent interprétés autrement par Jeannette et par sa mère. Celle-ci augmenta prodigieusement sa consommation d's, et sa fille multiplia ses prévenances en les ornant de tout ce qui pouvait les rendre plus agréables.

Mais toutes ces peines, hélas! devaient demeurer sans récompense. L'état de langueur de don Rafaël, aggravé par sa réclusion et le manque d'air et d'exercice, s'était changé en consomption ; au bout de six mois il s'éteignit, et la maison de Santa-Florida éprouva la nouvelle humiliation de voir un de ses descendants inhumé sans pompe, dans un cimetière commun, à côté d'obscurs plébéiens, sous un nom d'emprunt, car Renard ne pouvait faire connaître le véritable nom sans se dénoncer lui-même.

La duchesse supporta ce nouveau coup avec sa fermeté accoutumée. La race des Santa-Florida n'était pas définitivement tranchée, puisque don Josefo existait. Il reçut à cette occasion de sa mère un baiser, le premier peut-être depuis celui qui lui fut donné à sa naissance. Il y répondit en en déposant un autre sur la main de la duchesse, et osa cette fois faire demander à madame de l'Orme la permission de lui faire une visite, qu'elle ne put refuser. Sa fille était avec elle ; la chambre n'avait qu'une porte, il n'y avait pas possibilité d'empêcher une rencontre avec Julia. Une légère rougeur passa sur le front de la jeune fille en apercevant don Josefo, qui se sentit rougir lui-même. Un salut profond, après lequel Julia se retira, fut la seule marque de ressouvenir que se donnèrent les deux aimables jeunes gens après une si longue séparation.

Don Josefo ne demeura avec madame de l'Orme que quelques instants pour l'assurer dans les termes les plus vifs que le duc de Santa-Florida n'oublierait jamais ce qu'il devait, ainsi que sa mère, à la digne gouvernante du comte Josefo, dette à laquelle elle ajoutait si généreusement dans cet instant même. Mais je ne suis, dit-il en souriant tristement, quant à présent, qu'un pauvre proscrit. Toute ma

reconnaissance est dans mon cœur. Il faut bien qu'elle vous suffise jusqu'à nouvel ordre. — La libéralité de votre illustre mère, lorsque j'ai quitté l'hôtel de Santa-Florida, répondit madame de l'Orme, a pourvu convenablement à mon avenir. Je n'ai rien de plus à désirer, si toutefois les gens qui nous égorgent veulent bien m'en laisser jouir ainsi que... ceux qui demeureront après moi. Je me trouverai récompensée de surcroît, en voyant celui qui fut mon élève faire honneur au nom et au rang qui lui échoient, comme un digne gentilhomme et un bon chrétien.

Cependant les mauvais jours se succédaient; la terreur régnait partout; le sang coulait. Il fallait agir avec plus de prudence que jamais, Don Josefo ne sortait plus. En héritant du titre de duc de Santa-Florida, il avait hérité des prévenances délicates de mademoiselle Jeannette et des finesses de langage de madame Renard. Mais une indiscrétion commise révéla à la police que la maison Renard renfermait un personnage mystérieux. Il n'en fallait pas tant pour envoyer toute une famille au tribunal révolutionnaire et de là à la guillotine. Renard, malgré ses actes de *civisme*, fut traité, à la société populaire, de faux sans-culotte, et, en rentrant chez lui, il se vit arrêter, avec sa mère, Jeannette, et don Josefo. Tous quatre furent traînés en prison pour être jugés, c'est-à-dire condamnés le lendemain et exécutés immédiatement.



On ne pouvait raisonnablement se plaindre de la lenteur des procédures.

Par un hasard providentiel qui profita à plusieurs, ce lendemain était le 9 thermidor.

Les prisons se rouvrirent le 14 pour laisser sortir les détenus politiques.

Le duc de Santa-Florida, rendu à la liberté, ainsi que les Renard, ne songea plus qu'à faire ses préparatifs pour retourner en Espagne avec sa mère, mais il fallait remettre en ordre des affaires qui s'étaient singulièrement embrouillées depuis dix-huit mois. Une apparence de tranquillité comparative régnait après ces terribles bouleversements. La république ayant conclu la paix avec l'Espagne, on paraissait n'avoir plus rien à craindre. Le duc se décida alors à rester jusqu'à ce que ses affaires fussent terminées, mais la duchesse ne voulut pas tarder à mettre les Pyrénées entre elle et une société désorganisée, sans hiérarchie, sans culte, sans roi.

Don Josefo ne pouvait manquer d'être reconnaissant de l'hospi-

talité que les Renard lui avaient donnée malgré tant de périls, et, en attendant des témoignages plus positifs, il multipliait à leur égard les marques de bienveillance. Il envoyait surtout de petits présents à Jeannette, dont il avait remarqué le goût prononcé pour la parure. Renard était monté au grade de factotum de la maison du duc, et sa faveur était telle, qu'on la prenait souvent pour celle d'un ami intime.

Les salons des hôtels n'avaient pas encore commencé à se rouvrir. On se bornait à recevoir en petit comité quelques amis, et les jours où ces réunions n'avaient pas lieu à l'hôtel de la rue Saint-Florentin, le duc et son ancien page passaient quelquefois les soirées à s'entretenir de leurs souvenirs et des affaires du temps.

Renard avait joué trop longtemps le double rôle de républicain et de protecteur pour en revenir à ses anciennes habitudes de déférence et de soumission absolue. Il contredisait donc ouvertement les opinions de don Josefo quand elles n'étaient pas d'accord avec les siennes, et ne manquait pas surtout d'exalter les grands principes d'égalité que la révolution avait fait prévaloir.

Le duc paraissait quelquefois abonder dans le sens de Renard, et Renard partait de là pour aller plus avant, pour attaquer les préjugés de la naissance, et don Josefo paraissait ne se défendre sur cette question qu'avec une sorte de désir d'être battu.

Toutes ces conversations étaient rapportées mot à mot à Jeannette par son frère, qui souriait d'un air de triomphe.

Sur ces entrefaites, un certain Bertrand, autrefois fournisseur des vins de l'hôtel de Santa-Florida, subjugué par les charmes de mademoiselle Jeannette, s'avisa de se présenter inopinément pour la demander en mariage. L'ancienne déesse de la raison regretta de n'avoir pas encore un *officieux* [1] pour faire jeter l'impertinent par les fenêtres, à l'exemple de certains marquis d'autrefois. Elle rétrogradait terriblement vers les idées aristocratiques. Sa mère, devenue prudente, considérant que le marchand de vins possédait vingt mille bonnes livres de rentes, quelle qu'en fût la source, ne crut pas devoir le brusquer ainsi. Elle pensa que ce pouvait être un fort bon pis-aller si les hautes espérances que l'on concevait d'un autre côté venaient à échouer. Renard fut invité néanmoins à presser le dénoûment, parce que le marchand de vins paraissait impatient.

Vivat! s'écria-t-il un jour en entrant! Cette fois nous tenons le cheval par la bride. Ma mère, embrassez-moi pour la bonne nouvelle, et que madame la duchesse me permette de lui baiser la main. —Bon! s'est-il enfin prononcé, dit la Renard?—Vous allez en juger.

[1] Par respect pour l'égalité, la république avait supprimé, non la domesticité, mais les dénominations de valet, de laquais, de serviteur, de domestique, et les avait remplacées par l'adjectif qualificatif : *officieux*.



Julia.

J'étais tout à l'heure dans le fourré du jardin où je m'amusais à mettre des gluaux (je ne savais guère quel oiseau j'allais attraper), quand don Josefo vint à passer en se promenant avec un de ses amis. Monseigneur disait : Je suis résolu à faire ce mariage. Je n'ai pas besoin de vous dire combien elle est belle ! Il a dit cela ? dit Jeannette en se rengorgeant. — Il l'a dit, ma chère, et il a ajouté : Je l'aime depuis longtemps. Malgré ma réserve à son égard, je suis sûr qu'elle s'en est aperçue, et plus d'une circonstance insignifiante pour tout autre, mais que mon cœur a bien su saisir, me fait croire que le sien en a été touché. — Ah ! qui ne le serait pas ? interrompit Jeannette, un grand seigneur comme lui, et si riche ! — Mais jusqu'à présent il n'a pas nommé ta sœur ? — Attendez donc, ma mère, et qu'on ne m'interrompe pas toujours ainsi à chaque mot. Mais, a répliqué son ami, quel mauvais effet produira dans votre patrie la mésalliance ? Vous entendez, cette fois ? la *mésalliance !* Oh ! reprit monseigneur, c'est ce qui m'inquiète le moins. Si l'Escurial, que je n'ai jamais connu, me ferme ses portes parce que ma femme n'aura pas ses trente-deux quartiers, je m'en consolerai en vivant dans l'exil par choix, comme mon père et ma mère l'ont fait par nécessité. Comme ils s'éloignaient, je n'ai pu en entendre davantage pour le moment, mais, un instant après, ils sont revenus sur leurs pas, et monseigneur disait : C'est pour moi une obligation d'assurer le bonheur de Juanita et des siens, et je ne veux pas tarder davantage. Hein ? Que dites-vous de cela, à présent ? Maintenant que vous voilà instruites, dépêchez-vous de mettre à la porte ce gros marchand de vin. Il sied bien à un pareil rustre de jeter les yeux sur la future et très prochaine duchesse de Santa-Florida !

Bertrand fut congédié le soir même sans trop de cérémonie, comme il appartient à des femmes du plus haut rang qui ont à se plaindre des familiarités d'un inférieur.

Cependant les jours s'écoulaient, et don Josefo gardait toujours le silence le plus absolu sur ses intentions. Les deux femmes commençaient à douter que Charlot eût bien entendu. Charlot s'irritait également et de ces défiances et des retards de don Josefo. Il résolut de faire une tentative pour amener, bon gré mal gré, son futur beau-frère à une explication.

Il se présenta un jour devant lui en grande toilette et le visage empreint d'une profonde tristesse. Bon Dieu, lui dit le duc, que signifient donc cet appareil et cet air lugubre ? Je viens demander à monseigneur un congé pour assister à un mariage. — Bien volontiers. Mais est-ce que tu vas porter cette figure attristée à la noce ? Tu seras le mal venu. — C'est une figure que j'ai toujours en pareille circonstance. — Et pourquoi ? T'attristes-tu du bonheur des autres ? Ton tour viendra d'être heureux aussi. — Aussi n'est-ce pas à moi que je



pense. Mais chaque fois que je vois une jeune fille se marier, je ne puis m'empêcher de songer à ma pauvre sœur. — Eh bien ! elle se mariera aussi. — Hélas ! je l'espère peu. Au-dessus de son rang et de sa fortune par son éducation, par son esprit, par l'élévation de ses sentiments, elle ne consentira jamais à épouser un homme vulgaire, et, dans sa situation, peut-elle lever les yeux plus haut ? — Pourqoui pas ? Est-ce que tout le monde n'est pas égal dans ce pays aujourd'hui ? On n'y connaît plus de distinction de rang ni de race. —La brise semblait souffler en poupe sur le navire de Charlot ; il déploya toutes ses voiles au risque de sombrer. — Oui, monseigneur, reprit-il, mais les étrangers n'adoptent peut-être pas les principes de notre révolution, et d'autre part ma sœur est trop imbue, dès son enfance, de ceux de l'illustre maison de Santa-Florida, où son frère a eu le bonheur d'être élevé, pour ne pas mépriser un gentilhomme qui oublierait son origine. — C'est-à-dire qu'elle n'accepterait pas un gentilhomme qui descendrait jusqu'à elle ? —Non, monseigneur... à moins que ce ne fût pour l'élever jusqu'à lui. —J'ai apprécié les qualités de Juanita et son dévouement. Je veux lui donner une marque éclatante de la reconnaissance et de l'attachement qu'elle m'a inspiré. Amène-la moi demain avec sa mère et mon notaire. — Monseigneur, que de bonté ! —Non, non : je ne fais que ce que je dois. —Monseigneur me charge-t-il d'inviter les autres personnes ? —Pourquoi ? —Mais... si je comprends bien toute l'étendue de sa bonté... de sa générosité... il est assez d'usage en pareille circonstance... — De ? — D'avoir des témoins. — Ah ! Est-ce l'usage ? Alors ayons des témoins. —Et monseigneur désigne... ? — Je ne désigne personne. Cela te regarde ; invite qui tu voudras... A propos, ta sœur est sûrement de la noce où tu vas de ce pas ? — Oui, monseigneur. — Eh bien ! donne-lui ce collier pour qu'elle s'en pare. Vous disposerez du carrosse bleu. Il ne faut pas qu'elle aille à pied ou en voiture de place. Cela ne serait pas convenable pour le nouveau rang qu'elle doit occuper dans la famille de Santa-Florida.

Charlot, ivre de joie, se hâta d'aller faire part à sa sœur et à sa mère de ce qui venait de se passer, et de remettre à Juanita le beau collier que le duc lui envoyait. Ce collier était un joyau de famille.

Le carrosse bleu fut employé pour aller à l'église et pour convoquer deux ou trois amis de don Josefo et quelques gros fournisseurs de la maison, y compris Bertrand le marchand de vin, que Charlot eut la méchanceté de vouloir rendre témoin de la bonne fortune de Jeannette. Aucun des invités ne fut informé du vrai motif de l'invitation ; Renard voulait ménager un coup de théâtre dont Jeannette jouissait par avance.

Le lendemain, toutes ces personnes se trouvèrent au rendez-vous un peu surprises de se rencontrer dans un même salon. L'héroïne

de la fête arriva, escortée de sa mère, dans une parure d'une élégante simplicité.

On était assemblé depuis une heure, et le duc ne paraissait pas, ce qui étonnait un peu, car on connaissait sa ponctualité. Enfin il entra en costume négligé, ce qui accrut l'étonnement, et lui-même ne sembla pas moins surpris que les autres. Vraiment, dit-il, je ne m'attendais pas à trouver en arrivant une si nombreuse (cela s'adressait à tout le monde) et si honorable compagnie (ceci ne regardait que les gentilshommes). Mais plus il y aura de monde, plus j'éprouverai de plaisir à proclamer et à manifester ma gratitude pour des personnes qui m'ont servi, pendant des temps malheureux, avec un dévouement que je ne saurais oublier. Et, se tournant vers Jeannette : Juanita, vous résoudriez-vous à quitter la France pour vous attacher à tout jamais à la maison de Santa-Florida? — Monseigneur, répondit Jeannette, tellement troublée au moment de toucher à un bonheur si inespéré, qu'elle n'eût su trouver une parole si sa mémoire ne lui eût rappelé à propos quelques phrases de lectures mal digérées... Ordonnez! votre patrie sera ma patrie; vous me trouverez obéissante et fidèle comme Grisélidis. — Grisélidis n'a rien à faire ici, ma chère Juanita. Nous ne nous montrerons jamais envers vous tyran capricieux et injuste. — Ah! monseigneur, comment me montrer assez reconnaissante! — En me conservant l'affection que vous m'avez montrée. — Ah! croyez que mon cœur... — Je n'en doute pas, Juanita; mais vous dépendez de votre mère, et j'ai besoin de savoir si elle consent... — A tout, monseigneur, dit la Renard, je la forcerais au besoin. — Ce besoin n'existe pas à ce que je vois, reprit en souriant don Josefo. Écrivez donc, monsieur le notaire (ici tout le monde prêta une oreille attentive) : qu'en reconnaissance des inappréciables services que nous a rendus Juanita, services auxquels nous devons la vie comme nous nous plaisons à le reconnaître, nous lui donnons en toute propriété notre belle terre de Santa-Laura, située dans les Asturies, dont le revenu est de soixante mille réaux, avec toutes ses redevances et tous les priviléges qui y sont attachés, et que nous y ajoutons à perpétuité le titre de camerera-mayor de la duchesse de Santa-Florida, avec un traitement, aussi annuel, de soixante mille autres réaux. Nous y ajoutons en plus... Hé! qu'avez-vous donc, Juanita, mon enfant? Non, non, je ne fais pas trop pour vous. Vous vous exagérez...

Jeannette était en proie à une effroyable attaque de nerfs. D'un mouvement qu'elle fit, elle repoussa don Josefo rudement de l'autre côté du salon. Ma mère, s'écria-t-elle, il va se marier à une autre!.. l'avez-vous entendu?...

L'imbroglio auquel personne n'avait rien compris jusqu'à ce moment s'expliqua tout à coup.

La Renard entraîna sa fille ; son fils se rongeait les poings, et l'on crut même l'entendre murmurer : Oh ! si j'avais su !... Les autres assistants se séparèrent, emportant des impressions diverses. Bertrand, le marchand de vin, se frottait les mains : ceux qui se faisaient une joie de l'humilier avaient vu retomber leur complot sur eux-mêmes.

Renard, qui aurait dû chercher à atténuer par sa résignation le ridicule de sa conduite et des prétentions qu'il avait encouragées, s'avisa de montrer du ressentiment. Le duc essaya en vain de le calmer en lui faisant entendre le langage de la raison et de la reconnaissance. La reconnaissance !... lui dit un jour Renard ; vous n'êtes qu'un ingrat comme le sont vos semblables, toujours prêts à fouler aux pieds, en vertu du hasard de la naissance, ceux que ce hasard n'a point favorisés. — Mon cher Renard, les services que vous et votre famille avez rendus à la mienne, et à moi personnellement, et que rien ne me détournera de reconnaître comme il convient au cœur et à la fortune d'un Santa-Florida, m'empêchent de répondre à ce que vous venez de dire. Votre sœur avait conçu de folles espérances dont la réalisation n'eût fait le bonheur de personne. Dès longtemps j'ai cessé de vous considérer comme un domestique pour ne voir en vous qu'un ami. C'est à ce titre, dit-il en se dirigeant vers son secrétaire, où il prit une lettre qu'il présenta à Renard, c'est à ce titre que je vous confie un secret qui ne devrait être connu que de moi. Lisez cette lettre ; sa lecture produira peut-être sur votre esprit l'effet que n'ont pu produire mes paroles.

Renard lut ce qui suit :

« Monsieur le duc,

» Je trahirais la vérité si je disais que votre lettre et les flatteuses » propositions qu'elle renferme m'ont surprise. Je connaissais trop » bien votre excellent cœur pour n'avoir pas su y lire ce qui devait » exciter si vivement ma sollicitude.

» Je ressens vivement l'honneur que vous voulez faire à ma famille, » mais j'en conçois encore plus de remords que d'orgueil. Il me sem- » ble que j'ai manqué aux devoirs que m'imposait la confiance de » madame la duchesse, votre illustre mère, puisque je n'ai pas su » prévenir un sentiment qu'elle serait bien loin d'avouer, qu'elle re- » garderait comme un affront ineffaçable fait à votre race, dès la pre- » mière confidence que vous lui en feriez. Non, monsieur le duc, il » est des distances qu'on ne saurait franchir sans témérité, sans s'ex- » poser aux plus cuisants regrets. Ma fille est trop sensée pour ne » pas avoir su mesurer toute l'étendue de celle qui vous sépare. Elle » sait trop bien, et je sais encore mieux qu'elle, comment serait ac-

» cueillie par la haute noblesse espagnole la pauvre héritière d'un » nom noble lui-même, il est vrai, mais sans illustration héraldique; » à quelles humiliations elle devrait s'attendre, et combien vous en » souffririez, vous tout le premier.

» Ce n'est pas à vous, monsieur le duc, seul et dernier rejeton » d'une antique et illustre souche, qu'il pourrait convenir de fuir ces » cruels déboires en vous retranchant dans la vie privée. Tant de » beaux priviléges n'ont été attachés aux grands noms que parce » qu'ils confèrent aussi de grandes charges. Tous mes efforts ont tou- » jours tendu, vous vous en souvenez, j'aime à le penser, à vous inspi- » rer le courage nécessaire pour remplir celles què votre naissance » vous imposait, à quelque destin que vous appelât la volonté de » Dieu et de vos parents. Je pleurerais toute ma vie sur moi-même » si je vous voyais y manquer, parce que je m'accuserais de n'avoir » pas fait ce qu'il fallait pour vous inspirer les principes que je vous » enseignais, et que vous eussiez, sans moi, trouvés au fond de votre » noble cœur.

» Quant à nous, monsieur le duc, nées pour une existence obscure, » notre devoir est de tâcher d'y rencontrer le bonheur qu'elle peut » comporter. Nous y parviendrons avec l'aide de Dieu, surtout si » nous sommes sûres que vous trouverez le vôtre dans la sphère éle- » vée où votre naissance et les coups frappés sur votre famille vous » ont placé. Ma fille, à qui j'ai cru devoir tout dire, partage toutes les » pensées de sa mère, et j'ai la consolation de voir qu'après avoir re- » poussé jusqu'ici toute idée de mariage, elle vient de se décider sou- » dainement à agréer les propositions qui lui étaient faites pour un » arrière-cousin peu fortuné, d'un nom obscur comme le sien, mais » honnête homme. C'est vous dire, monsieur le duc, que toute illu- » sion de jeunesse doit cesser. Pardonnez cette expression à celle qui » ne peut oublier qu'elle fut votre gouvernante, votre institutrice, et » qui conservera jusqu'à ses derniers moments le souvenir précieux » de ceux qu'elle vous a consacrés.

» Ayez la bonté, monsieur le duc, d'agréer, etc.

» Marie de Saint-Cyran.

» Veuve du chevalier de l'Orme. »

Renard rendit silencieusement la lettre de madame de l'Orme à don Rafaël. Il y avait dans le refus de cette dame, dans la détermination de Julia, un désintéressement, une noblesse d'âme, un sacrifice douloureux, facile à apercevoir, quoique déguisé soigneusement, qui contrastaient d'une manière trop évidente avec la vanité et la cu-

pidité de Jeannette et de sa mère pour que Renard n'en fût pas frappé. Mais son âme n'était pas assez élevée pour saisir quelques reflets d'une lumière si pure. Il ne comprit qu'une seule chose, c'est que cette partie était perdue, mais que sa position dans la maison de Santa-Florida lui permettait d'en jouer une autre où les chances seraient moins redoutables et les profits plus certains.

Don Josefo, profondément attristé de la résolution prise par madame de l'Orme et par sa fille, résolution dont il ne pouvait s'empêcher de reconnaître la sagesse et d'admirer la noblesse, la respecta. Il ne fit aucune tentative pour essayer d'en obtenir une plus conforme au vœu de toute sa vie. Mais les souffrances qu'il avait éprouvées depuis plusieurs années, le réveil qui suivait un long rêve, lui rendaient le séjour de Paris, et même de la France, insupportable. Il se décida à partir pour l'Espagne, paraissant céder aux instances de sa mère, qui plus d'une fois lui avait écrit pour presser son retour au berceau de son illustre famille, Il semblait qu'elle pressentait vaguement que la splendeur de l'arbre héraldique des alliances de la maison de Santa-Florida courrait quelque risque d'être ternie, énormité à laquelle elle n'eût jamais prêté les mains, préférant voir s'éteindre sans retour les deux races dont Josefo était l'unique et dernier rejeton. Le jeune duc put comprendre de plus en plus, en voyant combien l'esprit de sa mère était intraitable sur ce chapitre, quel eût été le sort de l'intéressante Julia, si la tendresse de madame de l'Orme eût été moins prévoyante.

La duchesse n'eut pas la douleur de savoir quel danger avait couru son blason ; mais elle eut celle de voir Josefo se refuser à tous les projets de mariage qu'il lui plut de former pour lui. Ni l'éclat du rang, ni les riches domaines dans les deux hémisphères, ni la beauté des nobles héritières dont on lui offrit la main, ne purent le décider à renoncer au célibat, et la duchesse disait, en voyant cette obstination : Il avait véritablement une vocation pour l'état ecclésiastique.

Julia n'avait pas accompli sans quelques efforts le sacrifice qui lui était commandé. Sa mère, bonne et compatissante, l'encourageait en lui rappelant que la vertu qui persévère trouve toujours sa récompense. Le cousin était un homme honorable, doué d'un esprit délicat, simple dans ses goûts ; il obtint sans peine de sa femme, par son commerce doux et facile, cette affection raisonnable que fortifie les devoirs de la maternité, et dans laquelle on trouve un bonheur calme, durable surtout, que procurent bien rarement des sentiments plus vifs. Si quelquefois le souvenir de Josefo venait s'y mêler, il n'apparaissait que comme une de ces images demi-voilées laissées dans notre esprit par quelque songe, ou comme la dernière note d'un chant mélancolique entendu de loin dans une solitude ; et lorsqu'un jour un bulletin apprit à Julia qu'un jeune et vaillant colonel du nom

de Santa-Florida, dernier descendant du Cid, avait trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille, la vue de son fils arrêta dans ses yeux une larme prête à tomber sur ce passage du journal, en même temps qu'une fervente prière s'échappait mentalement de son cœur.

Renard, qui avait suivi le duc, était revenu bientôt après en France, sans qu'on ait su au juste comment, malgré sa finesse et son astuce, peut-être à cause même de ces deux qualités, il était tombé dans la disgrâce complète de son maître, et, par suite, dans les désordres d'une existence ignoble et misérable. Ce que nous savons mieux, c'est que, il y a cinq ans environ, les ouvriers d'un four à plâtre de Clignancourt trouvèrent, un matin du mois de décembre, un vieux mendiant asphyxié dans une des chambres du four où il s'était mis à l'abri du froid de la nuit comme cela arrive souvent. La police prit des renseignements : ce mendiant était Charles Renard.

L'année suivante, on constatait à la Salpêtrière le décès d'une vieille aliénée du nom de Jeanne Renard. Sa manie consistait à croire que le roi de Rome et le prince des Asturies s'étaient battus à l'épée pour savoir qui des deux l'épouserait.





Paquerette.

9



HILAIRE DE VIRY.

On parlait un jour avec éloges, à l'empereur Charles-Quint, d'un bravache qui se vantait de n'avoir peur de rien. Il faut, dit l'empereur, que cet homme n'ait jamais mouché la chandelle avec ses doigts, car il aurait au moins eu peur de se brûler.

(*Recueil d'anecdotes.*)

Vers le commencement du quinzième siècle, on voyait, ou plutôt on trouvait au fond de la délicieuse vallée de l'Orge, au bord de la petite rivière d'Yvette, près du territoire de Lonjumeau, une pauvre cabane construite en terre et couverte de chaume, paraissant prête à crouler de vétusté, si elle n'eût été soutenue par quelques étais déjà à demi-pourris eux-mêmes. Cette masure était placée au centre d'un groupe de saules dont les troncs fantastiques, ouverts, déchirés, disséqués par les ans, ne semblaient pas moins ruinés que la cabane qu'ils dérobaient à la vue sous leur feuillage soyeux et argenté. Au delà de Lonjumeau, l'orgueilleuse tour féodale de Montlhéry dominait fièrement le paysage. Au côté opposé, on apercevait une sorte de petit château bâti au tournant de l'Orge, au pied de la colline sur le flanc de laquelle rampe le village de Morsang. Au fond, la forêt de Séquigny formait un vert rideau dont les plis descendaient jusqu'à la plaine.

La cabane était habitée par une vieille femme si ridée et si cassée, qu'on aurait pu croire que ses yeux s'étaient ouverts le jour où

l'Yvette se mit pour la première fois à serpenter dans la vallée. Néanmoins la mère Marceline, c'était son nom, ne comptait pas plus de soixante-dix hivers. Le costume de la bonne femme n'était pas plus florissant que l'aspect de sa demeure : la misère avait répandu sur tout cela sa triste harmonie.

Mais la nature se plaît à établir des contrastes, à faire voir qu'elle est inépuisable, et que dans son sein la vie ne s'arrête jamais. En même temps qu'elle couvrait de joubarbes le toit de chaume percé de toutes parts, qu'elle semait de jaunes giroflées dans les lézardes des murs de terre de la cabane, qu'elle couronnait d'un feuillage verdoyant le tronc déchiqueté des saules, elle faisait croître auprès de cette ruine humaine, associée à tout cet ensemble de ruines et de décrépitude, une fleurette vivace qui complétait l'échelle. Cette fleurette, qu'on avait baptisée du nom de la perle dont Pâques se plaît à broder la robe verte du printemps, était une petite fille vive comme une jeune chevrette, gaie comme un rayon de soleil qui se glisse entre deux nuages, à la fois indocile comme un jeune chat, insoucieuse comme un enfant de dix ans, et coquette comme si elle en avait quinze, faisant endêver sa vieille grand'mère par ses espiègleries, et obtenant toujours, par ses cajoleries, un pardon facile.

Les occupations ménagères de Pâquerette se bornaient à mener paître deux chèvres composant tout le bétail de l'habitation, à filer à la quenouille le peu de chanvre que la mère Marceline recueillait dans un petit enclos, si l'on peut donner ce nom à un carré de terrain à demi entouré des débris d'une haie crénelée par les ans, comme la plate-forme du château de Morsang. A ces occupations infiniment simples, qui laissaient peut-être un peu trop de loisir à un esprit éminemment actif, Pâquerette joignait de son propre mouvement celle de se laver avec soin, chaque matin, les mains et le visage dans les eaux pures de l'Yvette, non sans s'assurer, en se mirant dans leur cristal, que la nuit n'avait rien ôté à l'éclat de deux yeux noirs, brillant au fond de leur orbite comme des escarboucles. Puis elle faisait main basse sur les fleurs des champs qu'elle rencontrait, et s'en formait un bouquet, une couronne, ou les entremêlait dans le jais de ses cheveux, son instinct la portant toujours à choisir celles qui s'assortissaient le mieux avec la couleur un peu brune de son teint.

On a deviné que la race de Pâquerette n'était pas illustre. La jeune fille était orpheline presque dès sa naissance; son père, homme libre, était mort au service du seigneur de Ste-Geneviève-des-Bois, chez lequel il remplissait les modestes fonctions de guaîte ou veilleur de la tour du château. Le petit domaine qu'elle habitait avec son aïeule était également libre, mais cette franchise était plus honora-

ble que profitable à la propriétaire, parce que Marceline, n'ayant pour toute ressource que le produit de ce modeste bien, assez mal cultivé, n'y trouvait qu'à peine, le lait de ses deux chèvres aidant, de quoi se nourrir et s'habiller tellement quellement, ainsi que sa petite-fille, et ne pouvait songer, ni à réparer sa chaumière, ni à renouveler le rare mobilier qui la garnissait. Les habitations des serfs du prieuré de Sainte-Geneviève, alors florissant à Lonjumeau, qui s'élevait dans le voisinage, étaient incomparablement mieux entretenues, mais ni Marceline ni sa petite-fille ne s'apercevaient de ces différences. Accoutumées l'une et l'autre à leur indigence, elles la supportaient sans y penser. Seulement, quelquefois la première se prenait à songer à l'isolement où sa mort laisserait la pauvre Pâquerette ; mais comme elle ne voyait aucun moyen de conjurer cet avenir, elle abandonnait bientôt ces pensées avec cette sorte de confiance en la Providence qui n'est souvent que l'expression du découragement, sinon celle d'un insouciant égoïsme.

Pâquerette, douée de l'heureux naturel que nous lui avons reconnu, ne se piquait pas, on peut le penser, d'une grande rigidité dans l'observation des recommandations que lui faisait chaque jour sa grand'mère de ne pas trop s'éloigner en menant paître ses chèvres. Quoique le calme de cette vallée retirée fût rarement troublé par les nouvelles de la grande ville, on y avait su quelque chose des troubles suscités par les ambitions haineuses des oncles du roi, auxquels les fréquents et longs accès de démence du malheureux monarque [1] ne laissaient que trop d'occasions de se manifester.

Le seigneur de Morsang avait trouvé convenable d'augmenter la garnison de sa petite forteresse. Ses hommes d'armes, quoique assez bien disciplinés pour l'époque, se répandaient souvent dans la campagne, et les paysans n'étaient pas entièrement assurés contre leurs vexations.

Mais Pâquerette n'était pas peureuse. Elle avait rencontré plusieurs fois dans ses courses ces soldats dont les propos, inintelligibles pour elle, la portèrent à conclure qu'il parlaient une langue étrangère. Du reste, comme elle n'avait rien vu de menaçant dans leurs regards, elle ne s'était pas laissée autrement effrayer, mais, prudemment, elle s'abstenait d'en rien dire à Marceline, de peur que celle-ci ne lui permît plus de s'écarter.

La prudence d'une petite fille de douze ans, qui consiste à cacher ce qu'elle fait à ses parents, est bien près d'être une sottise et est toujours certainement un tort.

Quelques justes craintes qu'elle eût dû concevoir, la petite chevrière se laissait donc aller à son humeur vagabonde, et par un beau

[1] Charles VI.

jour, elle se décida à pousser jusqu'au bord de la forêt. C'était la première fois qu'elle se permettait un si long voyage. Christophe Colomb partant pour découvrir le Nouveau-Monde ne sentait pas son cœur battre plus vivement que Pâquerette quand elle se mit en route vers la forêt de Séquigny. Le sentier qu'elle suivait la conduisit à un mauvais ponceau jeté sur la rivière d'Orge. Les chèvres, soit caprice, soit frayeur, malgré leur naturel non moins hasardeux et leur pied non moins sûr que ceux de leur gardienne, parurent hésiter à se confier à la planche vermoulue qui semblait n'attendre qu'un prétexte pour tomber en poussière. La jeune bergère, plus résolue qu'elles, prit le parti d'en faire passer une d'abord en la tirant par les cornes, imaginant que l'autre la suivrait; mais celle-ci ne répondit pas à l'invitation, et quand Pâquerette vint au devant d'elle pour la contraindre, l'animal quinteux lui présenta la tête comme pour lutter, et, s'avançant sur elle dans cette attitude guerroyante, l'envoya faire un demi-plongeon dans la rivière, heureusement peu large et si peu profonde, que Pâquerette, quoique un peu étourdie, reprit pied aussitôt. Il ne s'agissait plus que de remonter sur le bord, ce qui n'était pas aussi facile, car il était assez élevé et presque vertical. Par l'effet d'un nouveau bonheur, une main se présenta à elle pour l'aider. Cette main fine et blanche appartenait à un beau jeune garçon, portant un élégant costume de page sans armoiries, et faisant connaître ainsi qu'il n'était au service d'aucun seigneur de marque.

Merci, beau sire, dit Pâquerette en fixant sur le damoisel un œil à la fois reconnaissant, curieux et mutin. Sans vous j'étais bien embarrassée pour sortir du bain que ma chèvre m'a fait prendre sans me demander mon consentement. Grâce à vous, j'en serai quite pour me sécher au soleil, et pour être grondée par Mère-grand, car je suis bien mouillée; le soleil, qui n'a pas encore beaucoup de chaleur, ne me sèchera pas vite, et je suis bien éloignée. — Est-ce vous, dit le page, qui demeurez dans cette pauvre cabane qu'on aperçoit tout là-bas au bord de l'Yvette? — Oui, dit Pâquerette, rougissant pour la première fois en entendant appeler la demeure de sa grand'mère *une pauvre cabane*. — Vous avez raison, dit le jouvencel, c'est loin et vous pourriez rentrer tard si vous vous en remettiez au soleil. Attendez : je vais vous allumer du feu avec ces broussailles, ce sera plus tôt fait.

Quoique Pâquerette n'eût jamais conversé qu'avec des paysans, elle ne se sentit pas intimidée le moins du monde en adressant la parole au beau page, ne voyant en lui rien de plus qu'un jeune garçon à peu près de son âge, et elle s'était sentie tout de suite familière comme un enfant l'est avec un autre dès la première rencontre. Toutefois, pendant que son obligeant compagnon se donnait du soin pour ramasser du bois et se procurer du feu au moyen d'un briquet qu'il portait sur lui, elle ne pouvait s'empêcher de faire la comparaison

de leur costume réciproque, et Pâquerette, en contemplant le sien si modeste, rendu encore plus humble par l'eau dont il était imbibé, ne put s'empêcher de laisser échapper un soupir.

Qu'avez-vous, gentille pastourelle, dit le page? Est-ce le souvenir de votre accident qui vous fait soupirer, ou la crainte d'être grondée par votre mère-grand? Je vous assure que vous ne serez pas en retard. Quant à votre chute, il est certain que si je ne m'étais pas trouvé là tout à point, vous auriez bien pu aller par la Seine voir la belle procession que l'Université va faire demain à l'église de Sainte-Catherine, avec les reliques de monseigneur saint Mathurin. Mais je sais trop bien déjà, tout jeune que je suis, ce qu'un cavalier courageux, et j'ai fait assez bien mes preuves, doit aux dames pour ne pas m'en acquitter au péril de ma vie, même envers une jeune serve de votre âge.

Ces derniers mots sonnèrent assez mal aux oreilles de Pâquerette. Beau sire, dit-elle, je vous remercie encore une fois de ce que vous avez fait pour moi. Sachez pourtant que vous ne l'avez fait pour une serve, mais bien pour une fille libre dont la main ne pouvait déshonorer la vôtre. — Vraiment, pastourelle, reprit-il, vous êtes libre? Eh bien! j'en suis ravi! quoiqu'un vaillant chevalier, ajouta-t-il avec une certaine emphase, se doive à tous, serfs, vilains, bourgeois ou chevaliers comme lui. Ce ton ne plut encore qu'à demi à Pâquerette, sans qu'elle pût bien démêler en quoi il la choquait. Et comment s'appelle *votre liberté?* dit le page. — Je ne vous comprends pas... — Je vous demande comment l'on vous nomme. — Pâquerette, pour vous servir. Et vous? — Hilaire de Viry. — Et que faites-vous? — J'apprends à monter à cheval, à tirer à l'oiseau, et je sauve dans l'occasion les petites filles qui se noient. Le page venait encore de blesser deux fois la bergère en l'appelant petite fille, et en lui rappelant de nouveau le service qu'il lui avait rendu. Il semblait à Pâquerette d'abord qu'il n'existait pas assez de différence d'âge entre eux pour qu'il affectât cette supériorité; ensuite qu'on doit laisser à celui à qui l'on a rendu un service le soin de ne pas l'oublier, et non s'efforcer de le lui remettre en mémoire. Elle pensait en outre que le beau page exagérait un peu le bon office dont elle lui était redevable.



Cependant elle tournait devant le feu de manière à sécher le plus promptement qu'il était possible ses habits, et à se réchauffer en même

temps, car son immersion involontaire et le contact prolongé de ses vêtements mouillés exerçaient une influence réfrigérante très sensible. Peu à peu les effets de l'influence du brasier, en dilatant l'âme de la jeune fille, lui rendaient sa bonne humeur et effaçaient l'impression désagréable causée par les propos indiscrets d'Hilaire de Viry. Pâquerette, plus accoutumée d'ailleurs à voir des petits paysans grossiers, crottés, tondus, mal vêtus, marchant nu-pieds, que de beaux pages portant des habits mi-partis de deux couleurs [1], des cheveux demi-longs bien lissés, des souliers à carre exorbitante [2], se sentait instinctivement flattée de voir un jeune seigneur (le page pouvait-il être moins?) lui donner des soins qui ne fussent même pas venus en idée à l'un de ces jeunes rustres auprès desquels elle vivait.

Mais tandis qu'elle se livrait à ces réflexions, ou plutôt à ces sensations, avec toute la légèreté et l'entraînement de son âge, elle ne s'était pas aperçue que de son petit troupeau il ne restait que la moitié. Elle eut beau rappeler la bête absente, l'animal entêté faisait la sourde oreille, si toutefois il entendait.

On n'était pas loin de la forêt. La chèvre avait-elle été y promener ses caprices, ou bien était-elle tombée dans l'Orge en même temps que sa maîtresse, et voguait-elle en pleine eau vers Paris, la grande cité? La bergerette et le page l'ignoraient également.

Or bien, beau sire, dit la première, voyez donc jusqu'à l'entrée de la forêt si ma Jeanne n'y serait pas. Car que dira Mère-grand si je ne lui ramène pas sa bête! Pour sûr, elle me battra et ne me laissera plus revenir. — Vous comptez donc revenir? dit le page. — Oui, c'est plus joli par ici que vers chez nous. Et vous, est-ce que vous ne reviendrez pas? C'est amusant de faire du feu et de se chauffer en plein air quand on a froid. Mais il s'agit bien de cela! c'est ma chèvre qu'il me faut. Et elle se remit, moitié riant, moitié pleurant, à rappeler l'émigrée, et tout aussi inutilement que la première fois. Le page ne bougeait pas. Vous ne voulez pas aller à la forêt? lui dit Pâquerette, en ce cas j'y vais. Viens, Bellotte, dit-elle à l'autre chèvre, tu m'aideras à retrouver Jeanne. Et elle se mit à courir, suivie de Bellotte. Le page, après quelques moments d'hésitation, la suivit

[1] La mode des habits mi-partis s'introduisit sous le règne de Charles V. Sous le règne suivant, les seigneurs et les dames firent broder leurs armoiries sur leurs vêtements. Depuis longtemps cet usage avait lieu pour ceux des pages et des varlets.

[2] Les poulaines, ou longs becs, qui avaient pris naissance au treizième siècle et étaient devenues si exagérées qu'il fallait les rattacher à la jambe au moyen d'une chainette (la longueur était de deux pieds pour les grands seigneurs, d'un pied pour les simples chevaliers, de six pouces pour les bourgeois), avaient résisté à plusieurs règlements portés par les rois pour la suppression d'une mode ridicule. Charles V fut plus heureux ou plus adroit que ses prédécesseurs. Il prononça une amende contre ceux qui se montreraient avec des souliers pointus. La mode tomba tout à coup, mais pour faire place à celle non moins extravagante des chaussures à large carre. On en vit qui n'avaient pas moins d'un pied.

d'un peu loin avec une sorte de répugnance. Pâquerette s'était arrêtée à l'entrée de la forêt, incertaine sur le choix à faire entre deux chemins qui se présentaient à elle et faisaient la fourche. Hilaire la rejoignit. Puisque vous voilà, beau page, dit la chevrière, vous allez prendre un de ces chemins, moi je prendrai l'autre, et nous crierons tous deux, afin d'appeler Jeanne et de ne pas nous égarer. — Nous ferions mieux, dit le page, de ne pas nous hasarder dans ces bois épais. — Et pourquoi ? il faut bien que je retrouve ma chèvre, si elle y est. — C'est que... — Quoi ? — C'est qu'on dit qu'ils sont remplis de loups. — Est-ce que vous avez peur des loups ? Je sais bien qu'on dit qu'ils mangeraient une petite fille comme moi ; mais vous qui êtes plus grand et qui avez une arbalète..... Et puis vous disiez qu'un vaillant chevalier.... et puis encore je ne sais quoi dont je ne me souviens plus, mais qui m'a paru beau. — Aussi n'est-ce pas pour moi que j'ai peur, moi qui ai tué bien autre chose qu'un loup ; car je n'ai jamais peur, moi ; c'est pour vous. — Je vais vous attendre. — Et croyez-vous que je vous laisserais seule lorsqu'il y a du danger pour vous ? — Mon Dieu ! et ma pauvre chèvre ? Eh bien ! allons ensemble. — Il faudra alors emmener Bellotte, et s'il vient un loup, il la prendra aussi comme il a peut-être pris Jeanne. — Attachons-la ici. — Elle bêlera, et c'est juste le moyen d'attirer le loup sur elle. —Que faut-il donc faire ?—Nous en retourner et abandonner Jeanne à son sort.... — Et que dira Mère-grand ? — On lui donnera une autre chèvre. Pâquerette regarda le page avec de grands yeux. Qui donc ? — Moi. — Vous avez donc aussi des chèvres ? — Non. Mais combien vaut celle que vous avez perdue ? — Est-ce que je sais ça, moi ? — Vaut-elle bien trois sous d'argent ? — Je n'ai jamais vu de sou d'argent. — Moi, j'en ai, dit Hilaire en ouvrant une petite escarcelle qui pendait à sa ceinture [1]. Tenez, voilà trois sous. Vous les donnerez à votre mère-grand et vous lui direz : C'est le prix de Jeanne, que j'ai vendue. — Mais ce sera un mensonge ; j'aime mieux être bat-

[1] La longue et riche aumonière ou escarcelle pendant à la ceinture fut longtemps une distinction particulière à la noblesse. L'usage s'étendit ensuite aux bourgeois. Il durait encore au temps de Louis XIII. Rien n'était plus propre à allécher les voleurs. Les *coupeurs de bourses* devinrent célèbres par leur adresse. Ils exploitaient en plein jour sur le Pont-Neuf, déjà en possession, à cette époque, d'attirer une foule nombreuse de passants et de flâneurs qui s'arrêtaient devant les boutiques des marchands et les tréteaux des farceurs, qui y abondaient également.

Il paraît que les *coupeurs de bourses* les plus habiles étaient bien connus, car les anecdote du temps nous apprennent que de jeunes seigneurs à la mode, qu'on appelait les *beaux* et les *raffinés*, s'amusaient quelquefois à en détacher après d'honnêtes bourgeois, et applaudissaient hautement celui qui faisait sous leurs yeux le meilleur coup. La police était aveugle ou fermait volontairement les yeux sur ces filous si bien encouragés. Que pouvait-elle faire lorsque le frère du roi lui-même, Gaston de France et ses joyeux amis, jouaient le soir au même endroit le rôle de *tireurs de laine*, ou voleurs de manteaux, au préjudice des passants attardés ?

tue que de mentir. — Vous ferez comme il vous plaira. En attendant, quittons cet endroit dangereux. Comme ils allaient partir, on entendit dans les broussailles les pas précipités d'un animal accourant à toutes jambes. C'est un loup! s'écria Hilaire avec terreur; Pâquerette, laissons-lui Bellotte et sauvons-nous! Venez, je vous donnerai trois autres sous. Et, joignant l'exemple au conseil, il se sauvait à toutes jambes, croyant que la bergère le suivait; mais Pâquerette moins craintive, peut-être parce qu'elle possédait moins d'expérience, avait cru reconnaître les pas de Jeanne. En effet, un instant après, la chèvre vagabonde rejoignait sa compagne.

On n'apercevait plus le page.

Pâquerette s'en retourna avec ses deux chèvres à la maison, sa petite tête toute pleine des aventures de la journée. Il était tard lorsqu'elle rentra. Elle trouva la vieille Marceline inquiète de cette absence prolongée. Son odyssée lui paraissait trop merveilleuse pour qu'il lui vînt dans l'esprit d'en taire un seul incident à sa grand'mère. Nous avons vu d'ailleurs que si elle n'était pas obéissante, elle ne joignait pas du moins à ce défaut, déjà suffisamment répréhensible, celui du mensonge. Sa petite vanité espérait bien aussi trouver un peu son compte à ce récit. Elle n'eut pas toutefois autant de satisfaction qu'elle s'en promettait, car la vieille Marceline, fatiguée d'avoir attendu, s'endormit. Pâquerette savait que sa bonne maman n'aimait pas qu'on la réveillât; elle fut donc obligée de s'achever son récit à elle-même, et de chercher à concilier la fuite et la disparition du beau page, au simple bruit du retour de Jeanne, avec le témoignage qu'il se rendait à lui-même de son propre courage.

C'était une énigme absolument insoluble pour Pâquerette, qui ne savait pas qu'il a existé de tous temps dans le monde des gens appelés fanfarons, lesquels dissimulent un cœur de lièvre sous la peau d'un lion.

Le beau page Hilaire appartenait à cette race, terreur du faible qu'elle opprime sans pitié, objet du mépris de l'homme véritablement courageux. Il était fils unique d'un prud'homme ancien drapier de l'Université, qui, après avoir accru notablement par son négoce et par un mariage avantageux l'héritage qu'il tenait de ses pères, avait abandonné la capitale pour habiter une terre noble dont il s'était rendu propriétaire à Viry. La possession de cette terre, suivant la coutume, ne l'anoblissait pas, mais il ne laissait pas de prendre des allures de gentilhomme, et le fils imitait volontiers l'exemple paternel, y ajoutant de son plein gré, aidé par la nature, une affectation de bravoure d'autant plus grande, qu'elle lui servait merveilleusement à dissimuler une grande couardise de cœur.

Il se présente certaines occasions où la peur fait faire ce que l'audace n'oserait entreprendre. Une aventure de ce genre était arrivée



Le Page.

8

à Hilaire. Un sanglier poussé par le seigneur de Viry, qui chassait



avec quelques autres seigneurs du voisinage dans la forêt, se lança à l'improviste sur le village. Tout le monde s'était enfui. Une pauvre femme et le fils du prud'homme étaient seuls restés en arrière, la villageoise retenue par l'âge, Hilaire paralysé par la peur. La bête irritée allait se jeter sur la paysanne; Hilaire ne voyait plus rien: la terreur avait jeté un bandeau épais sur ses yeux, mais, par un mouvement instinctif, il lâche la détente de son arbalète qu'il tenait toujours, et le trait s'échappant va frapper le sanglier dans l'œil. L'animal, surpris, se jette du côté opposé. C'en fut assez pour sauver la pauvre femme, en permettant à l'un des chasseurs de décocher une flèche au monstre, qui fut promptement achevé. Hilaire et la paysanne avaient été renversés par les chiens; on ne fut donc pas étonné de l'extrême stupeur du premier, et, lorsqu'on eut rappelé ses sens, le seigneur de Viry, qui se trouvait à sa portée, lui dit en lui mettant la main sur l'épaule: Mon garçon, tu es un mauvais chasseur; on n'a jamais ainsi déshonoré une noble bête; mais il faut, à ton âge, que tu sois doué d'un courage de démon pour l'avoir ainsi attendue de pied ferme et l'avoir frappée aussi à propos pour sauver la vieille. Je te permets de suivre mes valets de chasse, qui t'instruiront, et, si tu deviens un bon chasseur, tu me suivras quelquefois au courre au sanglier, puisque c'est là le gibier qui te convient. — Merci, monseigneur, répondit Hilaire, ne comprenant pas ce que tout cela voulait dire. Son air étonné passa pour de la modestie, car dès qu'on est prévenu favorablement sur le compte de quelqu'un, on interprète tout ce qu'il fait dans un sens favorable. Ce qui se disait autour du page l'instruisit, et, à force d'entendre vanter le courage qu'il avait déployé dans cette circonstance, il finit par y croire lui-même, ce qui ne contribua pas peu à accroître ses prétentions à la réputation de cœur inaccessible à la crainte. Cette réputation s'établit si bien que personne n'aurait osé la mettre en doute, et que tout le monde s'attendait, au contraire, que le nom d'un héros appelé Hilaire de Viry allait illustrer l'obscur village, jusqu'alors peu fécond en grands hommes.

En attendant, le jeune fanfaron tranchait du matamore, ne parlait que de battre et de tuer; les paysans tremblaient devant lui, et les hommes d'armes et les écuyers de Viry le traitaient avec déférence.

L'infatigable renommée, qui avait pris soin de porter le bruit de ces faits jusqu'à Morsang, Savigny et Lonjumeau, n'avait pas daigné s'arrêter, en passant, sur la chaumière de la vieille Marceline. Les deux habitantes de ce lieu retiré auraient donc pu vivre longtemps encore sans entendre retentir à leurs oreilles l'illustre nom d'Hilaire de Viry, sans la rencontre inopinée faite au bord de l'Orge par la désobéissante Pâquerette.

On a vu comment la vieille, en s'endormant au milieu du récit de sa petite-fille, l'empêcha de l'achever. Elle ne sut rien de l'histoire des trois sous d'argent, et, le lendemain, Pâquerette pensa qu'elle devait aller les reporter au page, puisque Jeanne était retrouvée. Elle était assez embarrassée cependant pour savoir comment elle pourrait concilier l'exécution de ce projet avec les recommandations que sa grand'mère allait sans doute lui renouveler de ne pas s'écarter au delà de la portée de la vue. C'est ainsi qu'une désobéissance en entraîne une autre. Dès qu'on s'écarte d'un pas du droit chemin, on ne fait que s'en éloigner de plus en plus. Peut-être une nouvelle défense de Marceline eût-elle fait cesser le combat, mais les idées de la bonne femme étaient un peu lentes à venir et ne se suivaient pas toujours bien régulièrement. Ce ne fut que longtemps après le départ de la bergère et de son petit troupeau qu'elle se rappela confusément quelque chose de ce que celle-ci lui avait raconté la veille.

Cependant Pâquerette et ses chèvres s'acheminaient joyeusement vers le ponceau, qu'elles passèrent cette fois sans mésaventure. Le page n'y était pas; il ne vint pas de la journée, et, quand la cloche du prieuré de Lonjumeau se mit à tinter dans le lointain l'heure de vêpres, il fallut se décider à rentrer au logis, avec le regret d'avoir fait inutilement quelques frais extraordinaires de parure aux dépens de la prairie.

Plusieurs jours de suite furent témoins des mêmes apprêts, du même voyage et des mêmes déceptions. Pâquerette, comprenant qu'il fallait renoncer à l'espoir de retrouver l'obligeant damoiseau pour lequel elle ne pouvait s'empêcher de conserver de la reconnaissance, et à la distraction journalière qu'elle avait déjà entrevue dans sa rencontre, rendit ses visites au bord de la forêt moins fréquentes; mais elle devint triste et commença à s'ennuyer de la monotonie de ses occupations au milieu de cette vallée où le silence n'était que rarement interrompu par les pas d'un voyageur ou ceux d'un homme d'armes de Morsang se rendant à Lonjumeau, tant que la saison ne rappelait pas encore les paysans aux travaux des champs. Ces travaux mêmes étaient fort négligés depuis longtemps à cause du peu de sûreté des récoltes, souvent ravagées par les maraudeurs qui désolaient les alentours de la capitale jusqu'à une assez grande distance.

Il y avait d'excellentes raisons pour que le page ne revînt pas

comme Pâquerette l'avait espéré. Hilaire, le soir même, était parti pour Paris avec son père, qui, en sa qualité d'ancien drapier de la Fille aînée de nos rois, assistait toujours avec un grand empressement à ses solennités. Ils étaient descendus à l'hôtel de Savoisy [1], situé près des Tournelles [2] et de l'église de Sainte-Catherine. L'intendant, ancien ami du prud'homme, lui donnait volontiers à coucher dans ces occasions; il trouvait en outre le moyen de mettre un vieux cheval à la disposition du page, assez médiocre cavalier, malgré ce qu'il avait dit à Pâquerette. Hilaire, le lendemain de son arrivée, s'était empressé de profiter, comme à l'ordinaire, de la complaisance de l'intendant. Il lui semblait beau d'assister à la procession, au milieu de la foule, monté sur un cheval portant des armoiries. Il se dirigeait donc triomphalement vers l'église, faisant piaffer sa monture, créature que l'âge et les longs services rendaient convenablement pacifique. La tête de la procession se montrait déjà. La foule des curieux était considérable; bon nombre s'étaient entassés dans l'étroite ruelle du Roi de Sicile, qu'Hilaire avait suivie. Les moins diligents murmuraient contre l'importun cavalier qui leur obstruait à lui tout seul la vue et le passage; mais celui-ci avait une trop haute opinion de lui, depuis l'histoire du sanglier surtout, pour prendre souci du déplaisir qu'il pouvait causer à quelques manants; il n'ignorait pas, d'ailleurs, de quelle faveur jouissait le seigneur de Savoisy auprès du roi, de la reine, de monseigneur le duc d'Orléans, et il pensait bien que les armoiries brodées sur la housse de sa monture suffisaient pour imposer le respect aux mécontents.

Hilaire faisait donc la sourde oreille, lorsqu'un curieux plus hardi que les autres, un boucher aux bras nus, au tablier de cuir ensanglanté, préludant au rôle funeste qu'il devait jouer un peu plus tard à la tête de sa corporation, s'en vint saisir sans façon le paisible coursier par la bride pour le faire reculer. Holà! mon jeune seigneur, dit-il au page, faites donc un peu de place au pauvre peuple... — Vilain, dit Hilaire, courroucé de l'audace du boucher et accoutumé à la patience des paysans de Viry, lâche mon cheval, ou je t'apprendrai ce que vaut ton insolence. — Oui dà! reprit le boucher d'un ton goguenard, me serais-je trompé et ne se-

[1] Rue Pavée-Saint-Sauveur.

[2] L'hôtel de Tournelles, dont l'emplacement a servi à former la Place-Royale et plusieurs rues circonvoisines, appartint successivement aux ducs d'Orléans et de Berry, oncles de Charles VI, et servit de résidence au duc de Bedford, *régent du royaume de France pour Henri VI d'Angleterre*. Nos rois, depuis Charles VII, abandonnèrent l'hôtel Saint-Paul pour celui des Tournelles. Henri II l'habitait lorsqu'il fut tué par Montgommery dans un tournoi qu'il y donna, le 10 juillet 1559, à l'occasion du mariage de Marguerite de France, sa sœur, avec le duc de Savoie. Ce malheur fit ce que n'avait pu faire l'église au temps de sa plus grande puissance, malgré ses nombreux conciles et ses excommunications multipliées. Les tournois furent définitivement abolis.

rait-ce point par hasard monseigneur le dauphin [1] lui-même qui nous fait l'honneur de nous barrer le passage? Il n'y a qu'un prince qui parle ainsi. — C'est lui-même, dit un second interlocuteur. Ne remarques-tu pas, compère Legoix, son air noble et imposant? — Et avec quelle grâce il monte son beau cheval!... — Attendez donc: n'est-ce pas le cheval que montait notre sire le roi Philippe, son trisaïeul, à la bataille de Crécy? — Précisément. Fougueux comme un vrai squelette enterré depuis cent ans... Gare! il pourrait ruer... — Oui, s'il pouvait remuer. — Nous allons bien le faire marcher.

Hilaire, déconcerté par le nombre, l'attitude fort peu amicale et la robuste encolure de ceux qui le raillaient ainsi, irrité, d'un autre côté, par les blessures faites à son amour-propre, passait tour à tour de l'effroi à la colère, et aucune de ces émotions n'échappait à ses assaillants. La colère devint enfin la plus forte, et, s'affermissant sur les étriers, il allait asséner un coup de cravache sur la figure du boucher, mais celui-ci, prévoyant le dessein du page, lui saisit le bras d'une main de fer dont l'étreinte fit couler des larmes des yeux du malheureux cavalier. Oh! monseigneur, s'écria Legoix, ajoutant l'ironie à la violence, grâce! n'écrasez pas de pauvres gens avec votre palefroi. C'est bien assez pour eux des collecteurs de madame la reine, votre mère, et de votre bel oncle, que Dieu ne le protége pas, monseigneur le duc d'Orléans....

Cette saillie grossière, qui faisait allusion aux exactions multipliées sous lesquelles le peuple succombait, excita un rire général en signe d'applaudissement. Legoix, encouragé par le succès, et oubliant qu'il n'avait, après tout, affaire qu'à un enfant hors d'état de lutter avec lui, avança sa large main jusqu'à la figure du page, en s'écriant: Voilà comme le peuple traitera tous ceux qui l'écrasent! Ohé! ohé! place à monseigneur!... Les autres, qui n'avaient pas vu l'action, se mirent à crier aussi : Ohé! ohé! et à stimuler le cheval de tant de manières, que la pauvre bête ressentit comme une réminiscence de jeunesse, qui lui fit prendre une sorte de galop à l'aide duquel elle s'en alla se ruer, avec son cavalier tremblant, pleurant, incapable de le retenir ou de le diriger, tout au travers de la procession, culbutant par-ci, écrasant par-là, mettant le désordre partout.

La frayeur causée par cette subite irruption permit au page entraîné de traverser à peu près impunément la place, et comme, une fois le premier pas fait, le reste va de soi-même, le bucéphale conserva assez longtemps sa vigueur factice pour ramener au demi-galop son cavalier éperdu à l'hôtel peu éloigné.

L'affaire ne devait pas se terminer ainsi. Quelques personnes ayant

[1] C'est du dauphin Louis, mort en 1415, qu'il est ici question, et non de Charles VII. Louis avait en effet à peu près l'âge que nous supposons au page.

reconnu les armoiries, plusieurs hommes du peuple s'étaient précipités, en criant, sur les traces du page. Au même moment, le sire de Savoisy revenait de l'hôtel Saint-Paul suivi d'un assez grand nombre de ses écuyers et de ses amis, comme il était d'usage. Il ne put comprendre autre chose, au milieu du tumulte, sinon qu'un de ses gens venait d'être maltraité au milieu de la procession. Le chevalier était trop vain de son rang, de ses richesses et de la faveur dont il jouissait, pour endurer ce qu'il considérait comme un affront. Il encouragea donc les gens qui l'entouraient à aller immédiatement en tirer satisfaction. Tous les hommes qui portaient des armes, accoutumés aux troubles et aux émeutes, étaient toujours prêts à prendre part à ceux qui se présentaient ou à en susciter.

Les amis et les écuyers du sire de Savoisy commencèrent par dissiper, à l'aide de leurs épées et de leurs chevaux, la canaille qui les entourait, puis courant sur la procession, dont ils atteignirent la queue, ils la refoulèrent violemment dans l'église, où ils ne craignirent même pas de la suivre à cheval, frappant tout ce qui se trouvait devant eux, et des hommes de pied osèrent tirer du côté de l'autel, à toute volée, des flèches qui blessèrent plusieurs écoliers et atteignirent deux diacres dans leurs habits sacerdotaux.

Le service divin, interrompu par ce scandale sacrilége, ne put être achevé. Les étudiants se dispersèrent en tumulte, et les assaillants retournèrent recevoir les félicitations du sire de Savoisy, qui leur assura l'impunité [1].

De semblables scènes n'étaient que trop communes; cependant l'Université ne crut pas devoir garder le silence. Elle poursuivit si vivement la réparation du désordre, en appuyant ses plaintes des démonstrations publiques qui lui étaient propres, c'est-à-dire en fermant ses écoles, en suspendant ses prédications, que le sire de Savoisy, abandonné du roi qui venait de recouvrer momentanément sa raison, de la reine, et de tous ses puissants protecteurs, se vit condamner, par arrêt du parlement, à d'énormes amendes en faveur de l'Université et des blessés, à fonder une chapelle expiatoire, à voir son magnifique hôtel démoli de fond en comble par les maçons et les charpentiers du roi, amenés au son des flûtes et des violons, enfin à faire rechercher à ses frais par tout le royaume et à livrer à la justice les auteurs ou fauteurs de l'attentat. Trois d'entre eux furent en effet saisis, battus de verges jusqu'au sang par le bourreau, et bannis du royaume [2].

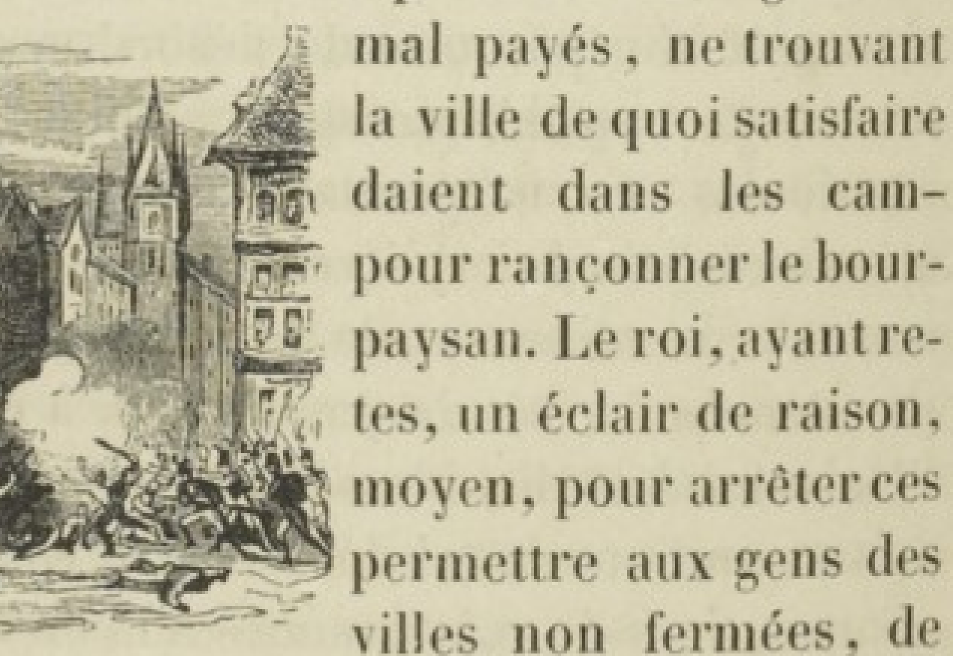
[1] Ces évènements se passèrent, à peu près tels qu'ils sont ici racontés, le 14 juillet 1408.

[2] Tous ces détails sont historiques.

Le sire de Savoisy obtint du roi, quelques années plus tard, la permission de rebâtir son hôtel, mais ce ne fut qu'en 1507, après cent douze ans d'opposition de la part de l'Université, qu'elle consentit à cette reconstruction, sous la condition qu'on mettrait au-dessus

Le prud'homme et son fils n'avaient pas attendu que les choses allassent si loin pour se mettre en sûreté. Le village de Viry ne leur avait même pas paru assez retiré pour les mettre à l'abri des poursuites qu'on ne songeait pas d'ailleurs à faire contre eux ; car, de toute la maison du sire de Savoisy, le vieil intendant savait seul, à peu près, comment l'affaire s'était engagée. La crainte de se compromettre l'empêchait de rien dire qui pût y faire allusion. Le boucher Legoix et ceux qui avaient pris part à son attaque contre le page étaient retenus par la même crainte, et en outre par le plaisir de voir la chute d'une grande maison qu'ils haïssaient à cause du faste, de l'orgueil et de la dureté de son chef. Ce ne fut que plusieurs années après, lorsque des évènements plus sérieux encore eurent fait oublier ceux-ci, qu'on vit le bel Hilaire et son père reparaître à Viry.

Les temps étaient devenus de plus en plus mauvais. La raison ne revenait au roi Charles qu'à de longs intervalles et seulement durant quelques instants trop courts pour lui permettre de réparer le mal commis pendant ses accès. Le duc de Bourgogne, Jean-Sans-Peur, ce traître qui vendit la France aux Anglais, de concert avec la reine Isabelle, s'était rendu maître de Paris, où il avait assemblé une grande quantité de gens de guerre à sa dévotion. Un corps de cinq cents bouchers, organisé par le comte de Saint-Pol, capitaine de la ville, et commandé par Legoix, ses deux frères, aussi féroces que lui, et leur digne acolyte Caboche, qui mérita de donner son nom à la troupe [1], faisait trembler les bons citoyens, dont ils pillaient et incendiaient les maisons sous le moindre prétexte. Les gens de guerre, mal disciplinés, mal payés, ne trouvant plus dans l'intérieur de la ville de quoi satisfaire leur rapacité, s'épandaient dans les campagnes environnantes, pour rançonner le bourgeois aussi bien que le paysan. Le roi, ayant recouvré, sur ces entrefaites, un éclair de raison, n'avait trouvé d'autre moyen, pour arrêter ces déprédations, que de permettre aux gens des campagnes, villages et villes non fermées, de résister à la force par la force, et de tuer même les agresseurs, *fussent-ils membres de la famille royale*, sans crainte d'être poursuivis pour ces meurtres [2]. Les gens des campagnes, pour se rallier, portaient sur l'épaule droite une croix blanche avec une fleur



de la porte du nouvel hôtel une inscription qui ferait mention de l'arrêt de 1409 et du consentement de l'Université. L'hôtel de Savoisy fut depuis remplacé par l'hôtel de Lorraine.

[1] On appela ceux qui faisaient partie de cette troupe *cabochiens*.

[2] Cette autorisation singulière fut publiée dans Paris à son de trompe (1410).

de lis rouge au milieu. Les rencontres devenaient fréquentes, et déjà plusieurs maraudeurs avaient perdu la vie, ce qui n'empêchait pas leurs camarades de recommencer.

Il fallait que le pays où s'étaient retirés le prud'homme et son fils fût dans un état plus déplorable encore pour qu'ils eussent pu se déterminer à revenir à portée de la capitale sous de si tristes auspices. Peut-être aussi connaissaient-ils mal ce qui se passait. Mais toute la population célébra leur retour avec acclamations, persuadée que le beau page, devenu presque un homme, allait être leur protecteur, leur bouclier.

Ce rôle appartenait sans doute de droit au seigneur même de Viry; mais ce seigneur, ayant pris parti pour le duc de Bourgogne, était allé le rejoindre à Paris avec ses hommes d'armes, ne laissant dans son château que ceux qui étaient indispensables pour sa garde.

La situation retirée de la vallée de l'Orge l'avait cependant mise assez longtemps à l'abri des courses des pillards. Les précautions prises contre eux étaient donc commandées par la prudence plus que par la nécessité. Hilaire fut flatté de la confiance qu'on lui témoignait, et comme il pensait, d'après la tranquillité du canton, pouvoir y répondre sans danger réel, il se mit avec empressement à la tête des hommes de Viry, de Châtillon et de quelques hameaux environnants, en état de porter une arme quelconque. Les armes à leur usage consistaient principalement, outre les faux et les fourches, en de longs bâtons ferrés et très aigus en forme de pique. Cette lance rustique fut promptement adoptée par toute la France et servit à armer des corporations de paysans qui s'appelèrent d'abord *piquiers* et plus tard *brigands*. Les débris de ces corps, formés originairement pour résister à l'oppression et aux déprédations, et qui s'accoutumèrent eux-mêmes peu à peu aux violences et aux rapines, se cachèrent dans les bois et se mirent à attaquer et à tuer à leur tour les voyageurs et les personnes inoffensives. Leur dénomination a été conservée à ceux qui les imitent.

La vanité d'Hilaire avait besoin de s'étaler au jour. Ce n'était pas assez pour lui de commander, il fallait qu'il montrât qu'il commandait, et rien n'allait mieux à ce but que de mettre souvent son petit bataillon sous les armes sous prétexte de battre le pays. Les paysans se prêtaient d'autant mieux à son désir, que les travaux des champs abandonnés leur laissaient beaucoup de loisir, et les rodomontades de leur commandant les remplissaient d'une telle confiance, qu'ils regrettaient presque de ne point trouver d'ennemis à combattre.

Une de ces excursions les conduisit un jour au bord de l'Yvette, près d'un groupe de vieux saules à demi-consumés par le feu. Leurs fantômes noircis entouraient un amas de débris informes et de poutres

brûlées. Qu'est ceci?... dit Hilaire; les bandits seraient-ils venus jusqu'ici, et les gens de Lonjumeau sont-ils si lâches que de les avoir laissés passer sans les exterminer? Vive Dieu! pourquoi donc une si belle occasion ne se présente-t-elle pas à nous? On nous verrait à l'ouvrage. — Messire, dit un jeune paysan qui était assis sur le bord du ruisseau, il y a déjà longtemps que ce malheur-là est arrivé. C'est peu après la mort de la vieille Marceline, durant le grand hiver [1], que des hommes de Corbeil, égarés en venant de Lonjumeau, s'étant arrêtés dans cette maison abandonnée pour y passer la nuit, y ont mis le feu pour se chauffer. — La vieille Marceline est donc morte? dit Hilaire comme ressaisissant un souvenir. Cette vieille femme avait une petite fille appelée Pâquerette. Je le sais; car je l'ai arrachée de l'Orge, où elle allait se noyer si je ne fusse venu à son secours. Mais la pauvre enfant a dû être mangée depuis par les loups à l'entrée de la forêt? — Oh! que non, reprit le paysan avec un sourire narquois. Il est vrai qu'elle a couru un grand danger, dont un vaillant homme d'armes, comme vous, messire, l'eût sans doute tirée aussi bien que vous l'avez tirée de la rivière. Heureusement le loup voulut bien, on ne sait comment, à moins qu'il ne fût sorcier, se changer en chèvre; de sorte que Pâquerette, au lieu d'en être mangée, le ramena au logis.

Rien n'égale la désagréable surprise qu'Hilaire ressentit en voyant son histoire connue d'un paysan qu'il ne connaissait pas lui-même, ce qui lui faisait comprendre qu'elle devait être assez répandue. S'efforçant prudemment de prendre un air d'indifférence comme s'il se fût agi d'une chose absolument étrangère pour lui : — Qu'est devenue, dit-il, cette enfant? — Cette enfant, messire, reprit le paysan, est aujourd'hui une belle et grande jeune fille; on pourrait dire une demoiselle, tant elle a pris de beaux airs auprès de la noble châtelaine de Sainte-Geneviève, qui l'a reçue à son service après la mort de la vieille Marceline, parce que le père de Pâquerette avait été autrefois serviteur du château.

— C'est bien! dit Hilaire, rassuré en voyant qu'il n'était pas nommé dans le récit du paysan, et il se remit en marche avec sa troupe.

Les souvenirs évoqués par ce récit lui firent naître le désir de revoir les lieux où ils le reportaient : on aime assez volontiers ces

[1] L'hiver de 1411 fut si rigoureux et les troubles rendaient les approvisionnements si difficiles, que les habitants de Paris et des environs furent obligés de brûler leurs meubles, des charpentes de maisons, les échalas des vignes, et jusqu'aux arbres fruitiers. La famine régnait en même temps, car on n'osait pas ensemencer les terres aux alentours de la capitale. Pour comble de maux, le jour de la Conversion de saint Paul (30 juin), une tempête affreuse, qui déracinait les arbres des forêts, vint verser sur la campagne un déluge d'eau et une grêle d'une grosseur inouïe, qui ravagèrent entièrement les campagnes où les paysans les plus aventureux avaient risqué de faire quelque culture.

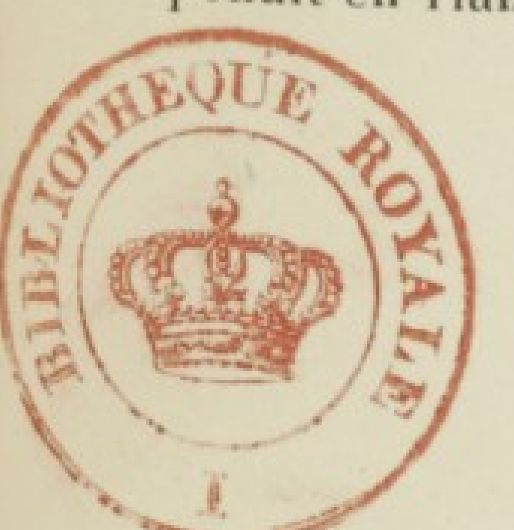
sortes de retours sur le passé. Ce désir, ou plutôt le mauvais génie d'Hilaire, le décida à pousser une reconnaissance jusqu'à l'entrée de la forêt. Arrivé au ponceau : Voilà, dit-il, l'endroit où la pauvre Pâquerette se noyait sans moi ! La place où il avait allumé du feu pour la sécher et la réchauffer se faisait distinguer encore par une teinte noirâtre. Quand on fut à l'entrée de la forêt : C'est ici, dit-il, qu'elle crut être dévorée par un loup.

Cet endroit était fatal pour Hilaire. Tandis qu'il faisait cette remarque, ses oreilles et celles de sa petite troupe furent frappées du bruit d'un piétinement de chevaux. Voilà des maraudeurs !... s'écria une voix. Ce mot n'eut pas été laché, que toute la bande, frappée d'une terreur panique, jetant ses armes, se mit à fuir, ceux-ci à travers la plaine, ceux-là où ils purent. Hilaire se jeta à plat ventre dans un épais buisson, où il se mit à trembler de toutes ses forces.

La cavalcade dont l'approche avait dispersé toute la troupe, comme celle d'un milan disperse un volée de pigeons fuyards, n'avait rien d'hostile. Elle se composait de la châtelaine de Sainte-



Geneviève allant, en compagnie de ses femmes, de son page et de quelques hommes d'armes, accomplir un vœu à l'église de Longjumeau. Presque à côté de la noble dame chevauchait sa suivante favorite, la gentille Pâquerette, devisant avec sa maîtresse. Oui, dame, lui disait-elle, c'est à ce buisson que vous voyez là-bas, que le beau page, prenant ma Jeanne pour un loup, m'a abandonnée, se sauvant de toutes ses forces. — Et tu crois, mignonne, lui répondit en riant la dame, que ton page est bien cet Hilaire de Viry



qui passe pour un outre-preux dans ces cantons? — Lui-même, dame, m'a dit son nom. Mais peut-être n'a-t-il peur que des loups, ajouta-t-elle avec une fausse ingénuité. Cette nouvelle malice provoqua de nouveau l'hilarité de la dame.

Ces gais propos furent subitement interrompus par les aboiements de deux lévriers qui faisaient partie du cortége. Ces animaux, se dégageant de la main du varlet qui les tenait en laisse, se précipitèrent sur le buisson que Pâquerette venait de désigner, et d'où l'on entendit presque aussitôt sortir des cris de détresse. Au secours! criait une voix, ne me laissez pas déchirer par ces animaux enragés. Le varlet, qui avait suivi ses chiens, n'eut pas de peine à les ramener, car ils étaient fort bien dressés; puis, rentrant dans le taillis, il en sortit bientôt avec un homme dont la piteuse contenance et l'accoutrement en désordre eussent vivement provoqué de joyeux rires si l'on n'eût craint que la dent des chiens n'eût été par trop indiscrète. La malicieuse Pâquerette seule, reconnaissant d'un premier coup d'œil le héros de l'aventure, ne put s'empêcher de laisser percer un sourire qui n'attendait qu'une occasion pour se transformer en éclats, comme on le voyait aux efforts qu'elle faisait pour se contenir au risque d'étouffer. La dame de Sainte-Geneviève arrêta d'un regard le déluge prêt à déborder; mais, bientôt rassurée sur l'état du patient dont les habits seuls avaient souffert d'une manière assez burlesque, il faut le dire, elle voulut, pour se divertir, voir si les propos de la médisante Pâquerette étaient fondés.

— Eh! Dieu, dit-elle, n'est-ce pas le sire Hilaire de Viry que je vois? Que faisiez-vous donc, beau sire, dans ce buisson? Nous guettiez-vous au passage, ou nous preniez-vous pour des gens de guerre? Les vaillants cavaliers comme vous ne rêvent qu'ennemis à combattre; mais j'espère que loin d'en rencontrer un en vous, nous n'y trouverions qu'un redoutable protecteur au besoin.

Hilaire, qui avait entendu les paroles de Pâquerette, certain maintenant que son aventure du loup était connue, honteux, pour surcroît, de l'équipage dans lequel il se présentait, ne sut trouver une parole pour répondre à la dame de Sainte-Geneviève. Bon Dieu! reprit celle-ci, est-ce que la fleur des preux de Viry aurait perdu la parole dans le combat qu'il vient de soutenir? — Oh! dame, dit enfin Hilaire, vous me faites grand honneur, mais l'état dans lequel je me présente..... — N'y faites pas attention, sire, mes chiens en sont la cause, je les ferai punir, et je prétends bien réparer le dommage qu'ils vous ont causé. Vous auriez dû les tuer. — Je me serais bien gardé, repartit Hilaire, de porter la main sur ce qui appartient à si noble personne. C'est le respect que je vous dois qui m'a retenu, sans cela.... — Vous auriez très bien fait, reprit la dame en souriant, de charger votre poignard de vous débarrasser de ces maudites bêtes.

Mais la valeur n'est que d'autant plus louable quand elle sait si bien se concilier avec ce qu'on doit aux dames. Dites-nous donc cependant pourquoi vous vous trouviez en embuscade dans ce buisson. Obligés de ne marcher qu'avec défiance, si mes hommes d'armes vous eussent aperçu les premiers, ils auraient bien pu vous envoyer une flèche, peut-être moins complaisante que la dent de mes chiens, quelque bonne qu'elle soit, je vous en réponds. — Je.... je dormais à l'ombre, répondit Hilaire. — Et pendant ce temps-là tous vos braves paysans, dont le courage sommeillait sans doute comme leur chef, s'enfuyaient au seul bruit de notre approche comme une famille de lapins. — Vraiment! dit Hilaire en feignant de regarder autour de lui avec étonnement. Ils n'ont qu'à se tenir : j'en ferai pendre quelques-uns à mon retour, pour l'exemple. — Beau sire, permettez-moi de vous dire que cela ne serait peut-être pas très juste. J'ai entendu mon noble époux répéter maintes fois que quand le bélier dort, l'ombre du loup suffit pour disperser le troupeau. Or c'est ici un endroit où les loups ne manquent pas. Tu dois savoir cela, toi, Pâquerette. — Il y en a qui le disent, dame, mais moi je n'y ai vu que des chèvres quand je gardais les miennes.

Toute la suite de la dame de Sainte-Geneviève se laissa aller à ces mots à un rire moqueur tellement bruyant et tellement significatif que le pauvre Hilaire acheva de perdre la tête, et, tournant le dos, il se mit à fuir comme un insensé, poursuivi par les cris : Au loup! au loup! auxquels se mêlèrent les aboiements des deux nobles lévriers, comme s'ils avaient voulu insulter aussi au fanfaron démasqué.

Le cortége reprit sa marche vers Lonjumeau, et, chemin faisant, la dame de Sainte-Geneviève disait à Pâquerette : — Tu as été trop loin, petite folle. Je pensais, d'après le plaisir avec lequel tu revenais sur le récit de ta rencontre avec Hilaire, que tu avais gardé pour lui quelque reconnaissance ; car enfin il t'a rendu service, et je me proposais, sans t'en rien dire, de te le donner un jour pour mari, s'il voulait épouser la petite chevrière, bien entendu. — Il est vrai, ma noble maîtresse, répondit Pâquerette en rougissant, que j'aimais à me souvenir du page de Viry, et que le plaisir que je mettais à raconter sa fuite tenait peut-être au petit dépit que j'éprouvais de lui voir une mémoire moins fidèle que la mienne; mais j'aimerais mieux épouser le plus pauvre paysan ayant assez de cœur pour défendre sa femme et sa chaumière contre les soldats, qu'un faux brave, fût-il chevalier, qui se sauve au bruit des pas d'une chèvre, ou se cache dans un buisson à celui du pas des chevaux, quoiqu'il soit à la tête de vingt hommes armés. — Tu as raison, Pâquerette, et j'espère te donner mieux que cela si tu continues à me bien servir.

Par malheur, la jeune suivante avait conservé trop des inclinations

volages de la petite chevrière et de l'insubordination à laquelle l'avaient accoutumée la faiblesse et l'incapacité de la vieille Marceline. Ses caprices et ses légèretés finirent par fatiguer sa maîtresse, et un jour, fatiguée elle-même de la vie monotone et sédentaire d'un château fermé, elle prit la clé des champs sans en prévenir personne.

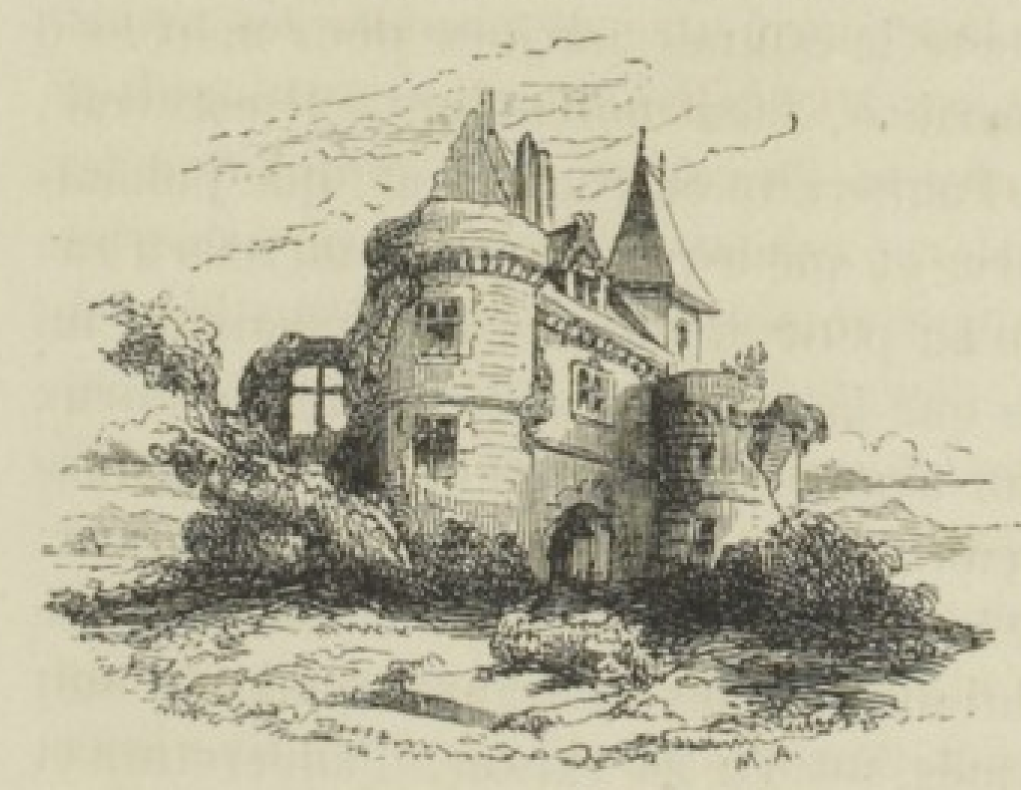
Le lendemain, l'appel des hommes d'armes révéla une seconde désertion.

Le beau Hilaire, de son côté, eut plusieurs autres aventures, dans quelques-unes desquelles le hasard ou les circonstances le servirent de manière que sa réputation de bravoure ne se trouva point par trop entamée. On demeura persuadé, comme l'avait dit Pâquerette, qu'il n'avait peur que du loup.

Le roi d'Angleterre, Henri V, appelé à la succession de la couronne de France par le faible Charles VI, trahi à la fois par son infirmité, par sa femme et par le duc de Bourgogne, régnait à Paris plus que le monarque véritable, tandis que le dauphin Charles, déshérité par son père, réduit par dérision au titre de roi de Bourges, consumait dans cette ville en frivolités un temps qui pouvait être plus noblement employé.

Les lâches sont naturellement et inévitablement du parti qui triomphe, surtout quand il semble qu'il n'y a plus à combattre et qu'il ne reste qu'à partager les dépouilles des vaincus. Hilaire, aussi mauvais Français que guerrier peu vaillant, faisait briller au château de Bicêtre, à la cour du roi intrus, des éperons dorés, gagnés, selon toute apparence, d'une manière peu légitimes, et un écusson au sanglier de gueules en champ d'argent. On l'appelait alors le chevalier de la Hure, et il était au nombre des favoris de Henri.

Une terre noble ne suffisait plus à son ambition : un homme de son mérite devait être seigneur châtelain, et il avait jeté, on peut deviner pourquoi, son dévolu sur le château de Sainte-Geneviève-des-Bois, dont le seigneur, demeuré attaché à la fortune de la France, quand même, était allé rejoindre le dauphin. Henry, dans un accès de libéralité, avait accordé au chevalier de la Hure l'objet de sa convoitise; mais il arriva que la reine Isabelle l'avait déjà accordé elle-même à l'une de ses filles d'honneur, qu'elle aimait par-dessus toutes les autres, et dont elle avait fait sa confidente intime.



Le conflit devenait embarrassant. Pour le faire cesser, on convint que le chevalier épouserait la fille d'honneur.

Le bien que la reine voulait à celle-ci pouvait en faire penser assez de mal. Cependant, comme les ambitieux sont peu scrupuleux d'ordinaire, le chevalier de la Hure accepta sans difficulté la fille telle quelle avec le château. Les mêmes motifs déterminèrent l'acceptation, par la future châtelaine, du mari qu'on lui donnait pour appoint malgré qu'elle ne le connût point. Il lui suffisait de savoir qu'il était en faveur.

Tout se fit comme il avait été dit, mais rien n'égala la surprise de la fille d'honneur en reconnaissant Hilaire dans le chevalier de la Hure, si ce n'est celle de celui-ci en retrouvant Pâquerette tranformée en fille d'honneur de la reine.

Les deux époux, réciproquement assez peu satisfaits de la double reconnaissance, s'en allèrent prendre possession du château de Sainte-Geneviève-des-Bois, et recevoir les hommages peu sincères de leurs vassaux.

Le chevalier de la Hure, en satisfaisant par cette spoliation sa haine contre la dame légitime de Sainte-Geneviève, n'avait pas pensé aux souvenirs que le pays avait pu conserver de l'histoire d'Hilaire de Viry. Il lui arrivait souvent d'entendre de petits paysans imiter les hurlements du loup quand il passait. Il eût bien été tenté plusieurs fois de leur appliquer une rude correction, si la crainte d'avouer ainsi l'importance qu'il attachait à ces démonstrations ne l'eût retenu. D'un autre côté, sa femme qu'il ne pouvait ni aimer ni estimer ne lui épargnait pas les malignes et méprisantes allusions.

Le chevalier vit qu'il y allait de son intérêt de rétablir sa réputation si fortement déchue dans son propre domaine, et voici de quelle manière il s'y prit. Il commença à répandre le bruit qu'on avait vu quelques pillards se montrer dans les environs et se retirer dans la forêt. Les paysans alarmés ne manquèrent pas, ainsi qu'il l'avait prévu, de venir le supplier de leur permettre de prendre les armes et de les conduire pour courir sus à ces bandits. Non, répondit le chevalier, c'est à moi de défendre mes vassaux, et à moins que les bandes ne deviennent nombreuses, j'espère suffire moi seul à écarter de vous tout danger. Dès demain je vous le ferai voir. Les paysans se retirèrent émerveillés.

Le lendemain, en effet, le chevalier, convenablement armé, partit dès qu'il fut jour, monté sur un vigoureux coursier, et ne revint que vers l'heure de vêpres, avec son armure faussée en plusieurs endroits, son cheval harassé, fumant de sueur, et portant accroché au pommeau de sa selle un casque d'écuyer et une épée brisée. Tout le village s'attroupa autour de lui. Je vous ai tenu parole, dit-il aux paysans. Ma première sortie a été heureuse; les

deux bandits que j'ai combattus et mis en fuite ne seront plus tentés de revenir, et ils pourront donner d'utiles avis à ceux qui voudront les imiter.

— Noël! Noël! s'écrièrent les paysans, qui ne s'avisèrent plus, pour le moment du moins, de crier au loup. Vive le brave chevalier de la Hure!

La châtelaine, en entendant ces acclamations et en voyant ces trophées, parut stupéfaite plutôt que satisfaite.

Deux ou trois autres sorties ne furent pas moins heureuses, et, pour surcroît, le chevalier, malgré les rudes combats qu'il dut avoir à livrer, fut assez favorisé par son adresse ou par la fortune pour ne recevoir en retour de ses grands coups d'épée que quelques égratignures. Pâquerette le félicitait froidement d'un bonheur si constant.

Un jour que le nouveau sire de Sainte-Geneviève repartait pour aller battre la forêt, on vit, quelques instants après son départ, s'abaisser de nouveau le pont-levis et un autre chevalier sortir du château, portant assez gauchement, en apparence, une armure assez semblable à celle de notre chevalier errant, mais sans blason. Ce chevalier se dirigea vers un autre point de la forêt, dans laquelle il disparut bientôt. Il marcha quelque temps, prenant sans direction déterminée le premier chemin qui se présentait et prêtant l'oreille avec attention, jusqu'à ce qu'il entendît comme un bruit de ferrailles semblable à celui que feraient deux hommes d'armes aux prises.

Le chevalier inconnu piqua droit vers le lieu du combat, où il vit un étrange spectacle. Un guerrier à demi dépouillé de son armure tenait à la main son épée nue, dont il frappait à toute outrance sur deux cuirasses et sur des casques accrochés à un arbre ou gisant sur le sol. Un vieillard à longue barbe et à costume sordide, qu'on aurait pu prendre pour un Juif si les gens de sa religion n'eussent pas été bannis à perpétuité du royaume par un édit récent, se tenait à distance et contemplait d'un œil sardonique le singulier labeur du chevalier désarmé.



Aaron, dit celui-ci, je vois avec plaisir que les armes que tu m'apportes sont d'une aussi bonne trempe que les miennes. J'en voulais faire la comparaison. Voilà le prix convenu. Dans dix jours tu m'apporteras quelques autres débris. Surtout rappelle-toi que tu ne dois rien dire de ce qui se passe dans cette forêt... Si tu l'oublies, je me souviendrai, moi, où demeure un mécréant maudit qui brave les édits

du roi notre maître[1]. Le vieillard s'inclina sans rien dire en recevant l'argent et disparut dans la profondeur de la forêt. Le chevalier reprit ses attaques contre les deux armures inoffensives, lorsque l'autre chevalier parut.

Quel est donc le rustre, dit-il sans lever sa visière, qui mutile ainsi de nobles armures? Il va porter la peine de l'insulte faite par une main vile à leurs nobles maîtres. — Sire chevalier, repartit celui qui se trouvait ainsi apostrophé, ces armes sont à moi et j'ai bien le droit d'en user comme il me plaît, — Tu mens, vilain, reprit l'inconnu, il n'y a qu'un paysan qui soit capable de commettre un pareil méfait. Laisse là ces armes, qui me conviennent, ou prépare-toi à les défendre, si tu as du cœur! — Je vous affirme, messire, qu'elles sont bien à moi. — Eh bien! moi, je te dis qu'elles me conviennent. Me les cèdes-tu de bon gré?—Si vous voulez celles-ci, prenez-les; je n'y tiens pas beaucoup.—Non, je veux tout, et ton cheval aussi, que tu as, je le jure par ma bonne épée, volé à quelqu'un qui valait mieux que toi. — Messire, je suis votre prisonnier par le droit de la guerre. Je rachète mes armes et mon cheval au prix que vous y mettrez vous-même. — Je consens au marché, vilain, mais je ne veux point de ton argent; je me contenterai d'une mèche de tes longs cheveux, que tu n'as pas le droit de porter. Mets-toi à genoux, comme un lâche que tu es, pour que je te la coupe! — Jamais! j'aimerais mieux mourir que de me laisser ainsi déshonorer! Le chevalier inconnu parut tressaillir. — Eh bien! revêts tes armes; nous allons combattre à outrance. Les combats sont mes jeux. L'un de nous deux creusera ici la tombe de l'autre. — Messire, vous avez trop de courage pour qu'il n'y ait pas honneur à vous céder. Le chevalier fit un nouveau mouvement, et, tirant une paire de ciseaux de son escarcelle, il se mit en devoir de couper une bonne moitié de la chevelure de sa victime, humblement agenouillée, et lui emporta même, par mégarde sans doute, un peu de l'oreille.... Adieu, lui dit-il ensuite en remontant à cheval. Au revoir!

[1] En 1393, des ordonnances de Charles VI, accordées aux *pieuses supplications* de la reine (Isabeau de Bavière), et publiées par tout le pays, enjoignirent aux Juifs de quitter le royaume avant la fête de Noël.

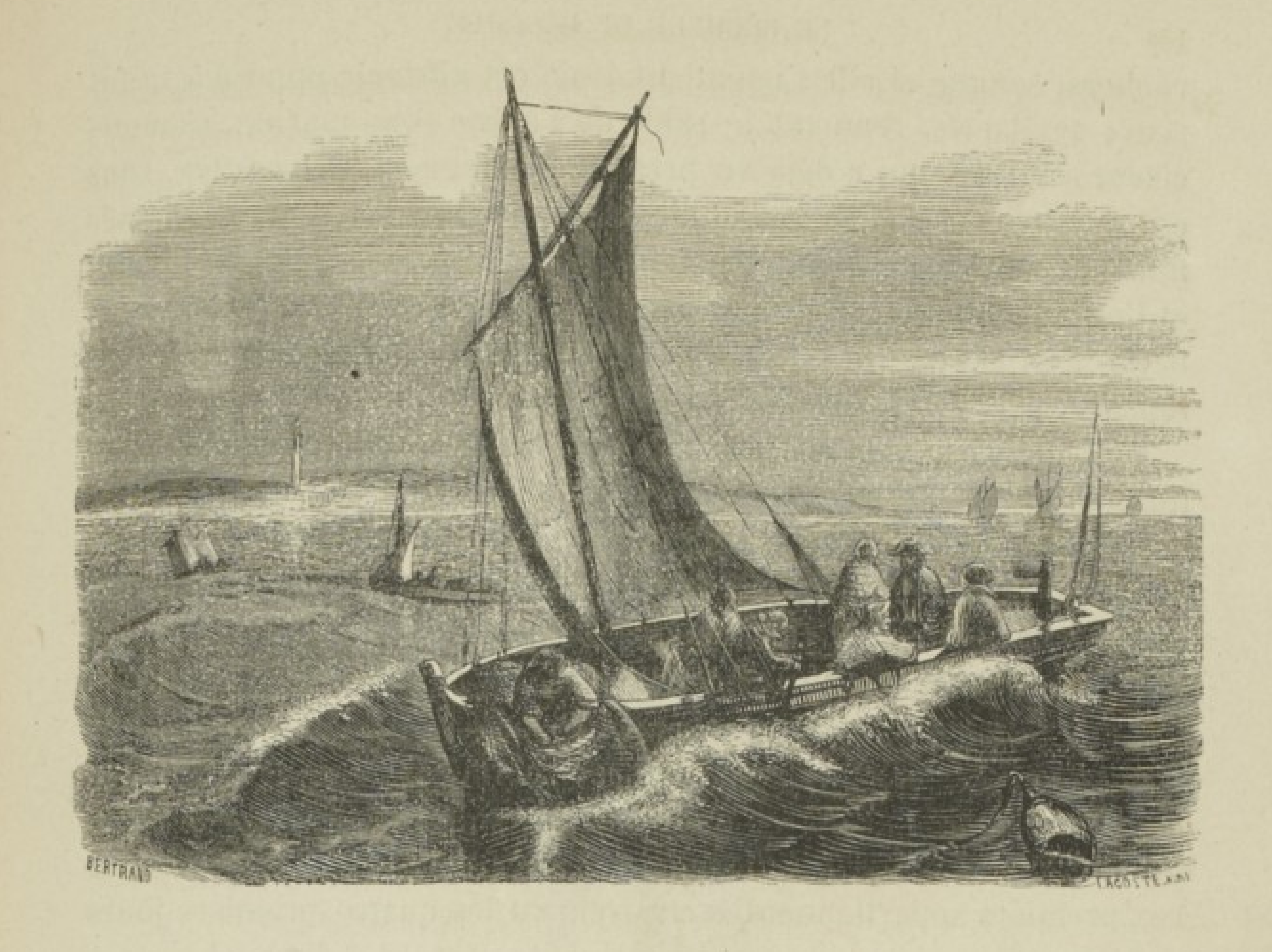
Quatre d'entre eux furent néanmoins retenus, comme prévenus d'avoir enlevé et étranglé un des leurs qui s'était converti au christianisme. On ne put prouver cette accusation, et ils furent condamnés seulement à être promenés nus, sur une charrette, et battus de verges jusqu'au sang, pendant quatre dimanches, par les rues et carrefours de Paris. Ils rachetèrent toutefois deux de ces *promenades* en payant une somme de dix-huit mille francs d'or, selon la chronique du religieux de Saint-Denis, de dix mille neuf cents livres, selon d'autres, qui fut employée à reconstruire pour la septième fois le Petit-Pont, au bout de la rue Saint-Jacques. Cette somme fut loin de suffire, mais son origine sembla porter malheur à l'œuvre, à laquelle on travailla onze ans et demi; le pont fut emporté par les eaux un an après son achèvement. Celui que nous voyons aujourd'hui, et qui date de 1719, est le neuvième élevé au même endroit.

Avant le soir, on vit le chevalier inconnu rentrer au château de Sainte-Geneviève. Peu après, Hilaire revenait triomphalement, portant à grand'peine de nouvelles dépouilles conquises par lui sur les bandits de la forêt. Il paraissait, à ces dépouilles, qu'il avait dû combattre cette fois contre un chevalier, car les chevaliers ne se faisaient guère scrupule d'aller eux-mêmes à la maraude.

Eh! messire, dit la châtelaine, comme vous voilà défait et ensanglanté ! Je crains vraiment que votre courage vous emporte trop loin. Vous en avez donné assez de preuves; vous feriez bien, croyez-moi, de vous en tenir là désormais. Mais contez donc un peu ce qui vous est arrivé. — Une aventure terrible! J'ai dû combattre contre plus de dix assaillants !... Un moment, j'ai été sur le point de succomber; mon casque était tombé, et un épouvantable coup d'épée m'eût certainement fendu la tête s'il n'eût glissé. Après maint effort, j'ai réussi à mettre les aggresseurs en fuite, sauf un qui a été tué et dont j'ai rapporté les armes comme un de mes plus glorieux trophées. Il ne m'a coûté que quelques cheveux et un morceau d'oreille. — Vous n'avez rien perdu, messire, les voici, dit la dame, les lui présentant d'une main et tenant une paire de ciseaux de l'autre.....



Le vieux Pâtre de l'île de Bats.



LE PÊCHEUR DE ROSCOFF.

Fais le bien et jette-le dans la mer ; si les poissons l'avalent et que l'homme l'oublie, Dieu s'en souviendra.

(*Ancien proverbe.*)

Connaissez-vous le joli village de Roscoff, situé au bord de l'océan armoricain, à une petite lieue de Saint-Pol-de-Léon, l'antique ville épiscopale, déshéritée aujourd'hui de son évêque, mais toujours célèbre dans toute la Bretagne par sa belle cathédrale et par sa magnifique tour de Creisquer, qu'on prendrait de loin pour un mât surmonté de sa hune ? Roscoff est renommé aussi pour le charmant clocher de son église, pour le beau et riche rétable qui orne son autel et qui ne déparerait pas la magnifique chapelle que Louis XIV et Mansard bâtirent au château de Versailles ; pour son port bien abrité, mais d'un abord dangereux, car le canal formé par l'île de Batz est semé de récifs où viennent quelquefois se briser les navires saisis par la tempête avant d'avoir gagné l'abri protecteur. Lorsque l'orage soulève les flots dans cet étroit passage, le spectacle du canal est effrayant ; la mer bat à coups redoublés et couvre d'écume les noirs

rochers, comme si elle s'impatientait de cet obstacle opposé à sa fureur; ses lames, remuant le sable de l'arène sous-marine, s'amoncèlent sur l'île, qui a déjà vu presque entièrement disparaître, sous ces sinistres épaves, sa vieille chapelle romane; les vents déchaînés unissent leurs formidables gémissements au mugissement de l'onde, et l'on raconte que, dans ces grandes commotions qui ébranlent la nature, on entend les cloches de l'église sonner d'elles-mêmes le glas funèbre, pronostic certain d'un naufrage.

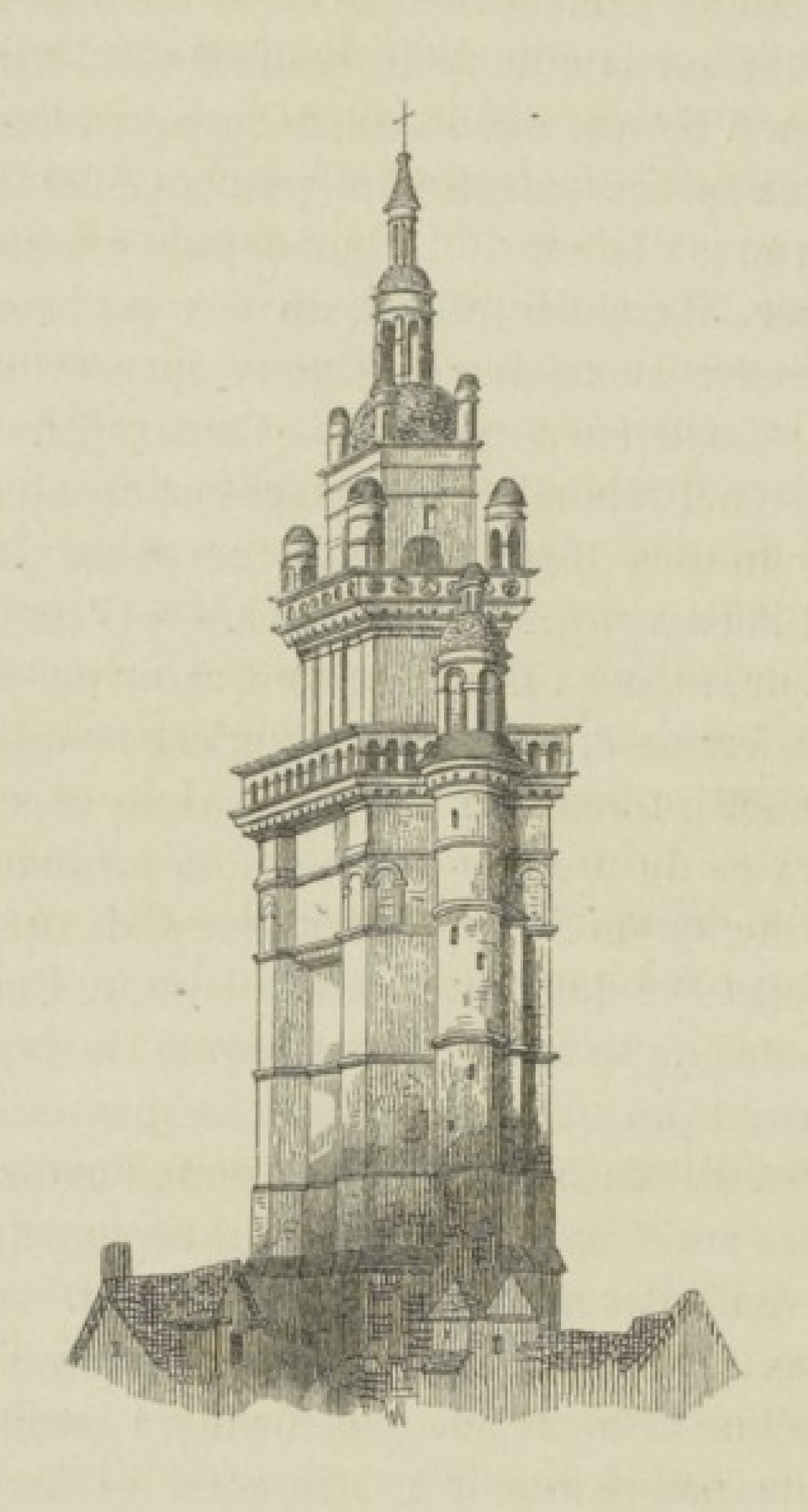
Mais quand la nature est calme, rien de plus riant que l'aspect de Roscoff. Tous les environs, couverts d'une riche culture, produisent en abondance des légumes recherchés dans toute la Bretagne; ses plages, abandonnées par la mer basse, se peuplent d'une multitude immense qui vient ramasser le goémon ou varech, engrais précieux pour l'agriculture. Les hommes, les femmes, les enfants, les bêtes de somme, les chariots, venus de longues distances, s'y comptent quelquefois par milliers[1]. Un ordre parfait est établi pour empêcher que le pauvre, qui n'a que ses bras, soit dépouillé par le riche qui emploie ceux de ses domestiques, ses chevaux et ses voitures. Aux premiers appartiennent exclusivement les quatre premiers jours de la semaine, aux autres, les deux derniers. Le dimanche est à Dieu.

Toute cette multitude travaille avec ardeur pendant que la mer est retirée, car elle sait le prix du temps; puis le retour du flot vient faire battre en retraite cette immense fourmilière et ramène sur la plage une autre population, celle des pêcheurs, absente depuis le matin. Leurs femmes accourent pour compter, nettoyer, trier, emballer le poisson, dont le plus beau est aussitôt expédié pour les marchés des villes, lesquelles ne savent pas combien de fatigues et combien de dangers a coûté un chétif hareng.

Toutes ces fatigues, tous ces dangers, sont oubliés par le pêcheur lui-même dès que son pied a touché le sol. Il ne pense plus à ceux qui doivent recommencer le lendemain. Toute sa vie est dans le présent, jusqu'au moment où un pressentiment funeste, rarement menteur, l'avertit que sa nacelle qu'il détache ne reverra plus le rivage.

[1] Le goémon ne se recueille pas seulement sur la grève à l'aide de brouettes, de chevaux ou de charrettes. Les paysans qui n'ont aucun de ces véhicules à leur disposition sont ceux qui s'aventurent le plus au loin, parce qu'ils ne craignent pas d'être surpris par le flot, dont ils s'aident au contraire pour ramener leur récolte. Ils vont, le père, la mère, les enfants, dès que ceux-ci peuvent les aider, jusqu'aux rochers les plus avancés, jusqu'aux dernières limites de la plage, demeurée à sec, et se construisent, à l'aide des dépouilles arrachées à l'avidité de la mer, des espèces de radeaux, ou plutôt de petits îlots flottants de verdure, sur lesquels toute la famille s'embarque avec confiance et que le flux ramène à terre. Mais bien des fois, hélas! cette confiance est trompée. Le flot, en battant les radeaux mal reliés, les disloque; ou bien, un grain survient, et, le lendemain, d'autres récolteurs, en enfonçant leur fourche dans un amas de goémon, ramènent avec horreur les cadavres de toute une famille.

Le soleil était près de se coucher dans la mer. La tour de Roscoff,



éclairée en plein d'une teinte de feu, semblait être le *domus aurea* des litanies de la Sainte-Vierge à laquelle elle est dédiée. Le fanal de la pointe occidentale de l'île de Batz s'allumait; un vent léger succédait à la chaleur étouffante du jour. La mer déferlait paisiblement sur la grève couverte des femmes et des enfants des pêcheurs, qui venaient de ramener leurs barques et contemplaient avec satisfaction les fruits du pénible labeur de la journée. La pêche avait été abondante. Les jeunes gens dansaient des danses rustiques; les enfants se livraient à leurs jeux bruyants.

Il n'y avait sur le rivage que trois personnes qui ne s'associaient pas à ce mouvement général. C'étaient, d'une part, deux étrangers, en apparence le père et le fils, que leur extérieur annonçait être des gens de distinction; de l'autre, une jeune femme d'une beauté remarquable sous les méchants habits qui la couvraient et malgré l'air de souffrance répandu sur son visage.

Les deux étrangers regardaient avec intérêt la scène qui se passait

sous leurs yeux. La jeune femme semblait être en proie à une vive inquiétude. Son mari n'était pas rentré avec les autres pêcheurs. Ce retard, en effet, était surprenant. Depuis plus de deux ans que Josselin était venu s'établir sur la côte de Roscoff, il n'était jamais resté ainsi le dernier à la mer. Brave, vigoureux, on le voyait toujours le premier ramener son bateau plein. Qu'est-ce qui pouvait donc le retenir, lorsque déjà ses compagnons étaient de retour depuis une grande heure ?

Veux-tu parier, Kerganec, disait un des pêcheurs, que Josselin aura voulu accoster ce navire que nous apercevions vers la haute mer, et qui paraissait en détresse? — Ce serait tout de même une fameuse imprudence, répondit Kerganec, car on ne sait pas...— Assurément, mais tu sais bien, toi, qu'il ne pense jamais au danger pour lui quand il en voit pour les autres. — C'est bien vrai, dit un troisième pêcheur, mais ça doit pourtant avoir des bornes quand on laisse à terre sa femme et ses enfants. Qu'est-ce qui arriverait d'eux si.... — Il est sûr, interrompit Kerganec, que ce courage d'enragé qu'il met au service du premier venu, connu ou inconnu, ne lui rapportera jamais de quoi élever sa famille. J'ai vu un jour un gros bourgeois de Saint-Pol qui était tombé à la mer. Dam! il n'avait pas encore eu le temps de se faire le pied marin, le bourgeois, et, sans Josselin, il buvait un fameux coup. Le brave homme lui offre une belle bourse, ronde à faire envie, pour l'avoir repêché. C'était bien naturel, pas vrai? Sais-tu ce qu'il lui répond? Merci; Dieu me paiera... je ne vends pas ma vie pour de l'argent. — Oui, oui, Josselin est glorieux comme cela. Pour moi, j'aimerais mieux tenir que courir. C'est ce que disaient nos anciens il y a longtemps, bien longtemps, quand un navire venait à faire côte. — Et souvent ils l'y aidaient par de faux signaux, en faisant, à ce qu'on dit, courir sur le rivage des vaches portant aux cornes des torches allumées. — Cela n'était pas bien; il faut toujours être franc, et ça c'était une tricherie. — Tu es bon, toi; est-ce que tu ne mets pas de l'amorce pour attirer le hareng?— A la bonne heure! mais des hommes, c'est autre chose. Quant à les laisser venir où le bon Dieu les amène pour le bien des pauvres gens, je ne dis pas. — A la mer, tout doit être poisson pour le pêcheur. A elle la grosse part, puisqu'elle fait le plus fort de la besogne; c'est juste; aux pauvres le reste. — On dit que les pêcheurs de la Cornouaille ont conservé les vieilles coutumes. A eux le bon lot. Une bonne épave arrivant de l'autre côté de l'eau doit valoir mieux encore qu'un beau chien de mer.... — Et ces belles paroles, Gillic, dans la bouche d'un chrétien, dit une voix creuse et cassée, sont autant d'appâts que le diable met au bout de sa ligne pour pêcher le pêcheur à son tour....

Le nouvel interlocuteur n'était autre que le vieux pâtre de l'île de Batz. Les matelots avaient pour lui un respect superstitieux, fondé

sur son grand âge, sur sa barbe blanche, et, par-dessus tout, sur les prédictions qu'il se permettait quelquefois de faire au sujet de la pluie ou du beau temps, sujets d'une grande importance pour des pêcheurs, persuadés, au surplus, que les pronostics du pâtre étaient infaillibles. Ils étaient même disposés à croire qu'il avait des moyens de forcer, au besoin, la nature à les réaliser. Aussi ne lui parlaient-ils qu'avec de certains égards.

Vous pouvez bien avoir raison, vieux, dit le pêcheur, ainsi ne parlons plus de cela. Mais ne voulez-vous pas retourner dans votre île? j'ai un bateau et deux bons bras à votre service. — Je ne veux pas m'en aller avant que Josselin soit rentré... s'il doit rentrer... répondit le pâtre. —Oh ! ne nous faites pas de prédictions, vieux, dit Kerganec, car elles sont toujours sinistres, vos prédictions, et nous ne voulons pas qu'il arrive malheur à notre ami. — Ai-je dit quelque chose de semblable? murmura le pâtre. Josselin n'est-il pas mon ami plus encore que le vôtre? et, si je l'aime, qui peut m'empêcher de dire : Dieu le bénisse !

Ces propos interrompus, arrivant à l'oreille avide de la jeune femme, étaient peu propres à la rassurer. Térésa, toutefois, s'alarmait trop tôt sans doute. La mer avait été calme, et la légère agitation que commençait à lui communiquer la brise qui s'élevait n'était pas suffisante pour laisser craindre un danger. Cependant des nuages s'élevaient au sud; leur couleur de plomb pouvait, surtout après une chaleur excessive, dont les premières journées de septembre offrent quelques exemples, comme un souvenir de l'été qui s'enfuit, laisser présager un orage; mais Josselin connaissait si bien tous les récifs, toutes les passes, et son petit navire voguait avec tant de légèreté, il était si docile au gouvernail et au coup d'aviron, que personne ne pouvait mieux que lui naviguer dans cette mer malgré ses nombreux écueils, même pendant les plus mauvais temps. Pourquoi donc Térésa tremblait-elle si fort?

Pourtant ses inquiétudes passaient peu à peu dans les esprits. Les yeux se fixaient avec avidité sur la mer pour tâcher de découvrir au loin la voile blanche de la barque de Josselin; mais on n'apercevait rien, et le soleil allait disparaître entièrement. Les nuages s'amoncelaient, la brise s'était convertie en rafales, des bruits sourds, précurseurs de la tempête, se faisaient entendre, et la base des rochers, battue par le flot luttant contre l'ouragan, se couvrait d'une blanche écume. Mon Dieu, disait Térésa, protégez-le! Pourquoi n'a-t-il pas voulu m'emmener aujourd'hui avec lui? Du moins nous péririons ensemble.

L'alarme était devenue générale, car le retour paraissait désormais impossible. L'orage se déclarait soudain et furieux comme un orage d'équinoxe. Le tonnerre grondait sans relâche, les vents

soufflaient avec violence, une nuit hâtive chassait le court crépuscule d'automne, et le vieux pâtre affirmait, en branlant la tête, que le clocher de Notre-Dame venait de faire entendre un vague tintement. Pourtant l'église était complètement solitaire et la corde du clocher était flottante. Un seul espoir restait, c'était que Josselin eût eu l'audace de s'échouer sur les récifs, car il n'était pas permis de penser qu'il eût pu relacher à l'île de Batz. La côte de cette île n'est pas si éloignée de celle de Roscoff qu'il soit impossible de faire apercevoir de là des signaux, même dans une demi-obscurité, et rien n'apparaissait sur cette côte solitaire.

Tout à coup, on crut distinguer une frêle nacelle luttant avec effort contre la tempête toujours croissante. C'est lui! s'écrièrent toutes les voix avec l'accent d'un invincible effroi. — C'est lui! s'écria aussi Térésa, et nul espoir de secours! — Nous essaierons, dirent deux vigoureux pêcheurs; que Dieu nous vienne en aide!... — Vingt-cinq louis à ceux qui le ramèneront! s'écria le plus jeune des deux étrangers en tendant sa bourse; mais sa voix se perdit dans le tumulte, et son action ne fut pas aperçue. — Amis, dirent les deux pêcheurs, préparez-nous des amarres et priez Dieu pour nous....

Plusieurs pêcheurs se mirent à courir du côté des cabanes, et tout ce qui resta sur la plage, hommes, femmes et enfants, tomba à genoux.

— Pour peu qu'on fréquente ces côtes, dit l'autre étranger, on y voit souvent de pareils tableaux. Aussi le lendemain de la Toussaint trouve-t-on plus de femmes et plus d'enfants prosternés sur le bord de la mer que sur les tombes du cimetière.

Le vieux pâtre s'approcha sans façon. J'ai vu, dit-il au jeune homme, votre action, et un autre encore l'aura vue qui me dispensera de vous remercier; mais les deux hommes qui vont au secours de Josselin n'ont plus besoin d'argent, et vous en offririez quatre fois autant que vous n'en trouveriez pas un troisième disposé à les imiter. Tout le monde voit que c'est un dévouement inutile.

Térésa n'avait rien vu, rien entendu; elle venait de tomber sur la grève privée de sentiment. Deux femmes s'empressèrent de la porter dans sa cabane. La nuit étendit son voile épais sur les cieux. Les pêcheurs allumèrent du feu et attendirent vainement sur la rive, jusqu'au crépuscule, le bateau de Josselin et celui des hommes généreux qui s'étaient dévoués pour lui.

Un jour triste succéda à une effroyable nuit. Vers l'aurore, Térésa reprit ses sens; elle porta des yeux incertains autour d'elle, comme pour chercher à rassembler des souvenirs imparfaits; enfin la mémoire lui revint; elle ne proféra pas une parole, ne jeta pas un cri, aucune larme ne s'échappa de ses yeux. Ses enfants étaient près d'elle, encore endormis; elle leur donna un baiser plein d'une sin-

gulière expression, et sortant de la cabane en faisant du doigt un signe mystérieux aux femmes de pêcheurs qui avaient veillé près d'elle, elle se dirigea en droite ligne, comme si elle eût été conduite par un pouvoir ou par une inspiration irrésistible, vers un point noir que l'œil apercevait à peine, au bord de la frange de mousse dont le jusant bordait au loin le rivage. Ce point était un cadavre, et ce cadavre était celui de Josselin. L'infortuné tenait encore un



jeune enfant fortement serré sur sa poitrine, probablement une victime qu'il avait cru pouvoir sauver du navire naufragé. Quant aux deux pêcheurs, on ne les revit jamais, non plus que ceux qui montaient son bateau.

Térésa tomba à genoux près du corps de son mari. O justice!... s'écria-t-elle. Puis elle se tut pour toujours : on crut qu'elle priait.

Le lendemain, une triple fosse fut creusée à l'occident du cimetière, au pied d'un reliquaire[1] dont les deux étages à jour offrent aux yeux, à nu, les ossements de plusieurs générations, arrachées à la terre pour faire place aux générations suivantes. Tout le monde voulut assister aux funérailles de Josselin, de Térésa et de l'enfant

[1] Les *reliquaires*, ou ossuaires, construits en pierres et communs dans les cimetières de la Basse-Bretagne, sont quelquefois de vrais monuments, quoique élevés sur une petite échelle. Tel est, par exemple, celui dont il est fait ici mention. Il ne faut pas les confondre avec d'autres *reliquaires* qui sont de simples coffres de bois affectant grossièrement la forme d'une église et destinés, le plus ordinairement, à contenir un *chef*. On expose très indécemment, selon nous, ces boîtes sous les porches des églises, entassées les unes sur les autres; on en voit même jusque sur l'autel en quelques lieux.

inconnu. Ce jour-là, la mer ne vit sur ses flots aucun pêcheur de Roscoff, et le goémon demeura abandonné sur la grève.

Les deux étrangers apprirent en s'éveillant le dénoûment tragique de ce terrible drame, et le glas retentissant de la cloche leur annonça bientôt la triste cérémonie. Le plus âgé se disposa à y assister; son fils choisit ce moment pour aller explorer la côte.

— A voir, lui dit son père, le bel enthousiasme qui vous animait hier, j'aurais dû me douter qu'il ne serait pas de longue durée. Il paraît que la pure philanthropie n'admet guère que les encouragements matériels, assimilant ainsi l'homme volant au secours de son semblable au jockey fournissant une course au bout de laquelle est le prix, et qu'elle croit peu aux satisfactions du cœur. J'ose vous assurer, Étienne, que ces bons pêcheurs seraient plus sensibles à votre présence à l'église au milieu d'eux qu'ils n'ont paru l'être hier à l'offre de votre bourse.

— Croyez, monsieur, que l'intérêt que je prenais hier à cette cruelle catastrophe, et que vous avez bien voulu remarquer, ne s'est point du tout affaibli. La philanthropie, quoique vous en pensiez, n'est pas une vertu si fugitive. Je sais, d'après ce que disait le pâtre, que ce Josselin et sa femme laissent de pauvres orphelins sans ressources. Si vous le trouvez bon, comme je n'en saurais douter, on verra le nom de Lartigues figurer en tête de la liste des souscripteurs, en supposant qu'il s'en trouve dans ce pays de sauvages disposés à se contenter de quelques actes superstitieux et inutiles qui ne donneront aux orphelins ni pain, ni asile, ni éducation. Permettez-moi, monsieur, de ne point m'associer à ceux-ci. — Si ces pêcheurs et ces paysans ne connaissent point la *philanthropie*, ce que je crois comme vous, Étienne, ils connaissent la *charité*; ils en ont déjà donné des preuves. Quant aux détestables principes que vous m'étalez avec tant de confiance, après les avoir puisés dans de pernicieuses lectures, vous devriez vous rappeler combien ils m'affligent, et éviter du moins d'en faire parade devant moi, à moins que la philanthropie n'ait oublié de comprendre au nombre de ses maximes celles de respecter la faiblesse d'autrui, et d'honorer son père et sa mère. — Ah! monsieur, pouvez-vous croire que j'aie cessé de vous rendre l'honneur qui est dû par un fils aux auteurs de ses jours? Je ne pense pas avoir rien fait ni faire jamais rien qui puisse porter atteinte au nom que je tiens de vous. Mais les consciences sont libres, surtout en matière de croyance. — Et cette liberté va, pour vous et les vôtres, jusqu'à n'en avoir aucune et à blesser ouvertement celle des autres. — Mais non, monsieur, nous ne cherchons à blesser personne; après cela, est-ce notre faute si quand nous employons le langage de la raison.... — Je vous en prie, Étienne, cessons ces discussions, infiniment plus pénibles pour moi que vous ne sauriez vous

Josselin (Pêcheur de Roscoff).

le figurer. J'ai beaucoup de déférence, assurément, pour votre raison et pour celle de ces illustres écrivains dont vous vous faites l'écho; mais j'ai le malheur d'en avoir encore plus pour celle de tant de grands génies qui les ont précédés, et qui n'étaient ni moins savants ni moins bons logiciens. Je prie seulement Dieu de me pardonner si je n'ai pas su faire passer ce respect dans votre esprit, et de ne pas ôter du mien l'espoir que, plus heureux que saint Paul, puisque vous avez reçu une première éducation chrétienne qui lui manquait, vous ne serez pas plus endurci lorsque le moment sera venu de faire tomber les écailles de vos yeux.

Étienne dissimula, en se détournant, un sourire qui semblait dire: Bon père, qui a encore des illusions de ce genre! Et, prenant son chapeau, il partit pour faire sa promenade, en même temps que M. de Lartigues se rendait à l'église.

La cérémonie funèbre était terminée depuis longtemps lorsque Étienne rejoignit son père sur le port, où les pêcheurs et les paysans, réunis en groupes, s'entretenaient avec chaleur de ce qui venait de se passer. Le soleil, caché derrière un banc d'épais nuages tant que dura la pieuse cérémonie, venait de s'élever radieux comme pour chasser les sombres pensées qui planaient depuis le soir précédent sur la petite ville. A qui ne l'a pas vu, versant du haut des airs une pluie de paillettes d'or, de rubis et de diamants sur la surface d'une mer tranquille, ridée seulement par une légère brise, il est impossible de faire comprendre le charme ravissant et attractif d'un tel spectacle, comment une demi-heure de beau temps fait promptement oublier au voyageur une nuit d'affreuse tourmente, et le rend insouciant de celles qui peuvent suivre. La mer, c'est l'image la plus parfaite de l'espérance, perspective sans limites comme nos désirs, chemin brasillant pour y arriver, zéphir propice qui nous pousse en nous caressant; mêmes séductions, mêmes promesses.... bien souvent mêmes déceptions, et le naufrage au bout : rien n'y manque. Ce sont ces transitions, c'est l'attente de ce que cache un horizon incessant, de ce qu'apporte sur ses aîles le vent qui souffle, de ce qu'éclairera le soleil du lendemain, qui font supporter au marin les ennuis d'une longue traversée, qui l'arrachent au repos du foyer pour le lancer de nouveau au milieu des déserts pleins de périls du vaste Océan.

Au moment où Étienne arrivait, la foule s'écoulait dans une même direction, ce qui fit juger à M. de Lartigues qu'elle se préparait à quelque acte nouveau dont son ignorance de l'idiome du pays ne lui avait pas permis de comprendre le sujet. Seulement le nom de Josselin souvent répété annonçait que le malheureux pêcheur n'y était pas étranger.

Il ne restait sur le port que M. de Lartigues, son fils et un vieillard

qui se tenait à quelque distance, immobile, le menton appuyé sur le haut de son bâton. Sa figure basanée, et sa barbe blanchâtre dans un pittoresque désordre, étaient ombrées par un vaste chapeau verni. De larges chausses de toile à voiles lui retombaient sur les jambes. De gros sabots, dont les fentes étaient grossièrement recousues avec du fil de carret passé dans des trous faits à la vrille, chaussaient ses pieds nus et décharnés, mais nerveux. Une gibecière de peau de chèvre à demi pelée, une espèce de vitchoura de même fourrure et aussi délabré, composaient son ajustement. MM. de Lartigues reconnurent le vieux pâtre de l'île de Batz. Retenu à Roscoff par la tempête, il lui tardait de retourner à son troupeau; mais il n'y avait pas un bateau à flot, ce qui eût été d'ailleurs parfaitement inutile, puisqu'il eût été impossible de trouver un seul pêcheur qui eût voulu, ce jour-là, toucher une rame ou tendre une voile.

On voyait cependant que la résignation coûtait au brave homme, dont les yeux se reportaient alternativement sur la petite anse de l'île où abordent habituellement les bateaux de Roscoff, et sur le fatal rocher contre lequel s'était brisé l'équipage de Josselin; alors son visage, profondément sillonné par le vent âpre de l'Océan, prenait un caractère de douleur inexprimable, et ses yeux creux et éteints semblaient s'humecter. Ne pouvant mieux faire, il allait se disposer à suivre la foule; M. de Lartigues l'arrêta : Vous connaissiez particulièrement ce pêcheur qui vient de périr si malheureusement? lui dit-il. — Oh! oui, mon bon monsieur, qui donc ici ne connaît pas Josselin? Et ajoutez que si je vous parle, c'est à lui que je le



dois. — Vraiment? — Une seule lame, et il n'y paraissait plus. Il

aurait mieux fait après tout, le brave garçon, de me la laisser attendre, puisqu'il ne fallait plus que cela. A quatre-vingts ans, et avec la pauvreté pour compagne, on ne tient guère à la vie. — Vous faites un dur métier pour votre âge, mon brave homme, dit Étienne. — Oh! oui, monsieur. Pas si dur encore pourtant que celui de ces pêcheurs. Je n'ai jamais aimé l'eau, moi. J'ai préféré servir comme soldat dans le régiment de M. de Kervélégan, un des grands seigneurs du Léonnais, plutôt que de me faire matelot, comme le voulait mon pauvre père. J'allais monter en grade.... un beau grade!... sergent!... lorsque notre colonel mourut. Cela me dégoûta du service : je revins au pays. Mais nos gens ne voulurent plus me reconnaître, parce que je parlais français, et me méprisaient parce que je n'avais jamais mis le pied sur un navire que pour traverser de Batz à Roscoff. La mer ne m'allait pas, ainsi que je vous le disais. Je me fis berger; mais voici bientôt l'heure où je déposerai la houlette, comme on appelle ça chez vous. Mes chèvres et mes moutons semblent comprendre que je suis vieux; ils n'écoutent plus ma voix ni celle de mon chien, qui n'est guère plus jeune que moi, sans comparaison. — Que ferez-vous donc alors? — Alors?... j'irai rejoindre notre bon Josselin.... — C'est de lui, n'est-ce pas, que s'entretenaient les gens qui étaient tout-à-l'heure assemblés sur le port? Où sont-ils allés et que vont-ils faire? — Les gros bonnets de la paroisse se sont rassemblés avec leurs syndics pour délibérer, comme ils disent, sur la mort de Josselin, et les autres sont allés pour savoir ce qui aura été décidé. — Ils veulent sans doute lui élever un monument? dit Étienne. — Je ne sais pas bien ce que c'est qu'un monument, mais ce sont ses enfants qu'il faut élever. — N'ont-ils pas d'autres parents? — Cela, nous ne le savons pas. Josselin n'était pas d'ici, non plus que sa femme; ce sont des aventures à faire un livre qui les y ont amenés. Est-ce qu'on ne vous a pas dit cela? — Non. Pouvez-vous nous le raconter? — C'est trop triste. Voyez-vous, à mon âge, on n'a plus la force de parler de ces choses-là, surtout quand on vient de voir.... mais allez trouver M. le recteur, il vous dira tout, lui, comme s'il récitait son bréviaire. — N'est-il pas à l'assemblée? — Non, il a la goutte. — Eh! bien, conduisez-nous chez lui, dit M. de Lartigues, en glissant une pièce de monnaie dans la main du vieux pâtre.

Le recteur, vénérable ecclésiastique, reçut parfaitement les deux voyageurs et se rendit à leur désir avec cordialité. Lui aussi avait aimé Josselin; en parler, c'était une occasion de soulager son cœur.

— L'histoire d'un homme de bien obscur ne saurait être longue, leur dit-il, et celle de Josselin n'est point merveilleuse, comme le vieux berger aura pu vous le faire supposer. Fils d'un assez médiocre faiseur de filets de pêche de Saint-Servan, qui avait beaucoup

de peine à nourrir trois enfants, il commença, à l'âge de quatre ans, à travailler avec son père. Un riche armateur de Saint-Malo, touché de la misère de la pauvre famille, à qui il faisait quelques commandes par charité, résolut de lui faire quelque bien plus durable en procurant un peu d'instruction au petit Josselin. Il s'engagea donc à payer les mois d'école si son père voulait l'y envoyer. Le vieux pêcheur y consentit, non sans quelque peine. Ignorant comme un paysan breton, il ne voyait nullement à quoi pouvait servir à son fils d'en savoir plus que lui.

Josselin avait peu de goût pour l'étude; mais quand on lui eut fait comprendre qu'il pouvait, en s'instruisant, devenir utile à son père et à ses sœurs, il s'appliqua avec tant d'ardeur à apprendre, qu'il se fit bientôt distinguer par ses maîtres, et que ceux-ci se plaisaient à le donner pour exemple à ses camarades.

Aussi modeste dans sa condcite que bon écolier dans sa classe, toujours disposé à rendre service, patient à supporter les niches qu'on lui faisait, et attentif à éviter que celles qu'il faisait lui-même eussent rien de blessant pour les autres, à l'encontre de ce qui se passe trop fréquemment dans les écoles, on lui pardonnait sans peine sa supériorité. Ordinairement celui qu'on cite pour modèle à ses égaux ne trouve parmi eux que des rivaux jaloux, et souvent des ennemis : Josselin sut n'avoir que des amis.

Je vous demande pardon d'entrer avec quelque complaisance dans ces détails; mais j'ai pensé que vous voudriez connaître à fond celui que toute cette population pleure aujourd'hui. L'enfant, en général, annonce l'homme comme la fleur annonce le fruit. Les qualités ou les défauts qui se manifestent durant le jeune âge sont des avertissements donnés aux instituteurs, parents et autres, de ce qu'ils doivent encourager ou combattre.

— Excusez-moi, monsieur le recteur, si je me permets de vous interrompre, dit Étienne, mais il me semble que vous partez d'un point juste pour arriver à une conséquence.... qui ne l'est point. Les penchants que nous pouvons apporter en naissant ne sont point des dispositions vagues. La physiognomonie, cette science trop longtemps ignorée, nous apprend que ces penchants se révèlent d'une manière positive et sensible par les traits du visage : ils sont donc formés et nés avec nous. Si l'Être suprême, que vous ne supposez pas, sans doute, faire rien en vain, s'est complu à mettre ainsi en quelque sorte un écriteau sur la porte du logis, c'est sans doute pour annoncer ses desseins. Chercher à faire mentir l'étiquette en changeant ce qu'elle couvre, n'est-ce pas lutter contre l'auteur lui-même, contre Dieu?

— Ne voyez-vous pas, Étienne, se hâta de répliquer M. de Lartigues, que votre objection va tout droit à ce stupide fatalisme des Turcs;

en vertu duquel ils se regarderaient comme coupables d'impiété s'ils prenaient des précautions contre la peste qui les décime à peu près chaque année?... s'ils faisaient quelques efforts pour arrêter un incendie qui consume une ville entière?... le tout sous ce vain prétexte que ce qui est écrit est écrit. Ne serait-il pas plus barbare encore de laisser, sous le même prétexte, la peste des vices et le feu des passions dévorer la société sans chercher à l'en préserver? J'imagine que si votre frère avait eu le malheur d'apporter sur son front en naissant l'apparence de ce signe funeste que le doigt de Dieu n'imprima sur celui de Caïn qu'après son forfait, vous ne penseriez pas que j'eusse bien fait de laisser mûrir son penchant au fratricide au lieu de m'efforcer à le combattre, à le déraciner, à le transformer même en amour fraternel!... — Je n'ai pas voulu, répondit Étienne avec quelque embarras, blâmer les efforts de monsieur le recteur. Il me suffit, pour que je les respecte, qu'ils soient l'effet d'une cause louable moralement. J'ai voulu seulement en démontrer l'inutilité. On ne fera jamais éclore une colombe de l'œuf d'un milan. Le temps des.... métamorphoses est passé.

— Monsieur, reprit le pasteur, s'il était question d'établir ici une discussion en règle sur ces matières délicates, je n'aurais pas de peine à ruiner vos raisonnements spécieux. A ce qu'a dit monsieur votre père, je me borne à ajouter que si, en effet, tous les individus ne naissent pas avec une organisation également heureuse, si toutes les âmes ne sont pas propres à recevoir l'impression des mêmes vertus, les unes paraissant plus particulièrement destinées aux vertus tendres et paisibles, les autres à celles que nous appelons héroïques, quoique toutes aient un égal mérite aux yeux de celui qui mesure le vent à la toison des brebis, il n'est personne qui n'ait des facultés suffisantes pour comprendre les règles les plus essentielles à sa conduite dans le monde et à son salut éternel, des forces suffisantes pour y obéir s'il en a la ferme volonté. Mais, si vous voulez bien le permettre, nous reprendrons l'histoire de Josselin. — Je vous en prie, dit M. de Lartigues. Étienne garda le silence.

Josselin, reprit le recteur, sut bientôt lire, écrire, compter, et un peu de grammaire; mais son protecteur mourut, et Josselin quitta l'école, où son père ne pouvait l'entretenir. Néanmoins, le peu qu'il avait appris avait suffi déjà pour jeter quelques lueurs nouvelles dans son esprit, doué principalement de cette sorte d'exactitude qui porte au perfectionnement des choses matérielles. Une culture plus complète eût pu faire germer chez lui le génie des mathématiques et de la mécanique. Son père avait assez de bon sens pour reconnaître ces heureuses dispositions, et le vieillard septuagénaire suivait quelquefois les avis de l'enfant de quatorze ans.

On ne tarda pas à s'apercevoir que les produits du petit atelier,

jusqu'alors assez communs, s'amélioraient. Ce mieux amenait la pratique, et le bonhomme était enchanté, sur ses vieux jours, de voir, chose nouvelle pour lui, qu'après avoir vécu pendant toute l'année sans trop de privations, il lui restait au bout des douze mois quelques cinquante écus qui ne devaient rien à personne. Il mourut en prédisant que son fils deviendrait un des principaux faiseurs de filets de Saint-Servan et de Saint-Malo.

Josselin se trouva à dix-huit ans chef de la famille. De ses deux sœurs, l'une était idiote, l'autre complètement infirme et revêche en proportion. Il se montra aussi tendre frère qu'ardent travailleur, et lorsque, au bout de quatre ans, une épidémie lui enleva ses sœurs, il les regretta sincèrement.

Sa petite industrie, bénie de Dieu, n'avait pas cessé de prendre de l'extension. Il sentit alors qu'il était nécessaire de mettre une compagne intelligente à la tête de sa maison et fit choix de cette Térésa dont vous avez vu aussi la fin tragique.

Térésa avait amassé un petit pécule au service de la femme de l'armateur dont je vous ai déjà parlé. Cette fille était jolie, douce de caractère, prévenante pour le chaland, mais sa tête était beaucoup trop légère pour un mari simple, confiant et modeste comme Josselin.

Le ménage fut néanmoins d'abord heureux. Le fils de l'armateur, qui avait succédé à son père, semblait avoir hérité de son intérêt pour Josselin et lui multipliait les commandes, dont il suivait soigneusement l'exécution. Peu à peu, Josselin crut remarquer que Térésa prenait en dégoût l'humilité de sa condition, recherchait la parure et enviait plus qu'il ne convenait les jouissances et les distractions réservées aux femmes des riches bourgeois. Josselin, qu'elle avait rendu père de deux enfants, s'alarmait quelquefois de ce changement et s'efforçait de faire comprendre à sa femme que le vrai bonheur consiste dans l'accomplissement des devoirs que nous impose l'état où Dieu nous a placés et dans la résignation de bonne grâce à sa condition. Térésa écoutait ces observations d'un air distrait, cherchait avec soin à s'y soustraire et se laissait aller à une mélancolie que les tendres procédés de son mari ne parvenaient pas toujours à dissiper.

Un jour, jour de désespoir pour Josselin, Térésa sortit un peu plus parée qu'à l'ordinaire, sous prétexte d'aller voir une amie d'enfance qu'elle avait conservée à Saint-Malo. Le soleil se coucha, la lune lui succéda et disparut à son tour, que Térésa n'était pas rentrée. Josselin avait veillé toute la nuit pour l'attendre, craignant qu'un sinistre accident eût eu lieu dans la courte traversée d'une ville à l'autre. Jamais nuit pourtant n'avait été plus tranquille. Le lendemain, il sut que Térésa était montée à bord d'un navire qui transportait à New-

York le fils de l'armateur, fuyant devant une contrainte par corps que venaient d'obtenir contre lui ses créanciers.

Vous pouvez penser de quel coup fut frappé le malheureux Josselin en apprenant une si noire perfidie. Il tomba dangereusement malade. Ce nouveau malheur consomma sa ruine, et, quand il revint à la santé, le chagrin ne lui permit ni de se remettre au travail ni de demeurer à Saint-Servan, où tout lui retraçait de trop douloureux souvenirs. Il vint se fixer ici, il y a bientôt trois ans, avec ses enfants,



dont le plus jeune n'avait qu'un peu plus d'un an. Au lieu de reprendre son état, il se fit pêcheur. Il avait besoin des distractions d'une vie aventureuse; peut-être aussi obéissait-il à une inspiration secrète de la Providence.

Dès les premiers moments de son établissement parmi nous, il se fit aimer de tous ceux qui l'entouraient par la douceur de son commerce, et respecter par son courage de ceux qui auraient pu voir arriver un nouveau concurrent avec jalousie. Il n'avait acheté

que depuis peu de temps son bateau et sa cabane des débris de sa mince fortune, lorsqu'un évènement de la nature de celui dont il a été victime mit en péril la vie du vieux pâtre de l'île de Batz. Personne n'osait aller à son secours. Josselin seul se dévoua et réussit à le sauver, après avoir manqué vingt fois de périr lui-même : il ne connaissait pas encore bien le canal. Plus d'un autre habitant de Batz ou de Roscoff lui a dû la vie. On eût dit qu'il avait fait vœu de consacrer la sienne au salut des autres.

Mais ce n'est pas seulement par de tels actes de dévouement qu'il a signalé la générosité naturelle de son âme. Il n'est pas un pauvre du pays qui n'ait éprouvé les effets de sa libéralité. Quoique bien pauvre lui-même, il trouvait toujours le moyen de soulager une autre misère plus grande que la sienne, tantôt en partageant le produit de son pénible travail, que Dieu semblait favoriser, d'autres fois même en consacrant à une famille, dont le chef était malade, un jour ou deux de la semaine. Ces jours-là, il ne se réservait rien de sa pêche, quelque bonne qu'elle fût. Tant mieux pour eux, disait-il ; si elle est bonne, c'est que Dieu a voulu qu'elle fût ainsi. On n'a pas le droit de diminuer la part qu'il leur a faite. Ces pauvres gens n'étaient pas moins sûrs de trouver près de lui les consolations ou les conseils qui pouvaient leur être nécessaires. Je vous assure que, depuis son arrivée parmi nous, je me suis aperçu que mon ministère devenait plus facile. L'instruction qu'il avait reçue à l'école, celle qu'il avait acquise par ses fréquentations dans deux villes importantes, une intelligence plus élevée que celle de la rude population au milieu de laquelle il vivait, lui donnaient une supériorité réelle et incontestée dont il ne se servit jamais que pour faire le bien.

Telle était son existence depuis deux années, lorsqu'une tempête effroyable nous amena une chaloupe chargée des passagers et des matelots d'un brick américain qui venait d'être englouti en vue du canal. Cette chaloupe avait besoin d'un pilote expérimenté pour se diriger. Le mauvais temps avait retenu à terre tous nos pêcheurs. Trois ou quatre d'entre eux, encouragés par l'exemple de Josselin, toujours le premier à se mettre à la mer en pareil cas, l'imitèrent ; mais bientôt, découragés par l'inutilité de leurs efforts pour arriver sur la chaloupe, ils revinrent, non sans danger de chavirer eux-mêmes à diverses reprises. Josselin seul persista. Longtemps nous le perdîmes de vue au milieu des flots irrités. Plus d'une fois nous crûmes le voir sombrer. Il était tellement difficile de gouverner, qu'il faillit être abordé par la chaloupe et entraîné avec elle dans le brisant de ce même rocher où la mort devait le saisir plus tard. Cette fois il eut le bonheur de lui échapper, mais la chaloupe donna en plein. Le cri d'horreur et de désespoir poussé par les malheureux qu'elle portait se fit entendre jusqu'ici, à travers les clameurs de la tempête, et nous en arracha un



Térésa (Pêcheur de Roscoff).

28

non moins strident. Deux d'entre les naufragés seulement surnagèrent un instant. Josselin les aperçut à la lueur d'un éclair : c'étaient Térésa et son ravisseur !....

Le premier sentiment de Josselin fut (le dirai-je?)... une sorte de joie... L'homme est toujours un peu homme, quelles que soient ses vertus. Mais une précaution pieuse et salutaire que Josselin ne négligeait jamais dans ces expéditions périlleuses le sauva de lui-même. Il avait pour coutume de réciter mentalement l'oraison dominicale tout le temps qu'il était exposé au danger, pour fortifier son courage. Lorsque l'apparition frappa ses yeux, il en était à ces mots : *dimitte nobis, debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* C'en fut assez ; il ne songea plus qu'à tâcher de ressaisir les deux victimes qu'il avait laissées échapper, et fut assez heureux pour réussir à les ramener à terre.

L'émotion, plus encore que la fatigue, avait épuisé ses forces ; on eût dit que le bateau ne rapportait que trois cadavres. Personne ne pouvait se douter encore parmi nous de l'affreux secret qui liait la destinée de ces trois personnages, si inopinément et si solennellement réunis.

Josselin, le premier, revint à la vie. Le fils de l'armateur ne rouvrit les yeux qu'un instant et les referma pour jamais. Le malheureux! puisse ce moment lui avoir suffi pour permettre au repentir de traverser son âme! Térésa demeura pendant plusieurs jours en proie à un effrayant délire. Elle aussi avait reconnu Josselin, mais ignorante de ce qui s'était passé après son départ de Saint-Servan, elle pensa que c'était l'âme de son mari qui lui était apparue sur les flots pour lui reprocher son crime. Elle la voyait toujours menaçante et maudissant.

Enfin, la vérité lui fut connue. Quand elle sut à quelle vie de misères et de dangers Josselin s'était condamné, ainsi que ses enfants, d'abondantes larmes s'échappèrent de ses yeux. J'étais près d'elle dans ce moment. Une grande révolution, dont elle ne fit confidence à personne, parut s'opérer en elle. Ses larmes s'arrêtèrent tout à coup. Elle se leva sans aide, ce qu'elle n'avait pas encore fait : J'irai, dit-elle.

Térésa put sortir dès le lendemain. Elle se procura des habits d'une femme de pêcheur, se fit indiquer la cabane de Josselin et voulut s'y rendre sans être accompagnée. Je la vis de chez moi, au lever du soleil, partir d'un pied ferme, et, me doutant de son dessein, je me mis en prières.

Térésa arriva à la porte de la cabane ne pouvant plus se soutenir. Les forces physiques n'avaient pas répondu à l'exaltation de l'âme. Elle fut obligée de s'asseoir sur le banc à côté de la porte.

Josselin sortit un instant après, son filet sur le dos. Il s'arrêta,

surpris de voir là une femme, qu'il ne reconnut pas d'abord. Térésa se leva.

Vous ici, madame, dit-il en reculant; et qu'y venez-vous faire sous ce costume emprunté?

— Ce costume est désormais le mien, dit Térésa, je n'en porterai plus d'autre. — Il convient peu à une belle dame, repartit Josselin; mais si c'est un caprice, je ne vois pas qui pourrait vous empêcher de le satisfaire.

Il s'apprêtait à refermer sa porte et à passer outre; Térésa s'avança et d'une voix suppliante, mais assurée, qui annonçait la ferme résolution de son âme : Josselin, dit-elle, ne refusez pas de m'entendre. Vous serait-il plus pénible d'accorder quelques minutes à une pauvre femme, qu'il ne vous l'a été de l'arracher à une mort affreuse?... — J'eusse mérité, répondit Josselin, que Dieu m'abandonnât à son tour au grand naufrage de qui doit engloutir un jour l'univers, si j'eusse abandonné deux de mes semblables qu'il m'envoyait pour les sauver d'un naufrage bien moins redoutable... A lui, et non à moi, appartenait de les juger. Il l'a fait selon sa sagesse. Où il a prononcé il ne reste rien à faire à l'humble créature. — Et pensez-vous, Josselin, qu'il ne pourra pas aussi refuser de vous écouter dans ce grand jour, si vous refusez d'écouter celle qui vient se soumettre ici à votre jugement? — Eh! que pouvez-vous avoir à me dire, madame, que je ne sache déjà trop?— Oh! non, Josselin, vous ne savez pas ce que j'ai à vous apprendre, sinon vous ne me traiteriez pas avec cette rigueur, dont je ne puis me plaindre, mais que vous seriez peut-être le premier à regretter.—Parlez donc, madame. — Au nom de Dieu, ne me donnez pas ce titre, que vous savez bien ne pas m'appartenir. Je ne suis que la femme d'un humble pêcheur. — Vous en portez en effet le costume en ce moment, mais la femme que j'ai tirée des flots était une belle dame, portant de beaux habits et des bijoux inconnus dans nos misérables cabanes. Vous ne me tromperez pas.

Cette lutte de paroles était bien pénible, je vous l'assure, pour tous les deux, et je ne saurais dire lequel en souffrait le plus.

Cessez, Josselin, par charité, dit Térésa, cessez ces cruels propos qui me déchirent le cœur; tout mérités qu'ils soient, ils seraient peu généreux dans votre bouche, s'adressant à une pauvre femme humiliée. Je vous ai dû deux ans de bonheur, Josselin, oui, d'un vrai bonheur, dont je jouissais avec délices, jusqu'à ce que des propos corrupteurs, en éveillant ma vanité, m'eussent fait rougir de ma modeste condition et soupirer après les frivoles jouissances du luxe. Ce désir immodéré de la parure, des dissipations, des délicatesses d'une vie opulente, fut ce qui me perdit... L'enivrement dura peu. Le cri du cœur de l'épouse et de la mère coupable se faisait sou-

vent entendre au milieu du bruit des fêtes; le remords empoisonnait souvent les mets recherchés dont je me nourrissais pendant que mon époux et mes enfants étaient dans le besoin; son souffle pestilentiel ternissait l'éclat des diamants dont je me parais, alors qu'eux revêtaient la triste livrée de l'indigence... Combien de fois je me suis arrachée à des divertissements, qui n'étaient plus pour moi que des fatigues, avec le désir de venir rejoindre ceux dont j'étais séparée par les mers, et plus encore par ma conduite coupable! Mais l'homme qui m'avait jetée dans le précipice m'y tenait enchaînée avec une chaîne de fer. Je saisis enfin un moment favorable pour m'échapper; on s'aperçut trop tôt de ma fuite, et, au moment où le navire qui devait me ramener en Europe levait l'ancre, un canot forçant de rames amena à bord l'auteur de tous mes maux. Dieu voulait sans doute le frapper en présence de celui dont il avait causé la ruine et le désespoir et qui devait se montrer bon et généreux jusque dans ce dernier moment, et s'il a différé à punir sa complice, s'il vous a suscité, Josselin, vous, l'époux outragé, pour la sauver, n'était-ce pas pour lui laisser le temps de mériter et d'obtenir son pardon?...

Josselin était visiblement ému au récit des souffrances de Térésa, mais elle ne lisait pas dans ses yeux les sentiments qu'elle y cherchait avec anxiété.

Térésa, lui dit-il, vous avez été bien coupable! vous êtes bien à plaindre! Je vous pardonne autant qu'il est en moi; j'ai déjà pardonné de même, dans le fond de mon cœur, à celui que Dieu a frappé. Ne m'en demandez pas davantage. Les fatigues incessantes d'une vie si péniblement laborieuse, ma pauvreté, les privations qu'elle m'impose, ne sauraient convenir à la délicatesse d'une femme accoutumée aux délices du grand monde. — J'y ai renoncé sans regret, Josselin; je saurai me façonner à ces fatigues, m'accoutumer à cette misère, à ces privations désormais le partage de mon mari et de mes enfants. Si je ne vous parais plus digne de reprendre auprès de vous le rang d'épouse, acceptez-moi comme servante; tout me sera bon, pourvu que vous ne me repoussiez pas et que je puisse revoir mes enfants. — Vos enfants!... y pensez-vous?... Comment pourrais-je leur dire : Vous voyez cette inconnue? eh bien! c'est votre mère. Et s'ils me demandaient : Pourquoi avons-nous été si longtemps sans la voir que nous l'avions oubliée? que leur répondrais-je? Vous voyez bien que cela ne se peut pas. Allez donc, pauvre femme, accomplir votre destinée selon ce que Dieu en ordonnera. — Ah! Dieu ne veut pas qu'une mère qui revient à ses enfants soit repoussée loin d'eux; Dieu ne permet pas que des enfants oublient jamais celle qui leur a donné le jour!... Josselin, vous pouvez me fermer votre porte, je n'insisterai point pour la franchir malgré votre volonté, mais vous ne sauriez m'empêcher de mourir devant....

Au même moment, la porte, qui était demeurée entr'ouverte, s'ouvrit tout-à-fait, et les deux jeunes enfants en sortirent en criant : Maman ! maman ! vous voilà donc revenue ! Oh ! que vous avez été longtemps ! mais vous ne nous quitterez plus, n'est-ce pas ?

De semblables incidents sont au-dessus des forces de la nature humaine. Térésa, hors d'elle-même, s'évanouit en pressant ses en-



fants sur son cœur. Des larmes mouillèrent les yeux de son mari, et les enfants, pleurant aussi, couraient de l'un à l'autre en s'écriant : Papa, maman se meurt ! Maman, ne mourez pas avant de nous avoir embrassés...

Vous pressentez la fin de l'histoire. Térésa rentra dans la possession du titre de mère et d'épouse, et se mit à en remplir les devoirs avec une ardeur et un dévouement bien capables de faire oublier le passé, si un oubli si prompt eût été possible ; mais il est des souvenirs qui ne cèdent qu'au temps, et qui encore ne s'effacent jamais bien complètement.

Josselin était trop bon chrétien pour ne pas se les reprocher. Malgré ses efforts, l'œil pénétrant de Térésa s'apercevait bien que les manières affectueuses de son mari, qui ne se démentirent pas un instant, étaient plutôt l'effet d'un effort généreux fait sur lui-même que celui d'un véritable retour de tendresse. Elle se résignait, et jamais une plainte ne sortit de sa bouche, quoiqu'une affection de poitrine, occasionée par son naufrage, développée par ses chagrins, la consumât lentement. Sa mort sur le corps de son mari peut vous prouver si son retour était sincère.

Josselin, je vous l'ai dit, se reprochait de ne pouvoir payer ce re-

tour d'une réciprocité parfaite. Il me faisait confidence de ses efforts, de leur inutilité et des regrets qu'il en ressentait. Je cherchais à le fortifier en lui rappelant la parabole du bon pasteur qui rapporte sur ses épaules la brebis égarée. Je comprends bien cela, me disait-il; je sens que je suis un ingrat (oui, il s'accusait d'ingratitude!) de ne pas répondre à un si parfait dévouement par une affection équivalente; mais, malgré moi, je ne puis trouver dans mon cœur, pour Térésa, que cette sollicitude qu'on éprouve pour un pauvre malade échappé à la tombe et demeuré si débile que la moindre émotion, la plus légère inattention, lui deviendraient funestes. — Vos efforts, mon cher enfant, lui répliquais-je, obtiendront la victoire, n'en doutez pas, s'ils sont persévérants; mais, lors même qu'elle leur serait refusée, j'ose dire qu'ils n'en sont pas moins méritants.

Le recteur termina son pénible récit. M. de Lartigues accorda un juste tribut d'éloges aux rares vertus exercées sans faste par le pêcheur indigent. Son fils ne put s'empêcher de s'associer à ces éloges. Mais comme la philanthropie, à la différence de la charité à laquelle elle reproche d'être aveugle, est trop éclairée pour ne pas tenir entièrement à se rendre un compte exact, par *doit* et *avoir*, du produit net de toute bonne action: Josselin, dit Étienne, fut sans doute un homme vertueux. Il a passé sa vie dans la douleur; il l'a risquée plusieurs fois pour ses semblables; il a pardonné aux plus sanglants outrages; mais que reste-t-il de ses vertus? Pas même une mère pour ses enfants, dont il a donné le pain par avance à des mendiants, à des fainéants peut-être. Que vont-ils devenir après lui, sinon des mendiants eux-mêmes qui ne trouveront probablement pas parmi leurs semblables des mains aussi libérales que celles de leur père? La charité, comme vous l'entendez, n'est pas seulement aveugle, elle est perfide, puisqu'elle trompe ainsi toutes les espérances de ceux qui la pratiquent. — Vous êtes, mon jeune monsieur, dans une bien grande erreur sur les effets de la charité. Si le pauvre Josselin a pu faire des aumônes inconsidérées, du point de vue purement humain, à des êtres qui ne les méritaient pas, il n'en a pas moins semé une riche moisson qui aura levé pour lui dans le ciel et qui n'aura pas été entièrement stérile sur la terre, car un bon exemple porte toujours quelque fruit. Il a conquis l'affection de ceux qui l'ont connu et même de ceux qui ne l'ont pas connu, car vous ne pouvez lui refuser la vôtre, et je suis persuadé que votre digne père lui accorde quelque chose de plus; il a joui intérieurement du bonheur que procurent une conscience pure et l'accomplissement du plus grand des devoirs, celui de vaincre ses passions et d'immoler sa vengeance. Si la vie de l'homme juste est quelquefois pleine d'amertumes, croyez bien qu'elles s'adoucissent beaucoup par le sentiment qu'elles sont imméritées et par la confiance en la justice de Dieu.

Un grand bruit qui se fit entendre au dehors interrompit le pasteur. C'était la foule qui revenait, accompagnant les syndics de la paroisse porteurs de la décision des notables. Les habitants de Roscoff avaient déclaré prendre à leur charge les enfants de Josselin jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de dix-huit ans; les pêcheurs avaient voulu, malgré leur pauvreté, entrer pour les deux tiers dans la dépense. Josselin, disaient-ils, était un des nôtres, et nous ne nous acquitterons encore qu'à moitié de tout ce qu'il a fait pour nous.

Vous voyez, dit le recteur, que Dieu n'abandonne pas les enfants de ses serviteurs. Il a promis de rendre au double ce qui serait donné en son nom. La charité ne fait que placer à gros intérêts entre ses mains.

— La philanthropie fera aussi quelque chose, dit Étienne. Je prie mon père de me permettre de m'adjoindre à la bienfaisance des habitants de Roscoff, en déposant entre vos mains ces vingt-cinq louis, qui subviendront aux premiers besoins. Je les avais offerts à qui sauverait Josselin, ils appartiennent à ses enfants. — J'accepte au nom de la charité, dit en souriant le recteur. — Je donne, dit M. de Lartigues, pareille somme pour les enfants des deux hommes qui se sont si généreusement dévoués, car il ne faut pas que les uns fassent oublier les autres. — Leurs familles, reprit le recteur, ne seront pas dans l'indigence. Il ne serait pas bon, d'ailleurs, d'accoutumer nos pêcheurs à joindre l'idée d'argent à celle de dévouement, qui a besoin, sur nos côtes, d'être toujours pure et désintéressée, sans quoi elle s'éteindrait promptement. Si vous le permettez, je disposerai de ces vingt-cinq louis en faveur des pauvres que Josselin ne pourra plus secourir. — Faites comme il vous plaira, répondit M. de Lartigues; votre sagesse vous guidera toujours bien.

Une tempête bien autrement effroyable, balayant devant elle, comme des brins de paille, les trônes et les temples, les hommes et les institutions, vint joncher la France des débris de tous les âges. Étienne de Lartigues, ainsi que bien d'autres, n'envisagea d'abord ce terrible météore que comme un vent salutaire qui devait purifier l'atmosphère sociale des miasmes pestilentiels qui l'infectaient; mais quand il eut vu le chaos s'établir à la place de l'ordre, à la licence dorée des salons succéder l'orgie sanglante de la place publique, ses amis les philanthropes gratifier l'humanité de l'athéisme, leur philanthropie inventer pour dernier arcane le *maximum*; quand il eut entendu les hérauts de cette philanthropie crier : Mort aux rois, aux nobles, aux prêtres, aux riches, aux vertueux, à tout ce qui n'est pas boue et lie! quand il eut vu son père, son noble père, payer de sa vie l'imprudence généreuse qui lui avait fait donner asile au vénérable recteur de Roscoff, tombant sous le même coup martyr de sa foi, tous les

nobles sentiments qui n'avaient fait que sommeiller dans son cœur se réveillèrent et bondirent comme le torrent trop longtemps comprimé qui s'échappe. Ses anciens compagnons crièrent : Au transfuge ! au fanatique ! au capucin ! ils lui prodiguèrent toutes les injures et tous les sarcasmes qu'obtint de leur tolérance la courageuse rétractation de Laharpe,* cet ancien adorateur fanatique du grand Lama de Ferney ; mais Étienne persévéra, et quoiqu'il ne fût ni impie ni blasphémateur, quoiqu'il eût la faiblesse d'assister à la messe que disaient dans quelques réduits les prêtres catholiques échappés aux noyades et à l'échafaud, quoiqu'on vît dans la bibliothèque de sa cabine des livres de piété au lieu de romans licencieux, il n'en passait pas moins, au grand étonnement de plusieurs, pour un des meilleurs et des plus braves officiers de la marine française.

A la funeste journée d'Aboukir, où l'imprudence d'un amiral coûta à la France une flotte entière, on vit la lame déposer sur le rivage, après le combat, un officier privé de tout sentiment, qu'un jeune matelot remorquait en le tenant d'une main par les cheveux et nageant de l'autre. Le matelot paraissait également près de succomber. De prompts secours les ranimèrent tous les deux. L'officier s'appelait Étienne de Lartigues et commandait une corvette que plusieurs boulets reçus à fleur d'eau avaient fait sombrer avec tout l'équipage. Le commandant seul échappa à la mort. Étourdi par un éclat de bois qui l'avait frappé à la tête, il n'eût pu néanmoins atteindre le rivage, si un matelot, se trouvant à sa portée dans cette horrible mêlée, ne l'eût saisi comme il allait disparaître sous les flots.

Le premier soin de l'officier, revenu à lui, fut d'exprimer sa reconnaissance à son sauveur. Bah ! mon officier, vous êtes bien bon ; est-ce qu'on parle de ces choses-là ?... J'étais près de vous, je n'ai eu qu'à étendre la main ; le reste a été tout seul... — Ton nom, mon brave? — Mathieu Josselin, de Roscoff, ce matin encore aide-timonier sur la belle frégate défunte *l'Amphitrite*, de Brest, présentement à pied.





M. de Monteil.



LES

ROBINSONS AU MILIEU DE LA SOCIÉTÉ.

> Il n'y a personne qui ne puisse juger quelle rude besogne c'était pour mes mains ; mais le travail et la patience m'en faisaient venir à bout.... Avec de la persévérance et de la peine, j'achevai bien des choses, et, au fait, toutes les choses que ma position exigeait que je fisse.
>
> DANIEL DE FOÉ. (*Aventures de Robinson-Crusoë.*)

I

Préambule nécessaire.

Qui n'a pas lu les aventures de Robinson Crusoë ? Qui ne s'est associé par la pensée à toutes les angoisses, à toute les fatigues de ce pauvre marin abandonné au milieu des mers, loin de tout secours humain et n'en trouvant que dans son propre courage et sa propre intelligence? Qui n'a partagé ses joies naïves à chaque découverte nouvelle qui venait améliorer un peu sa triste condition ? Qui ne s'est senti pris d'une amitié toute paternelle *pour ce bon et simple Vendredi,* cet enfant de la nature sauvage, si ingénu, si docile, si dévoué? Qui enfin n'a pas, au moins une fois en sa vie, rêvé qu'il serait heureux s'il se trouvait transporté tout-à-coup comme le héros de Daniel de Foé dans quelque île déserte, où la Providence ne manquerait pas de lui arranger à souhait des évènements en tout semblables à ceux que raconte le romancier ? Il n'est certainement pas une jeune cervelle de dix à seize ans qui n'ait fait de semblables rêves, caressé de semblables désirs, et il n'est que trop vrai que ces rêveries ont provoqué plus d'une vocation *maritime*, envoyé plus d'un jeune homme courir après des illusions que l'intraitable et sèche réalité dissipait promptement, quoique toujours un peu trop tard.

La lecture de *Robinson Crusoë* n'est donc pas entièrement sans danger à un âge où les idées, n'étant pas encore dirigées par les lumières du raisonnement, peuvent si aisément s'égarer. Une jeune imagination se laisse surtout séduire par le prétendu bonheur que doit goûter l'homme maître souverain de l'emploi de son temps, d'un vaste et beau pays qui fournit presque sans travail du gibier, des fruits, du blé, où des maîtres fâcheux ne forcent pas à l'étude, des parents exigeants à l'ordre et à la propreté.

Cette vie, vue dans le vague, à travers une gaze qui en dissimule les peines physiques et les souffrances morales, pour ne laisser apercevoir que la partie dramatique, produit un tel effet qu'on s'indigne presque contre Robinson pour la joie qu'il éprouve à l'approche d'un navire, pour les larmes de bonheur qu'il verse quand il voit que sa délivrance est assurée, et pour l'empressement avec lequel il fait ses préparatifs de départ. On est tenté de le considérer comme un ingrat.

Ce serait, nous n'en doutons pas, rendre un grand service à la jeunesse que de lui faire comprendre qu'il n'est pas, à proprement parler, un seul d'entre nous qui, sans aller courir au loin les mers, sans sortir de la société, au milieu de la ville la plus peuplée de l'Europe, ne puisse se trouver placé dans une situation, sinon identique, au moins fort analogue à celle qui nous plaît tant dans l'histoire de Robinson Crusoë, et où il ne lui faille déployer sous d'autres formes autant de courage, de prudence et d'industrie.

L'océan de la vie n'est pas moins fécond en naufrages que l'océan matériel qui entoure le globe. Il a de même ses orages, ses tempêtes, ses vagues mugissantes, ses écueils où se brisent la plupart des navigateurs, ses îles désertes où beaucoup sont jetés privés de tout secours étranger, ceux-ci sur un rocher nu et désolé, ceux-là sur une terre où la végétation produit à la fois les plantes salutaires et les plantes vénéneuses, où les bêtes féroces dévorent les animaux paisibles, où les cannibales viennent faire leurs sanglantes orgies. A d'autres, la Providence envoie quelques épaves en aide; mais tous sont dans un égal isolement, si Dieu n'est présent dans leur cœur. Avec lui, l'homme n'est jamais livré aux horreurs de la solitude absolue. Il a un ami avec lequel il peut converser sans cesse et qui lui répond toujours, un protecteur qui le défend contre les attaques des ennemis les plus cruels, un compagnon qui l'aide et le soutient dans ses travaux, et dont l'appui ne lui manque jamais.

Si l'esprit de l'homme se repliait sur lui-même à chaque position nouvelle que lui fait ce qu'on est convenu d'appeler la fortune, il se sentirait plus abandonné, plus *seul* au milieu du monde, que Robinson dans son île au milieu des mers, n'importent les causes qui l'y ont jeté, que ce soit par un effet de sa volonté ou par celui d'évène-

ments contraires ou imprévus; il se verrait, dès le premier abord, dans un pays réellement inconnu, où chaque pas peut le conduire à un précipice, où il sera obligé chaque jour de lutter contre une multitude de besoins qu'il ne peut même concevoir à l'avance, où il devra bâtir son fort pour se défendre contre les animaux rapaces ou les ennemis de son espèce, où il ne rencontrera de serviteurs ou d'amis dévoués que ceux qu'il se sera acquis par ses bonnes œuvres, où il aura plus d'une fois à redouter ceux-là mêmes sur lesquels la communauté d'origine, la conformité de langage, la similitude de position paraissaient l'engager à placer sa confiance. Les caraïbes et les flibustiers ne sont pas rares dans la société la mieux organisée.

Ces réflexions nous ont été suggérées, et seront inspirées à bien d'autres sans doute, par l'histoire que nous allons raconter, et dont le fond est bien réel, comme celui du roman de Foé.

II

M. et madame de Monteil.

M. de Monteil était, en 1789, conseiller au parlement de Toulouse. Issu d'une famille de robe, noble, mais pauvre, il avait été obligé, pour suivre sa carrière, de contracter un de ces mariages dont l'intérêt plutôt que l'inclination forme les nœuds. La fille d'un ancien négociant de Beaucaire lui apporta, avec ses dix-huit ans révolus, une éducation négligée comme était alors celle de la fille d'un négociant, une de ces figures dont on ne dit ni bien ni mal, vingt mille livres de rente et un esprit assez limité.

Ce n'était pas là précisément l'union que M. de Monteil eût désirée; mais il était raisonnable, doué d'un esprit plus réfléchi que brillant, préférant le travail du cabinet à l'éclat des salons, où son rang et son nom lui assuraient une place distinguée; il lui eût été impossible de payer le prix de sa charge avec sa médiocre fortune, témoin irréfragable de l'intègre probité de ses pères : le mariage se fit donc.

Madame de Monteil n'avait jamais vu le grand monde. L'étiquette qui régnait alors en tyran absolu, surtout dans les villes parlementaires où les révolutions subies depuis plus d'un demi-siècle par les mœurs de la société française ne l'ont pas encore détrônée entièrement, ne permettait pas aux diverses classes de la société de se confondre sur un même terrain. Lorsque la fille du négociant fut devenue madame la conseillère, elle se trouva dépaysée au milieu d'un monde

qu'elle était accoutumée à ne voir qu'à distance. C'étaient des manières et un langage entièrement nouveaux pour elle. Elle se sentait mal à l'aise dans cette nouvelle atmosphère, où les autres femmes se montraient plus polies qu'empressées à son égard. Elle eût eu besoin d'y rencontrer quelque protectrice bienveillante qui la couvrît de son égide et l'éclairât de ses conseils. Mais elle n'eut pas ce bonheur. Tous les cœurs étaient froids pour la femme qui avait franchi la barrière posée par l'orgueil aristocratique. Ce n'était pas qu'il ne s'en trouvât d'autres dont l'origine n'avait rien à reprocher à celle de madame de Monteil ; mais celles-là mêmes étaient les moins disposées à se rapprocher d'elle, dans la crainte que cette conduite toute charitable ne fût interprétée comme un mouvement irrésistible du sang plébéien qui coulait dans leurs veines. Elles n'étaient peut-être pas trop fâchées d'ailleurs de voir la nouvelle arrivée goûter un peu de ces petites humiliations de bon goût qui les avaient accueillies à leur début.

Madame de Monteil ne possédait ni assez de persévérance dans le caractère, ni assez de souplesse dans l'esprit pour supporter ces épreuves et en triompher. Au lieu de combattre avec constance le désavantage momentané de sa position et de chercher à acquérir ce qui lui manquait, elle préféra à l'isolement où le monde la laissait dans ses assemblées celui du huis clos. Elle prit le parti d'affecter le dédain des usages qu'elle ne se sentait pas le courage d'apprendre, et de se poser en femme essentielle, trop livrée aux soins de son intérieur pour se répandre au dehors. La jeune conseillère se séquestra donc dans sa maison peu après son mariage. Cette résolution cadrait trop bien avec les goûts sédentaires et les habitudes laborieuses de son mari pour qu'il cherchât à la combattre, et comme le monde va rarement à la recherche des gens qui le fuient, madame de Monteil se trouva bientôt aussi étrangère à la société toulousaine que si elle eût résidé dans une des îles par-delà l'équateur.



M. de Monteil avait cru que le parti que prenait sa femme lui mé-

nagerait une compagnie intime, un délassement dont l'homme le plus studieux, le plus préoccupé éprouve souvent le besoin, et qui lui conviennent d'autant mieux qu'ils sont plus imprégnés, pour ainsi dire, de cette atmosphère dans laquelle il respire. Mais le magistrat avait une conversation trop substantielle pour l'intelligence inexercée de celle à qui elle s'adressait. Il se plaisait à entretenir sa femme de quelques-uns de ces incidents qu'offrent des procès difficiles, dans l'espérance qu'un esprit naturel, procédant d'après les règles du simple bon sens et dégagé de tous les nuages de la jurisprudence, parviendrait quelquefois soit à jeter quelque lumière sur des questions ardues, soit même à lui faire entrevoir des objections imprévues contre lesquelles il était bon de se préparer d'avance. D'autres fois il eût aimé trouver une oreille attentive pour avoir l'occasion de résumer ou de discuter quelque problème historique qu'il venait d'étudier. Enfin, l'assemblée des états-généraux du royaume, les grandes questions politiques devenues à l'ordre du jour, les nouvelles qui arrivaient de la capitale, les conjectures à perte de vue qu'elles faisaient naître, avaient jeté dans les esprits un besoin de communication et d'échange d'idées qui devenait plus vif de jour en jour et que partageaient les femmes de toutes les conditions. M. de Monteil crut intéresser la sienne en l'entretenant de ce qui intéressait tout le monde.

Mais madame de Monteil dissimulait de profonds bâillements et ne répondait rien lorsqu'il était question d'incidents judiciaires; en fait d'histoire, ses connaissances ne s'étendaient pas au delà de ce qu'elle avait pu recueillir dans quelques ouvrages frivoles; quant aux évènements politiques, elle n'y attachait pas plus d'importance que s'il se fût agi d'un pays placé aux antipodes. La nouvelle étourdissante de la prise de la Bastille ne l'émut pas plus que ne l'eût fait le récit de celle de Delhy par Tamerlan, et M. de Monteil put faire, peu après le 20 juin [1], tous ses préparatifs pour suivre l'émigration, sans craindre d'être trahi par les indiscrétions de sa femme, qui ne savait pas même alors que presque toute la noblesse de France eût pris la route de l'étranger. Madame de Monteil avait transformé sa maison en une véritable île déserte, où elle avait fini par s'isoler même de son mari et où le bruit des immenses évènements qui commençaient déjà à bouleverser la France et à alarmer toute l'Europe ne frappait aucun écho.

[1] La populace des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, ayant à sa tête un homme devenu ignominieusement célèbre, et précédée de bannières, l'une portant ces mots : *Tremblez, tyrans, voici les sans-culottes!* une autre ceux-ci : *Cœur d'aristocrate!* flottant sur une banderolle au-dessous d'un cœur de bœuf traversé d'un couteau, envahit, en brisant tout, le château des Tuileries. Le roi Louis XVI, entouré de cette canaille sanguinaire, fut contraint par elle de se coiffer d'un bonnet rouge qu'on lui présenta au bout d'une pique.

III

L'isolement de madame de Monteil s'accroît.

Les habitudes d'isolement contractées par madame de Monteil étaient telles qu'elle s'aperçut à peine de l'absence de son mari. Il est vrai que cette absence *ne devait pas être de longue durée*. Le conseiller, comme tous ceux dont il suivait l'imprudent et funeste exemple, partit pour l'étranger, se bornant aux précautions qu'on prend pour un voyage de quelques mois. L'émigration était devenue presque autant une affaire de mode, une partie de plaisir pour la plupart de ceux qui s'exposèrent à ses hasards, qu'une démonstration politique. Les femmes raillaient agréablement les retardataires en leur envoyant des quenouilles ou des aiguilles à tricoter. La haute société française, en particulier, paraissait frappée d'une de ces fièvres turbulentes de la nature de celle qu'on attribue à la piqûre de la tarentule, et qui ne permet pas à ceux qu'elle atteint de demeurer en place. Les imprudents, les insensés, dont la conduite opposée eût peut-être prévenu bien des catastrophes, dont la fuite servit de prétexte à tant d'erreurs et de crimes, ne prévoyaient pas qu'un fleuve de sang et un vaste désert de ruines allaient les séparer de tout ce qu'ils laissaient derrière eux, famille, amis, fortune, patrie, ceux-ci pour longtemps, un grand nombre, hélas! pour toujours.

L'isolement de madame de Monteil n'était pourtant pas si absolu que nous avons pu le laisser croire. Sa solitude était partagée par une jolie petite fille de huit à neuf ans, l'unique enfant que le ciel lui eût accordé et dont elle se contentait; ses habitudes paisibles ne la portaient pas à souhaiter une nombreuse famille.

Madame de Monteil était assurément une bonne mère, selon l'acception vulgaire du mot. Elle prodiguait à sa fille tous les soins matériels qu'un âge tendre et une constitution délicate pouvaient exiger; elle la reprenait avec une douceur et une patience inaltérables de ses petites fautes; elle s'alarmait convenablement des petits accidents qui pouvaient lui arriver, veillait attentivement sur sa santé, lui donnait de bonnes habitudes d'ordre et de propreté, lui faisait réciter exactement ses prières matin et soir, et la menait régulièrement aux offices des dimanches et des fêtes. Dès que Julie (c'est le nom que madame de Monteil avait voulu qu'on donnât à sa fille, d'après celui de l'héroïne d'un roman alors fort en vogue), dès que Julie eut atteint l'âge de huit ans, sa mère voulut lui enseigner elle-même les

premiers éléments de la lecture, de l'écriture et de la musique. L'in-



tervalle de ces leçons était rempli par la broderie et la récréation. Toutes les heures de la journée paraissaient donc être suffisamment employées, mais elles l'étaient sans méthode et sans régularité. Madame de Monteil aimait beaucoup la lecture. Nous avons vu que son goût la portait à préférer les ouvrages frivoles, ce qui peut sembler peu conciliable avec ses dispositions pour la vie retirée, mais, outre que son esprit était peu conséquent, elle n'était pas aussi dédaigneuse du grandmonde, nous le savons, qu'elle en faisait parade. N'ayant pas pu s'y faire sa place, elle se plut à y rentrer d'une manière fictive par la lecture des romans, et malgré la froideur de son caractère, lorsqu'elle était enfoncée dans cette lecture de prédilection, elle laissait facilement s'écouler, dans la compagnie de ses héros imaginaires, les heures destinées à l'éducation de sa fille.

Madame de Monteil, abandonnée à elle-même par le départ de son mari, ne s'enfonça que davantage dans le genre de vie qu'elle s'était fait. Des mois entiers se passaient sans qu'elle échangeât une parole avec les personnes du dehors. Son peu de curiosité ne lui permettait même pas d'interroger ses domestiques, lesquels, plus d'une fois repoussés lorsqu'ils avaient cru l'intéresser en lui rapportant quelque chose des bruits qui circulaient par la ville, avaient fini par se le tenir pour dit, et gardaient sur ce sujet un imperturbable silence.

M. de Monteil, promptement désabusé des illusions dont se berçaient encore quelques-uns de ses compagnons d'émigration, n'en persistait pas moins à rester, par point d'honneur, où il était allé par entraînement. Le moment arriva où tout le monde put se convaincre

enfin de la folie d'une entreprise mal conçue, plus mal conduite. Coblentz, ce rendez-vous général de la noblesse de France, qu'on eût pu prendre longtemps pour un quartier de Paris ou de Versailles transporté au confluent du Rhin et de la Moselle par le pouvoir de quelque fée, fut abandonné ; chacun se mit à prendre parti suivant ce que la prudence lui conseillait. Le champ était vaste pour tous ; l'univers entier leur était ouvert, l'univers... un point excepté, le seul où la raison, les affections, les intérêts eussent rappelé la plupart d'entre eux, et d'où des lois féroces les repoussaient. Quelques-uns essayèrent de franchir la fatale barrière et payèrent leur imprudence de la vie. Ils eurent du moins la consolation de mourir sur le sol de la patrie, tandis que les ossements d'un grand nombre d'autres demeurèrent dispersés à l'étranger. Ceux qui survécurent, bientôt privés de ressources par l'épuisement de celles qu'ils s'étaient ménagées dans la proportion de la courte durée présumée de leur éloignement, se virent contraints de recourir à celles qu'ils purent trouver dans leur industrie, dans leur éducation, dans leur force corporelle, car il n'y avait plus à consulter que le besoin de ne point mourir de faim. Des princes du sang se firent précepteurs, des marquis s'abaissèrent à remplir d'obscurs emplois, des ducs prirent le rabot ou l'alène, des comtes se virent contraints de porter les crochets du portefaix ou la sangle du porteur d'eau. Un chevalier courut, la pochette sous le bras, le cachet de maître de danse ; un autre, à la main légère, eut la gloire de coiffer les dédaigneuses ladys à la dernière mode de Versailles ; un autre se rendit célèbre par son talent pour assaisonner les salades [1]. Beaucoup parvinrent ainsi à pourvoir à leur



[1] Le fait est historique. Le marquis de *** était devenu l'homme nécessaire pour tous

existence avec un peu plus ou un peu moins de succès, rêvant toujours à leur pays, à leur famille, et plus malheureux encore d'en être séparés que des fatigues, des humiliations, des privations au prix desquelles ils mangeaient le pain amer de l'exil, qui manqua à plus d'un.

Ces malheureux n'avaient pas même la faible consolation de correspondre avec leurs femmes, leurs enfants, leurs amis demeurés en France. Une lettre écrite par un émigré compromettait à la fois celui qui la portait et celui à qui elle était adressée, et être compromis de la sorte, c'était être dévoué à l'échafaud.

Malgré cette terrible chance, quelques hommes entreprenants parvenaient, à force d'audace et de ruse, à franchir la frontière et à se dérober à l'active et incessante surveillance de l'intérieur. C'est par cette voie que madame de Monteil reçut de son mari la lettre qu'on va lire. Depuis plus d'un an elle ignorait absolument son sort.

IV

Le magistrat et Robinson Crusoë.

« Londres, le..... 1793.

» Ma chère femme,

» Je profite d'une de ces occasions qui se présentent trop rarement » pour vous donner de mes nouvelles; encore suis-je obligé d'être plus » avare de détails que je ne voudrais sur certains points, parce que » je n'ai été prévenu qu'au dernier moment et que je crains de faire » un paquet trop gros, ce qui ne serait pas sans danger.

» Nous sommes, MM. *** et moi, depuis huit mois à Londres, où » nous menons une vie fort misérable.

» Il m'a fallu vendre, presque en arrivant, les diamants que vous » m'avez fait tenir en Allemagne et sur lesquels je crois que le por- » teur avait amplement prélevé son droit de commission, car je n'ai » pas trouvé dans la boîte, qui m'est arrivée ouverte, tout ce que » vous m'annonciez; mais c'est à quoi nous devons nous attendre, et

les grands dîners. Il arrivait au moment du second service, le claque sous le bras, l'épée au côté, portant un petit coffre élégant contenant tous les ingrédients dont il avait coutume de se servir. Il saluait avec l'aisance d'un homme du grand monde, mettait son assaisonnement sur le saladier qu'on lui présentait, puis se retirait, après un nouveau salut, sans avoir échangé une parole. Chaque visite de ce genre lui était payée une demi-guinée. Il gagna ainsi beaucoup d'argent.



» il nous faut bien user d'un peu de tolérance envers les gens qui se » font nos intermédiaires avec la France, car nous n'ignorons pas les » risques personnels auxquels ils s'exposent. Le pire est que, après » avoir été ainsi assujétis à la dîme, nous tombons entre les mains » d'Arabes qui nous dépouillent sans pitié d'une portion considérable » du surplus : ce sont les marchands de Londres pour qui a quelque » chose à vendre, les changeurs pour qui possède des espèces à con- » vertir en monnaie anglaise. Le vil prix que j'ai tiré de l'écrin a donc » été bientôt à peu près absorbé ; ce qui m'en reste est peu considé- » rable et je n'ignore point l'impossibilité où vous êtes de me faire » de nouveaux envois.

» Les maux qui désolent la France nous sont mieux connus que » vous ne connaissez là-bas les extrémités auxquelles les pauvres émi- » grés sont réduits sur une terre où une parcimonieuse et humiliante » hospitalité ne dément que trop souvent la réputation fastueuse de » philanthropie universelle que nos écrivains se sont tant complus à » faire à la nation anglaise. Je ne crois pas qu'il faille s'attendre à la » trouver ailleurs que dans les bouches et dans les livres. Il faut aussi » avouer que la conduite de nos compatriotes n'a pas tendu beaucoup » à nous concilier les sympathies d'une nation éternellement jalouse » de la nôtre. La plupart d'entre eux, oubliant la misère de leur si- » tuation, n'ont conservé que trop fidèlement cet esprit léger, sati- » rique et dédaigneux de tout ce qui n'est pas façonné au type de » Versailles ou de Paris. Or, les Anglais abhorrent ce ton sémillant, » peut-être par dépit des efforts infructueux de leurs dandies pour » l'imiter, et, quoique fort disposés à déverser le sarcasme sur autrui, » ils ne peuvent supporter la raillerie qui s'adresse à eux.

» L'homme poussé par l'exil et privé de ressources au milieu d'un » peuple étranger dont il ignore les mœurs et la langue ressemble fort » au navigateur jeté par un naufrage sur une île déserte. Le bruisse- » ment de cette société inconnue qui l'entoure, qui l'engloutirait s'il se » hasardait, seul et dénué, à travers les flots, est pour lui celui de la » mer qui mugit à l'entour de l'île ; ces hommes, qui voient froide- » ment ses misères, ses fatigues, sont les rochers entassés sur le » sol, avec cette différence que la faculté de locomotion leur permet » de se jeter au devant de ses pas, et même de l'écraser en se ruant sur » lui. Comme Robinson, il a à redouter la faim, les sauvages, les bêtes » féroces. La faim, elle me menace ; les sauvages, ce sont ceux qui » ne vous donnent l'hospitalité qu'à beaux deniers comptants, ou au » prix de votre liberté ; les bêtes féroces..., vous savez où elles sont : » ce sont elles qui, après avoir dévoré un roi, nous ferment le chemin » de notre patrie, s'interposent entre nos familles et nous, prêtes à nous » dévorer aussi. Robinson, dans son île, avait à sa disposition la terre, » le bois, les fruits des arbres ; il pouvait choisir son gîte et se con-

» struire une cabane là où il lui plaisait ; se nourrir des animaux des » forêts et se vêtir de leurs peaux ; planter, semer et récolter. Ici, » l'homme ne peut, sans argent à la main, rien faire de tout cela : » s'il veut manger, il lui faut acheter du pain ; s'il a besoin de se vê- » tir, il lui faut acheter des vêtements, et il ne lui est pas permis de » s'en passer ; s'il veut se loger, il lui faut payer le loyer d'un loge- » ment, et il ne lui est pas permis d'éviter cette dépense en se con- » tentant du simple couvert des cieux. L'homme pauvre, abandonné » à lui-même au milieu de la société, a donc plus à faire, pour vivre, » que Robinson sur son rocher.

» Ce n'est ni l'impatience ni le découragement qui m'inspirent » ces comparaisons : c'est le désir raisonné de me rendre un compte » bien exact de ma situation, afin de bien comprendre ce qu'elle » exige. Si Robinson, ou plutôt le personnage dont les aventures » réelles ont servi de texte au roman, se fût contenté de s'asseoir sur » le rivage pour déplorer son sort, attendant que le flot lui apportât » du poisson, que les chèvres sauvages ou les oiseaux vinssent s'of- » frir pour être mangés, que le soleil les cuisît à point, et que la Pro- » vidence lui amenât un navire pour le reconduire dans sa patrie, » au lieu d'atteindre le moment de sa délivrance, qui ne devait luire » que vingt ans plus tard, il n'eût livré que ses ossements desséchés » au vaisseau libérateur.

» Si la résignation, la patience, le courage et l'industrie ont mis cet » infortuné en état de végéter si longtemps dans son île, pourquoi » donc ces mêmes qualités, aidées d'une dose d'intelligence supé- » rieure à celle d'un pauvre matelot, ne me procureraient-elles pas » de semblables résultats ? C'est la question que je me suis faite, et je » n'ai rien trouvé à y répondre.

» Ce n'est donc plus le conseiller au parlement de Toulouse qui se » trouve abandonné au milieu de la capitale de l'Angleterre : c'est *un* » *homme* que son éducation élevée, mais incomplète, n'a façonné » qu'à une certaine espèce de travail de convention, incapable de lui » donner le pain qu'un tailleur, un savetier, un portefaix se procure- » rait en tout lieu. Il faut aujourd'hui, si le légiste veut manger, qu'il » mette toute fausse honte sous ses pieds, qu'il dépouille l'orgueil no- » biliaire et celui du rang que ses fonctions lui permettaient de tenir » dans son pays ; qu'il se fasse humble comme sa position, et se ré- » signe à ne rougir de rien qui ne portera pas atteinte à la vertu et à » l'honneur. Est-ce que, condamné au sort de Robinson, j'aurais honte » de préparer mes repas, de coudre mes habits, de faire paître mes » chèvres, d'être mal nourri, mal vêtu, mal logé ? Eh bien ! pourquoi » ne ferais-je pas ici tout cela, si je ne puis faire mieux ? Qui songe à » moi, sinon mes compagnons de naufrage ? Et la plupart d'entre eux » n'ont-ils pas déjà pris un parti analogue ?

» La main de l'homme n'a pas été si admirablement organisée » pour un usage restreint. Elle est propre à toutes les fonctions, et » c'est à l'intelligence à lui donner l'adresse dont le manque d'exer- » cice peut l'avoir privée.

» Je recourrai donc aux travaux manuels si je continue à être dans » l'impossibilité de m'en tenir aux travaux intellectuels, et je ne croi- » rai pas déroger.

» Ce que je vous dis, ma chère femme, est moins encore pour vous » faire connaître ma détresse et ma résolution que pour fortifier votre » courage par mon exemple, si le malheur veut, ce que je crains bien, » que vous soyez réduite momentanément à de semblables extrémités; » que pour vous ôter l'appréhension de me voir blâmer plus tard ce » que la nécessité vous aurait contrainte de faire. Il fut un temps, » peut-être, où j'eusse envisagé les choses d'un autre point de vue; » mais l'adversité est un bon précepteur, faisant payer ses leçons » assez chèrement pour qu'on ait à cœur d'en profiter.

» Quelles que soient mes résolutions, elles m'ont peu profité jus- » qu'à présent. Je n'ai pu encore trouver une occupation. Mon igno- » rance de la langue anglaise me laisse peu de moyens d'en découvrir. » Mes longues études sur le droit romain, qui me seraient utiles par- » tout ailleurs, sont ici, à peu près, comme non avenues, parce que » les savants et les légistes prononcent le latin d'une manière inintel- » ligible, d'où il suit que nous ne nous comprenons qu'avec le secours » de la plume. Les seigneurs anglais parlent presque tous notre lan- » gue; mais la noblesse est trop riche et trop vaine pour ouvrir sa » porte à un pauvre diable à pied et en habits râpés. J'ignore donc en » ce moment comment je réussirai. J'espère que Dieu ne m'aban- » donnera pas.

» Il est probable qu'il arrivera en France, comme il est arrivé en » Angleterre après la révolution de 1690, un moment où les choses » reprendront un certain aplomb, lorsque la tempête qui semble de- » voir tout renverser sera passée. Dans l'incertitude, exercez l'esprit » de notre chère Julie à contempler l'adversité face à face, à faire » usage de sa raison pour découvrir, dans le déluge qui vient en- » gloutir notre bonheur présent et nos espérances d'avenir, les points » où l'on peut encore poser le pied pour reprendre haleine; donnez- » lui surtout l'habitude et le goût du travail, et cette adresse si rare » qui fait qu'on n'est jamais entièrement emprunté pour faire une » multitude de petites choses de toutes sortes, très coûteuses à la lon- » gue s'il faut se les procurer à prix d'argent, et dont la privation est » quelquefois plus sensible que celle d'un objet plus important par » lui-même. Je remarque ici que ceux que la nature a doués de » cette sorte d'adresse, ou qui ont eu le bon esprit de l'acquérir, sont » ceux aussi qui ont su le mieux se tirer d'affaire. Mais que tout cela

» soit accompagné d'une entière confiance en Dieu : elle seule sou-
» tient mon courage, souvent prêt à m'abandonner. Parlez-lui souvent
» de son père, qu'elle ne reverra peut-être jamais, et qui la bénit. Si
» vous trouvez quelque voie bien sûre pour me faire passer de vos
» nouvelles et des siennes, envoyez-m'en d'aussi détaillées qu'il sera
» possible; mais défiez-vous des espions et des traîtres. J'aime en-
» core mieux que vous ne m'écriviez pas que de vous exposer,
» quelque cruelle que soit l'ignorance sur le sort de ceux qui nous
» sont chers.

» Adieu. »

Si l'on peut être surpris de voir un grave magistrat, un homme mûr assailli par les plus poignantes préoccupations, puiser le courage dont il avait besoin dans l'histoire, sinon fabuleuse, du moins dramatiquement arrangée, du héros d'un roman que la plupart de nos lecteurs, nous en sommes persuadés, n'ont lu que comme un divertissement d'enfant, cette singularité peut s'expliquer par la connaissance approfondie que M. de Monteil avait du caractère tout superficiel de sa femme. La sachant peu susceptible de se diriger dans les affaires de la vie par la réflexion, peu en état de puiser dans la religion qu'elle pratiquait régulièrement, mais dont elle ne voyait que la lettre, le courage et les hauts enseignements nécessaires pour supporter les calamités qu'il prévoyait, il avait jugé devoir lui épargner des réflexions et des conseils qu'elle n'eût pas même cherché à comprendre s'ils lui avaient été donnés dans une forme à laquelle ses lectures et la tournure de son esprit ne l'avaient pas accoutumée. Il s'imagina donc qu'en parlant roman il se ferait mieux entendre qu'en parlant raison, et en effet, madame de Monteil, étonnée de voir le grave magistrat faire assez de cas d'un roman pour se comparer au héros, n'eut rien de plus pressé que de le relire pour voir en quoi la position de M. de Monteil et celle de Robinson se ressemblaient. L'habitude de réfléchir sur ses lectures lui était trop peu familière pour lui permettre d'apercevoir cette ressemblance idéale. Cependant sa peine ne fut pas perdue : les évènements se chargèrent de faire fructifier la leçon.

V

L'emigré.

M. de Monteil n'était pas tout-à-fait aussi ignorant de la langue anglaise qu'il le supposait modestement dans sa lettre. Un séjour de

plusieurs mois lui avait donné déjà les moyens d'en prendre quelque teinture; mais on n'avait pas encore perfectionné, comme on l'a fait depuis, l'art d'étudier les langues; on ne les apprenait que lentement, et M. de Monteil, qui ne comptait d'abord que sur un court séjour, avait perdu un temps précieux, de sorte que s'il possédait assez d'anglais, au moment où il écrivait à sa femme, pour échanger quelques paroles avec un habitant de la capitale de la Grande-Bretagne, il était bien loin d'en savoir assez pour en pouvoir faire un usage lucratif. Cependant ses finances baissaient considérablement, et il ne pouvait compter sur aucun envoi de France. Il n'ignorait pas que ses biens étaient mis sous le séquestre, que sa femme devait être elle-même dans la détresse si son père n'était venu à son secours, et que d'un instant à l'autre la terrible loi des suspects pouvait lui être appliquée, car ni les femmes ni les enfants n'étaient exceptés. Avec son caractère apathique et nul, madame de Monteil n'avait pas su inspirer un grand fonds de tendresse pour son propre compte à son mari. Celui-ci n'aimait au juste en elle que la mère de sa fille; mais il était trop pénétré de ses devoirs pour ne pas puiser dans ce titre et dans sa qualité d'époux tout le dévouement auquel a droit une épouse, une mère, et sur lequel elle doit toujours compter.

M. de Monteil ne se reprochait point de s'être éloigné de sa famille, parce qu'il croyait avoir rempli un devoir d'honneur et de fidélité; mais, jugeant qu'il ne lui restait plus rien à faire pour une cause que ne sauveraient ni les vaines fanfaronnades dont il avait été le témoin, ni les efforts beaucoup plus héroïques et tout aussi inutiles qui se faisaient dans les provinces occidentales et méridionales de la France, il eût donné tout au monde pour se retrouver auprès de sa femme et de sa fille, pour partager leurs dangers s'il ne pouvait les en préserver, mourir avec elles si tel devait être leur destin. Il fallait néanmoins repousser ces pensées. Il ne pouvait tenter de franchir la barrière qui s'élevait devant lui qu'en risquant sa vie presque à coup sûr, et, s'il succombait dans l'entreprise, il entraînait inévitablement avec lui les objets de son dévouement au lieu de le leur rendre profitable. Mieux valait donc encore attendre, quelque pénible que fût une telle situation.

Une fois son parti pris, il songea plus sérieusement qu'il ne l'avait fait jusque-là à se créer des ressources pour subsister dans son exil, et même, s'il était possible, pour se former une petite réserve dont il prévoyait bien qu'il aurait besoin si quelque circonstance lui permettait de faire une tentative de retour sur le sol natal.

Un cahier, sur lequel il aimait à consigner le souvenir des évènements les plus remarquables qui lui arrivaient, des pensées qui souvent venaient l'assaillir, a été conservé dans sa famille. On y voit les luttes de toute espèce qu'il a été obligé de soutenir sans relâche

contre les obstacles qui se dressaient devant lui à chaque pas, comme ces dragons et ces chimères que les magiciens, dans les contes de fées, placent à l'entour du château où dort la princesse enchantée. A ces ennemis du dehors, que l'homme lancé seul dans un monde dont il n'a pas l'expérience, dont il ne possède pas les sympathies, doit s'attendre constamment à voir surgir autour de lui, se joignaient deux ennemis intérieurs, conspirant à l'envi à paralyser les forces que notre héros avait si besoin de voir doubler. C'était, d'une part, l'amour-propre, s'irritant des blessures reçues chaque jour dans ses combats contre la nécessité, l'amour-propre, toujours inconséquent avec lui-même, boudeur et sauvage comme un enfant jaloux et mal appris, constamment prêt à déserter lâchement la lice au premier échec, accompagné de la mauvaise honte et se réfugiant souvent dans les bras du désespoir. C'était, de l'autre part, la faim aux conseils perfides, aux affreux tiraillements d'entrailles; la faim qui ronge le génie, qui dévore l'intelligence; la faim qui fait rire les démons; la faim qui étouffe l'âme sous le poids du corps, comme la fable nous dit qu'autrefois les géants furent ensevelis sous les montagnes.

Nous ne voyons pas que ce fléau l'ait atteint positivement, mais longtemps il fut debout devant lui comme un fantôme menaçant, et son seul aspect est capable de terrifier l'homme le plus résolu.

Nous extrayons du cahier de M. de Monteil les passages les plus propres à donner une idée de son existence durant son exil.

VI

Le journal de l'émigré.

Le budget. — Chapitre des dépenses. — L'inventaire.

Je n'ai plus que la valeur de dix guinées environ. Ma très modeste chambre chez la vieille Deborah Prickly me coûtait une guinée et demie par mois; c'était trop; je viens de l'échanger contre une autre qui n'est que d'une guinée, parce qu'elle n'a pas de foyer. Mon hôtesse a été surprise du changement. Il m'a fallu lui donner un motif tout autre que le motif réel, car si elle connaissait toute ma détresse elle ne me garderait pas huit jours. Cette femme a en horreur les gens qui n'ont pas le sou. J'ai prétexté le jour : elle m'a soutenu que celui de la chambre que je quittais est cent fois plus beau que celui du bouge où me voilà confiné. Elle a raison, mais je lui ai dit que je trouvais celui-ci préférable. Elle a haussé les épaules en grommelant

quelque chose qui voulait dire : Chiens de Français [1] ! ils ont toujours des idées qui ne ressemblent pas à celles des autres.

O misère! misère !

Me voilà donc avec mon capital de dix guinées et une chambre (vanité !), un cabinet sur les bras qui m'en coûte une par mois. Il ne m'en faut pas moins de deux pour ma nourriture et mon blanchissage, pour m'éclairer et me chauffer. Mes dix guinées peuvent donc me conduire durant trois mois, en réservant scrupuleusement la dixième pour les cas extraordinaires et imprévus, et ce n'est pas trop, car le drap de mon habit laisse voir la corde en beaucoup d'endroits. Le coude de la manche droite de ma lévite [2] est près de s'entr'ouvrir au moindre effort; heureusement que je suis passablement maigri, ce qui fait que la manche, un peu moins juste, fatigue moins. J'évite, quand j'écris, de faire un angle trop aigu, ce qui m'a obligé de réformer mon habitude de tenir mon papier incliné à gauche. J'en ai été un peu gêné d'abord, mais, *nota bene*, je ne suis pas ici pour prendre mes aises, et il n'est pas un petit calcul d'économie qui ne doive prendre le pas sur elles. J'ai besoin de me le rappeler souvent. Je n'ai plus que trois chemises un peu élimées et dont les jabots commencent à se franger sur les bords. Il y en a même un qui, de mousseline qu'il était, tend à devenir dentelle : c'est du progrès.... Enfin, mon castor rond à l'anglaise, singulièrement rongé et un peu crasseux, a une *carre* si amincie qu'il faudrait peu d'efforts pour séparer le fond de l'entourage, et je ne le mets qu'avec précaution, de peur des effets désastreux que pourrait produire la compression de l'air.

Ma dignité de magistrat s'est un peu effarouchée d'abord en se voyant coiffée du chapeau rond, mais après avoir renoncé à la perruque à trois marteaux que je ne pouvais remplacer, pour laisser croître mes cheveux que j'accommode moi-même à la mode anglaise, c'est-à-dire sans poudre, autre économie, il n'y avait pas moyen de me contenter, dans ce pays de brouillards presque perpétuels, de l'inutile triangle qui n'est bon qu'à porter sous le bras, et le chapeau à trois cornes à la française est trop coûteux. Mon unique paire d'escarpins sans boucles (elles ont pris le chemin de la boutique de l'orfèvre avec celles de mes jarretières que j'ai remplacées par des boucles de cuivre vraiment assez propres) est sur le point de faire eau de toutes parts. Je ne puis cependant aller nu-pieds ni en sabots. Il me faudra donc, pour une bonne paire de souliers à clous, pauvre

[1] *French dogs* ! expression assez usitée encore aujourd'hui parmi le peuple de Londres.
[2] En province, on appelle encore ainsi une redingote.

conseiller! au moins quatre schellings. Voilà une première et fâcheuse amputation sur ma guinée de réserve. J'ai déjà pris le parti de me lever une heure plus tard pour me passer de feu durant ces matinées brumeuses et encore froides. Maintenant, si je me couchais à la nuit tombante, à sept heures, j'économiserais sur ma chandelle de quoi payer mes souliers au bout de deux mois sans toucher à ma guinée. De plus, si j'use les draps de mon hôtesse, je laisserai reposer d'autant mes habits. Il y aura ainsi bien du temps de perdu, mais à quel travail utile me livrerais-je sans livres et sans but? *N. B.* Je me coucherai à sept heures.

Le budget (suite) — Chapitre des voies et moyens. — Un écrivain à son début

Mes économies, allongeant bien un peu la courroie, ne la rendront pas sans fin. Il est donc absolument indispensable de profiter des trois courts mois que j'ai devant moi et au bout desquels je me trouverai sans logement, sans habits et sans pain, pour m'en procurer d'autres à cette époque. Comment? *That is the question*, comme dit leur poète favori.

Je ne sais rien autre chose qu'écrire. Or, un libraire anglais est trop essentiellement patriote pour croire qu'un auteur français sache faire rien de plus que des contes de ma mère l'oie, encore faudrait-il les lui écrire en anglais, et c'est tout au plus si je sais converser couramment avec mon hôtesse qui ne m'apprendra, certainement, ni le beau langage, ni la belle prononciation *to the fashion*, comme ils disent. J'en ai bien rencontré un disposé à publier mon traité latin sur les Institutes de Justinien… moyennant que j'en ferais les frais. *Non possumus.*

Du reste, tous ces bibliopoles ont un air si rogue envers les pauvres diables qui s'adressent à eux qu'il y a de quoi décourager… qui aurait la permission de se laisser décourager. Quant à celui qui entend la pâle et hideuse famine frapper à sa porte, il faut bien qu'il ait du courage, bon gré, mal gré. Baisse donc la tête, malheureux, qui que tu sois, courbe ton épine dorsale jusqu'à ce qu'elle décrive un demi-cercle, et si ce n'est assez, jusqu'à ce qu'elle rompe devant celui qui peut te donner un morceau de pain. Tu as consumé une partie de ta vie dans des études pénibles qui t'ont brûlé le sang dans les veines et dans les artères, desséché la moelle dans les os, et lorsque tu as acquis laborieusement, au prix si coûteux d'une partie de ton existence, quelques connaissances sérieuses, le marchand à qui tu viens les offrir, capable à peine d'épeler peut-être le titre de ton livre, juge ton travail magis-

tralement; il le trouve trop profond ou trop superficiel (le mot qui se présente à son esprit). Tu lui présentes un traité de droit ou d'histoire, il aimerait mieux un poème épique (il sait que tu n'as pas fait un vers de ta vie). D'ailleurs vous n'êtes pas connu, t'observe-t-il, et il



n'y a vraiment que les livres d'auteurs connus qui se vendent. — Eh! sans doute! mais ces auteurs connus ont commencé par être inconnus eux-mêmes. Ce sont leurs ouvrages qui les ont fait connaître ou leurs prôneurs. — En avez-vous des prôneurs? C'est une autre affaire. — Non. Je suis étranger; ou bien: je débute, et, comme notre grand Corneille, je veux *ne devoir qu'à moi seul toute ma renommée.* — C'est digne d'un grand cœur, mon cher. Lorsque vous aurez réussi, nous nous reverrons.

Pauvres jeunes gens, fils d'artisans ou de laboureurs, qui pensez que parce que vous avez remporté quelques prix au collége, chaque ligne rimée ou non qui tombera de votre plume va se convertir en écus!...

Soyez plutôt maçons!.....

croyez-moi, c'est encore le plus sûr.

Les puffs.

— J'ai entendu dire que mylord Shrws... cherche un bibliothécaire. J'irai me présenter demain matin. — Pour aujourd'hui impossible.

Je viens d'apercevoir quelques petites avaries à mon habit noir, il faut d'abord les faire réparer. Voilà encore au moins un schelling à imputer sur ma guinée. — Si j'avais une aiguille et du fil, je saurais peut-être faire le nécessaire. Notre bonne mère voulait qu'au collége nous sussions pourvoir nous-mêmes à ces petits besoins qui sont toujours négligés par les serviteurs. Nos camarades se moquaient de nous quand il nous voyaient coudre un bouton, et nous, nous rougissions. Bonne et prévoyante mère! Tous les parents devraient bien vous imiter! — Mon hôtesse a manifesté son étonnement quand je lui ai demandé une aiguille et du fil. Est-ce qu'il convient à un homme comme vous, m'a-t-elle dit, avec son ton bourru, d'empêcher les pauvres gens de gagner leur vie? Voilà comme font tous ces Français, ils viennent ici nous affamer et tondraient un œuf pour empêcher un Anglais d'en avoir les cheveux. Est-ce que le voisin Walker ne paraît pas un assez bon tailleur pour raccommoder ses vieux habits à votre honneur? Je conserve les propos de la bonne femme pour me rappeler, s'il vient des temps meilleurs, à quelles avanies nous étions quelquefois exposés, à quelles petites tyrannies il fallait nous soumettre.

Le voisin Walker n'aura pas mon habit auquel on ne peut reprocher en effet que quelques petits trous faits par les vers, et quelques boutons dont l'enveloppe laisse apercevoir le bois sur les bords. Un peu d'encre dissimulera cela aisément; mais demain, quand je sortirai, j'achèterai du fil et une aiguille. — Madame Deborah, qui voit que je ne lui donne pas mon habit, me fait la moue.

J'ai vu milord Shrws... Il n'a pas de bibliothèque. C'est quelque mauvais plaisant qui a fait insérer dans un journal l'avis mensonger qui m'a coûté une course tout à l'autre extrémité de la ville. Je suis la cinquante-cinquième dupe de cette agréableplaisanterie qui se renouvelle de temps en temps à Londres sous différentes formes.

Il y a quelques mois, un autre plaisant, peut-être le même, fit annoncer ainsi qu'une vieille demoiselle fort riche cherchait un épouseur de bonne mine et sans fortune. Si grand fut le concours des aspirants, que la pauvre demoiselle, principale victime de cette mystification, se vit obligée de faire un voyage pour se mettre à l'abri des poursuivants et des quolibets que l'annonce lui attirait. — Les Anglais sont vraiment par trop facétieux quand ils s'y mettent.

La montre.

Je m'aperçois, en rentrant fort découragé, que ma montre est ar-

rêtée. — Cette fois il faudra bien me résoudre à recourir à quelque autre voisin de madame Deborah, car je n'ai aucune teinture de l'horlogerie. Toute ma science en mécanique n'a jamais été au delà de démonter et remonter une serrure. J'ai consulté, chemin faisant, un horloger, qui ne m'a pas demandé moins de six schellings : c'est beaucoup. Cependant je ne puis me passer de ma montre. — Si j'essayais! J'ai bien assez de loisir, et j'espère être assez adroit pour ne rien casser. Une petite pince à épiler peut me servir aussi de tournevis.

Ma montre étant toute démontée pièce par pièce, chacune posée avec le plus grand soin pour me rappeler l'ordre dans lequel elles devaient être replacées, madame Deborah est entrée. Vous savez donc faire des montres? me dit-elle. — Parfaitement, lui répondis-je, pour éviter quelque commentaire du genre de celui auquel mon habit avait donné lieu. C'est singulier, dit-elle entre ses dents, ces *French dogs* savent tout faire de leurs mains.

J'ai mis deux jours à défaire et refaire ma montre. Une petite vis sortie de son trou l'empêchait de marcher. Maintenant elle va très bien. J'ai sauvé encore ma guinée et je me suis découvert un talent que je ne me connaissais pas pour la mécanique. Je comprends maintenant l'organisation compliquée d'une montre comme l'inventeur lui-même.

Je suis toujours à l'affût des occupations fructueuses qui pourraient se présenter ; et dans cette grande ville de plus de deux millions d'habitants, au centre de ce pays des fortunes colossales, au milieu de ces lords désœuvrés qui s'ingénient pour échapper au spleen, pour consommer leurs immenses richesses, je m'agite en vain, moi, pour trouver un moyen honnête de gagner quelques misérables guinées, un peu de pain pour le moment où celui qui m'est encore assuré me manquera ; et ce moment accourt avec des ailes rapides. Il me prend parfois envie de douter de la bonté de Dieu, et j'ai besoin dans ces instants de relire l'histoire du saint homme Job pour me fortifier.

Le portrait

Je pensais que madame de Monteil pourrait réussir à me faire passer quelques nouvelles. Il faut y renoncer et cette privation de communication avec ma famille n'est pas la moindre de celles que j'endure. Ma chère Julie! la reverrai-je? Elle doit être si jolie! elle promettait d'être si aimable! Pauvre enfant! je veux essayer de fixer

sur le papier ton image toujours si présente à mon cœur. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt?—J'y travaille depuis deux jours. Cela ne ressemble pas encore à grand'chose. Il y a vingt-cinq ans que je n'ai tenu un crayon, et mon maître ne me donnait pas de grands éloges. N'importe. Ce que la main ne saura pas donner, le cœur l'ajoutera.

J'ai continué le portrait de ma Julie; il commence vraiment à prendre figure. Je crois que mon maître ne s'y connaissait pas.

Je ne sais ce que d'autres en diraient, et si c'est mon désir qui me fait trouver le portrait ressemblant, mais il me semble voir mon enfant lui-même, et mon cœur se serre.

Un journaliste du temps.

Voilà quinze jours passés et rien encore ! — On me dit qu'il va se faire un journal français à Londres. — J'ai rencontré à Mannheim l'homme qui doit le diriger. Cela me donne quelque espoir, quoique je n'aie pas confiance dans la loyauté de cet homme.

J'ai vu le directeur du journal français. Je ne m'étais pas trompé sur son compte. Cet homme, que je me rappelle maintenant avoir vécu d'astuce et d'intrigues, veut se faire l'agent de ce parti absurde qui prétend hâter une contre-révolution en France en poussant la république dans des excès de plus en plus atroces. Ce sauvage empirisme ne tient aucun compte des victimes. *Monstrum horrendum !* Je ne m'y associerai certainement pas. J'aimerais mieux comme Callot me couper le pouce.

Ressources inattendues. — L'horlogerie.

Madame Deborah vient de me jeter dans un grand embarras. Puisque vous savez faire des montres, m'a-t-elle dit, vous saurez bien aussi faire aller mon horloge de bois, quoique une horloge ne soit pas une montre; depuis deux jours, elle ne va plus, quoique je l'aie donnée trois fois au voisin Sydney. — Si vous voulez me la confier, dis-je modestement, je ferai de mon mieux. — Il est très probable que je ne ferai rien de bon là où un homme du métier n'a pas réussi, mais d'un côté je ne pouvais pas refuser à mon hôtesse sans achever de m'aliéner complètement ses bonnes grâces; de l'autre, mon inexpérience,

si je ne réussis pas, se trouve placée sous la sauvegarde de celle du voisin Sydney.

Il est probable que le voisin Sydney n'avait pas même pris la peine de démonter l'horloge. Je n'y ai rien vu qui dût l'empêcher de marcher, qu'un peu de crasse.

Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit.
Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? — Oui, dit l'homme.
— Or bien, je vais t'aider, dit la voix. Prend ton fouet.
— Je l'ai pris... Qu'est ceci? Mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué! . . . .

Madame Deborah est enchantée de voir aller son horloge, et encore plus de mon désintéressement, car je refuse de recevoir le prix de mon travail. N'est-ce pas un reste d'orgueil de ma part?

Décidément j'ai des dispositions innées pour l'horlogerie. Si je pouvais aussi facilement me tirer de l'ornière dans laquelle chaque jour m'embourbe de plus en plus!

Je reprends le portrait de ma fille. Cet ouvrage devient ma consolation quand le sentiment de mon malheur se présente avec trop de vivacité. Oui, c'est bien là ma Julie; c'est elle, du moins pour son père. Si je la reconnais, que m'importe ce qu'en diraient des étrangers! Vien ou madame Lebrun se moqueraient sans doute des nombreux solécismes commis par mon crayon. Permis à eux: ce n'est pas un ouvrage d'art que j'ai la prétention de faire.

Mon hôtesse, qui prend mon talent en horlogerie au sérieux, l'a prôné au voisin Walker, et le tailleur vient de m'apporter aussi son horloge. J'ai d'abord été tenté de l'envoyer promener, mais je me suis ravisé. Voisin, lui ai-je répondu, je ne travaille point de ce métier pour de l'argent, mais si je mets votre horloge en état, vous rendrez le même service à ma lévite. — *Very well*, me répondit-il, je le veux bien. Voilà donc le marché fait; mais je regarde d'un air piteux la pendule et la *redding coat*, avec la crainte que toutes deux ne demeurent dans leur état actuel. J'ai été heureux deux fois plus qu'adroit, mais la troisième....

Je suis déjà bien assez loin de la France.

Je suis allé me présenter chez un *squire* qui désire un précepteur pour son fils, un grand jeune homme étiolé, à cheveux et cils blonds, dont la figure insignifiante et le regard vague semblent accuser une intelligence d'une nullité complète; il faudrait l'accompagner dans l'Inde, où il prendra du service quand son précepteur aura réussi à en fair un *homme*, entreprise qui me paraît moins facile que be *rhabiller* une montre. Dois-je, en conscience, me charger d'une telle œuvre, et ne suis-je pas déjà assez loin de la France? Puis-je me mettre dans l'impossibilité de profiter d'un moment favorable pour y rentrer? J'ai demandé huit jours pour réfléchir, uniquement pour n'avoir pas à me reprocher trop de précipitation... Je suis donc décidé..... à rester.

Le français à mon hôtesse.

A quelques pas de ma demeure, où je revenais absorbé dans mes tristes pensées, j'ai heurté par mégarde l'enfant d'un matelot, dont la femme s'est mise à me dire des injures, en me répétant l'épithète favorite de la populace de Londres : *French dog!* Mes explications ne l'ayant pas apaisée, j'ai continué mon chemin; mais bientôt une vingtaine de mégères se sont attachées à mes pas en continuant à chanter mes louanges en *rinforzando*. On a dit bientôt que j'avais battu l'enfant, un peu plus loin, que je l'avais renversé et foulé aux pieds: si la course eût duré une rue de plus, j'aurais probablement passé pour l'avoir mangé tout cru. Par bonheur j'arrivai à la porte de mon hôtesse qui, sans savoir de quoi il s'agissait, prit d'abord mon parti, non par intérêt pour moi, mais parce que je demeurais chez elle. Pardi! lui dit une de mes assaillantes qui la connaissait apparemment, n'as-tu pas déjà tant d'égards pour ce mangeur de grenouilles [1], que tu viens aujourd'hui aboyer après nous comme un boule-dogue en fureur parce que nous lui chantons un air de notre façon. — Et qu'est-ce que ça vous fait que je le traite comme je veux? répondit bravement madame Deborah en mettant ses poings sur ses hanches; *c'est mon Français*, j'en puis faire ce qui me plaît sans que vous y mettiez le nez (je ne savais pas être devenu la propriété de mon hôtesse), et c'est pour ça que je veux que vous le respectiez comme mon chat, comme ma servante,

[1] La populace a cru longtemps en Angleterre que les Français ne se nourrissaient que de grenouilles.

comme mon balai (l'assimilation est tout-à-fait flatteuse), dont je vais



vous donner par la figure si vous ne vous retirez. Je ne sais comment aurait fini ce démêlé, moitié burlesque, moitié inquiétant, si deux constables, voyant l'attroupement, n'étaient survenus et ne l'avaient dispersé en faisant alternativement usage du bâton et du raisonnement. Le calme paraît être rétabli : c'est un bonheur pour moi, car si j'étais cité devant un juge de paix, je serais très probablement condamné, en ma qualité de Français, à une amende au-dessus de mes facultés pécuniaires, tout au moins à donner caution, ce qui ne m'embarrasserait pas moins.

Les ressources inattendues (suite). — La peinture.

Je reprends la pendule du tailleur, et je reçois une visite de madame Deborah, qui vient probablement recevoir les remercîments *de son Français ;* mais au moment où elle ouvre la bouche, elle reste muette. C'est qu'elle vient d'apercevoir pour la première fois le portrait de ma Julie. Qu'est-ce que c'est donc que ce joli chérubin ? dit-elle au bout de quelques instants. — C'est ma fille, madame Deborah. — On vient donc de vous envoyer ça ? Comment donc se fait-il que je ne l'aie pas vu apporter ?... Betty ! Betty !... — Que lui voulez-vous, à Betty ? — Je veux la gronder pour laisser entrer des choses chez moi sans me le dire. Elle laisserait aussi bien tout sortir, dévaliser ma maison.... Betty !... — Tranquillisez-vous, ma bonne hôtesse, personne n'a apporté ce portrait, c'est moi qui l'ai fait. — Vous?...



Mistress Deborah Prickly.

10

— Moi.... — Vous êtes donc sorcier pour faire un portrait de quelqu'un qui n'est pas là? C'est vrai, au fait, je suis bête! On m'a dit que tous les papistes avaient commerce avec l'antechrist. — On vous a dit une sottise, madame Deborah, que vous ferez bien de ne pas répéter davantage devant moi si vous voulez que je reste chez vous. (Je ne serais pas peu embarrassé si elle me disait : Allez-vous-en!) — Vous avez raison : on ne doit pas parler de corde dans la maison d'un pendu. C'est une manière de parler, voyez-vous, car il n'y a jamais eu de pendu dans ma maison. Mais, j'y pense, puisque vous savez si bien faire le portrait de votre fille qui est en France, est-ce que vous ne pourriez pas me faire celui de mon fils qui est à Sainte-Hélène? — Je n'ai jamais vu votre fils, madame Deborah. — Ah! c'est encore vrai : je ne dis donc que des bêtises aujourd'hui! Mais quand il reviendra?... — Volontiers. — Savez-vous qu'avec un fameux talent comme celui-là vous gagneriez beaucoup d'argent? Ça vaudrait encore mieux que de raccommoder des montres. — Vous croyez?... — Oui, oui; et tenez, il y a à deux pas d'ici miss Swinton qui va se marier, et qui, j'en suis sûre, serait bien aise de donner son portrait à son futur, si ça n'est pas trop cher, s'entend. Je vais vous l'amener.

L'avis de mistress Deborah n'était pas dépourvu de raison. M. de Monteil le sentit. Il essaya de faire le portrait de miss Swinton, y réussit et comprit qu'il avait là trouvé un moyen honorable de pourvoir à ses besoins les plus pressants. Je n'aurais jamais cru, se disait-il quelquefois, quand j'étudiais le dessin pour m'amuser, Cujas et Barthole pour me mettre en état de juger mes concitoyens à l'exemple de mes nobles ancêtres, que l'étude sérieuse me deviendrait une inutilité, et l'étude frivole une ressource dans le malheur. Cela me rappelle la fable de la goutte d'eau, qui se plaignait de n'être que goutte d'eau et devint perle. Je faisais peu de cas de ma goutte d'eau, et perle pourtant la voilà devenue.

L'expression était assez exacte. M. de Monteil, soit qu'il eût réellement des dispositions que son professeur avait méconnues, soit qu'il ne tombât que sur des gens peu connaisseurs, se vit en peu de temps pourvu d'une clientèle assez nombreuse pour le mettre en état de reprendre sa première chambre, de renouveler sa garde-robe, et de mettre de surcroît quelques guinées à part pour le moment où il serait possible de tenter un retour en France.

VII

La femme de l'émigré

Madame de Monteil, après le départ de son mari, vécut plus retirée que jamais. Elle restreignit sa maison aux deux seuls domestiques qui lui étaient strictement nécessaires, continua d'aller le dimanche à la messe tant qu'elle vit des églises ouvertes, sans se préoccuper si elles étaient desservies par des prêtres constitutionnels ou non constitutionnels.

Nous avons dit qu'elle ne voyait guère dans la religion que des formes extérieures, auxquelles elle se conformait plus par habitude que par sentiment. Lorsque les églises furent fermées, elle n'en conçut ni privation ni chagrin. Tout son christianisme se borna alors à réciter et à faire réciter à sa fille les prières du matin et du soir. Mais comme elle n'avait jamais médité sur leur texte, dont peut-être même connaissait-elle à peine la signification en français, il ne lui vint nullement dans l'esprit d'exercer davantage celui de Julie, dont l'instruction religieuse ne dépassait pas de beaucoup celle qu'on aurait pu donner à un perroquet. Il y a encore plus d'une madame de Monteil par le temps qui court, bien persuadées néanmoins qu'elles remplissent suffisamment leurs devoirs de chrétiennes et de mères de famille.

Non que la mère de Julie négligeât de lui donner de bons avis, de la reprendre de ses fautes et de l'encourager à bien faire ; mais elle ne puisait jamais ses raisonnements que dans des considérations purement humaines, c'est-à-dire dans celles qui sont certainement les moins propres à exciter les sacrifices que la vertu commande souvent, à faire taire la voix séduisante et impérieuse des passions.

Julie avait le bonheur de posséder une de ces âmes d'élite auxquelles le sentiment du bien est si naturel, qu'il faudrait faire les plus grands efforts pour l'en arracher. La jeune fille était comme une de ces plantes, véritables trésors pour les jardiniers insouciants, qui n'ont besoin que d'un peu d'air, d'eau et de soleil pour croître et développer leurs plus riches couleurs.

Madame de Monteil, nonobstant sa répugnance à s'occuper de ce qui se passait au dehors, et surtout des affaires publiques, sous le prétexte que la politique n'est point du ressort des femmes, prétexte qui révèle d'ordinaire plus de paresse d'esprit ou d'ignorance que de vraie retenue, n'avait pu demeurer entièrement étrangère aux nouvelles affligeantes qui circulaient. Si elle persistait à ne lire aucun

journal, les crieurs publics en disaient assez pour la tenir sommairement au courant. Elle savait donc que la terreur régnait sur la France, que le sang coulait de toutes parts sur les échafauds, que les émigrés étaient proscrits et leurs bien dévolus à la rapine cachée sous le nom d'intérêt public. Mais elle croyait avoir peu à craindre de ces lois. M. de Monteil, dont elle venait de recevoir la lettre, était en sûreté, quoique dans la détresse, et elle ne désespérait pas, telle était son erreur touchant l'état des choses, de trouver les moyens de lui faire passer des ressources, et même d'aller le rejoindre avec sa fille dès qu'elle aurait pu mettre ses affaires en ordre pour une longue absence. Les évènements politiques ne pouvaient pas l'atteindre, pensait-elle, puisqu'elle ne s'en occupait en aucune manière. Enfin, la presque totalité de la fortune immobilière de la maison provenant de sa dot était à l'abri des lois qui prononçaient la confiscation des biens d'émigrés.

Madame de Monteil dormait donc très paisiblement sur la foi de ces raisonnements qui, dans d'autres circonstances, auraient pu avoir quelque valeur, et la tranquillité dont on l'avait laissée jouir semblait en démontrer la justesse. Mais cela ne pouvait durer, et un mandat d'arrêt vint l'arracher à ces beaux songes.

Persuadée que son arrestation ne pouvait être que le résultat d'une erreur et que sa mise en liberté suivrait immédiatement son premier interrogatoire, madame de Monteil se rendit en prison avec son enfant, qu'on lui permit d'emmener, et les provisions de linge et d'argent nécessaires seulement pour quelques jours, bien qu'elle pensât que ces précautions seraient à peu près inutiles.

VIII

La prison.

Le premier jour se passa assez bien, le second parut long, le troisième encore plus. Madame de Monteil s'ennuyait de n'être pas interrogée par un magistrat, et faisait les plus vives réclamations auprès de ses geôliers; elle avait déjà écrit deux lettres à l'accusateur public, et se disposait à en remettre une troisième au geôlier, le plus brutal sans contredit, pensait-elle, de tous les geôliers, et qu'elle avait cherché à adoucir à l'aide de quelques louis, lorsque celui-ci, après s'être assuré que personne n'était à portée de l'entendre : As-tu donc peur, citoyenne, qu'on ne te coupe pas le cou assez vite?... Écoute un bon conseil que je vais te donner, après quoi nous serons

quittes ; car j'ai de la conscience, moi ; je veux bien recevoir ton or si tu en as encore à me donner, mais je n'en veux pas pour rien, comme font assez volontiers tous mes confrères. Si tu veux sauver ta tête, garde le silence ; tâche de te faire oublier au lieu d'appeler l'attention du citoyen accusateur sur toi. Je sais bien que je trahis mon devoir envers la république en dérobant une aristocrate, la femme d'un émigré, à la guillotine ; mais tu as une fille et j'aime les enfants, peut-être parce que je n'en ai pas. — Quel que soit votre motif, je vous remercie. Mais qu'avez-vous fait de mes autres lettres ? — J'ai allumé ma pipe avec. — Et croyez-vous ?... — Je ne crois rien. Pas d'interrogation, et surtout que personne ne s'aperçoive que j'ai eu une conversation avec toi, car je serais traité comme un aristocrate et ta fille n'aurait bientôt plus de mère.... Adieu, citoyenne.



L'affreuse vérité se révélait enfin tout entière à madame de Monteil, et cette révélation la jeta dans une stupeur profonde. Une captivité sans terme, si elle n'était tranchée par le couteau ; et pendant ce temps nulle communication avec le dehors ; aucun moyen de se procurer les adoucissements qu'on n'obtenait qu'à prix d'or ; une maison, des propriétés, de l'argent à l'abandon, pouvant tenter la fidélité des domestiques, incertains du sort de leur maîtresse ; une jeune fille à élever sous les verroux ; une double et infranchissable barrière élevée entre la femme et le mari, entre le père et l'enfant : tels étaient le présent et l'avenir qui s'offraient maintenant à ses yeux si longtemps fermés, et la lumière était d'autant plus poignante qu'elle était plus subite et imprévue.

Madame de Monteil aurait pu perdre une partie de ses inquiétudes, si elle eût su que la nation veillait, et qu'au moment même où l'on dressait l'écrou de l'accusée (accusée de quoi ?) à la prison improvisée du capitole, des agents faisaient transporter les meubles et l'argent qui lui appartenaient à la maison commune, et apposer sur les immeubles l'inscription : *Propriété nationale à vendre*, écrite en grosses lettres rouges. Quinze jours plus tard, la bande noire était occupée à démolir les unes et à morceler les autres [1].

[1] Une loi de 1792 ordonna que tous les biens des émigrés fussent vendus par petites parties, afin, est-il dit au rapport, d'attacher les habitants des campagnes à la révolution.

Dès lors, des compagnies se formèrent pour acheter les châteaux et les démolir. Ces compagnies furent surnommées la *bande noire*, parce qu'elles étaient presque entièrement composées de serruriers, de chaudronniers et autres artisans grossiers, au visage et aux mains noires. Ces spéculateurs d'un nouveau genre trouvaient toujours dans le seul débit

L'âme de madame de Monteil n'était point préparée pour lutter contre le malheur ; à peine avait-elle connu les contrariétés de la vie. L'accablement fut le premier sentiment qui s'empara d'elle, et les terribles révélations du geôlier vinrent y ajouter un effroi qui n'était combattu ou tempéré par aucun autre sentiment. La mère même ne trouvait dans la présence de sa fille aucune consolation ; elle n'y voyait qu'un nouveau motif de désespoir, en pensant que les beaux jours de l'enfance de Julie devaient se passer entre les sombres murailles d'une prison, dans la tristesse et la misère, et qu'il fallait encore faire des vœux pour que ce pitoyable état se perpétuât, puisqu'il ne pouvait guère cesser, selon toutes les apparences, que pour lancer l'innocente créature dans un monde bouleversé de fond en comble, comme une pauvre orpheline destituée de tout appui ; car qui oserait se charger de la fille d'un émigré, dont la mère aurait payé le fatal tribut à la vindicte républicaine ? [1]

Madame de Monteil, absorbée dans ces tristes réflexions et douée, d'une part, comme nous le savons, d'une humeur peu communicative, fut plusieurs jours absolument hors d'état de donner quelque attention à ce qui l'entourait. Elle eût pu voir que dans son désastre le sort l'avait assez favorisée en la plaçant dans une chambrée occupée déjà par quatre autres dames dont l'extérieur honnête lui promettait du moins qu'elle n'aurait point à supporter le spectacle et les propos auxquels elle eût pu être exposée, ainsi que sa fille, dans un autre

des matériaux de quoi couvrir deux ou trois fois le prix de leur acquisition, et la vente de l'emplacement leur ouvrait une quatrième source de bénéfices. Ils agissaient de même à l'égard des parcs et des forêts, abattant les arbres, coupant les bois, et morcelant ensuite le terrain. Ces vandales modernes, dignes enfants des dernières années du dix-huitième siècle, ont renversé plus de monuments, détruit plus de souvenirs précieux à l'histoire que n'eussent pu le faire les efforts accumulés de plusieurs siècles abandonnés à eux-mêmes. Le temps du moins laisse encore des ruines sur son passage, mais la cupidité ne fait grâce à rien.

Ce couplet d'un ancien vaudeville a parfaitement rendu la rage dévastatrice qui animait la bande noire, laquelle a malheureusement laissé bien des successeurs. Un de ses membres est censé raconter ainsi ses exploits :

J'ai démoli Chantilly,
J'ai démoli Sceaux, Choisy,
Le Rainci, Montmorency,
Et j'ai démoli Marly.
Dans l'ardeur qui me travaille,
Ne pouvant plus m'arrêter,
Je démolirais Versaille
Si je pouvais l'acheter.

Il s'en fallut de peu. La Convention délibéra sur le point de savoir si on ne le mettrait pas en vente, à charge de démolition, ainsi que les Tuileries et Notre-Dame de Paris.

[1] La sollicitude de la république avait pourvu au sort des enfants placés par elle dans de semblables conditions. Une loi philanthropique porte qu'ils seront recueillis et élevés dans les hospices destinés à recevoir les enfants abandonnés.

cabanon. Il est vrai que le bon vouloir du geôlier avait été pour beaucoup dans le choix de ce logement, et que ce bon vouloir avait été assez puissamment influencé par la vue de quelques louis, que le brave homme, dans la simplicité de son cœur de geôlier, avait la faiblesse de préférer aux assignats.

IX

Une mauvaise éducation nous isole au milieu de nos semblables.

En prison, on accueille un nouveau venu avec le même intérêt, avec la même curiosité que des voyageurs jetés sur une plage déserte reçoivent un compatriote associé par la fortune à leur destin et apportant des nouvelles du monde habité, de la patrie surtout, objet constant des rêves de la nuit et des regrets du jour. A l'arrivée de madame de Monteil, les autres détenues dont elle allait partager la chambre s'empressèrent donc autour d'elle, autant pour lui faire accueil que pour satisfaire la soif qu'elles avaient de savoir ce qui se passait dans cet univers appelé Toulouse, dont elles étaient aussi complètement séparées que si tout un océan les entourait. Mais elles en furent pour leurs frais. La nouvelle venue se tenait enfermée dans un formidable retranchement de monosyllabes d'où il était impossible de la faire sortir. Julie répondait de bien meilleure grâce aux prévenances de ces dames, touchées de son âge, de sa jolie figure et de la douceur de son caractère; mais quand elles virent que sa mère s'en montrait presque chagrine, elles prirent, avec un air de contrainte fort visible, le parti de cesser les caresses et les doux propos qu'elles se faisaient déjà un bonheur de prodiguer à l'aimable petite prisonnière.

Lorsque ses premières émotions furent passées, madame de Monteil jeta les regards sur la petite société au milieu de laquelle elle paraissait condamnée à passer une partie plus ou moins longue de son existence. Elle avait cru d'abord ne voir que des figures sinistres, des physionomies exprimant pour le moins les haines politiques, l'habitude des complots, tout ce qui constitue le conspirateur ou l'agent de conspiration. Elle ne comprenait pas encore que l'injustice gratuite qui la frappait pût s'appesantir sur d'autres. Son étonnement fut extrême en reconnaissant des femmes du grand monde et de la haute bourgeoisie, que toute la ville honorait pour leurs qualités excellentes, leur piété, leur charité; en apercevant sur leurs visages un calme de résignation, dans leurs manières, dans les occu-

pations auxquelles elles vaquaient autant par nécessité que pour se distraire, dans les petits soins qu'elles se rendaient mutuellement, une liberté d'esprit, qui contrastaient de la manière la plus frappante avec l'exaspération concentrée dont elle leur avait donné le spectacle depuis son arrivée. Madame de Monteil se demanda comment il était possible de conserver ou d'acquérir cette tranquillité de l'âme sous les verrous, lorsqu'ils pouvaient à chaque instant se tirer devant des arrêts de mort. Elle en vint à conclure que ses compagnes ignoraient le péril qui les menaçait. Déshabituée, par sa longue séquestration volontaire, de l'usage de la conversation, un peu honteuse aussi de l'accueil sauvage qu'avaient reçu les prévenances dont elle avait été l'objet, un profond embarras succéda à son premier trouble. Les autres prisonnières, qui s'étaient renfermées dans le rôle d'observatrices, s'aperçurent facilement de la révolution qui venait de s'opérer dans son esprit; elles eurent encore la bonté de faire les premiers pas pour lui faciliter la voie du rapprochement. Madame de Monteil, touchée de cette indulgence, poussée par ce besoin qu'éprouve l'âme oppressée de s'épancher dans une autre, sensible à un accueil qu'elle n'avait pas rencontré, ou plutôt qu'elle n'avait pas su se ménager à son début dans le monde, répondit convenablement aux avances qu'on lui faisait, et si ses tristes pensées ne perdaient rien de leur amertume, du moins quelquefois se trouvaient-elles par moments suspendues.

L'aiguille du cadran est lente à parcourir son cercle entre quatre murailles, où aucun écho ne retentit du bruit du dehors, où la vie du lendemain est exactement calquée sur celle de la veille. Les sujets des conversations qui rompent cette monotonie dans les premiers instants sont assez promptement épuisés quand on a fait la revue du passé et qu'on est réduit aux conjectures sur l'avenir. La pensée, bientôt rebutée des suppositions d'évènements imprévus, de miracles qui peuvent faire triompher l'innocence, ouvrir fortuitement la porte du cachot, renverser la prison de fond en comble, se laisse enfoncer dans une ornière d'où il lui est impossible de se tirer. C'est alors toujours la même idée, sans prémisses, sans suite, sans raisonnement, idée qui pèse sur l'âme comme une masse de plomb : *Quand s'ouvriront ces fatales portes?* Heureux qui, dans cet état, peut se créer, pour l'esprit ou pour les mains, une occupation capable de remplir les longues heures de la veille et les heures mille fois plus longues encore de l'insomnie! Si l'on ne conçoit point la merveilleuse patience, l'industrie obstinée de ces infortunés qui ont employé des années entières à réduire en poussière impalpable, à l'aide d'un clou, des pierres de leur cachot pour s'évader, c'est qu'on ignore l'irrésistible pouvoir qu'exercent sur un homme le besoin d'être libre, et surtout celui d'échapper à cette torture horrible de l'inoccupation

forcée et sans terme de l'esprit. L'homme qui y est condamné détournerait un fleuve, aplanirait une montagne pour s'en affranchir. C'est la nécessité d'échapper à cette torture, de communiquer d'une manière quelconque avec un être animé, quel qu'il fût, qui faisait trouver à Robinson du charme dans l'imitation de la voix humaine par son perroquet; qui a porté des prisonniers à apprivoiser des mouches, des araignées, des lézards et jusqu'à des crapauds.

Ces délassements, dus à des êtres immondes, que le premier mouvement nous porte à écraser dans une meilleure situation, ne sont-ils pas l'image des pensées auxquelles notre âme peut donner asile lorsqu'elle se trouve captive de la matière, et inoccupée des grandes idées morales, seules capables de la remplir convenablement.

X

Nécessité est mère d'industrie.

Depuis deux jours madame de Monteil était enfin en communication directe avec ses compagnes de captivité, et s'émerveillait du charme qu'elle trouvait dans ces relations. Le caractère aimable et enjoué de Julie, d'abord comprimé, avait repris sa douce vivacité, et c'est à peine si elle laissait échapper quelques plaintes décelant l'ennui, si naturel pourtant à une enfant privée du mouvement et des objets de récréation qu'une quasi-opulence multipliait autour d'elle dans la maison paternelle.

Les prisonnières, réunies sur le préau, s'entretenaient des moyens de se sauver, non pas de la prison : elles savaient bien que l'exécution d'une telle entreprise eût été audessus de leurs forces; d'ailleurs on ne parle pas de ces choses à portée de l'oreille attentive des geôliers, gens qui se figurent toujours qu'un prisonnier doit avoir pour eux un attachement à toute épreuve : nos prisonnières donc devisaient sur les moyens les plus sûrs de se sauver de l'ennui. Toutes étaient d'avis que le travail seul, un travail sérieux, était capable de produire ce précieux résultat. Madame de Monteil pensait au contraire que la lecture de romans intéressants était seule propre à faire une diversion aux tristes pensées qui semblent former l'atmosphère d'une prison, et l'on cherchait à la convaincre du contraire, lorsqu'un gardien entra sur le préau, tenant un petit paquet à l'adresse de l'une des détenues, nommée madame Millaux, dont le mari, parti comme volontaire, se battait à la frontière, tandis que sa femme

était sous les verrous, soupçonnée d'avoir donné asile pendant deux jours à un prêtre réfractaire, crime qui ne se pardonnait pas.

Des nouvelles! des nouvelles! s'écrièrent, dès qu'elles furent rentrées, toutes les dames, dont les yeux s'attachèrent avidement sur les mains de l'heureuse propriétaire du paquet, tandis qu'elle s'empressait de l'ouvrir pour satisfaire à la commune impatience et à la sienne propre. Mais ses soins furent inutiles : le paquet ne contenait que deux paires de bas, deux bobines de soie, quelques écheveaux de fil et une pelote de laine blanche. Du reste, ni lettres ni journaux : s'il y en avait eu, d'impitoyables visiteurs les avaient interceptés au passage.

Les bobines! les bobines! s'écrièrent deux prisonnières. — La pelote de laine, dit une autre. — Voyons d'abord les bas, dit la dame à qui ces objets étaient adressés.

Elle déroula donc les bas, en examina et parut en compter certains défauts avec attention. Vingt-quatre, dont *plusieurs grosses têtes*, depuis les dernières nouvelles, dit-elle d'un air consterné. Vingt-quatre en huit jours! répétèrent en chœur les prisonnières; les malheureux! peut-être nos parents, peut-être nos maris! Un lugubre silence succéda à ces exclamations.

Si nous voyions les bobines? se hasarda à dire au bout de quelques instants une voix timide. — Voyons, répondit la dame en soupirant, mais quelle apparence d'après l'état de ces bobines et de cette pelote? Les soies et la laine paraissaient avoir été rempelotées par une main inhabile qui n'avait pas même pris la peine de chercher à dissimuler sa maladresse.

Trois dames se mirent néanmoins à dégarnir les bobines et la pelote avec une prestesse singulière.

Madame de Monteil apprit pendant cette opération que les prisonnières avaient mille moyens ingénieux de correspondre avec leurs amis ou parents. Tantôt on se faisait passer une lettre dans le bouchon artistement évidé d'une bouteille pleine; tantôt c'était dans le fond d'un pot de conserve qu'on eût juré être demeuré intact depuis deux ans, dans un fruit confit, dans une pelote de fil ou de coton, dans un pain, dans l'épaisseur d'une semelle de souliers. Mais les argus, qui veillaient au guichet, savaient souvent éventer le billet caché avec tant de soin et d'adresse, et plus d'une découverte de ce genre coûta la vie à deux personnes.

Les battements de tous les cœurs demeuraient comme suspendus dans l'attente d'une découverte, pressés entre le désir d'apprendre et la crainte de savoir. L'inspection la plus minutieuse des bobines et du bouchon qui formait le noyau de la pelote ne fit rien découvrir, et les émotions qui animaient tout à l'heure toutes les physionomies s'effacèrent pour n'y plus laisser lire qu'un morne découragement. Pour

de pauvres recluses, une occasion manquée d'aspirer un peu de l'air du dehors équivaut à toute une période de leur existence perdue.

On n'a pas, observa madame de Monteil, examiné le papier qui enveloppait les écheveaux de fil.

— Madame a raison, s'écria une des prisonnières en se précipitant pour ramasser le papier gisant, froissé en boule dans un coin de la chambre.

C'était un imprimé d'une apparence assez sale. On le déplia, on le défroissa, on le regarda en tout sens : au jour, afin de voir s'il ne contenait pas quelques mots piqués avec une épingle ; à l'ombre, pour découvrir quelques légères traces de crayon. On passa de la poussière dessus ; on le chauffa à l'aide du soleil et du verre grossissant d'une paire de lunettes, dans l'espérance que quelque trace d'encre sympathique se laisserait apercevoir. Toutes ces tentatives demeurèrent pareillement sans succès et le papier fut de nouveau jeté avec une sorte de dépit et oublié [1].

XI

Ce que c'était que le morceau de papier.

Madame de Monteil voulut par curiosité savoir ce que contenait ce papier rebuté. Ce n'était rien de plus qu'une page arrachée du livre de Fénélon sur l'éducation des filles. Madame de Monteil fit à cette vue une moue comme celle qu'on peut supposer au héros de la fable :

> Moi des tanches...... moi, héron, que je fasse
> Une si pauvre chère !

En effet qu'était-ce qu'un chapitre d'un livre *fade*, écrit *par un évêque*, sur un semblable sujet, pour une femme qui depuis dix ans ne nourrissait son esprit que des romans philosophiques ou non philosophiques à la saveur *âcre*, rehaussée encore des plus fortes épices ?

Cependant le désœuvrement l'emporta sur le dédain et madame de Monteil lut ce qui suit [2] :

« L'ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuie et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides ; elle n'en peut avoir

[1] Tous ces détails, sur ce qui se passait alors dans l'intérieur des prisons, sont littéralement historiques.

[2] Nous nous sommes étonné plus d'une fois que ce livre, qui devrait être dans les mains de toutes les mères de famille, soit relativement si peu répandu. Que celles qui ne le con-

ni le goût ni l'estime; tout ce qui est sérieux lui paraît triste; tout ce qui demande une attention suivie la fatigue; la pente aux plaisirs qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie réglée et laborieuse. Dans ce premier âge, elle manque d'expérience et d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parents; elle ne connaît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que sa mère n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition, elle est exempte du travail des mains: elle ne travaillera donc que quelques heures du jour, parce qu'on dit, sans savoir pourquoi, qu'il est honnête aux femmes de travailler; mais souvent ce ne sera qu'une contenance et elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

» En cet état, que fera-t-elle? La compagnie d'une mère qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paraît toujours chargée de tous les soucis domestiques, la gêne et la rebute; elle a autour d'elle des femmes flatteuses qui, cherchant à s'insinuer par des complaisances basses et dangereuses, suivent toutes ses fantaisies, et l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien; la piété lui paraît une occupation languissante et une règle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t-elle? A rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

» Cependant voilà un grand vide qu'on ne peut espérer remplir de choses solides, il faut donc que les frivoles prennent place. Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à sa paresse, et la paresse qui est une langueur de l'âme est une source inépuisable d'ennuis. . . . . .

. . . .

» Une pauvre fille pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros: elle voudrait

naîtraient que par le titre, et à qui il inspirerait le même dédain qu'à madame de Monteil, nous permettent de leur dire, avec un estimable écrivain dont l'ouvrage vient d'être couronné par l'Académie française:

« Ce livre est le guide de la mère du pauvre comme de la mère du riche. Celle qui le suivra élèvera ses filles pour toutes les conditions. Elle pourrait la mener dans la maison d'un maître pour le servir, ou dans celle d'un homme opulent pour devenir son épouse. Tel est le charme d'une production où l'âme de l'écrivain s'est répandue tout entière, où la raison, la douceur, la bonté, respirent à chaque page, de telle sorte qu'après plus d'un siècle et demi, elle n'a pas encore vieilli; le style y a conservé sa fraîcheur et sa grâce; le fonds des idées y reste toujours le même; c'est toujours un chef-d'œuvre de raison et de délicatesse, et c'est à peine si le temps lui a enlevé un peu de l'à-propos de ces rares conseils qui tiennent à l'observation des mœurs de l'époque. Lisez ce livre excellent d'un homme divin, lisez-le souvent.... C'est l'œuvre d'un goût pur, d'un cœur plein d'amour et de charité, mais c'est surtout l'œuvre de l'expérience. » (*Conférences sur les devoirs des instituteurs primaires*, par M. Salmon, procureur du roi à Saint-Mihiel.)

vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans, toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elles de descendre de l'héroïsme jusqu'aux plus bas détails du ménage !

» Quelques-unes poussent leur curiosité encore plus loin, et se mêlent de décider sur la religion, quoiqu'elles n'en soient point capables ; mais celles qui n'ont point assez d'ouverture d'esprit pour ces curiosités en ont d'autres qui leur sont proportionnées ; elles veulent ardemment savoir ce qui se dit, ce qui se fait, une chanson, une nouvelle, une intrigue ; recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent ; elles veulent qu'on leur dise tout, et elles veulent aussi tout dire : elles sont vaines, et la vanité fait parler beaucoup : elles sont légères, et la légèreté empêche les réflexions qui feraient souvent garder le silence. »

XII

Réflexions et résolutions.

Cela est mille fois vrai, dit en soupirant madame de Monteil après avoir lu. Voilà bien ma vie de jeune fille..... et ma vie de femme ! le dégoût des choses sérieuses, le vide de l'âme, ce vide affreux qu'on veut combler à tout prix, celle-ci par de frivoles divertissements dont je me suis privée depuis mon mariage, cette autre par des lectures frivoles et absurdes qui ne remplissent ce vide que de vapeurs azurées, dorées, chatoyantes, aux formes insaisissables, changeantes, fatiguant la vue comme la pensée, et ne faisant que mieux sentir la profondeur de l'abîme au-dessus duquel elles surnagent ; d'autres..... ah ! heureusement, du moins, je n'ai pas imité ces autres. Chercher à embrasser ces vapeurs, c'est se précipiter à corps perdu dans le gouffre sur la foi d'un nuage. Ma pauvre Julie, sera-ce aussi ta vie ? Eh pourquoi cette lumière qui vient m'éclairer si subitement, me chercher comme exprès dans ce cachot, ne me servirait-elle pas à te guider dans une meilleure voie ? Vains projets qu'un jour ne suffit pas pour exécuter, et chaque jour qui se lève peut être mon dernier, si c'est le bon plaisir de nos bourreaux ! A quoi servirait d'entreprendre une tâche que, selon toute apparence, je serai obligée d'interrompre à peine commencée ? Jouis donc, ma fille, du présent, selon l'impulsion et dans l'ignorance de ton âge ! Ah ! quel présent ! et quelle jouissance pour un enfant ! Quatre murs pour séjour, un méchant lit rempli d'odieux insectes pour se reposer ; une once d'un pain noir et gluant et une ou deux cuillerées de riz ou de lentilles avariées pour nourriture :

pour récréation, une promenade dans une cour étroite, sombre et humide, entourée à trente pieds de hauteur de noires murailles; voilà pour le présent; pour l'avenir, probablement l'abandon et la misère! Eh bien! si tel peut être son destin, n'est-il pas du devoir d'une mère de l'y préparer? Commençons toujours le sillon : j'aurai peut-être encore assez de temps pour pouvoir y jeter la graine : elle germera ensuite quand et comment il plaira à Dieu, s'il ne m'est pas donné de la cultiver. Je comprends maintenant le sens de la lettre de M. de Monteil. Oui, oui, l'isolement peut vous saisir au milieu de la société, vous entourer mieux que ne fut Robinson dans son île par les flots. Il lutta durant vingt ans avec ses seules forces contre les privations et les plus rudes obstacles. On dit que l'histoire a un fond de vérité. Il est donc possible de soutenir cette lutte. Je l'essaierai dans l'intérêt de ma fille, vingt ans s'il est nécessaire, deux jours seulement si je ne puis le faire plus longtemps,

Les dames, ainsi que nous l'avons déjà dit, consacraient presque tous leurs moments au travail. Ce travail consistait à tricoter des bas



ou des chaussons, à raccommoder du linge, soit pour elles-mêmes.

soit pour d'autres prisonnières hors d'état de se livrer à ces soins. Elles avaient demandé comme une grâce au geôlier de les en charger. Celui-ci, après beaucoup de difficultés fondées sur la crainte de voir s'établir ainsi des correspondances entre les détenues, avait fini par consentir. La broderie était exclue du petit atelier comme étant trop aristocratique, et il ne fallait songer ni à dessiner ni à écrire, car on ne laissait entrer ni encre, ni papier, ni crayon dans la prison. Les livres n'y pénétraient pas davantage, non plus que les journaux. Un seul volume avait réussi à échapper à la prohibition : c'était une Imitation de Jésus-Christ dans laquelle chacune des dames à son tour faisait une lecture en particulier ou quelquefois à haute voix. Madame de Monteil ne s'expliqua point d'abord que des femmes, appartenant aux classes supérieures de la société, pussent trouver des distractions réelles dans de telles occupations, et n'y vit qu'un délassement mécanique choisi par des esprits vulgaires. Ces femmes raisonnaient pourtant assez juste, même en assez bons termes, et l'une d'entre elles, déjà sur le retour, la comtesse de Plassan, épouse d'un colonel du génie, aussi émigré, s'énonçait avec une facilité, et une élégance d'élocution, témoins irrécusables d'une éducation distinguée et d'une intelligence élevée !

Les nouvelles idées qui venaient de se faire jour dans l'esprit de madame de Monteil lui firent voir ces choses sous un aspect plus vrai. Elle sentit que le travail utile, en tournant sans cesse l'esprit vers un but certain est, à lui seul, un remède contre l'isolement, en même temps qu'il diminue les privations. Quel plus beau sujet pour l'application de ces idées que l'éducation de sa fille ! C'était aussi remplir les intentions de M. de Monteil. Mais l'entreprise était pleine de difficultés dans une prison, pour une femme qui sentait bien le peu de ressources qu'elle trouverait dans son propre fonds si longtemps négligé. Un instinct secret l'eût poussée à s'aider des conseils de madame de Plassan, mais la supériorité évidente de cette dame l'intimidait, et souvent lorsqu'elle était prête à lui faire ses confidences, un sentiment secret les arrêtait subitement.

XIII

Mystère du morceau de papier.

Madame de Monteil avait fini par se faire de la lecture des pages de Fénélon une sorte de nécessité. Les conseils de l'archevêque de Cambrai lui semblaient si excellents, qu'elle cherchait à les retenir

de mémoire, lorsqu'un jour, en les relisant pour la dixième fois, la quantité de lettres empâtées qu'offrait une impression en beaux caractères lui parut subitement singulière. La pensée lui vint machinalement alors de voir si, par hasard, ces lettres ne composeraient pas un sens quelconque, peut-être une espèce d'horoscope. Le malheur rend assez volontiers superstitieux, et le désœuvrement embrasse avidement les distractions les plus futiles.

Les premiers essais ne produisirent rien; mais quand la volonté se butte, elle devient perspicace. Madame de Monteil imagina de commencer par la fin, et de suite, quoique avec quelque peine, elle parvint à assembler ces mots : *Un inspecteur va visiter votre prison.*

Plus de doute. Le vieux papier, rejeté deux fois avec tant de dédain, avait une signification importante. La discrétion obligeait madame de Monteil de s'en tenir là pour son compte, et de remettre la pièce à madame Millaux. Cette dame continua l'expérience, et lut, après quelques instants d'étude, à ses compagnes, ce qui suit : « Un » inspecteur va visiter votre prison. A sa suite, sous l'uniforme de la » garde nationale, seront deux prêtres dévoués, qu'on laissera de » planton dans votre salle. Préparez-vous sans affectation à la célé» bration d'une messe. Peut-être aurez-vous le bonheur de commu» nier. Point d'indiscrétion. Il y va de la vie de tous. »

A cette nouvelle inattendue et presque miraculeusement découverte, les détenues tombèrent à genoux d'une mouvement spontané pour remercier Dieu. Un grand bruit de clés et de pas les obligea de se relever aussi soudainement. La porte du cabanon s'ouvrit, et un homme vêtu d'un habit rayé, porteur d'une écharpe tricolore et d'un bonnet rouge, entra suivi du concierge, d'un porte-clés et de deux espèces de coupe-jarrets en veste, en sabots, sans bas aux jambes, coiffés pareillement d'un bonnet rouge et armés d'une pique. Le commissaire posa ces deux hommes en faction aux deux côtés de la porte. L'un d'eux semblait sortir de l'atelier d'un forgeron, tant ses mains et son visage étaient noirs; sa démarche annonçait en effet un ouvrier des plus grossiers. L'autre laissait apercevoir sous son bonnet posé de travers de longs cheveux plats et gras. Le bas de sa figure était ombragé d'une barbe épaisse et inculte; son œil se cachait sous un épais sourcil. Il exhalait une forte odeur de cuir.

Dans le corridor se promenaient d'autres gardes nationaux, les uns dans un costume analogue à celui de leurs deux camarades, les autres costumés et armés un peu plus régulièrement.

L'homme à l'écharpe demanda d'un ton dur au concierge qui tenait un registre sous le bras : Quelles sont ces femmes? des aristocrates, sûrement? Le concierge répondit affirmativement et respectueusement en portant la main à son bonnet, et nomma chacune des détenues en la désignant. C'est bien! Et cet enfant, pourquoi est-il ici?

je ne le vois pas sur ton livre. — Citoyen Brutus, on n'écroue point les prisonniers de cet âge, contre lesquels il n'y a point de charge. — N'en est-ce pas une suffisante que d'être fille d'un émigré? dit le commissaire haussant les épaules avec un air d'impatience brutale. Continuons notre tournée.... Ces deux factionnaires resteront ici pour surveiller ce qui s'y passera, et m'en rendront compte. — Citoyen, il est peu d'usage que des gardes nationaux.... — Toi aussi, mon digne geôlier, tu te mêles de raisonner! La république est-elle servie ainsi par ses agents? Il faut prendre garde *à cela*, ajouta-t-il en passant la main sur la tête du concierge, et en souriant de cette joyeuse facétie qui fit frissonner celui à qui elle s'adressait.

Malgré la coïncidence de ce qui se passait avec les avis de la note mystérieuse, la physionomie des deux factionnaires annonçait si peu des ministres du seigneur, qu'il était à croire, ou qu'on s'était trop flatté, ou que les projets formés avaient été déconcertés.

XIV

Une messe dans un cachot.

L'incertitude ne dura pas longtemps. Êtes-vous prêtes, mes sœurs? dit l'homme à la longue barbe en posant sa pique contre un mur. Les détenues, reprenant leur confiance aussi subitement qu'elles l'avaient perdue, allaient répondre; madame de Plassan se hâta de les prévenir : Citoyen, dit-elle, quand vous nous aurez fait savoir à quoi nous devons être prêtes, nous pourrons vous répondre. Jusqu'alors nous ignorons entièrement ce que vous voulez dire. — Madame de Plassan a raison de se montrer défiante, reprit l'homme; ce n'est presque qu'en rougissant que nous apparaissons dans un tel costume, mais les temps nous y forcent. Je suis l'abbé de Saint-Marc et mon confrère est le jeune de la Touche qui vient d'être ordonné prêtre dans une cave par un saint évêque que vous ne reconnaîtriez pas davantage. — Nous sommes prêtes, mon père, autant qu'on peut l'être sans avoir été prévenues. (L'abbé parut surpris.) Madame Millaux a reçu un papier dont nous n'avons découvert le mystère qu'à l'instant même. — Eh bien! Dieu et votre foi suppléeront, dans ces tristes circonstances, à ce qui peut vous manquer. Celles d'entre vous qui voudront approcher du Saint-Sacrement, nous sommes prêts à les entendre dans une brève confession, car nos moments sont comptés. Pendant ce temps, les autres voudront bien disposer de leur mieux cette table pour en faire un autel. Le Dieu des cata-



Le citoyen Brutus.

16

combes agréera le saint sacrifice qui lui sera offert dans un cachot.

Les moments étaient trop précieux, en effet, pour que ceux employés à ce court colloque se fussent passés uniquement en paroles.

L'abbé de Saint-Marc avait déroulé sa grosse cravate noire, qui se trouva transformée en une espèce d'étole de la même couleur, comme s'il allait célébrer une messe des morts, ce qui pouvait se réaliser pour plusieurs des assistants ; il jeta sa veste et se trouva vêtu dessous d'une sorte d'aube. De sa poche il avait sorti un petit crucifix qu'on eût pu cacher dans la main, une petite tabatière de buis, mais doublée d'or, renfermant deux hosties déjà consacrées pour prévoir le cas où la messe n'irait pas jusqu'au moment de la consécration ; d'une autre poche, une petite fiole grande comme un dé à coudre, contenant quelques gouttes de vin.

L'abbé de la Touche se métamorphosa semblablement, et tira de dessous son gilet quelques fragments d'un livre de messe.

C'est à peu près dans cet appareil, d'une apparence presque grotesque, mais que la sublimité du motif et l'imminence du péril rendaient si touchant, que beaucoup de confesseurs de la foi réussirent à



pénétrer, durant la période la plus sanglante de la Terreur, dans les cachots les plus impénétrables, pour y porter les consolations qui empêchèrent plusieurs prisonniers de succomber au désespoir ; des forces qui permirent à d'autres de marcher au supplice avec une fer-

meté que les bourreaux eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher d'admirer [1].

Cette messe, célébrée entre quatre murailles nues, dans un coin de cette chambre encombrée de misérables grabats, dénuée de toutes les pompes de l'Église, mais entendue avec un recueillement et une ferveur qui ne se rencontrent pas toujours au pied de l'autel le plus somptueux, cette messe furtive, qui pouvait être interrompue à chaque verset par l'arrivée d'un geôlier venant chercher une proie pour le bourreau, cette messe revêtit aux yeux de celles qui y participaient un caractère de solennité au moins égal à celui des anciens et pompeux offices de la cathédrale.

Julie de Monteil n'avait pris à la cérémonie que la part qui convient à un enfant; l'abbé de Saint-Marc la fit approcher pour lui donner sa bénédiction particulière.

Les deux prêtres s'empressèrent de reprendre leur costume d'ouvriers et leurs piques et de regagner leur poste. Il était temps; déjà on entendait retentir près de la porte les pas du commissaire et de sa suite. Les factionnaires furent relevés, non sans qu'un regard farouche et scrutateur eût été jeté sur tous les recoins de la chambre. Brutus parut satisfait, car il ne laissa entendre aucun de ces sarcasmes brutaux qui semblaient lui être familiers.

La porte se referma en grondant sur ses gonds rouillés; les verrous grincèrent en glissant dans leurs gâches; l'écho du corridor répéta en s'affaiblissant le bruit des pas de la troupe qui s'éloignait, puis tout rentra dans le morne silence accoutumé.

XV

Une amie véritable.

Depuis ce jour, les relations entre madame de Monteil et ses compagnes de captivité devinrent plus intimes. Elle comprit le charme des épanchements réciproques et des conversations solides, et commença à penser qu'elle eût pu autrefois, avec peu d'efforts, prendre dans le monde le rang auquel l'appelait son union avec M. de Mon-

[1] Ce courage surprenait et importunait les assassins en chef. L'accusateur public Fouquier-Tinville, de hideuse et exécrable mémoire, craignant que ce courage, dont il ne soupçonnait pas la véritable cause, n'attirât trop d'intérêt sur les victimes, avait proposé de saigner les condamnés ou de leur donner des potions pour les affaiblir avant de les envoyer à la mort. Voyant des femmes déployer une généreuse fermeté devant le tribunal qui les condamnait : Ces effrontées, dit-il, il faut que j'aille les voir monter sur l'échafaud, dussé-je me passer de dîner, pour savoir si ce courage se soutiendra jusqu'au bout.

teil. Ces pensées, qui ne remédiaient à rien pour le passé, avaient du moins pour avantage de la disposer à mettre le jugement de sa fille à l'abri des erreurs qu'elle se reprochait aujourd'hui, si jamais il lui était permis de rentrer dans une société organisée.

Elle acquit d'autre part, en peu de temps, dans ses entretiens avec madame de Plassan, la certitude qu'un esprit naturellement élevé, soigneusement cultivé et sincèrement religieux, loin de se renfermer dans sa supériorité et de se rendre inabordable aux esprits moins heureureusement disposés, est au contraire doux, affable, bienveillant et communicatif. Elle n'hésita donc plus à faire à cette dame les aveux qui avaient été plus d'une fois sur le point de lui échapper, et madame de Plassan les reçut sans montrer aucune surprise, sans prendre ce ton important et capable que prend souvent tout à coup, dès les premiers mots lâchés, un pédant qu'on va consulter, et grâce auquel on serait maintenant tenté plutôt de le battre que d'attendre ses avis.

Ma chère amie, répondit la comtesse (veuillez accepter ce titre que mon âge me permet de vous donner sans façon), vous voyez combien il est facile à Dieu de faire sortir le bien du mal, et combien il peut nous ménager de consolations dans l'infortune. Peut-être, sans le malheur qui nous a frappées vous et moi, votre charmante fille n'eût-elle reçu qu'une de ces éducations imparfaites et décousues que vous déploriez avec tant de raison tout à l'heure, et qui offrent si peu de ressources quand arrive l'heure de l'adversité. En même temps, quel bonheur d'avoir, pour accourcir les longs moments de la captivité, pour détourner la vue de leur fin possible, l'occupation si intéressante pour une mère de former le cœur et la raison de sa fille! Si nous sommes parvenues, ces dames et moi, à tromper un peu nos ennuis, du moins à les rendre un peu moins insupportables, à l'aide d'un simple travail manuel, voyez donc quel parti vous pouvez tirer de ce travail, bien autrement préoccupant, de l'éducation de votre enfant. — Mais, disait madame de Monteil, quelles ressources puis-je avoir dans cette triste prison pour une si grande œuvre, dénuée de livres, et, je dois l'avouer, d'une instruction suffisante pour y suppléer? — Vous aurez d'abord votre propre cœur, votre propre raison, votre tendresse pour Julie. Une femme a moins besoin d'instruction que d'éducation et vous trouverez dans le fonds que je viens de vous indiquer tout ce qui vous sera nécessaire pour inspirer à votre fille le goût des vertus et le sentiment de l'ordre, qui n'est autre chose que l'application des vertus morales aux choses matérielles. Quant à ce qui est de l'instruction, nous ne sommes guère plus savantes les unes et les autres qu'il n'est permis de l'être à des femmes; Julie n'a pas besoin d'en savoir davantage, et si la mémoire de chacune de nous, prise en particulier, offre plus d'une lacune, nous la

remplirons en nous cotisant. Vous voyez bien qu'à nous toutes nous pouvons encore réussir à faire une fille passablement instruite. — Je suis à la fois reconnaissante et confuse, dit madame de Monteil en pressant avec attendrissement la main que lui tendait la comtesse. — Que parlez-vous de reconnaissance? reprit madame de Plassan; c'est nous qui vous en devrons pour avoir amené ce petit ange parmi nous, et pour consentir à ce que nous partagions avec vous des soins qui diminueront un peu l'horreur de notre situation, car nous ne pouvons, ajouta-t-elle avec un soupir, oublier où nous sommes et ce qui nous menace.

Cette réflexion, qui ne se représentait que trop souvent, termina l'entretien.

Les conseils de madame de Plassan furent suivis par madame de Monteil. Je n'aurais jamais cru, lui disait-elle, qu'il fût ainsi possible de trouver la paix de l'âme au sein d'un cachot, séparé de sa famille comme si elle n'existait plus et ayant la faux de la mort toujours suspendue sur la tête. Je ne me doutais pas des charmes que peuvent offrir les soins assidus donnés à l'éducation de ses enfants et de l'extrême facilité de cette tâche. — Ne vous abusez point sur ce dernier point, ma chère amie, répondait madame de Plassan. La tâche vous est facile parce que chez notre charmante Julie la nature a tout fait et qu'il n'y a qu'à la seconder. C'est un bonheur que bien des mères pourraient vous envier.

XVI

Terribles conséquences d'une faute d'orthographe.

Plusieurs mois s'écoulèrent assez paisiblement ainsi à l'aide des anciennes occupations que les prisonnières s'étaient créées et de celles qu'elles s'étaient distribuées pour l'éducation de Julie. Chacune rivalisait avec les autres de zèle et de bienveillance pour elle, et la petite se montrait si docile et si pleine de déférence pour ses bonnes institutrices, qu'elles en oubliaient souvent le sentiment de leur infortune. Madame de Plassan se faisait distinguer entre toutes par sa raison supérieure, l'égalité de son caractère, l'attrait aimable qu'elle savait donner à ses leçons, la tendresse toute maternelle qu'elle montrait à sa jeune écolière et dont madame de Monteil eût pu s'alarmer, si l'excellent cœur de Julie ne l'eût rassurée. Une sorte de bonheur existait dans cette prison, comparativement à ce qui se passait autre part. Celles qui l'habitaient, ne se voyant pas troublées, commen-

çaient à se flatter que les bourreaux les avaient complètement oubliées ou se contentaient de les vouer à une simple détention, après laquelle ils les rendraient à leurs familles. Il ne restait donc qu'à se résigner. On espérait même que quelque nouvelle crise ramènerait l'abbé de Saint-Marc ou quelque autre confesseur, mais cet espoir ne se réalisait pas, et aucune nouvelle du dehors ne franchissait les guichets.

Ces illusions rassurantes devaient être dissipées tout à coup d'une manière terrible : c'était le caractère de presque tout ce qui arrivait à cette époque. Un après-midi, le commissaire Brutus se présenta inopinément. Les prisonnières pâlirent instinctivement à son apparition imprévue. C'est bien ! dit-il au concierge qui l'accompagnait, et jetant les yeux sur un papier timbré du redoutable symbole du tribunal révolutionnaire : Numéro 112, la nommée Monteil, mari émigré. — Me voici, dit en se levant madame de Monteil d'une voix expirant sur ses lèvres blanchies. — Citoyen commissaire, dit le concierge, il y a ici une erreur. Voici bien la citoyenne Monteil, mais son numéro est 115, et non 112. — C'est bien, c'est bien, si l'on a fait une bévue sur le numéro, dit Brutus, le nom est exact. La citoyenne.... — C'est que nous avons sous le numéro 112 une citoyenne Montal. — Mais il est écrit ici Monteil ; il est vrai qu'on peut lire Montal.... Imbécile de greffier, qui ne sait pas former un *a* ou mettre un point sur un *i*.... — Moi, dit le concierge, je suis responsable.... — Tu as toujours peur pour ta tête comme si elle valait celle d'un ci-devant !.... mais puisqu'il y a confusion, j'emmènerai les deux détenues, dont je te donnerai récépissé. La justice, qui ne saurait se tromper, reconnaîtra bien à laquelle elle a affaire, et je te ramènerai l'autre. (Le concierge secoua la tête.) Quand je te dis que je la ramènerai. Allons, citoyenne, viens avec nous. — Et ma fille ? balbutia madame de Monteil. — Ta fille? répondit le commissaire, le tribunal ne l'a pas appelée, je ne puis la lui conduire.



Madame de Monteil, malgré la lueur d'espoir que pouvait laisser l'erreur du greffier, crut sentir que le moment suprême était arrivé pour elle, mais la tendresse maternelle lui fit sentir tout de suite qu'elle devait épargner à son enfant de déchirants adieux ; elle lui donna un baiser et jeta à madame de Plassan, en passant devant elle, un regard sublime comme le testament d'Eudamidas[1]. Madame de Plassan

[1] Tout le monde connaît, au moins par la gravure de Pène, l'admirable tableau du Poussin intitulé le Testament d'Eudamidas et ce testament sublime que nous a transmis

répondit par un autre regard non moins éloquent qui disait : J'accepte.

Aucune parole ne fut échangée. Pas une de ces bouches glacées par la terreur n'aurait pu articuler un mot, pas un de ces gosiers serrés n'eût pu laisser échapper un son. Julie seule, moins affectée parce qu'elle ne comprenait pas le péril, cria à madame de Monteil : Vous allez revenir, n'est-ce pas, maman ? Madame de Monteil fit un signe de tête, et la porte se referma sur elle.

Toutes les prisonnières se prosternèrent alors en sanglotant. Julie comprit qu'elles priaient pour sa mère et mêla ses prières et ses sanglots aux leurs, sans se douter pourtant qu'elle priait probablement sur une tombe entr'ouverte...

Brutus, comme il se l'était proposé, amenait devant le tribunal les deux infortunées dont le sort dépendait de la rectification d'un chiffre ou d'une lettre. Le tribunal venait de lever la séance et les victimes condamnées par lui montaient dans le sinistre tombereau. Brutus allait faire rentrer les deux prisonnières, dont les yeux voilés par la terreur ne voyaient rien de ce qui se passait. Par l'effet d'une horrible fatalité, l'accusateur public vint à passer. Qu'est-ce que ce gibier aristocratique que tu nous amènes si tard, citoyen Brutus ? — Citoyen, ce sont deux femmes dont le nom se ressemble, mais dont le numéro d'écrou diffère. Il n'y en a qu'une de citée. Demain, le tribunal pourra examiner plus mûrement.... — Qui se ressemble s'assemble, dit avec un sourire féroce l'accusateur public. Y a-t-il encore deux places là ?—Toujours, citoyen, dit le bourreau. —Eh bien ! qu'on les fasse profiter de l'occasion ; elles y gagneront un jour et moi deux réquisitoires [1].

L'ordre atroce fut exécuté. Personne n'osa s'y opposer. La moindre marque d'improbation n'eût pas manqué de devenir fatale à l'imprudent qui se la fût permise, et si quelqu'un des spectateurs qu'attirait constamment le départ de ces funèbres convois éprouva quelque frémissement d'horreur, il dut s'efforcer de le dissimuler [2].

Lucien : « A Aretée je lègue ma mère à nourrir et à soigner dans sa vieillesse, et à Charixène, ma fille à doter le plus richement qu'il pourra sur ses propres biens. S'il arrive quelque accident à l'un des deux, l'autre aura le legs de celui-ci avec le sien. »

[1] Nous n'affirmons pas que de semblables atrocités se soient effectivement passées à Toulouse, mais on peut beaucoup prêter à la ville qui envoya Jean Mailhe à la Convention.

Le fait de l'envoi au supplice, sans jugement, de deux individus qui portaient à peu près le même nom, a eu lieu à Paris. Un sieur Malet et un sieur Mallet se présentèrent tous deux à l'appel fatal. Le pourvoyeur du bourreau les fit monter ensemble sur la charrette en disant : Qu'importe une lettre ou un jour de plus ou de moins.

Quant à l'affreux mélange de cruauté et de facétie, on peut très bien aussi citer des équivalents.

Fouquier-Tinville ne pouvant obtenir de réponse du vieux maréchal de Mouchy, octogénaire et sourd, qu'il accusait de conspiration : Mettez, dit-il au greffier, qu'il a conspiré sourdement.

[2] A Paris, des hommes, des femmes même, qui dans leurs courses se trouvèrent inopi-

Parmi les hommes que le char emportait était le jeune abbé de la Touche, qu'on avait enfin découvert comme il cherchait à pénétrer dans un autre cachot où gisait un vieillard moribond. Pour lui, la consécration du martyre suivit de près celle de l'apostolat.

Huit jours plus tard, une réaction s'opérait à Toulouse à la réception de la nouvelle que le monstre insatiable appelé guillotine venait de dévorer à son tour le tyran sanguinaire qui lui fournit si longtemps une horrible pâture. Les prisons politiques furent ouvertes, et madame de Plassan et Julie de Monteil, devenue désormais sa fille d'adoption, quittèrent, ainsi que les autres dames avec lesquelles elles avaient passé de si tristes instants, le cachot où elles laissaient de douloureux souvenirs. On eût cherché en vain sur leurs visages, dans ce premier moment, quelque trace de cette ineffable satisfaction que ressent le prisonnier arraché à la fois au cachot et à la mort. Une longue captivité avait établi entre ces femmes un lien si intime, un échange si doux de soins et de sollicitudes, une communauté d'habitudes si précieuse, qu'elles ne les voyaient pas rompre sans quelque amertume. D'autre part, qu'allaient-elles rencontrer, au lieu de cela, dans un monde cruellement dévasté pendant leur absence?... Il est donc vrai qu'un prisonnier peut regretter son cachot!

Il fallut enfin se séparer, non sans de vives promesses de se revoir. Quelques-unes retrouvèrent des enfants, des frères, des amis, qui s'empressaient aux portes pour les accueillir, comme on voit sur un port de mer la foule se porter au débarquement du vaisseau de retour d'un périlleux voyage et qu'on sait avoir été décimé par les tempêtes et les maladies. Madame de Plassan, étrangère à Toulouse, où elle n'était établie que depuis peu de temps lorsque les évènements l'engagèrent à suivre l'émigration, ne rencontra sur le seuil du capitole qu'une vieille domestique qui se fût souvenue d'elle, et dont les transports, en revoyant son ancienne maîtresse, annonçaient un excellent cœur et un sincère attachement. Le petit cortége se mit en route, à travers les farandoles et les autres bruyants témoignages de la joie populaire [1] que madame de Plassan et Julie ne pouvaient partager. Cette joie leur serrait le cœur, et il leur semblait que toute la ville tournait et que le pavé s'arrondissait sous leurs pas, houleux comme une mer.

nément, au détour d'une rue, sur le passage du sinistre tombereau, et voulurent retourner sur leurs pas pour éviter de voir cet horrible spectacle, furent saisis par la populace, jetés sur la charrette et exécutés avec les condamnés.

[1] Dans ce premier moment, on croyait à la fin du régime révolutionnaire, et cependant Barrère, surnommé l'Anacréon de la guillotine, Collot-d'Herbois et Fouché, les deux bourreaux de Lyon, Joseph Lebon, leur émule à Arras, les Billaud-Varennes, les Tallien, vivaient encore. L'instrument de mort dévorait toujours, seulement il dévorait un peu moins à la fois et un peu moins souvent.

XVII

Pénibles découvertes.

La vieille Marine, troublée par la rapidité de la réaction qui venait de s'opérer, avait oublié, dans son empressement à courir près de sa maîtresse, un fait important : c'est que la maison où celle-ci croyait n'avoir qu'à se réinstaller avait été vendue nationalement, durant sa longue détention, à un membre du comité révolutionnaire, qui louait le plus bel appartement, se réservant seulement pour lui un petit pavillon qu'il n'habitait pas, quoiqu'il y eût fait transporter une partie des plus beaux meubles.

A cette nouvelle inattendue, madame de Plassan demeura pétrifiée ; elle n'avait plus d'asile ! Le peu de ressources pécuniaires qu'elle avait emportées lors de son arrestation était épuisé. Quelques capitaux laissés par son mari étaient demeurés entre les mains d'un négociant bien famé alors ; mais tant de gens crus honnêtes jusqu'à cette époque avaient levé le masque, qu'elle n'osait compter sur cette dernière ressource.

Il était trop tard pour faire un appel à la probité du négociant Trois femmes ne pouvaient cependant demeurer au milieu de la rue. Il fut résolu que la modeste chambre de la vieille Marine leur servirait d'abri pour cette nuit. Ce fut un nouveau sujet d'embarras pour Marine, qui se vit obligée alors d'apprendre à madame de Plassan qu'elle habitait toujours la chambre où sa maîtresse l'avait autrefois installée et où le nouveau propriétaire avait consenti à la laisser. J'ai voulu y rester, dit-elle, malgré le chagrin que me causait tout ce que je voyais, pour attendre madame quand elle sortirait de prison, afin qu'elle pût trouver du moins un visage connu à qui parler quand elle se représenterait à cette maison d'où la nation l'a si cruellement chassée. Madame de Plassan, attendrie de tant de délicatesse dans l'âme d'une simple domestique, ne put que lui serrer la main. Marine parut sentir le prix de cette simple démonstration.

C'était une nouvelle épreuve pour madame de Plassan que de rentrer dans sa maison comme une étrangère et d'y recevoir l'hospitalité dans la mansarde de sa domestique. Elle la supporta avec son courage et sa dignité accoutumée. Le grabat de Marine fut disposé pour Julie, et la comtesse et sa servante s'accommodèrent de leur mieux pour passer la nuit, la première dans un vieux fauteuil, l'autre assise sur un coffre. Avant de s'endormir, Julie pria pour sa mère, et ma-

dame de Plassan demanda à Dieu les lumières et la force d'âme dont elle allait avoir besoin dans la pénible carrière qu'elle voyait s'ouvrir devant elle.

De la fenêtre de la mansarde on découvrait le pavillon. Marine, la première debout, s'aperçut, dès qu'il fit jour, qu'on y avait fait la veille des dispositions annonçant que le propriétaire s'était enfin décidé à venir l'habiter. Cette vue était une nouvelle douleur que le zèle de la bonne Marine eût voulu épargner à sa maîtresse ; mais elle demanda en vain un stratagème à son intelligence peu active qui ne lui en fournit aucun.

Madame de Plassan vit tous les efforts de la vieille servante. Ne prends pas tant de peine, ma bonne Marine, lui dit-elle, pour me cacher ce que je ne puis ignorer. Je sais bien qu'on n'achète pas une maison pour la conserver inhabitée. — Sûrement, répondit Marine, mais ne pouvait-il encore attendre un peu? — N'est-il pas le maître? D'ailleurs, comment saurait-il que je suis ici?

Quelqu'un frappa à la porte. Mon Dieu! qui donc cela peut-il être? dit Marine; moi qui ne vois âme qui vive...— Ouvrez, dit madame de Plassan, c'est le moyen de savoir.

Une espèce de domestique ou d'*officieux*, comme on disait alors par respect pour l'égalité, se présenta. Le *citoyen* (cette locution équivalait à celles de M. le duc, M. le comte, mon maître, qui n'étaient plus d'usage), le *citoyen*, dit-il, informé que la citoyenne Plassan est ici, et n'osant la prier de recevoir sa visite dans cette chambre, désirerait l'entretenir un moment au pavillon. — J'irai, dit madame de Plassan un peu surprise, et faisant en elle-même la remarque que le *citoyen* ne manquait pas d'une certaine politesse dans ses procédés.

Madame de Plassan, en arrivant au rendez-vous, se trouva face à face..... avec le citoyen Brutus. Elle recula saisie d'horreur.

XVIII

Ce que c'était que le citoyen Brutus

L'ancien commissaire sourit avec tristesse. Je conçois parfaitement, madame, dit-il d'un ton formant le plus parfait contraste avec celui qu'il prenait dans ses inspections, le sentiment que ma vue doit vous causer: il cessera peut-être quand vous saurez que, contraint pour sauver ma vie et celle de personnes qui me sont chères à jouer le rôle d'un jacobin forcené, je ne m'y suis déterminé pourtant qu'avec la ferme résolution d'user de toute l'influence que j'allais acquérir pour

dérober à la mort le plus de victimes que je pourrais, et ménager aux autres les consolations que le malheur du temps permettrait. C'est moi qui ai conduit dans votre cachot les dignes abbés de Saint-Marc et de la Touche, après en avoir fait passer l'avis à madame Millaux. — Ah! monsieur, dit madame de Plassan, nous étions bien abusées alors sur votre compte. Mais c'est aussi vous qui... — Par pitié, madame, ne me reparlez jamais de cette horrible histoire dont vous ne connaissez pas toute l'atrocité. Profitant d'une erreur de commis, je voulais essayer par des chicanes, quoique je susse bien ce que voulait le tribunal, de différer du moins le supplice d'une victime. Plus d'une fois un court délai est devenu par mes soins une occasion de salut. Le sang enivre comme le vin et j'ai vu ceux qui se livraient à ces sanglantes orgies, qui viennent enfin de cesser, en perdre quelquefois la mémoire. Je profitais avec bonheur des moindres incidents, mais ici, un excès de férocité dont je n'avais pas encore vu d'exemple, et qu'on dit avoir eu des modèles à Paris, a fait deux victimes pour une. J'en suis souvent à me demander, surtout depuis ce moment, si le jeu dangereux que j'ai joué peut être excusé par les motifs; si le mal que j'ai empêché pèsera dans la balance à côté de celui que j'ai aidé à commettre, bien que d'autres l'eussent fait à mon refus sans hésiter. La justice qui m'est rendue par tous ceux qui me connaissent ne me suffit pas: j'ai besoin des prières de tous ceux qui me doivent quelque service; j'espère que vous et l'ange que j'ai rendue orpheline ne me refuserez pas les vôtres et que Dieu les entendra... L'émotion empêcha le commissaire de continuer.

Toute la fermeté de madame de Plassan l'abandonna à ces aveux inattendus d'un homme dont la conscience demeurait ainsi bourrelée malgré le bien qu'il avait fait au péril de sa vie. Elle pleura avec lui: c'était une sorte de pardon.

Maintenant, reprit-il après un long silence et en s'efforçant de se remettre, parlons de ce qui vous concerne personnellement. Votre maison, celle-là même où nous sommes, a été vendue nationalement: je l'ai achetée le quart de ce qu'elle vaut réellement, mais je ne suis propriétaire qu'en nom. Le véritable propriétaire c'est vous, madame. Darassus, mon beau-frère, le négociant chez qui vos fonds sont placés, ne prenant conseil que de son zèle, crut devoir, dans votre intérêt, vous conserver votre maison au prix d'un faible sacrifice. Pour sauver jusqu'aux plus minces apparences, il fut convenu que ce serait moi qui ferais l'acquisition en mon nom, mais en réalité pour vous. Si vous êtes disposée à ratifier ce qui a été fait dans cette vue, vous êtes chez vous. Si vous avez d'autres intentions, je garderai la maison et je vous tiendrai compte de la différence du prix. Mon beau-frère est tout prêt, d'ailleurs, à se libérer envers vous, sinon du capital qu'il reste vous devoir, les rentrées ne se font pas assez facilement

pour cela, mais des intérêts qui sont échus depuis dix-huit mois. — Tant de noblesse et de délicatesse dans vos procédés et dans ceux de M. Darassus, dit madame de Plassan, me touchent encore plus qu'elles ne vous honorent. Je manquerais moi-même à la délicatesse par laquelle je dois répondre à la vôtre, à la confiance qui doit en être le gage, si je ne m'en rapportais aveuglément à vous du soin de décider ce qui peut le mieux convenir à ma position, par un temps et au milieu d'une société bouleversée, auxquels mon éducation ne m'a pas préparée. — Nous avons, mon beau-frère et moi, madame, prévu cette question; nous l'avons mûrement examinée, et nous croyons, connaissant les charges que votre amitié et votre dévouement pour la fille d'une malheureuse amie vous ont fait contracter, devoir vous conseiller d'accepter l'offre que je vous ai faite pour votre maison: elle rapporte trop peu pour vous assurer une existence convenable. Le titre de propriétaire pourrait vous exposer, car il n'est pas sûr que la tranquillité publique soit rétablie d'une manière inaltérable [1]. Le capital qui vous reviendra, réuni à celui que Darassus a entre les mains, vous assurera un revenu assez raisonnable. La maison de mon beau-frère est solide et ne doit vous inspirer aucune crainte. — Je n'en ai point, monsieur, dit madame de Plassan. Tout est convenu entre nous: il en sera comme vous dites. Mais je n'ose croire que les biens de ma fille de cœur, de mademoiselle de Monteil, soient tombés entre les mains d'hommes aussi loyaux, aussi désintéressés. — Vous jugez bien, madame; c'est la bande noire qui a fait l'acquisition de l'hôtel: il est démoli complètement et le terrain, divisé par petits lots, a été revendu presque aussitôt. Les terres, pareillement morcelées, appartiennent aujourd'hui à je ne sais combien de propriétaires indivis, qui déjà se querellent entre eux pour effectuer le partage. Il est probable qu'ils finiront par revendre faute de pouvoir s'accorder. Bien que le relâchement du régime atroce qui pesait sur la France tende à faire renaître quelque confiance, on pourrait encore racheter ces propriétés à vil prix. Il faudrait pour cela se tenir aux aguets, et nous y veillerons si vous nous y autorisez.

XIX

Nouvelles infortunes.

Madame de Plassan se retira, l'esprit agité des sentiments les plus divers. Elle ne pouvait refuser son estime et sa reconnaissance au beau-

[1] Après la mort de Robespierre, le tribunal révolutionnaire fut réorganisé, mais c'était

frère de Darassus, à l'homme qui avait pris soin de ses intérêts comme s'ils eussent été les siens à lui-même, à l'homme qui, au péril de sa vie, avait sauvé celle de plusieurs de ses concitoyens et ménagé aux autres des consolations si précieuses. Cependant elle ne pouvait s'empêcher non plus de voir en lui le farouche commissaire Brutus qui avait mené madame de Monteil au supplice, quoique avec l'intention d'essayer de la sauver: tant il est vrai que celui qui met les pieds dans le sang doit toujours s'attendre à y glisser.

On a bientôt arrangé son existence sur l'échelle d'une médiocre aisance. L'exemption des embarras qui suivent une grande fortune est une des jouissances réelles de la médiocrité, pourvu qu'elle soit un peu dorée : *aurea mediocritas*, et qu'on ne retombe pas dans ceux de la détresse, car ceux-là ne sont pas seulement fatigants, ils sont pénibles.

Madame de Plassan, tout en faisant avec la sagesse que nous lui connaissons ses dispositions pour accommoder les besoins de son nouveau ménage au petit revenu échappé au naufrage, n'avait pas perdu de vue les intérêts de Julie. M. Darassus fut chargé par elle, dès le premier jour, d'écrire à Beaucaire pour informer le père de madame de Monteil du triste sort de sa fille et de sa petite-fille. La réponse se fit attendre et révéla de nouvelles calamités.

M. Dacosta, imbu de la lecture des philosophes du temps, n'avait vu, comme beaucoup d'honnêtes gens, dans la révolution, que la réforme de *vieux abus* contre lesquels des millions de voix s'élevaient. Chacun flétrissait de cette épithète surtout ce qui le choquait personnellement.

Pour M. Dacosta, par exemple, les abus c'était l'obligation de rendre le pain bénit à l'église un jour de l'année, c'était la nécessité de céder le pas à un duc et pair. Il déclamait donc, par philosophie, contre l'intolérance du bedeau, qui venait à point nommé, précédé du suisse et flanqué de deux enfants de chœur, lui offrir le chanteau accompagné de l'invitation du curé; par un juste sentiment de sa dignité d'homme libre, contre les distinctions sociales.

Quand il vit, un peu plus tard, qu'à l'*arrogance hautaine* des nobles succédait l'arrogance sanguinaire des sans-culottes, et qu'il était moins libre encore de se dérober aux cérémonies du culte de la Raison qu'aux compliments intéressés du bedeau de Notre-Dame-de-Pommier, il éprouva quelque désenchantement et se montra un peu moins ardent propagateur des nouvelles doctrines. On le signala alors à la société populaire comme un *modéré;* or, le *modérantisme* était plus

toujours le même tribunal révolutionnaire. Les *fournées quotidiennes* de quinze, vingt et jusqu'à quarante victimes avaient cessé; les exécutions n'avaient plus lieu chaque jour et ne frappaient plus que trois ou quatre têtes. Le sang coulait moins, mais il coulait toujours.

détesté encore des jacobins que le royalisme. Ce fut en faveur des modérés qu'on inventa cette qualification : *suspect d'être suspect*, désignation étrange qui ne conduisait pas moins sûrement en prison, c'est-à-dire à l'échafaud, que celle de *contre-révolutionnaire*.

M. Dacosta, qui, au moment où commencèrent les mauvais jours de la Convention, avait écrit à sa fille pour l'engager à venir se fixer près de lui durant l'absence de M. de Monteil, la félicita alors d'avoir pris la résolution de demeurer à Toulouse pour veiller directement à ses intérêts et à ceux de sa famille. Il fut incarcéré et, comme il arrivait souvent dans un temps de désordre, quelquefois non sans dessein, écroué sous un nom qui n'était pas le sien. Il en résulta que son absence fut considérée comme un fait d'émigration, que ses biens furent mis sous le séquestre et vendus, et que, quand il sortit de prison, il se vit complètement ruiné. Cet évènement le frappa si violemment qu'au bout de peu de jours il était tombé dans un état d'imbécillité absolue, et que personne ne le réclamant, car l'égoïsme le plus dur était devenu le sentiment presque général après tant de calamités, la police avait été obligée de le déposer dans un hospice.

Nous dirons, pour achever de suite son histoire, que toutes les démarches faites ultérieurement pour obtenir sa radiation de la liste des émigrés furent inutiles, parce qu'on alléguait que l'écrou de la prison fait sous un nom autre que le sien ne prouvait nullement l'identité, et qu'on refusait en même temps d'admettre les témoignages des codétenus comme suspects de collusion. D'ailleurs le fait eût-il été reconnu, le résultat eût été à peu près le même. Les ventes des biens nationaux étaient inviolables. Un décret même interdisait formellement l'appel de tout jugement prononçant confiscation de biens d'émigrés. Les voleurs n'aiment pas que les volés se plaignent.

XX

Encore des malheurs.

M. Dacosta mourut de misère et d'abandon dans l'hospice au bout de deux ans.

Julie de Monteil avait encore quelques parents paternels et maternels aux deuxième et troisième degrés. On ne put obtenir des uns que des assurances de regret et des doléances sur leur propre sort ; les autres ne répondirent pas. Madame de Plassan, demeurée ainsi la seule protectrice de Julie, ne songea plus qu'à en remplir les nobles fonctions. La jeune fille, née d'un sang noble et dans un état voisin

de l'opulence, se trouvait, par l'effet du niveau révolutionnaire passé sur sa famille et sur sa fortune, abaissée au degré du prolétaire qui n'a plus d'autre recommandation sociale que ses vertus personnelles, d'autres ressources que le travail journalier de ses mains. Son éducation, qu'il s'agissait d'achever, devait donc être dirigée d'après ce point de départ. Madame de Plassan, tout en cultivant les heureuses qualités du cœur de sa pupille, et sans négliger les ornements de l'esprit, s'attachait principalement à inspirer à Julie le goût du travail manuel, et à l'accoutumer à l'idée que c'était ce travail seul qui pouvait un jour lui tenir lieu de parents et de fortune, qu'elle ne devait compter que sur elle-même, et que peut-être, si le bonheur lui ramenait un jour son père, dont le destin était ignoré, loin d'en recevoir quelque secours, elle pourrait être obligée de lui prêter le sien. Pour lui donner l'exemple, elle partageait ses travaux avec autant d'ardeur que si elle-même n'avait compté pour vivre que sur leur produit.

C'est pendant que leurs mains étaient occupées à coudre ou à broder qu'avaient lieu les leçons ou plutôt les entretiens sur l'histoire, sur la géographie, surtout sur la piété, que madame de Plassan s'efforçait d'entretenir dans l'âme de sa pupille comme un devoir envers le créateur, comme le seul principe de toutes les vertus, comme l'appui le plus solide dans les agitations de la vie. On ne pouvait, sans attendrissement, voir la tendre sollicitude de cette femme respectable pour cette jeune orpheline si cruellement maltraitée par le sort, si heureusement douée par la nature; le dévouement, la tendresse vraiment filiale par laquelle la jeune fille marquait sa reconnaissance.

Un an s'était écoulé ainsi, lorsque des bruits sourds annoncèrent que les émigrés réfugiés en Angleterre préparaient une descente sur les côtes de la Bretagne. Cette descente eut lieu, en effet, peu de temps après, à Quiberon. On sait quels incidents la signalèrent, incidents funestes qui soulevèrent de toutes parts contre l'Angleterre des accusations dont elle ne s'est pas encore bien lavée. On sait aussi comment les émigrés, commandés par Sombreuil, crurent se rendre par capitulation; comment, malgré les généreux efforts de Hoche, trop magnanime pour ne pas respecter le sang d'un ennemi vaincu, la Convention, demeurée implacable, ordonna que tous ces malheureux fussent exécutés militairement [1].

Madame de Plassan ne pouvait demeurer indifférente à ces tragiques évènements. La profession, le rang, les principes de son mari ne lui permettaient pas de douter qu'il se fût trouvé engagé à prendre

[1] La commission assemblée à Auray pour les condamner, répudiant ce sanglant mandat, se déclara dissoute et fut remplacée par une commission composée d'étrangers. Le général en chef Hoche, ne pouvant s'associer à ces horreurs qu'il n'avait pas le pouvoir d'empêcher, s'absenta pour aller repousser les Anglais qui menaçaient Saint-Malo.

part à l'expédition. Il était donc probable qu'il avait péri sous la mitraille des vaisseaux anglais, sinon sous celle des canons républicains. Elle acquit en effet plus tard la conviction qu'il était tombé aux côtés de Sombreuil, dans la plaine d'Auray, au lieu appelé depuis le *Champ des martyrs,* où le voyageur voit s'élever aujourd'hui un monument funèbre consacré à la mémoire de ces Français égorgés par d'autres Français, déplorable fruit des discordes civiles !

Ce dernier malheur, qui aurait accablé une âme moins forte, trouva madame de Plassan, comme tous ceux qui l'avaient précédé, résignée à la volonté de Dieu. Elle concentra sa douleur en elle-même pour éviter de la faire partager à sa chère Julie, qui formait désormais toute sa famille, et à laquelle elle pouvait se consacrer entièrement et assurer sa très modeste fortune. Elle le croyait du moins : mille expériences sur l'incertitude des évènements ne suffisent pas toujours pour avertir de se tenir en garde.

La maison de banque de M. Darassus avait été fortement ébranlée par la loi sur le *maximum* et par les remboursements en assignats [1]. La banqueroute des deux tiers de la dette publique acheva de l'écraser. Obligé de déclarer sa faillite, M. Darassus prouva facilement que son désastre ne pouvait lui être imputé, et ses créanciers eurent un chagrin de plus, celui de voir un homme estimable ruiné avec eux et peut-être plus malheureux qu'eux.

XXI

Résignation, courage, délicatesse.

La résignation chrétienne de madame de Plassan sembla prête à l'abandonner à ce dernier coup d'une fortune si constante à la persécuter. Elle se demanda avec effroi ce qu'elle allait devenir et surtout ce que deviendrait Julie, si jeune, si belle, si pure, si peu faite pour vivre au milieu d'une société tellement démoralisée par le régime auquel elle venait d'échapper toute mutilée et pantelante, qu'elle ne savait jouir du calme revenu après de si terribles orages qu'en noyant

[1] Au 1er décembre 1795, le louis d'or de vingt-quatre livres en valait trois mille cinquante en assignats que personne ne pouvait refuser de recevoir. Le gouvernement avait, il est vrai, établi une *échelle de dépréciation* formant un cours forcé, auquel il faisait lui-même ses paiements. Mais ce cours, comme on devait l'attendre d'un gouvernement banqueroutier, était bien supérieur à la valeur pour laquelle les assignats étaient reçus dans les transactions ordinaires. Les marchands avaient deux prix : l'un pour l'acheteur qui payait en numéraire, l'autre pour celui qui payait en assignats au cours forcé.

ses souvenirs dans les plus étranges désordres. Il fallut dès lors renoncer à toutes ces petites commodités, à toutes ces petites satisfactions qu'une demi-aisance, entretenue par un travail actif, permet de se procurer. Le travail devenait l'unique ressource, et l'on sait combien celui de deux femmes, l'une âgée, l'autre à peine sortie de l'enfance, est peu productif. C'était plus pour Julie que pour elle-même que madame de Plassan souffrait des privations qu'il fallait s'imposer, et Julie, de son côté, multipliait ses soins, ses attentions, son activité, pour en épargner quelqu'une à madame de Plassan. En dehors du travail opiniâtre journalier, elle trouvait les moyens de faire une multitude de petites choses qu'elle savait flatter les goûts de sa bonne mère. Depuis longtemps ces doux noms de mère et de fille leur étaient devenus familiers. Elle brodait en cachette un mouchoir, un fichu, un bonnet pour madame de Plassan. Connaissant son goût pour les fleurs, mais sachant en même temps que leurs odeurs l'incommodaient, que d'autre part l'entretien des fleurs eût entraîné une dépense que le budget parcimonieux de la maison ne pouvait supporter, elle apprit d'elle-même à faire des fleurs de papier, imitées si parfaitement qu'à la vue une abeille eût pu s'y méprendre. On peut penser quel fut le bonheur de Julie lorsque madame de Plassan, en se levant le jour de sa fête, aperçut sur sa cheminée deux magnifiques bouquets composés des fleurs qu'elle aimait.

C'étaient fréquemment quelques nouvelles surprises, et l'on n'aurait pu savoir qui était la plus heureuse de celle qui les recevait ou de celle qui les donnait. Il n'est besoin de dire que ces attentions de Julie pour procurer à sa mère adoptive ce qui lui était agréable ne la détournaient point du nécessaire. Madame de Plassan n'avait jamais à songer à ces menus détails de ménage et de garde-robe qui prennent tant de moments à qui ne sait les régler. Il semblait que Julie eût à ses ordres un de ces lutins auxquels les contes populaires attribuent la fantaisie étrange de venir pendant la nuit faire la besogne de certains domestiques paresseux. Madame de Plassan demandait à Julie comment elle pouvait suffire à tant de soins, et trouver même tant de ressources dans son seul désir pour faire une infinité de choses qu'elle n'avait jamais apprises. Ma bonne maman, dit-elle, je me suis souvent figuré, depuis mon enfance, que je serais un jour jetée comme Robinson dans une île déserte, et mon esprit s'exerçait, dans ses moments de loisir, à imaginer comment je ferais pour me tirer d'embarras et pourvoir à mes besoins. Dans les premiers temps, je me voyais forte comme Samson et ce n'était rien pour moi que de tailler des planches dans un gros arbre. Plus tard, la raison m'apprit que les forces d'une femme ne sont pas celles d'un géant, qu'elle succomberait infailliblement dans une pareille lutte, où pas une probablement ne s'est trouvée engagée, mais que cette activité de l'esprit et de



Julie de Monteil.

l'imagination, cette adresse des mains, pouvaient s'exercer dans des situations plus réelles, plus à la portée des forces d'une femme, et peut-être non moins critiques, quoique sous d'autres formes. L'éducation de la prison et celle de la détresse sont venues fortifier et développer ces pensées et me donner l'occasion de les mettre en action. Si je suis heureuse qu'elles me soient venues, je le suis encore bien plus, chère maman, dit-elle en baisant les mains de madame de Plassan, en voyant qu'elles ont pu me fournir les moyens de vous empêcher quelquefois de trop vous apercevoir des privations que la mauvaise fortune ne vous impose encore que trop souvent.

Madame de Plassan admirait avec attendrissement cette sagacité précoce d'une jeune fille, et davantage peut-être cette gaîté douce et affectueuse qui semblait n'éprouver aucune altération, malgré les brisements répétés que son cœur devait éprouver, malgré l'austérité d'une vie toute retirée et laborieuse à l'excès. Mais un jour elle surprit Julie versant des larmes qu'elle n'eut pas le temps de dérober. Tout lui fut expliqué alors. Cette égalité de l'âme n'existait pas, cette gaîté était toute factice. Ce qu'elle avait pris pour de la résignation paisible était tout simplement un profond et tendre dévouement. Cette découverte ne pouvait rien ajouter à l'affection que madame de Plassan avait vouée à sa charmante pupille, mais elle devint pour elle une nouvelle source d'affliction. On est plus malheureux du malheur de ceux qu'on aime que du sien propre.

XXII

Lueur d'espoir.

Le Directoire avait succédé à la Convention. Quoique les lois contre les émigrés n'eussent rien perdu de leur rigueur, le nouveau gouvernement se montrait assez tolérant à l'égard de ceux qui n'avaient pas pris les armes. L'Angleterre et la France essayaient de se rapprocher. Des conférences se tenaient à Lille entre des envoyés des deux pays et l'on crut un moment à la paix. Madame de Plassan avait profité de ces circonstances pour faire prendre des renseignements à Londres sur le compte de M. de Monteil. Cette commission était difficile, car tous les papiers de madame de Monteil avaient été égarés ou brûlés lorsque les agents spoliateurs s'emparèrent de sa maison. Julie ignorait absolument l'adresse de son père. Il fallait se confier au hasard et à l'intelligence des personnes à qui madame de Plassan écrivait. Leurs recherches, faites peut-être un peu négligemment, ne produisirent aucune lumière.

L'ancien commissaire Brutus, qui s'était empressé de reprendre son nom de Dupuech dès que la dissolution de la société des *frères et amis* lui permit de le faire sans danger, n'oubliait pas plus la part involontaire et toutefois si funeste qu'il avait prise aux malheurs de la famille de Monteil que madame de Plassan n'avait oublié sa généreuse conduite et ses remords. Il venait quelquefois s'informer des nouvelles de cette dame et de sa pupille, qu'il ne rencontrait jamais sans éprouver une vive émotion, leur donnait les conseils que leur position pouvait exiger et que son expérience dans les affaires rendait précieux ; il savait ainsi toute l'inutilité des recherches faites à Londres pour découvrir M. de Monteil.

Je ne comprends pas, leur dit-il un jour, qu'on n'ait pu parvenir, avec un peu de bonne volonté, à se mettre sur les traces d'un Français du rang de M. de Monteil, qui doit être demeuré en relation avec ses compatriotes les plus distingués, encore moins qu'il ait gardé un silence si persévérant malgré la facilité actuelle des communications. Il y a là quelque chose qui mérite d'être éclairci, qui ne peut l'être que par un homme parfaitement dévoué que les fatigues et les difficultés ne rebutent pas, et connaissant assez la carte et les habitudes de Londres pour les simplifier. — Et où pourrions-nous espérer de rencontrer cet homme? dit madame de Plassan. — Ici même, si vous voulez, répondit Dupuech. Je pars dès demain pour l'Angleterre si vous êtes assez bonne pour m'accorder l'honorable, la sainte mission de rendre un père à sa fille. Ce voyage, ajouta-t-il d'une voix émue et comme pour prévenir une objection, me fera du bien!

Madame de Plassan n'éleva pas cette objection, et Julie, tout entière au désir de revoir son père, ne se demanda point si la main qui s'offrait pour le ramener ne portait point une tache incompatible avec cette mission.

XXIII

Mauvais succès.

Dupuech partit donc. Un mois entier fut employé par lui à chercher, parmi les nobles émigrés qui se trouvaient encore à Londres, des traces de l'ancien conseiller au parlement de Toulouse. Depuis plusieurs années on n'avait plus entendu parler de lui.

Les présages de paix entre la France et l'Angleterre s'affaiblissaient de jour en jour. Il pouvait devenir dangereux de demeurer davantage. Dupuech se disposait donc à repasser le détroit et faisait ses adieux à un négociant, ancien correspondant de Dartigues, lorsque

ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur un portrait de jeune fille, au pastel, appendu au mur : il crut y apercevoir la signature *De Monteil*. Voilà, dit-il, un peintre qui porte exactement le nom de la personne que je cherche inutilement depuis un mois. — C'est aussi un Français, répondit le négociant, mais son nom ne ressemble pas à celui que vous m'avez dit. On en vint aux explications, et il fut reconnu que, grâce à la transformation imposée au nom de Monteil par la prononciation anglaise, Dupuech avait pu se trouver maintes fois dérouté dans ses recherches à l'instant le plus favorable. Il ne lui vint pas dans l'idée, au reste, que le peintre et l'ancien conseiller pussent être une même personne ; rien ne l'y avait préparé ; néanmoins, par un vague espoir que la similitude des noms aurait pu concourir à établir quelques rapports entre les individus, il prit l'adresse du peintre et arriva ainsi chez mistress Deborah Prickly pour apprendre, au milieu d'un flux de paroles plus ou moins étrangères au sujet, que, depuis un mois, M. de Monteil était parti, à tous risques et périls, pour la France.

M. de Monteil avait été assez heureux pour se procurer à prix d'or un passeport qui le faisait passer pour Anglais et attaché à la suite de lord Malmesbury, ministre plénipotentiaire du cabinet de Saint-James auprès du Directoire. Il arriva donc sans embarras à Lille et de là à Paris, mais il devenait plus difficile de gagner Toulouse sous ce déguisement. Quelques nouveaux sacrifices d'argent lui procurèrent un nouveau passeport, et il monta enfin dans une diligence dont l'impériale portait, suivant l'usage du temps, quatre gendarmes, la carabine chargée, pour la protéger contre les voleurs. On ne voyageait pas autrement alors, et souvent les escortes, dont le nombre variait à raison de la valeur du chargement de la voiture, ne suffisaient pas pour amener les voyageurs sains et saufs et non dépouillés à leur destination.

XXIV

Le retour de l'émigré.

M. de Monteil put enfin serrer sa fille sur son cœur et payer à madame de Plassan le tribut d'une douloureuse reconnaissance. Il apprit aussi l'histoire à la fois funeste et honorable de Dupuech, sut le plaindre et l'admirer.

On conçoit mieux qu'on ne les exprime les transports que durent éprouver le père et la fille en se pressant mutuellement dans leurs

bras. M. de Monteil ne pouvait se lasser de regarder Julie, d'admirer sa beauté, et il admirait plus encore son caractère quand madame de Plassan lui faisait connaître tout ce qu'il renfermait de douceur, de courage, de résignation, de dévouement, de tendresse. Julie, à son tour, ne se lassait point de faire l'éloge le plus vif et le plus sincère des vertus et de la bonté de sa mère adoptive, et M. de Monteil remerciait Dieu sans cesse d'avoir donné un pareil cœur et une pareille protectrice à la pauvre orpheline.

Son retour ne ramenait point la prospérité dans le petit ménage; le peu qu'il avait conservé de ses économies, après les brèches faites par le voyage à son modique trésor, ne suffisait qu'à peine à couvrir l'excédant de dépense occasioné par sa présence. Le travail manuel des deux femmes ne se ralentit donc pas, et M. de Monteil, qui avait subi pour lui, sans se plaindre, une semblable nécessité, ne pouvait, sans affliction, voir sa fille condamnée à ce labeur sans relâche et sans distractions, à ces veilles pénibles, aussi peu compatibles avec sa constitution délicate qu'avec sa naissance et la fortune qui semblait lui être destinée.

Pour lui, rentré enfin dans sa patrie, entouré d'une population dont il était connu, il n'avait plus à songer à la peinture de portraits, dans laquelle il s'avouait consciencieusement n'avoir jamais excellé. Il se rendait assez de justice pour attribuer ses succès en Angleterre à la clientèle un peu vulgaire dans laquelle il avait su se tenir renfermé et dont le peu de goût pouvait se contenter facilement. En France, une autre carrière s'ouvrait devant lui, celle du barreau, où chacun alors était admis sous le titre d'*homme de loi*, ou de *défenseur officieux*, les lois égalitaires de la république ayant supprimé les avocats et les procureurs. Ses profondes connaissances en jurisprudence, le souvenir de ses anciennes fonctions, ne pouvaient manquer de lui amener de nombreux clients, mais il fallait avant tout obtenir sa radiation de la liste des émigrés. Il y parvint assez facilement en prouvant qu'il n'avait jamais combattu contre son pays.

Il restait à s'occuper des intérêts de Julie. Le dévouement de Dupuech ne se démentit pas dans cette circonstance. Il eut le courage de raconter publiquement le triste évènement auquel il avait pris part. Quelques documents, que la mauvaise volonté des précédents administrateurs n'avait pas permis de rechercher, se découvrirent, et l'erreur commise à l'égard des biens de madame de Monteil fut constatée d'autant plus opportunément que, les acquéreurs de la plus grande partie de ces biens étant tombés en déchéance, ces biens, *rentrés dans la main de la nation*, purent être restitués à leur propriétaire légitime.

Les prévisions de M. de Monteil s'accomplissaient d'ailleurs; son cabinet était fréquenté, et, après tant de calamités, une sorte de bon-

heur semblait renaître pour ces trois personnes qui en étaient si dignes. Un nouveau gouvernement, régulier et ferme, tendait à rétablir l'ordre dans la société si longtemps bouleversée, et, s'il ne satisfaisait pas les vœux des amis de l'ancienne monarchie, dont il semblait détruire à jamais toutes les espérances, ceux d'entre eux qui faisaient passer le salut du pays avant tout ne pouvaient s'empêcher de louer du moins le nouveau pouvoir d'opposer une barrière formidable au retour des horreurs dont ils avaient été les témoins ou les victimes.

XXV

Les vertus récompensées.

Madame de Plassan n'avait pas cessé d'être une tendre et vigilante mère pour Julie. M. de Monteil, touché de tant de tendresse et de dévouement, crut devoir consacrer par un titre réel le lien qui unissait cette femme vertueuse à sa fille. Madame de Plassan devint donc madame de Monteil, et Julie l'accompagna à l'autel avec des larmes de bonheur.

Un matin, Dupuech se présenta, vêtu de deuil, chez M. de Monteil. Je viens, lui dit-il, de perdre ma sœur, madame Darassus. Avec elle s'est éteinte toute ma famille. Ma fortune, dont il était de mon devoir de lui réserver la meilleure part après le malheur immérité arrivé à son mari, va demeurer tout entière à mon fils, ou plutôt au fils de ma femme. Vous savez que, ancien commis de M. T....., l'un des principaux fabricants du pays, j'ai épousé, durant la Terreur, sa fille, dont le mari avait été guillotiné l'année précédente, pour la sauver elle-même. J'ai adopté son enfant. C'est maintenant un jeune homme plein d'excellentes qualités, qui a adopté la carrière des armes, et qui s'y distingue assez pour avoir été décoré par le premier consul lui-même sur le champ de bataille. Un nom estimé, quoique sans illustration nobiliaire, des vertus, de la fortune, sont ce que je viens vous offrir pour mademoiselle de Monteil si vous jugez tout cela suffisant pour une personne si accomplie.... et si vous ne croyez pas que la main qui vous l'offre....

M. de Monteil se hâta d'interrompre Dupuech. Je connais, lui dit-il, le jeune homme, c'est vous dire que je l'apprécie. Il fut un temps où les préjugés de caste auraient pu m'arrêter. Si votre beau-fils n'est pas né noble, il mérite de le devenir. Peut-on exiger plus, après un temps qui s'est si bien chargé de nous enseigner la vanité des distinctions humaines? J'accepte pour ma fille... si Julie ratifie.

Il est probable que la ratification n'éprouva pas de grandes difficultés, puisque, quelques mois après cette conversation, mademoiselle de Monteil, agenouillée devant l'autel de la cathédrale, aux côtés d'un bel officier, recevait la bénédiction nuptiale en présence de presque toute la population de Toulouse.

Julie, devenue plus tard la comtesse de T......, était, il y a vingt ans, la plus belle, et, ce qui vaut mieux encore, la plus vertueuse femme de sa ville natale. Son mari, parvenu au grade de lieutenant général et de grand officier de la Légion-d'Honneur, siégeait à la Chambre des pairs. Ils possédaient de beaux enfants que madame Monteil avait eu la satisfaction de bénir avant d'aller recevoir au ciel le prix de ses rares vertus. M. de Monteil présidait la Cour royale, et le bon Dupuech, retiré dans une de ses terres, ne manquait jamais de venir, chaque année, passer quelques jours auprès des époux dont il avait fait le bonheur.



LES PROTECTEURS.

Consolez-vous l'affligé, secourez-vous le malheureux, aimez-vous à prôner ou à placer le mérite, obligez-vous pour le seul plaisir d'obliger, êtes-vous toujours en garde contre les préventions, contre la sollicitation?

(*Traité du vrai mérite.*)

Qui peut dire pourquoi quelques-uns ont le gros lot et quelques autres la faveur des grands?

La Bruyère. (*Caractères.*)



M. Fortuné Richard.



M. Fortuné Richard et la petite ville de *** en 182*.

M. Fortuné Richard était tout simplement, malgré l'accolade ambitieuse

de ses deux noms, un honnête bourgeois, vivant modestement, et non toujours sans quelque peine, du produit d'un petit domaine dans la petite ville de ***, où la modestie (dans les usages de la vie) est de fondation parmi les habitants, plus par nécessité que par vertu, disent les médisants. Je n'oserais décider s'ils ont raison quant au fond, mais ils ont assurément tort quant à la forme, car c'est un très vilain défaut que la médisance. Toujours est-il que, vertu ou nécessité, on n'a pas encore songé, à ***, à ouvrir un théâtre, et que les raouts et les concerts y sont complètement inconnus. Sa situation est peu favorable pour la chasse, ce qui fait qu'il n'y a pas de chasseurs, circonstance assez rare pour une ville de province. On voit bien à quelque distance un superbe château entouré d'un vaste parc, assez peuplé de menu gibier, dit-on; mais le maître de ce château, qui n'y résidait que deux mois de l'année, n'y recevait que des amis de Paris arrivant avec leurs équipages et leurs valets. Les pauvres bourgeois de *** eussent fait une assez médiocre figure au milieu de ce monde opulent; aussi n'éprouvaient-ils, à les en croire, aucun regret de ne point être invités aux fêtes du châtelain. La vérité est que maris et femmes, et filles surtout, étaient extrêmement piqués de cet oubli, de ce dédain, car chacun pensait tout bas qu'il eût tenu sa place aussi bien qu'un Parisien quelconque à ces fêtes où celui-ci eût fait sa partie de reversis, où celle-là eût vu les modes de la capitale, et peut-être trouvé un mari pour sa fille... Nous ne savons ce qui occupait cette dernière : probablement les plaisirs de la promenade sur une belle pelouse, au milieu des orangers, des grenadiers et des plate-bandes de dahlias, ou sur une charmante petite rivière, dans de jolies nacelles à rames ou à voile; la danse sous la feuillée avec d'élégants cavaliers; le tout sans autre désir que celui de voir quelquefois un joyeux rayon de soleil percer le brouillard monotone qui enveloppe constamment une paisible existence, dont les lendemains ne diffèrent des jours précédents que sur l'almanach.

Il ne faut pas croire cependant qu'on manquait absolument de sujets de récréation à ***. D'abord, la ville possède une charmante promenade qu'elle a fait établir sur l'emplacement de ses anciens remparts. Les souvenirs historiques qu'ils retraçaient n'ont pas eu le pouvoir de la sauver de la destruction. Il faut avouer toutefois, par amour pour la vérité, que jamais personne n'a mis les pieds sur cette promenade si désirée depuis qu'elle est établie, et que tout le monde a préféré continuer à flâner le dimanche sur la grande route, toute couverte de poussière, à l'heure où passent les diligences, dont chaque promeneur note exactement dans sa mémoire l'avance ou le retard de cinq minutes, incident qui fournit matière à la conversation régulièrement pendant deux ou trois jours. En outre, les beaux esprits (car *** en possède proportionnellement tout autant que telle autre

ville de France) ont fondé une société littéraire où les jeunes gens lisent des bouts-rimés et fredonnent des pots-pourris, pendant que les pères devinent des charades et des logogriphes. La bibliothèque se compose du journal et de l'annuaire du département. Les femmes ne participent à ces nobles délassements de l'esprit qu'à l'époque des séances solennelles, mais elles se dédommagent de cette privation, le reste de l'année, dans de petites coteries privées où il arrive quelquefois que le prochain défraie sans le savoir la conversation un peu plus que la charité ne le permettrait; mais quand on se réunit pour parler, il faut bien avoir quelque chose à dire.

On voit donc que, à tout prendre, la petite ville de *** a ses agréments et n'est pas plus mal partagée qu'une autre. Donc, si les fêtes du château avaient mis l'émoi dans plus d'une cervelle jeune ou vieille, c'est parce que notre esprit envieux suppose toujours que le pain de celui qui ne nous invite pas à sa table est de meilleure farine et mieux cuit que le nôtre.

Comment les bourgeois et bourgeoises de *** et leurs filles furent grandement déçus.

Quelque espoir avait lui quand M. de Fierreville, l'ancien seigneur du château, après en avoir recouvré la propriété sous la restauration, y envoya d'abord de nombreux ouvriers pour le réparer, ensuite un riche mobilier pour le garnir. Les travaux durèrent près de trois années, et M. de Fierreville venait souvent de Paris, malgré l'éloignement, pour les surveiller et les presser. Il logeait, lors de ses apparitions, dans une petite maison qu'il avait louée à ***, recevait beaucoup de salutations et de révérences des bourgeois et bourgeoises qui comptaient bien qu'elles ne seraient pas perdues, et les leur rendait avec une civilité qui ne faisait que vivifier ces espérances. Jamais les femmes entre les quarante et cinquante n'avaient orné leurs bonnets de tant de rubans, frais de toutes les couleurs. C'était un vrai printemps perpétuel et ambulant. Jamais leurs *demoiselles* ne s'étaient tenues plus droites; jamais les trois ou quatre pianos de la localité n'avaient fait retentir avec un pareil acharnement leurs voix passablement enrhumées... Quelques mères, plus prévoyantes que les autres, s'étaient même cotisées en secret pour prendre un abonnement au *Journal des modes*, cette célébrité détrônée depuis, et maintenant, hélas! aussi complètement oubliée que les modes de son temps. Les maris s'étaient efforcés de deviner les opinions du noble et opulent châtelain, afin de s'abonner ostensiblement au journal politique qu'ils sauraient avoir sa préférence. Les gros bon-

nets, dans la vue de se concilier plus sûrement ses bonnes grâces, ou, suivant leurs dires, jaloux de procurer à la commune un protecteur puissant, dont elle avait toujours été privée jusque-là, avaient même fait des démarches auprès de lui pour le solliciter de consentir à leur



faire l'honneur d'accepter les fonctions de maire, et il avaient eu la satisfaction inexprimable de le voir condescendre à leur désir, qui s'accordait parfaitement avec le sien.

Grand fut le désappointement lorsque, les travaux et l'ameublement du château terminés, aucun des habitants, l'adjoint excepté, ne fut invité à l'inauguration. On fit ce qu'on put pour donner à cette conduite les explications les moins humiliantes qu'il fut possible de trouver pour l'amour-propre, et même, loin d'en montrer quelque ressentiment, on redoubla de politesse envers M. le maire, comptant qu'il ne s'agissait que d'une chose différée. Chacun, sans mettre personne dans sa confidence, faisait sournoisement ses petits préparatifs en secret pour n'être pas pris au dépourvu. Mais quand on vit que M. le maire, dans ses fêtes, qu'on se figurait cent fois plus splendides encore qu'elles ne l'étaient en effet, opinion que les exagérations de l'heureux adjoint, quelque peu vantard de sa nature, ne faisaient que fortifier, quand on vit, disons-nous, que M. le maire, entièrement livré aux charmes de sa société aristocratique, ne paraissait pas avoir un souvenir pour ses administrés et administrées, alors le dépit n'eut plus de bornes. Ce maire, que tout le monde avait désiré, qui pen-

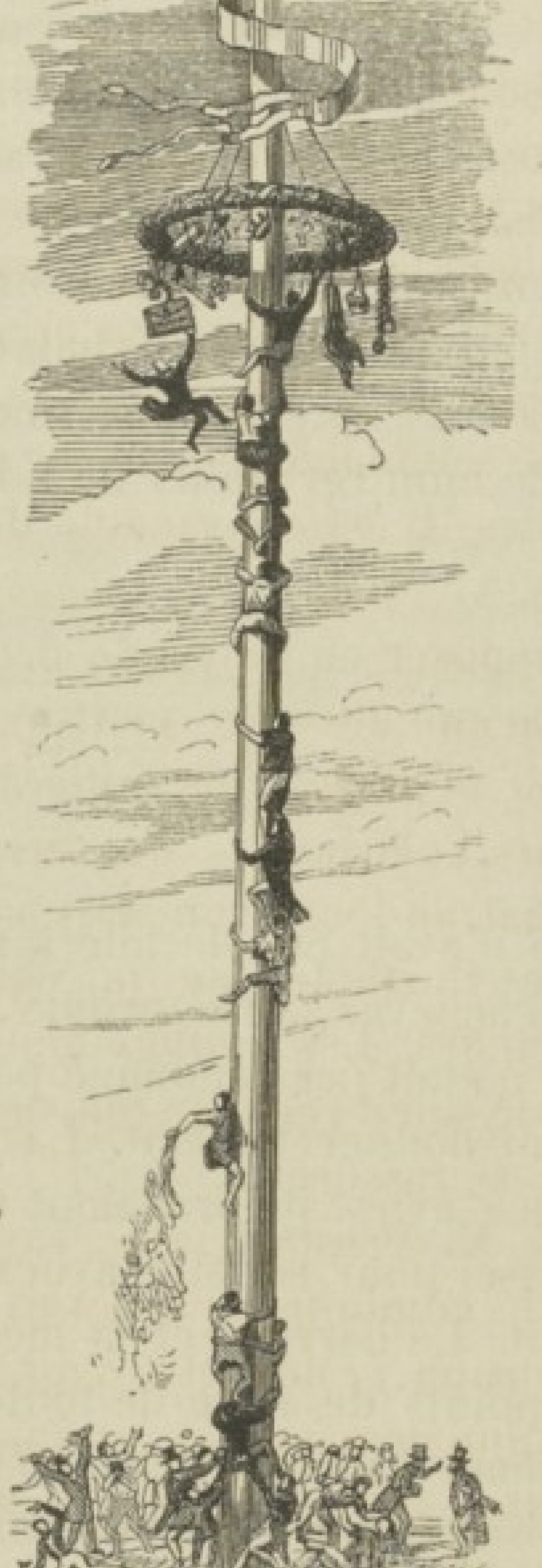
dant deux ou trois ans était le modèle de toutes les vertus, ne fut plus qu'un hobereau, qu'un tyranneau, qu'un administrateur incapable, qui laissait tout faire à son adjoint, négligeait à Paris les intérêts de sa commune, et ne se servait de son titre que pour aller s'épanouir, revêtu de son habit brodé d'argent, dans les salons des ministres. Les plus grossiers chantaient sur son passage la chanson du marquis de Carabas. Ce qu'il y avait de plus cruel, c'est que M. de Fierreville ne paraissait pas s'apercevoir des changements qui s'étaient faits dans les sentiments des bons habitants de *** à son égard, soit qu'en effet ils lui eussent échappé, soit qu'il n'en fît aucun compte ou dédaignât de montrer qu'ils ne lui étaient pas inconnus.

Comment M. Fortuné Richard s'arracha à sa paisible obscurité pour se mêler des affaires publiques.

M. Fortuné Richard n'avait pas de fille à marier, mais il possédait un fils qui venait d'achever sa rhétorique, tellement quellement, au collége de ***, qui n'était pas renommé pour la force des études, et il fallait songer à lui donner un état. La petite ville offrant peu de ressources aux jeunes gens, ils prenaient tous, ou à peu près, le chemin de Paris; ceux-ci pour se faire avocats, ceux-là médecins, les autres rien du tout. Le barreau et la médecine sont comme on sait les deux grands points de mire de toutes les petites ambitions de troisième ou quatrième étage qui dédaignent de faire de leurs fils d'honnêtes et bons artisans. On a si bien persuadé à la *classe moyenne*, dont tout le monde prétend faire partie, qu'elle est seule intelligente, seule bonne à tout, qu'elle seule par conséquent a droit à tout, qu'il n'est pas un pauvre hère qui ne veuille mettre monsieur son fils en état d'aspirer à tout, c'est-à-dire d'obtenir tout.

La fortune a jeté au rebut sa roue usée, qui de temps en temps laissait échapper quelques faveurs sur le labeur intelligent et consciencieux, si obscur qu'il fût. Elle a accroché tous ses prix au haut d'un mât de cocagne, à la vue de tous, en criant : AU PLUS FORT ET AU PLUS ADROIT ! et chacun d'abandonner, qui, le cabinet, qui, l'aiguille, qui, l'échoppe ou la brouette de son père, pour se ruer sur ce chemin ardu, si court.... et dont si peu cependant atteignent le but. Dieu sait combien glissent à moitié ou au quart de la route, et ce qu'ils deviennent. Les autres s'efforcent de grimper chacun par-dessus les épaules de celui qui le précède, jetant d'une main habile des flots de poussière dans les yeux de ceux qui le suivent, ou dans ceux des spectateurs; gare là-dessous ! et il est plus d'un concurrent qui, au moment fortuné où il va décrocher le prix de ses fati-

gues ou de ses sueurs, retombe lourdement sur le sol, d'autant plus moulu, brisé, mutilé, qu'il tombe de plus haut. Qu'on le porte vite à l'hôpital voisin ; en voilà un, du moins, dont il ne sera plus question. Quant aux vainqueurs, combien s'aperçoivent, mais trop tard, que le bijou dont l'éclat avait séduit leurs yeux n'est que du stras enchâssé dans du chrysocale!



La petite ville de *** obéissait donc à cette impulsion qui pousse la jeunesse, dédaigneuse désormais de l'obscure industrie, vers les études libérales, impulsion qui doit avoir pour résultat infaillible de transformer à la fin la société en avocats, en avoués ou notaires, en médecins, en écrivains, en artistes, en agents de change; société qui se nourrira, s'habillera, se logera comme elle pourra; qui voyagera à pied faute d'ouvriers pour faire des voitures, sur des routes que personne ne voudra entretenir. Alors l'avocat paiera le médecin avec un plaidoyer; le peintre paiera l'avocat avec un portrait; le médecin paiera le peintre avec une saignée, et l'homme de lettres paiera l'un ou l'autre avec un feuilleton, s'il y a encore des imprimeurs pour imprimer des feuilletons. Ce sera un véritable âge d'or, épuré de tous soins grossiers, de tout vil intérêt, où l'intelligence humaine ne sera plus abrutie par l'ignorance; où le *travailleur* ne sera plus assujéti à la dure tyrannie de l'*oisif;* où le noble front de l'homme ne sera plus courbé vers la terre, comme celui de la brute, par un travail avilissant. Nous serons tous académiciens, millionnaires, députés, pairs de France *ad libitum*, et alors la paix et la concorde règneront parmi nous à tout jamais, car on sait que les divisions, les haines, les jalousies, les intrigues, n'osent pas montrer leur figure hideuse en si bonne compagnie.

M. Fortuné Richard, auquel il faut bien revenir, avait, comme tous ses honorables concitoyens, compté sur les avantages qu'on pourrait se procurer du patronage d'un maire aussi important que M. de Fierreville. Il avait été, dans cette vue quelque peu intéressée, l'un de ses plus chauds partisans; mais il penchait déjà à croire qu'il n'avait aidé qu'un ingrat. Au reste, le moment n'était pas encore arrivé de mettre sa reconnaissance à l'épreuve.

Le fils de M. Fortuné Richard suit l'exemple des jeunes citoyens de ***
et part pour la capitale.

Prosper Richard (la famille était possédée de la manie du paronyme) monta par un beau jour sur l'impériale de la diligence, et se mit en route pour venir commencer sa première année de droit à Paris. C'était le quinzième de la commune qui prenait cette direction depuis deux ans, et une semblable fournée se préparait pour les deux ou trois années suivantes. Il est convenable de dire que *** se trouve sur la lisière du Poitou.

Si l'on veut bien supposer en moyenne proportionnelle un semblable contingent à chacune des onze cents villes du royaume dont la population atteint ou dépasse trois mille âmes (et ce calcul est modeste, nous pouvons l'affirmer), on verra que les villes seules produisent, bon an mal an, environ huit mille étudiants dans la science des Cujas et des Barthole, ce qui équivaut à deux ou trois mille licenciés ou docteurs. Les bonnes gens qui craignent que le monde finisse, ou que le soleil cesse de tourner faute d'avocats ou de légistes, peuvent donc se rassurer.

M. Fortuné donna à M. Prosper, avec sa bénédiction, quelques conseils paternels sur la conduite qu'il devait tenir à Paris, le premier trimestre de sa pension, et une lettre pour le colonel Saint-Clair, aide-de-camp du roi; lui demanda de fréquentes nouvelles de ses progrès, car il ne doutait pas qu'il n'en fît de remarquables, et à cette pensée une larme d'attendrissement et de noble orgueil roula dans son œil. Il voyait déjà en perspective son fils entraînant toute la capitale à ses plaidoiries; devenant ministre, ambassadeur, chancelier de France, ou bien épousant une riche héritière, éprise de ses qualités, et dont la dot lui servirait à payer l'étude du plus gros notaire de Paris. Il ne dédaignait pas absolument le notariat, ce bon M. Richard, quoiqu'on ne voie guère de gardes-notes devenir gardes-des-sceaux, parce qu'il avait été troisième clerc durant sa jeunesse dans la première étude de Saint-Maixent, avant qu'un désagrément éprouvé d'un côté, une petite succession survenue de l'autre, l'eussent engagé à renoncer aux affaires, pour vivre *bourgeoisement* à *** avec sa femme. C'était au fond un honnête homme que M. Richard, faisant bon ménage avant d'être veuf; vivant en paix avec tous ses voisins, et ne s'endettant point du tout, quoique son revenu fût modique. Il n'eût jamais pensé à avoir de l'ambition, si feu madame Richard ne s'était avisée de lui faire présent d'un fils, M. Prosper, dont nous allons suivre les pas à Paris.

Prosper descendit au quartier latin, dans un hôtel garni de la rue Saint-Jacques, qui ne lui parut pas beaucoup plus laide et plus sale qu'une rue de ***, assez peu renommé pour sa beauté et sa propreté. Seulement, il trouva que le soleil y était rare et qu'on y respirait un peu plus le ruisseau que l'air du ciel, deux inconvénients auxquels il était peu accoutumé. Il s'y trouvait d'ailleurs, ce qui convenait très bien à ses dispositions laborieuses, à portée de l'école de droit, des bibliothèques et des cabinets de lecture, qui s'intitulent orgueilleusement *cabinets littéraires*. Surpris, les premiers jours, de ne pas rencontrer, dans aucun de ces endroits, un seul de ses quatorze co-citadins qui l'avaient précédé, on lui dit qu'ils suivaient des cours particuliers qui absorbaient leurs journées entières, et souvent leurs nuits. Je ne suis plus étonné, pensa-t-il, des progrès que font ces gaillards, et dont leurs lettres à leurs parents sont toutes pleines. Il faut que je suive leur exemple, car j'affligerais trop mon père si je restais en arrière. Je ne puis d'ailleurs travailler chez moi en repos. Il y a dans cette rue et dans ces maisons avoisinantes une foule de désœuvrés qui hurlent le jour et souvent une partie de la nuit par les fenêtres, ou se promènent par bandes en faisant retentir les airs de chansons qu'on ne tolèrerait pas à ***. Sans compter ceux qui vous écorchent les oreilles avec leur flûte, leur cornet à piston et même leur cor de chasse, ce qui me fait supposer qu'il y a parmi eux beaucoup de piqueurs ou de valets d'écurie qui s'exercent les poumons.



Au bout de huit jours, Prosper savait que ces voisins si inoccupés et surtout si bruyants étaient des jeunes gens envoyés comme lui par leur famille à Paris pour suivre leurs études, et qui ne faisaient qu'y ruiner leur santé par la débauche, leurs parents par des dépenses folles, leur moralité par de mauvaises fréquentations, leur avenir par la perte d'un temps irréparable. Il sut encore que les cours de ses camarades de *** se faisaient pour la plupart au bois de Boulogne, à l'estaminet et au billard, que ces jeunes gens apparaissaient rarement à ceux de l'école, et que leurs prétendus succès, dont la nouvelle venait, à l'échéance de chaque trimestre, réjouir le cœur de leurs parents trop confiants, n'étaient que des inventions.

Prosper avait reçu une éducation trop sévère, il avait le cœur foncièrement trop honnête, pour partager de semblables égarements, qui ne sont, au reste, que l'apanage du petit nombre (malheureusement encore trop grand). Il prit la résolution de travailler d'une manière sérieuse, de ne manquer aucune des leçons de ses

professeurs, de régler ses dépenses sur la modique pension que lui faisait son père en s'épuisant, de répartir l'emploi de son temps de telle sorte qu'il n'y en eût pas une partie de perdue, et même de tâcher d'en consacrer une part à quelque travail lucratif, s'il pouvait en découvrir qui fût à sa portée.

Sous ce rapport, il ne concevait aucun embarras. Paris passe pour être la ville aux ressources ; il n'est pas un jeune provincial, à quelque classe qu'il appartienne, depuis celui qui se destine à être commissionnaire ou laquais jusqu'à celui qui vise à l'Institut ou à la présidence d'une cour royale, qui arrive dans cet Eldorado sans être convaincu qu'il lui suffira d'être connu par son nom pour trouver aussitôt à utiliser sa capacité. Prosper, quoiqu'il n'eût pas fait ce qu'on peut appeler de brillantes études, n'en avait pas moins son grain d'amour-propre tout comme un autre.

Prosper fait un poème et éprouve une déception.

Invariablement, tout écolier qui sort des bancs compte d'abord sur sa plume. On l'a bien entretenu de la gloire des grands écrivains de l'antiquité, mais on a oublié de lui rappeler que cette gloire n'est venue quelquefois que longtemps après la mort, et que si Horace avait une maison de campagne, Homère, aveugle, mendiait. On a oublié de lui dire surtout que, pour une douzaine de grands écrivains dont les noms sont venus jusqu'à nous, il y en eut probablement des centaines, peut-être des milliers, dont les noms nous sont demeurés parfaitement inconnus, preuve certaine qu'ils n'ont fait de leur vivant qu'une chétive figure.

M. Prosper Richard, comme il est d'usage dès qu'on commence au collége à faire des vers latins, avait fait beaucoup de vers français. La naissance de son père, la fête du roi, la pose de la première pierre d'une nouvelle mairie, le baptême de la cloche de l'église, le mariage d'une cousine, la mort d'un serin, avaient été impitoyablement célébrés par sa muse. Ses vers n'étaient ni meilleurs ni plus mauvais que ceux qu'on fait d'ordinaire à Paris même sur ces sortes de sujets ; mais à *** ils suffisaient pour entourer la tête de leur auteur d'une auréole poétique raisonnablement resplendissante.

Une occasion *sublime*, comme le dit Prosper dans un moment d'enthousiasme, se présenta, presque à son arrivée dans la capitale, de mettre au grand jour un talent si malheureusement enfoui jusqu'alors dans une petite ville de province, quoique le journal du département eût daigné quelquefois lui servir d'écho. Les colonnes de ce journal, qui ne comptait pas plus de quarante abonnés au delà des

fonctionnaires qui le recevaient gratis et ne le lisaient pas, étaient de véritables catacombes où les morts qu'on y déposait dormaient, sans aucune espèce de trouble, d'un sommeil éternel.

Le curé de *** était un vieil ami de l'abbé ***, chapelain du roi, et avait cru pouvoir se permettre de lui recommander Prosper par une missive assez chaleureuse. On faisait alors les préparatifs du mariage du duc de Berry; l'abbé *** venait d'être attaché comme aumônier à la maison de la duchesse et se disposait à partir pour aller remplir ses fonctions auprès de la jeune princesse dès le moment où elle poserait le pied sur le sol français.

Prosper se rappela que ce fut dans une circonstance à peu près semblable que Racine, jeune homme encore inconnu comme lui, jeta les premiers fondements de sa gloire littéraire par son ode intitulée: LA NYMPHE DE LA SEINE.

Il se mit donc à rimer de son mieux un magnifique épithalame en forme de prosopopée, où la France offrait en vers de toutes mesures, à la fille du sang de ses rois, toutes les fleurs poétiques dont on a l'habitude de joncher le chemin des princes qui ont le malheur de faire un pas hors de chez eux. Le jeune poète sentait bien qu'après avoir servi tant de fois, ces fleurs pouvaient être un peu fanées, mais il se disait: Dès le temps de Salomon il n'y avait déjà plus rien de nouveau sous le soleil. Cela n'a pas empêché les hommes de prendre souvent pour du neuf des vieilleries qu'on leur a servies rhabillées avec un certain art. Les connaisseurs de *** convenaient que cet art ne me manque pas. L'essentiel est d'y joindre le mérite de l'à-propos et surtout celui de la priorité, car bientôt l'odorat de la princesse sera affadi au déluge que le *servum pecus* des rimailleurs de tous étages va faire fondre sur elle.

Son dithyrambe (c'était, ma foi, un dithyrambe) achevé et convenablement poli, transcrit, de sa plus belle écriture à main posée, sur beau papier tellière à tranche dorée, Prosper s'empressa de le porter à l'abbé ***, qu'il trouva justement fermant ses malles. L'abbé mit le poème dans son portefeuille, assura le poète qu'il était tout à son service et le congédia de l'air le plus gracieux.

Prosper se retira, heureux de cet accueil, fier de son succès futur, et, dès qu'il sut que la princesse était entrée en France, il ne passa pas un jour sans aller au cabinet *littéraire* parcourir tous les journaux, ne s'occupant que des passages imprimés en petites lignes inégales. Il n'entendait pas frapper à la porte de son hôtel sans que le cœur ne lui battît dans l'attente d'un remercîment flatteur, de la croix d'honneur, ou au moins de la fleur de lis. Mais la duchesse était arrivée à Paris, le mariage était célébré depuis longtemps, les journaux avaient gratifié leurs lecteurs d'une immense quantité de sonnets et de couplets, d'odes et de quatrains, et il n'était nullement

question dans tout cela du dithyrambe de Prosper, et il n'arriva à l'hôtel de la rue Saint-Jacques aucune lettre ni du château ni de la chancellerie.

Prosper, surpris, crut pouvoir se permettre de témoigner son étonnement à l'abbé ***. L'aumônier ne parut pas moins étonné que le poète, mais son étonnement venait d'une autre source. J'ai cru, dit-il à Prosper, que c'était pour moi que vous m'aviez remis ce papier. — Mais, en le lisant.... — Je ne l'ai pas lu ; il y avait de la mythologie dans vos vers et vous sentez bien qu'il ne me convenait pas de m'occuper de choses aussi étrangères à mon caractère... Ce scrupule, poussé trop loin, avait empêché le pieux ecclésiastique, excellent homme d'ailleurs, de s'apercevoir qu'il tenait peut-être dans ses mains le destin tout entier du jeune homme qui s'était confié à lui. Il mourut peu de temps après. Sa bibliothèque fut vendue, et Prosper, en passant sur le Pont-Royal, eut un jour l'extrême mortification de reconnaître, sur l'étalage d'un bouquiniste, des fragments de son dithyrambe intercalés entre les pages d'une *Vie des saints* pour servir de marques.

Prosper essaie de se faire auteur dramatique et éprouve encore une déception.

Prosper, ayant échoué de ce côté, songea à se tourner d'un autre. A son âge, un premier échec ne décourage pas.

Le théâtre est ce qui flatte par-dessus tout un débutant dans la carrière des lettres. Prosper vit quelques drames, quelques vaudevilles, quelques tragédies. Le drame lui parut être d'une fabrication assez facile et assez amusante ; il en construisit un en cinq actes assez promptement et assez proprement, et prit à peine le temps de le mettre au net pour le porter à un théâtre où le drame brillait alors exclusivement de tout son éclat. Il demanda une *lecture*, c'est-à-dire la permission de lire sa lettre à l'aréopage théâtral, composé de deux acteurs et autant d'actrices qui ne savaient pas l'orthographe, d'un homme de lettres qui n'avait jamais rien fait imprimer, d'un marchand de chandelles et d'un marchand de nouveautés (en étoffes), le premier, principal actionnaire, le second, principal créancier de l'entreprise dramatique. Prosper obtint pour réponse qu'on n'accordait cette faveur qu'à un auteur déjà connu, à moins de grandes protections. Il voulut savoir à quelle espèce de protecteur il fallait avoir recours. On lui conseilla de s'adresser au dramaturge qui exploitait la scène de ce théâtre, lequel pourrait consentir, si la pièce lui paraissait offrir la chance d'un succès, à y mettre son nom moyennant

qu'il percevrait les honoraires. Peut-être pourtant permettrait-il au véritable auteur d'ajouter l'initiale du sien sur l'affiche, car il était accommodant et aimait à encourager les jeunes gens à leurs débuts.

Ces conditions, toutes favorables qu'on les trouvait, semblaient dures à notre jeune auteur.

Enfin, se dit-il, l'essentiel est d'arriver et il faut bien payer sa bienvenue. Il se disposait donc à aller trouver M. le dramaturge et demanda son adresse. Vous n'arriverez pas ainsi jusqu'à lui, lui fit-on observer, si vous ne lui êtes pas fortement recommandé. — Mais c'est une dérision ! s'écria Prosper. Je m'adresserai à un autre théâtre s'il y a tant de difficultés pour aborder celui-ci. Le régisseur, à qui il s'était adressé, lui rit au nez et rentra dans son cabinet enfumé. Mon cher monsieur, dit un vieil habitué qui avait entendu le colloque, épargnez-vous, croyez-moi, des courses inutiles ; vous rencontrerez partout les mêmes obstacles. Partout d'avides spéculateurs littéraires ont établi ainsi un monopole d'autant plus impitoyable qu'il est on ne peut plus productif. Je vous citerais des auteurs qui ont gagné à ce commerce trente et quarante mille livres de rente. — Mais il n'en saurait être ainsi aux grands théâtres placés sous le contrôle du gouvernement ? — Là, c'est différent. Ce n'est plus à l'administration ou aux auteurs que vous avez à vous adresser pour obtenir une lecture, c'est à messieurs les gentilshommes de la chambre et avec des protecteurs auprès d'eux.... — J'aime encore mieux cela. — Vous pouvez avoir le plaisir de lire votre œuvre devant deux ou trois comédiens qui pensent plutôt au rôle qu'ils apprennent qu'à vous, et autant d'actrices dont l'une fait du filet ou de la broderie et l'autre rêve à une promenade au bois. Si ce jour-là l'aréopage est en humeur d'adoption, votre pièce est reçue à l'unanimité, *sauf corrections*, condition qu'on impose toujours pour faire croire qu'on a entendu, puis l'ouvrage... est mis dans les cartons, en attendant que le petit-fils de l'auteur puisse assister à la première représentation, à moins que des protections.... Prosper prit son chapeau, l'enfonça sur sa tête, remit, en le froissant, son manuscrit dans sa poche et s'en alla.

Prosper est éconduit par un journaliste et retrouve une connaissance.

Je veux faire là-dessus, se dit-il, un bon article dans un journal.

Il fit un bon article, parce qu'il ne manquait pas d'esprit et que d'ailleurs la colère est quelquefois une bonne inspiration ;

La colère suffit et vaut un Apollon.

Le rédacteur en chef, qu'il ne put aborder qu'à la dixième visite, lui dit : Nous ne recevons d'articles que de nos rédacteurs ou des personnes qui nous sont recommandées, à moins que les auteurs n'en paient l'insertion à tant la ligne. Si donc vous avez des protecteurs auprès des directeurs du journal, ou si vous voulez payer.... — Je n'ai d'autre protecteur, dit Prosper, que l'intérêt même de la littérature, qu'on ne peut méconnaître dans un journal qui s'intitule *littéraire*, et je ne veux payer que de zèle. — Je vous demande pardon, monsieur, si je vous quitte, dit le rédacteur en chef, mais les soins du journal me réclament.

Prosper remit son feuilleton dans sa poche comme il y avait remis son drame.

Chemin faisant, il fut accosté par un homme qui, d'une voix basse et timide, lui demanda l'aumône. Prosper, en cherchant dans sa poche une pièce de monnaie, jeta les yeux sur le mendiant : c'était un ouvrier de ***, venu à Paris pour chercher la fortune et qui, ne l'ayant pas trouvée, la demandait à tous les passants.

Vous voilà dans un bien triste équipage, André, lui dit Prosper; vous n'avez donc pas fait vos affaires?—Hélas! monsieur, répondit le mendiant, on m'avait fait espérer que je pourrais entrer palefrenier aux écuries du roi ; je comptais sur la protection de M. de Fierreville, mais un autre, qui avait un protecteur plus puissant apparemment, l'emporta. Je voulus alors, avec les quelques sous qui me restaient de mon voyage, faire un petit commerce de colporteur; mais on ne délivre des permissions que difficilement. Je n'avais pas de protecteur et je ne pus obtenir celle que je sollicitais. J'eusse pu au même moment, si j'avais été protégé, entrer comme second suisse à l'église de la paroisse sur laquelle je loge, mais il me fallut encore renoncer à cet emploi pour la même cause. Maintenant je sollicite celui de balayeur sur la voie publique, et j'ai peu d'espoir, car je n'ai personne pour me recommander. M. de Fierreville n'a plus voulu se mêler de ce qui me regarde depuis l'affaire manquée des écuries



du roi. En attendant, je suis obligé de demander l'aumône pour manger et payer le loyer du bouge où je couche, lequel me coûte huit sous pour la nuit seulement; le jour je loge en plein air. Vous êtes heureux, vous, monsieur Prosper, vous n'avez pas besoin de protecteurs, vos recommandations sont dans vos talents; vous n'avez qu'à vous présenter. Mais nous autres pauvres gens, à qui nos parents n'ont pas donné d'instruction, nous ne pouvons rien faire que par les autres. — J'ai pensé comme vous, André, reprit Prosper, *mais* je suis sur le point de croire que nous nous sommes trompés tous les deux. Venez me voir quelquefois. Je suis peu riche moi-même, *mais* je serai peut-être encore assez heureux pour pouvoir venir de temps en temps à votre secours.

La famille de Saint-Clair.

Prosper, dès son arrivée, s'était présenté chez le colonel Saint-Clair. C'était une ancienne connaissance de M. Fortuné Richard. Leurs relations dataient du temps où ce dernier florissait troisième clerc dans l'étude du notaire de Saint-Maixent. M. de Saint-Clair était alors du nombre de ces sous-lieutenants qu'un brevet inattendu improvisait dans les familles distinguées dont les fils avaient déjà satisfait à la conscription au moyen d'un remplaçant, et s'étaient ensuite exemptés du service des gardes d'honneur par le don *volontaire* d'un, deux ou trois cavaliers montés ou équipés d'après la taxe qui leur était imposée selon leur fortune présumée et en raison du plus ou moins de mauvais vouloir qu'on leur supposait pour le gouvernement impérial. Pendant que le sous-lieutenant de Saint-Clair guerroyait, bon gré, mal gré, en Autriche et en Russie, et gagnait par son courage, quand même, le privilége, d'abord, d'ôter un fil rouge de son épaulette, puis celui de porter deux épaulettes pareilles, son père était mort laissant des affaires fort embrouillées. Le premier clerc de l'étude du notaire de Saint-Maixent trouva la liquidation trop ennuyeuse et en chargea le second clerc, qui la trouva trop difficile et la passa au troisième, qui ne put la transmettre à un autre, attendu qu'il était le dernier. Mais il se piqua d'honneur, travailla jour et nuit sans se décourager et finit par mettre les choses si bien en ordre que tout le monde fut content, ce qui arrive rarement; nous disons tout le monde, hormis le troisième clerc, dont le second clerc revendiqua le travail, qui fut ensuite revendiqué par le premier clerc, qui en eut tout l'honneur, tandis que le notaire en recueillait tout le profit. Le capitaine Saint-Clair seul s'aperçut de la tricherie et protesta à Fortuné Richard qu'il n'oublierait jamais le service que celui-ci lui avait rendu.

Pour lui en donner un commencement de preuve, ainsi que dirait un jurisconsulte, il l'invitait parfois à venir passer le dimanche avec madame Richard et le petit Prosper Richard, âgé de cinq à six ans, à sa maison de campagne, située non loin de Saint-Maixent. La petite Sidonie de Saint-Clair, qui était plus jeune de quelques années, aimait beaucoup le petit Prosper, qui lui faisait des bons-hommes sur ses doigts avec les coins de son mouchoir et la promenait dans une brouette autour du jardin. Sidonie appelait Prosper son petit mari et Prosper appelait Sidonie sa petite femme.

Ces relations durèrent deux étés. Alors le capitaine Saint-Clair ayant été promu au grade de commandant de bataillon quitta Saint-Maixent en même temps que M. Richard, renonçant au notariat, se retirait à ***, où était son petit domaine. Les relations entre les deux familles ne cessèrent pas pour cela. De temps en temps, M. Richard écrivait, pour les entretenir, à M. de Saint-Clair, et M. de Saint-Clair répondait une fois sur trois. Lorsqu'il parvint au grade de colonel de la garde, il ne répondit plus qu'une fois sur six, mais il rappelait toujours les obligations qu'il avait à M. Richard.

Prosper est lancé dans le grand monde.

M. de Saint-Clair reçut très bien Prosper, madame de Saint-Clair lui fit une de ses mines les plus gracieuses, et, comme le jeune Richard était un joli cavalier, elle l'invita à ses soirées dansantes, où il se trouva



insensiblement chargé de l'agréable fonction de servir de cavalier à

toutes les danseuses émérites, desséchées, obèses, excentriques par la taille, les yeux, les cheveux, ou la toilette, qui avaient coutume de rester sur leur banquette. Elles appelaient Prosper un jeune homme charmant, et ses camarades, qui, pour la plupart, ne fréquentaient que les bals de la Grande-Chaumière, enviaient ses succès dans le grand monde. Ceux qu'il obtenait à l'école de droit étaient un peu plus solides. Il avait senti dès le commencement le besoin de travailler sérieusement pour se faire une position. Un nouveau véhicule était venu exciter son ardeur.

Prosper n'avait pu revoir mademoiselle Sidonie de Saint-Clair sans se rappeler les jeux de leur enfance, sans se faire une image charmante du bonheur de celui qui obtiendrait les noms qu'elle lui donnait autrefois, et sans gémir en songeant qu'il ne pouvait guère prétendre à ce bonheur, lui, pauvre et obscur.

Puis il lui vint dans l'esprit que c'était précisément pour devenir un jour riche et illustre qu'il avait quitté les pénates paternels, qu'il tenait son avenir en quelque sorte dans ses mains, et que, avec les moyens personnels dont la nature l'avait pourvu et que l'étude y ajouterait, cet avenir était quasi assuré. Ce fut sur ces entrefaites qu'il éprouva son second échec à son début dans la carrière littéraire, et qu'il fit la rencontre d'André, circonstances qui contribuèrent médiocrement à l'affermir dans ses espérances.

Un homme reconnaissant.

Tout ce qu'il entendit alors fit rêver profondément notre héros et le porta à conclure que le travail tout seul ne lui suffirait pas s'il ne songeait à l'appuyer de l'influence de quelques protecteurs, puisque la protection paraissait jouer un si grand rôle dans les affaires de ce monde. Mais comment parvenir à avoir ces protecteurs?

Il se demanda pourquoi M. de Saint-Clair, qui l'accueillait toujours avec un sourire si bienveillant, qui lui disait hautement que c'était à *l'excellent M. Fortuné Richard* qu'il devait sa fortune; M. de Saint-Clair, qu'il pouvait être si important pour lui d'attacher d'une manière directe à ses intérêts, ne serait pas le premier auquel il dût s'adresser? Rien ne semblait en effet plus naturel et il n'attendit plus qu'une occasion pour recourir au crédit d'un homme à qui on ne pouvait rien refuser, ne négligeant de son côté rien pour la découvrir.

Prosper apprit de cette manière que le ministre de la justice admettait dans ses bureaux des étudiants qui s'y formaient simultanément à la science du légiste et à l'administration, sorte de pépinière où l'on cultive des substituts pour les parquets de province, et d'où



M. de Saint-Clair.

sont sortis en effet quelques sujets distingués. Rien ne pouvait mieux convenir à Prosper, et il se flattait par conséquent que rien ne devait réussir plus facilement avec la protection de M. de Saint-Clair. Il se disposait donc à aller trouver le colonel, lorsqu'il vint à réfléchir qu'il n'avait reçu d'invitation que pour ses soirées, qu'il ignorait dès lors les habitudes de la maison, l'heure à laquelle il pouvait se présenter chez son patron, même s'il pouvait le faire convenablement sans en avoir demandé au préalable la permission (il n'osait prononcer ce mot : audience), s'il devait faire les frais de la toilette de cérémonie ou se borner à la demi-toilette : graves sujets de délibération qui feront sourire de pitié plus d'un lecteur, mais qui ne laissent pas que de jeter de grandes perplexités dans l'esprit d'un solliciteur qui ne possède pas encore la théorie du métier, bien loin d'en connaître les finesses qu'on n'acquiert que par une longue pratique au prix de bien des déboires et des déceptions.

Il calcula qu'un ancien militaire doit être accoutumé à se lever matin ; que la vie des camps, tout en accoutumant l'esprit à la discipline, doit en bannir le scrupule de l'étiquette mesquine du salon ; qu'enfin c'était un ami de son père, un homme reconnaissant envers son père qu'il allait trouver. Il lui parut dès lors qu'il devait se présenter avec un air de confiance modeste, mais convenable au fils de ce père ; que faire autrement serait risquer de blesser les sentiments du colonel. Ce ne fut pas néanmoins sans un fort battement de cœur qu'il se fit annoncer. Il n'avait rien éprouvé de semblable quand un laquais à la voix de Stentor criait à l'entrée d'un salon où se trouvaient déjà deux cents personnes : M. Prosper Richard ! C'est que la situation n'était point la même. Un jeune homme qui se présente dans un salon où il est invité est élevé, par le seul fait de l'invitation, au niveau commun de la société dont il va faire partie. Celui qui se présente comme un solliciteur est forcé de reconnaître qu'il est inférieur à celui qu'il aborde de toute l'importance de la chose qu'il désire. Il y a une différence de niveau incommensurable entre la position de l'homme qui reçoit une chose flatteuse pour son amour-propre et celle de l'homme qui demande une chose dont il a besoin.

Prosper fut bien reçu ; néanmoins il crut s'apercevoir que la physionomie du colonel était moins ouverte qu'à l'ordinaire.

Vous me voyez plus que désolé, mon cher monsieur Richard, de ne pouvoir vous servir en cette circonstance, dit M. de Saint-Clair du ton d'un homme qui cherche à dissimuler sous la pompe des mots ce qu'une réponse peut offrir de désagréable. Mais, lorsque le roi me fit l'honneur de m'attacher à sa personne, je me suis intérieurement promis de m'interdire absolument d'user du crédit que ma position pouvait me donner, pour ne pas être tenté d'en abuser. Parcourez

tous les ministères, poursuivit-il d'un air triomphant, vous n'y trouverez pas une seule recommandation, une seule apostille portant le nom du colonel de Saint-Clair. Vous pensez de reste que, d'après ce que je dois à votre père, il faut que mon serment soit bien puissant pour m'empêcher de faire ce qui peut être utile à son fils; mais il n'y aurait aucun mérite à prendre une bonne résolution si elle ne devait pas être pénible quelquefois.

Prosper ne put s'empêcher d'admirer cette sévère probité qui allait jusqu'à se défier d'elle-même. Il lui sembla pourtant que si l'influence d'un homme haut placé peut souvent devenir dangereuse, une abnégation complète, telle que celle du colonel Saint-Clair, n'est pas d'une grande utilité. Il alla presque jusqu'à se demander si M. de Saint-Clair fût arrivé au poste qu'il occupait s'il eût mis à recourir à la protection d'hommes déjà parvenus le scrupule qu'il mettait à accorder la sienne après être parvenu à son tour. Mais il s'arrêta pour ainsi dire sur le bord de la question en se rappelant que M. de Saint-Clair était le père de mademoiselle Sidonie.

Un autre homme non moins reconnaissant.

Cependant ni ses démarches ni ses réflexions ne concouraient à l'avancement de ses affaires. Puisque me voilà lancé, dit-il, dans a carrière des solliciteurs, allons voir M. de Fierreville qui vient de revenir à Paris. Lui aussi a des obligations à mon père; on dit qu'il aime à faire parade de son influence. Une recommandation est un moyen comme un autre de la montrer.

Prosper rencontra en effet le maire de *** après trois ou quatre tentatives infructueuses. M. de Fierreville l'accueillit avec sa politesse accoutumée, et de plus avec une sorte d'empressement qui parut d'un bon augure au solliciteur.

Mon jeune ami, dit-il à Prosper, je serais d'autant plus heureux de pouvoir faire ce que vous me demandez, que je n'ignore pas que c'est à M. Richard que je dois en grande partie l'honneur d'être maire de ***, et que dans ce moment je compte beaucoup sur son zèle et sur ses relations pour obtenir une majorité respectable au collége électoral qui vient d'être convoqué pour élire un nouveau député. Mais vous sentez que dans cette situation je ne saurais solliciter auprès des ministres du roi; ce serait commencer par la fin. D'ailleurs, croyez-moi, vous vous préparez à une carrière ingrate dont le terme peut être une place de juge ou de président d'un tribunal de province avec un traitement à peine suffisant pour vous faire vivre; car, sans contester votre mérite et celui que vous pouvez acquérir en-

core, il y a tant de gens aujourd'hui qui en possèdent et qui ont eu le tort de vous précéder, qu'il ne faut pas trop songer à une cour royale, encore moins à Paris. Mais vous pouvez vous faire un avenir plus brillant et plus sûr. Savez-vous le turc? — Je ne l'ai jamais appris, répondit Prosper. — Ah! tant pis! reprit M. de Fierreville. J'ai beaucoup connu dans l'émigration M. le ministre des affaires étrangères. Je sais qu'il me veut du bien et je ne ferais aucune difficulté d'aller à l'instant même vous recommander à Son Excellence pour une place de secrétaire d'ambassade, ou au moins d'attaché à Constantinople ou à Ispahan. Je sais qu'il y aura bientôt une nomination à faire; mais vous ne savez pas le turc! Comment n'avez-vous jamais songé à apprendre le turc? Votre affaire était faite; je n'eusse pas quitté le ministre sans avoir sa promesse. Si vous m'en croyez, vous l'apprendrez sans retard : s'il ne vous sert pas dans cette circonstance, ce sera pour une autre. Revenez me trouver dès que vous saurez le turc. Adieu, mon cher ami, ajouta-t-il en lui prenant la main; nous aurons du malheur si nous ne réussissons pas. Écrivez à votre père afin d'avoir son assentiment pour votre nouvelle carrière, et ne manquez pas de lui faire savoir qu'il peut compter sur moi comme je compte sur lui.

Prosper apprend le turc.

Prosper se retira tout étourdi. Les mots turc, Constantinople, secrétaire d'ambassade, roulaient dans sa tête. Il ne voyait que turbans, chameaux, minarets, et, au milieu de tout cela, un beau jeune homme à son image portant un habit brodé d'or, un chapeau à plumes, l'épée au côté, donnant le bras à une jeune femme qui ressemblait d'une manière frappante à mademoiselle Sidonie de Saint-Clair et qui s'appelait madame Prosper Richard.

La Bibliothèque-Royale était sur son chemin; il y entra pour savoir quels jours se faisaient les cours de turc. Le professeur était à la campagne, le premier suppléant avait la goutte, le second suppléant était asthmatique, le troisième suppléant était en voyage; les cours étaien- ajournés à l'année suivante. Prosper entra dans un cabinet de lecture et parcourut les *Petites-Affiches* du mois pour trouver l'adresse de quelque professeur particulier : il n'y en avait pas. Il résolut enfin de s'adresser, sur le boulevard, à un de ces marchands ambulants que la police autorise à vendre en plein vent de la véritable essence de roses de Constantinople fabriquée rue des Lombards, et à empester le public avec de prétendues pastilles du sérail qui ne sont autre chose qu'une abominable composition d'encens détérioré et de charbon pilé. Le premier que

Prosper accosta se faisait remarquer par une courte barbe rousse, un visage grêle et furfuracé, un sale turban fait avec un madras de Rouen roulé autour de la forme d'un vieux chapeau, des bas bleus, et au lieu de babouches, de gros souliers ferrés et crottés, quoiqu'il n'eût pas plu depuis trois semaines. C'était un turc originaire de Lorient (département du Morbihan), et ne sachant parler que le bas-breton. Le second était un maugrabin [1] qui ne savait pas écrire. Un troisième enfin, autant que Prosper put en juger d'après son jargon à peu près



inintelligible, était né à Scutari et enseignait le turc et l'arabe, ainsi que le démontrait péremptoirement, d'autre part, une adresse crasseuse, lithographiée moitié en caractères orientaux, moitié en caractères plus français que la traduction.

[1] Plus correctement mogrebin, de *moghreby*, mot arabe qui veut dire *occidental*. On désigne par le nom de Maugrabins ou Mogrebins les habitants de cette partie de l'Afrique qui s'étend du désert de Barca jusqu'au Maroc inclusivement.

Le Scutarien ou Scutariote savait en effet assez bien sa langue maternelle, et Prosper conjuguait déjà un verbe passablement lorsqu'il reçut un billet du colonel qui l'invitait à passer chez lui.

Pourquoi Prosper renonce à l'étude du turc.

Vous m'avez exprimé le désir, lui dit M. de Saint-Clair, d'utiliser les moments qui ne sont pas pris par vos études du droit. M. le comte de B..... qui a rempli des emplois de la plus haute importance sous l'empire, termine ses mémoires. Il cherche un secrétaire pour les transcrire et un peu, soit dit entre nous, pour redresser les quelques écarts que sa plume, un peu capricieuse, se permet quelquefois à l'encontre des lois de la grammaire. Que cela ne vous étonne point : je sais plus d'un grand personnage qui est exactement dans le même cas, quoique ceux-là n'aient pas pour excuse, comme M. de B...., une haute origine qui les dispensât, dans leur jeunesse, de faire des études sérieuses. J'ai pensé que rien ne peut convenir mieux que la proposition que je vous fais à un jeune homme qui a besoin de s'occuper et de songer à son avenir. M. de B.... est un homme qui tôt ou tard rentrera dans la carrière politique et deviendra alors un patron puissant pour qui se sera attaché à lui. Je dois vous prévenir d'ailleurs que, quoiqu'il possède une belle fortune, il est un peu dur à la détente; vous connaissez assez le langage militaire pour savoir ce que cela veut dire. Mais l'avantage de faire sa connaissance est un dédommagement suffisant de quelques matinées gratuites, qui, en tout état de cause, pour parler le vôtre, ne vous rapportent rien, et un jeune homme rangé a toujours assez de ce que son père lui envoie. J'ai donc pris des engagements en votre nom avec M. de B....., qui vous attend. Je ne saurais trop faire pour le fils de ce bon M. Fortuné Richard.

Prosper demeura plus étourdi encore de ce que venait de lui dire le colonel qu'il ne l'avait été quand M. de Fierreville lui conseilla d'apprendre le turc. Qu'allait-il faire de tous ses rêves de turbans, de minarets et d'habit brodé ? C'était une nouvelle perspective qu'on ouvrait à l'improviste devant lui. Était-ce sur celle-là qu'il fallait désormais fixer les yeux ? Elle était éloignée et incertaine, tandis que les paroles de M. de Fierreville semblaient devoir faire considérer le secrétariat d'ambassade comme assuré et peut-être, relativement, assez prochain. Mais aussi le ministre pouvait être remplacé plus prochainement encore.

D'un autre coté, M. de Saint-Clair, qui avait *pris des engagements* envers M. de B....., se sentirait infailliblement blessé si celui qu'ils con-

cernaient ne les ratifiait pas, et alors plus d'espoir de revoir mademoiselle Sidonie. Après tout, si M. de B.... lui-même devenait préfet, ministre, ambassadeur, maréchal de France, n'était-ce pas de même partie gagnée et plus sûrement encore qu'en s'en remettant au hasard de la carte que M. de Fierreville lui faisait jouer? Enfin l'image de mademoiselle Sidonie brochant toujours sur le tout, Prosper se sentait disposé à conclure que celui des deux partis qui le tiendrait à portée de continuer à la voir, à l'entendre, devait être nécessairement le meilleur. Il congédia donc son marchand de pastilles et courut chez M. de B....

Prosper acquiert un nouveau protecteur

Le colonel de Saint-Clair, lui dit M. de B...., m'a assuré que vous consentiez à me donner quelques heures de votre temps, et que je pouvais compter sur votre exactitude, surtout sur votre profonde discrétion. Je me serais fait scrupule, sans ces assurances, de déranger un jeune homme de ses études. Au surplus, l'heure à laquelle je me permettrai de mettre votre bonne volonté à l'épreuve n'empiétera jamais sur celle des cours de l'école de droit. Je suppose que vous aimez vous lever matin? — C'est mon habitude, répondit Prosper. — Elle est bonne, reprit M. de B...., et je vous engage à n'y pas renoncer. J'en ai usé toute ma vie. Je ne dors que peu, et tous les jours je suis à mon bureau à trois heures du matin, hiver comme été. Je n'ai pas la prétention, ajouta-t-il en souriant, de vous soumettre à ce régime, aussi je ne compte pas sur vous avant cinq heures. Vous savez, continua-t-il en laissant échapper un nouveau sourire, que le faible des militaires c'est l'exactitude.

Prosper crut que la politesse exigeait qu'il répondît à ce sourire par un autre que M. de B.... prit pour un acquiescement. A demain donc, lui dit-il en se levant, mouvement qu'on doit considérer comme une traduction polie de cette phrase qui ne l'est que médiocrement : Je n'ai plus rien à vous dire, faites moi le plaisir de vous retirer.

Prosper avait coutume de se lever tous les jours à six heures et s'estimait matineux. Maintenant il allait être forcé de se trouver sur pied à quatre heures au plus tard, car il ne lui fallait pas moins d'une heure pour s'habiller et se rendre chez M. de B...., qui demeurait au haut de la rue de Clichy, tout proche la barrière. Il lui semblait sentir déja ce vide du cerveau, ce tournoiement de cœur qu'on éprouve lorsqu'on vient vous arracher subitement à un profond sommeil. Mais il se dit : Un jour mademoiselle Sidonie, peut-être, me

saura gré des efforts que j'aurai faits pour arriver jusqu'à elle ; et cette pensée suffit pour lui remettre les humeurs en équilibre.

Ses préoccupations le suivirent au cours de son professeur, auquel il ne prêta cette fois qu'une oreille distraite; à son dîner, qu'il avala sans trop savoir ce qu'il mangeait et avec une taciturnité qui fut interprétée diversement par les autres habitués de la table d'hôte ; dans son lit, où il s'endormit avec peine et se réveilla toutes les cinq minutes ayant toujours peur d'être en retard. Il consultait chaque fois sa montre, à l'aide d'une allumette phosphorique, et finit par remarquer que l'aiguille était toujours sur le même chiffre. Elle était arrêtée. On n'entendait que difficilement, de chez lui, l'horloge de Saint-Séverin ou de la Sorbonne. Pour ne pas se laisser surprendre, il prit le parti de se lever et de s'habiller. Une des deux horloges, comme il finissait, vint à sonner un quart : il lui fallait attendre trois autres quarts pour savoir à quelle heure celui-ci appartenait. Prosper, alors, se mit à lire, mais il lui semblait tenir un livre de plomb sur lequel toutes les lettres de l'alphabet exécutaient de bizarres contredanses. Enfin, au bout des trois quarts d'heure, l'horloge se fit entendre de nouveau, mais le roulement d'une voiture et les cris d'une troupe de masques (on touchait aux jours gras), l'empêchèrent de compter les coups. Le bruit d'une boutique qui s'ouvrait fit penser à Prosper qu'il pouvait bien être temps de se mettre en route. Il descendit donc. La boutique était celle d'un rogomiste, rendez-vous matutinal des petits marchands et des ouvriers qui se rendent à la halle pour l'ouverture du marché. Une pendule en œil de bœuf placée au fond du comptoir marquait *deux heures !*

La porte de l'hôtel garni où logeait Prosper s'était refermée sur lui. Le régime de la maison était assez sévère. Le maître de l'hôtel, qui exerçait aussi les fonctions de portier, ne s'attendant pas à un retour subit, s'était probablement déjà rendormi et laisserait frapper longtemps avant de rouvrir, ce qu'il ne ferait qu'après avoir entendu le nom du rentrant à travers la porte, c'est-à-dire après que tout le voisinage réveillé l'aurait également entendu proclamer ainsi ce nom en pleine rue, à deux heures du matin : c'était se donner à soi-même un brevet d'inconduite que ne méritait pas le fils de l'ancien troisième clerc de Saint-Maixent, assez heureux pour avoir conservé, au milieu des séductions et des désordres de la capitale, la pureté de mœurs et la régularité de conduite qu'un père honnête lui avait inspirées. Or, sans se faire un fanfaron de vertu parce que tout simplement on n'est pas vicieux, on n'aime pas cependant endosser une mauvaise réputation à laquelle on n'a aucun droit.

Que faire dans la rue à deux heures du matin?

De deux inconvénients, on choisit quelquefois le pire. La nuit était paisible, quoique le temps fût couvert, et pas trop froide; le pavé était sec. Prosper se détermina à le battre jusqu'au moment où il devait se présenter chez M. de B..... Ce sera, après tout, se dit-il, un moyen de faire un peu connaissance avec ce Paris nocturne dont on dit tant de choses, que je ne vois qu'en courant et toujours sur une même ligne, lorsque je reviens du bal de madame de Saint-Clair. Par où commencer mon rôle d'explorateur? Ma foi, allons tout droit devant nous. Et le voilà parti, marchant d'un pas médiocrement accéléré, regardant à droite, à gauche, du bas des maisons jusqu'aux toits, plongeant du regard dans la profondeur de chaque rue latérale, s'attendant toujours à quelque incident plus ou moins dramatique et ne voyant rien que de pauvres gens chargés d'une hotte ou attachés à une modeste charrette à bras, quelques fenêtres, par-ci par-là, tristement éclairées par la veilleuse du malade ou par la chandelle du travailleur obligé de gagner pendant la nuit, au prix de son sommeil, une partie du pain du jour.

Quelques gouttes d'eau rappelèrent à Prosper qu'il n'avait pas songé à se munir de son parapluie. Il commença à penser avec anxiété à ce qu'il pouvait faire pour se mettre à l'abri d'une averse. Les convenances ne lui permettaient pas de se présenter chez M. de B.... dans le costume d'un homme qu'on vient de repêcher.

L'averse arrivait en effet et Prosper n'apercevait aucun abri. Il maudissait la nouvelle architecture sordide qui supprimait presque partout ces portes cochères renfoncées et garnies de bancs de pierre où le pauvre pouvait se mettre à couvert de la pluie ou de la neige, où le vieillard et l'infirme pouvaient reposer un moment *leurs os fatigués* et reprendre des forces. Il maudissait encore la proscription portée par la police contre ces vastes balcons à saillie protectrice qui, tantôt chargés de fleurs, tantôt pittoresquement ornés d'une tente de coutil ou d'un berceau de feuillage, souvent animés par de gracieuses apparitions, avaient en outre l'avantage de rompre la froide et ennuyeuse monotonie des surfaces alignées, d'empêcher qu'une rue ne parût tout simplement un chemin aride, resserré entredeux hautes murailles.

Un abri se présenta enfin : il était temps, la pluie tombait avec abondance. Prosper, en y abordant, se heurta les pieds contre quelque chose étendu par terre : c'était un arlequin dormant profondément, sur le pavé, du sommeil.... de l'ivrogne, que sans doute ses

compagnons de débauche avaient laissé dans ce coin, désespérant, ou hors d'état eux-mêmes, de le ramener chez lui, où peut-être l'attendaient une femme et des enfants à jeun depuis la veille.

Prosper était à l'entrée de la rue Saint-Martin. Là, le mouvement convergent au marché était dans son plein ; les files de voitures chargées de fruits, de légumes et autres denrées, se suivaient presque sans interruption, et tout au travers circulait une population entière d'hommes, de femmes et même d'enfants, tous appelés au même centre par le même motif. La pluie, qui redoublait de violence, les ruisseaux gonflés, ne les arrêtaient pas. Le parapluie est un meuble inconnu parmi eux. Le gain de tout un mois ne suffirait pas à la plupart pour en faire la dépense, et puis, que faire de ce meuble lorsqu'on a besoin de ses deux mains pour acheter, pour payer, pour charger, pour se faire une place au milieu d'une masse à la fois compacte et remuante, peu sensible aux délicatesses ? Au lieu de parapluie, l'un se couvre d'un sac de grosse toile, l'autre d'un morceau de toile cirée ou d'un lambeau de tapisserie ; une femme porte sur sa tête une terrine renversée en guise de calotte, une large feuille de chou suffit à l'adolescent dont les membres ne connaissent pas encore les rhumatismes : voilà pour la pluie. Il faut avoir vu ces sortes de scènes de ses yeux pour y croire. Quant aux ruisseaux, celui qui a de bonnes jambes les saute, l'autre les traverse à gué comme il peut. C'est dans cet équipage, qu'il faut garder tout le jour, séché par la seule vertu de la chaleur humaine, quelque voisin de zéro, en dessus ou en dessous, que soit le mercure du thermomètre, qu'arrive chaque nuit au grand jardin de la capitale, des bouts les plus éloignés de la ville, toute une population utile, misérable, dont les pénibles et ingrats labeurs ne sont pas même soupçonnés par les autres classes qui en profitent. Celles-ci, voyant avec quelle facilité la ménagère, la domestique, le maître d'hôtel, trouvent chaque matin, à point nommé, tout ce qui est nécessaire pour le repas le plus splendide, aussi bien que pour le plus modeste, sont presque tentées de croire que tout cela pousse durant la nuit entre les pavés et qu'il n'y a plus au matin qu'à se baisser et prendre.

Un bal masqué public.

Au moment où la pluie s'apaisait un peu, Prosper entendit se succéder des chants ambulants, des cris sauvages et des vociférations qui lui firent penser qu'il ne devait pas être bien loin d'un bal public. Des bandes grotesques qui vinrent à passer le confirmèrent dans cette idée.

Trois heures venaient de sonner au clocher de Saint-Méry. L'eau, qui néanmoins tombait encore, ne lui permettait pas de continuer sa promenade pendant deux heures, et le froid humide qui le gagnait ne lui permettait pas davantage de rester tout ce temps sur ses pieds sous la porte où il s'était réfugié. Il pensa, malgré le dégoût que lui inspiraient les plaisirs bruyants et vulgaires, que s'il pouvait découvrir ce bal, vers lequel se dirigeaient les masques, il serait encore moins mal commodément qu'en pleine rue ou sous les gouttières.

Il arriva bientôt dans une salle assez vaste, mais trop peu, comparativement à l'affluence d'hommes vêtus des costumes les plus ignobles, de femmes échevelées, qui s'y pressaient, s'y heurtaient, s'y coudoyaient. Une poussière épaisse qu'il fallait avaler, bon gré, mal gré, avec une atmosphère rare, surchargée des émanations les moins flatteuses pour l'odorat, d'odeurs d'huile brûlée, de punch, de vin et d'oranges, semblait répandre un voile sur cette scène fantastique, à demi-éclairée par des lumières mourantes. Un orchestre d'instru-



ments à vent, jouant à toute force de poumons, parvenait à peine à prendre l'unisson, avec un formidable *tutti* de paroles, de cris, de huées, de glapissements de toutes sortes. Prosper regrettait la porte cochère. Rien ne ressemblait moins aux bals aristocratiques de madame de Saint-Clair : c'était plutôt une assemblée de démons; mais il n'y avait plus moyen de rétrograder; une fois engagé dans cette cohue, il fallait suivre le tourbillon jusqu'à ce qu'il vous rejetât de lui-même en dehors par l'effet de la force centrifuge. Prosper espérait en vain pouvoir profiter du calme momentané que devait produire une contredanse, quoiqu'il ne conçût guère qu'il y eût possibilité de danser dans une pareille bagarre; aussi n'y songea-t-on nullement. Mais à la contredanse on substitua une *course* (le *galop* n'était pas encore inventé), et voilà toute cette masse qui se trouve subitement entraînée comme un seul homme dans un mouvement rotatif, dirigé, ou tout au moins excité par cette même musique infernale; les cris redoublent avec fureur et s'accroissent encore de ces exclamations: Mon pied! mon soulier! mon bras! mon bonnet! mon fichu! je vais tomber! Et au même moment on voit deux ou trois points de cet anneau, formé de deux mille têtes, fléchir, s'abaisser, comme lorsque le vent passe sur un champ d'orge. Alors ce sont de nouveaux cris, les uns de douleur, car il y avait eu plus d'un accident sérieux, les autres de joie, car nul n'est plus égoïste que l'homme qui se bat les flancs à grand bruit pour appeler le plaisir : le mal d'autrui n'est pour lui qu'une excitation de plus.

Prosper, ramené par le mouvement général près de la porte, se félicitait déjà de pouvoir échapper à cette terrible orgie, lorsqu'il vit le passage encombré par un flot de *farauds* et de *poissardes* qui faisait son entrée triomphale. S'il fut impatienté de ce contre-temps, qu'on juge quel autre sentiment il dut éprouver quand il reconnut parmi cette bande plusieurs de ses camarades de ***, donnant le bras à des femmes dont la mine et le costume effrontés expliquaient suffisamment leur présence en pareil lieu, à pareille heure! Il rougit jusqu'au blanc des yeux de honte pour eux et pour lui. Il n'eût voulu pour rien au monde qu'on pût croire à *** qu'il se livrait à de tels divertissements, ou même paraître, à ce public si peu recommandable qui l'entourait, avoir quelque liaison, quelque relation avec les nouveaux arrivants. Par bonheur, ceux-ci avaient la perception visuelle trop peu nette et s'attendaient trop peu à trouver là Prosper pour le reconnaître. Il put donc s'esquiver sans avoir éprouvé d'autre mal que celui de la peur, se promettant bien de ne plus s'exposer ainsi. Quel serait, se disait-il, le chagrin de mon père s'il me supposait menant cette vie dissolue, fréquentant cette société dépravée? Que penseraient aussi M. de B...., le colonel? Il n'osait ajouter : Et mademoiselle Sidonie!... mais soyez sûr que l'idée de M. de B..... et

du colonel n'arrivait que pour faire passer celle-là sous-entendue.

Pour surcroît de fortune, un fiacre vide se trouvait à la porte du bal. Il pleuvait toujours ; Prosper monta dans la voiture. Je serai encore mieux là-dedans, se dit-il, que sous ma porte cochère ou dans un pandémonium.

Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins.

Où faut-il vous conduire, not' bourgeois? demanda le cocher. — Quelle heure est-il? — Quatre heures. — Rue de Clichy, la dernière maison... non, vous me descendrez un peu après la moitié de la rue. Je ne veux pas d'ailleurs arriver avant cinq heures, entendez-vous? — Connu, repartit le cocher d'un air de mystère en refermant la portière.

Prosper, comptant avoir une bonne heure devant lui et cédant à la fatigue et au balancement de la voiture, s'endormit. La voiture, en s'arrêtant, le réveilla. Nous voilà arrivés, not' bourgeois. — Déjà! dit Prosper ; il me semble que nous ne faisons que de partir. — C'est que vous avez dormi et que le temps ne vous a pas semblé long. Après tout, dit-il en reprenant son air mystérieux, il vaut encore mieux quelquefois arriver trop tôt que trop tard. Prosper ne comprit pas du tout la finesse de l'observation. Il descendit de son équipage, paya le cocher et gagna à pied l'hôtel de M. de B.....

Le portier vint ouvrir

Dans le simple appareil
D'un *concierge* qu'on vient d'arracher au sommeil.

Ah diable! déjà? dit-il à son tour. On m'avait conté que vous ne viendriez qu'à cinq heures. — Quelle heure est-il donc? demanda Prosper, qui répétait bien cette question pour la vingtième fois, tout haut ou mentalement, depuis minuit. — Quatre heures et demie, répondit le cerbère en bâillant. — Mais j'avais dit à mon cocher.... — Ah! monsieur est venu en voiture?... dit le portier en jetant un coup d'œil sur les chaussures passablement crottées de Prosper. — N'importe, dit celui-ci en remarquant ce commentaire muet. M. de B.... peut-il me recevoir? — Parbleu! vous viendriez à trois heures qu'il vous recevrait, dit le portier en grelottant. Est-ce qu'il dort, celui-là? Est-ce qu'il laisse quelqu'un dormir?

Prosper jugea qu'il y aurait de l'inhumanité à retenir plus longtemps ce pauvre homme : il monta.

Vous êtes exact, dit M. de B...., je suis content ; je vois de plus

que vous lever un peu matin ne vous effraie pas. C'est bien. Nous pourrons, quand ce ne sera pas abuser de votre complaisance, nous mettre au travail une heure plus tôt.

Deux années de dur travail et de douces espérances.

Prosper continua à se rendre tous les matins, à cinq heures en hiver, à quatre heures en été, chez M. de B...., à aller au bal ou faire de la musique chez le colonel de Saint-Clair, travaillant chez le premier sans honoraires, mais voyant toujours dans le lointain le moment où son travail recevrait sa récompense; faisant danser chez le second les danseuses un peu avariées, se dédommageant quelquefois par une contredanse, une valse avec mademoiselle Sidonie, qui croissait tous les jours à ses yeux en grâces et en beauté et lui paraissait accepter ses invitations avec un sourire bienveillant qu'il ne voyait voltiger sur ses lèvres roses à aucune autre invitation, quoiqu'elle fût affable pour tout le monde, comme il convient à une jeune demoiselle de dix-huit ans bien élevée. Il semblait encore à Prosper que quand il figurait dans un quadrille vis-à-vis de mademoiselle Sidonie, sa danse (la danse de mademoiselle Sidonie), toujours si ravissante d'élégance et de légèreté de bon goût, avait alors un je ne sais quoi qui la rendait plus ravissante encore. D'autres fois, mais rarement, Prosper avait l'avantage de faire entendre son beau ténor, et celui bien plus grand encore d'être accompagné par mademoiselle Sidonie... Ces jours-là, il les marquait d'un double trait rouge dans son souvenir, tout en s'arrachant les cheveux de dépit de ce que son éducation musicale, fort tronquée, ne l'eût pas mis en état de tenir le piano quand mademoiselle Sidonie chantait elle-même avec ce charme qu'elle savait mettre dans tout ce qu'elle faisait. Quelquefois il se permettait des chansonnettes et des romances de sa façon qu'on avait la bonté d'applaudir. Il menait donc, après tout, une existence assez agréable pour un jeune homme élevé modestement et dont la perspective, quoique ses yeux ne l'aperçussent pas bien nettement, n'avait rien de décourageant.

Deux années s'écoulèrent ainsi sans autre amertume pour Prosper (il en faut beaucoup pour que la jeunesse en trouve un peu) que la privation d'aller passer ses vacances à ***, auprès de son père. M. de B.... était si empressé de terminer ses mémoires qu'il n'avait pu se résoudre à les suspendre. M. Fortuné Richard, malgré le plaisir qu'il éprouvait à revoir son fils après une longue absence, n'avait pas hésité à lui conseiller de déférer aux désirs de M. de B...., de qui son avenir pouvait dépendre. Le bonhomme était d'ailleurs glorieux de l'espèce

de jalousie qu'éprouvaient ses amis de voir Prosper attaché à un personnage si éminent, et ce n'était pas sans une certaine satisfaction qu'il répondait à ceux qui lui demandaient si son fils n'allait pas revenir aux prochaines vacances : Bath ! il est trop utile à M. de B... pour que celui-ci le laisse partir. Et les amis, un peu humiliés de ce que leurs fils n'étaient utiles à personne, portaient envie tout bas à leur bon ami Richard, mais, évitant d'en rien faire paraître, ils lui disaient : Il faut espérer que quand Prosper sera substitut ou auditeur au conseil d'État, il se souviendra de ses camarades et qu'il fera pour eux ce qu'ils feraient assurément pour lui s'ils étaient en aussi belle position. M. Fortuné Richard répondait, comme un homme un peu mortifié : Substitut ou auditeur !... J'espère bien que, avec les belles protections qu'a mon fils, il sera quelque chose de mieux. Il ne tenait qu'à lui d'être presque ambassadeur, s'il eût voulu continuer d'apprendre le turc, où il allait déjà joliment, M. de Fierreville peut vous le dire. — Est-ce que M. de Fierreville sait le turc? C'est peut-être pour cela qu'on dit qu'il est un peu Arabe... — Ne nous livrons pas à la critique de ceux qui sont constitués au-dessus de nous, disait M. Richard ; chaque homme a son bon et son mauvais côté. Tâchons de ne voir que le premier, et, si vous êtes disposés à me seconder, réunissons de nouveau nos efforts pour faire arriver enfin à la Chambre des députés l'honorable M. de Fierreville, qui n'a échoué que faute d'une voix il y a deux ans. Nous aurons un député qui sera intéressé à protéger les intérêts de la commune. Ce sera donc pour nous que nous travaillerons en travaillant pour lui.

O amitié !

Ce qui signifie, dirent les amis en s'en allant : Vous travaillerez pour mon fils en croyant travailler pour vous. Vous laissez-vous prendre à cela, voisin ? — Nous ne sommes pas encore assez bêtes, voisin, pour ne pas apercevoir le piége et nous y jeter. — Avez-vous vu avec quel orgueil il nous a offert la protection de son fils quand il serait ambassadeur ? — Je ne l'ai pas entendu. Il me semble au contraire que c'est nous qui la lui avons bassement demandée. — Histoire de nous moquer. Est-ce qu'aucun de nous voudrait devoir quelque chose à ce beau fils qui, après tout, n'est pas plus que les nôtres? — Pour cela, non. — Et moi qui n'ai pas d'enfants, qu'ai-je besoin de la protection de M. Prosper Richard? — Ni moi. — Ni moi. — Eh bien ! il faut lui donner une leçon en faisant manquer encore une fois l'élection de M. de Fierreville. — C'est cela. Je vote pour son concurrent. — Moi aussi. — Moi aussi. — Tous ! — Bravo ! mais ne laissons rien paraître de notre projet.

Les amis de M. Richard se séparèrent et chacun s'en alla mettre la main à la plume, quoique cela ne fût pas dans le programme.

Le lendemain, M. le maire, qui était alors à son château *pour soigner sa candidature*, reçut une dizaine de lettres. Dans la première il lut :

« Monsieur le maire,

» J'étais hier chez M. Fortuné Richard. Il y a été beaucoup question de votre élection. Plusieurs des personnes présentes, qui ont l'habitude de voter avec moi, vous feront défaut. Je crois devoir vous en prévenir, afin que vous sachiez sur qui vous pouvez compter. Quant à moi, je me ferai toujours gloire d'être à la tête de vos plus dévoués serviteurs.

Signé : A....

» *P. S.* M. Richard vous sert bien mal, malgré tout ce que vous faites pour son fils. N'oubliez pas, quand vous serez élu, que le mien, qui va achever son droit, postule une place de maître des requêtes. »

La seconde lettre portait ce qui suit :

« Monsieur le maire,

» Je crois devoir vous prévenir que la société Richard, dont je cesse de faire partie, a décidé hier qu'elle ferait son possible pour faire manquer votre élection. J'espère que si tous les électeurs honnêtes pensent comme moi, nous l'emporterons sur les opposants. Vous pouvez compter sur la voix de votre très humble et très dévoué serviteur.

Signé : B.....

» *P. S.* Je vote pour vous, monsieur le maire, par pure conviction et avec le plus parfait désintéressement ; mais vous avez l'âme trop bien placée pour que ce désintéressement vous fasse oublier que je sollicite depuis dix-huit mois la place de juge de paix du canton, si mal remplie par le titulaire actuel. Elle doublerait de prix pour moi si je l'obtenais par votre honorable entremise. »

L'auteur d'une troisième un peu plus brutale s'exprimait ainsi :

« Monsieur le maire,

» Je pourrais, comme l'ont fait mes amis réunis hier chez M. Ri-

» chard, conspirer sourdement contre votre élection. J'aime mieux » vous parler franchement. Vous savez que je puis, par ma famille, » disposer de dix voix. Je les mets toujours à votre disposition si vous » me promettez (échange de bons procédés) d'employer tout votre » crédit de député pour faire obtenir à mon neveu, qui a été reçu » docteur en médecine l'année dernière, la place de médecin des » eaux thermales de *** et la croix d'honneur, qu'il a bien méritée, » selon moi, pour avoir eu le dessein d'aller offrir ses secours aux » malheureuses victimes de la fièvre jaune à Barcelone. Il n'a pas, à » la vérité, réalisé ce projet, mais c'est plus la grandeur d'âme que » l'acte matériel que la croix est destinée à honorer.

» Faites-moi donc connaître si je puis me flatter que le souvenir » des titres de mon neveu ne sortira point de votre mémoire. Le fils » de M. Richard, que vous voulez bien honorer de votre protection, » n'en a aucun, pas même la manière dont son père sert vos intérêts, » et croyez au dévouement, etc.

» Signé : C..... »

Toutes les autres lettres offraient l'équivalent de ce que contenaient les premières. Les *post-scriptum* seuls différaient. Dans celui-ci il était question d'un bureau de tabac ; dans celui-là, de la vente d'une maison à la commune ; dans un autre, d'une direction de poste ou d'une place de chef de bureau, d'une charge nouvelle de notaire ou d'une sous-préfecture, du changement de direction d'un chemin vicinal ou de celui d'un percepteur.

Un mauvais arbre produit de mauvais fruits.

M. de Fierreville apprécia ces missives, signées de la moitié des lettres de l'alphabet, à leur juste valeur. Il crut cependant nécessaire d'y répondre quelques-uns de ces lieux communs que savent si bien employer les gens d'un certain monde en leur donnant toute l'élasticité convenable pour que chacun les interprète comme il lui plaît, sorte de glu où se laissent toujours prendre ceux qui ont besoin de s'endormir dans l'espoir.

Les correspondants n'ayant point été jusqu'à l'R, il n'y avait point de lettre de M. Fortuné Richard. M. de Fierreville en conclut que les insinuations contenues contre lui dans les lettres étaient parfaitements fondées. Il fut élu cette fois et s'empressa de partir pour Paris, où la session des Chambres allait s'ouvrir, après avoir fait ses remercîments à ses électeurs par une circulaire imprimée, dont il oublia d'adresser un exemplaire à M. Fortuné Richard.

Celui-ci n'avait pas été troisième clerc de notaire pendant dix-huit ans sans apprendre à juger des dispositions d'un client sur les plus faibles indices. Il comprit qu'il avait perdu, sans deviner pourquoi, la faveur de M. de Fierreville, lorsqu'il comptait sur quelque reconnaissance de sa part. Il l'écrivit à Prosper, en lui recommandant de ne s'en montrer que plus assidu à rendre ses devoirs au nouveau député, soit afin de découvrir la cause de son mécontentement, soit afin de l'adoucir s'il n'y avait autre chose à faire. Songe, mon fils, lui mandait-il, qu'on ne peut jamais avoir trop de protecteurs si l'on veut parvenir, et qu'il fautbien s'efforcer de ne perdre aucun de ceux qu'on a pu s'acquérir, surtout quand ils parviennent eux-mêmes. Ils sont comme ces gros bateaux qui remontent un fleuve, entraînant après eux tous les petits batelets qui leur sont amarrés.

Prosper suivit le conseil de son père. Le maire de ***, qui se piquait d'être un profond politique, ne lui laissa apercevoir en aucune manière qu'il y eût trace de refroidissement entre la maison de Fierreville et la maison Richard, et Prosper crut que son père s'était mépris.

Quelque chose de plus significatif fut l'empressement que mit l'adjoint de M. le maire à faire connaître à M. Fortuné Richard que le remplaçant de M. son fils à l'armée ayant déserté, il était indispensable que celui-ci en fournît un autre *immédiatement*, ou se disposât à acquitter personnellement *sans délai* sa dette envers la patrie. M. Richard était bien décidé à faire un nouveau sacrifice pécuniaire, mais, consigné dans ses foyers par un rhumatisme, il ne pouvait courir les campagnes pour découvrir un nouveau remplaçant. Il prit le parti de rappeler Prosper sur-le-champ; le mauvais vouloir du fonctionnaire municipal ne permettait pas de perdre un instant.

La romance.

Cependant madame de Saint-Clair donnait sa dernière soirée de la saison. Prosper devait y chanter une romance de son cru dont le sujet lui avait été donné par mademoiselle Sidonie, qui avait eu la bonté de répéter l'accompagnement. Comment se résoudre à perdre une si douce occasion?

Cette soirée se passa comme toute soirée; seulement Prosper la voyait s'écouler plus rapidement qu'aucune autre, parce qu'elle allait être suivie d'un long intervalle. Qand le moment fut venu, mademoiselle Sidonie prit place au piano et Prosper chanta cette romance, qui, par un hasard tout particulier, semblait offrir plusieurs allusions à sa propre situation.

LES ADIEUX DU CROISÉ.

Le son bruyant de la trompette
Fait retentir au loin l'écho.
Pierre, le saint anachorète,
Appelle aux murs de Jéricho.

Adieu, ruisseaux, claires fontaines,
Ombrages frais, riantes plaines !
Ah ! qu'avec peine je vous fuis,
Mon beau pays !
Mais *Dieu le veut*, et j'obéis.
Brave écuyer, déployez ma bannière,
Au loin déjà courent les escadrons.
A Notre-Dame encore une prière.
Dieu le veut ! Dieu le veut ! partons.

Quand va la croix, du cimeterre,
Affranchir le tombeau de Dieu,
Bénissez-moi, ma noble mère...
C'est peut-être un dernier adieu !

Adieu, ruisseaux, etc.

O toi ! doux soleil de ma vie,
Dont un regard fait mon bonheur,
Conserve-moi fidèle amie,
Quand je vole où m'attend l'honneur.

Adieu, ruisseaux, etc.

Si dans les champs de la Judée
Je meurs martyr de notre foi,
Tu recevras ma bonne épée
Et ta bouche priera pour moi !

Adieu, ruisseaux, claires fontaines,
Ombrages frais, riantes plaines !
Ah ! qu'avec peine je vous fuis,
Mon beau pays !
Mais *Dieu le veut*, et j'obéis.
Brave écuyer, déployez ma bannière,
Au loin déjà courent les escadrons.
A Notre-Dame encore une prière.
Dieu le veut ! Dieu le veut ! partons.

Prosper avait mis dans son dernier couplet une expression qui don-

nait plus de poésie aux paroles que le lecteur ne leur en trouve probablement. Toute l'assemblée l'écoutait avec une attention qu'on ac-



corde rarement à de simples amateurs. Mademoiselle Sidonie ne paraissait pas moins émue, à en juger par quelques fausses notes qu'elle laissait échapper, au grand étonnement de l'auditoire, peu accoutumé à lui en entendre commettre. Au mot *adieu* de la dernière reprise, une corde du piano cassa en détonnant par un dièze gémissant qui, pour être en dehors de la partition, n'en produisit que plus d'effet. Prosper recueillit de nombreux *bravos* et *brava*, selon que ceux qui les faisaient entendre se piquaient plus ou moins de dilettantisme : mais ces applaudissements n'étaient pas ce qui le touchait le plus. De riantes images l'accompagnèrent dans son chemin, qu'il prolongea à la manière de La Fontaine, et de doux rêves embellirent l'intérieur de la chambre garnie de la rue Saint-Jacques.

L'infortune visite M. Fortuné Richard et Prosper ne prospère point.

Enfin il fallut partir pour ***. L'autorité militaire se montra moins difficultueuse que l'autorité municipale. Elle accorda sans peine à Prosper les délais nécessaires pour découvrir un remplaçant honnête homme à juste prix. Cela fait, le jeune homme s'empressa de revenir poursuivre ses études et la transcription des mémoires de M. de B....

Les dépenses occasionées par cet accident à M. Fortuné Richard, à la suite de deux années de mauvaise récolte, l'avaient placé dans une situation de gêne dont il évita pourtant d'entretenir son fils ; mais, peu après le retour de celui-ci à Paris, une trombe qui vint dévaster le pays détruisit encore une fois l'espoir de la récolte, et, pour aggravation, renversa les bâtiments d'exploitation du petit domaine dont il fallut de suite reconstruire une partie, ce qui ne put se faire qu'à l'aide d'emprunts. Qui dit emprunter dit à peu près se ruiner,

en province surtout, où l'on n'a guère d'autre ressource que es usuriers. M. Richard écrivit donc à son fils pour le prévenir qu'il lui était impossible désormais de lui faire tenir plus de la moitié de la pension accoutumée, et pour l'engager à user de ses *protections*, afin de mettre à profit dans un emploi quelconque le temps dont il pouvait disposer.

Prosper fut atterré par cette fâcheuse nouvelle. Auquel de ses protecteurs allait-il s'adresser? Le stoïcisme tout romain du colonel lui laissait peu d'espoir. M. de B.... boudait toujours un ministère qui dédaignait ses services et ne voulait rien lui devoir. La bienveillance de M. de Fierreville était douteuse et pouvait s'effacer tout-à-fait dès qu'il saurait que Prosper, négligeant ses avis, avait discontinué d'apprendre le turc. C'est pour le coup que celui-ci se reprocha amèrement de n'avoir point montré plus de persévérance; mais le mal était fait et il s'agissait de pourvoir à un autre.

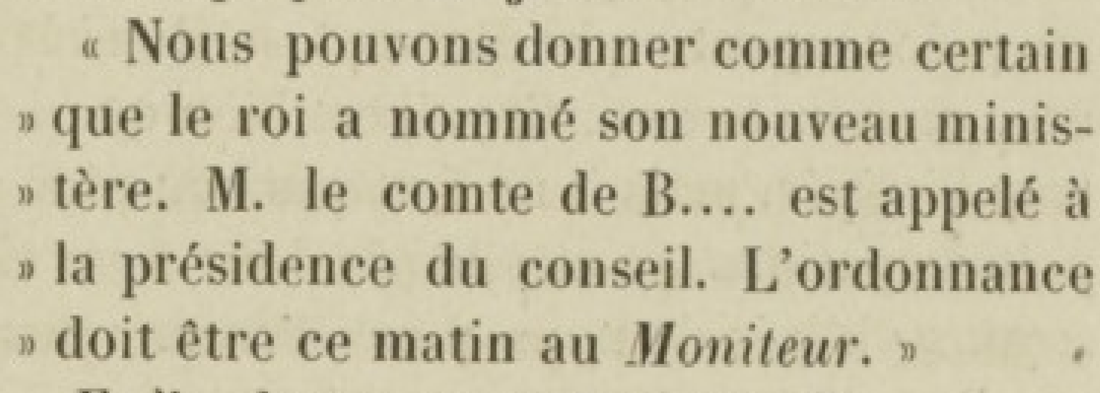
M. de Fierreville promena Prosper jusqu'à la fin de la session, de jour en jour, de délai en délai, de remise en remise. Une fois, il n'avait pu rencontrer le ministre, ou il était en délicatesse avec lui; une autre fois, un autre ministre lui avait fait des promesses, mais il les avait oubliées le lendemain, et il fallait attendre une circonstance prochaine pour les lui rappeler de manière qu'il ne pût plus se dédire, et cette circonstance n'arrivait pas. Une autre fois il n'y avait aucune vacance, la dernière était remplie de la veille.

Prosper s'aperçut que toutes ces réponses étaient autant de défaites et que M. de Fierreville ne s'était nullement occupé de lui. Il se proposait donc de se retirer sans insister davantage, lorsque, dans une dernière audience, M. de Fierreville s'avisa de lui demander s'il savait l'espagnol, et, sur ce que Prosper lui répondit que non : Quel malheur! s'écria-t-il, j'avais votre affaire dans la main. Le gouvernement va envoyer un chargé d'affaires près d'une de ces mille et une républiques qui viennent d'éclore dans l'Amérique. Une place de secrétaire vous eût été comme un gant. — Je n'en doute pas, répondit le jeune homme avec un sourire amer, pas plus que de votre bonne volonté; d'autant que je soupçonne fortement ce chargé d'affaires d'être un peu parent de certain ambassadeur à Constantinople ou à Ispahan, près duquel vous avez bien voulu déjà m'offrir vos bons offices si je savais le turc. Peut-être bien est-ce le même? — Cela se pourrait, répondit froidement sans se déconcerter le protecteur; mais, puisque vous les connaissez si bien l'un et l'autre, je n'ai rien de plus à vous en dire et vous devez savoir ce qui vous reste à faire.... auprès d'eux. — Je le sais parfaitement, monsieur, répliqua Prosper avec assez de fierté. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas deviné dès le commencement de quelle famille était le premier. J'aurais dû m'en douter.

Un rayon de soleil.

Le jeune homme se retira plein d'une agitation mal contenue qui faisait aussi peu d'honneur à sa perspicacité qu'à sa philosophie. Il était à jeun : il entra dans un café et se mit à lire les journaux pour y puiser quelque calme. C'était presque une épigramme.

Un passage frappe ses yeux. Il le relit et a peine à croire qu'il ne se trompe pas. Le journaliste disait :



« Nous pouvons donner comme certain » que le roi a nommé son nouveau minis- » tère. M. le comte de B.... est appelé à » la présidence du conseil. L'ordonnance » doit être ce matin au *Moniteur.* »

Et l'ordonnance y était en effet.

C'est un vrai coup du sort, s'écria Prosper ; je vais enfin avoir un état et soulager mon pauvre père, qui se ruine pour moi. O mademoiselle Sydonie ! si....

Il ne savait pas s'il devait se rendre chez M. de B.... ou attendre au lendemain, craignant, s'il se présentait dans ces premiers moments, d'être indiscret, et, s'il attendait, que M. de B.... se formalisât de son peu d'empressement. Il risqua le reproche d'indiscrétion, qui lui parut le moins redoutable.

M. de B.... était entouré de personnages politiques. Un laquais parvint cependant à lui murmurer à l'oreille le nom de Prosper. Demain matin, à l'heure ordinaire, à l'hôtel de la présidence, répondit le nouveau ministre. — Comment n'a-t-il pas besoin tout de suite de son secrétaire ? observa Prosper. Me serais-je flatté trop vite ?... Nous verrons demain à l'hôtel de la présidence.

Il arriva ponctuellement à quatre heures : on était au milieu de l'été. Votre Excellence daignera m'excuser, dit-il au ministre, si je n'ai pas été hier le premier à lui offrir l'hommage de mes félicitations. J'ignorais absolument.... — Il n'y a pas de félicitations à me faire, dit M. de B.... Il y a longtemps qu'ILS auraient dû comprendre qu'ILS avaient besoin de moi. Alors j'aurais pu facilement... Maintenant que tout est embrouillé, on a pensé que mon dévouement au roi et au pays ne reculerait pas devant des difficultés insurmontables peut-être pour tout autre. Mais en voilà assez sur ce sujet. Je m'applaudis que ma nouvelle position me permette de faire enfin quelque chose pour vous. — Monseigneur, ma reconnaissance... — Ne parlons pas de cela. Vous avez travaillé longtemps pour moi avec un vrai désinté-

ressement. Il y aurait ingratitude de ma part si, ayant un vaste hôtel à ma disposition, je n'en profitais pas pour vous épargner une course journalière qui a dû souvent vous être pénible... Vous viendrez donc aujourd'hui même vous installer ici, car nous restons toujours ensemble, n'est-il pas vrai? (Prosper s'inclina, comme pour dire: Monseigneur plaisante... Est-ce qu'on quitte un patron le jour où il peut vous être utile?) Le chef du service intérieur, continua le ministre, va vous montrer votre chambre. Cela, ajouta-t-il en souriant avec infiniment d'amabilité, mettra quelques économies dans la bourse du jeune homme pour ses bals et ses spectacles. Il n'y a pas de mal. — Monseigneur, dit Prosper, j'ai bien d'autres pensées plus sérieuses qui me préoccupent en ce moment. — Bon! bon! interrompit le ministre avec un nouveau sourire, il est bien que les jeunes gens ne soient pas trop dissipés, mais il ne faut pas non plus qu'ils se laissent aller à des préoccupations au-dessus de leur âge. C'est bien assez que nous soyons obligés de nous y consacrer, nous autres vieux chevaux de combat. A demain. Je vous donne congé pour aujourd'hui; les affaires m'emportent. Vous ne vous figurez pas ce que c'est qu'une vie ministérielle.

Prosper ne démêla pas trop bien ce qu'il devait inférer des paroles du ministre pour ses intérêts; toutefois il en conçut un assez bon présage, quitta son modeste hôtel garni et vint s'installer dans une mansarde de l'hôtel de la présidence. Les valets à habits galonnés le saluaient lorsqu'il passait et il leur rendait le salut sans trop de hauteur, quoiqu'il se sentît avoir crû pour le moins d'un pied en importance depuis la veille.

Félicitations qui ne sont point des félicités.

L'heure du dîner étant venue, ce ne fut pas sans éprouver quelque secrète confusion qu'il reprit le chemin de son humble table d'hôte à trente-cinq francs par mois. Il sentit qu'il dérogeait. Mais il avait devant lui plusieurs jours payés d'avance. Il ignorait encore le chiffre pour lequel le ministre le ferait coucher sur la bienheureuse feuille d'émargements, et, par prudence, il voulut attendre un plus ample informé pour adopter la tenue que commanderait sa nouvelle position.

Tous les habitués de la table d'hôte connaissaient déjà la bonne fortune de leur copensionnaire et s'empressèrent de l'en féliciter; ils proposèrent de la fêter en ajoutant au frugal ordinaire un petit *extra* de deux bouteilles de vin de Champagne, du café et des liqueurs, choses qui se montraient rarement en cet humble lieu, et

que l'hôtesse fit quelques difficultés de livrer, vu que les vacances approchaient. Allons donc, vous défieriez-vous de nous dans une pareille circonstance? lui dirent les amphytrions; est-ce que M. Prosper n'est pas notre répondant au besoin? Prosper, ne pouvant répondre à tant de politesse par une incivilité, fit, en forme de remercîment, un signe de tête que l'hôtesse prit pour un engagement. Cela étant, dit-elle, on va apporter ce que vous demandez. Doublez, dit Prosper, qui ne voulait point demeurer en reste.

Le dîner se passa donc plus gaîment et dura plus longtemps que de coutume. Les têtes étaient échauffées et les imaginations se donnaient libre carrière;

Le vin au plus muet fournissait des paroles;

on saluait Prosper, à chaque verre qui se vidait, de tous les titres qui se présentaient à l'esprit. Il fut tour à tour maître des requêtes, procureur du roi, préfet, receveur général, conseiller d'État, procureur général, directeur général, pair de France, et lui-même, tout en riant de ces folies, ne laissait pas que d'y entrevoir confusément un côté sérieux. Qui sait? se disait-il avec cette confiance que le vin inspire et qui ne permet de douter de rien. Il fut enfin question de se retirer. Ces bons amis voulurent l'accompagner une partie du chemin. Ils n'étaient pas tous, dans leur bon sens, d'une excellente tenue. L'ivresse porte à exagérer les habitudes, et la petite bande, considérant tout le pavé comme lui appartenant, fière d'ailleurs d'avoir au milieu d'elle un homme revêtu de tant de titres et de dignités, se livrait à quelques actes excentriques que le goût le plus accommodant ne pouvait prendre pour des reflets de la bonne compagnie. En passant sur la place du Carrousel, elle fut traversée par une voiture dont la glace se releva rapidement, mais non pas si promptement que Prosper n'ait eu le temps de reconnaître mademoiselle de Saint-Clair. Un froid subit lui parcourut tout le corps. Hélas! c'était bien la peine, se dit-il, de rougir, à la porte du bal de la rue Saint-Martin, devant une foule qui certes n'aurait pas compris ma rougeur, pour venir aujourd'hui m'offrir, dans un cortége qui ne vaut pas mieux, aux yeux de mademoiselle Sidonie! Que va-t-elle penser de moi? Oserai-je jamais me représenter devant elle?

Plein de contrariété, Prosper essaya de se séparer de ses compagnons, mais ceux-ci étaient tenaces. Sa mauvaise humeur les divertit d'abord. Voyant qu'elle résistait à leurs plaisanteries, ils prétendirent qu'elle était déjà le signal de l'orgueil d'un homme enflé de sa haute fortune, craignant d'être rencontré par la société aristocratique des salons ministériels dans la compagnie plébéienne d'étudiants du Quartier-Latin. Ils n'en furent que plus acharnés à le conduire jusqu'à la porte de l'hôtel, où l'on se sépara assez froidement.

Les sollicitations et les sollicitudes.

Prosper, en se déshabillant, fut surpris de trouver ses poches pleines de lettres qu'il était sûr de n'y avoir point introduites. La lecture des premières suffit pour le mettre au fait. Les cohabitués de la table d'hôte, qui l'avaient si bien fêté, avaient eu chacun leur dessein. Chaque verre de champagne qu'on lui avait offert, chacun de ces toasts exorbitants portés en son honneur, était une hypothèque prise sur le crédit dont il allait jouir.

« Vous savez que je vous ai toujours distingué entre tous nos ca-
» marades et nos habitués, écrivait l'un, faites-moi donc obtenir un
» tour de faveur pour ma tragédie que j'achève. »

« Mon cher ami, écrivait un autre, je renonce au droit, qui me ré-
» trécit l'esprit, et je préfère une rédaction dans un journal, fût-il
» ministériel. Un mot de votre part ferait l'affaire. »

« Je voudrais bien un emploi de rédacteur, à trois ou quatre mille
» francs, dans un bureau où je ne serais pas obligé de paraître, disait
» un troisième. Vous qui avez l'oreille du ministre, coulez-y donc
» une recommandation en ma faveur. Entre amis on ne se refuse pas
» ces petits services. »

Les autres lettres devaient être de la même force.

Prosper, plus irrité encore, s'il est possible, de l'impudence de tous ces solliciteurs qu'il ne l'avait été d'avoir été vu avec eux par mademoiselle Sidonie, ne prit pas la peine d'en lire davantage et s'endormit, après s'être assuré que la pendule, meuble dont il n'avait pas encore eu l'occasion de faire usage, était à l'heure, car il ne voulait pas manquer à la ponctualité qu'il savait être du goût de Son Excellence. Il supputait avec quelque satisfaction, en fermant les yeux, que son installation dans l'hôtel lui faisait gagner pour son sommeil les trois quarts d'heure qu'il mettait auparavant à faire le trajet de la rue Saint-Jacques à la barrière de Clichy.

Il dormait profondément encore sur la foi de cet agréable calcul, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Qui est là? cria-t-il. — Son Excellence demande monsieur Prosper, dit la voix d'un laquais. A ce moment trois heures sonnaient distinctement à l'horloge de l'hôtel et à la pendule de la mansarde.

Vous avez vu quelquefois au théâtre un rideau, représentant un



M. Prosper Richard.

25

paysage agréable ou un beau palais, s'envoler tout à coup pour ne plus vous laisser apercevoir qu'un site désolé ou un cachot sombre. Tel fut à peu près l'effet que produisit sur l'esprit de Prosper la coïncidence de l'annonce du laquais et des trois coups sonnés sur l'horloge. Pourvu, se dit-il en laissant échapper un soupir, que la chaîne se dore un peu! Mais il me semble que je marche de déception en déception. C'est ce qu'il y a de plus clair pour moi jusqu'à présent. Ne nous montrons pourtant pas trop impatient, pour ne pas paraître avide. Il faut bien que le moment de la justice arrive, et sans doute la fin du mois me fera connaître les intentions de mon noble patron à mon égard.

La fin du mois vint, mais la feuille de traitement, après avoir circulé dans tous les coins du ministère, depuis le cabinet du chef de division jusqu'à l'antichambre du garçon de bureau, ne franchit pas le seuil de la mansarde où elle était attendue comme la colombe de l'arche.

Prosper devient un personnage.

Prosper, ne voyant pas venir le précieux rameau d'olivier, supposa qu'il avait pu s'égarer en chemin, et, avec toutes les précautions oratoires inspirées par un amour-propre qui craignait de laisser apercevoir le défaut d'une position mal définie, il posa la question à l'employé chargé de la confection de la feuille. L'employé, qui n'avait reçu aucun ordre, crut devoir donner preuve de zèle pour le secrétaire intime de son ministre, personnage très éminent à ses yeux, et s'en faire un protecteur, en soumettant la question à son chef de bureau. Le chef de bureau, qui était bien aise aussi d'avoir quelqu'un qui pût parler de lui au ministre dans l'occasion, s'empressa, dans les mêmes vues, de reporter la question au chef de division. Le chef de division, à qui la situation de Prosper auprès du ministre faisait ombrage, fut charmé de l'occasion qui se présentait de le mettre dans ses intérêts, et fit à son tour la question à Son Excellence. C'est, répondit le ministre, une affaire entre M. Richard et moi qui ne doit point passer par les bureaux. Le chef de division vit dans cette réponse un mystère qui le disposa mieux encore à concevoir une haute idée de l'influence du secrétaire intime, et, ne voulant pas perdre le mérite de sa démarche, il prit la peine de monter jusqu'à la mansarde de Prosper pour l'informer confidentiellement de la réponse qu'il avait obtenue du ministre. Prosper, confus, balbutiait quelques mots de remercîment. Mais, *mon cher collègue*, observa tout à coup le chef de division en regardant autour de lui, vous êtes

par trop mal logé. Permettez-moi de vous faire disposer un appartement plus convenable. J'en sais un que je veux vous faire préparer aujourd'hui même. La modestie honore l'homme en place, mais, pour ceux qui ne sauraient pas l'apprécier, il faut bien que l'arbre se montre à eux par l'écorce.

Une heure après, le chef de bureau se présenta à son tour : il se plaignit, avec beaucoup d'amabilité et en langage fleuri, que le chef de division lui eût ravi l'avantage d'être le premier à faire connaître à M. Prosper la réponse de son Excellence; puis il se mit à entrer dans des détails sur ce qui le concernait personnellement, ses services méconnus, son mérite oublié, ses droits incontestables à la place du chef de division, qui ne l'avait obtenue que par la faveur. Vous n'avez donc pas de protecteurs? lui demanda Prosper. — Si vraiment, dit le chef de bureau : ils ont bien commencé par me pousser où je suis de plein saut, à peine au sortir du collége, mais maintenant ils m'y laissent pourrir. Un protecteur se lasse vite de son rôle, et pour s'en débarrasser il vous parque en quelque sorte et vous abandonne quand il croit, selon son petit jugement, avoir fait assez pour vous. Il est cependant, continua-t-il en jetant les yeux sur Prosper, des hommes d'une nature plus relevée, qui, aussi, comprennent mieux la beauté de leur rôle et la dignité de ceux qui aiment à se placer sous leur patronage.

Me permettez-vous, monsieur, ajouta-t-il avec une certaine timidité, nonobstant l'importance de vos occupations, d'avoir quelquefois l'honneur de vous rendre mes devoirs. J'ai une jolie maison de campagne à quelques lieues d'ici. Nous serions bien heureux, ma femme et moi, si nous pouvions espérer vous y recevoir quelquefois.

Prosper, malgré sa politesse, ne savait comment répondre à tant de choses obligeantes.

Quelques instants après que le chef de bureau fut sorti, deux coups frappés à la porte, si discrètement qu'à peine ils se firent entendre, annoncèrent une nouvelle visite. C'était l'employé subalterne qui venait aussi faire valoir le zèle qu'il avait mis à se procurer *les renseignements* demandés par M. Prosper. Il paraît, dit celui-ci à part soi, que je dois donner audience aujourd'hui à tout le ministère.

L'employé est placé, sinon hiérarchiquement, au moins par l'usage, à une trop grande distance du secrétaire intime, pour oser l'entretenir *ex abrupto*, comme l'avait fait le chef de bureau, de ses droits, de ses espérances. Prosper *eut la bonté* de l'encourager : il apprit que cet homme, père d'une nombreuse famille, qui travaillait, depuis vingt-cinq ans, dix heures par jour, à une besogne ennuyeuse, difficile, n'avait pu obtenir encore qu'un traitement de dix-huit cents francs. Depuis dix ans il sollicitait une augmentation de deux cents francs, qu'il appelait son bâton de maréchal, mais le *budget* n'avait jamais

permis de lui accorder cette augmentation, dont ses chefs eux-mêmes reconnaissaient la justice. Tout ce que ce budget pouvait laisser de disponible était à peine nécessaire pour *arrondir* successivement les gros traitements et pour créer de nouveaux emplois au profit de toutes les créatures que chaque nouveau ministre.... Ici le pauvre homme se mordit la langue jusqu'au sang; Prosper acheva facilement sa pensée. Vous ne vous plaindrez pas du moins que moi, je vous fasse quelque tort, lui dit-il.—Oh non, répondit l'employé, puisque Son Excellence ne vous fait point porter, à ce qu'il paraît, sur la feuille; mais ce n'est jamais que quand ils s'en vont et il en part souvent. —Quoi! dit Prosper, ne parvient-on donc en effet que par la faveur? —Il n'est pas sans exemple que le travail et le mérite obtiennent leur récompense; mais c'est rare, il ne faut pas trop y compter, et le travailleur qui n'est parvenu que par cette voie, traqué sans cesse par une meute affamée, est bientôt aux abois.

Tout ce qui reluit n'est pas or.

Les jours se passaient, et Prosper demeurait dans la même ignorance des dispositions de M. de B...., quoiqu'il fût chaque matin à son poste au moment où trois heures sonnaient. Les soirs de réception, il paraissait assidûment dans les salons de son ministre, et les autres ministres et grands personnages lui rendaient son salut; les solliciteurs de tout rang lui faisaient des civilités proportionnées à ce qu'ils désiraient. Des sollicitations lui arrivaient même des départements. Les lettres de l'alphabet, qui, à ***, s'étaient dans le temps liguées contre lui et avaient écrit à M. de Fierreville dans les termes que nous nous rappelons, n'avaient pas dédaigné de grossir le nombre des solliciteurs dès qu'elles eurent appris que le *beau-fils* était devenu un homme *de conséquence*. Il n'y eut pas jusqu'à M. de Fierreville, lui-même, qui lui envoya une superbe bourriche pleine des produits de sa chasse, en le priant de remettre, *directement et confidentiellement*, une lettre qu'il lui faisait passer en même temps, au ministre des finances près duquel son neveu sollicitait une recette générale.

Prosper avait beau s'efforcer de faire comprendre à tous ces importuns qu'ils perdaient leur poudre, qu'il ne se mêlait en rien ni de l'administration ni des affaires politiques, on regardait cela comme des défaites et l'on prêtait au secrétaire intime d'autant plus d'importance qu'il s'en attribuait moins.

Il y aurait eu dans tout cela de quoi chatouiller la vanité d'un jeune homme, si, à travers toute cette fumée, Prosper n'eût pas aperçu les pieds de mouche du mémoire de son traiteur à vingt-deux sous par

repas et l'anglaise élégante de celui de son tailleur, qui s'enflait successivement, à l'encontre de sa bourse, laquelle toujours allait se vidant. Il est vrai que ces indulgents créanciers ne paraissaient nullement empressés d'en recevoir le montant; loin de là, ils se plaignaient de la réserve que mettait leur débiteur à grossir leur créance, et le traiteur disait, en couchant chaque jour le secrétaire intime du premier ministre sur son livre pour un mince écot de vingt-deux sous: Voilà un gaillard qui songe à mettre du foin dans ses bottes. Seulement, par inadvertance, le brave homme se servait de temps en temps de la plume aux *pensum* de monsieur son fils qui faisait ses études à l'école primaire du quartier. On sait que messieurs les écoliers ont inventé pour ces utiles travaux des plumes avec lesquelles ils écrivent trois lignes à la fois.

Le beau palais de nuages dans lequel Prosper ne marchait qu'en tremblant acheva de se dissiper, un beau matin, à la réception d'une lettre de M. Fortuné Richard:

«Maintenant, mon cher Prosper, que te voilà enfin, disait-il, sur »la route de la fortune, grâce à de bons et solides protecteurs, et »pourvu, selon toute apparence, d'un raisonnable traitement, je crois »pouvoir me dispenser de t'envoyer le trimestre de ta pension, qui »me sera on ne peut plus utile pour relever une partie de nos bâti»ments écroulés. Si tu es sage, comme je n'en doute pas, tu tâcheras »de faire sur tes appointements des économies pour m'aider à relever »le reste et à me libérer des emprunts dont les intérêts me dévorent. »Tu agiras, en faisant ainsi, pour toi plus que pour moi. Mon plus »grand désir, tu le sais, après celui de t'embrasser, est de te laisser »notre petite fortune entièrement libre, comme je l'ai moi-même reçue »de mon père. Que la prospérité ne te porte pas à la mépriser, toute »modeste qu'elle est. La faveur est glissante, et l'on est quelquefois »trop heureux d'avoir un petit coin à soi où l'on peut être sûr de retom»ber sur ses pieds.»

Quoi! mon père aussi! s'écria Prosper. Pauvre vieillard! dois-je, en dissipant son erreur, empoisonner ses derniers jours? Néanmoins que faire? je ne puis subsister sans argent. Allons voir M. de Saint-Clair. Si sa délicatesse ne lui permet pas de m'aider par des démarches, son amitié et sa reconnaissance l'engageront du moins à m'éclairer de ses conseils. Puis-je espérer, désormais, dans ma situation, de lui devoir un jour quelque chose de plus?

Il y avait plusieurs voitures à la porte de M. de Saint-Clair, quoique ce ne fût pas l'heure de recevoir. Le colonel et toute sa famille étaient en affaires, et la porte était fermée à tous ceux qui n'étaient pas spécialement invités. Prosper éprouva un serrement de cœur sans se l'expliquer autrement que par la contrariété, et rentra à l'hôtel, où il trouva André qui l'attendait.



Andre (Protecteurs).

32

La Fortune et la Douleur viennent frapper, l'une à la porte, l'autre au cœur de Prosper.

André n'était pas revenu voir Prosper depuis que celui-ci avait quitté la rue Saint-Jacques. Il portait des habits assez propres, comme un domestique de bonne maison en petite tenue.

Il y a long temps que je ne vous ai vu, André : qu'êtes-vous donc devenu? vous m'avez l'air en meilleur équipage que la dernière fois. —J'ai trouvé un peu d'ouvrage, monsieur Prosper, et ça m'a remis à flot, comme vous voyez; mais ça ne va plus. Je voudrais avoir une bonne place de domestique près d'un bon maître, et, comme j'ai appris que vous êtes un grand seigneur, j'ai pensé que si je pouvais vous convenir pour la chose, cela me conviendrait bien aussi.—J'ai moins besoin de domestique que jamais, André. — Ah! oui, voilà ce que c'est : ce sont les gens de l'hôtel et les garçons de bureau qui vous servent, et cela ne coûte rien. Eh bien! puisqu'on dit que vous êtes tout puissant auprès du ministre, faites-moi entrer dans l'hôtel : cela m'est égal. — On vous a trompé, André, je n'ai pas le pouvoir que vous me supposez et je ne me mêle en aucune manière des domestiques de l'hôtel. Cela ne me regarde pas. — Oh! sûrement, dit André avec une expression qui étonna Prosper, vous vous mêlez de mieux que cela, voilà pourquoi je viens vous trouver; ou plutôt, continua-t-il en baissant la voix, ce n'est pas moi, c'est la Fortune en personne... — Vous devenez fou, André, et je ne suis guère en disposition d'écouter des folies. — Non, monsieur Prosper, je ne suis pas fou, mais vous le serez, permettez-moi de vous le dire, si vous refusez le bien quand il se présente à vous... — J'en ai besoin en effet, répondit Prosper mélancoliquement; alors expliquez-vous... — Ah! voilà! c'est ce que je ne puis pas faire, mais si vous voulez venir demain, à cette heure-ci, à l'hôtel Meurice, rue Saint-Honoré, vous y rencontrerez quelqu'un qui vous mettra au fait. — Et quel est ce quelqu'un? — Je ne puis vous dire qui il est. Vous demanderez M. Duval, et M. Duval vous dira tout ce que vous désirez savoir, et avant peu, voyez-vous, vous pourrez loger dans de plus beaux appartements que ceux-ci, quoiqu'ils ne soient pas mal, et dire : Je suis chez moi! et encore, par-dessus le marché, faire un bon mariage avec une riche et noble héritière, comme mademoiselle de Saint-Clair, par exemple, et alors vous penserez à André, n'est-il pas vrai?... A propos de mademoiselle de Saint-Clair, tout le monde, à ***, quand on vous a vu parvenir, s'attendait à voir l'ancienne petite femme et l'ancien petit mari devenir mari et femme pour de vrai. Vous avez

donc dédaigné ces jeux d'enfants, que vous la laissez épouser ce grand flandrin de neveu de M. de Fierreville, qui vient d'obtenir la recette du département par l'entremise du colonel ? — Que dites-vous donc, André? Mademoiselle Sidonie se marie?... et le colonel, qui ne voulait, disait-il, recommander personne.... — N'a pas manqué de recommander son gendre futur. Vous savez bien tout cela, vous l'un des amis de la maison et de M. de Fierreville, qui... Enfin, cela ne me regarde pas. — Et c'est?... — C'est ce matin qn'on a signé le contrat. — Ah ! oui, vraiment, répondit Prosper, sachant à peine ce qu'il disait, mais voulant cacher son agitation à André ; je l'avais oublié. —Oh ! sûrement..., répondit celui-ci. Quand on a les affaires de l'État en tête, on oublie quelquefois, dit-on, ses meilleurs amis... Mais n'oubliez pas que demain on vous attendra rue Saint-Honoré, hôtel Meurice. Il s'agit ici de plus qu'un ami, il s'agit de la fortune !...

Nous laisserons nos lecteurs imaginer l'ébranlement que durent laisser dans l'esprit de Prosper les secousses qui se succédaient si rapidement. Tandis que tout le monde semblait s'entendre, comme ligué dans une commune ironie, pour le congratuler d'une fortune, d'une position, d'un crédit imaginaires, il se voyait réellement isolé, sans appuis, à la veille de tomber dans le plus complet dénûment, et, ce qui était pire, parce qu'ici le mal était sans remède possible, le rêve de sa jeunesse, l'espoir de posséder un jour mademoiselle Sidonie de Saint-Clair, se dissipait comme une fumée légère emportée tout à coup par l'ouragan.

On pense bien qu'il ne dormit pas, que la fièvre dut agiter ses fibres et faire battre ses artères pendant toute la nuit, et que, lorsque trois heures du matin sonnèrent, il était peu en état d'aller prendre un travail pour lequel il ne se sentait plus que de l'aversion. Il fit donc prévenir le ministre, en le priant de l'excuser, qu'il était trop indisposé pour pouvoir se rendre à ses ordres. Il se leva tard, plein du plus profond découragement, incapable de se tracer une règle de conduite dans les circonstances conjurées contre lui, et il eût oublié à la fois, et de manger, et le rendez-vous que lui avait fait donner M. Duval, si André ne fût venu le lui rappeler.

Un corrupteur.

Prosper s'habilla, prit une flûte d'un sou et un verre d'eau pour tout repas (son appétit se mettait sans effort au niveau de sa bourse), et se rendit à l'hôtel Meurice.

De même qu'André était l'intermédiaire de M. Duval, celui-ci était, soi-disant, l'intermédiaire d'un autre personnage qui ne vou-

lait pas être nommé pour l'instant. On avouait seulement que ce personnage mystérieux était un des spéculateurs les plus redoutés de la Bourse et qu'il assurait cinquante mille francs par an à M. Prosper s'il voulait entrer en société avec lui.

Celui à qui on faisait de telles offres ne put s'empêcher de rire, malgré le chagrin qui le dévorait, en songeant à la bouffonnerie d'une association entre un millionnaire et un étudiant qui n'était pas sûr de pouvoir dîner le lendemain : mais bientôt l'affaire s'expliqua et elle lui parut un peu moins plaisante.

Le spéculateur [1] avait besoin, pour une grande opération financière qu'il préparait à la Bourse, d'être instruit de certaines nouvelles politiques, qu'on attendait avec anxiété, quelques heures avant qu'elles pussent être soupçonnées du public. Si elles étaient bonnes, il achetait une quantité considérable de rentes avec la certitude de les revendre deux jours plus tard, moyennant d'énormes bénéfices ; si elles étaient mauvaises, il procédait différemment. Dans l'un ou l'autre cas, des gens secrètement apostés par lui répandaient, pour assurer d'autant mieux le succès, des bruits contraires aux nouvelles positives, afin d'opérer, dans son intérêt, une baisse ou une hausse factice qui devait multiplier les bénéfices. Il est vrai que c'était provoquer la ruine d'une foule d'autres spéculateurs du second ordre et de tous les malheureux qui avaient eu la faiblesse de leur confier leurs intérêts; mais l'homme qui court à la fortune s'embarrasse bien des catastrophes qu'il cause ! C'est comme si l'on voulait que le boucher s'attendrît sur le sort des moutons qu'il égorge. Ne fait-il pas son métier ?

L'agioteur, avant de risquer une semblable démarche, avait cherché à se rendre compte du terrain sur lequel il allait marcher. Il savait que le secrétaire intime de Son Excellence prenait ses repas chez un traiteur à vingt-deux sous, n'allait ni au spectacle ni à la campagne, et ne louait point de chevaux. Il en avait conclu (les hommes d'argent n'envisagent jamais les choses que de leur point de vue), il en avait conclu, disons-nous, que M. le secrétaire intime était un jeune homme avare qui *faisait sa pelote*, et il savait par expérience que les avares ne reculent devant aucun moyen d'enfler leur trésor.

Je ne suis point à même, dit Prosper à l'entremetteur, de faire ce qu'on

[1] Il n'y a qu'un quart de siècle, on nommait ces sortes de faiseurs d'affaires d'argent des *agioteurs*. Leur métier s'appelait *agiotage*, et ces deux noms étaient frappés d'une réprobation méritée. On leur a substitué les expressions *spéculateur*, *spéculation*. Prenez le dictionnaire latin, vous lirez : SPECULATOR, *qui contemple, qui considère*. Quoi de plus innocent que de contempler, de considérer? On *contemple* le spectacle de la nature, les œuvres de son auteur, les grandes leçons de l'histoire. Un *spéculateur* est donc un *contemplateur*. Cela a un certain caractère de grandeur, d'élévation. Le spéculateur *considère* et il parvient ainsi à la considération... celle qu'on accorde aux écus. Mais quand il a mal *contemplé* ou *considéré*, c'est-à-dire quand il s'est ruiné lui-même, entraînant dans sa déroute le fretin, le spéculateur décroît jusqu'au *chevalier d'industrie*, jusqu'à l'escroc.

attend de moi. Mais, quand je possèderais les secrets qu'on me demande, je ne serais point assez infâme pour les livrer à celui qui l'est assez pour chercher à corrompre un homme d'honneur. L'entremetteur ne se déconcerta pas, pensant probablement que cette réponse n'était que la manœuvre d'un homme qui se met à un plus haut prix. Monsieur, dit-il, vos mots sont un peu durs; ils seraient mérités s'il était question de livrer un secret d'État à un parti politique ou à l'étranger. Remarquez qu'il ne s'agit ici, au fond, que de devancer de quelques heures seulement, dans un intérêt purement positif, une publicité inévitable, car il est impossible que le gouvernement songe à cacher une nouvelle de cette importance, dont la publicité ne se rare-tardée jusqu'au soir que parce qu'il ne paraît pas de journaux dans le courant de la journée. Convenez au moins que la personne qui m'a chargé de *traiter cette affaire* avec vous a rendu justice à vos principes d'honneur en mettant un pareil prix à une chose si facile. — C'est-à-dire... interrompit Prosper. — Je n'hésite même pas à prendre sur moi de vous assurer, continua l'entremetteur, qu'il serait disposé à doubler ses offres. — Je le remercie, dit Prosper, d'avoir évalué mon honneur à une somme si élevée. S'il était à vendre, ce serait en effet un marché assez lucratif. Je soupçonne même, s'il m'est permis de le dire, qu'il y a plus d'intimité que vous ne le faites paraître entre vous et la personne qui est censée vous envoyer... Je n'en suis que d'autant plus assuré qu'elle connaîtra ma réponse, à laquelle je n'ai pas un mot à ajouter ou à *retrancher*, entendez-vous bien? dit-il en appuyant sur chaque syllabe de ce mot.

Prosper, après cette réponse, sortit brusquement, sans même regarder son interlocuteur. Celui-ci haussa les épaules en frappant du pied, ce qui signifiait à peu près : Benêt! qui me fait perdre cinq cent mille francs avec son honneur!....

Nouveaux embarras.

Une vive indignation a souvent pour résultat de produire une utile diversion sur d'autres chagrins; c'est une sorte de dérivatif qui attire sur un seul point toutes les amertumes de l'âme. Ainsi en fut-il pour Prosper. Il se reprochait de n'avoir point traité avec plus de mépris, plus d'insulte encore, l'homme qui l'avait rabaissé jusqu'à lui en pensant qu'il était capable de partager sa corruption, et vingt fois, dans le reste du jour, il reprit en pensée le colloque de l'hôtel Meurice, pour avoir une occasion d'épancher, si l'on peut parler ainsi, toute l'exaltation à laquelle il était en proie. Comme pour l'exciter encore, il trouva, en rentrant, une lettre de la maîtresse de la table



Un spéculateur à la bourse (Protecteurs).

d'hôte de la rue Saint-Jacques, qui se plaignait de ne l'avoir point revu depuis le dîner où l'on fêta si joyeusement son changement de fortune, l'informait du départ de ses *amis*, oublieux d'acquitter l'écot supplémentaire, lui rappelait qu'elle ne l'avait fourni que parce que M. Prosper avait formellement répondu pour eux, et le priait de vouloir bien acquitter les quarante-cinq francs formant le montant de la dépense, somme assez importante pour elle, pauvre femme, mettant avec peine les *deux bouts ensemble* à force d'économie; sans conséquence pour un jeune homme *comme il faut*, placé dans une si brillante position.

Prosper n'avait pas la moitié des quarante-cinq francs dans sa bourse, et il avait les dettes en horreur. Il eut pu très bien contester la légitimité de la plus forte partie de la créance, mais nous avons dit qu'il était fier, et, dans cette occasion, sa fierté était d'autant plus excitée qu'il entrevoyait quelque grandeur d'âme à dédaigner une discussion d'argent au moment le plus inopportun pour faire un sacrifice de cette nature. La soirée était encore peu avancée. Il courut déposer sa montre chez un commissionnaire au mont-de-piété, en nantissement des quarante-cinq francs réclamés. Il n'avait jamais mis le pied dans ces lieux ouverts pour le soulagement des pauvres, et où ils ne trouvent guère qu'une aggravation de plus à leur misère, tant les droits et les intérêts qu'on leur impose sont onéreux, tant la facilité de se procurer de l'argent pour un caprice, une fantaisie, une débauche, excite l'ouvrier, l'étudiant, à ne se rien refuser, pour peu qu'il possède quelque effet admissible par le commissionnaire. Le genre de public qui fréquente ces lieux, la crainte d'y rencontrer quelque visage auquel le sien ne serait pas inconnu, inspiraient donc à Prosper une profonde répugnance, mais il en avait plus encore à différer de satisfaire son ancienne hôtesse, et l'une le fit passer sur l'autre, ainsi que sur le chagrin de se séparer d'un objet, dernier don d'une mère mourante. Ce ne fut pas sans se sentir le cœur un peu gonflé qu'il remit la montre aux mains du prêteur et sans une sorte d'indignation qu'il vit celui-ci l'ouvrir, l'examiner de tous côtés et en évaluer le poids. Prosper ne connaissait à sa montre qu'une valeur, celle qu'elle tenait de la main qui la lui avait donnée. Lui en chercher une autre était à ses yeux une sorte de profanation. Cependant il comprit bien que le temps où les usuriers d'Égypte prêtaient à un fils sur le corps ou la moustache de son père était loin de nous; qu'on veut aujourd'hui, et pour cause, des gages d'une plus facile défaite pour garantie de son argent, et il se contenta de faire ses réflexions dans le secret de sa pensée. Lorsqu'il rentra chez lui, sa dette était acquittée, à la grande édification de l'hôtesse, qui ne comptait peut-être pas trop sur un semblable ni surtout sur un si prompt résultat.

Prosper hasarde une démarche désespérée. — Ce qu'elle produit.



Prosper ne dormit pas plus cette nuit que la précédente ; les plus tristes pensées voltigeaient dans son cerveau, comme les chauves-souris évoquées par le retour de l'obscurité. L'incertitude de son sort, la ruine de son père, le mariage de mademoiselle Sidonie, formaient autant de tableaux qui se succédaient, s'entremêlaient et produisaient les images les plus effrayantes ou les plus désespérantes. Quelques moments d'un sommeil souvent interrompu arrivèrent pourtant à la suite des fatigues du corps et de l'esprit, lorsque le timbre de la pendule, sonnant trois heures, vint le chasser tout-à-fait avec les songes de la nuit, comme on dit que le chant du coq chasse les mauvais esprits... C'était le moment de descendre chez le ministre et de provoquer enfin des explications que Prosper ne pouvait attendre plus longtemps. Le difficile était d'aborder le sujet sans blesser Son Excellence, soit en paraissant trop la presser, soit en paraissant l'accuser de ne s'être pas assez pressée elle-même. Prosper n'avait pas trouvé de début oratoire plus convenable que la lettre même de son père, et il s'était arrêté au projet de la remettre en entrant à M. de B...., en le priant de lui faire savoir ce qu'il devait répondre.

Je conçois votre embarras, lui dit M. de B.... après avoir lu. Votre père s'est ima-

giné que les services rendus à l'homme privé pouvaient constituer des droits auprès de l'homme public. C'est une erreur trop commune aujourd'hui, et il est délicat pour un fils de la relever quand c'est un père qui la commet. Dites donc au vôtre que c'est moi qui ai fait la remarque. — Dois-je ajouter, dit Prosper, que l'honneur d'avoir été attaché à Votre Excellence pendant deux ans, et d'avoir travaillé pour elle pendant ces deux années, deviendra un titre d'exclusion aux faveurs qu'elle est à même de répandre? Elle sait que je ne suis point ennemi du travail? — J'aime à vous rendre cette justice, répondit M. de B.... Au reste, tournez cela à votre père pour le mieux. — Je vous demande mille pardons, monseigneur, reprit Prosper, confondu de la tournure amphigourique que prenait la conversation, mais enhardi par cela même et résolu de la ramener au positif : je vous demande mille pardons, mais j'ai le malheur de ne point comprendre, peut-être celui de ne point me faire comprendre non plus. J'ai fait connaître à Votre Excellence l'extrémité où je me trouve réduit. Je sais qu'il existe dans le ministère deux places vacantes; elles sont peu importantes, et je ne crois pas montrer beaucoup d'amour-propre en me considérant comme capable de remplir l'une ou l'autre. Je supplie Votre Excellence de m'en accorder une, la moindre; je ne demande que les moyens de m'entretenir à Paris pour finir mes études sans être à charge à mon père, qui ne peut plus m'aider. M. de B.... tira d'un carton une énorme liasse de lettres : Voilà, dit-il à Prosper, trois cent cinquante demandes qui m'ont été adressées pour ces deux places, toutes apostillées ou recommandées par des personnages influents. Vous voyez bien que je ne pourrais disposer de l'une ou de l'autre sans mécontenter près de deux cents pétitionnaires et leurs protecteurs que j'ai le plus grand intérêt à ménager. J'ai, d'autre part, pour principe de me réserver quelques places pour en disposer en dehors des recommandations, parce qu'il est juste de ne point tout leur donner, et celles-ci font précisément partie de mes réserves. — Il me semble alors, monseigneur, que ce serait le cas... — Vous êtes dans l'erreur. Si je donnais celles-ci, je ne les réserverais plus.

Prosper ne saisit pas toute la profondeur du raisonnement, mais il comprit très nettement qu'il avait perdu sans fruit deux années près d'un homme que son esprit d'avarice gouvernait même dans les choses qui n'exigeaient aucun sacrifice de sa part. Le peu d'espoir qui l'avait soutenu jusque-là était détruit complètement. Il se trouvait face à face avec une affreuse réalité contre laquelle il essaierait de lutter en vain.

L'évènement et l'homme de précaution.

Prosper promena tout le jour de sombres idées sans avoir pu ren-

contrer un motif de consolation ou d'encouragement. Joué de la manière la plus cruelle par les hommes qui semblaient devoir être d'autant mieux ses appuis les plus assurés que tous n'eussent fait qu'obéir à la voix de la reconnaissance, leur défection, leur ingratitude, leur lâche égoïsme, avaient quelque chose de si révoltant pour son âme encore sans expérience qu'elle prenait en haine toute l'humanité. On sent d'ailleurs combien la blessure faite à son cœur devait envenimer l'autre.

Il était dans ces dispositions, lorsqu'il aperçut, venant droit à lui, le chef de bureau si obséquieux. Prosper aurait bien voulu l'éviter, mais il n'y eut pas possibilité de le faire. Le chef de bureau cherchait évidemment à mettre sa physionomie en harmonie avec celle de Prosper. Vous ne sauriez croire, lui dit-il en l'abordant, combien je prends part à ce qui vous arrive. — Je vous remercie, répondit Prosper assez sèchement, peu satisfait qu'il était de voir que des tiers savaient déjà ce qui s'était passé entre lui et M. de B....

Il s'agissait de tout autre chose. Le roi venait *d'accepter la démission* de M. de B.... (style d'ordonnance) et de nommer son successeur. Le chef de bureau, voyant l'air soucieux de Prosper, l'attribuait à la connaissance de cette nouvelle, et, en homme prévoyant, il pensa devoir manifester des regrets, stéréotypés pour toutes les circonstances semblables, dans l'espoir que celui à qui ils s'adressaient lui tiendrait compte, en cas de retour, d'un tel acte d'héroïsme. Il faut dire que, calcul ou non, il en est beaucoup qui n'ont pas la pudeur d'en faire autant et qui fuient une grandeur qui tombe, comme on s'éloigne d'un édifice qui s'écroule, de peur de recevoir quelques débris sur la tête. Aussi le chef de bureau passait-il pour avoir une de ces âmes d'élite dont le nombre va diminuant de jour en jour.

Prosper, en rentrant à l'hôtel, vit les domestiques de M. de B.... occupés à faire les malles de leur maître. Quant à lui, personne ne songea aux siennes et lui n'y songea pas davantage. M. de B.... l'avait fait demander plusieurs fois; il se rendit près de lui. Il avait entendu dire que souvent un ministre, en quittant son portefeuille, laissait une position aux gens qui l'avaient servi. L'espoir lui vint que M. de B.... pourrait avoir eu pareille idée,

Prosper se montre ingrat.

L'ex-ministre le reçut avec affabilité. Vous savez, lui dit-il, que j'ai renoncé à un poste que je n'avais accepté qu'à contre-cœur. Croyez que cela ne changera rien dans nos relations. Je vous attends après-demain à mon hôtel à l'heure accoutumée. — Ne vous êtes-vous pas

résolu, dit Prosper en s'inclinant, à disposer des deux places que vous teniez en réserve? — Non, assurément, répondit M. de B...., mon successeur m'aurait prêté l'idée d'avoir voulu laisser derrière moi des jalons, comme si je voulais marquer d'avance ma route pour revenir. — Et oserai-je vous demander, monsieur, si je continuerai d'avoir l'honneur de travailler avec vous aux mêmes conditions que par le passé? — Absolument. Vous me trouverez le même pour vous dans tous les temps. — C'est beaucoup trop, monsieur... Vous avez abusé de mon temps, de mon travail et de ma confiance deux années entières; ma position, que je vous ai fait connaître et qui n'a pu vous toucher, ne me permet pas de continuer à jouer ce jeu, où tout le gain est pour celui qui est riche. Moi, je suis pauvre et j'ai besoin de tirer un prix de mon travail. Je regrette donc de ne pouvoir travailler aux conditions du passé. — Permis à vous, monsieur, reprit avec hauteur M. de B.... Que vous vous soyez attaché à moi quand vous prévoyiez comme chacun une élévation qui ne pouvait me manquer, et que vous vous retiriez quand vous m'en voyez descendre, cela n'a rien de surprenant pour qui connaît l'ingratitude des hommes, et je ne vois point pourquoi vous auriez fait exception à la règle générale.

Si jamais quelqu'un dut être frappé de stupéfaction, ce fut Prosper lorsqu'il s'entendit accuser d'ingratitude par M. de B...., et d'un ton si solennel qu'il se prit un instant à douter s'il n'avait pas en effet quelque grave reproche de ce genre à se faire. Sa conscience le rassura pourtant, ce qui lui fut un grand soulagement intérieur, mais ne le tira aucunement d'embarras pour le reste.

M. de B.... avait fait son déménagement dans la journée. Prosper jugea que la nuit pouvait lui appartenir et qu'il serait temps qu'il fît le sien le lendemain. Une malle, un étui à chapeau et un parapluie ne sont pas longs à enlever. Pour la première fois depuis longtemps, le timbre de la pendule put sonner sans lui rappeler une obligation. Il n'en dormit pas davantage; ses soucis toujours croissants faisaient sur lui l'effet de la boule d'airain d'Alexandre et l'éveillaient en sursaut aussitôt que la fatigue appesantissait sa paupière. Il vit, au matin, entrer dans la cour la voiture du ministre nouveau. Son Excellence, en mettant pied à terre, s'arrêta un moment sur le perron pour jeter autour d'elle un regard scrutateur, sorte de prise de possession tacite des lieux. Ce regard tomba sur Prosper, qui ne crut pas pouvoir se dispenser d'y répondre par



un salut respectueux qu'il fit en se retirant, après quoi il se mit à fermer sa malle et prit son chapeau pour aller chercher lui-même un portefaix, personne dans l'hôtel ne s'offrant plus pour faire ses com-

missions. Comme il allait passer la grande porte, un huissier courut après lui. Monseigneur demande M. Richard, lui dit-il. Prosper, étonné, suivit l'huissier.

Changement inespéré.

Monsieur Richard, dit Son Excellence, je sais que vous avez été longtemps attaché à M. de B...., qu'il vous confiait ses travaux les plus secrets et que vous avez su garder une discrétion qui ne s'est démentie dans aucune circonstance. C'est un bonheur pour un ministre nouveau de rencontrer un homme tout formé et digne de sa confiance; je suis disposé à vous accorder la mienne aux mêmes conditions que M. de B...., à moins que la reconnaissance, ou des engagements que je dois également respecter, ne vous lient à lui d'une manière indissoluble. — Monseigneur, répondit Prosper, on a abusé Votre Excellence sur la nature de mes relations avec M. de B.... et l'on m'a fait trop d'honneur en louant ma discrétion. Il m'eût été difficile d'y manquer, car monsieur votre prédécesseur ne m'a jamais fait aucune des confidences que vous supposez. Mes travaux étaient totalement étrangers au ministère, comme nous le sommes devenus l'un à l'autre. Le ministre vit dans cette réponse plus de réserve que de franchise. Il ne parut convaincu qu'après que Prosper, un peu enhardi par l'attention avec laquelle le ministre l'écoutait, l'eut mis en peu de mots au courant de son histoire. Son Excellence réfléchit un instant. Eh bien! monsieur Richard, dit-il, je n'en persiste pas moins dans mes propositions. M. de B.... connaît assez les hommes pour ne vous avoir pas confié ses travaux personnels s'il n'eût reconnu en vous des qualités solides. Persuadé que vous étiez plus avant dans ses confidences ministérielles, je n'ai point voulu m'assurer un secrétaire intime avant de savoir si je ne pourrais vous attacher à moi. Je me suis trompé sur ce point, mais toute autre personne que j'appellerais ne serait pas plus instruite que vous. Je vous demande donc la préférence, si cela peut entrer dans vos vues, afin de vous prouver, à vous aussi, que les ministres, comme les jours, se suivent sans se ressembler. Et, en disant cela, les yeux de Son Excellence pétillèrent d'un feu qui annonçait une grande ardeur pour l'équité. Pour que vous sachiez d'ailleurs un peu mieux sur quoi compter que lorsque vous étiez près de M. de B...., je fixe votre traitement à trois mille francs. Acceptez-vous? — Ah! monseigneur, c'est la vie que vous me rendez, ainsi qu'à mon pauvre père!... — Je vais au conseil; vous pouvez donc disposer de deux heures, mais soyez à votre poste à mon retour, et n'oubliez pas qu'un secrétaire intime doit être prêt à tout instant.

qu'il ne peut s'éloigner sans permission et sans faire savoir où on peut le trouver en cas de besoin.

Prosper retourna chez lui défaire sa malle et les gens de l'hôtel revinrent lui demander ses ordres. Le chef de bureau, qui avait déjà préparé son compliment pour un nouveau venu, en chercha dans sa mémoire un autre à l'usage des secrétaires intimes qui faisaient *le pont* entre deux ministres et vint renouveler à M. Prosper l'expression d'un dévouement *qui ne s'était pas démenti.*

Les aveugles et les myopes.

Prosper avait besoin de respirer un peu l'air du dehors pour se rafraîchir le sang, échauffé par tant d'agitation. Il vit, chemin faisant, la foule des hauts personnages, des fonctionnaires de tous rangs, des solliciteurs de toutes sortes, se dirigeant vers l'hôtel, en voiture ou à pied, pour s'inscrire chez le ministre nouveau, toute prête à recommencer le lendemain, s'il était nécessaire, ce manége déjà recommencé tant de fois et auquel est employée une bonne partie de la vie de tout individu devenu homme public, ou aspirant à le devenir ou à le paraître, ou dont les intérêts se trouvent liés d'une manière quelconque aux vicissitudes des hommes publics. Les uns le coudoyèrent en regardant d'un autre côté de la rue ou en clignant des yeux à un soleil absent ; ceux-là regardaient à terre en passant à côté de lui, peut-être pour voir si le pavé ne conservait pas encore les traces de la visite de félicitation qu'ils étaient venus faire à M. de B.... en semblable circonstance ; un autre se mouchait ; un autre s'arrêtait subitement pour voir quelque surprenante curiosité à travers les vitres d'un épicier ; d'autres étaient affligés ce jour-là d'une myopie extraordinaire. Pas un seul n'aperçut le jeune homme que leur vue perçante savait, quelques jours auparavant, distinguer entre cent dans un salon ministériel ou dans la promenade la plus peuplée... Il semblait pourvu de l'anneau de Gygès, qui rend invisible celui qui le porte à son doigt tourné de certaine façon, lorsque vint à passer un tilbury élégant et rapide, entraînant une jolie dame coquettement parée et souriante aux propos que paraissait lui tenir le cavalier placé à son côté, tout en dirigeant le fringant coursier. Le frêle équipage passa si près de Prosper qu'il faillit le renverser et l'inonda en passant de l'eau noire du ruisseau. Prosper reconnut... mademoiselle Sidonie et son époux !... Jusque-là il avait ri, ici il lui sembla que la roue du tilbury lui avait passé sur le cœur... Il fût demeuré cloué à sa place, rendu immobile par sa douloureuse surprise, s'il n'eût aperçu sur le pavé une fleur échappée probablement du chapeau de

la jeune dame et qu'il courut ramasser au moment où une lourde voiture allait la broyer. C'était une scabieuse.



Prosper, en rentrant chez lui pour changer d'habits, trouva une lettre de M. de Saint-Clair.

Les émotions se succédaient depuis trois jours chez Prosper avec une telle rapidité qu'il s'étonnait de n'en ressentir aucune à la vue de ce message, qui, arrivant dans ces circonstances, ne pouvait cependant être un lieu commun. Il ne s'apercevait pas que sa main, qui tenait le billet, tremblait comme si elle eût été agitée par des commotions électriques.

Voici ce que M. de Saint-Clair lui écrivait :

« Mon excellent ami M. de B.... m'apprend, monsieur, votre conduite à son égard. La reconnaissance est à mes yeux, vous le savez, la première de toutes les vertus, et je n'y ai jamais manqué à l'égard de votre père en particulier : vous savez si j'aime à publier ce que je lui dois. Je suis fâché que cette vertu sublime, et si rare aujourd'hui, ne soit point celle de son fils ; mais l'ingratitude m'est tellement antipathique quand elle est portée à un certain point que je vous prie, monsieur, de cesser entièrement de compter sur moi dans quelque occasion que ce soit. »

Sacrifice.

Quoi ! s'écria Prosper, cet homme à qui je n'ai jamais dû que des



Sidonie de Saint-Clair.

28

déceptions, malgré tous ses beaux semblants de reconnaissance, ose m'adresser cet abominable persiflage au moment où il vient de déchirer mon cœur et lorsqu'il peut me croire abandonné dans l'affreuse position où m'a laissé son digne ami, cet autre égoïste! Il me taxe d'ingratitude envers celui-ci et probablement envers lui aussi, puisqu'il me dit de cesser de compter sur lui. Est-ce donc la pratique de tous ces charlatans de beaux sentiments de jeter leur propre infamie à la face des autres pour éviter d'en être couverts eux-mêmes? Et je ne les démasquerais pas!... Et je n'irais pas chez le colonel!... Sot que je suis!... Quels moyens l'homme isolé a-t-il de renvoyer à l'homme puissant les outrages dont celui-ci se croit le droit de l'abreuver? Quelle espèce de satisfaction puis-je demander à M. de Saint-Clair sinon un duel?... réparation qui ne répare rien, que mes principes religieux et ma raison repoussent également, et qu'il me refuserait avec dédain ou avec une fausse affectation de générosité, en mettant encore en avant ses grands mots de reconnaissance... Comment d'ailleurs garderais-je ma colère contre le père de mademoiselle Sidonie dans ces lieux où tant d'autres souvenirs si différents viendraient m'assaillir!... O Sidonie! Sidonie! j'avais osé lever les yeux jusqu'à vous; j'avais osé concevoir quelque espérance!... Mon malheur n'a pas voulu qu'elle se réalisât!... Si j'en juge par ce que j'ai vu aujourd'hui, ce malheur n'a pas été ressenti par vous... Il ne me reste, de tout ce riant passé, que cette fleur de deuil que j'ai ramassée derrière vous comme un symbole de celui dans lequel je dois ensevelir des souvenirs désormais sans écho dans l'avenir comme dans le présent... J'y ensevelirai de même ceux des outrages de votre père... C'est le dernier sacrifice que je ferai à votre mémoire, car vous êtes morte désormais pour moi!...

Ouvrant la lettre du colonel, il y plaça la scabieuse, puis mit le tout sous une enveloppe sur le cachet de laquelle il écrivit : 20 août 182*.

Les aveugles et les myopes recouvrent la vue.

Le lendemain, les salons ministériels étaient ouverts. Pas n'est besoin de dire que la foule y abondait. Si l'on veut se faire une véritable idée du pêle-mêle et du sans-façon de la société actuelle, il faut assister à la première réception d'un nouveau ministre. Les voix retentissantes des huissiers, hérauts grotesques de nos temps modernes, crient avec la même solennité le nom le plus illustre et le nom le plus obscur. Ambassadeurs, ministres, conseillers d'État, maréchaux, pairs de France, députés, premiers présidents, s'y rencontrent côte

à côte, face à face, pied à pied, avec l'avocat, le banquier, l'académicien, l'employé, le journaliste, l'homme qui fut quelque chose et qu'une précédente révolution ministérielle a jeté à bas de son piédestal d'un jour, et l'homme qui n'a pu être rien encore, malgré que depuis dix ans il se soit fait en quelque sorte meuble de salon le soir, comme il est meuble des bureaux pendant le jour. Tous sont momentanément au même niveau, tous marchent sur le même terrain, ceux qui tiennent les plus hauts degrés de l'échelle hiérarchique comme ceux qui en sont encore à poser le pied sur les derniers. On dirait que celui de l'échelle a glissé sur le parquet ciré et qu'elle est devenue horizontale. Les cordons de toute couleur et de tout pays, les crachats de toute forme et de toute grandeur, sont aussi pressés que le simple ruban rouge. Le frac noir ne cède pas un pouce de l'espace matériel à l'habit brodé, et l'homme sans aïeux et sans titre officiel en occupe autant que les plus grandes célébrités historiques. Chacun, au milieu de la presse, se meut et agit comme il peut, s'entretenant des affaires du jour ou des siennes propres, de manière qu'il résulte de toutes ces causeries particulières un brouhaha tel que, parfois, *Dieu, pour s'y faire ouïr, tonnerait vainement*. Les bougies des lustres ne brûlent qu'à demi faute d'air, les poumons ne respirent plus, et les femmes, qui ne viennent qu'en fort petit nombre à ces réunions, où, alignées en front de bataille, position peu favorable à la conversation, tout est ennui et fatigue pour elles, ne réussissent pas toujours à traverser cette foule compacte avec une toilette entièrement exempte d'avaries.

Les salons étaient complètement remplis lorsque Prosper y entra pour rendre compte à Son Excellence de certaine affaire. L'entretien dura assez longtemps pour fixer l'attention, et le sourire affable avec lequel le ministre remercia son secrétaire ne fut point perdu. L'homme qu'on avait cru débusqué était en faveur !!! Ce fut alors à qui s'empresserait de lui offrir ses félicitations. Tous les myopes de la veille recouvrèrent subitement une vue si pénétrante qu'elle aurait pu distinguer le secrétaire intime à travers une foule deux fois plus nombreuse, se fût-il rapetissé au volume d'une épingle. Prosper ne s'enfla pas plus de son triomphe qu'il ne s'était affecté de ce qui l'avait précédé. Il achevait d'apprendre à connaître les hommes,



. . . . Dans le bonheur amis,
Ingrats dans l'infortune. . . . . . . [1]

[1] M. Prosper avait trop de littérature pour ne pas savoir qu'il ne faisait que parodier deux vers bien connus.

M. Prosper Richard devient un homme puissant et protége à son tour.

Une fois qu'on a été assez heureux pour entrer dans le courant des eaux de la fortune, il n'y a plus qu'à tendre ses voiles et se laisser aller. A partir du moment où, près d'être submergé, Prosper vit son navire se mettre à flot d'une manière si imprévue, tout ne lui fut plus que succès. Chaque nouveau ministre qui arrivait au pouvoir semblait se faire une obligation de remorquer sa nacelle encore un peu plus haut. Au mois de juillet 1830, M. Prosper Richard était secrétaire général, conseiller d'État, et portait à sa boutonnière un ruban mélangé de trois ou quatre couleurs. La révolution sembla se faire tout exprès pour lui ouvrir les portes de la chambre élective en abaissant l'âge de l'éligibilité à trente ans, au moment où il venait de les atteindre; du reste, elle ne l'interrogea ni sur ses antécédents ni sur ses opinions. Personne, ce qui est plus rare encore, ne chercha à profiter de l'occasion pour se mettre à sa place, et la convulsion qui renversa un trône ne fit pas même vibrer les ressorts du fauteuil du secrétaire général. Aux premières élections qui suivirent cette grande catastrophe, Prosper fut élu d'emblée député de son département, en remplacement de M. de Fierreville qui n'obtint qu'une seule voix, et dont le neveu avait perdu sa recette générale en même temps que M. de Saint-Clair était mis en retraite. Toute la population légale [1] de *** donna en outre ses suffrages à M. Fortuné Richard pour les fonctions de premier magistrat municipal.

M. Prosper Richard avait l'esprit droit et le cœur généreux. La prospérité ne lui fit point oublier les rudes moments de son noviciat dans le monde. Parvenu, lui aussi, au rang des protecteurs, sachant, par sa propre expérience, combien le rôle de protégé est souvent pénible et humiliant pour l'honnête homme qui s'y trouve réduit, pénétré de l'idée que celui qui peut être utile à son semblable et s'y refuse se rend moralement responsable de toutes les fatales conséquences de son incurie ou de ses refus, on le vit constamment, tout en évitant de prodiguer une influence qui n'a de prix réel qu'autant qu'elle est employée avec discernement, se montrer accessible à tous ceux qui avaient quelque titre réel à sa bienveillance; n'écrasant jamais l'homme timide du poids de sa supériorité sociale, ne promet-

[1] Nous avons parlé quelque part du jargon des journaux. La tribune aussi a le sien. C'est là qu'est née l'expression *population légale*, pour indiquer cette portion de la nation qui jouit du droit d'élection à quelque titre que ce soit. Aucune expression ne nous semble plus malheureuse que celle-là, qui tendrait à attribuer au reste, c'est-à-dire à l'immense majorité de la nation, l'épithète de *population illégale* ou *extra-légale*.

tant jamais qu'avec l'intention formelle de faire, mais fermant invinciblement l'oreille à l'intrigue. Il aimait à répéter : Le cercle dans lequel un homme haut placé peut exercer son action n'est jamais assez grand, si vaste qu'il soit, pour enfermer toutes les choses justes. Que sera-ce donc si on commence à le remplir par des faveurs?

Les intrigants intriguent contre M. Prosper Richard.

C'était donc un protecteur modèle que M. Prosper Richard. Mais qu'arriva-t-il? Les intrigants, qui ne trouvaient pas leur compte à cette manière de voir, firent leur métier ; ne pouvant intriguer près de lui, ils intriguèrent contre lui. Les délations secrètes furent mises en œuvre. On l'avait accusé près du dernier ministère de la restauration de faire partie des *sociétés libérales*, où il n'avait jamais mis le pied, et un arrêté de destitution allait être pris lorsque d'autres soins absorbèrent l'attention des ministres de Charles X. Après la révolution, les intrigants, qui intriguaient toujours, le transformèrent en agent de la *famille déchue*, avec laquelle il n'avait jamais eu aucune relation. En 1832, ils en firent un républicain, quoiqu'il eût marché comme garde national à la tête de son bataillon contre les insurgés de Saint-Méry. D'autres plus adroits l'attaquèrent par des côtés d'une moins facile défense ; ils fouillèrent sa vie privée, et jusqu'à sa conscience, pour faire de lui, selon les temps, aujourd'hui un voltairien ou un athée, demain un *jésuite* ou un fanatique. Toutes ces dénonciations, dont chacune démontrait l'absurdité des autres, finirent néanmoins par produire leur fruit. En vertu de ce proverbe populaire qui dit qu'il n'y a point de fumée sans feu, proverbe évidemment mis en cours par les calomniateurs, dont il favorise si bien les complots, et qu'ils ont traduit par cette maxime : *Calomnions, il en restera toujours quelque chose*, on en vint à penser qu'il fallait, après tout, qu'il y eût quelque réalité dans ce qu'on débitait sur le compte du secrétaire général, non si bas que quelques murmures n'en fussent venus jusqu'à lui. Il comprit le danger ; mais, fort de la vérité, sentant d'ailleurs tout le ridicule et même tout le désavantage que se donne un homme qui prend l'initiative de la défense devant qui ne l'attaque pas directement, il jugea qu'il n'avait qu'à laisser agir son bon droit au risque de ce qui arriverait.

On allait nommer une nouvelle législature. Prosper reçut l'invitation de se présenter devant un autre collége où il s'agissait d'écarter un candidat de l'extrême opposition qui paraissait avoir des chances. Prosper en avait peu dans un pays où il n'était pas connu ; il échoua, et son insuccès fut considéré comme une confirmation des bruits ré-

pandus contre lui. En même temps, M. de Fierreville avait si bien manœuvré qu'il était parvenu à se refaire une majorité. Les réélections de la garde nationale ne furent pas plus favorables à Prosper: de commandant de bataillon il fut réélu caporal. On n'osa pas le faire redescendre simple soldat, mais il se montra moins scrupuleux et reprit de lui-même le fusil du factionnaire. Huit jours après, le *Moniteur* annonçait que M. de Fierreville neveu était nommé secrétaire général en remplacement de M. Prosper Richard, admis à faire valoir ses droits à la retraite. Les intrigants battirent des mains; les honnêtes gens se turent, ainsi que font toujours les honnêtes gens, dont le silence est considéré comme une adhésion, et qui se trouvent par ce moyen adhérer à tout. Les hommes qui avaient quelque obligation à Prosper, ravis de voir naître l'occasion d'en contracter de nouvelles, qui annuleraient les anciennes, devinrent les satellites les plus empressés de l'astre qui venait de se lever, et près duquel ils n'épargnèrent ni les épigrammes ni les satires sur le compte de son prédécesseur.

Des amis considérablement délicats.

Prosper ne manquait pas de puissants amis, tout disposés à le servir de leur crédit, de leurs démarches, de leurs personnes. Ces amis, guidés par une extrême délicatesse, n'avaient fait aucune tentative pour conjurer l'orage qui venait d'éclater; mais quand le *Moniteur* eut laissé échapper la foudre, ils parurent tous animés d'un commun sentiment pour combattre la résolution, manifestée par Prosper, de se retirer paisiblement dans ses pénates auprès de son vieux père, et de vivre là pour toujours étranger à la vie publique. Vous êtes trop jeune, lui dit chacun en particulier, pour prendre une pareille résolution et vous seriez presque coupable de la tenir. D'ailleurs votre cause est devenue la nôtre; c'est sur nous autant que sur vous qu'on a frappé, puisqu'on n'ignorait pas l'intérêt que nous vous portons. Une grande injustice appelle une réparation éclatante et nous nous entendrons tous pour l'obtenir. Prosper eût été vraiment ingrat s'il n'eût pas acquiescé à ce que ses puissants amis exigeaient de lui pour lui-même. Il n'est pas commun, se disait-il, d'en trouver d'aussi chauds, et je dois, ne fût-ce que pour ne point laisser perdre un bon exemple, me garder de l'empêcher de se manifester.

Mais l'effet des circonstances fut tel qu'au bout de trois mois, on ne sait comment cela se fit, ces hauts personnages, qui se voyaient habituellement pour la plupart, n'avaient pu trouver le moment de s'entretenir sérieusement de l'objet en question. Or, qui pense encore,

au bout de trois mois, dans les régions élevées, à un homme déchu? Voilà ce que se dit Prosper, et il monta dans la diligence pour retourner à ***, sans en prévenir autrement ses puissants amis qu'en leur laissant sa carte, avec les trois lettres obligées : *P. P. C.*

Le nouveau secrétaire général découvrit dans le coin d'un tiroir quelques feuilles de papier dont l'écriture paraissait de diverses dates. Il crut d'abord que c'étaient quelques notes utiles à consulter. Quand il en eut parcouru quelques-unes : Ce sont des platitudes, dit-il. Et il jeta le cahier dans la fatale corbeille, *gurgite vasto !* Le garçon de



bureau, bon calculateur, au lieu de le jeter au feu, le vendit, avec d'autres vieux papiers, à l'épicier du coin. L'épicier, homme d'esprit et aimant la littérature, qui mettait en vente les vieux livres qui lui tombaient entre les mains, à quarante centimes le demi-kilogramme, au lieu d'en faire des cornets, comme ses confrères, mit le cahier au nombre des bouquins exposés à sa porte. Un ancien employé, grand fureteur d'autographes, et qui avait souvent copié pour l'ancien secrétaire général, reconnut l'écriture et acheta le manuscrit, avec une douzaine d'autres pour former le poids; cet employé voulut bien nous le communiquer, et c'est ainsi que nous pouvons terminer l'histoire de M. Prosper Richard par la publication des seules œuvres écrites qu'il ait laissées (on a toujours ignoré ce qu'est devenu son drame en cinq actes). Ce ne sont que des réflexions sur un sujet qu'il eut tout le temps et beaucoup d'occasions de méditer à loisir. Nous avons pensé qu'on pourrait l'intituler :

PHYSIOLOGIE DU PROTECTEUR

I

Beaucoup de gens vous obligent d'une manière si désobligeante qu'on aimerait presque autant recevoir d'eux une insulte qu'un service; on pourrait du moins leur en demander raison.

II

Pourquoi voit-on tant d'ingrats? Ne serait-ce pas souvent à la maladresse ou à l'égoïsme de celui qui a obligé qu'il faudrait s'en prendre. plutôt qu'au mauvais naturel de celui qu'il a obligé?

III

A-t-il raison de se plaindre de l'ingratitude celui qui n'a rendu un service qu'en vue de son propre intérêt?

Celui qui a reçu un service peut-il justifier son ingratitude par le motif que ce service n'était pas désintéressé?

IV

Le premier, s'il s'est payé en quelque sorte par ses mains, n'a plus rien à prétendre, car on ne peut pas recueillir légitimement deux fois le prix d'une chose.

Si le prix du service qu'il a rendu consistait dans une réciprocité qu'il n'a pas obtenue, il n'a droit de se plaindre que d'un manque de foi et non d'ingratitude. Il a fait tacitement ou explicitement un marché. Son obligé n'est qu'un débiteur ordinaire. Or, celui qui ne paie point sa dette peut être un fripon : ce n'est point un ingrat.

V

La friponnerie est un manque de conscience; l'ingratitude est un vice du cœur.

VI

Mais l'obligé a commis deux mauvaises actions : celle d'accepter un

service ou un bienfait (qu'il a sollicité peut-être) auquel il savait qu'on attachait un prix qu'il trouvait exorbitant ou indélicat; celle de ne pas acquitter ce prix après avoir profité du service ou du bienfait.

VII

L'habitude de détourner un mot de sa signification naturelle finit par abuser sur la chose. Si l'on n'eût pas tant prodigué hors de propos le mot *ingratitude*, il y aurait peut-être moins d'ingrats.

VIII

Il est rare qu'un protecteur ne spécule pas un peu sur la protection qu'il accorde. Tel veut se faire une réputation, tel autre des créatures; celui-ci écraser un rival, celui-là écarter un concurrent.

IX

Il est des protections tarifées, les unes à prix d'argent, les autres à prix de conscience ou d'honneur.

Lequel est le plus méprisable de celui qui accorde ou de celui qui reçoit une telle protection?

X

Il n'est pas un homme, quelque infime que soit le rang qu'il occupe sur l'échelle sociale ou sur celle de la fortune, qui ne trouve l'occasion de protéger un plus faible que lui, de rendre un service quelquefois à l'un de ceux qui occupent les échelons supérieurs. C'est la loi universelle que chacun a besoin de chacun. Voilà pourquoi l'Évangile nous dit : Aimez-vous les uns les autres comme vous-mêmes.

XI

Il n'est ni ennemi méprisable par sa petitesse, ni appui, si faible qu'il soit, qu'on doive dédaigner. Le ver qui rampe et qu'on foule aux pieds peut vous donner la mort par sa piqûre; un fil peut suffire pour vous maintenir en équilibre au faîte le plus élevé et le plus dangereux. Qui eût dit au lion qu'il aurait un jour besoin du rat?

XII

Celui qui peut se dire, sans entendre murmurer sa conscience :

Je n'ai laissé perdre aucune des occasions qui se sont offertes à moi d'être utile à quelqu'un, sans m'inquiéter s'il était mon ami ou si sa reconnaissance pourrait m'être profitable, est sûr d'emporter avec soi une bonne note pour le solde du compte définitif qu'il faut régler avec Celui qui mettra dans sa balance une goutte d'eau donnée par charité.

XIII

L'homme à qui sa fortune ou sa position sociale assigne le rang de protecteur est plus exposé que tout autre à faire des ingrats. Il semble au commun des hommes que celui qui s'élève au-dessus d'eux devient à l'instant une machine à services que chacun peut faire fonctionner à son profit sans plus de reconnaissance qu'on n'en accorde à la fontaine qui répand son eau pour tout le monde, à la mécanique qui a fabriqué les bas qu'on porte aux pieds.

XIV

Si nous oublions volontiers les services qu'un protecteur nous rend, nous ne lui pardonnons guère, en revanche, les refus ou les insuccès dont nous croyons avoir à nous plaindre. Un protecteur ne doit jamais connaître d'impossibilités, même quand il n'a qu'une place à donner, qu'une faveur à accorder, et qu'il se présente dix mille candidats pour l'obtenir.

XV

L'homme en place qui n'attend pas que l'homme de mérite vienne le solliciter, qui sait lui épargner le chemin et même l'embarras de demander, revêt une partie du mérite de celui qu'il protége; que dis-je ? souvent il le revêt tout entier. On lui fait autant d'honneur pour avoir su l'encourager et le produire que s'il l'avait fait éclore. On dit le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, de Léon X, de Raphaël, de Michel-Ange, de Louis XIV, et non le siècle de Sophocle, de Phidias et d'Apelle, de Poussin, de Lesueur, de Racine et de Corneille; et l'hommage qu'on accorde ainsi à Périclès, à Auguste, à Léon X, à Louis XIV, est comme un composé de celui qu'on rend à tous les grands hommes qui ont illustré leur époque.

Descendons de ces hauteurs pour nous rapprocher davantage de la vie commune. Le meilleur ministre ne sera pas celui qui aurait la prétention de tout faire par lui-même : il succomberait à la peine et commettrait les plus étranges erreurs, car nul ne peut tout voir, en-

core moins tout savoir et tout comprendre, si vaste que soit son esprit. Un bon ministre est celui qui sait choisir des hommes capables de penser et de travailler pour lui. La postérité, comme ses contemporains eux-mêmes, lui attribuera ce que ses subordonnés auront fait, quelquefois à son insu, de bon et d'utile. En les couvrant du manteau de sa protection, il profitera légitimement du fruit de leurs labeurs ou de leur génie. Cela ne vaut-il pas bien la peine que le pouvoir se mette à la recherche du talent obscur ou modeste?

XVI

La faveur d'un homme puissant est comme la glace que l'hiver étend sur les eaux : ne vous y confiez qu'après vous être bien assuré qu'elle ne manquera pas sous vos pieds, car il y a un abîme au-dessous où toutes vos espérances iront s'engloutir si elle ne vous porte pas.

Puis, quand vous y aurez pris pied, prenez garde aux faux pas si faciles sur une surface glissante.

XVII

A.... et Z....., amis d'enfance, ne s'étaient jamais perdus de vue, bien que Z..... fût demeuré pauvre et que la fortune eût élevé A.... au sommet de la roue. A.... souffrait que Z..... le tutoyât en public, et Z..... avait le bon esprit de comprendre que les devoirs d'un homme d'État peuvent exiger souvent le sacrifice de ces moments que l'amitié, dans une position ordinaire, se croit en droit de réclamer. Rien ne troublait donc la bonne intelligence qui existait depuis si longtemps entre eux; aussi ne parlait-on qu'avec attendrissement de l'excellent cœur de A...., que les grandeurs n'avaient pu gâter, et si ces éloges rencontraient quelques esprits incrédules qui secouaient la tête, on les réduisait au silence en leur citant la solidité d'une liaison aussi durable, malgré la différence apportée par le sort entre ces deux hommes. On s'étonnait beaucoup moins de la constance de Z....., car si l'on est accoutumé à voir des amis arriver en foule à l'heureux favori de la fortune, il est rare qu'on en voie s'éloigner d'eux-mêmes à ce moment où une vieille liaison acquiert presque le caractère et la valeur d'une lettre de change à volonté. Mais Z..... était incapable, ce qui surprenait davantage, de spéculer sur un sentiment; A...., de son côté, n'avait jamais pensé qu'il pût devoir à son ami autre chose qu'une poignée de main, une invitation à dîner, une place dans sa loge à l'Opéra ou aux Italiens, où il ne rougissait pas même de se montrer avec lui, bien que Z..... ne portât pas la plus modeste décoration à sa boutonnière, n'eût pas le moindre groom

pour garder ostensiblement son manteau dans le corridor, tant l'égalité sociale est profondément empreinte dans nos mœurs.

Or, il advint qu'un revers imprévu fit descendre Z..... de plusieurs crans au-dessous de l'honnête médiocrité dans laquelle il s'était philosophiquement complu. Force lui fut alors de solliciter le crédit de son ami pour obtenir un petit emploi !

Par malheur A.... s'était imposé en arrivant aux affaires, comme Sixte-Quint à son avènement au souverain pontificat, l'obligation de ne rien faire pour ses parents ou ses amis, afin de se mettre à l'abri du double reproche de camaraderie ou de népotisme. Z..... fut donc éconduit sous la sauvegarde du respect qu'un homme grave doit aux serments qu'il s'est faits à lui-même.

Le même jour, l'emploi qu'il sollicitait dans sa détresse fut donné, à la recommandation de A...., au frère d'une danseuse qui n'était pas son parent et qui n'était pas encore au nombre de ses amis... Il s'était tenu sa promesse.

XVIII

Ariste vous appelait avant-hier *mon cher ami*, hier *mon cher monsieur*; il vous dit aujourd'hui *monsieur* tout court.

Avant-hier vous ne lui aviez rien demandé; hier vous lui avez laissé entrevoir que vous auriez quelque chose à lui demander; aujourd'hui vous avez exposé votre demande. Il y a deux jours, il ne possédait d'autres avantages sur vous que celui de la naissance, qui ne compte plus guère, et celui de la position, dont il est devenu de bon goût de ne pas se prévaloir à propos de rien. Vous pouviez donc marcher de front avec lui, parce que celui qui ne dépend pas d'un autre est son égal dans la société comme nous l'avons faite. Mais vous avez détruit cette égalité en donnant ce matin à Ariste la supériorité du protecteur, et, prenant l'humble place du protégé, vous lui avez fait monter un degré, tandis que vous en descendiez un simultanément. Il y a maintenant deux degrés entre vous. Ce n'est pas lui qui est changé, c'est votre position réciproque.

XIX

Vous vous étonnez quelquefois que votre protecteur d'hier soit votre ennemi aujourd'hui. Vous ne savez comment expliquer une métamorphose à laquelle vous ne croyez avoir donné nul prétexte. Vous parlez de caprice. Que vous êtes ingénu ! Il n'y a plus de caprices dans ce siècle tout positif; rien ne se fait sans motifs. Voyons, interrogez-vous; rappelez-vous ce que vous avez fait, ce que vous avez dit, ce que vous avez lu, qui vous avez vu, qui vous avez coudoyé dans la

rue par inadvertance ou coupé par maladresse dans le salon de votre Mécène. Votre mémoire ne vous rappelle rien? Alors soyez sûr qu'on vous a repoussé pour avoir un prétexte d'en repousser un autre. Vous êtes une victime offerte en holocauste à la nécessité de cacher le sens d'une intrigue. Un protégé est volontiers une chose qu'on tient en réserve pour les circonstances où l'on se croit obligé de faire quelque sacrifice peu coûteux au fond, mais qui paraisse cependant avoir quelque valeur.

XX

Vous avez deux ennemis implacables : l'homme qui vous a dépouillé et l'homme qui vous doit tout. Chez l'un et chez l'autre, le murmure de la conscience est celui du vent dont le souffle éteint le flambeau qui éclaire et excite l'incendie qui dévore.

XXI

Si vous avez absolument besoin d'un protecteur, ce dont Dieu vous garde, et que vous n'ayez à choisir qu'entre votre plus vieil ennemi et l'homme qui fut votre inférieur et vous doit ce qu'il est, n'hésitez pas: adressez-vous au premier. Un moment arrive où s'apaisent enfin les haines les plus invétérées et les plus ardentes, mais l'ingratitude enfantée par l'orgueil survit à la chute de l'univers. Exemple : Satan.

XXII

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, vieil adage sans justesse tant qu'il existera des hypocrites et des fanfarons.

Dis-moi qui te protége et je te dirai ce que tu vaux, règle aussi essentiellement fausse lorsqu'on évalue le prix du protégé en raison du rang ou du pouvoir, non des vertus et de la rectitude d'esprit du protecteur. Si la flamme d'une lampe éclaire les labeurs d'un homme de génie, elle attire en même temps des milliers de chenilles transformées en papillons : ainsi de l'éclat du rang. Pour un homme de mérite qu'il met en évidence, il reluit sur une infinité d'insectes dont le lot serait de ramper, sans leurs ailes d'emprunt.

Combien de talents supérieurs ont été perdus faute d'avoir été encouragés par un protecteur, parce que toutes les avenues étaient encombrées d'avance par cette vermine dont un homme qui sent sa dignité fuit le contact comme une souillure !

XXIII

Je voudrais bien qu'un protecteur comprît qu'il ne suffit pas, pour obliger, de prêter l'appui de son nom, de faire quelques démarches, d'accorder quelques apostilles; que celui qui a besoin de protection a besoin avant tout de considération, et que l'homme élevé qui ne protége qu'avec hauteur ou indifférence ravale du même coup le protégé, la protection et le protecteur lui-même, en ne paraissant faire usage de son crédit que pour un sujet qui le mérite à peine.

XXIV

Je voudrais surtout qu'un protecteur se fît une sorte de devoir de consulter un peu les convenances de son protégé quant à la manière de le servir; qu'il ne ressemblât, ni de près ni de loin, à l'ours de la fable, qui casse la tête à son ami pour chasser une mouche qui pouvait l'incommoder.

Mais ordinairement un protecteur a son siége tout fait dès les premiers mots. Il veut agir comme il l'entend, en dépit des humbles insinuations du pauvre diable, suant de peur par la conviction du péril d'une fausse démarche, et qui se voit pris comme dans un étau fatal, entre l'épée qui le menace et le bouclier qui devrait le défendre. En effet, le protecteur, incapable d'écouter, encore moins de céder à d'autres idées qu'aux siennes, fait précisément, avec les meilleures intentions, tout juste ce qui devait compromettre le succès de l'affaire. Le protégé, consterné de la chute trop bien prévue de ses espérances, n'en est pas moins forcé de se confondre en actions de grâces; mais ses remercîments sont nécessairement un peu froids, et le Mécène se dit : Comptez donc sur la reconnaissance des gens !... Décidément je ne veux plus obliger qui que ce soit. John, quand ce monsieur se représentera, vous lui direz que je suis toujours occupé. Vous me comprenez ? — *Yes*, monsieur.

XXV

Sotte figure que celle du solliciteur qui se rend chez son protecteur! Ses préoccupations sont écrites sur son front en caractères si lisibles que pas un passant ne s'y trompe; néanmoins, elles ne l'empêchent pas de glisser à travers tous les embarras de la rue avec une souplesse merveilleuse. On voit qu'il répète machinalement les exercices auxquels son esprit va se livrer tout-à-l'heure. As-tu bien calculé, Irus, si tu n'arriveras pas chez Pollion ou chez Turcaret au moment où il fait sa barbe et teint ses cheveux grisonnants; au moment

où il va se mettre à table ; au moment où il a un rendez-vous avec... n'importe qui ; si sa femme n'est pas en couches ; si ce n'est pas son heure d'aller au bois, à la Chambre, où il n'a jamais dit un mot, et pour cause, mais qu'il n'a garde de manquer ; à l'Académie, pour laquelle il professe un égal respect, bien qu'il ne fasse qu'y dormir ? Tu t'es rendu compte de tous ces petits incidents que tu n'as garde de négliger, car tu sais combien il est à propos de trouver ton patron avec un esprit libre : mais tu n'avais pas prévu que tu trouverais en arrivant sa voiture de campagne tout attelée et le postillon déjà monté sur son porteur. Tu frémis... Cependant tu es assez heureux pour aborder Pollion-Turcaret, et même pour le voir sourire. Tu reprends courage, d'autant que l'affaire dont tu veux l'entretenir, et de laquelle dépend ton avenir, est urgente. Elle exige des explications que tu t'empresses de donner, en t'efforçant de les abréger autant que le recommande la circonstance. Tu finis en t'applaudissant intérieurement, tout en t'essuyant le front, d'avoir réussi à être à la fois concis et clair, d'avoir su être bref sans rien omettre d'essentiel ; c'est alors seulement que tu t'aperçois, pauvre Irus, que tu as parlé à un homme qui n'écoutait pas et qui n'a rien compris à ta harangue, sinon que tu as besoin d'une recommandation pour quelque chose.

Vous viendrez me voir à mon retour, te dit-il, et nous causerons plus au long de cette affaire. Il doit revenir dans trois mois et l'affaire se décide le lendemain, et il ne faudrait de lui que quatre lignes pour t'en assurer le succès. Tu te retires, désespéré d'avoir choisi si mal ton temps et n'osant pas insister, te reprochant même d'avoir retenu un homme assez complaisant pour t'avoir donné une audience de dix minutes lorsque le hennissement de ses chevaux impatients l'appelait. Tu n'es pas au bas de l'escalier que tu l'entends donner d'une voix nonchalante l'ordre de dételer. Le thermomètre fait craindre une chaleur trop forte, Pollion ne partira que ce soir.

XXVI

Les plus sûrs protecteurs, ce sont les vertus. Ceux-là conduisent rarement, il est vrai, à la fortune, aux honneurs, au pouvoir, mais ils nous apprennent, ce qui vaut mieux, à apprécier ces choses à leur juste valeur et rendent les déceptions moins amères. On n'a à craindre de leur part ni rebuts, ni tiédeurs, ni humiliations, ni changements. Ils ne nous abandonnent ni dans le danger ni dans la disgrâce, et ils nous consolent et nous fortifient dans l'adversité.

P. S. L'éditeur de ces chroniques, qui lit quelquefois ce qu'il publie, à la différence de plusieurs de ses confrères, qui n'ont garde

d'en faire autant, m'écrit pour se plaindre que le dénoûment des *Protecteurs* est trop précipité et tourne trop court. Il eût voulu que Prosper Richard, retourné dans sa petite ville, y eût épousé une jeune et aimable personne qui lui fît oublier mademoiselle Sidonie; que la scabieuse, mélancolique souvenir de cette beauté ingrate, eût été offerte en holocauste sur l'autel de l'hymen, tout au moins sur le berceau d'un premier-né, ne doutant pas que la lignée des Richard ne dût devenir très nombreuse, ainsi que cela arrive immanquablement à la fin d'un conte de fées.

Mais ce livre ne contenant que des histoires très véridiques, il m'est impossible de les arranger ainsi à volonté. M. Prosper Richard n'a pas épousé une belle demoiselle à ***, par conséquent il n'a pas eu beaucoup d'enfants; il a conservé sa scabieuse, et l'a emportée avec lui, on en a des preuves certaines, lorsqu'un an après la mort de son père, le digne M. Fortuné Richard, il disparut subitement de ***, sans avoir fait part de ses projets à qui que ce fût. On sut seulement de la directrice de la poste, femme assez babillarde, qu'une grosse lettre, cachetée d'un gros cachet de cire rouge armorié, et portant une griffe officielle, lui était arrivée quelques jours avant son départ impromptu

Il n'en allait pas davantage pour mettre aux champs l'imaginative et la langue des excellents habitants de ***. La conclusion des conjectures fut que M. Prosper Richard devait être retourné à Paris, où se mitonnait pour le moment un nouveau changement de ministère. Le mystère et la diligence dont il avait usé laissèrent supposer à plusieurs qu'ils pourraient bien voir figurer son nom dans la prochaine ordonnance, ce qui ferait beaucoup d'honneur à la petite ville de ***, et pourrait n'être pas nuisible à ses intérêts, c'est-à-dire aux leurs. Aussitôt les chuchotements, les allées, les venues recommencèrent. L'épicier vendit pendant trois jours une quantité inaccoutumée de papier timbré et non timbré, de plumes taillées et non taillées; le bureau de la poste aux lettres était encombré, chaque matin, à l'heure de l'arrivée du courrier du chef-lieu, pour savoir si le journal contenait l'ordonnance si vivement attendue. L'impatience des abonnés ne leur permettait pas d'attendre la distribution. L'ordonnance parut enfin : le nom de M. Richard n'y figurait aucunement. Les gens désappointés écrivirent à Paris : M. Richard n'y avait point paru. Depuis on n'entendit plus parler de lui à ***. L'histoire paraissait donc terminée là, et je ne pensais pas que ce fût la peine d'en informer mes lecteurs.

Mais le hasard m'ayant mis dernièrement en rapport avec un des savants attachés à l'expédition de l'amiral Dupetit-Thouars dans l'Océan pacifique, ce savant m'assura tenir de la reine Pomaré elle-même qu'un an environ auparavant, un Français du nom de Pros-

per avait été jeté dans l'île d'Otaïti, comme autrefois Télémaque dans celle d'Ogygie. Sa Majesté otaïtienne, non moins hospitalière que la déesse Calypso, touchée également des aventures de l'étranger que lui amenait la colère de Neptune, l'avait assuré de sa protection, mais à ce mot il s'était enfui, et, profitant sans doute de la pirogue de quelques naturels de l'une des îles, jusqu'alors *innombrées*, de la Polynésie, il n'avait plus reparu. Toutes les recherches faites pour le retrouver étaient demeurées sans succès.

Un paquet carré de papier, oublié par lui dans sa cabane, fut tout ce qu'on put découvrir. Ce paquet contenait une feuille écrite que personne, dans tout le pays, n'aurait su déchiffrer, et qui fit conjecturer que ce devait être une amulette. Avec l'amulette prétendue était une espèce de fleur d'un pourpre foncé, semé de petites gouttes blanches, parfaitement inconnue, qui dès lors ne pouvait être qu'un fétiche, et que Sa Majesté portait, en cette qualité, dans sa noire chevelure, quand elle recevait des étrangers, pour détourner le *mauvais regard* [1].

Il ne m'était pas possible de douter que M. Prosper Richard eût passé par-là; mais quelles aventures l'y ont conduit? et qui les révélera? qui dira surtout quelle en a été la suite?

Je me suis empressé toutefois, d'après ces premières et précieuses données, obtenues de mon navigateur, et sur le désir manifesté par mon libraire, d'écrire aux îles Marquises pour tâcher de recueillir de plus amples détails. Dès qu'ils seront parvenus, les lecteurs peuvent être assurés qu'il leur en sera donné communication.

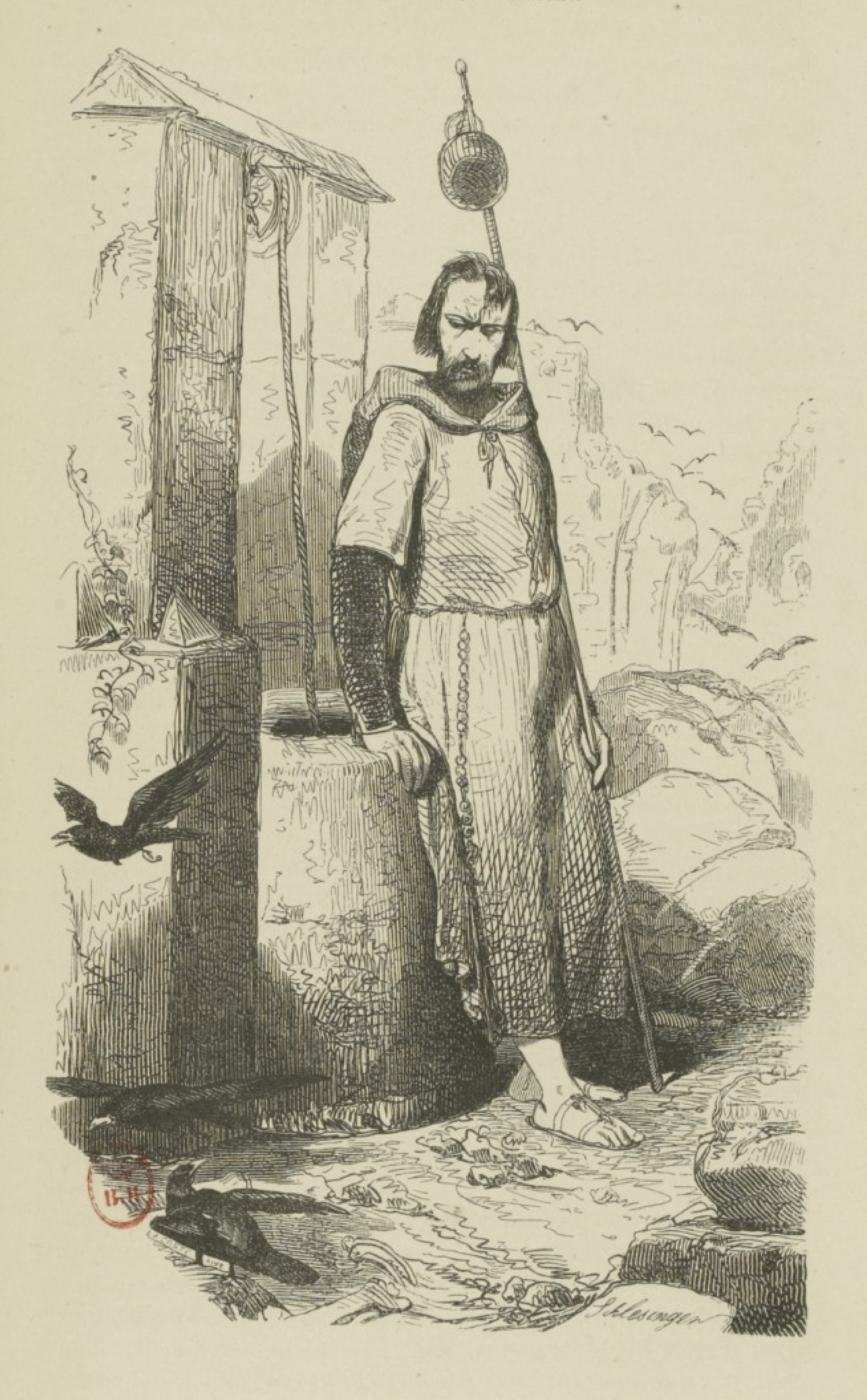
[1] La croyance à l'influence pernicieuse du premier coup d'œil de certaines personnes est fort répandue parmi les sauvages et subsiste encore dans certaines provinces de l'Europe un peu arriérées en fait de civilisation. On attache à la porte des maisons des objets bizarres ou insolites pour attirer le premier regard de celui qui entre.

LE LOUP DE KEVERGAN.

A ce jeune coursier, plein d'une ardeur bouillante,
Vous n'avez fait sentir l'éperon ni le mors.
Il rue, il blesse, il tue, il répand l'épouvante.
Guérirez-vous le mal par de tardifs remords?
S'il vous frappe aussi, vous, qui vous plaindra? Personne!
C'est la loi d'équité, nul ne peut la blâmer :
Que l'oisif laboureur pour son compte moissonne
Le grain pernicieux qu'il a laissé germer.

L'Éducation. (*Anonyme.*)

LE LOUP DE KEVERGAN.



L
cour
bris
sée
peu
sant
ains
l
pas
vali
chev
arm
en

LE LOUP DE KEVERGAN.

I

LE VOYAGEUR.

. . . . Du ciel la nuit descend ;
L'orage, de la mer, accourt en mugissant,
Et l'œil, errant au loin, dans ce canton stérile,
Cherche en vain d'un buisson le bienfaisant asile.
SHAKSPEARE. (*Le roi Lear.*)

Le soleil de la canicule, à peine parvenu aux trois quarts de sa course journalière, darde sur la lande ses rayons obliques. Aucune brise salutaire ne tempère l'ardeur d'une atmosphère encore embrasée des feux du midi. Le grillon se tait; l'oiseau de mer attend qu'un peu de fraîcheur vienne redonner quelque vigueur à son aile appesantie; les chétifs troupeaux qui paissent la rare verdure dorment, ainsi que l'enfant qui les conduit.

Un voyageur, monté sur un vigoureux palefroi, traverse au grand pas de son cheval cette lande déserte. Ce ne peut être un noble chevalier, car son talon n'est pas armé de l'éperon d'or, et d'ailleurs un chevalier ne chevauche guère par les chemins sans être revêtu de son armure et suivi de son écuyer. A en juger par la valise qu'il porte en croupe, ce doit être un marchand colportant de château en châ-

teau quelques riches frivolités, ou quelques pieuses dépouilles rapportées de la Terre-Sainte.



Il paraît égaré et fatigué d'une longue lutte contre le soleil, qui le brûle et l'aveugle à la fois. Par moments il s'arrête comme pour chercher le but de sa course incertaine ; son cheval fatigué essaie alors de se repaître d'une dure bruyère que ses dents peuvent à peine saisir, ou bien il frappe le sol de son pied poudreux pour obtenir un peu d'eau, mais sous la mince couche de terre qu'il éparpille il ne découvre que le roc de dur granit. Tout à coup il relève la tête et ouvre ses larges naseaux au vent de la mer qui commence à souffler.

Voyez en effet à l'horizon poindre les crêtes des nuages noirs qu'envoie l'Océan. Patience, o voyageur ! tout à l'heure les rayons de ce soleil qui t'importune vont se voiler ; serre autour de tes reins les plis de ton pluvial [1] que les rafales de l'ouragan ne tarderaient pas à faire flotter dans les airs et dont tu vas avoir besoin de te faire

[1] Pluvial, manteau de drap épais, muni d'un chaperon ou capuchon. Ce manteau avait été légué au moyen âge par l'antiquité, qui lui donnait le nom de *penula*. La chape que les prêtres portent dans certaines cérémonies est aussi appelée pluvial ; le chaperon qui y est ajusté est une réminiscence de celui qui servait à couvrir la tête.

un abri contre les flots que le ciel va verser en abondance ; surtout hâte-toi de quitter ces solitudes, car les étroits chemins que tu vois serpenter entre toutes ces collines qui t'environnent se changeront promptement en autant de torrents où ton cheval trouvera assurément de quoi se désaltérer, mais qu'il ne saurait peut-être franchir s'il n'a le pied parfaitement sûr.

J'aperçois à peu de distance, se dit le voyageur, un château qu'un dernier reflet de soleil dessine en couleur d'or sur les nuages orageux. Dirigeons nos pas de ce côté : le pont-levis d'un chevalier chrétien ne s'abaisse pas moins facilement que la tente de l'Arabe infidèle ne s'ouvre à la supplication du voyageur égaré et battu de la tempête. D'ailleurs je porte avec moi de quoi payer cette hospitalité à celui chez qui l'avarice aurait tué la charité chrétienne.

Et le voyageur, encouragé par cette espérance, pressé par la vue des nuages qui s'amoncellent au-dessus de sa tête, par l'éclair qui les sillonne et que suit immédiatement le roulement du tonnerre, par le vent qui gémit en courant sur la bruyère, par la pluie qui commence à tomber en cataractes, pique les flancs de son coursier, et le coursier galope, galope, tantôt se précipitant sur un revers, tantôt gravissant une côte, sans que rien ralentisse sa vitesse. C'est un généreux coursier !

Mais son maître, quelque expérience qu'il ait pu acquérir par de longs voyages, n'est pas encore à l'abri des illusions, sinon il se serait dit : Insensé est celui qui se fie aux promesses de l'espérance ! Sont-elles autre chose, la plupart du temps, que ces images décevantes qui se peignent dans le désert à nos yeux trompés ? Qui a pu réussir à saisir de ses mains le bout de cet arc merveilleux aux mille couleurs qu'on voit se dessiner dans le ciel lorsque le soleil vient à luire après une pluie d'été, et dont la base est sur la terre, pourrait se flatter de saisir aussi les promesses de l'espérance.

Le château que les yeux du voyageur avaient aperçu eût été en effet peu éloigné, si à une vue perçante il eût pu joindre les ailes de la flèche ou celles de l'oiseau, qui, comme elle, traverse l'air, sans souci des inégalités du sol, qu'il dédaigne de toucher de son pied ; mais le cheval le plus rapide, obligé de suivre ces ondulations, voit chacun de ces accidents accroître la distance qu'il est condamné à parcourir ; chaque descente fait perdre de vue au voyageur le but de sa course, et il se fût de nouveau égaré en courant ainsi au hasard, si de temps en temps un éclair, frappant sur la grosse tour, ne l'eût aidé à reprendre sa direction.

A mesure que le cavalier avance, le château paraît s'élever dans les airs. Il le découvre enfin à plein, assis sur la cime d'un haut rocher à pic ; mais les aigles seuls semblent pouvoir y aborder. Celui qui le construisit sur ce roc inaccessible n'avait certainement pas un cœur

hospitalier ! Au pied du rocher sont éparses les cabanes de quelques pauvres serfs. L'ouragan mugit toujours, la pluie continue à tomber en torrent ; l'eau découle en cascade du manteau du voyageur, dont une froide humidité commence à glacer les membres. Son coursier, également accablé, ralentit son pas. Cependant il reste encore une assez longue distance à parcourir pour gagner du moins les cabanes.

II

LE CHATEAU.

... C'est un vieux fort qui, du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Porte jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux.

DELILLE. (*Les Jardins.*)

Le château était effectivement d'un difficile accès. La cime du pic qu'il couronnait servait d'asile aux vautours et autres oiseaux de proie avant que la main de l'homme, qui atteint partout, eût frayé à ses pieds un chemin jusqu'à cette cime inaccessible, où elle se mit aussitôt à élever les épaisses murailles d'un donjon féodal. Les matériaux ne manquaient pas, ils étaient sous la main, mais l'espace était circonscrit. Il en restait à peine assez pour ajouter à la tour une petite chapelle et pour ménager une cour ou place d'armes très exiguë, assez vaste cependant pour la petite garnison qu'il était possible d'y réunir en cas de danger. Il n'était besoin que de quelques hommes de guerre déterminés pour protéger, contre l'ennemi, une forteresse où un ami même ne parvenait pas sans courir quelque danger.

On n'y arrivait que par un raide escalier à marches hautes et inégales grossièrement taillées sur les flancs du rocher, tantôt passant entre un parapet naturel, réservé lorsque la configuration du rocher l'avait permis, tantôt entièrement ouvert sur le précipice et protégé, dans ces espaces, par une rampe de bois qu'on avait soin de détruire dès que le château paraissait menacé. De distance en distance il avait fallu creuser des retraites servant de repos et en même temps d'abri contre les coups de vent, car nul n'aurait pu faire l'ascension d'une seule haleine, et l'imprudent qui eût voulu s'arrêter sur les degrés étroits et rapides eût couru le risque d'être balayé comme un fétu.

C'est donc avec raison qu'on regardait le château de l'Aire-du-Vautour (ainsi le nommait-on) comme inexpugnable, car quel ennemi eût osé s'engager dans ce défilé périlleux où ne pouvait guère passer qu'un seul homme de front, obligé de triompher d'abord des difficultés opposées par le chemin même et par les éléments, avant d'avoir à combattre, déjà à demi vaincu par la fatigue, les assiégés qui pouvaient si facilement l'écraser? Il n'était donc possible de se rendre maître de l'Aire-du-Vautour que par la famine, entreprise difficile, vu le petit nombre des défenseurs du château.

Les architectes n'avaient point songé à y construire des écuries pour le destrier ou le palefroi [1] du seigneur châtelain ou pour la haquenée de la dame châtelaine. Ces nobles animaux restaient au pied du rocher, où les serfs étaient obligés d'en prendre soin et de les tenir toujours prêts pour le service de leurs maîtres, quoique ceux-ci ne se hasardassent pas fréquemment, d'ordinaire, à braver les dangers réels ou la simple fatigue du trajet de l'escalier.

Cependant une coutume singulière existait. Les seigneurs de Ploërmel, qui avaient fait élever le château pour y mettre en sûreté leurs trésors et ceux de l'église lors des premières invasions des Anglais, l'avaient plus tard concédé en franc fief, ainsi que les deux ou trois cents arpents de landes et les quelques cent cinquante serfs formant ensemble le domaine de l'Aire-du-Vautour, à un brave et pauvre chevalier, sous la condition bizarre, mais non surprenante pour qui connaît les mœurs féodales, que lui et ses héritiers seraient tenus, pour en recevoir l'investiture, de monter et de redescendre l'escalier à cheval et armés de toutes pièces. S'il ne restait, pour recueillir le fief, qu'une damoiselle, elle ne pouvait le conserver qu'en le transmettant à un mari qui remplirait la condition imposée.

C'était, en apparence, un bien pauvre héritage, pour que celui qui y prétendait dût se résoudre à une épreuve périlleuse où plus d'un concurrent, en effet, succomba, ainsi que le constataient plusieurs croix funèbres plantées, soit sur les flancs escarpés, soit au bas du rocher; mais, outre que celui qui eût refusé de la courir eût été accusé de couardise, la situation du château sur le bord du chemin que suivaient les habitants d'une certaine partie de la Bretagne, de toute la Normandie, de la Picardie et de l'Ile-de-France, qu'attiraient en foule, chaque année, les pardons de Sainte-Anne d'Auray et de Notre-Dame-de-Quelven [2], permettait au châtelain de tirer des pèlerins et

[1] Le *destrier* servait dans les combats et dans les tournois; le *palefroi* était la monture des chevaliers pour la chasse et les voyages; la *haquenée* ou jument était réservée expressément pour les dames; un chevalier qui eût monté une haquenée eût été considéré comme entaché de dégradation.

[2] Il faut que l'ancienne chronique d'où est tirée cette histoire ait subi de grandes altérations, car nous croyons savoir que le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray ne remonte pas

des marchands, qui ne manquaient jamais de se rendre à ces grandes réunions, un péage très productif.

III

L'HÉRITIÈRE DE KERMADEUC.

Elle portoit habit de feme et cuer de home.
(*Novelle de Semyramis.*)

C'était donc véritablement une riche héritière que Huéline de Kermadeuc, seul enfant que le dernier châtelain de l'Aire-du-Vautour eût laissé à sa mort en tombant sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. C'était une riche héritière, remarquable encore plus par sa beauté que par ses richesses, mais plus encore par son âme fière et indomptable que par sa beauté. Elle portait le cœur d'un chevalier breton dans la poitrine d'une jeune fille.

Sans l'effroi qu'inspirait ce cœur altier, Huéline eût été l'objet des vœux de tous les jeunes chevaliers de la Bretagne ; mais ils pensaient que celui qui obtiendrait sa main serait le serf de la belle châtelaine plutôt que son seigneur, et l'épreuve de l'escalier ne laissait pas que d'en éloigner plusieurs, qui considéraient comme un acte insensé de risquer sa vie dans une entreprise sans gloire, pour conquérir des chaînes, belles et riches il est vrai, mais non moins lourdes à porter.

Huéline allait atteindre l'âge fixé par l'acte d'investiture pour renoncer à son fief où pour présenter un mari qui dût en remplir les conditions. Dur était le premier parti, puisque Huéline n'avait pas d'autre domaine où se retirer, et que son humeur la préparait mal à courber sa volonté sous la volonté d'une noble dame dont elle porterait la queue du manteau d'hermine ou le psautier aux riches enluminures, ou même sous la règle sévère de filles consacrées à Dieu. D'une autre part, conserver

au delà du commencement du dix-septième siècle, époque où fut découverte la figure miraculeuse qui a donné lieu à sa fondation. Quant à celui de Quelven, nous n'en dirons rien ; mais nous pouvons ajouter que les lieux de pèlerinages et de pardons n'ont jamais manqué dans la pieuse Bretagne. Le lecteur peut donc substituer à ces deux-ci tels autres qu'il jugera mieux correspondre à la date, d'ailleurs assez incertaine, de l'histoire. Nous n'avons pas voulu chicaner sur ce point, peut-être peu important.

(*Note de l'éditeur.*)

le fief par le mariage paraissait chose impossible, puisqu'aucun prétendant ne s'offrait. Cet abandon n'était pas la moins poignante des blessures faites à sa fierté, et elle était d'autant plus cuisante que ce cœur altier n'avait pu s'empêcher de rendre justice au mérite d'un beau et vaillant chevalier dont les tourelles s'apercevaient, par un temps serein, de l'Aire-du-Vautour.

Huéline ne s'avouait pas pourquoi ce gentilhomme, qui passait dans l'esprit de son père pour un chevalier accompli, et qui avait paru admirer la beauté de l'héritière de l'Aire-du-Vautour et se plaire dans son entretien, avait cessé tout à coup de se montrer empressé, lorsqu'avec un peu de confiance il pouvait acquérir un bon domaine et une belle châtelaine. La vérité est que l'orgueil avait effarouché l'amour naissant, mais il était trop aveugle pour se condamner et pour se supposer coupable.

Huéline voyait donc avec anxiété s'approcher l'époque fatale. Ce n'en fut pas moins avec un sentiment pénible qu'elle reçut un message de son suzerain, lui annonçant qu'un bachelier [1], connu par sa valeur et sa loyauté, mais déjà un peu vieilli au métier des armes, allait se présenter pour demander sa main et se soumettre à l'épreuve.

Ce message ne permettait pas de douter que le seigneur de Ploërmel tînt toujours à l'exécution des conditions et qu'il fallût s'y soumettre. Huéline, contrainte, se résigna avec dépit. Le chevalier sortit de l'épreuve sans autre dommage (il le crut du moins) que celui qu'éprouva son bon cheval devenu fourbu, et avec la satisfaction de se trouver possesseur à si bon marché d'une belle femme, d'un bon château et de bons revenus. Il fit bientôt l'expérience que la première de ces acquisitions était plus coûteuse qu'il ne l'avait pensé, et qu'il n'y a ni château ni revenus, mis dans la balance de l'existence avec une mauvaise femme, qui puissent faire contre-poids.

Le nouveau châtelain, qu'on nommait le chevalier de Kevergan, plein d'ardeur sur le champ de bataille ou dans un tournoi, était doué

[1] La chevalerie comprenait deux sortes de chevaliers :

Les bannerets, ayant assez de domaines pour conduire à l'armée, sous leur *bannière*, un certain nombre de vassaux gentilshommes ;

Les simples chevaliers, conduisant leurs hommes d'armes sous leur *pennon* et marchant sous les ordres du banneret leur suzerain, comme ceux-ci sous les ordres du haut feudataire dont ils relevaient eux-mêmes, et ainsi de suite en remontant jusqu'au roi.

Parmi ces simples chevaliers, il y en avait qui ne possédaient pour tout héritage que leur noblesse, pour revenu que les dépouilles qu'ils pouvaient gagner dans les tournois ou à la guerre à la pointe de leur lance. On les appelait chevaliers-bacheliers ou simplement bacheliers. On sait qu'indépendamment du prix du tournoi, les armes, le palefroi, et quelquefois aussi la personne du chevalier désarçonné, étaient la propriété de celui qui lui avait fait vider les arçons. Ces armures et ces chevaux étaient toujours d'un grand prix, parce que chacun s'efforçait de paraître à ces fêtes avec éclat, et le chevalier fait prisonnier ne rachetait lui-même sa personne qu'au moyen d'une forte rançon que le vainqueur fixait à son gré.

de l'humeur la plus pacifique pour ce qui regardait la vie ordinaire. Son courage, tout extérieur et pour ainsi dire au bout de son épée, s'évanouissait dès qu'il s'agissait de ces luttes journalières non sanglantes, mais non moins accablantes à la longue, que provoque à chaque instant l'humeur indocile et chagrine d'une épouse; intraitable en face d'un ennemi armé, plein de sang-froid dans le péril, incapable de recevoir une offense sans faire rentrer aussitôt la parole dans la gorge de celui qui l'eût laissée échapper, il était sans énergie et sans force contre les caprices d'une femme tyrannique, désarmé contre ses sarcasmes acérés ou ses dédains orgueilleux. Kevergan devint Hercule filant auprès d'Omphale, non pas énervé par les délices, mais abruti par la servitude.

IV

L'ÉDUCATION.

> Voilà ce que c'est que du loisir et de l'oisiveté, tant fait-elle apprendre choses fort mauvaises, dont après on s'en repent.
>
> BRANTÔME. (*Hommes illustres*.)

C'est un rude métier que celui de la guerre, mais c'en est un mille fois plus rude que celui du mariage lorsque l'hymen cède à la discorde le soin de tenir le flambeau. Dans cette guerre d'un autre genre, la Trève de Dieu [1] est inconnue et l'on n'y peut combattre que pieds et poings liés contre un ennemi discourtois disposé à user de la victoire sans merci et sans miséricorde. Mille fois donc mieux vaut coucher toutes les nuits sur le champ de bataille, le harnais sur le dos, ayant le morion pour oreiller et le ciel le plus inclément pour couvert, que d'habiter dans le plus magnifique château avec une femme résolue de répondre : NON, à tout ce que vous pouvez lui dire.

Ainsi pensait Kevergan avant d'avoir un fils, et il désirait ce fils : Car, disait-il, le ciel me dédommagera sans doute de ce côté, et qui

[1] Au moyen âge, on comptait en France presque autant de châteaux féodaux que l'on compte aujourd'hui de communes. Les seigneurs de ces châteaux se faisaient fréquemment la guerre entre eux. Au moyen de ces conflits locaux et des guerres, soit de province à pro-

sait si l'humeur de Huéline ne s'adoucira pas dans les jouissances et les soins de la maternité? Au moins mon fils m'accompagnera-t-il dès qu'il pourra monter à cheval; je l'endurcirai aux fatigues en attendant qu'il puisse aller aux combats; je lui apprendrai les nobles règles de la chevalerie, comment on se présente et comment on se conduit dans un tournoi, et son nom fera honneur à celui de son père. Cette fois, les désirs de Huéline étaient conformes à ceux de son mari.

Le ciel, touché ou importuné des vœux du seigneur et de la dame de l'Aire-du-Vautour, de leurs nombreux pèlerinages à Sainte-Anne d'Auray, à Notre-Dame de Quelven et autres lieux célèbres, leur accorda enfin ce fils tant souhaité. La nuit qui précéda celle où il devait venir au monde, Huéline fit un songe bizarre. Il lui sembla qu'elle couvait un œuf de paon et que de cet œuf sortait un petit quadrupède qui, en se développant, laissa voir la forme d'un louveteau, lequel prit aussitôt sa course et se mit à répandre la terreur dans le pays. Celle que ce songe lui avait inspirée à elle-même ne tarda pas à se dissiper, rien ne ressemblant moins à un loup que le petit Arthur. C'était tout le portrait de l'un des chérubins qui attiraient les yeux sur la verrière de la chapelle où le peintre avait figuré l'Assomption de Notre-Dame. Néanmoins, le récit du songe de la châtelaine s'était répandu, et les serfs, toujours disposés à saisir ce qui est défavorable à leurs maîtres, avaient trouvé plaisant de baptiser le nouveau-né du nom d'Isengrin [1].

Que l'homme, hélas! sait peu ce qu'il souhaite! Le chevalier, ivre de bonheur, aurait voulu tenir tout le jour le petit Arthur dans ses bras, mais la dame de Kevergan prétendait que les premiers moments de l'enfance appartiennent exclusivement à la mère, et dès que le chevalier approchait du berceau de son fils, ce n'étaient qu'excla-

vince, soit de royaume à royaume, le sang coulait à peu près constamment, les campagnes étaient ravagées, les pestes et les famines fréquentes décimaient la population échappée au glaive. L'Église, touchée de ces maux, intervint en instituant au neuvième siècle la Trêve de Dieu, par laquelle il était ordonné que depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi au matin, personne *ne prendrait rien par force*, ne tirerait vengeance d'aucune injure et n'exigerait de gage d'un pleige (ou répondant); que quiconque enfreindrait la trêve *paierait la composition des lois comme ayant mérité la mort*, ou serait excommunié ou banni du pays. Le concile de Reims de 1131, tenu par le pape Innocent II, où assistait Louis-le-Gros, qui y fit sacrer son fils Louis-le-Jeune, avait ajouté aux jours déjà prohibés tout le temps compris entre l'Avent et Noël, entre la Quinquagésime et l'octave de la Pentecôte. C'est tout ce que l'Église, qui abhorre le sang, put prescrire dans ces temps malheureux. Ce qui prouve combien ces prescriptions, toutes restreintes qu'elles fussent, étaient encore mal observées, c'est la fréquence des conciles qui, dans les onzième, douzième et treizième siècles, durent les rappeler, ainsi que les excommunications et autres pénalités encourues par ceux qui y contrevenaient. La funeste épidémie connue sous le nom de *feu* ou de *mal des ardents*, qui sévit vers 1229 ou 1230, fut même habilement attribuée à l'infraction de la *Trêve de Dieu*, pour rendre cette infraction plus odieuse.

[1] Ce nom du loup est assez souvent répété dans les anciens fabliaux; on le trouve aussi dans quelques auteurs orientaux, ce qui pourrait faire présumer qu'il a été introduit en Occident par les croisés.

mations pour l'éloigner. Il semblait que ses mains endurcies allaient briser les membres fragiles du nourrisson; sa barbe pouvait l'effrayer; le bruit de ses pas le réveiller s'il dormait; et l'enfant, s'accoutumant à entendre des cris dès que son père approchait, criait aussi, par imitation, à sa manière. Vous voyez bien! messire, disait alors Huéline; vous me tuerez mon fils! Et ses femmes reprenaient en chœur : Vous le tuerez! Le chevalier, incapable de lutter contre ces attaques, finissait par tourner le dos qu'aucun ennemi ne pouvait se vanter d'avoir vu.

Huéline, de son côté, avait fait aussi ses calculs, et ils étaient, on peut bien le présumer, exactement la contre-partie de ceux de son mari. Mon fils, se disait-elle, ne chevauchera jamais qu'à mes côtés. Je ne perdrai jamais de vue sa belle chevelure blonde et ses beaux traits semblables aux miens, qu'il n'ira point faire défigurer dans les tournois, par de laides balafres, comme son père. Il remplira près de moi le plus doux des devoirs d'un chevalier, celui d'être complaisant et serviable aux dames.

Avare de la tendresse de ce fils chéri, elle usait de tous les moyens



qu'elle croyait les plus capables de la conquérir tout entière. L'enfant

ne pouvait avoir de fantaisies, si peu raisonnables qu'elles fussent, que sa mère ne s'empressât de les satisfaire. Bien plus, elle se plaisait à les provoquer, afin d'avoir le mérite d'aller au devant. Admirant tout ce qu'il faisait, lors même qu'il n'en résultait que dommage ou contrariété pour ceux qui l'entouraient, ce qui arrivait le plus souvent, elle exigeait qu'ils partageassent son admiration, tout disposés qu'ils fussent à maudire l'enfant si mal élevé et la mère qui l'élevait si mal. Un jeune serf, un peu plus âgé que le jeune Kevergan, attaché spécialement à sa personne, fut chassé du château après une rude correction, et renvoyé à la glèbe, pour ne s'être soumis que contraint par la force à se laisser percer l'oreille par son maître avec une broche rougie au feu. Depuis il ne fut connu dans le hameau que sous le nom de Cadou *l'oreille percée*.

Dame, disait Kevergan, ce n'est pas de la sorte, croyez-moi, qu'on fait les chevaliers. Arthur sera un page de dame, bon, tout au plus, à les mener à la danse, mais incapable de remplir le serment de les protéger et de les défendre que doit tout chevalier [1]. — Sire, répondait fièrement Huéline, je sais que vous aimeriez mieux le voir courir les aventures comme le fils de votre père, qui n'avait de meilleur revenu que les dépouilles des chevaliers qu'il désarçonnait dans un champ clos; mais le fils d'Huéline de Kermadeuc n'aura pas besoin de ramasser son pain dans une lice avec la pointe de son épée.

Dame, répliquait le chevalier, c'est un mauvais exemple pour un fils que celui d'une mère essayant d'humilier son mari et seigneur, et c'est une infraction au quatrième commandement de Dieu. Est-ce par droit d'héritage ou de conquête que l'Aire-du-Vautour a figuré pour la première fois sur l'écu du trisaïeul d'Huéline de Kermadeuc? Elle-même l'habiterait-elle aujourd'hui sans la bravoure et l'adresse d'un bachelier? Mal aisément son fils apprendra d'elle les moyens de le conserver. Un gentilhomme mal appris peut bien ne pas dépouiller les chevaliers dans les tournois, mais j'en ai vu plus d'un, ignorants des règles sacrées de leur profession, qu'on n'apprend qu'à bonne école, au lieu d'aller combattre les Sarrazins qui profanent le saint tombeau, ou les félons qui oppriment la veuve et l'orphelin, ne croiser la lance que contre le bourdon du pèlerin, ne lancer leur destrier qu'à la rencontre du marchand porteur d'une bonne pacotille.

Le vénérable chapelain mêlait ses observations à ces plaintes, car son cœur saignait à voir une jeune plante si mal cultivée. Je n'approuve pas, noble dame, disait-il, les joutes et les tournois que la

[1] Celui qui recevait l'ordre de chevalerie jurait solennellement sur l'Évangile de vivre et de mourir dans la foi catholique, de défendre l'Église, de servir fidèlement le prince, d'honorer les dames, de secourir et de protéger les veuves, les orphelins et les opprimés.

sainte Église a défendus [1], parce qu'on y met en péril la vie de l'âme aussi bien que celle du corps; mais elle ne souffre pas davantage qu'un jeune gentilhomme, dont l'épée doit devenir l'appui de la religion, de la vertu, de l'innocence opprimées, soit appris à ne connaître d'autres règles que ses caprices et ses volontés. Malheur à l'homme dont l'enfance n'a pas reçu une éducation convenable! *Les âmes perverties*, dit l'Écriture, *se corrigent difficilement* [2]. *Le fils insensé est la tristesse de sa mère* [3], et alors celle-ci se dit, mais trop tard : *Pourquoi mon cœur ne s'est-il pas rendu aux remontrances* [4] ?

La dame hautaine de l'Aire-du-Vautour terminait la discussion avec le sire de Kevergan par un coup d'œil de dédain, suivi d'un imperturbable silence, mais elle disait au chapelain : Oublies-tu, prêtre, que ton père était serf, et que tel eût été ton sort si ton seigneur, le noble sire de Kermadeuc, ne t'eût donné la liberté pour te laisser étudier dans les livres latins et revêtir l'habit long des clercs, au lieu des larges grègues et du bliaud [5] du paysan? Garde donc ta parole devant ta dame, à moins qu'elle ne t'interroge, ou que ce ne soit pour lui dire la messe ou lire ses heures. — Je remplis mon devoir, comme Ézéchiel, à qui le Seigneur dit : *J'ouvrirai votre bouche, et vous leur direz : Que celui qui écoute, écoute,* — Prêtre, prêtre, tu oublies à qui tu parles, et qu'il est plus d'un chemin pour sortir de l'Aire-du-Vautour. — Non, dame, je ne l'oublie point, mais qui *étendra la main sur l'oint du Seigneur et sera innocent* [6] ?

[1] Concile de Reims, tenu en 1131. Plusieurs autres conciles des douzième et treizième siècles firent les mêmes prohibitions sans beaucoup de succès, tant était forte et générale la fureur des joutes et des tournois. On voit en effet un concile de Paris de 1260, tenu par ordre du roi Saint-Louis pour implorer les secours du Ciel contre les conquêtes des infidèles, où il fut ordonné, entre autres actes de pénitence publique destinés à désarmer la colère divine, *que les tournois seraient suspendus durant deux années.* En 1340, un autre concile (de Frisingue) prescrit que ceux qui recevront la mort dans un tournoi seront privés de la sépulture ecclésiastique, ce qui prouve que la passion pour ces jeux dangereux ne s'était nullement ralentie. On enterra alors ceux qui succombaient au pied d'un arbre voisin de la lice ou champ clos. Le dernier tournoi qui eut lieu en France fut celui donné à Paris devant le château des Tournelles, où Henri II fut tué par la lance de Montgommery.

[2] Eccles., chap. I.

[3] Prov., chap. X.

[4] Prov., chap. V.

[5] Ou blaud, dont on a fait depuis blaude dans certaines provinces et blouse en langage ordinaire. Les paysans bretons ont conservé les *larges grègues.*

[6] Rois, chap. XXVIII.

V

LE DAMOISEL.

Qu'arriva-t-il? Qu'à lui-même laissé,
Le très cher fils donna, le front baissé,
Dans mille excès, pilla les caravanes,
Battit les gens, enleva les sultanes.
ANDRIEUX. (*L'Alchimiste.*)

L'âme du jeune Kevergan était une terre féconde où le bien et le mal pouvaient également germer et produire une abondante récolte. La main d'Huéline y sema l'orgueil, *haï de Dieu et des hommes* [1]. Le grain devint promptement un arbre sous les ombres duquel crûrent, au fur et à mesure qu'il étendait ses rameaux, d'autres plantes pernicieuses. Sa mère s'aveuglait de plus en plus et prenait tous les défauts de son fils pour des perfections. Le sire de Kevergan avait obtenu qu'Arthur serait admis au nombre des jeunes pages [2] du duc de Bretagne. Il était impossible de trouver une meilleure école que cette cour d'honneur, où reluisaient encore quelques nobles reflets de celle du grand roi Artus et de la chevalerie de la Table-Ronde [3]; mais

[1] Ecclés., chap. X.

[2] Les fils des plus nobles maisons commençaient leur éducation en chevalerie par remplir ces fonctions, qui, malgré leur caractère de domesticité, n'avaient, non plus que le titre, rien de déshonorant. Le varlet ou page devenait écuyer, et aucun gentilhomme ne pouvait recevoir l'ordre de chevalerie sans avoir rempli ce dernier emploi. Un riche baron avait autant d'écuyers qu'il pouvait en entretenir, ceux-ci pour les armes, ceux-là pour la table, ceux-là pour les chevaux. L'écuyer unique du chevalier pauvre portait en voyage la lance, l'écu, le heaume de son maître, soignait son destrier et ses armes, quoiqu'il fût peut-être de noblesse plus illustre, lui tenait l'étrier pour monter à cheval, le suivait dans les combats sérieux ou dans les tournois, enlevait les dépouilles de ceux que le chevalier avait vaincus ou se chargeait des prisonniers.

Les lois de la chevalerie condamnaient l'écuyer qui frappait un chevalier à perdre le poing.

[3] Ancien roi de la Grande-Bretagne très célèbre dans les romans de chevalerie, qui lui donnent aussi la Bretagne armoricaine, où il institua l'ordre de la Table-Ronde. L'objet de cette institution avait été la recherche et la conquête du Saint-Graal ou coupe avec laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ fit la cène. Lorsque les chevaliers se réunissaient, le Saint-Graal était placé au milieu de la table, que le fondateur avait voulu ronde, afin qu'il n'y eût pas de première place entre les guerriers qui s'y asseyaient et qui devaient tous se considérer comme égaux entre eux.

la dame de l'Aire-du-Vautour, qui n'avait aucune bonne raison à opposer à cet arrangement, trouvait toujours quelque prétexte pour différer une séparation qui l'alarmait.

En attendant, Arthur croissait en âge. Il avait déjà les jambes assez longues pour monter, moitié sur ses pieds, moitié sur ses genoux, les degrés de l'escalier, et pour enfourcher un petit cheval du pays; une raison assez développée pour faire systématiquement tous les actes tyranniques qu'il ne commettait autrefois que par instinct; une volonté assez ferme pour ne céder à aucune autre. Celle de son père était depuis longtemps comptée pour rien au château, et il savait que celle de sa mère était à deux genoux devant la sienne. Les serfs ne pouvaient en avoir, et le zèle du vieux chapelain, durement comprimé par la châtelaine, n'avait pas plus de succès auprès de son fils. L'âme du chevalier avait perdu tout ressort, et il semblait près de tomber, prématurément, dans cet état purement passif qui ne frappe d'ordinaire que dans l'extrême vieillesse. Le bon prêtre était donc condamné à gémir en silence. On l'entendait seulement murmurer, en voyant chaque nouvel encouragement donné par Huéline aux progrès des mauvaises passions de son fils: *Celui qui sème le vent recueille des tempêtes* [1]; puis quelquefois, en jetant un regard sur lui-même et sur la stérilité de son ministère : Quand le seigneur dira : *Il y déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier sans y en trouver*, n'ajoutera-t-il pas : *Coupez-le donc, pourquoi occupe-t-il la terre inutilement* [2] ?

Arthur, comme un jeune faucon qui sent croître ses ailes, se trouvait déjà trop resserré entre les murs du château. Il se plaisait à descendre du rocher et à parcourir la lande, sans que les autans l'effrayassent. Doué d'un cœur à l'épreuve de la crainte, et d'une constitution robuste, il aimait au contraire à braver les intempéries et les fureurs de l'ouragan, et ne se plaisait qu'à monter les chevaux les plus rétifs. Dédaignant la haquenée de sa mère, il soupirait après le moment où ses jambes pourraient embrasser les flancs et ses pieds atteindre les longs étriers du grand destrier de son père.

Dès qu'il put franchir sans aide le rapide escalier, il ne voulut plus être accompagné. Huéline, prévoyante du danger, résista à sa volonté pour la première fois et fit hausser le pont-levis; mais Arthur, courant vers le varlet chargé de ce soin, le menaça si sérieusement de son poignard, que le pauvre serf, intimidé, lâcha le contre-poids, et Arthur sortit triomphant, malgré les frayeurs et les supplications de sa mère. Le chevalier, témoin de cette scène, la contemplait avec son apathie habituelle; cependant il semblait qu'un secret plaisir éclatât dans ses yeux. Était-ce celui de voir renaître chez son fils cette

[1] Osée.
[2] Saint Luc, chap. XIII.

ardeur et ce courage qui l'animaient lui-même dans sa jeunesse? était-ce satisfaction, en pensant que sa femme allait enfin savourer toute l'amertume des fruits de l'éducation qu'elle avait voulu donner au jeune damoisel?

Une fois la digue rompue, le torrent roule en liberté : Arthur n'en faisait plus qu'à son gré, multipliant et prolongeant ses absences sans aucun souci des angoisses de sa mère. Le chevalier le suivait des yeux aussi loin qu'il pouvait l'apercevoir; souvent il montait à cheval pour l'observer de plus près, en paraissant se promener de son côté dans la campagne. Tels étaient les résultats de l'imprudente conduite de la mère et de l'excessive faiblesse du sire de Kevergan, qu'Arthur se fût mis infailliblement en état de rébellion s'il eût pu croire qu'il était soumis à une ombre de surveillance, même de la part de son père.

Ses sorties faisaient donc trembler tout le monde : elles étaient redoutées encore plus par les vassaux, presque toujours sûrs de recevoir quelques durs reproches, quelques insultes ou même de mauvais traitements. Malheur au serf paresseux qui se trouvait sous les pas du cheval du jeune seigneur, fût-ce un vieillard ou un enfant! Huéline lui avait répété si souvent qu'un serf n'est qu'une brute créée pour le service et le profit de ses maîtres, qu'il n'en tenait pas plus compte que d'un mouton; et lorsque le chapelain s'efforçait de lui faire comprendre que tous les hommes sont égaux aux yeux de Dieu, il lui répondait : Si cela était vrai, est-ce que ceux-là seraient nés pour obéir, et les hommes nobles pour leur commander? Vois seulement s'ils osent murmurer quand je caresse de ma houssine les épaules de celui qui ne se range pas assez vite sur mon passage. Conviens donc que l'âge te fait radoter, ou avoue que tu cherches à faire valoir, contre toute raison, la race ignoble dont tu sors.

— Je ne vous dis que la vérité, messire; Dieu, au commencement, n'a pas fait deux hommes, l'un pour être chevalier et l'autre serf. *N'avons-nous pas tous le même père?* dit l'Écriture, *n'est-ce pas le même Dieu qui nous a créés? Pourquoi l'un de nous regarderait-il son frère avec mépris*[1]? Et nous lisons dans un autre endroit : *Si vous avez un serviteur fidèle, regardez-le comme un autre vous-même*[2]. — Tu sais mieux que moi ce qu'il y a dans tes livres; mais tu ne me feras jamais accroire qu'un rustre, qui ne sait que remuer la terre ou mener un troupeau brouter la bruyère sur la lande, a quelque chose de commun avec un noble chevalier. Le saint prêtre, ainsi repoussé, n'en priait que plus vivement Dieu qu'il adoucît ce cœur farouche. La dame de l'Aire-du-Vautour, de plus en plus

[1] Malachie, chap. XI.
[2] Ecclés., chap. XXXIII.

aveugle sur le compte de son fils, l'admirait, loin de le blâmer. Cependant Arthur avait dépassé ainsi les premières années de l'adolescence; il eût pu déjà commencer les fonctions d'écuyer, mais sa mère trouvait toujours qu'il était trop tôt pour se séparer de lui.

VI

LE SERF.

En quoi différons-nous? Notre sang, je le jure,
Coule comme le vôtre après une piqûre;
Si vous nous chatouillez, nous rions comme vous;
Comme vous de la mort nous subissons les coups:
Et si nous ressentons, comme vous, un outrage,
De nous venger aussi nous n'aurions le courage!
Nous vous ressemblerons en tout, soyez-en sûrs.
SHAKSPEARE. (*Le marchand de Venise*)

Plusieurs personnes étaient rassemblées dans une étroite et noire cabane, où tout annonçait le dénûment. A la lueur de quelques brins de chanvre, arrachés d'une vieille corde et brûlant dans une lampe de terre, on pouvait à peine distinguer le mobilier d'une chambre unique, si l'on peut donner ce nom à un galetas d'une forme tellement irrégulière que le plus habile géomètre eût eu beaucoup de peine à en calculer les angles multipliés sans raison, uniquement en apparence par horreur des surfaces prolongées et des lignes perpendiculaires.

Ce mobilier se composait d'un grossier bahut posé dans un renfoncement; d'une table placée à demeure, à peu près au milieu de la pièce, formée d'un madrier ébauché fixé sur deux bûches dressées debout, enterrées par le pied. Sur le bord de cette table on voyait, de distance en distance, des creux que l'ouvrier avait eu l'intention de faire circulaires, et qui servaient d'assiettes pour manger une noire bouillie de sarrazin ou de fèveroles; deux bancelles, d'une menuiserie analogue, composaient les siéges. Dans un autre renfoncement, on apercevait trois larges rayons ou cadres posés l'un au-dessus de l'autre, par étages, dont chacun était recouvert d'une couche médiocrement épaisse de bruyère desséchée; c'étaient les lits des divers membres de la famille. D'un autre côté de cette pièce sans nom, s'exhalait une odeur atroce de fumier, annonçant que cette

partie de l'appartement était occupée pour le moment par un de ces ignobles mais utiles quadrupèdes qui, dans les villages de la Basse-Bretagne, ont encore le privilége d'être admis au nombre des commensaux du logis. Dans le jour, cet hôte immonde fraie avec les autres habitants de la chaumière, non sans danger, car il est aussi vorace qu'indocile. Plus d'une nourrice imprudente, faute d'avoir eu la précaution de placer l'enfant qu'elle allaitait hors de la portée de l'animal féroce et stupide, n'a retrouvé à son retour qu'un tronçon humain, horriblement mutilé.

Dans cette cabane, où le chaume du toit entr'ouvert laissait passer à travers les solives vermoulues du faîte une partie de la pluie diluvienne qui tombait au dehors, était assis, sur l'un des bancs, la tête renversée en arrière sur la table, un jeune homme ayant le visage horriblement sillonné par une coupure encore toute saignante. Ce jeune homme n'était qu'un serf, ainsi que l'indiquaient ses habits. Une vieille femme, assise à son côté, s'occupait à laver avec de l'eau salée le sang qui coulait de sa blessure. Quatre ou cinq personnages, hommes et femmes, appartenant à la caste des habitants de la chaumière, se tenaient à l'écart et semblaient discourir entre eux avec une certaine chaleur, quoiqu'à voix basse. Les gémissements du vent, qui soufflait avec violence à travers les ais mal joints de la cabane et faisait vaciller la flamme terne de la lampe, complétaient ce que cette scène offrait de lugubre par elle-même.

Non, ma mère, disait le jeune homme, vos remontrances sont inutiles; assez longtemps j'ai rongé mon frein. Croyez-vous que j'aie pu oublier la cruauté avec laquelle il me perça l'oreille malgré mes cris, et le châtiment rigoureux que sa mère m'infligea pour n'avoir point subi volontairement ce féroce caprice? Il a comblé aujourd'hui la mesure en me mettant dans l'état où je suis parce que le pied de son cheval a choppé contre une pierre que je n'ai pu détourner à temps. Il semble qu'il m'ait marqué d'un sceau qui me signale à sa colère chaque fois qu'il me rencontre. Je sais que je ne suis qu'un serf et que je dois obéir, mais c'est seulement en tant que ce sera à un homme, et non pas à un loup, à un démon.

— Mon fils, mon fils, il faut rester mouton avec les loups quand on ne peut se faire chien. Cessez des propos qui pourraient être rapportés, et alors votre sort serait bien pire qu'il n'est. Vous savez à quels châtiments vous seriez exposé, et moi, votre vieille mère, je serais punie aussi. — Moi encore puni! et vous avec moi!... reprit le jeune homme, dont la dure physionomie se rembrunit encore davantage. Oui, voilà notre condition! Vexés, battus, blessés, accablés de travail et de misère!... et si, fatigués du joug, nous essayons de le rendre moins lourd, punis, toujours punis!

Les spectateurs s'étaient rapprochés de Cadou dès qu'il avait pris

la parole. En entendant la manière dont il exprimait leurs propres sentiments, ils laissaient lire leur adhésion sur leur visage, tandis que leur pâleur et leur agitation témoignaient de la frayeur qu'ils éprouvaient d'une semblable hardiesse, alors peu commune. N'y aura-t-il donc personne ici, dit la vieille femme, qui ose aller jusqu'au château chercher pour mon pauvre enfant un peu de ce baume que sait faire le bon chapelain pour les blessures? — Il n'y faut pas songer, voisine, dit un des spectateurs. N'entendez-vous pas l'ouragan et la pluie? L'escalier doit être transformé en cascades en ce moment, et, dans tous les cas, personne n'y braverait la fureur du vent.

— Au château! dit Cadou, au château! je ne veux rien qui en vienne. Je veux conserver ma blessure : plus elle sera longue à guérir, plus elle sera affreuse, mieux elle me rappellera.... Il n'acheva pas, mais ses yeux prirent une expression terrible. En ce moment, le pas d'un cheval se fit entendre, et l'on frappa violemment à la porte. Cadou se releva vivement, et, saisissant un épieu : Malheur, trois fois malheur à qui frappe! s'écria-t-il.

VII

L'HÔTE

Mon hôte, dit-il, pardonne à ma franchise,
j'ai toujours obéi à la vérité.
CHATEAUBRIAND. (*Les Martyrs.*)

Ce n'était point quelqu'un du château, comme l'imagination exaspérée du jeune serf le lui avait fait supposer : c'était un étranger cruellement maltraité par la tourmente. Que voulez-vous? lui cria Cadou. — L'hospitalité, dit le voyageur, reculant en voyant un homme couvert de sang, l'hospitalité. J'ai déjà frappé à deux maisons du village; il semble qu'elles soient toutes désertes. Cependant l'état où je suis, ainsi que mon cheval.... Mais je ne sais si je dois... Si je pouvais gagner le château? — Le château?.... vous voulez demander l'hospitalité au château? Regardez-moi : voilà un témoignage de l'hospitalité des maîtres du château...

La mère de Cadou fit de nouveaux efforts pour calmer l'esprit de

son fils. Des explications furent données au voyageur. Je viens de loin, dit-il. Je rapporte plusieurs choses précieuses, entre autres un flacon de véritable baume de la Mecque, qui a été bénit pour chasser toutes les mauvaises influences que les infidèles sont capables d'y répandre. Si quelqu'un veut me donner un abri pour mon cheval et m'aider à apporter ici la valise qu'il porte, et où se trouve mon flacon, j'aurai guéri promptement ce garçon.

On fit avec empressement ce que demandait l'étranger, et il revint bientôt avec sa valise, dans laquelle tous les regards plongèrent dès qu'il l'ouvrit, s'attendant à voir des choses surprenantes, mais les objets qu'elle renfermait étaient si soigneusement enveloppés, si bien arrimés, comme dirait un marin, qu'il était impossible d'en deviner ni la nature ni la forme. Il en tira un petit coffre contenant une fiole et des bandes de linge fin, ce qu'on aurait cherché vainement dans tout le pays. Il lava la plaie, l'oignit de la liqueur contenue dans la fiole, en rapprocha les lèvres avec précaution, les assujétit avec une



petite bande gommée qu'il recouvrit d'un autre linge. Cadou se sentit de suite plus calme, soit que le baume agît déjà, soit que l'irritation morale cessât dès qu'elle ne fut plus excitée par la vue du sang. Celui qu'il avait perdu ne contribuait pas peu non plus sans doute à l'apaiser.

Il faut, dit-il à l'étranger, que ce soit mon bon ange qui vous ait envoyé si à propos pour moi; et cependant les pensées qui roulent dans mon esprit sont des pensées qui viennent de l'enfer plutôt que du ciel... — Jeune homme, dit le voyageur, je n'ai pas la science des clercs,

je ne suis qu'un simple marchand, mais j'ai beaucoup voyagé, beaucoup vu et un peu retenu. J'ai vu quelquefois sur le bord du chemin un ver de terre, foulé par le pied d'un passant, se dresser comme pour le mordre ; mais ce n'était qu'une vaine démonstration que le passant n'apercevait même pas, ou, si elle fixait son attention, il achevait d'écraser le ver.

— Et moi, répliqua Cadou, j'ai vu un ver se loger sous l'écorce d'un jeune et vigoureux sapin, le percer sourdement jusqu'au cœur, et l'arbre s'est flétri, ses branches se sont dépouillées, le printemps n'a plus rajeuni sa verdure, et son tronc desséché est mort, et ce sont ses restes qui servent en ce moment à sécher vos habits trempés par la pluie et à ranimer vos membres engourdis par le froid.

— J'ai entendu raconter, reprit le voyageur, que l'herbe d'une prairie, lasse d'être coupée dès qu'elle repoussait, voulut un jour se révolter contre la faux. Je me ferai si résistante, disait-elle, que je l'ébrècherai et je la mettrai hors de service. Mais il arriva que plus elle se raidissait contre les coups de son ennemie, plus celle-ci la tranchait facilement. — Et moi, répondit le jeune serf, j'ai entendu dire qu'une autre fois la faux rencontra sur son chemin un caillou qui la brisa.

— Que Dieu ait pitié de vous, dit le voyageur, mais il me semble, mon jeune coq, que vous chantez un peu trop haut pour ne pas appeler le vautour. — Qu'il vienne donc !... Le coq aussi a des ongles et un bec, et le courage ne lui manque pas ; il ne s'agit pour lui que de savoir s'en servir. — Encore une fois, ces pensées sont funestes, et puis, si j'ai bien compris, il est question presque d'un enfant, et vous êtes déjà un homme. Si vous trouvez votre jeune seigneur coupable pour avoir abusé de son droit, comment vous trouverez-vous innocent après avoir abusé de votre force ? — Un enfant ! s'écria le paysan ; voyez, dit-il en arrachant l'appareil posé sur sa figure, si c'est là un coup porté par la main d'un enfant.

Le voyageur jugea qu'il serait inutile de prolonger la discussion. Il engagea de nouveau Cadou à se calmer. Je suis fâché, lui dit-il, de ce que vous venez de faire, mais mon baume est trop précieux pour le prodiguer à plaisir. Il faut désormais que ces morceaux d'agaric suffisent. Ce n'est pas, au reste, la blessure de votre visage qui est la plus profonde et la plus dangereuse, et je n'ai point de remède pour l'autre. Cadou ne répondit rien. Il fit un signe de la main à son hôte pour lui indiquer qu'il pouvait choisir son lit parmi les rayons de l'alcôve, où l'on abordait à l'aide d'une mauvaise échelle. Le voyageur répondit également par un signe qu'il préférait demeurer auprès du feu. Les voisins s'étaient retirés ; la mère de Cadou s'était couchée tout habillée, selon l'usage, sur le rayon inférieur. Le reste de la nuit se passa ainsi ; seulement il sembla au voyageur que le jeune serf

s'était absenté, au milieu de la nuit, avec des précautions qu'on pouvait attribuer à la crainte d'éveiller son hôte.

VIII

LE MARASME.

La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime.
LAMARTINE. (*Méditations poétiques.*)

Un rayon de soleil passant par un trou pratiqué au-dessus de la porte, unique fenêtre qui procurait du jour à la chambre quand la porte était fermée, donna le signal à tous les habitants de la cabane que l'heure du repos était passée et celle de la fatigue revenue. La vieille femme s'occupait déjà des soins du ménage, qui ne lui prenaient pas beaucoup de temps; le cochon furetait dans tous les recoins en grognant ou s'efforçait de fouiller la place de l'aire imbibée du sang qui avait coulé de la blessure de Cadou. Celui-ci paraissait se mouvoir à grand'peine, et l'étranger, sans trop y faire d'attention, s'étonnait cependant qu'un jeune homme vigoureux se trouvât si abattu pour une si médiocre saignée, et même pour une nuit passée sur un banc qui ne semblait guère plus dur que son grabat.

Après s'être assuré que son manteau était sec, que sa valise était en ordre, il se disposait à aller respirer l'air frais du matin, dont ses poumons avaient grand besoin pour se remettre des impressions de l'atmosphère infecte dont ils s'étaient saturés pendant la nuit; son cheval aussi exigeait ses soins; lorsqu'au moment de sortir il s'aperçut que Cadou avait les mains déchirées et ensanglantées.

— Vous n'aviez pas ce sang à vos mains hier soir? dit-il au jeune serf d'un ton interrogateur qui décelait son émotion et ses soupçons. — Non, répondit le serf d'un air sombre. — Malheureux! s'écria le voyageur, auriez-vous.... Cadou se hâta d'interrompre: Lorsqu'un paysan breton donne l'hospitalité à un étranger, il ne lui fait pas de questions; pourquoi l'étranger qui la reçoit serait-il plus curieux? Ce sang d'ailleurs est le mien.

Ni la réponse ni le ton avec lequel elle était faite n'étaient de nature à dissiper les soupçons vagues du voyageur, mais il n'avait pas

le droit d'insister. Il alla visiter son cheval, qu'il trouva remis de la fatigue de la veille, car, nous l'avons dit, c'était un noble animal qui eût mieux convenu à un chevalier qu'à un simple marchand. Le voyageur, après s'être livré à ces soins, rentra et prit sa valise, qu'il chargea sur son épaule. Elle paraissait assez lourde, mais la large carrure de l'étranger et ses bras musculeux ne semblaient pas s'apercevoir du poids.

Vous allez au château? dit Cadou. — Oui, répondit le marchand. — Vous m'avez, reprit Cadou, rendu hier un service, vous m'avez de plus donné de bons conseils : j'ai peut-être mal usé du service et des conseils, mais je n'en suis pas moins reconnaissant, et, pour vous le prouver, écoutez ce que je vais vous dire : si vous n'avez pas absolument besoin au château, passez votre chemin; si vous persistez à y aller, ne vous arrêtez pas sur les garde-fous.... de peur que la tête vous tourne, mais touchez continuellement le rocher de votre main. — J'ai parcouru dans les glaciers de la Suisse et sur les flancs des Pyrénées des passages plus périlleux que cet escalier que je viens d'apercevoir, et la puissance entraînante du vertige ne m'a pas attiré, et mon pied n'a pas bronché, quoiqu'il y eût place à peine pour poser l'autre.

— Néanmoins, dit Cadou en se détournant, je ne m'y fierais pas; ce qui n'est pas arrivé hier peut arriver demain. Le marchand remercia Cadou et prit le chemin du château. Que Dieu le conduise! dit le serf, mais s'il lui arrive malheur, que ce malheur ne me soit pas imputé. Bientôt il aperçut le marchand gravissant péniblement l'escalier de l'Aire-du-Vautour. Satisfait, en apparence, en le voyant suivre les instructions qu'il lui avait données, Cadou rentra dans sa chaumière.

Le marchand fut admis sans difficulté dans le château et introduit dans la grande salle, où on lui dit de demeurer jusqu'à ce qu'il plût à la dame châtelaine d'y venir. Il pouvait, en attendant, ouvrir sa balle et déployer ou étaler ses marchandises sur le bas bout de la grande table de chêne noir qui demeurait toujours dressée au milieu de la salle. A l'autre bout était assis un vieillard, en robe de chevalier, parfaitement immobile, ne paraissant donner aucune attention à ce qui se passait autour de lui, et à qui personne aussi ne semblait faire attention.

C'est notre sire le chevalier Bertram de Kevergan, dit au marchand le varlet qui le conduisait, ou plutôt c'est son ombre : à peine encore lui ressemble-t-elle. Agissez donc comme si vous étiez seul, car il ne sait, ni n'entend, ni ne comprend ce qui se passe autour de lui, non plus qu'une vieille armure rouillée qu'on a mise au rebut.

Des luttes domestiques incessantes, le mépris dont la dame de Kevergan accablait son mari, les mauvais fruits de la pernicieuse édu-

cation qu'elle donnait à son fils l'avaient emporté sur le peu d'énergie morale du bon chevalier. L'impuissance de ses efforts le jetant dans le découragement le plus complet, il s'était réduit, nous le savons déjà, au rôle de spectateur parfaitement impassible de tout ce qui se passait autour de lui, mais son âme n'en était pas moins profondément blessée. Le marasme rongeur ne tarda pas à suivre, et le seigneur de l'Aire-du-Vautour ne fut bientôt plus considéré que comme une matière inerte, une sorte de mannequin qu'on transportait chaque matin de sa chambre dans la grande salle, pour le reporter chaque soir de la grande salle dans sa chambre; qui n'ouvrait la bouche que pour recevoir quelques aliments, et qui oubliait même de manger quand on oubliait de lui donner à manger.

Malgré ce que lui avait dit le varlet, le marchand ne put s'empêcher, en jetant un regard de compassion sur le malheureux chevalier, d'ôter son bonnet pour le saluer, et il crut s'apercevoir que l'œil terne de messire Bertram s'était tourné vers lui avec une sorte de satisfaction à cette marque de respect, dont se dispensaient sans aucun scrupule ceux qui l'approchaient, à l'exemple de sa femme et de son fils. Les inférieurs imitent volontiers leurs supérieurs, surtout quand l'imitation a pour conséquence de les affranchir d'un devoir ou d'un procédé.

Les objets étalés par le marchand avec un soin tout particulier n'étaient pas nombreux, mais ils étaient tous plus ou moins précieux, soit par la matière, soit par la beauté du travail, soit par d'autres qualités; et leur propriétaire savait en rehausser encore la valeur apparente par le goût intelligent avec lequel il les distribuait, réunissant ceux qui pouvaient se faire valoir mutuellement, mettant à part, d'une manière en quelque sorte mystérieuse, pour piquer la curiosité, ceux auxquels il voulait attacher un plus grand prix, et paraissant ainsi peu disposé à les offrir, afin sans doute d'engager l'acheteur, séduit par ce manége, à les lui demander.

Comme il terminait ses apprêts, la dame de l'Aire-du-Vautour entrait dans la salle s'appuyant d'une main sur le poing de son fils, qui lui servait de page, et suivie de deux femmes.

Le marchand, tout en lui rendant l'honneur qui lui était dû, jeta les yeux sur le chevalier, que sa femme ne daigna pas même favoriser d'un regard, et il crut encore remarquer sur le visage de messire Bertram une légère émotion qui acheva de le confirmer dans l'idée que si l'anéantissement où était plongé le noble châtelain lui avait fait perdre la parole et le mouvement, il ne lui avait pas ravi complètement la faculté de distinguer ce qui se passait en sa présence et d'apprécier les injurieux traitements qu'on se permettait envers lui. Un second coup d'œil, donné au jeune Arthur, lui révéla sur-le-champ un caractère qui ne justifiait que trop les plaintes de Cadou. Je me

trompe bien, se dit-il, ou ces deux jeunes gens sont nés pour la ruine réciproque l'un de l'autre, quelle que soit la distance qui les sépare.

Le jeune sire avait vu les yeux du marchand s'arrêter sur lui. Il en fut irrité. Depuis quand, dit-il, un rustre, un colporteur qui vient on ne sait d'où, se permet-il de lever les yeux sur de nobles personnes? Le marchand répondit en faisant un humble salut, mais avec une assurance qui surprit le page peu accoutumé à rencontrer quelqu'un qui ne tremblât pas devant lui : Depuis que le Créateur a donné aux colporteurs comme aux autres hommes des yeux pour contempler les choses élevées au-dessus d'eux aussi bien que celles qui rampent sur la terre.

— L'ami, reprit le damoisel que cette réponse n'avait pas apaisé, tu dois savoir qu'il ne convient pas à un homme de ta sorte de prendre la parole devant gens hors de ta portée. — Messire, répondit le marchand sans se déconcerter davantage, j'ai été admis dans les châteaux des princes et des ducs comme dans les manoirs des simples gentilshommes, et là j'ai appris que le devoir d'un *homme de ma sorte* est de répondre quand on l'interroge. — Et sans doute aussi de se taire quand on le lui commande, s'écria Arthur. — Le marchand est aux ordres des dames quand il s'agit de vendre sa marchandise, répondit le colporteur en saluant profondément la châtelaine sans rien perdre de son sang-froid, qu'appuyait fort bien sa stature herculéenne.

Arthur, ne pouvant rien reprendre à un discours qui s'adressait à sa mère, n'exprima son mécontentement qu'en faisant siffler dans l'air le fouet qu'il tenait à la main, probablement le même qui avait sillonné la veille le visage du pauvre serf. Le marchand comprit qu'il venait de se faire un ennemi, mais il n'était pas homme à redouter les attaques d'un autre, encore moins celles d'un adolescent.

IX

LA LUTTE.

> Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
>
> BOILEAU. (*Satyres.*)

La dame de l'Aire-du-Vautour s'était bornée à demeurer specta-

trice de cette scène, où tous les torts ne lui paraissaient pas être du côté du marchand, dont la physionomie mâle, d'un caractère assez relevé, avait quelque chose d'imposant et de prévenant qu'on ne rencontre pas d'ordinaire chez les gens de son état; mais, incapable de laisser apercevoir qu'elle pouvait blâmer secrètement son fils, elle prit le parti d'affecter de donner toute son attention aux marchandises étalées devant elle.

Voici, dit le marchand, des joyaux de Venise, admirables pour la façon, des joyaux de Paris, renommés pour le titre de l'or [1], et de riches écrins pour renfermer ces joyaux. Voici des chapelets de corail et d'ambre qui viennent du Levant et qui ont touché le saint tombeau, des reliquaires de vermeil, d'autres d'ivoire qui ont été fabriqués par les habiles ouvriers de Dieppe et bénits par notre Saint-Père le pape. J'ai là des boucles, des fermoirs, des agrafes en petites damasquinures de Florence et de Tolède; des dés à coudre en argent d'Angleterre aussi parfait que l'or de Paris. Vous voyez dans cette boîte des aumônières de soie et de Cordouan, les unes simples et qui ne conviennent pas à une grande dame, les autres ornées d'or et de perles. Dans cette autre boîte sont les doreloteries [2] de toutes couleurs. Sur ces bâtons sont des fils d'or et de soie de toutes les couleurs pour broder et blasonner, noble occupation des plus puissantes dames. Voici des tressoirs en baudequin [3], des orfrois en broderie d'or et de perles, et des plumes de paon préparées pour orner leurs coiffures; des couvre-chef en siglaton, en sendal, en samit [4], à la mode de Paris et à la mode de Gênes. Voici, enfin, des psautiers, des livres d'heures et des histoires écrites en belle écriture, sur beau parchemin, avec grandes lettres et images des plus belles couleurs rehaussées d'or pur.

Pendant que le marchand faisait ainsi le détail des objets et que la dame de l'Aire-du-Vautour les examinait attentivement, Arthur, qui avait paru n'y donner aucune attention, s'approcha tout à coup, et, posant une autre boîte sur la table : Voici, dit-il, sans doute un autre objet précieux que ce manant ne nous a pas jugés dignes de voir, ou qu'il a caché dans le fond de sa valise pour frauder sur le péage. Je veux savoir ce que c'est. — Excusez-moi, messire, répondit le marchand, cette boîte ne m'appartient pas, je n'en suis que dépositaire; j'ignore moi-même ce qu'elle contient et je ne puis me permettre de l'ouvrir, encore moins de disposer de ce qui y est renfermé. — Et qui

[1] Dès le treizième siècle, l'or de Paris était recherché partout pour la supériorité de son titre; il en était de même de l'argent de Londres.

[2] Rubaneries.

[3] Riches tissus d'or et de soie fabriqués à Bagdad.

[4] Le siglaton était une sorte de velours: le sendal ou cendal était une espèce de tafetas; samit était le nom du satin.

m'oblige de vous croire? — Le sceau qui ferme la boîte et l'adresse écrite dessus. — Que dit cette adresse? — Au révérend abbé de Saint-Gildas de Ruiz. — Que m'importe cet abbé? Je veux voir ce qu'il y a dans la boîte. — Je ne saurais satisfaire une curiosité condamnable, dit le marchand, saisissant la boîte et l'élevant en l'air à une hauteur où la main du damoisel ne pouvait atteindre.

Arthur vit dans la parole et dans l'action du marchand une triple insulte; il n'osa pas néanmoins s'attaquer à lui, mais d'un coup de son fouet il fit voler à terre la plupart des objets qui étaient sur la table, et ses cris de fureur, auxquels se mêlaient la voix des femmes et les plaintes énergiques du marchand, attirèrent deux ou trois hommes d'armes. Le marchand, à leur entrée, s'était retiré au fond de la salle: il se trouvait ainsi à côté du chevalier. Prévoyant une lutte, incapable de céder volontairement à une injuste agression, il se prépara à se défendre en arrachant une masse d'armes d'une panoplie [1] qui se trouvait à sa portée, et, instinctivement, pour être plus libre, il déposa la boîte, sujet du débat, sur les genoux du malade, comme s'il eût voulu la placer sous sa protection, hélas! bien vaine.

Emparez-vous de cet homme, commanda Arthur. — Un moment! s'écria le marchand d'une voix qui fit retentir la salle et hésiter les hommes d'armes, déjà peu encouragés par la vue de leur formidable adversaire; un moment! je n'ai rien fait qui mérite un pareil traitement. Je n'ai eu d'autre intention que de résister à une injuste violence. Qu'on me laisse partir, sinon il arrivera plus d'un malheur; et ce noble chevalier témoignera, malgré l'état où il est réduit, que ce n'est pas moi qui aurai violé l'hospitalité. Le sire de Kevergan parut faire un mouvement, mais personne ne le remarqua.

La colère d'Arthur ne fit que redoubler: Obéissez-moi, lâches que vous êtes! cria-t-il, ou par l'âme des sires de Kermadeuc, mes aïeux, je vous fais jeter tous dans un cachot si profond que l'Aire-du-Vautour s'écroulera avant qu'on vous y découvre! Les hommes d'armes, ainsi excités, s'élancèrent sur le marchand, qui enfonça sa hache dans le dur crâne breton du plus hardi avec une telle force qu'il ne put la retirer. Les autres, auxquels étaient venus se joindre des camarades, profitant de la circonstance, se ruèrent avec une telle impétuosité sur leur ennemi qu'ils le terrassèrent. On apporta des cordes et on le garrotta.

[1] Trophée comprenant une armure complète, ainsi qu'on avait coutume d'en garnir la salle d'armes des châteaux.

X

LA CAPITULATION.

> La paix est fort bonne de soi,
> J'en conviens, mais de quoi sert-elle
> Avec des ennemis sans foi?
> LA FONTAINE. (*Fables.*)

La dame de Kevergan n'avait jusqu'alors aperçu que le petit côté des résultats de l'éducation vicieuse qu'elle avait donnée à son fils. Vexer, battre même des serfs placés infiniment plus bas, par rapport à leur maître, sur l'échelle sociale, que leurs huttes ne l'étaient en comparaison du château élevé de l'Aire-du-Vautour, ne lui semblait que des passe-temps permis à un jeune gentilhomme. Le peu de déférence qu'il montrait pour son père ne pouvait être blâmé par elle qui ne lui avait jamais enseigné à en avoir davantage, et une aveugle tendresse lui faisait excuser sans peine sa conduite envers elle-même, peu filiale et souvent tyrannique.

Mais quand cette mère abusée eut vu jusqu'à quels excès ce fils, perdu par une funeste indulgence, pouvait se porter contre un étranger pour la cause la plus futile, combien l'hospitalité des seigneurs de l'Aire-du-Vautour pouvait être décriée par de semblables excès, dont nul n'était plus à même de propager le récit qu'un homme que sa profession conduisait dans les cours et dans les châteaux, toute la fierté de son rang, disons même toute la noblesse de son âme, se réveillèrent. Si elle n'avait pu intervenir dans la lutte qui venait d'avoir lieu pour la faire cesser, elle jugea que le soin du reste lui appartenait.

Beau fils, dit-elle à Arthur, vous ne vous êtes point conduit ici en gentilhomme ; vous avez cédé à de mauvaises passions que j'aurai peut-être à me reprocher un jour, je commence à le craindre, d'avoir trop laissées abandonnées à elles-mêmes. Au nom de la foi que vous me devez comme à votre dame et votre mère, je vous ordonne de faire délier cet homme, après qu'il m'aura promis, bien entendu, qu'il ne profitera pas de sa liberté pour se livrer à son tour à des

violences. Je me charge d'ailleurs de le dédommager de ce que les vôtres ont pu lui faire perdre.

— Madame ma mère, répondit le damoisel, vous êtes dame et maitresse de ce château, à vous appartient d'y commander; mais jamais ma bouche ne donnera l'ordre de délier ce manant, qui mériterait bien plutôt d'être pendu à l'un des créneaux de la plate-forme, pour servir d'exemple aux drôles de son espèce. Faites-en selon votre bon plaisir; mais je ne saurais être responsable si, une fois hors d'ici, il se rencontre quelque part sur le chemin d'une bonne flèche partie de mon arbalète.

Il sortit en disant ces mots. Sa mère, vivement irritée, s'efforça néanmoins de dissimuler son ressentiment, et, adressant la parole au marchand : Vous m'avez entendue? lui dit-elle; me faites-vous la promesse que j'exige? — J'ai entendu aussi votre fils, dit le marchand; qui me promettra qu'il ne tiendra pas la sienne? — Moi, répondit la dame. Arthur est vif et impérieux, mais incapable d'exécuter une menace dès qu'il a pu l'apprécier.

Le marchand aurait pu élever des doutes sur la loyauté du jeune homme, mais on exigeait sa promesse pour le délivrer; ne pas la faire, c'était se condamner soi-même inévitablement à des conséquences fâcheuses, tandis que les autres pouvaient s'éviter avec de l'adresse et de la résolution. Il ne manquait ni de l'une ni de l'autre. Je promets, dit-il, mais, si j'étais attaqué, il ne saurait m'être interdit de me défendre.

A un signe de la dame, les cordes qui liaient le marchand furent coupées. Celui-ci se leva et s'occupa de remettre en ordre dans sa valise les objets qu'il en avait tirés, avec autant de sang-froid que si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Quelques chapelets brisés et dont les grains étaient épars sur le pavé de la salle, un beau psautier tout imbibé du sang de l'homme d'armes, dont le corps avait été enlevé, et les habits du marchand en partie déchirés, annonçaient seuls qu'une scène tumultueuse et sanglante venait d'avoir lieu. Cette visite, dame, dit-il, me coûtera bien dix bons esterlings. Mais, si vous voulez me donner un homme d'armes pour m'accompagner jusqu'au delà du bureau du péager, avec l'ordre de me laisser passer, je me croirai dédommagé suffisamment. — Puisque vous fixez vous-même votre indemnité, dit Huéline, il sera fait selon votre désir.

Le marchand allait refermer sa valise; il s'arrêta subitement : La boîte de l'abbé de Saint-Gildas! dit-il, je l'avais donnée... On s'aperçut alors avec étonnement que le chevalier de Kevergan n'était plus dans son siége. Personne ne l'avait vu disparaître et ne s'expliquait comment ce vieillard impotent, incapable de se mouvoir, avait pu sortir de la salle, emportant probablement avec lui la boîte qui lui avait été confiée.



La dame de Kevergan.

La surprise s'accrut encore lorsqu'Arthur rentra en jetant la boîte sur la table. Voilà! dit-il avec un sourire sardonique ; ne cherchez pas davantage. Le cuir doré qui la recouvrait était écorché à certaines places, comme si la boîte eût été traînée par terre ; en d'autres endroits, il portait la marque d'égratignures semblables à celles que des ongles eussent pu y faire ; le sceau était brisé. Cette boîte a été ouverte, dit le marchand. Arthur ne répondit que par un ricanement. Où est votre père? dit Huéline. — Au soleil, répondit Arthur.

XI

LE PÈRE ET LE FILS.

Mon bras ne peut frapper, mais ma voix peut maudire.
PONSARD. (*Lucrèce*.)

Le chevalier n'avait disparu ni par une trappe ni par l'effet d'un enchantement. Pendant le combat, le damoisel ayant aperçu la boîte entre les mains de son père avait voulu s'en emparer ; mais, contre son attente, les mains du sire de Kevergan avaient recouvré, par l'effet du puissant effort d'une volonté depuis si longtemps endormie, une partie de leur vigueur ancienne ; elles étreignaient tellement le dépôt qui leur avait été confié, qu'Arthur ne put parvenir à le leur arracher, comme il l'espérait. Mais, aussi peu disposé à lâcher prise que son père, dont la résistance ne faisait que l'irriter, en redoublant ses efforts pour attirer la boîte, il attira en même temps le corps du chevalier, qu'il traîna ainsi jusqu'au dehors de la salle dans la cour. Les serfs, témoins de cette lutte impie, n'osèrent la faire cesser ; la préoccupation que causait celle de la salle ne permit à personne de voir ce qui s'y passait d'étranger.

Arthur enfin triompha et put satisfaire son orgueil plus encore que sa curiosité ; il tenait plus à vexer le marchand qu'à savoir ce que la boîte contenait. Néanmoins, lorsqu'il la lui rendit, elle ne renfermait plus que du sable. La dame de Kevergan, sans savoir encore de quelle manière son fils était devenu possesseur de la boîte, en vit assez pour reconnaître que le louveteau était devenu loup, et pour

juger que difficilement il se laisserait désormais museler. Est-ce de cette manière, dit le marchand, qu'on entend l'hospitalité au château de l'Aire-du-Vautour? Et comment remplirai-je mon message auprès de l'abbé de Saint-Gildas?

Huéline, absorbée dans ses pensées, n'entendit pas la réflexion du marchand, ou ne crut pas pouvoir y répondre. Le damoisel prit la parole : Tu diras, manant, à ton abbé ce qu'il te plaira, et il chantera longtemps ses *oremus* avec ses moines avant d'oser se plaindre des seigneurs de l'Aire-du-Vautour. Quant à toi, n'ajoute pas un mot; hâte-toi de profiter de la merci qu'on t'a faite, car, par mon nom, un mot de plus sorti de ta bouche te rentrera de suite dans la gorge à l'aide de ce poignard.

Le marchand n'était pas en humeur de s'exposer aux chances inégales d'une nouvelle lutte. Il remit en ordre, du mieux qu'il put, ses marchandises, qu'il renferma dans sa balle avec la boîte vide de l'abbé de Saint-Gildas, chargea sa pacotille sur ses larges épaules, et reprit le chemin du dangereux escalier, maugréant tout bas contre la mauvaise inspiration qui l'avait détourné de suivre les avis de Cadou. En traversant la cour, il vit que les gens du château avaient assis le chevalier sur un banc, contre le parapet, où ils le soutenaient pour l'empêcher de se laisser tomber. Le marchand ignorait ce qu'avait coûté au vieillard infirme la défense du dépôt qu'il lui avait confié. Il ne put s'empêcher, toutefois, de lui adresser, en se découvrant, une bénédiction intérieure, lorsqu'il vint à passer devant lui.

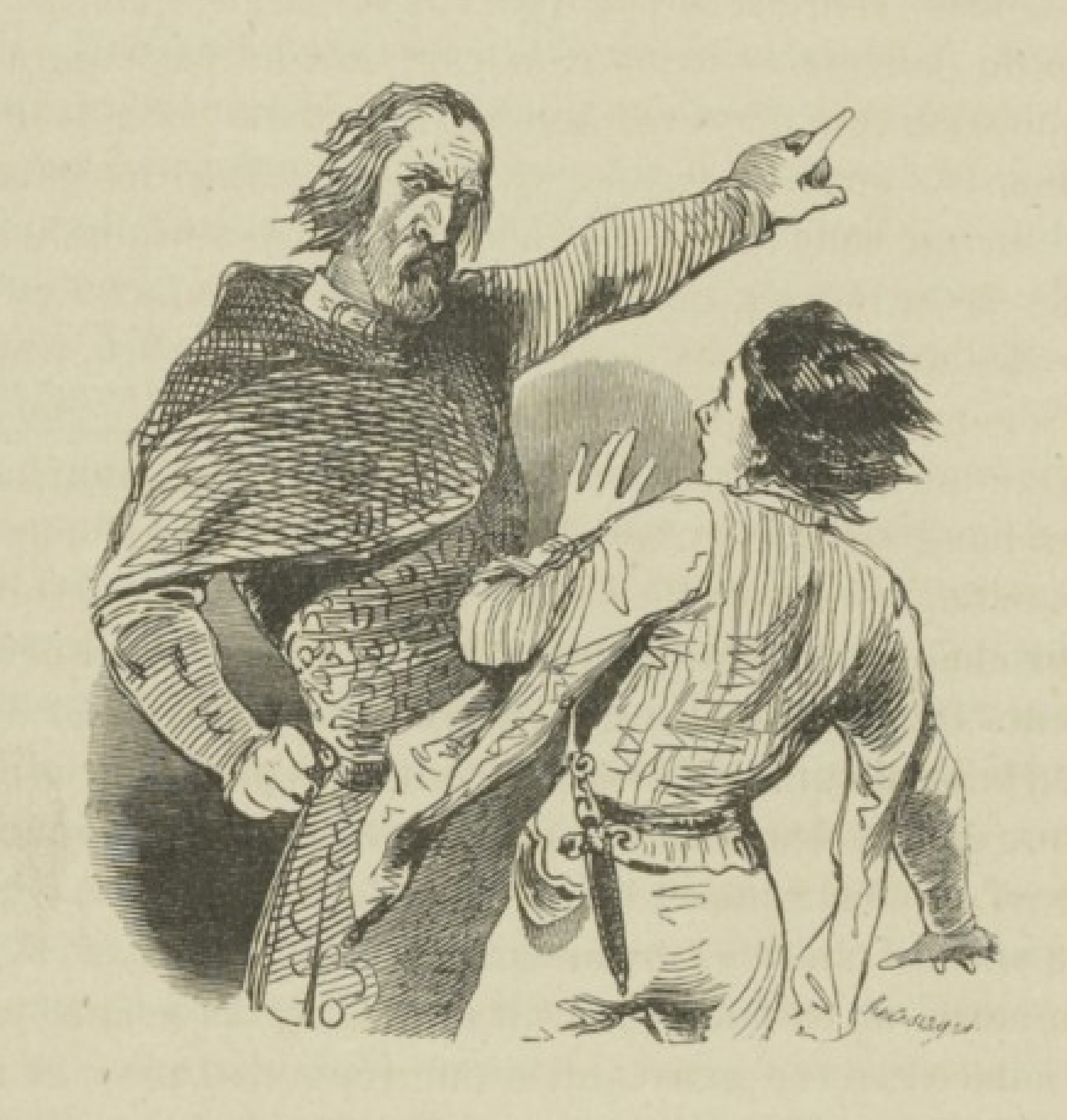
Le marchand s'engagea dans l'escalier rapide et sinueux, qui lui parut beaucoup plus difficile à descendre qu'à monter, soit que cet effet fût produit sur lui par le poids de son fardeau, soit que ses membres se ressentissent encore des suites du combat qu'il avait eu à soutenir. Il cheminait donc avec précaution, n'oubliant pas celle que Cadou lui avait recommandée, lorsqu'à un détour de l'escalier qui le ramenait en vue du château, son oreille fut frappée de ce cri jeté par une forte voix : Trahison! trahison!

En tournant la tête pour voir d'où partait ce cri, le marchand aperçut entre deux créneaux celle du vieux chevalier, et dans une autre embrasure le damoisel qui tenait un arc à la main. Au moment même une flèche, lui effleurant la joue, lui fit faire un mouvement qui le jeta sur le garde-fou. La rampe, probablement descellée depuis peu, n'offrit aucune résistance, et le cadavre du malheureux marchand, dont la chute de rocher en rocher avait été accélérée encore par sa charge, vint tomber brisé, horriblement défiguré, à la porte de la chaumière de Cadou. Ah! dit le serf, encore un des fruits de la moisson que fait là-haut le loup de Kevergan! Ce n'est pas lui qui est tombé dans le piége.... mais la corde de la patience est longue.

— Noël ! s'écria d'un ton joyeux, de l'Aire-du-Vautour, le jeune sire de Kevergan, voilà des épaves !

Arthur se disposait à descendre au village, pour veiller lui-même à ce que rien ne se dispersât des riches dépouilles de sa victime ; la valise, ouverte dans la chute, ayant laissé échapper de toutes parts les objets qu'elle renfermait. Sa rapacité était déjà égale à ses autres vices. Il semblait avoir hérité de celle de l'oiseau de proie auquel le château avait emprunté sa dénomination, et dont la figure était passée dans le blason de ses seigneurs. Mais, au moment de franchir la poterne, il recula avec une sorte d'épouvante soudaine, comme s'il eût été frappé de l'apparition d'un fantôme. Son père, son père lui-même, était devant lui, debout, ferme sur ses jambes, le regard menaçant, comme au temps où sa valeur se signalait dans les tournois.

Arrière, lâche et félon ! lui cria-t-il d'une voix terrible, arrière,



assassin ! arrière, parricide ! Malédiction sur toi, qui te livres à de pareils crimes ! Malédiction sur celle qui les a enfantés par son coupable aveuglement ! Malédiction sur moi-même, pour avoir eu la lâcheté d'oublier mes droits de père et de seigneur !

Après avoir prononcé ces paroles terribles, qui répandirent l'effroi dans l'âme de tous ceux qui les entendirent, le malheureux chevalier, à qui l'excès de l'indignation avait subitement et instantanément rendu toute son énergie, de même que la flamme de la lampe jette un dernier et vif éclat au moment de s'éteindre, épuisé par ce der-

nier effort, faiblit, tomba à la renverse, en poussant un profond soupir. On s'empressa de le relever : la vie s'était échappée de son sein avec ses malédictions.

Ah ! beau fils ! dit la dame de l'Aire-du-Vautour, est-ce là le prix de toutes les faiblesses que j'ai eues pour vous ! — Madame, répondit durement le damoisel, si vous avez des reproches à vous adresser, vous aurez tout le loisir, car il n'y a point de remède à ce qui vient d'arriver; mais rappelez-vous que je ne veux point les entendre. Comme il vous a plu me faire, il est juste que vous me supportiez.

XII

L'EXCOMMUNICATION.

> De la religion, terrible en son courroux,
> Le fatal anathème est lancé contre vous.
> VOLTAIRE. (*Henriade*.)

Le pieux chapelain n'était point au château lorsque ces évènements se passèrent. Depuis deux jours, l'évêque de Saint-Malo l'avait fait mander au sujet de graves exactions commises par les gens de l'Aire-du-Vautour contre des pèlerins qui se rendaient au Grand-Pardon de Quelven, et même contre des prêtres. Le saint prélat, qui savait que la maladie du chevalier le laissait, ainsi que ses affaires, entièrement à la merci de sa femme, avait écrit à la châtelaine pour l'inviter à les faire cesser; mais la dame ne répondait pas, et les vexations continuaient. Tout récemment encore, deux moines avaient été dépouillés et battus en passant sur le domaine de l'Aire-du-Vautour, et l'on ne pouvait douter que le jeune Arthur n'eût encouragé ce méfait par sa présence. L'évêque, plein d'égards pour le vieux Kevergan, qui avait, dans une circonstance difficile, soutenu de sa vaillante épée les droits de l'église de Saint-Malo; pour la noble châtelaine, dont le père était mort en combattant pour la foi, avant d'en venir aux mesures rigoureuses qu'autorisaient les saints canons, avait voulu s'assurer, par un entretien avec le chapelain, qu'il n'y avait pas d'autre remède. Tandis qu'il recevait de la bouche de l'ecclé-

siastique la certitude que les exhortations et les conseils paternels trouveraient toutes les oreilles fermées, un homme de l'Aire-du-Vautour demanda d'être introduit. Il se disait porteur de nouvelles importantes pour le chapelain. Cet homme, qui paraissait être un serf, montait un cheval de prix ; tous deux étaient couverts de sueur et épuisés de fatigue. L'évêque ordonna qu'on fît entrer le messager, dans lequel le chapelain eût eu quelque peine à reconnaître Cadou, si celui-ci ne se fût nommé. Son visage était enveloppé d'une bande de toile que le voyage avait ensanglantée en rouvrant la blessure reçue la veille de la main d'Arthur de Kevergan.

Au milieu des divagations que le serf faisait faire souvent à son récit, et des fleurs de rhétorique dont il se plaisait à l'orner, en vrai paysan bas-breton, l'évêque et le chapelain démêlèrent ce qui s'était passé à l'Aire-du-Vautour, sauf les modifications que l'homme dont Cadou reproduisait la narration, en la modifiant à son tour, avait pu y apporter. Celui-ci, en apprenant ces choses, était monté sur le bon cheval du marchand pour venir avertir le chapelain, dont la présence pouvait être nécessaire, tandis que les paysans creusaient une fosse au pied du rocher, pour y enterrer le cadavre, et que les gens du château enfermaient les restes du bon chevalier dans un cercueil qu'ils installèrent au milieu de la chapelle, en attendant qu'on pût le descendre dans le caveau sépulcral, avec les prières et les cérémonies de l'Église.

Dès le lendemain, le chapelain se mit en route pour l'Aire-du-Vautour, muni des instructions du prélat. Mais quelques recherches qu'on pût faire dans la ville, il fut impossible de retrouver ni Cadou ni son cheval. Le chapelain pensa qu'il avait pris les devants ; néanmoins, lorsqu'il arriva, le serf n'avait pas encore reparu. Il gravit l'escalier du château et entra d'abord dans la chapelle déposer une première prière sur le cercueil de son ancien seigneur.

Il avait à peine accompli ce pieux devoir, que la dame de Kevergan se présenta à l'entrée de la chapelle, accompagnée d'Arthur. Le chapelain se mit en travers de la porte : Que viennent faire en ce lieu de mort, s'écria-t-il, le fils maudit par son père pour ses crimes, la femme maudite par son époux pour les avoir préparés ! et tous deux excommuniés par la sainte Église. —Que nous veut dire ce prêtre arrogant et imposteur? s'écria à son tour le jeune sire de Kevergan, effrayé des paroles du chapelain ; car les effets d'une excommunication étaient redoutables, même pour ceux qui étaient le moins disposés à s'y soumettre. Vassaux, ne croyez rien des paroles que vous venez d'entendre.

— Je ne dis que la vérité, reprit le chapelain d'une voix imposante. Voici le monitoire de monseigneur l'évêque de Saint-Malo, qui dénonce l'excommunication fulminée contre Arthur de Kevergan,

comme coupable d'avoir maltraité et pillé des pèlerins et des clercs; comme coupable de meurtre volontaire sur la personne d'un marchand, et de l'avoir dépouillé d'un dépôt appartenant au révérend abbé de Saint-Gildas; comme coupable d'avoir, par ses excès envers son père, commis un quasi-parricide; et contre la dame Huéline de Kermadeuc, veuve du seigneur de Kevergan, pour s'être associée à ces crimes, en ne s'y opposant pas, malgré l'autorité que lui donnaient ses qualités de dame et de mère, pour les avoir préparés de longue main, en négligeant d'apprendre à son fils à respecter celui que Dieu lui donna pour père, ceux qui le représentent ici-bas par leur sacré caractère, les étrangers et les voyageurs, à qui tout chevalier doit aide et appui. Cette excommunication a été prononcée hier devant tous les fidèles assemblés dans la cathédrale, les cierges éteints et le saint crucifix renversé, par monseigneur l'évêque de Saint-Malo. — Et tu ne t'y es pas opposé, prêtre déloyal envers tes seigneurs? dit hors d'elle-même la dame de Kevergan. — Aviez-vous fait pénitence? répliqua d'une voix tonnante le chapelain.

Cette véhémente hardiesse d'un prêtre qui s'était constamment jusque-là montré humble et doux, mais qui dans ce moment secouait l'humilité personnelle du pauvre chapelain pour prendre la dignité de l'Église entière, repoussant de son sein des pécheurs endurcis, sembla avoir paralysé leur langue si orgueilleuse. Les vassaux, frappés d'une profonde stupeur, s'éloignaient de leurs maîtres, craignant que le contact avec eux pût les faire participer à l'anathème. — Chapelain, dit enfin Huéline, si j'ai péché, et, en jetant les yeux sur moi, je le crains, je suis prête à me soumettre. Je suis riche, je fonderai un couvent de filles, et je ferai dorer d'or pur l'autel de la cathédrale.

— Les offrandes des pécheurs, repartit le chapelain, ne sont qu'une satisfaction secondaire, et l'Église n'en accepte que quand la pénitence ou la satisfaction principale ont été accomplies. Or voici celles qui vous sont ordonnées : Vous, dame Huéline de Kevergan, pour réparer le tort commis envers des voyageurs et des clercs, vous donnerez l'hospitalité ou vous ferez des aumônes à tous les pèlerins qui passeront sur votre domaine, et vous leur fournirez, s'il est nécessaire, une escorte de vos hommes d'armes, pour les conduire jusqu'à Auray ou Quelven. En expiation de la pernicieuse éducation que vous avez donnée au fils d'un noble chevalier, vous fonderez, à Saint-Malo, une école pour vingt enfants pauvres, qui y seront élevés, à vos frais, dans la crainte de Dieu, et instruits des connaissances humaines. Vous serez privée, pendant quatre ans, des saints sacrements. Vous entendrez, pendant ce temps, la messe debout dans l'église, et vous ferez chaque année le pèlerinage de Sainte-Anne, vêtue d'une robe de pénitente et les pieds nus. Le seigneur évêque,

usant de ses pouvoirs, a cru pouvoir mitiger ainsi votre pénitence, en souvenir des services que votre noble père et ses aïeux ont rendus à la religion.

Vous, damoisel Arthur de Kevergan, vous ferez élever sur la sépulture du marchand une croix de pierre sur laquelle une inscription indiquera les causes de sa mort, et la réparation exigée par l'Église. Le prix des objets qu'il possédait, s'ils ne sont réclamés d'ici à un an et un jour, sera appliqué à la construction d'une nouvelle chapelle à l'église de Saint-Malo; vous vous rendrez, en simple habit de pèlerin, pieds nus, demandant l'aumône le long du chemin, à toutes les églises de la Bretagne dédiées à la Sainte-Vierge ou à sa bienheureuse mère, pour y faire une amende honorable, et de là à Saint-Gildas de Ruiz, où vous la renouvellerez en restituant à l'abbé le dépôt dont vous vous êtes emparé. Puis vous ferez vœu solennellement, sur le tombeau de Saint-Gildas, qui est derrière l'autel, que vous vous consacrerez entièrement, autant qu'il vous sera possible de le faire, tant que vous n'aurez pas reçu l'ordre de chevalerie, à secourir les pauvres, les voyageurs et les clercs, et que, dans le courant de l'année où vous aurez reçu les éperons de chevalier, vous ferez dans les mêmes intentions le voyage de la Terre-Sainte. A ces conditions, religieusement remplies, dans sept années, l'Église vous recevra de nouveau au nombre de ses enfants.

— Avez-vous dit? demanda Arthur, qui s'était fait, pour attendre la fin de cette allocution, une violence dont la rougeur de son visage et la contraction de ses muscles témoignaient ouvertement. — J'ai dit, répondit le prêtre avec solennité. — Et si je me refusais à faire ce qu'on exige de moi, qu'en arriverait-il? — Que, comme rebelle aux lois de l'Église, vous seriez exclu de son sein; que l'eau, le feu et le sel vous seraient refusés; que le domaine de l'Aire-du-Vautour serait frappé d'interdit, et que le seigneur suzerain en disposerait selon son bon plaisir. La dame de Kevergen pâlit, Arthur serra les poings; mais ni la mère ni le fils ne laissèrent échapper une parole.

L'excommunication fut employée souvent par l'Église au moyen âge. C'était à peu près alors la seule arme susceptible d'atteindre les coupables puissants, bravant avec arrogance le glaive émoussé des lois civiles à la faveur de leur rang élevé, de leurs murailles crénelées, et même de leurs hommes d'armes couverts de fer. Pour certains crimes, le domaine de l'excommunié qui refusait de se soumettre était considéré comme terre infidèle, et il devenait permis à qui voulait d'en faire la conquête. Dans des temps d'anarchie légale, on ne remédie à un désordre que par un autre désordre. Si l'excommunié mourait sans s'être réconcilié avec l'Église par la pénitence et la réparation, son corps, privé de sépulture, était abandonné dans un champ

aux animaux sauvages, ou enseveli sous les pierres jetées par les passants.

XIII

LE REPENTIR.

> Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Les terreurs cruelles marchent partout devant nous. La solitude nous trouble, les ténèbres nous alarment.
>
> MASSILLON.

Les jours succédaient aux jours, les mois remplaçaient les mois, et la dame et le damoisel de l'Aire-du-Vautour semblaient avoir oublié la pénitence qui leur était imposée. Rien n'était changé aux habitudes du château : seulement l'office divin avait cessé dans la chapelle dont la cloche ne sonnait plus que pour annoncer le couvre-feu; le chapelain passait les journées entières en prière à côté du cercueil de son seigneur, qui demeurait exposé dans la chapelle, selon l'usage de la Bretagne, jusqu'à ce qu'il fût permis de le descendre en terre sainte. La malédiction prononcée par lui contre lui-même exigeait une expiation.

La dame de Kevergan consacrait aussi de longues heures à la prière dans son oratoire, car l'entrée de l'église lui était interdite tant que sa pénitence n'était pas commencée, et le damoisel, aigri par tout ce qui venait d'arriver, au lieu de se montrer repentant, n'était devenu que plus dur et plus exigeant envers ses serfs. Ceux que leur service attachait au château, plus exposés que les autres aux mauvais traitements, étaient aussi les plus mécontents. Ils ne servaient plus leurs maîtres qu'avec répugnance, semblaient éviter leur contact; bientôt même les murmures se firent entendre.

Qu'avons-nous fait, disaient les uns, pour être privés de la messe et des sacrements comme des chiens ou des païens? Est-ce notre faute si nous avons des seigneurs qui ne croient à rien et qui refusent d'obéir à la sainte Église? Quelques autres donnèrent l'exemple

de la désertion. Les serfs qui abandonnaient leur seigneur s'exposaient à de dures punitions et même à la perte de la vie; mais ceux de l'Aire-du-Vautour, à la faveur de l'antipathie répandue partout contre leurs maîtres, savaient si bien se mettre à l'abri des recherches ordonnées par ceux-ci, qu'il devenait impossible de les découvrir.

Arthur et sa mère imaginèrent alors de faire retomber la punition sur les vieux parents des déserteurs ou sur leurs enfants. Les premières rigueurs exercées furent un signal de fuite pour tous ceux qui pouvaient avoir à en craindre de semblables. Bientôt même les maîtres ne trouvèrent plus personne pour seconder leur colère. Les hommes d'armes restés au château, et qui d'abord avaient exécuté ces ordres oppressifs contre des gens avec lesquels ils étaient en relation d'intérêt, de voisinage ou d'amitié, finirent par refuser nettement d'y obéir et par menacer les étrangers qui le feraient à leur défaut. Car la désertion avait obligé les seigneurs de l'Aire-du-Vautour à enrôler des hommes de bonne volonté qui ne leur appartenaient pas. On peut penser que ceux qui se présentaient dans de telles occurrences n'étaient pas l'élite du pays.

Depuis que la nouvelle de l'excommunication avait été répandue, les pèlerins évitaient de passer sur le domaine de l'Aire-du-Vautour. Le péager demeurait des semaines entières les mains inoccupées, si quelque voyageur isolé, mal informé, ne venait interrompre le silence de cette solitude, et ce voyageur était alors rançonné impitoyablement. Bientôt on n'en vit plus du tout. Le vide, un vide affreux, se faisait insensiblement à l'entour des deux coupables impénitents; et dans ce vide on voyait s'avancer la disette au teint hâve, aux membres desséchés, à la dent acérée.

La dame de l'Aire-du-Vautour apercevait bien le précipice se creusant sous ses pas; sa fierté, peut-être vaincue par le repentir, eût été plus d'une fois sur le point de céder, si la funeste habitude d'immoler toutes ses volontés à celles de son fils n'eût toujours fait évanouir ces bonnes résolutions aussitôt qu'Arthur s'en montrait mécontent. Elle avait, à plusieurs reprises, essayé de puiser quelques forces dans les conseils et dans les prières du bon chapelain; mais Arthur, instruit de tout ce qui se passait, rompait tout entretien secret entre le prêtre et sa mère, et avait menacé celui-ci de l'enfermer dans sa chapelle, après en avoir fait murer la porte, à la première tentative qu'il découvrirait. Le saint prêtre n'était point capable de céder à ces menaces par crainte du martyre, mais sa mort inutile pouvait priver l'âme de la châtelaine d'une chance de salut, et laissait les pauvres serfs du domaine destitués de tout secours religieux. Il prit le parti de se soumettre en demandant à Dieu de lui tenir compte du sacrifice et de le faire servir à la propre guérison d'un

pécheur déjà si avancé dans la voie de l'enfer, quoique si jeune encore.

Cependant les vivres et beaucoup d'autres choses commençaient à devenir rares au château. Les serfs avaient été obligés de livrer tout ce qu'ils possédaient pour leur propre subsistance, et ce moyen n'était pas de nature à se renouveler. Aucun marchand ne venait apporter ses denrées, quoiqu'il fût sûr de les vendre avec grand bénéfice, car à défaut de l'argent, qu'on ne recevait plus, la dame de Kevergan et son fils possédaient des joyaux; mais nul ne voulait mettre les pieds dans le domaine, soit par répugnance de communiquer avec des excommuniés, soit par crainte des exactions qu'on pouvait avoir à redouter. Les serfs qu'on avait envoyés au marché de Ploërmel, à celui de Josselin, et même à la foire de Locminé y avaient été maltraités, et ne fussent pas revenus saufs, si Arthur n'eût pris la précaution de les faire protéger par quelques hommes d'armes.

Pour sortir d'une situation si critique il fallait adopter un grand parti. Le démon de la mauvaise honte souffla au jeune homme que le dernier devait être celui de céder après une si longue résistance; il lui fit envisager l'humiliation qui ne manquerait pas d'accueillir un courage mal soutenu, après s'être montré avec tant d'éclat. Arthur résolut donc de ne pas s'y exposer; mais il fallait subsister. Le démon de la rapine lui persuada sans peine que les voyageurs et les pèlerins qui se détournaient de leur chemin, pour ne point passer sur le domaine du Vautour, commettaient un véritable vol au préjudice du seigneur, ce qui mettait évidemment celui-ci en droit de les forcer de reprendre ce chemin, ou au moins de payer le péage, lors même qu'ils n'y passaient pas. Les marchands, voyant ces arguments soutenus par des lances, des arbalètes ou des masses d'armes, n'eurent aucune envie de les contester. L'abondance commença à revenir au château de l'Aire-du-Vautour.

La nouvelle vie à laquelle se livrait Arthur n'était pas propre à répandre le repos dans son âme bourrelée. Le souvenir de la mort du marchand, quoique enveloppé d'un peu d'obscurité, celui des derniers moments de son père, cette espèce de résurrection passagère, opérée comme pour lui donner seulement le temps et la force de maudire son fils dénaturé; cette malédiction, legs effroyable laissé derrière lui en descendant dans la tombe; l'excommunication fulminée par l'Église; le cercle fatal qu'elle avait tracé autour de lui, les nouveaux excès auxquels il s'était livré, les terribles et inévitables conséquences de toutes ces funestes prémisses, se représentaient souvent à son esprit agité, et achevaient de le bouleverser. Il sentait le besoin de s'y dérober, et le démon de la débauche fut le troisième qui vint établir sa cour à l'Aire-du-Vautour.

Dès ce moment, l'orgie devint presque permanente au château.

Les chants dissolus, inspirés par l'ivresse, se répandaient dans les airs du haut du rocher, au lieu des chants pieux qui précédemment en descendaient jusque sur les cabanes du hameau. Arthur, lorsqu'il vit le nombre de ses hommes d'armes se réduire successivement par la désertion, chercha à retenir ceux qui lui étaient restés fidèles, en se familiarisant avec eux. Le mal a pour funeste effet de dégrader le supérieur qui le commande jusqu'au niveau de l'ignoble agent qui l'exécute. Arthur partageait donc avec ses satellites les dépouilles des voyageurs et les jouissances de la table. Le cidre, l'hydromel, le vin, coulaient à flots du matin au soir, quelquefois du soir au matin, dans la grande salle.

C'est ainsi que l'indomptable irascibilité du jeune sire de l'Aire-du-Vautour, qui n'avait pu fléchir ni devant les timides supplications d'une mère, aujourd'hui cruellement punie de sa faiblesse, ni devant les pieuses remontrances du prêtre, ni même sous les foudres redoutables de l'Église, avait fléchi devant quelques serfs transformés en bandits.

XIV

L'HOROSCOPE.

> A mes yeux dessillés la vérité va luire;
> Mais au livre du sort, o Dieu! que vont-ils lire?
> LAMARTINE. (*L'Ombre de Samuel.*)

La châtelaine, confinée dans son oratoire, d'où elle ne sortait plus, ignorait ce qui se passait près d'elle; et si quelquefois les vents de l'orage apportaient les chants de l'orgie jusqu'à son oreille peu façonnée à ces étranges accents, elle croyait entendre la voix des démons hurlant contre l'excommuniée, et redoublait ses prières; mais elle ne se disposait pas à satisfaire à la pénitence qui lui était ordonnée. Comme nous l'avons dit, si quelques bonnes pensées venaient à éclore dans le fond de son âme, elles étaient immédiatement étouffées par la certitude de la colère qu'elles causeraient à son fils. Elle s'était convaincue que l'effet des menaces faites par lui au chapelain ne s'arrêterait pas devant elle-même. La mauvaise éducation

est un serpent dont la venimeuse morsure empoisonne celui qui n'a pas craint de le nourrir, en même temps qu'il étouffe dans ses replis le malheureux qu'on lui a livré.

Mais les pensées d'Huéline, d'abord rares et timides, se représentèrent plus souvent; elles cessèrent d'être fugitives, et dès qu'elles purent prendre pied, se mirent à acquérir de la force. Toutefois l'énergie leur manquait encore pour se transformer en résolutions. Consultons les livres, se dit un jour la châtelaine, le Sort des saints m'indiquera ce que je dois craindre, ce que je dois espérer, et je fais vœu de suivre la voie qu'il m'indiquera.

C'était une des superstitions du temps que de chercher des présages ou des oracles dans les livres de piété; il semblait que le caractère de ces livres dût imprimer un sceau de vérité ou de religion à ces tentatives impies faites pour déchirer le voile derrière lequel il a plu à Dieu de nous cacher l'avenir. Des juges, des prêtres ignorants ne reculaient pas eux-mêmes devant ces profanations de la parole divine, et l'Église, assemblée en conciles, se vit obligée de prononcer des anathèmes contre les laïques et les prêtres qui jetteraient le Sort des saints [1]. Mais on oubliait facilement les décisions des conciles, et pendant plusieurs siècles on continua de se livrer publiquement à ces pratiques que des esprits faibles n'ont pas encore abandonnées de nos jours, tant l'erreur est difficile à extirper, lorsqu'elle a implanté ses profondes racines dans le cœur de l'homme.

La dame de Kevergan prit donc une aiguille d'or, le plus beau de ses livres, celui qui contenait les saints Évangiles, ouvrage rare et précieux d'un Bénédictin qui avait mis trois ans à en faire les seules vignettes ; mais c'était un chef-d'œuvre, et le calligraphe ne s'était pas distingué moins que l'*ymaigier*; la couverture était de velours encadré d'une riche dentelle d'orfèvrerie, dans laquelle brillait à

[1] Cette superstition, appelée aussi *Sort des apôtres*, n'était pas nouvelle. C'était une sorte d'héritage du paganisme, qui avait les *sorts homérique et virgilien*, et, dès les premiers siècles de l'Église, saint Augustin la condamnait. Cependant elle fit irruption dans l'Église même. Des évêques ne craignirent pas de s'y prêter et même d'y recourir. Chramne, petit-fils de Clovis, révolté contre son père Clotaire, vient, en 555, tirer dans l'église de Saint-Jean de Dijon le *Sort des saints* et c'est l'évêque saint Tétric qui lui remet les livres. Saint Grégoire de Tours consulte les livres des psaumes pour savoir ce qu'il doit craindre des manœuvres de Leudaste, comte de Tours, auprès de la reine, la cruelle Frédégonde, pour le perdre dans son esprit. Au sacre d'un évêque, on ouvrait sur sa tête le livre des Évangiles et l'on cherchait dans le premier verset qui s'offrait à la vue l'horoscope de son épiscopat. Cependant plusieurs conciles ou synodes (Vannes, 461 ou 465, Agde, 506, Epaone, 517, Auxerre, 585,) un capitulaire de Charlemagne (789), avaient défendu *aux clercs et aux laïques* de se livrer à cette superstition. Les canons du concile de Trente constatent qu'il n'avait pas encore cessé au XVIe siècle, puisqu'il y en a un dont l'objet est de réprimer « l'abus insolent et téméraire d'employer et tourner à toutes sortes d'usages profanes les paroles et les passages de la sainte Écriture, les faisant servir... jusqu'à des *superstitions impies et diaboliques, des divinations*, »... et d'ordonner qu'à l'avenir personne ne soit assez hardi pour en abuser de cette manière ou de quelque autre que ce soit.

chaque coin une grosse émeraude enchâssée ; les fermoirs étaient également ornés de pierreries. Plusieurs années du revenu du domaine de l'Aire-du-Vautour n'eussent suffi à payer un si beau livre : il avait été, dans un magnifique tournoi donné par le duc de Bretagne, le prix de la vaillance du chevalier de Kevergan.

Huéline enfonça, d'une main tremblante, son aiguille d'or dans la



tranche du livre, en détournant les yeux et piquant l'un des feuillets de parchemin, pour marquer le passage qui devait, suivant elle, décider de sa destinée. Elle hésita longtemps avant d'ouvrir le livre ; enfin, triomphant de ses irrésolutions et rougissant de ce qu'elle considérait comme une faiblesse, elle lut en frémissant ces terribles paroles de l'évangile de saint Mathieu :

« Les enfants se soulèveront contre leurs pères et leurs mères, et les feront mourir ;

» Et tous les hommes vous accableront de leur haine à cause de mon nom ; mais celui-là sera sauvé qui persévèrera jusqu'à la fin. »

Lorsqu'une âme énergique a été pliée par l'adversité jusqu'au point le plus bas qu'elle puisse atteindre sans se briser, on voit souvent qu'un nouveau poids, au lieu d'achever de l'abattre, lui redonne, par l'effet d'une loi occulte, que la science cherche en vain à expliquer, une vigueur inattendue. Ce fut cette loi qui, agissant sur l'infortuné chevalier de Kevergan, lui fit secouer comme par miracle, à la vue du crime qu'allait commettre son fils, les langes dans lesquels la maladie avait comprimé ses facultés morales et physiques ; mais il ne recouvra un

instant la vie et la parole que pour voir l'une et l'autre, épuisées par l'effort, s'évanouir l'instant d'après, et pour toujours.

Il n'en fut pas de même de la révolution qui s'opéra dans l'âme de sa femme à la lecture du sinistre horoscope. Dès qu'elle crut comprendre sa destinée, elle s'y soumit courageusement ; dès qu'elle crut entendre la voix de Dieu même lui traçant ses devoirs, elle se décida à les remplir, sans regarder derrière elle. La superstition parla plus haut à son âme que la parole vivante du prêtre et de l'évêque. Huéline n'abjura pas sa tendresse pour son fils, quelque indigne qu'il en fût ; mais elle se sentit la force de braver sa tyrannie pour ne subir que celle du devoir.

La porte de son oratoire était interdite au pieux chapelain ; mais la châtelaine savait qu'elle le trouverait en prières dans la chapelle. Elle s'y rendit avec d'autant plus de confiance qu'Arthur et ses compagnons étaient absents. Le chapelain, apercevant sa dame, se leva : le feu de ses yeux annonçait que sa bouche allait laisser échapper des paroles sévères. Huéline les prévint : Dieu s'est fait jour dans mon cœur, dit-elle en se prosternant, je viens m'humilier. Le saint prêtre, ému, reçut ses aveux.

— Vous avez, lui dit-il, jusque dans la circonstance qui vous ramène, transgressé les lois de Dieu et de l'Église. Mais lui seul connaît les voies qui conduisent à lui ; que son nom soit béni ! Retournez dans votre oratoire, prier pour qu'il fortifie vos bonnes résolutions. Dans trois jours vous aurez les habits de pénitence qui conviennent à votre pèlerinage, et qui le protégeront en vous déguisant aux yeux des gens qu'on mettrait à votre poursuite.

La dame de Kevergan rentra dans son oratoire, étonnée de se sentir dans l'âme un calme banni depuis bien des années, que peut-être même elle n'avait jamais goûté d'une manière si complète. C'est qu'il n'en est point de comparable à celui que procure l'accomplissement d'un devoir ou d'une bonne résolution.

XV

LE SYCOPHANTE

> Il fait sa principale étude de tromper les filles de ceux qui le reçoivent dans leur maison.
>
> GOLDSMITH. (*Vicaire de Wakefield.*)

Le jeune loup de Kevergan, au milieu de ses excès, avait remarqué plus d'une fois qu'il manquait au haut bout de sa table une femme pour présider à ses continuels festins et pour rompre la monotonie de ces débauches journalières, où l'on ne voyait que des jaques de mailles et des morions, où l'on n'entendait que des propos de guerre et de pillage. Le vice finit par s'ennuyer de lui-même; ses propres excès le blasent promptement, et le moment arrive bientôt où son imagination épuisée ne peut plus en concevoir de nouveaux pour chasser l'uniformité, qui lui pèse, surtout parce qu'elle finit par avoir un faux air de ressemblance avec la régularité.

Il n'y avait pas d'apparence qu'aucun noble Breton consentît à donner sa fille à Arthur; il n'en trouvait pas parmi ses vassales qui lui parût mériter d'être élevée jusqu'à lui. Nécessité était donc de s'en remettre au hasard ou aux évènements du soin de lui procurer une compagne. Arthur avait bien entendu dire comment autrefois le duc Romulus, dans une situation à peu près semblable à la sienne, avait enlevé les femmes et les filles des chevaliers sabins convoqués à un grand tournoi. Cet expédient eût été assez de son goût, mais il savait que l'excommunication dont sa mère et lui étaient frappés ne permettrait à personne de se rendre à leur invitation, lors même que la non-inhumation du chevalier son père, dont le corps demeurait toujours exposé dans la chapelle, et la vie retirée de la dame de Kevergan n'eussent pas été des obstacles presque insurmontables.

Le démon voyait cette âme abandonnée trop empressée de venir à lui pour ne pas lui aplanir tous les chemins. Il avait, dans ce dessein, conduit un jour les pas du damoisel chez un Juif de Ploërmel qui achetait le produit de ses rapines par l'intermédiaire d'un varlet de

confiance, que le Juif n'avait jamais questionné ni sur l'origine des objets, ni sur le nom ou la qualité de son maître, afin de pouvoir jurer au besoin, sur le Pentateuque, qu'il ignorait tout cela.

Il n'était pas permis à un chrétien, à un gentilhomme moins qu'à tout autre, de hanter la maison d'un Juif; mais Arthur, qui avait bravé les lois et les foudres de l'Église, était au-dessus d'un semblable scrupule. Cependant les préjugés de l'éducation, et la crainte des maléfices que les individus de cette nation proscrite passaient pour répandre sur tout chrétien assez imprudent pour franchir le seuil de leur porte, l'eussent retenu, s'il n'eût été attiré par les récits que son émissaire lui avait fait de la beauté de la fille de l'Hébreu.

Une lettre de change [1] trouvée dans l'escarcelle d'un voyageur fut le prétexte dont se servit Arthur, un peu honteux cependant de déroger jusqu'à entrer chez un Juif, et qui, pour n'être pas remarqué, avait pris le simple costume d'un étudiant en voyage. Les éloges donnés par le varlet à la belle Dalilah, loin de pouvoir être taxés d'exagération, lui parurent être restés au-dessous de la vérité. Il retourna à l'Aire-du-Vautour l'esprit rempli de l'image de la jeune Israélite et projetant déjà de la revoir.

Les beaux visages sont rares dans cette partie de la Bretagne, même parmi les demoiselles châtelaines des races les plus nobles, et Dalilah était peut-être une des plus parfaites créatures obligées de porter la figure d'une roue sur la poitrine [2]. Le caractère étranger de sa beauté, bien que le type hébreu et le type kymri ne soient point sans rapports, la forme particulière de ses vêtements, celle non moins pittoresque de sa coiffure, une grâce enfantine qui perçait encore par moments sous celle plus réservée de l'adolescence, faisaient de la jeune fille un objet ravissant.

Son esprit fin, et orné pour le temps, était dans toute sa fleur; le sentiment du mépris, des persécutions auxquels la race hébraïque était en butte [3], ne l'avaient pas encore flétri et décoloré. Si elle n'i-

[1] On sait que l'invention des lettres de change, ce moyen si simple de faire passer des sommes considérables aux lieux les plus éloignés sans craindre les périls de la route, est due aux Juifs du moyen âge.

[2] Un concile de Narbonne (1227, oblige les Juifs de porter, pour se faire reconnaître, la forme d'une roue sur la poitrine; ce n'est que plus tard qu'on les astreignit à mettre, les hommes une plaque jaune sur le devant de leur bonnet, les femmes une semblable pièce au corsage de leur robe.

[3] Un édit de 1240, rendu par le duc Jean I[er] dans une assemblée générale des États de Bretagne, chasse les Juifs du pays et déclare que personne ne pourra être poursuivi pour avoir tué un Juif. En supposant notre histoire antérieure, comme nous le croyons possible, d'un ou deux ans à cet édit, on s'expliquera assez bien les évènements qu'elle raconte concernant Dalilah et son père. Il ne faut pas croire au reste que ces cruautés fussent dans l'esprit de l'Église. Saint Bernard écrivait au milieu du XII[e] siècle (1146) : « Il ne faut pas persécuter les Juifs, répandre leur sang et les chasser. Réfutez-les par les saintes Écritures.... » Dieu dirigera aussi ses regards vers eux quand les temps seront venus. Un siècle



Dalilah.

30

gnorait pas quelle barrière insurmontable s'élevait entre sa nation et celle au milieu de laquelle elle vivait; familiarisée avec cette idée pour ainsi dire depuis sa naissance, cette barrière ne lui semblait pas plus insupportable que la haie qui enclot un champ, le fossé qui entoure un château, le pont-levis qui en défend l'entrée.

Arthur était revenu plusieurs fois; il s'était rencontré seul à seul avec Dalilah, car il avait appris à connaître les moments où le juif s'absentait, et dans ces rencontres il avait parlé à la jeune Israélite un langage entièrement nouveau pour elle, qui la laissait toujours



rêveuse longtemps après que le prétendu écolier était parti. Au milieu d'une de ces conversations dangereuses, le vieux juif apparut soudainement le visage enflammé par la colère.

Je vois qu'on ne m'a pas trompé sur un point, dit-il avec l'accent de la plus vive colère, il ne me reste qu'à éclaircir l'autre. Comment un gentilhomme peut-il descendre jusqu'à emprunter des habits et un nom au-dessous de sa condition, pour venir essayer de porter le désordre dans la maison où on l'a reçu avec confiance? Par la verge d'Aaron! il n'en sera pas ainsi impunément. S'imagine-t-on, parce que nous sommes opprimés, hors d'état de nous défendre contre le nombre, que nous nous laisserons avilir jusqu'à ce point? Non, non! Il y a encore quelques lois qui nous protégent, tout en nous flétris-

après (1236), un concile de Tours disait: « Nous défendons étroitement aux croisés et aux autres chrétiens de tuer ou battre les Juifs, leur ôter leurs biens, ou leur faire quelque tort, puisque l'Église les souffre, ne voulant point la mort du pécheur, mais sa conversion. » Mais que pouvaient ces principes de charité sur une populace irritée, quelquefois non sans raison; sur des hommes puissants dont la richesse des Juifs excitait la cupidité?

sant; quel que soit leur motif, elles punissent sévèrement le chrétien qui forme des liaisons avec une fille juive : je ne l'oublierai pas. Sortez donc d'ici, et secouez la poussière de vos pieds, car si vous y reparaissez, j'ameuterai le peuple, et alors malheur à vous, dût aussi ce malheur arriver jusqu'à moi !

Dans mille autres circonstances, la violence du caractère d'Arthur ne lui eût pas permis d'entendre de la part d'un juif la dixième partie d'une semblable apostrophe. Mais il l'écouta en apparence assez patiemment jusqu'au bout, tandis que Dalilah, retirée dans l'ombre à une autre extrémité de la chambre, frémissant en voyant la colère de son père, sentait s'émouvoir sa petite vanité de jeune fille, en apprenant que c'était un gentilhomme qui avait daigné prendre le déguisement d'un simple écolier pour arriver jusqu'à elle, et s'efforçait de se rassurer en voyant l'air calme d'Arthur.

Juif, dit celui-ci, ne te plains pas de moi, car je viens t'apporter plus que tu n'aurais osé l'espérer de ta vie ; je viens t'offrir la main d'un gentilhomme pour ta fille que j'aime, malgré sa race à laquelle elle ne ressemble pas. Au lieu de vivre comme ses semblables, méprisée du serf aussi bien que du chevalier, elle habitera un beau château où personne ne s'avisera de venir lui reprocher sa naissance. Jeune fille, ajouta-t-il en s'avançant vers Dalilah, n'acceptes-tu pas du gentilhomme ce que tu étais disposée à accepter de l'écolier, c'est-à-dire tout ce qu'il peut te donner ? Dalilah, éperdue, fixait les yeux sur son père et gardait le silence. Réponds donc ! s'écria en frappant du pied Arthur impatienté.

—Je vais répondre pour elle, messire, dit le juif. Ce que vous proposez est impossible, vous le savez bien. Ma fille ne renoncera pas à la foi de ses pères pour adopter la vôtre, et vous ne pourriez l'épouser, elle juive, et vous chrétien, sans vous exposer à vous voir dégrader de noblesse et priver de vos biens ; sans l'exposer, elle, au supplice du feu. — Je le sais, répondit Arthur; mais que m'importe sa religion ! L'Église catholique m'a rejeté de son sein ; je me ferai donc juif, si tu veux, pour épouser ta fille. Quant aux dangers, quels sont ceux qui pourraient nous menacer à l'Aire-du-Vautour, à moins que nos ennemis ne soient portés sur les nuages ? Dalilah fit entendre un cri perçant et tomba évanouie.

A l'Aire-du-Vautour !... s'écria le juif avec horreur. Tu es le seigneur de l'Aire-du-Vautour ?... Retire-toi loin de moi !... — Quoi donc, dit Arthur avec ironie, un juif craint-il le contact d'un excommunié ?... — Non, répliqua le juif, pas d'un excommunié, mais d'un maudit ! car on dit que ton père t'a maudit en mourant. — Et toi, n'es-tu pas aussi sous la malédiction divine ? — Ma religion ne m'a pas appris à connaître le Dieu des chrétiens ; s'il y a erreur de ma part, elle est involontaire. Mais toi, tu ne pouvais

ignorer que tu étais sacrilége et parricide... Fuis, maudit ! Dalilah, reprenant ses sens et regardant autour d'elle avec terreur, répétait d'une voix déchirante : LE MAUDIT !...

XVI

LE RAPT.

Le hibou dort, l'instant est sûr !
(*Ancienne chanson*)

Une semaine s'était écoulée depuis les évènements que nous venons de raconter. La cloche de Sainte-Armel avait sonné depuis longtemps le couvre-feu ; les habitants de Ploërmel étaient plongés dans un profond sommeil. Une nuit sans lune enveloppait toute la contrée de ténèbres d'autant plus obscures que le ciel était chargé d'une épaisse couche de nuages pluvieux. Le silence n'était interrompu que par le cri lugubre de la hulotte, par les sourds râlements du vent d'ouest, ou par les aboiements de quelques chiens. Le guaîte du château veillait par la lucarne de son échauguette ; mais l'obscurité lui permettait à peine d'apercevoir ce qui pouvait se passer au pied de la tour, dont le pont-levis était levé pour éviter toute surprise.

Il ne vit donc pas une troupe d'hommes qui s'avançait en silence sur le côté opposé de la ville avec de telles précautions qu'elles auraient suffi seules pour les rendre suspects. Il n'entendit pas non plus les coups redoublés que ces hommes frappaient contre la porte d'une maison, avec une longue solive, dont ils se servaient comme d'un bélier, parce que le vent, qui portait de ce côté, emportait le bruit des coups, qu'ils avaient eu d'ailleurs la précaution d'assourdir en enveloppant l'extrémité de la solive d'une double toison épaisse. Les chiens lui parurent bien aboyer plus que de coutume, mais il ne trouvait dans cet incident rien qui pût l'autoriser à donner l'alarme.

Toutefois, en prêtant l'oreille plus attentivement, il crut un instant démêler à travers le bruit du vent quelques cris confus, mais sans pouvoir distinguer s'ils annonçaient la joie ou la douleur ; si c'étaient des gens qui appelaient au secours ou des ivrognes qui se querellaient. Ces cris ne se firent pas entendre de nouveau ; les aboiements même

des chiens s'apaisèrent : le guaîte s'apprêtait à rentrer dans sa guérite de pierre, lorsqu'en jetant un dernier coup d'œil du côté où le bruit lui avait paru venir, il crut remarquer une lueur rougeâtre inaccoutumée ; bientôt quelques étincelles annoncèrent un incendie. Il se mit aussitôt à sonner de son cornet, en indiquant à la sentinelle en faction sur la plate-forme le point où était le danger.

Au bout de quelques instants le pont-levis s'abaissait et laissait sortir, sous la conduite d'un écuyer, un certain nombre d'hommes d'armes, qui se dirigèrent rapidement vers le théâtre de l'incendie en frappant à toutes les portes pour forcer les bourgeois et leurs domestiques à se lever, afin d'aller porter secours. En un moment la ville, tout à l'heure encore déserte et silencieuse, vit ses rues étroites et tortueuses remplies par une foule que la lueur des flammes dirigeait.

Ce n'est que la maison du juif! dirent les premiers qui arrivèrent. — Ma foi, qu'il s'en tire, repartirent quelques autres. C'était bien la peine de faire quitter leur lit à d'honnêtes chrétiens pour voir brûler cette synagogue. — Mais, dit un autre plus avisé ou plus humain, si nous la laissons brûler, gare aux nôtres. — Bah ! elle est isolée et le vent ne porte pas ; d'ailleurs est-ce que nous pouvons nous risquer à éteindre un incendie que le diable a peut-être allumé lui-même avec du feu apporté de l'enfer par quelque sortilége ?

Cette foule allait donc s'en retourner en laissant brûler tranquillement une maison, parce que c'était la maison d'un juif, si les hommes d'armes du château ne fussent arrivés dans ce moment, et n'eussent contraint ces spectateurs indifférents, moitié par leurs raisons, moitié en faisant usage des cordes de leurs arbalètes sur le dos et sur la face des plus récalcitrants, à porter secours. Ce n'était pas assurément que les hommes d'armes portassent plus d'intérêt à un fils de Jacob que les autres ; mais la maison appartenait au comte, qui la louait au juif à un prix que le juif lui-même, quoique assez peu scrupuleux, nous en avons eu la preuve, eût eu honte de demander à un chrétien.

Bon gré, mal gré, on travaillait donc lentement à arrêter les progrès de l'incendie, en maugréant contre le juif qui donnait tant de peine et qui ne prenait pas seulement celle d'aider les travailleurs. Personne ne l'avait même aperçu. On en fit la remarque : Bon ! bon, dit une voix, il aura brûlé dans sa cassine ; ce sera autant de fagots épargnés pour la justice. — Cependant, dit un autre, c'est un homme, si l'on pouvait le sauver... — Et qui donc oserait entrer dans cette fournaise pour sauver un juif? — Oui ; mais sa fille...

— Oui, ma fille, rendez-moi ma fille, ma Dalilah, la fleur d'Israël, la perle de mes yeux, le soutien de ma vieillesse, la consolation de ma vie ! s'écria le vieil Hébreu, apparaissant tout à coup, non pas à

demi brûlé, mais ruisselant de sueur, couvert de boue et pouvant à peine se soutenir sur ses jambes tremblantes, qui défaillirent presque au même moment. Il tomba par terre, et personne ne lui tendit la main pour le relever; mais l'écuyer s'approcha. — Ta fille est dans cette maison? Mais toi-même d'où viens-tu à cette heure, pendant que ta maison brûle? — Ma fille! répondit l'Israélite d'un air égaré, ma fille! ah! j'ai trop vécu.

La douleur d'un père qui pleure son enfant a toujours quelque chose de communicatif. Ces gens, tout à l'heure si indifférents, commençaient à avoir honte de la lâcheté qui les portait à laisser brûler sans secours une malheureuse jeune fille, à qui on ne pouvait reprocher que sa naissance dans une caste proscrite. Eh bien! où est-elle ta fille? nous essaierons de la sauver, dirent plusieurs voix. — Par-là, répondit le juif en montrant la campagne. Courez! courez!... — L'a-t-on donc enlevée? dit l'écuyer. — Oui, enlevée! enlevée! et le saint jour du sabbat! — Elle est au sabbat? comprirent ceux qui étaient plus éloignés. — Qui? demandèrent ceux qui étaient plus proches. —Qui? une troupe de noirs démons, de vrais démons sortis de l'enfer pour mon malheur, pour le sien.

A ces mots, chacun recula saisi d'épouvante, près de tomber à la renverse. L'écuyer, un peu moins crédule que les autres, et soupçonnant que le juif parlait dans sa douleur un langage figuré, demeura seul près de lui, au milieu du vide que ses paroles imprudentes avaient formé; il crut toutefois devoir prudemment s'armer de son chapelet. Les as-tu reconnus les démons? lui dit-il. — Eux, non; mais leur chef. — Satan? Belzébuth? disaient les spectateurs. — Pire que tout cela, reprit le juif, le damoisel de l'Aire-du-Vautour, le loup de Kevergan, LE MAUDIT!

— Arthur de Kevergan! s'écria l'écuyer, tu as raison; il vaudrait mieux que ta fille fût au fin fond des enfers que dans l'Aire-du-Vautour, il serait plus possible de la délivrer. Mais comment cela est-il arrivé? — Ils ont brisé ma porte pendant notre sommeil; ils se sont emparés de ma Dalilah, malgré mes efforts pour la défendre; oh! que peut un pauvre vieillard contre des bandits armés et déterminés? Ils m'ont jeté par terre étourdi; c'est sans doute alors qu'ils ont mis le feu, pour faire croire que l'incendie nous avait dévorés et pour détourner de les poursuivre. Mais je suis revenu à moi, je me suis élancé sur leurs pas, hélas! bien inutilement.

Cependant un vengeur inconnu veillait, à ce qu'il paraît. A quelque distance de la ville, j'ai vu l'ombre d'un homme s'élancer d'un taillis sur le chef de la troupe, sur LE MAUDIT; j'ai entendu comme un coup de masse, et une grosse voix qui cria: *Une ancienne dette!* Je n'ai jamais employé ces moyens violents envers mes débiteurs, et pourtant j'ai perdu beaucoup d'argent. Quelques hommes se sont mis à la pour-

suite de ce créancier farouche : j'ignore s'ils l'auront atteint. Les autres, courant toujours, emportaient ma fille ; l'obscurité m'a bientôt fait perdre leurs traces. Ma fille ! ma fille ! et en répétant ces mots il se frappait le front et se roulait par terre.

— Je rendrai bon compte de tout cela à monseigneur, dit l'écuyer, et il ne voudra pas souffrir que les bandits de l'Aire-du-Vautour viennent exercer leurs méfaits jusque sur ses domaines ; il leur fera payer cher ceux de cette nuit. — Que le noble comte me fasse rendre ma fille, et le Dieu d'Abraham le bénira. — Crois-tu, chien de mécréant, repartit l'écuyer, que monseigneur ait grand souci de la fille d'un juif et de tes bénédictions qui puent le soufre ? Que lui importerait quand toute ta race maudite serait enfermée dans une même tanière avec tous les excommuniés par notre sainte Église, à moins que ce ne soit pour les enfumer tous ensemble comme des renards ?

Le juif baissa la tête sur sa poitrine à ces dures paroles, auxquelles les oreilles de ceux de sa nation n'étaient que trop accoutumées : heureux quand les exactions, les persécutions et les supplices ne s'y joignaient pas. L'incendie était éteint. Les habitants de Ploërmel et les hommes d'armes du château rentrèrent dans leurs logis respectifs, et le juif demeura seul, libre de passer la nuit en plein air, exposé au vent froid de décembre et à la pluie, ou au milieu des cendres fumantes de son habitation ruinée. Personne ne lui eût offert un asile, même dans un coin du réduit le plus vil.

XVII

DALILAH.

> Elle conversait tout bas avec des esprits invisibles.
>
> CHATEAUBRIAND. (*Les Martyrs.*)

L'écuyer du seigneur de Ploërmel avait bien jugé des dispositions de son maître. Le comte, lorsqu'il sut ce qui était arrivé, ne marqua aucun intérêt pour le malheur du juif et de sa fille, mais il jura de punir l'audace que le damoisel de l'Aire-du-Vautour avait eu de faire

une course jusque sur le territoire de son seigneur, dans un des jours consacrés à la trève de Dieu, ce qui aggravait son crime. Le comte ne se piquait pas, en son particulier, de la respecter bien religieusement, toutefois ses propres infractions ne le rendaient pas plus disposé à tolérer celles que commettaient les autres.

Mauny, dit-il à l'écuyer, je ne saurais souffrir plus longtemps, sans paraître les approuver, les excès d'un chien qui, après s'être fait excommunier par notre sainte mère l'Église, ose encore s'attaquer à son seigneur, à qui il doit foi et hommage. Je ne puis aller de ma personne me mesurer avec ce louveteau, qui n'a pas même encore été honoré de l'éperon d'argent [1] : je te charge de ce soin ; mais, pour ne me commettre en rien dans cette lutte, mets-toi à genoux, place tes deux mains entre les miennes, et fais-moi à haute voix le serment d'allégeance comme seigneur de l'Aire-du-Vautour ; car, par Dieu ! je veux user de mon droit envers de méchants vassaux qui depuis plus d'un an restent, comme de vrais païens, sans nul souci des condamnations de l'Église, et laissent le corps de leur seigneur, qui était leur époux et leur père, sans sépulture.

L'écuyer fit le serment et se releva. Maintenant, dit le comte, nouveau seigneur de l'Aire-du-Vautour, va t'emparer de ton fief. Je te prête pour cela faire, car ton château n'est pas d'une prise facile, cinquante de mes hommes d'armes et cent de mes paysans. Le jour où tu m'amèneras LE LOUP, pour en faire à mon bon plaisir, l'éperon d'or armera ton talon. Tu peux te dispenser de lui envoyer auparavant un héraut, comme le veulent les lois de la chevalerie, puisque son excommunication le met hors de la société ; mais conserve envers la dame de Kevergan les égards que mérite toujours une noble dame.

Mauny s'occupa sans délai d'organiser sa troupe. Il désirait se mettre en marche dès le lendemain, vers le moment où le soleil est près de descendre dans le vaste Océan, afin de pouvoir arriver au pied de l'Aire-du-Vautour pendant la nuit, et de profiter des premières lueurs du crépuscule pour risquer, s'il était possible, une escalade avant que la garnison eût eu le temps de revenir de sa surprise. Au milieu de ces soins, un étranger d'une apparence repoussante et d'une basse condition demanda à lui parler.

Le lendemain, l'aurore rougissait à peine les créneaux de l'Aire-du-Vautour, que des hommes d'armes en descendirent avec précipitation, pénétrèrent dans les habitations du hameau, où ils s'emparèrent du peu de vivres ou de provisions qui s'y trouvaient et les chargèrent sur le dos des paysans valides, qu'ils envoyèrent les porter aussitôt au château. Ordre fut donné aux vieillards et aux femmes de se retirer en toute hâte où ils pourraient, dans la direction

[1] L'éperon des écuyers était d'argent, celui des chevaliers était d'or.

de Locminé, avec leurs enfants, sans regarder derrière eux. Pour accélérer le départ de ces pauvres gens, à peine réveillés, éperdus et incertains, les hommes d'armes se mirent à briser les meubles, à démolir les chaumières, à couper les arbres, faisant porter au château tout le bois propre à faire des flèches, de longues lances, des palissades, des masses, des fléaux, et mettant le feu au surplus. Les serfs qui avaient servi aux transports furent retenus et n'eurent pas même la consolation d'accompagner et de protéger leurs familles.

Ce ne fut point Arthur qui ordonna ces dispositions. Tombé sous le coup que lui avait porté l'inconnu sur le chemin de Ploërmel, il était demeuré privé de connaissance et de mouvement. Le battement presque insensible de son cœur annonçait seul que la vie ne s'était point échappée entièrement. Il n'avait donc pas joui de son triomphe au retour de sa coupable expédition; il n'avait pas eu la satisfaction de voir le pont-levis de l'Aire-du-Vautour s'abaisser devant la belle juive pour la possession de laquelle il n'avait pas craint d'ajouter un nouveau crime à ceux qui déjà souillaient sa courte carrière.

Dalilah n'opposa aucune espèce de résistance à ses ravisseurs, ne fit entendre aucune plainte, ne témoigna non plus aucune joie, pas un mot ne s'échappa de sa bouche. Sa docilité toute passive, son silence imperturbable, assez peu naturel en un semblable moment, parurent mystérieux à l'homme chargé par Arthur de veiller à ce précieux dépôt. Fils très peu soumis de l'Église, il n'en éprouvait pas moins une certaine répugnance à tenir entre ses bras une juive sur



le col de son cheval, et se considérait comme souillé par son contact.



Le Loup de Kevergan.

27

Lorsqu'il vit Arthur tomber sous les coups inattendus d'un assaillant que l'obscurité lui fit prendre, comme au vieux juif, pour un homme *tout noir*, il ne put se défendre de la pensée que c'était un démon invoqué par Dalilah, et que lui-même allait être à son tour sa victime. Il fut donc sur le point de jeter à terre un fardeau qu'il croyait sentir le brûler déjà intérieurement. S'il ne le fit pas, c'est qu'il lui était impossible de le faire sans s'arrêter, et que la peur, conseillère inconséquente, l'excitait d'un autre côté à enfoncer les éperons dans les flancs de son cheval.

Tandis qu'il obéissait ainsi machinalement à cette profonde terreur, emportant toujours avec lui l'objet qui la causait, imaginant voir s'ouvrir l'enfer sous ses pas chaque fois que le fer de son cheval, heurtant une aspérité du roc, en faisait jaillir une étincelle, Dalilah, mollement bercée par cette course rapide, se mit à chanter à demi-voix des paroles que le cavalier ne put comprendre, et qu'il jugea dès lors appartenir au langage du grimoire. Il ne douta plus que ce ne fût un charme que jetait sur lui la sorcière juive pour le conduire au sabbat et pour le métamorphoser en hibou, en crapaud ou en chauve-souris. Il ne se rassura que lorsque l'aube matinale lui permit à la fois de se convaincre qu'il n'avait éprouvé aucun changement dans toute sa personne, et d'apercevoir à une assez courte distance le pic du Vautour.

Deux autres hommes l'aidèrent à transporter jusqu'au château la jeune juive, qui, continuant de montrer la même docilité, ne fit aucune question, ne laissa échapper aucune plainte, ne manifesta aucun étonnement; ses beaux yeux ouverts voyaient, à n'en pas douter, tout autre chose que les lieux où elle se trouvait, et sa bouche muette ne s'ouvrait que pour répéter ce chant étrange qui avait si fort effrayé son conducteur. Les soupçons de celui-ci commencèrent alors à se répandre parmi ses compagnons, qui décidèrent comme lui que la sorcière était certainement en communication avec un autre monde, et que l'Aire-du-Vautour allait voir arriver de grands évènements.

Pendant ce temps on avait transporté le damoisel, toujours évanoui, dans la grande salle, où on le plaça momentanément dans le grand fauteuil occupé naguère par son père. On amena Dalilah devant lui. Elle parut l'examiner avec attention, puis, posant mystérieusement son index sur sa bouche, elle dit à demi-voix, comme si elle eût voulu révéler avec précaution un secret plein d'épouvante: LE... MAU... DIT ! Mais cette impression dura peu, et la juive se mit à recommencer sa chanson.

Dalilah, ainsi qu'une jeune fille imprudente, avait écouté, d'abord avec complaisance, ensuite avec plaisir, les doux propos du bel écolier qui louait l'éclat de ses yeux, la fraîcheur de son teint, l'élégance

de sa taille, la grâce de sa démarche, le son mélodieux de sa voix. Il n'en fallait pas tant pour trouver le chemin du cœur d'une pauvre créature, isolée dans la maison de son père, repoussée, à cause de son origine, par toutes les autres personnes de son sexe, et n'inspirant guère aux hommes, malgré sa beauté virginale, que cet intérêt grossier qui ne se manifeste que par des paroles brutales dont elle sentait toute l'humiliation, quoiqu'elle ne les comprît pas toujours.

S'aveuglant volontiers sur les obstacles qui s'élevaient entre une jeune fille de sa race et un jeune chrétien, sur le seul prix auquel ils pourraient s'abaisser, trop candide et trop pure pour soupçonner les honteux projets de l'écolier, elle s'était laissée aller à l'aimer avec toute la bonne foi de son âge, avec tout l'abandon que lui inspiraient les expressions d'une bienveillance qu'elle n'avait encore rencontrée que chez son père sous une forme moins séduisante. Elle n'était plus seule, enfin, à penser, à désirer, à craindre, à espérer. Il y avait désormais pour elle des jalons sur la route du temps, qui jusque-là ne s'était offerte à sa vue que comme une lande déserte et monotone, sans fleurs, sans ombre et sans terme.

La révélation terrible faite par son père, avec si peu de préparation, avait subitement changé cette lande en un gouffre affreux au fond duquel Dalilah voyait s'engloutir à jamais tout ce qui faisait le charme de ses douces rêveries, toutes ces fleurs et ces perles qu'elle se plaisait dans sa pensée à mêler au fil qui devait tisser le reste de sa vie. Le vertige l'attirait, elle aussi, au fond de ce gouffre horrible au-dessus duquel avait cessé de planer l'espérance, qui, malgré ses déceptions sans cesse renaissantes, a du moins le privilége de nous conserver le courage. Sa raison fut la première partie d'elle-même qu'elle laissa tomber dans l'abîme.

La pauvre insensée ne s'était rendu compte ni du rapt commis sur elle, ni du péril qu'elle courait, ni même de tout ce qui s'offrait de nouveau à ses regards, heureuse dans son malheur de l'ignorer. Ni l'incendie de sa maison, ni sa course rapide à travers les landes qui séparaient Ploërmel de l'Aire-du-Vautour, abandonnée à un homme inconnu dans ces ténèbres profondes qui pouvaient favoriser plus d'un autre crime, n'avaient pu parvenir à tirer son esprit de l'aberration dans laquelle il était plongé depuis l'instant fatal où la main de son père avait arraché tout à coup à ses yeux le masque emprunté par LE MAUDIT.

XVIII

LA LÉTHARGIE.

Chaque jour, chaque instant redoublait mes alarmes;
Je pleurais... mon Edgard ne voyait point mes larmes!
A. SOUMET.

Dans ce temps, où les sciences physiques étaient bien moins avancées que de nos jours, elles étaient, par compensation, bien plus répandues. Il n'existait pas une femme, une fille de noble châtelain qui ne sût à peu près tout ce qu'on savait en médecine et en pharmacie. Les femmes juives passaient pour plus habiles encore et surtout pour posséder de précieux secrets fort blâmés par les chrétiens, comme étant le fruit d'études illicites, mais auxquels ils ne se faisaient pas néanmoins un grand scrupule de recourir quand ils se trouvaient dans un péril de mort.

La dame de Kevergan était riche en connaissances de ce genre; son père, le sire de Kermadeuc, l'avait fait élever avec soin par une myresse [1] alors célèbre dans toute la Bretagne. Quand Arthur rentra au château, porté par quatre de ses hommes, sa mère, revêtue de la robe de pèlerine, et favorisée par l'absence de son fils, allait s'éloigner pour longtemps de l'Aire-du-Vautour, après avoir été puiser des forces dans une dernière prière près du cercueil de son époux, pour commencer sa dure pénitence. Une voix partie de son cœur lui cria : Vas-tu priver ton fils des soins que toi seule ici peux lui donner? Huéline se tourna du côté du chapelain qui l'accompagnait et, lui montrant de la main le triste spectacle qui s'offrait à ses yeux, semblait lui dire : Voyez, n'est-ce pas là qu'est mon devoir?

Le chapelain crut reconnaître une résolution qui faiblissait et qui avait besoin d'être soutenue. Celui à qui vous avez fait vœu, lui dit-il, a dit : « Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi; qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi [2]. » — N'a-t-il pas dit aussi, répondit Huéline : « Celui qui

[1] Dans ces siècles de barbarie et d'ignorance que nous appelons moyen âge, les hautes sciences n'étaient pas seulement le partage des hommes; les femmes pratiquaient la médecine, et, qui plus est, professaient le droit, la philosophie et la théologie.

[2] Saint Matth.

convertit un pécheur sauve son âme et couvre la multitude de ses péchés [1]? » Pourquoi Dieu n'aurait-il pas choisi la mère, qui laissa par ses faiblesses son fils s'écarter de la vertu, pour l'y ramener par de tendres soins qui ont toujours un si grand empire sur l'esprit d'un malade... d'un mourant peut-être !

— Au nom de Dieu, partez ! reprit le chapelain. Les soins ne manqueront pas à votre fils; je vous en réponds. Le moment n'est pas venu où Dieu doit lui demander compte d'une vie bien pleine déjà! mais à laquelle manque le repentir. Si la mère qui l'a perdu doit le sauver, c'est par ses prières, c'est en faisant succéder l'exemple de l'orgueil fléchissant sous une humiliation salutaire à l'exemple de l'orgueil sacrifiant tout à soi ; c'est en lui traçant le rude sentier de la pénitence au bout de la voie facile si longtemps élargie par l'oubli des saints commandements.

Mais les discours du vieillard furent impuissants ; Huéline demeura près du chevet de son fils, l'environnant de tous les soins dont une mère seule est capable et qui eussent fait, d'autre part, honneur au myre le plus instruit. Un messager fut envoyé néanmoins jusqu'à Landernau pour engager, à force de promesses, un savant physicien [2] qui résidait en cette ville à venir aider de ses lumières celles de la châtelaine. Mais on comptait peu le déterminer à cette démarche, vu le mauvais renom de l'Aire-du-Vautour. Le damoisel demeurait toujours dans un inexplicable état de torpeur, d'anéantissement et d'immobilité qui déconcertait toute la science de sa mère et fortifiait l'idée que le coup qui l'avait frappé n'était pas dû à une main mortelle.

L'état du damoisel, absorbant tout l'intérêt des habitants du château, avait fait oublier momentanément la pauvre folle demeurée dans la chambre où on l'avait conduite. Ses facultés intellectuelles demeuraient suspendues comme les facultés physiques d'Artur ; seulement, ceux qui passaient devant sa porte, restée ouverte, remarquèrent qu'elle paraissait par moments s'occuper de sa toilette, quoiqu'elle n'eût rien sous la main pour se parer; puis, quand son esprit était distrait de ces soins, elle reprenait son chant mélancolique. Elle n'eût pas songé à sa nourriture si le queux [3] ne se fût souvenu qu'il y avait là, dans un coin retiré, un pauvre être humain délaissé de tout le monde, qui pouvait ressentir les besoins de l'humanité.

Un homme d'armes le rencontra allant porter à Dalilah quelques restes dont les chiens eussent à peine voulu (n'était-ce pas assez pour une juive)? C'était le même qui l'avait apportée dans ses bras. Toutes les pensées extravagantes qui avaient assiégé son imagination su-

[1] Saint Jacq., Ép.

[2] Les médecins s'appelaient myres et physiciens.

[3] Cuisinier.

perstitieuse durant le trajet s'y représentèrent à l'instant avec le souvenir des autres évènements de cette nuit néfaste. L'homme d'armes était une sorte de docteur parmi ses camarades. Il se piquait d'être observateur et logicien, et de souvenir en souvenir, d'argument en argument, il arriva promptement à la conclusion que la maladie de son maître était l'effet d'un sort jeté par la juive, pour le moins entretenu par ses incantations.

Rien ne trouve plus facilement crédit qu'une sottise parmi des gens ignorants et grossiers. Les hypothèses stupides de l'homme d'armes furent accueillies comme une démonstration incontestable, et au bout de peu d'instants on n'entendit retentir que ce cri : La juive! la juive! qu'on amène la sorcière! Ces cris pénétrèrent jusque dans la chambre du malade d'où sa mère ne sortait plus. La dame de Kevergan ne comprit pas d'abord ce qu'ils signifiaient; mais quand on lui eût expliqué et qu'elle sut la véritable cause de la présence de Dalilah au château : Qu'on amène cette fille, dit-elle; mais qu'on ne lui fasse éprouver aucun mauvais traitement. Ce n'est pas en l'irritant que nous pourrons obtenir d'elle ce que nous souhaitons.

La dame de Kevergan n'était pas exempte des erreurs de son siècle. Qui eût osé alors combattre la croyance aux sortiléges, aux maléfices, universellement répandue, et que de nombreux charlatans s'efforçaient d'entretenir par spéculation, lorsque des malheureux que poursuivaient les haines populaires, les arrêts de la justice, les chevalets et les bûchers du bourreau croyaient eux-mêmes, souvent, posséder le pouvoir que leur prêtait la plus absurde des accusations? Il n'est que trop démontré à qui lit attentivement l'histoire de ces désastreuses époques que des juifs et d'autres insensés se livraient réellement dans cette foi à des crimes abominables, à des actes de férocité dont il est impossible de donner une autre explication. N'insultons pas trop, par notre orgueilleuse pitié, à nos ignorants aïeux, car nos contemporains ne sont pas encore entièrement dégagés, trop de faits journaliers le prouvent, de ces superstitions anciennes [1].

[1] Nos journaux judiciaires ne racontent que trop souvent les crimes commis par ou contre de prétendus sorciers, en France aussi bien qu'à l'étranger. On répète sans cesse, et avec raison, que c'est à l'ignorance qu'il faut les attribuer ; mais on a tort de supposer qu'il suffira d'un peu d'instruction sommaire répandue parmi le peuple pour achever de détruire ces superstitions. L'incrédulité religieuse, elle-même, n'est pas un préservatif. On a vu des athées, tout aussi bien que des hommes pourvus d'une haute et brillante éducation, courir en foule, de nos jours même, chez des devins et des devineresses en crédit, pour se faire tirer leur horoscope. De la croyance à la devineresse à la croyance au sorcier il n'y a qu'un pas que franchit sans peine le paysan ignorant, sût-il lire son Mathieu Lænsberg ou tels de ces ouvrages dangereux dont l'immoralité ou la cupidité inondent les campagnes, sous prétexte de civilisation. La justice condamne un prétendu sorcier comme escroc ; les parties plaignantes sont satisfaites, mais non convaincues que la sorcellerie n'existe pas. Il faut donc d'autres leçons pour dessiller les yeux du peuple, et c'est surtout de la chaire qu'elles devraient descendre, parce que c'est là seulement qu'elles peuvent avoir une vraie autorité pour la plupart.

Dalilah fut donc conduite devant la châtelaine, dans la chambre même où était Arthur gisant sur son lit. Elle chantait encore sa chanson, et la continua sans paraître s'apercevoir de la présence de la



dame; sa physionomie annonçait toujours la même indifférence pour tout ce qui l'entourait. Huéline, quoique blessée de cette contenance qu'elle prenait pour une marque affectée d'irrévérence, ne put s'empêcher d'admirer la beauté de la captive.

Jeune fille, lui dit-elle, on dit que tu as jeté un maléfice sur ce jeune gentilhomme? Les gens de ta nation ne sont que trop connus pour se porter à ces détestables actions envers les chrétiens. Lève donc ce maléfice : une femme noble, une mère t'en prie et te récompensera; si tu refusais, elle saurait comment punir une infâme sorcière, digne rejeton d'une race maudite. Ce dernier mot parut seul frapper le sens auditif de Dalilah et la fit tressaillir. Elle ne répondit rien néanmoins; mais passant ses deux mains sur son front, comme pour écarter un nuage, et s'approchant du lit où Arthur était étendu, d'un pas qui semblait marquer à la fois de la curiosité et de l'hésitation, elle envisagea un instant le malade; puis, le montrant du doigt, dit avec ce singulier accent qu'elle avait déjà pris en pareille circonstance : LE... MAU... DIT!

— Qu'est-ce que j'entends? s'écria Huéline. Cette abominable créature vient-elle jeter des malédictions sur mon fils, après l'avoir assujéti à ses funestes enchantements? — Ne vous méprenez pas, noble dame, dit une voix, sur le sens des paroles de cette fille. Le nom qu'elle a laissé échapper est celui sous lequel votre noble fils est connu

par toute la Bretagne. — Malheur ! répliqua la dame, confondue de la hardiesse de celui qui osait faire une semblable révélation, dans laquelle sa conscience lui rappelait qu'elle était comprise, malheur à qui vient ainsi calomnier le rejeton d'une noble maison et insulter à ma propre douleur ! Qu'on s'empare de lui !

XIX

L'ESPION.

> Bientôt je serai au milieu des Égyptiens... Je vous promets le détail de leurs forces et de leurs projets. Je lirai dans l'âme du général ; j'en arracherai ses plus secrètes pensées.
>
> LE TASSE. (*Jérusalem délivrée.*)

L'audacieux qui avait ainsi parlé paraissait être étranger au château ; il portait un vêtement semblable à celui des clercs. Sa chevelure, demi-longue, était recouverte d'un bonnet à oreillons. Sa figure, horriblement mutilée, était dure et repoussante. Il s'avança de lui-même d'un pas ferme. Qui es-tu ? demanda la châtelaine, presque effrayée à la vue de cet homme ; si tu ne montres tes pieds, je croirai que tu es le diable aux ordres de cette sorcière ? — Noble dame, répondit l'homme, d'un ton aussi respectueux qu'il lui était possible de le faire, je ne suis point un démon, quoi que ma figure puisse porter à penser de moi ; que celui qui l'a rendue aussi hideuse soit dignement récompensé ! Vous voyez l'élève du myre de Landernau ; il est en ce moment auprès de l'évêque de Saint-Malo ; j'allais le rejoindre lorsque j'ai rencontré votre messager, et je suis venu, en attendant mon maître, me mettre à vos ordres comme il m'est commandé.

— Et crois-tu que l'art de ton maître pourrait guérir mon fils d'un mal qui serait l'effet d'un sortilége ? — J'en doute, répondit l'élève ; mais qui vous fait croire, noble dame, que telle est la cause de celui qui s'est emparé de ce chevalier ? — C'est l'état dans lequel il est resté malgré tous les secours que je lui ai prodigués. Son âme demeure un sujet de dispute, depuis près d'un jour, entre la vie et la mort, ne pouvant ni s'échapper ni ranimer le corps qu'elle a à demi abandonné. —Mon maître m'a appris à distinguer les maux qui sont produits par

les causes naturelles de ceux qui sont dus à des causes surnaturelles que réprouve notre sainte foi. Il me suffit de voir la physionomie du jeune messire pour répondre que c'est une main humaine qui a frappé le coup. — Sauras-tu le guérir? — Non, ce n'est pas ma main qui fera cette cure-là. Il faut attendre le maître. Je resterai ici jusqu'à ce qu'il vienne lui-même, pour observer et pour lui rendre compte.

— Comment t'appelle-t-on? demanda la dame. — On me nomme *le Balafré*, répondit l'élève du myre. — Ce n'est pas un nom, reprit la châtelaine en regardant fixement celui qu'elle interrogeait, comme si elle eût voulu lire jusqu'au fond de son âme. Je veux savoir celui que tu as reçu de ton père à ta naissance. L'élève parut perdre un peu de son assurance à cette demande. *Douca*, repartit-il en hésitant. — Qu'on jette, dit-elle, cet imposteur dans un cachot, avec les fers aux pieds et aux mains, et demain, sans autre retard, il saura comment on fait justice d'un serf fugitif, qui revient chez sa maîtresse pour la braver et probablement avec des desseins pires encore.

— Demain, dit Cadou en reprenant son sang-froid, la noble dame de Kevergan pourra avoir d'autres soins que ceux de faire pendre un pauvre serf qui compte sa vie pour peu de chose, ainsi que le prouve sa présence, et qui peut sauver celle des seigneurs de l'Aire-du-Vautour. — Que veux-tu dire, misérable? dit la dame. — Rien autre chose que ce que je dis, répondit le serf. Un grand péril vous menace, et si je ne puis vous en préserver (que suis-je pour cela?), je puis peut-être vous mettre à même d'aviser au salut. — Eh bien, parle donc, je t'écoute. — Et quand je vous aurai livré mon secret, vous ne m'en ferez pas moins pendre? — Je te ferai grâce de la punition que tu mérites. — Vous aurez peut-être oublié votre promesse quand je ne vous serai plus utile. D'ailleurs ce n'est pas assez. — Les tortures te feront bien parler. — Pensez-vous que quand je suis venu volontairement dans l'antre du lion, je n'avais pas calculé que je m'exposais à sentir ses ongles?

Ce serait certainement prendre le plus mauvais moyen, dame, vous n'apprendriez rien... que quand il serait trop tard. Le temps se passe. Toutes les minutes que vous employez à marchander un secret important, je vous le dis, pour vous, pour le noble damoisel votre fils, pour tous ceux qui habitent l'Aire-du-Vautour, ne se rachèteront pas, et vous les pleurerez amèrement. — Mais qui me garantira que tu me dis vrai? — Les faits. — Eh bien, que me demandes-tu? — La liberté pleine et entière, et votre promesse qu'on ne me nuira en aucune manière à raison du passé. — Je te l'accorde. — Vous me le jurez? non pas sur les saintes reliques, puisque vous êtes excommuniée, mais... sur la tête de votre fils. — Je te le jure! Mais tu ne sortiras pas du château avant que tes paroles aient été véri-

fiées. — C'est juste. — Et si elles ne le sont pas, tu seras pendu sans remise, haut et court. — C'est juste encore.

L'assurance du serf entraînait la confiance de la noble dame. Parle maintenant, dit-elle. — Le comte de Ploërmel a juré hier solennellement, dit-on, que l'Aire-du-Vautour n'appartiendrait plus aux descendants des sires de Kevergan, et il a transféré ce fief à son écuyer Mauny, qui se prépare à venir, à la tête d'une troupe nombreuse et déterminée, en prendre possession de gré ou de force. Il a juré encore que si le damoisel de Kevergan tombe entre ses mains, il le fera dégrader de noblesse, comme un traître, un félon et un excommunié. — Et qui a provoqué son courroux à ce point? — La violation de la trève de Dieu et le rapt de cette fille. —Les barons chrétiens prennent-ils donc aujourd'hui les armes en faveur des juifs et des sorciers? — Je ne fais que rapporter les paroles du seigneur de Ploërmel, dit le serf; cependant je ne les ai pas entendues sortir de sa bouche, mais tout le monde les répète ainsi à Ploërmel.

XX

LE BÛCHER.

Quand, debout sur le faîte,
Elle vit le bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer.
C. Delavigne. (*La Mort de Jeanne d'Arc.*)

L'avis donné par Cadou n'était pas à négliger. Le sénéchal, homme intrépide et expéditif, fut chargé de faire les préparatifs de défense, et nous avons vu quels moyens il employa. Néanmoins les gens de guerre n'avaient point la même confiance en lui que dans leur jeune maître. Ils déploraient que la dame de Kevergan n'eût pas suivi son dessein de contraindre la juive à retirer le sort jeté par elle sur Arthur. Cette idée fit naître celle du danger que, par ses sortiléges, elle prêtât appui contre les défenseurs du château à ceux qui venaient la délivrer et la venger; ils les voyaient déjà escaladant le pic, portés

par des dragons ailés vomissant des flammes, ou plutôt par des diables évoqués par la sorcière sous la forme de dragons.

Ces craintes puériles, qu'autorisaient suffisamment les contes populaires, étaient ordinairement fécondes en atrocités. Elles se propagèrent rapidement à l'Aire-du-Vautour, et quelques instants suffirent pour les transformer en pensées de meurtre. Mort à la sorcière ! cria l'un d'eux ; mort à la sorcière ! se mirent à hurler tous ses camarades. La dame de Kevergan entendit ces cris sinistres. Elle était trop profondément imbue des mœurs du temps pour comprendre tout ce qu'il y avait d'inique dans une condamnation prononcée en l'absence du prévenu et sans l'avoir entendu[1]. Les seigneurs hauts justiciers procédaient assez volontiers de cette manière, surtout à l'égard des juifs, des hérétiques et des sorciers. Seulement ils se piquaient d'observer quelques apparences de formes judiciaires, qu'on ne prenait pas même la peine de respecter ici. La voix du peuple condamnait une juive et une sorcière, ne devait-elle pas être considérée comme la voix de Dieu ? Pouvait-il appartenir à une excommuniée, disposée à la pénitence, de s'opposer à cette voix ? Ne serait-ce pas donner lieu de douter de la sincérité de sa soumission à l'Eglise, témoigner quelque sympathie secrète et illégitime pour un ennemi de notre sainte religion ? L'odeur du sacrifice d'une créature doublement réprouvée pour son culte et pour ses pratiques criminelles ne serait-elle pas même un encens propice que Dieu recevrait avec satisfaction ?

Huéline abandonna donc la malheureuse Dalilah à la rage aveugle de ces hommes dont la peur et la superstition augmentaient la férocité. En peu d'instants un haut bûcher s'éleva dans la cour, et Dalilah y fut attachée. Ni son extrême jeunesse, ni sa touchante beauté, ni la candeur de son front, symbole de l'innocence de son âme, ni la perte de sa raison et la tranquille insouciance avec laquelle elle se laissa conduire et lier par ses bourreaux, ne purent les faire hésiter une seule minute sur la consommation d'un épouvantable forfait. Par un raffinement digne du sentiment qui les faisait agir, ils avaient placé le bûcher de manière que la victime fût en vue du lit où gisait celui pour la délivrance duquel ils prétendaient l'immoler, et ils avaient ouvert la fenêtre de la chambre, persuadés qu'un charme ne pouvait tenir contre les émanations de la chair brûlée de son auteur.

[1] A ceux qui ne manqueront pas de rejeter de semblables atrocités, malheureusement trop communes au moyen âge, sur l'*influence abrutissante* du zèle religieux et sur l'ignorance de ces temps, nous demanderons s'il y a bien loin de ces iniquités à celles qui se renouvellent de nos jours encore, sous le nom de *loi de Lynch*, chez un peuple qu'on se complaît à citer comme un modèle pour la diffusion de l'instruction, pour la philosophie, pour l'amour de la légalité.

Le feu pétillait déjà, et soit que la vue de la flamme, qui commençait à s'élever, rappelât à Dalilah le péril auquel elle avait récemment échappé, ou lui révélât celui qu'elle courait, soit que l'extrême chaleur qui se faisait déjà sentir opérât sur ses esprits une réaction subite, elle poussa d'une voix stridente le cri : AU SECOURS ! puis se mit à verser un torrent de larmes. Mais il en aurait fallu un bien plus abondant pour éteindre le feu du bûcher qui s'approchait de ses vêtements, ou pour amollir le cœur de ces hommes sans pitié, qui riaient d'un rire infernal en voyant pleurer leur victime. S'ils avaient horreur des démons, ils devaient se fuir eux-mêmes.

La flamme, quoique faible encore, brillait déjà au loin à la faveur des ombres qui commençaient à couvrir la lande de leur manteau gris. L'écuyer du seigneur de Ploërmel, qui marchait en tête de sa troupe et qui, cherchant à surprendre le château, voulait ne s'avancer qu'à la faveur des ténèbres, fut frappé et contrarié de cet éclat inattendu.

Nos ennemis sont-ils sur leurs gardes? dit-il; Cadou nous aurait-il trahis? Je veux ne jamais gagner mes éperons dorés si la croix du clocher de la chapelle ne lui sert pas de gibet, afin que les pèlerins puissent l'apercevoir de loin et se dire : Voilà comme on punit les traîtres à l'Aire-du-Vautour!

Je crois, répondit le sergent à qui s'adressaient ces paroles, qu'il y a longtemps que le chanvre qui doit lui serrer le cou est sur la quenouille; mais il est peu probable qu'il se soit mis à le filer aujourd'hui. Il me semble d'ailleurs que nous sommes trop loin encore de l'Aire-du-Vautour pour que cette grosse lumière ne soit qu'un fanal. Je croirais plutôt à un incendie. — Est-ce le loup qui se brûle lui-même dans sa tanière? dit l'écuyer. J'en serais fâché, car il a mérité une bonne justice, et le comte Amaury est trop généreux pour ne pas la lui faire complète. Avançons toujours en côtoyant les hauteurs, pour n'être point aperçus; et si c'est un incendie, doublons le pas afin de profiter du désordre.

Un des hommes de la troupe, doué d'une vue perçante et vêtu d'habits sombres, fut envoyé en avant pour tâcher de découvrir ce qui se passait au haut du pic du Vautour. Il revint bientôt. Autant que j'ai pu m'en assurer, dit-il, ce doit être le feu d'un bûcher; j'ai même cru apercevoir une figure blanche au milieu des flammes. — Encore un crime, dit Mauny; montrons-nous, notre présence suffira peut-être pour empêcher de le consommer.

La troupe, qui n'était plus qu'à une faible distance du château, se mit donc en vue en poussant de grands cris. Mais le guaîte, curieux de voir le supplice d'une sorcière, avait abandonné son poste, et les cris que poussaient eux-mêmes les bourreaux les empêchaient d'entendre ceux du dehors. Rien ne paraissait donc capable d'ar-

racher l'infortunée Dalilah à un supplice aussi affreux qu'il était peu mérité.

XXI

UN SAUVEUR.

> La mort laisse échapper sa proie,
> Et la charité compte un miracle de plus.
> CHÊNEDOLLÉ. (*Études poétiques.*)

La journée avait été pluvieuse comme une journée de Bretagne. Une averse abondante tombait depuis une heure, sans avoir pu disperser les forcenés attroupés autour du bûcher; ils s'efforçaient, en l'attisant, de paralyser les effets de la pluie. Néanmoins il brûlait avec difficulté, et les habits de Dalilah, imbibés d'eau, la protégeaient encore un peu contre les langues enflammées qui s'allongeaient jusqu'à elle, car le feu semble, comme le tigre, commencer par lécher amoureusement la proie qu'il va dévorer.

Ces incidents, insuffisants par eux-mêmes pour la sauver, eurent au moins pour résultat de retarder quelque peu le terrible instant où la flamme allait s'attacher à elle pour ne s'éteindre qu'après avoir fait de ce corps délicat, modelé par les grâces, un horrible je ne sais quoi, que la haine et la superstition eussent précipité ensuite du haut de l'Aire-du-Vautour à travers les rochers, n'ayant que les mousses pour sépulture, dédaigné même des oiseaux de proie.

Pour le malheureux condamné à périr d'une mort si affreuse une minute de répit est une vie tout entière qu'il achèterait au prix de plusieurs autres vies, si l'homme pouvait disposer de plusieurs. Ce n'est pas seulement cette hésitation de la nature devant la douleur qui porte l'homme atteint de la gangrène dans un de ses membres à différer autant qu'il peut l'inévitable opération, c'est cette vague espérance que chaque instant de délai peut devenir celui du salut.

Dalilah, moins que toute autre, pouvait laisser ouvrir son cœur à cette trompeuse espérance. Quel évènement inoui, quelle main secourable, quel miracle pouvait arracher au bûcher allumé pour elle sur

le sommet presque inaccessible du pic du Vautour une juive ne comptant dans ceux qui l'entouraient que des ennemis furieux, à



l'exception peut-être de celui-là même dont l'attentat l'avait livrée sans appui à leurs violences ; mais lui-même, hors d'état de sentir, de savoir, d'agir, espèce de mort-vivant, d'automate de chair et d'os dans le sein duquel il n'était pas certain que l'âme fût demeurée, que pouvait-il pour sa victime ? Cependant, tant d'innocence, de grâce, de pureté, ne devait pas périr si misérablement. La vierge d'Israël allait trouver protection où certes elle eût osé le moins en attendre.

Le cri déchirant poussé par Dalilah avait troublé les échos solitaires de la chapelle où veillait, selon sa coutume, le pieux chapelain. Ce cri de détresse jeté aux vents par une femme dont la voix lui était inconnue, les lueurs extraordinaires qui coloraient les vitraux peints et semblaient transporter les images des saints sur les parois des voûtes, qu'on eût dit qu'elles cherchaient à percer, comme si ces saints, indignés d'habiter un séjour si funeste, voulaient l'abandonner pour remonter aux cieux, tout avertissait le prêtre que quelque scène inaccoutumée se passait à l'Aire-du-Vautour, et il en connaissait trop bien les habitants pour ne pas comprendre qu'il pouvait y avoir du crime mêlé à cette nouveauté.

On vit donc tout à coup, avec une grande surprise, s'ouvrir la porte de l'église demeurée fermée depuis la mort du sire de Kevergan. La figure majestueuse du chapelain, colorée par la flamme du bûcher, se détachant vivement sur le fond obscur de l'intérieur de la

chapelle, produisait l'effet d'une mystérieuse apparition. Sa physionomie était austère et solennelle comme le jour qu'il prononça du même lieu l'anathème sur la dame de l'Aire-du-Vautour et sur son fils. Un profond silence se fit à cette vue inattendue.

Qu'aperçois-je? s'écria-t-il, et que signifie cet appareil de supplice et de mort? — C'est une juive! c'est une sorcière! s'écria la foule. — Une sorcière! qui l'a condamnée? qui l'a jugée? — C'est nous, père. Venez, venez. Vous allez la voir brûler. Nous rachetons nos péchés par cette bonne action. — Misérables! qui pensez vous laver de vos iniquités par une autre iniquité! Qui vous a érigés en juges de vos semblables? Qui vous a donné le droit de faire justice vous-mêmes? Une sorcière! Ne savez-vous pas que l'Église ellemême hésite à condamner une sorcière, tant l'erreur est facile? Une juive! mais l'Église veut que ceux de sa nation se convertissent, et non pas qu'on les égorge, à moins qu'ils ne se soient rendus coupables de sacrilége. Délivrez cette jeune fille, ou craignez que la vengeance céleste, déjà trop longtemps suspendue sur vos têtes, ne les frappe sans vous laisser le moment du repentir!

Le discours du chapelain avait jeté plus d'étonnement que de persuasion dans les esprits. Quand ils comprirent qu'il était question de les priver du spectacle qu'ils s'étaient préparé, quand ils virent leur victime prête à échapper de leurs mains sans pitié, les murmures commencèrent à éclater contre l'inconcevable conduite d'un prêtre qui protégeait une juive. Néanmoins, ils demeuraient dans une inaction dont il importait de profiter. Une forme à peu près humaine s'élança sur le bûcher à travers les flammes sans paraître les sentir. Sa figure était hideuse; le feu paraissait sortir de ses yeux. Voilà, s'écria-t-on, le démon qui vient s'emparer de la sorcière! et l'on fut encore un peu moins empressé de s'approcher. L'homme ou l'être surnaturel fit tomber comme par enchantement les liens qui retenaient Dalilah, et, l'enlevant d'un bras vigoureux, se précipita au bas du bûcher avec la jeune fille qu'il vint déposer, en se prosternant, aux pieds du chapelain.

Bien! Cadou, dit le prêtre. Voilà qui te remettra plus d'un péché; mais hâte-toi de faire pénitence des autres et de rentrer dans la bonne voie. — J'ai fait un vœu, répondit Cadou d'une voix brève, il faut qu'il soit accompli. — Si c'est pour le salut de ton âme, dit le chapelain, je répondrai *Amen*. — Peut-être que non, dit Cadou à voix basse en se mettant à l'écart; mais il le faut! — Viens, jeune fille, dit le prêtre à Dalilah tremblante, suis-moi, et que la maison du Dieu que tes pères ont crucifié te serve pour aujourd'hui d'asile; car l'Église est la maison de Rahab, où *des enfants d'Israël sont entrés la nuit.* Nous verrons quels soins nouveaux demain apportera avec lui. La porte de la chapelle, poussée par Cadou, se referma sur tous les trois.

L'extrême rapidité de ces évènements presque fantastiques n'avait pas laissé le temps de s'opposer à leur accomplissement ; mais ce fut avec de violentes imprécations contre le chapelain, d'atroces menaces contre la juive qui l'avait sans doute ensorcelé aussi par ses enchantements, que ceux qui avaient élevé le bûcher se mirent à l'éteindre sans le démolir, se promettant bien de n'avoir point fait un ouvrage inutile.

XXII

L'ALERTE.

> Écoutons ! c'est le cri de l'oiseau taciturne,
> De la chouette, hérault de l'attentat nocturne.
>
> Shakspeare. (*Macbeth.*)

Le cri de Dalilah n'avait pas éveillé les seuls échos de la chapelle ; il avait retenti jusqu'au fond du cerveau d'Arthur, et l'ébranlement causé par cette voix connue avait eu assez de puissance pour dissiper le sommeil léthargique dans lequel les facultés vitales du damoisel étaient demeurées ensevelies depuis deux jours. La mémoire lui revint avec la connaissance. Il se rappela qu'il était parti de Ploërmel, emportant la fille du juif, après avoir brûlé sa maison. Le reste était un mystère pour lui : Dalilah était-elle à l'Aire-du-Vautour ? Le cri qu'il avait entendu n'était-il que l'effet d'un songe ? Pourquoi était-il seul, dans son lit, environné de tout l'appareil d'un malade ? Il se faisait toutes ces questions et n'y pouvait répondre. Il porta à sa bouche un sifflet d'argent pour appeler quelques varlets ; mais le son fut si faible que personne apparemment ne l'entendit.

Une vive lueur extérieure éclairait sa chambre ; des cris confus, qui se faisaient entendre au dehors, excitaient profondément sa curiosité. Que se passait-il donc au château ?... Il voulut se lever, mais il retomba sur son lit, sans pouvoir s'expliquer la cause de cette débilité. Enfin, il réussit à se traîner jusqu'à la fenêtre, et y vit un affreux spectacle encore plus incompréhensible pour lui que tout le reste, mais qui s'effaça promptement à sa vue troublée. Ses serviteurs, en rentrant dans sa chambre, le trouvèrent étendu sur le plancher, privé

de connaissance comme lorsqu'ils l'avaient quitté. Il était si peu croyable que le malade eût pu sortir de son lit, qu'on fit encore honneur de ce nouvel incident aux enchantements de la juive. Les varlets replacèrent le malade sur son lit, et se mirent à discourir entre eux, sans beaucoup de cérémonie, de ce qui venait d'arriver, et à se faire part de leurs nouvelles conjectures.

L'évanouissement d'Arthur, à la différence de sa léthargie, ne lui avait ôté ni le sens de l'ouïe ni la compréhension. Il apprit ainsi les évènements dont l'Aire-du-Vautour avait été le théâtre; et bien que ces propos décousus n'eussent pas suffi pour l'instruire complètement, il sut du moins que Dalilah était sous le même toit que lui, qu'elle venait d'échapper à un terrible danger et de se réfugier dans la chapelle sous la sauvegarde du vieux et sévère chapelain, c'est-à-dire qu'elle n'était pas moins perdue pour lui que si elle eût été dévorée par les flammes.

Il n'y a que la vertu qui soit assez désintéressée pour trouver sa satisfaction dans ses actes mêmes. Celui qui commet un crime veut en recueillir le fruit: c'est l'espoir d'y parvenir qui seul fait taire un moment les murmures de sa conscience. Arthur frémissait donc à l'idée de voir le prix du sien lui échapper. L'agitation de son esprit ne contribua pas peu à le rappeler entièrement à lui. Le premier signe par lequel il manifesta le retour de ses facultés fut une violente explosion de colère qui mit en fuite les domestiques, lesquels ne s'attendaient à rien de pareil. Saisis de frayeur, ils se répandirent par tout le château, en s'écriant : Le diable s'est emparé du corps de notre maître! Au même moment, le cornet du guaîte faisait entendre, du haut de la tour, le signal d'alerte. Les hommes d'armes, partagés entre deux craintes, obéirent à la plus raisonnable et coururent aux créneaux et au pont-levis.

L'écuyer Mauny et sa troupe étaient arrivés sans être découverts, grâce à la curiosité du guaîte, jusqu'au pied du pic du Vautour. Mais le feu du bûcher était éteint. Nous avons manqué l'occasion, dit-il, et ce hameau dévasté m'annonce qu'on est préparé à notre visite; mais comment se fait-il qu'aucune sentinelle ne nous crie : Qui va là? que pas une flèche n'ait déjà sifflé à nos oreilles? Ne nous risquons pas à tomber dans quelque embuscade par l'obscurité, mais qu'on fasse à Cadou le signal convenu.

Un varlet d'armes, adroit, courageux et rusé, qui connaissait l'Aire-du-Vautour pour y être venu plusieurs fois, se glissa parmi les rochers jusqu'à une certaine hauteur qu'il n'était pas possible de dépasser; arrivé à ce point sans autres obstacles que ceux que la nature même lui opposait, il se mit, en appliquant sa main sur sa bouche, à contrefaire le cri de la chouette avec une perfection telle qu'il fallait être prévenu pour ne pas s'y méprendre. Un autre

homme se promenait sur la petite galerie extérieure qui couronnait le pourtour de la chapelle; de là il pouvait converser avec le guaîte, qui était retourné à son poste.

N'entendez-vous pas, Jan, une chouette de mauvais augure? — Oui; on dirait que c'est le diable qui se lamente de ce que l'âme de la juive lui est échappée cette fois. — Paix ! ne parlez pas de cette pauvre fille, Jan; nous ne savons au juste ni qui elle est, ni qui peut nous écouter, et j'ai encore aux mains des cloches qui me brûlent. — Pourquoi vous avisez-vous d'aller les mettre à la broche du diable pour en retirer le gibier? Encore cet infernal *hou!* Par mon âme, s'il m'en reste encore une à damner au métier que nous faisons ici, je vais envoyer une bonne flèche à Belzébuth, si c'est lui. —Gardez-vous-en bien, si vous ne voulez risquer de le voir s'en faire un cheval pour traverser les airs. Et qui sait s'il ne s'aviserait pas en passant de prendre l'archer en croupe, comme on dit que cela est arrivé plus d'une fois? — Vraiment? Cependant le sinistre hôlement de cette maudite bête, quelle qu'elle soit, me donne le frisson. — Je vais lui envoyer des pierres de l'église; elles sont bénites et vaudront mieux contre le diable que votre flèche. — Vous ne visez pas de son côté et vous lancez beaucoup trop loin. — Je sais bien ce que je fais.

A la troisième pierre la chouette cessa de hôler, mais un instant après on entendit la chute d'un gros bloc qui heurtait les saillies des rochers et écrasait les broussailles en roulant. Oh ! oh ! l'ami, dit le guaîte, il m'est avis que vous aviez de bonnes raisons pour arrêter ma flèche, et que c'est une chouette de la grosse espèce celle qui déplace des blocs de cette taille. — C'est probable, dit froidement Cadou, et si vous étiez resté à votre poste, vous en seriez peut-être sûr. Mais j'ai ouï dire qu'un guaîte qui abandonne le sien s'expose à certains risques. Vous ferez donc bien, mon ami Jan, de garder pour vous ce que vous savez ou ce que vous croyez savoir, car le sénéchal est quelque peu brutal et serait capable de vous faire monter une autre faction au bout d'une corde, à l'un de ces créneaux. A cela près faites votre métier. Par ma foi, continua-t-il en lui-même en se retirant, voilà le fuseau qui tourne; qu'il aille donc, pourvu que ce ne soit pas pour me filer un collier. Le guaîte, de son côté, se mit à souffler de toutes ses forces dans son cornet.

A ce signal retentissant, Arthur n'écoute plus que son courage. Il se revêt des habits que sa main rencontre, et, fort de l'excitation du moment, s'élance sur les traces de ceux que sa résurrection avait épouvantés, sachant combien il importe que la panique ne s'empare pas de la garnison, s'il s'agit d'une attaque. Sa présence inattendue fut pourtant sur le point de produire précisément l'effet qu'il voulait prévenir; mais bientôt nul ne douta plus que le fantôme fût un être bien réel, et chacun sentit redoubler son courage en voyant le damoisel

rendu à la vie. Le sénéchal lui rendait compte des révélations dues à Cadou, des préparatifs qui les avaient suivies, de la cause de l'alerte donnée par le guaîte, lorsqu'une flèche vint tomber à ses pieds, apportant avec elle un parchemin roulé et scellé d'un sceau inconnu, sur lequel on avait voulu figurer le pic du Vautour. Je devine à peu près tout le reste, dit Arthur. Voyons pourtant ce que contient ce cartel. Arthur savait lire les caractères écrits. Huéline connaissait trop bien le prix de l'instruction qu'elle possédait, pour n'y avoir pas fait participer son fils, autant du moins que la fougue et l'indocilité du caractère de celui-ci le permettaient; ce fut ce qui lui donna la facilité de tromper le père de Dalilah en empruntant le costume et les manières d'un écolier.

XXIII

LA CHAPELLE.

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.
P. Corneille. (*Polyeucte.*)

Un morne silence avait succédé, à l'Aire-du-Vautour, aux agitations diverses du jour et de la nuit. On n'entendait plus que les pas mesurés des sentinelles et l'aigre cri de la girouette. Dans la chapelle une lampe brûlait au-dessus du cercueil du sire de Kevergan, et sa faible lumière, la seule qui eût brûlé dans le lieu saint depuis que l'excommunication pesait sur les maîtres du château, ne servait pour ainsi dire qu'à épaissir les ténèbres environnantes. Dieu, retiré de son tabernacle, avait abandonné à la mort l'enceinte sacrée; les saints et les guerriers peints sur les verrières, à peine apparentes par une nuit sombre, ne s'apercevaient que comme de vagues fantômes veillant, les uns dans l'attitude de la prière, les autres dans celle de la menace, autour du corps du chevalier sorti de la vie, privé des secours de l'Église et chargé de sa propre malédiction. Quand le vent murmurait à travers quelque ouverture, on croyait les entendre tantôt soupirer ou gémir, tantôt entonner, d'une voix fantastique comme eux, le chant de quelque psaume; et lorsqu'une rafale ébranlait les pan-

neaux et faisait vibrer les vitres, on eût dit d'un combat soutenu par ces gardiens mystérieux contre les mauvais esprits, impatients de s'emparer d'une âme que le chevalier semblait leur avoir léguée en expirant.

Cependant, au milieu de ce silence et de cette obscurité, un œil attentif eût pu saisir au delà de l'autel les reflets d'une lueur pâle comme celle que répand la lune qui n'a pas encore atteint son premier quartier; une oreille exercée eût pu entendre les chuchotements de quelques voix comprimées, soit par le respect du lieu saint à cette heure solennelle, soit par une craintive circonspection. Quatre personnes étaient en effet réunies derrière le sanctuaire : le chapelain, la dame de Kevergan, Dalilah et Cadou.

La fière châtelaine, dépouillant son orgueil, était agenouillée. Oui, mon père, disait-elle, j'ai trop tardé; j'ai risqué mon salut pour celui de mon fils; il l'a su de ma propre bouche, et n'a accueilli mon sacrifice qu'avec colère et dérision. Sa fureur, quand il m'a vu paraître devant lui dans cet habit de pénitence, que j'ai fait vœu de ne point quitter que Dieu ne se soit apaisé, était telle, que je n'ai même pu savoir quel sujet l'avait amené dans mon oratoire, dont il n'avait pas franchi la porte depuis le jour fatal où son père est entré ici pour n'en plus ressortir. J'ai entendu le signal d'alarme : les gens du comte sont sans doute déjà au pied du château. Le pont-levis est levé, les créneaux garnis de combattants. Je sais combien peu un assaut est à craindre; je n'en tremble pas moins pour ce fils ingrat, et d'autre part me voilà pour longtemps privée de la possibilité d'exécuter mon dessein et les ordres de l'Église.

— Dieu, reprit le chapelain, n'exige pas l'impossible de sa créature; mais croyez que celui qui a dit qu'il ne faut qu'un peu de foi, gros comme un grain de sénevé, pour transporter les montagnes [1], saura bien offrir à une femme sincèrement repentante les moyens de triompher des obstacles que les hommes cherchent en vain à élever entre elle et lui. Ayez la foi, il se chargera du reste. Quant à toi, jeune fille, dit le prêtre en adressant la parole à Dalilah, ce Dieu qu'on t'a appris à méconnaître dès ton enfance a eu pitié de l'innocence de ton âme candide. Il a étendu sur toi, d'une manière visible, sa main de miséricorde; il t'a donné, contre tes bourreaux, un asile dans son sanctuaire même, où il n'est pas permis à tes semblables de pénétrer. Ce Dieu ne s'est manifesté à toi que par ses bienfaits. Il sait aussi punir sévèrement, ainsi que le fait voir ton peuple banni, dispersé, persécuté, méprisé depuis tant de siècles. Paieras-tu, comme Jérusalem, ses bienfaits d'ingratitude? Voudras-tu périr comme elle?

[1] Saint Matthieu, chap. XVII.

— Père, demander de la reconnaissance à mon cœur, c'est demander de la chaleur au soleil, de la graine à la fleur. Mais renoncer à mon Dieu pour le tien, n'est-ce pas condamner mon père, ma mère, toute ma nation, et est-ce à une jeune fille ignorante comme moi, qui vient à peine, je ne sais par quel prodige, de recouvrer la raison qu'un crime lui avait ravie, de se faire ainsi juge d'Israël? Cependant je crois que si tous les chrétiens nous parlaient ton langage, s'ils ne se montraient pas un peu plus avides de prétextes pour s'emparer de nos biens qu'empressés de nous faire connaître un Dieu plein de charité et de miséricorde, comme tu me le dépeins, nous finirions par croire que ton Christ est réellement le Messie promis par nos Écritures.

— Cette fille est déjà chrétienne par le cœur, dit la châtelaine. — Je l'espère, répondit le chapelain ; mais cela n'est pas assez pour autoriser plus longtemps sa présence dans la maison du Dieu qu'elle ne connaît pas encore. — Ah! voulez-vous me remettre entre les mains de mes bourreaux! dit la juive consternée. Hélas! pourquoi alors m'avoir arraché de leurs mains? mon supplice serait fini à cette heure. — Telle n'est pas mon intention, répondit le prêtre, mais ce lieu est saint, il est souillé par la présence d'une femme étrangère à notre foi, et ses échos ne peuvent répéter les chants profanes, peut-être sacriléges, que les démons, dit-on, mettaient sans cesse dans ta bouche durant ta démence. L'imminence du péril a seule pu justifier ce que je faisais; il m'est interdit d'aller au delà. — Quels chants faisais-je donc entendre? demanda timidement Dalilah. — Ta question suffit pour démontrer le pouvoir que les esprits de ténèbres ont sur toi, même à ton insu. — Serait-il possible, père?

Mais il est un chant que nous avons constamment dans la mémoire et sur les lèvres; un chant que les chrétiens ne peuvent condamner, puisqu'on dit qu'ils nous l'ont emprunté. Peut-être est-ce celui-là que ma bouche a fait entendre. — Lequel? demanda le chapelain. — Celui, répondit la juive, que les Hébreux captifs à Babylone, hélas! non moins à plaindre alors qu'aujourd'hui, répétaient en pleurant aux bords de l'Euphrate, après avoir suspendu leurs harpes aux branches des saules. — Ne l'aurait-on pas reconnu? — Je ne le chante jamais que dans notre langue, seul trésor que nous ayons pu emporter de la terre qui nous fut donnée autrefois par le Dieu d'Abraham; le seul qui trompe quelquefois, au milieu des douleurs de l'exil, nos regrets de la patrie absente.

— Dalilah, celui que tes pères ont attaché au gibet infamant t'en promet une autre, d'où ni la malice des hommes, ni les efforts des démons ne sauraient te chasser si tu t'en rends digne par ta bonne volonté. L'Église du Christ hait la violence. Elle veut convaincre et non arracher. Je prie donc celui qui a dit : *Personne ne peut venir à*

moi si mon père ne l'attire [1], d'achever de toucher ton âme. La jeune fille, entraînée par l'accent solennel avec lequel le prêtre prononçait cette affectueuse invocation, se laissa tomber à genoux, comme si elle succombait sous la majesté de ce Dieu inconnu dont la douce voix arrivait jusqu'à son cœur.



Cette jeune fille m'intéresse vivement, dit la dame de Kevergan. Puisqu'elle ne peut rester dans la chapelle, je lui donnerai dans mon appartement un asile que personne n'osera violer, si je puis le faire sans scrupule. — La charité n'en connaît pas. La bouche qui nous l'a enseignée n'a-t-elle pas dit : « *Faites du bien à tous* [2] ? *Conviez à votre table les pauvres, les aveugles, les estropiés et les boiteux* [3] ? » — Je ferai donc, dit la dame. Que Cadou aille s'assurer si nous pouvons nous retirer sans être aperçues.

Cadou allait exécuter cet ordre, lorsque trois coups frappés avec violence à la porte de la chapelle attachèrent ses pieds au pavé. L'anxiété la plus vive s'empara des autres personnages réunis dans ce lieu et glaça la parole dans leur bouche. Les trois coups se firent entendre de nouveau. Holà! saint homme! cria une voix du dehors, faudra-t-il enfoncer ta porte pour te faire savoir que le sire de Kevergan veut te parler et dire aussi un mot à la belle sorcière? Dalilah laissa échapper un sourd gémissement. — Cet ordre cache un dessein

[1] Saint Jean, chap. VI.
[2] Saint Luc, chap. VI.
[3] Saint Luc, chap. XIV.

funeste, dit la dame; est-ce que vous allez obéir? — Pour moi, oui, répondit le chapelain. Je suis l'homme de votre noble maison, je dois comme tel obéir à mes maîtres, hormis en ce qui regarde le service de Dieu, qui doit l'emporter sur tout. — Et si vous ne revenez pas, dit la châtelaine avec une frayeur marquée, que deviendrons-nous? car je crains maintenant pour moi comme pour les autres. — Celui qui marche sous la garde de Dieu est fort, reprit le chapelain, et je vous servirais moins encore en désobéissant. Ces portes sont faciles à forcer. Un troisième signal se fit entendre. — Allons, allons, prêtre fainéant, qui dors au lieu de dire des patenôtres! Penses-tu que celui qui t'envoie chercher a fait quelque provision inattendue de patience? La porte s'entr'ouvrit et laissa passer le chapelain, puis elle se referma.

XXIV

LE MESSAGE

Je suis *pret* à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
LA FONTAINE. (*La lice et sa compagne.*)

Le visage du jeune sire de l'Aire-du-Vautour n'annonçait pas en effet une disposition prononcée pour cette vertu que la sagesse préfère à la force [1]. Il était enflammé soit par la fièvre, soit par une vive colère. Tu t'es fait attendre, chapelain, s'écria Arthur, et tu viens seul! — L'obscurité ne permettait pas à une jeune fille de se risquer parmi ces hommes d'armes sous la conduite d'un défenseur aussi peu redoutable que l'est devenu un homme de mon ministère aux yeux de ces enfants de Bélial. — Ne les injurie pas, ils sont tous mes amis. — Ces hommes de boue et de sang, les amis d'un Kevergan! d'un descendant des Kermadeuc! — Ne m'as-tu pas dit dans le temps que les hommes sont tous formés d'une même chair, tous issus d'un même père? Tu vois que j'ai profité de tes leçons. — Alors que Dieu me fasse

[1] Prov., c. XIV.

miséricorde pour vous les avoir données, messire, si c'est là l'application que vous en faites !

— Prêtre, ne joue pas avec le loup, crois-moi, et n'imite pas la cigogne. Je t'ai appelé pour que tu m'écrives la réponse à l'insolent billet que m'a envoyé je ne sais quel méchant écuyer à qui il a plu, à ce qu'il paraît, au comte Amaury de transférer mon fief. Assieds-toi donc là et écris ce que je vais te dicter. Le prêtre s'assit et prit la plume.

« Nous, Arthur de Kevergan, héritier par notre mère, la noble » dame Huéline de Kermadeuc, de l'Aire-du-Vautour, à celui qui » prend faussement le titre de seigneur de ce même domaine... » — C'est écrit, dit le chapelain.

« Parce qu'un évêque audacieux, abusant de pouvoirs usurpés... » — Je n'écrirai pas cela, dit le chapelain. — Pourquoi? dit le damoisel. — Parce que ce serait autant d'outrages pour un vénérable vieillard et pour la vérité. L'évêque de Saint-Malo est humble de cœur, conciliant d'esprit et point audacieux ; il n'a point abusé de ses pouvoirs, car les saints canons l'autorisaient à faire plus même qu'il n'a fait, et ces pouvoirs ne sont point usurpés, car il les tient régulièrement de l'Église.

Le damoisel avait écouté le chapelain sans l'interrompre, mais le froncement de ses sourcils, le sourire sardonique qui relevait les coins de sa bouche, le gonflement des muscles de son cou, la contraction de ses mains, annonçaient suffisamment que ce calme trompeur ressemblait à celui où se tient le léopard au moment où il se ramasse sur lui-même pour s'élancer avec plus de force sur le daim imprudent qui s'est mis à sa portée. — Est-ce tout ? dit-il d'une voix sourde. — J'ai dit, répondit le chapelain sans marquer aucune émotion, quoique aucun de ces symptômes menaçants ne lui eût échappé. — Écris maintenant. — Je n'écrirai rien de ce que vous m'avez dicté. — Écris, te dis-je, reprit Arthur du même ton, en lui saisissant violemment la main et la posant avec force sur le parchemin, comme s'il eût voulu la conduire. — Je n'en ferai rien, dit avec le même calme le prêtre, tant que vous ne m'aurez pas fait entendre des paroles plus convenables.

— Eh bien ! toi et la juive, périsse le souvenir du jour où cette sorcière m'a enlacé de ses traîtres enchantements ! la juive, dont ils se font un prétexte pour m'attaquer, vous irez porter ma réponse; mais, par tout ce qu'un maudit comme moi peut encore avoir de sacré, ni l'un ni l'autre de vous deux ne souillera de ses pieds l'escalier du château. Ah ! ils veulent que je leur rende Dalilah ! Eh bien ! ils l'auront. Ah ! ils me poursuivent comme un excommunié ! Ils verront le cas que je fais, malgré leurs menaces, de la robe d'un prêtre rebelle. Ah ! ils veulent me dégrader ! Qu'ils viennent donc me

prendre, s'ils ont des ailes, pour me faire subir leurs outrages. Qu'on amène la juive.

— Elle est sous la garde de Dieu ! — Une juive ! — J'espère qu'elle sera bientôt chrétienne. Je suis entre vos mains, disposez de moi, mais n'ajoutez pas un attentat sur la maison du Seigneur à tant d'autres sacriléges. — Tu as raison, répondit Arthur, dont la physionomie prit tout à coup une nouvelle expression indéfinissable ; je ne veux pas qu'on me reproche de m'être souillé d'un sang aussi vil que le tien ou celui d'une juive. Je ne veux pas revoir Dalilah ; quelque nouveau charme affaiblirait peut-être ma résolution. Retourne près d'elle et hâte ton œuvre, car les moments peuvent être plus précieux que tu ne l'imagines. J'espère, ajouta-t-il d'un air de componction, auquel la circonstance prêtait le caractère d'une dérision sinistre, que ma générosité me comptera pour quelque chose ! Le chapelain se retira, et le damoisel siffla pour appeler un sergent d'armes, à qui il donna des ordres secrets que le sergent courut avec empressement faire exécuter.

La dame de l'Aire-du-Vautour avait voulu attendre le retour du chapelain. L'aurore commençait à poindre lorsqu'il rentra dans la chapelle. Il crut ne devoir rien dissimuler du péril qui l'avait menacé ainsi que Dalilah, et de la manière subite dont le courroux du damoisel s'était apaisé. Avez-vous pénétré, dit Huéline, le sens caché sous ces paroles : hâte ton œuvre, car les moments peuvent être plus précieux que tu ne l'imagines ? — J'ai pensé, dit le chapelain, qu'ils avaient rapport aux chances que peut amener l'attaque du château. — Le château est à l'abri de toute attaque, répondit la dame, Arthur le sait bien. Il y a donc autre chose dans l'avertissement qu'il a donné. Il faut que je m'en assure, quelque péril que j'aie à courir, car tous les sentiments de la nature sont désormais éteints dans le cœur du loup de Kevergan. Telle est donc la récompense de mes coupables faiblesses pour lui ! Il a appris à mépriser la main qui n'a pas su se faire respecter, et il lui coûtera peu de la déchirer. Mais enfin il est de mon devoir d'essayer ce qu'elle peut encore pour nous sauver, peut-être pour le sauver lui-même.

Le chapelain et la dame s'occupèrent donc de régler ce qu'il convenait de faire dans la circonstance, les mesures à prendre pour se mettre à l'abri de toute entreprise et pour protéger l'intéressante juive. Le bruit que faisaient des travailleurs permettait de parler à haute voix dans la chapelle sans craindre d'être entendu, mais il annonçait aussi que le moment n'était pas favorable pour sortir. Dès qu'il eut cessé, la dame se prépara courageusement à accomplir sa mission. Cadou ouvrit la porte. Un cri de stupeur s'échappa de toutes les bouches. La porte était murée !!!

Monte sur le toit, dit Huéline à Cadou, va leur crier que leur maî-

tresse, la dame de l'Aire-du-Vautour, est enfermée ici. Rassurez-vous, ajouta-t-elle en parlant à ses deux autres compagnons d'infortune, en affectant une assurance qu'on voyait bien n'être plus dans son cœur ; on ne me laissera pas dans ce tombeau, et vous pouvez compter que je n'oublierai pas ceux qui y seront restés après moi. —Ainsi soit-il, dit le chapelain. Cadou revint. La porte du toit est solidement fermée, dit-il, j'ignore comment cela est arrivé, et il est impossible de la faire sauter. Je n'ai découvert d'ailleurs aucune autre issue d'où il soit possible de se faire entendre au dehors.

XXV

L'ÉVASION.

ASSUR.
. . . . Contemple ton ouvrage.
NINIAS.
Quelle victime, ô ciel ! a donc frappé ma rage ?
VOLTAIRE. (*Sémyramis.*)

L'écuyer Mauny, jugeant à son arrivée que les préparatifs faits pour le recevoir et le rétablissement du calme à l'Aire-du-Vautour ne permettaient plus d'essayer une surprise sur un lieu si bien fortifié par la nature, avait pris le parti prudent d'attendre le jour pour bien reconnaître l'état des choses, ayant soin de cantonner, en attendant, ses gens hors de la portée du trait des assiégés. Arthur n'ayant pas répondu à sa sommation, il résolut de lui en envoyer une nouvelle au point du jour, par un trompette qui s'avança en faisant entendre les fanfares d'usage. Une flèche bien ajustée, qui lui fit entrer son instrument jusqu'au gosier et mit pour toujours le malheureux héraut dans l'impossibilité d'en emboucher une autre, fut l'unique réponse qu'il obtint. Ces brigands-là, dit l'écuyer, ne savent pas même respecter les usages de la guerre; qu'ils n'attendent aucune merci de nous.

Mauny eut bientôt reconnu qu'il n'y avait que deux moyens de s'emparer du château, la ruse ou la famine. La ruse était peu facile dans un pays découvert, qui permettait à l'ennemi d'apercevoir de son

poste élevé tout ce qui se passait à une fort grande distance. La famine pouvait se faire longtemps attendre, si la garnison était bien approvisionnée, et l'écuyer savait qu'il ne pouvait disposer longtemps des hommes de son seigneur. Le damoisel voyait donc avec dédain les gens de Ploërmel faire leurs dispositions, et les siens les narguaient par d'insultants défis.

Arthur pourtant était en proie à une agitation extraordinaire, soit que son sang fût allumé par la fièvre, soit que sa conscience commençât à être fatiguée du poids de ses crimes; mais les remords ne s'y faisaient pas encore jour.

Accoutumé à l'absence de sa mère, ordinairement confinée dans son oratoire, irrité de l'avoir vue prête à se soumettre aux censures de l'Église, et moins disposé encore qu'auparavant à chercher son entretien, rien ne l'avertit qu'elle partageait le sort des infortunés pour lesquels sa colère avait converti la chapelle en un sépulcre où il les avait ensevelis tout vivants. Qui peut dire quelle eût été sa résolution si la vérité lui eût été connue? Mais il ne lui avait laissé d'autres moyens d'arriver jusqu'à lui que ceux que pourrait faire naître le hasard, et le hasard, dont les auteurs de fictions savent tirer un si grand parti dans les instants critiques, n'en fit naître aucun. Arraché plutôt par la fièvre que par la guérison à sa longue léthargie, succombant sous les fatigues multipliées de la nuit précédente et du jour qui venait de s'écouler, Arthur sentit la nécessité d'aller chercher un moment de repos. Il se jeta sur son lit, mais ce fut en vain, la douleur circulait dans ses membres; s'il fermait les yeux, des songes affreux remplissaient les courts instants d'un sommeil sans cesse interrompu; s'il les tenait ouverts, les visions les plus bizarres s'offraient à eux, comme s'il eût été transporté dans un monde fantastique. Une figure de femme lui souriait avec des dents de sanglier; une tête d'enfant, ronde comme celle d'un chérubin, s'allongeait jusqu'à ce qu'elle touchât le plafond de son front, et le sol de son menton; alors, d'une bouche béante comme la fente d'un rocher, sortait une rivière qui semblait devoir tout inonder, et cette rivière se transformait soudain en un troupeau innombrable de rats qui courait par les plaines, en faisant mille détours.

L'image de Dalilah se présentait à son tour. Il la voyait se tortillant comme une salamandre au milieu de sa maison en feu; puis, lorsque les flammes allaient l'atteindre, elle se changeait en une colombe que poursuivait une troupe de milans affamés. Le pic du Vautour ouvrait ses flancs de granit pour la recevoir, et se trouvait n'être plus qu'un cercueil qui avait comme une tête ornée d'une longue chevelure blanche par laquelle Arthur tâchait de le saisir; alors cette chevelure devenait celle de son père, dont il traînait le corps à travers les rochers, et chacun de ces rochers avait une tête aussi.

Il reconnaissait celles de sa mère, du marchand, de Cadou, du chapelain, du juif; les cheveux et la barbe de ces portraits croissaient à vue d'œil, s'entremêlaient comme le réseau d'une vaste toile d'araignée, au milieu de laquelle on voyait un gros insecte noir travaillant de toutes ses pates pour arranger son tissu, et cet insecte grossissait jusqu'à ce qu'il eût pris le volume et la forme d'une tête d'homme, dont le nez était une trompe d'éléphant, qui s'allongeait sans fin, toujours prête à saisir Arthur qui fuyait, monté sur un rapide coursier ailé à l'aide duquel il franchissait les landes, les rivières et les montagnes, et ces landes, ces rivières, ces montagnes, se déplaçaient et semblaient aussi courir après lui.

Éprouvant le besoin de se dérober à ces idées extravagantes que le cauchemar enfante dans un cerveau malade, le damoisel se jeta à bas de son lit et s'en fut promener ses mélancoliques pensées sur la plate-forme. La nuit était venue. Contre l'ordinaire de la saison qui touchait à l'hiver, l'atmosphère était lourde, le ciel annonçait l'orage. Une sentinelle surveillait un point avec une extrême attention. Est-ce que tu vois quelque chose de ce côté, Larnoc? dit Arthur. —Parlez bas, messire, répondit Larnoc. Ou je suis bien trompé, ou il y a là-bas des oiseaux sans plumes, quoique j'aie entendu plusieurs fois la chouette. — Tu rêves, mon brave. Qui serait assez fou pour s'exposer à la fois à nos flèches et au danger de se rompre les os parmi ces rochers aigus, d'où une mouette seule pourrait s'élever jusqu'ici? —C'est ce que je me suis dit; cependant je suis sûr... Tenez, avez-vous vu à la faible lueur de cet éclair? — Je jure que tu as bien vu et qu'ils sont plusieurs. Apprête une flèche, et dès qu'une nouvelle lueur l'aura permis... Ou plutôt donne-moi ton arbalète. J'ai la main sûre, l'œil bon, et j'ai besoin de les exercer, car il est probable que ces damnés de Ploërmel nous fermeront le passage pour quelque temps.

Arthur prit donc l'arbalète, la banda, posa la flèche dessus et se tint prêt à envoyer ce messager de mort aux imprudents qui venaient l'affronter de si près. Un nouvel éclair brilla dans ce moment, et quoique l'éloignement du point d'où il partait ne lui laissât jeter qu'une bien faible lueur, elle fut suffisante pour permettre à l'œil exercé d'Arthur d'apercevoir confusément le groupe qui attirait son attention. Le vibrement de la corde annonça que la flèche était partie, et un long cri... un cri de femme!... fit connaître qu'elle n'avait été que trop fidèle à la main qui l'avait lancée. Une indicible horreur s'empara de l'esprit d'Arthur. Qu'on vole à la chambre de ma mère, s'écria-t-il. L'envoyé revint au bout de quelques instants. La dame de Kevergan, dit-il, a disparu depuis hier. Ses femmes ont passé ces deux nuits à l'attendre.

—Qu'on pénètre dans la chapelle! qu'on renverse le mur! qu'on enfonce la porte! Il y a un horrible mystère que je veux approfondir.

Ces ordres furent exécutés. Sur le pavé du temple gisait le corps sanglant d'Huéline de Kevergan, étendu le long du cercueil de son époux. Le chapelain était en prières. Explique-moi ce que tout cela signifie, cria Arthur au prêtre. Comment se fait-il que ma mère soit ici ? Qui lui a donné la mort ?

— Vous nous aviez condamnés à périr dans cette chapelle par les horreurs de la faim. Votre noble mère était enfermée avec nous, se préparant à accomplir sa pénitence, et prête à partir dès qu'elle le pourrait ; elle ne put se faire entendre. Je savais qu'il existait un escalier pratiqué dans le roc pour servir dans certains cas de détresse ; il conduit au milieu des rochers inférieurs, d'où il est facile de descendre jusqu'au pied du pic avec des échelles de cordes que les seigneurs de l'Aire-du-Vautour, seuls possesseurs de ce secret, avaient toujours autrefois le soin d'entretenir.

La dame de Kevergan et la juive qui, touchée de Dieu, voulut être chrétienne avant de s'exposer à une fuite si périlleuse, allaient se confier à la première échelle, lorsque nous fûmes découverts et que la flèche d'une sentinelle... Arthur se frappa le visage de son gantelet à mailles de fer ; le sang jaillit. — Poursuis, dit-il d'une voix altérée. — Aidé de Cadou, reprit le chapelain, je rapportai le corps de mon infortunée dame dans la chapelle, et Cadou est reparti pour guider les pas de celle qui s'appela Dalilah jusqu'au monastère où elle a promis de consacrer sa vie au Dieu qui l'a conservée dans ce monde pour la sauver aussi dans l'autre. — Et vous? demanda Arthur, que comptiez-vous faire en revenant ici ? — Je devais revenir à mon poste dès que la noble dame eût eu franchi les rochers. — Et y mourir ? — Y mourir, avec l'espoir que le sacrifice de ma vie et ma dernière prière pour ceux dont l'âme m'avait été confiée pourraient peut-être désarmer la justice de Dieu qui les a frappés.

— Voilà donc, dit Arthur, en fixant les yeux sur le corps sanglant de sa mère, voilà donc où devaient me conduire, d'excès en excès, les élans mal comprimés d'un caractère fougueux. Celle qui les a encouragés, au lieu de les guider, en a été enfin la victime à son tour ; et me voilà aujourd'hui plus coupable que Caïn ! chargé d'un double parricide ! Voilà les effets de la malédiction que mon père prononça en mourant sur ma mère et sur moi ! J'entends l'orage ; ce sont les éléments qui rugissent contre le fils dénaturé ; c'est la foudre qui va frapper le parricide, l'excommunié, LE MAUDIT !... mon père, ma mère, priez pour moi ! Et Arthur, incapable, après tout ce qu'il avait éprouvé, de résister aux sentiments tumultueux qui le maîtrisaient, tomba sans vie sur le corps sanglant de sa mère. L'orage redoublait, et un bruit singulier, sortant des entrailles de l'église, faisant penser à ceux qui étaient présents à cette lugubre scène que les

démons s'agitaient et s'efforçaient de briser la porte du temple pour s'emparer de l'âme du malheureux damoisel de l'Aire-du-Vautour, ils s'enfuirent en répandant de tous côtés l'épouvante dont ils étaient saisis; le chapelain demeura seul, accablé par l'horrible révélation qu'il venait d'entendre, et n'ayant pas même la force de prier.

XXVI

L'ATTAQUE.

> Je suis vaincu ! Pompée a saisi l'avantage
> D'une nuit qui laissait peu de place au courage.
> . . . .
> Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
> Qu'au bruit de mon trépas. . . . .
>
> Racine. (*Mithridate.*)

La soif inextinguible de vengeance qui dévorait l'âme implacable de Cadou ne s'était pas apaisée dans les périls auxquels il venait de se dérober d'une manière si miraculeuse. Son instinct malfaisant comprit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer, pour satisfaire sa haine, de l'important secret qui venait de lui être révélé pour son propre salut. A peine arrivé aux pieds des rochers, son premier soin, au lieu de prendre avec Dalilah le chemin du monastère de Plélan, où il devait la conduire, fut d'aller trouver l'écuyer Mauny. Le cri de la chouette servit à le faire reconnaître des sentinelles.

Debout! debout, messire! cria-t-il à Mauny dès qu'il l'aperçut. Vingt hommes d'armes déterminés, et l'Aire-du-Vautour est à nous! Ne me demandez aucun détail, le temps presse, le moindre délai peut tout faire manquer. — Un mot au moins. As-tu donc découvert un côté vulnérable? — Oui, puisque me voici, et un côté praticable pour une femme même, ainsi que le prouve ma compagne d'évasion. — Dalilah! s'écria saisi d'un nouvel étonnement Mauny qui, dans sa première surprise, aux brusques révélations de Cadou, n'avait pas même remarqué qu'il n'était pas seul. — Non plus Dalilah, dit la jeune fille en s'inclinant avec modestie, mais Marie. Je suis chrétienne. L'écuyer s'émerveillait de plus en plus.

Permettez-moi, messire, dit Cadou, de vous rappeler que vous n'avez pas un instant à perdre, si déjà il n'est pas trop tard. — Tu as raison. Le reste s'éclaircira à loisir. Mes hommes sont toujours prêts, marchons. Cette jeune fille, Marie, puisqu'on l'appelle ainsi maintenant, demeurera dans ma tente. Pour toi, comme il te serait aussi facile de nous conduire dans une embuscade qu'où tu prétends nous mener, tu marcheras à côté de moi, et au moindre mouvement suspect que je te vois faire, la lame de mon poignard ne se fera pas attendre.

— Pensez-vous que je voudrais vous trahir? que m'en reviendrait-il, et n'ai-je pas ma vengeance à satisfaire? — Qui sait ce qui s'est passé là-haut pendant ton séjour, et quelle confiance on peut avoir dans la parole d'un vil serf qui a commencé par trahir son seigneur? — Je ne suis plus serf, la dame de l'Aire-du-Vautour m'a donné la liberté. — N'avais-je pas raison de dire que je devais me défier de toi, puisque c'est ainsi que tu lui montres ta reconnaissance?— Elle n'en a plus besoin en ce monde. Mais si vous voulez, messire, il est encore temps de retourner sur nos pas. — Non, non, il faut marcher; seulement souviens-toi de ce que je t'ai dit, car par les reliques de sainte Armel, je ne l'oublierai pas, moi.

Voilà donc la destinée d'un serf! se dit Cadou. Jouet ou bête de somme selon le caprice de son maître, tant qu'il porte le collier de la servitude, non moins méprisé s'il recouvre sa liberté! On ne le croit encore capable d'être fidèle ni à sa promesse, ni même à sa vengeance. Il sort d'un sang trop vil, il est trop façonné à ramper, semblable au chien qui lèche la main qui le bat, pour qu'on daigne lui supposer la faculté de concevoir des idées plus élevées que sa misérable condition. Ah! si tous ceux qui la partagent ressentaient en effet quelques étincelles de ce feu dont je me sens dévoré, le jour viendrait bientôt où nous ferions trembler nos tyrans à leur tour, où nous pourrions leur apprendre à gémir aussi sous les vexations de la rapacité et du dédain; les jeter dans les ceps ou dans les cachots, les envoyer à la mort même, épouser leurs filles et leurs veuves, trop heureuses de courber, pour conserver leur vie, leur orgueil jusqu'à la bassesse de quelques-uns de ces serfs qu'elles foulaient naguère aux pieds, de charger leur insolent écusson d'un hoyau, d'une bêche ou d'un carcan brisé!

Ces réflexions sinistres furent interrompues par l'arrivée de la troupe à l'endroit où elle devait s'engager dans les rochers. La nuit était en apparence peu favorable pour un coup de main. Les éclairs précurseurs de l'orage devenaient de plus en plus vifs et fréquents, et ne laissaient guère d'espoir de dérober aux sentinelles attentives la marche d'une vingtaine d'hommes dont ils faisaient reluire les armes; mais l'occasion était unique, décisive; il fallait savoir en profiter

en laissant l'audace agir là où la prudence devenait à peu près inutile.

Plus préoccupées des derniers évènements arrivés à l'Aire-du-Vautour que de leur service, les sentinelles réservaient toute leur attention pour ce qui se passait à l'intérieur du château, songeant peu aux dangers, complètement improbables d'ailleurs, qui pouvaient les menacer du dehors. Mauny et sa troupe purent donc arriver impunément, au moyen des échelles de corde que personne n'avait songé à retirer, jusqu'à l'escalier fatal. Malgré le silence parfaitement observé et les précautions que chacun prenait pour empêcher le retentissement de la pierre sous une lourde chaussure de fer, il était impossible que tant d'hommes réussissent à se mouvoir dans cet étroit et tortueux passage sans produire un bruit sourd et confus, assez semblable à celui d'une vague qui s'approche.

Le chapelain avait trop d'expérience des choses humaines pour ne pas soupçonner du premier coup une partie de la vérité. Une idée subite le frappa simultanément, c'est que les assiégeants, si en effet c'étaient eux, feraient tomber les premiers effets de leur furie sur les corps du damoisel et de sa mère. La charité lui inspira aussitôt le dessein d'essayer de les dérober à ces outrages, en les cachant mo-



mentanément dans la profondeur de l'obscurité qui régnait derrière l'autel. Il était probable, en effet, que les ennemis songeraient d'abord à tout autre chose qu'à visiter ces coins retirés. Le corps d'Arthur était déjà mis à l'abri de leurs excès, et le chapelain se disposait

à rendre le même pieux office à celui de la dame de Kevergan, mais il n'était plus temps. Mauny et ses hommes débouchèrent de l'escalier, d'où ils se répandirent aussitôt comme un torrent sur l'esplanade et sur les remparts, criant Ploërmel et sainte Armel!

Ces cris inattendus, mêlés au fracas de l'orage qui sévissait d'une manière effrayante, la présence d'un péril enveloppant subitement sans laisser un moment pour en calculer l'étendue, répandirent une telle terreur parmi les assiégés, déjà merveilleusement préparés à cette impression, qu'ils se laissèrent presque tous massacrer sans opposer de résistance. Les cris des combattants, les hurlements divers des victorieux ou des vaincus, le cliquetis des armes, le roulement du tonnerre, les mugissements de l'ouragan, faisaient une effroyable harmonie digne des enfers. Elle s'interrompit tout à coup. Le rocher parut être transformé en une montagne de feu; il trembla jusqu'en ses fondements et une épouvantable détonation, suivie d'un épouvantable fracas, annonça que la foudre venait de tomber sur l'Aire-du-Vautour. Le château et la chapelle n'étaient plus qu'un monceau de ruines.

Alors la tempête apaisée s'éloigna, comme satisfaite d'avoir rempli sa mission de destruction, mais grondant encore, comme si elle eût voulu raconter sur sa route, aux hommes effrayés, l'arrêt qu'elle venait d'exécuter; et la lune vint éclairer les décombres de sa lumière tranquille.

Les vainqueurs surent bientôt l'histoire funeste de la dame de Kevergan et ce qui s'était ensuivi. Personne ne douta que le pieux chapelain n'eût été enseveli sous les ruines de son église, avec les corps de ses anciens maîtres. Le nouveau seigneur de l'Aire-du-Vautour, plein de vénération pour le saint prêtre, dont la réputation était répandue au loin, voulut néanmoins s'assurer s'il n'était pas encore possible de lui porter secours, et tout au moins lui faire donner une sépulture honorable.

On se mit donc, dès le point du jour, à remuer les décombres avec précaution, en jetant des cris, dans l'espoir d'obtenir une réponse qui pût guider les travailleurs; mais ce fut en vain; on ne découvrit que les débris du cercueil du sire de Kevergan et un horrible mélange de débris humains, qu'on supposa provenir du chevalier, de sa femme et de leur fils. Mauny les fit recueillir dans une fosse, où on les déposa sans aucune des prières de l'Église, puisqu'ils demeuraient frappés de l'excommunication.

Cependant le chapelain n'avait point péri dans la catastrophe, et il n'y avait point échappé seul. Pendant le combat il avait cru remarquer que le cœur d'Arthur battait encore. Avec quelques efforts il était parvenu à le rappeler à la vie. Quelques gouttes du vin destiné au saint sacrifice lui rendirent quelque vigueur. Dans ce moment les

cris de victoire se faisaient entendre. La chute de la maison de Kevergan était accomplie. Il ne nous reste qu'à fuir, si nous le pouvons encore, dit le chapelain. — Fuir ! dit Arthur, et les restes de mon père et de ma mère, les abandonnerai-je ! — Ils ont payé leur tribut, répondit le chapelain ; Dieu les juge, et vous avez encore une âme à sauver. Arthur ne répondit pas. Il jeta un dernier regard sur le groupe funèbre près duquel il fallait passer pour gagner l'escalier secret, et, pour la première fois de sa vie, il sentit son cœur se briser et un torrent de larmes s'échapper de ses yeux. Les deux fugitifs sortaient à peine de l'escalier quand le château s'écroula. Dieu nous poursuit ! s'écria Arthur. — Dieu nous sauve ! reprit le chapelain.

XXVII

LES DEUX PÈLERINS

Ce n'est pas le bourdon qui fait le pèlerin.
(*Ancien proverbe.*)

Pendant deux ans, tous les lieux saints de la Bretagne virent tour à tour un jeune pèlerin, d'abord accompagné d'un vénérable prêtre, puis solitaire, étonner les fidèles par sa ferveur et par son humilité. Il supportait les fatigues, il endurait les injures, il se soumettait aux plus dures privations sans laisser entendre le moindre murmure ; mais si un pauvre serf succombait sous le faix, le pèlerin, qui était robuste, l'aidait à le porter ; si un enfant courait péril de se noyer, le pèlerin se précipitait après lui pour le sauver ; si une femme était attaquée, le bras vigoureux du pèlerin la protégeait. Il remettait l'aveugle dans son chemin, ou, s'il rencontrait un autre pèlerin dont la besace fût vide, il partageait avec lui ce qu'il avait dans la sienne, et, au lieu d'attendre des actions de grâces de ceux qu'il avait secourus, il les remerciait comme s'il eût lui-même reçu le bienfait.

Il eût été difficile de reconnaître dans ce pèlerin si fervent et si charitable le loup de Kevergan, naguère si superbe et si fier, ennemi de Dieu et de son prochain. Nul ne se doutait que l'homme qu'il prenait presque pour un saint fût le même dont la mémoire,

demeurée en exécration dans tout le pays, avait donné lieu à de superstitieuses légendes, qui racontaient comment, après que Dieu l'eut tué de son tonnerre et eut renversé son château, on vit une légion de diables emporter son âme par les airs. Quelques autres voulaient que cette âme fût demeurée enchaînée au milieu des ruines désertes de l'Aire-du-Vautour, d'où on l'entendait au loin pousser tantôt de lamentables gémissements, tantôt des hurlements affreux, quand la tempête troublait le repos de la nuit durant le premier quartier de la lune.

L'œil seul de la haine n'avait pas été en défaut. Cadou, qui était devenu homme d'armes du comte de Ploërmel, ayant rencontré, par aventure, le pèlerin dans une expédition où il suivait son nouveau maître, reconnut son ancien seigneur. Cadou n'avait pas partagé l'opinion de ceux qui avaient cru le damoisel enseveli sous les décombres. Un pressentiment causé par le génie du mal lui avait dit que ce pèlerin vénéré pouvait bien être l'homme dont il avait juré l'extermination. Dès qu'il en eut acquis la certitude, il déserta le service du comte pour s'attacher aux pas de son ennemi.

Arthur marchait toujours sans défiance : les voleurs ne songent pas à attaquer un pauvre pèlerin. Que lui faisait d'ailleurs la perte de la vie ! les remords la lui rendaient insupportable. Il ne la conservait que pour obéir à l'ordre de Dieu, et pour la lui consacrer par la pénitence, tout prêt à la lui rendre dès qu'il la lui redemanderait, n'importe par quel moyen.

Cadou pouvait donc satisfaire sans beaucoup de difficulté sa haine, sinon par une attaque directe, car il savait que, malgré sa vigueur, il n'était pas en état de lutter avec le damoisel ; mais un guet-apens n'était pas capable de l'effrayer. S'il n'y recourut pas, ce ne fut pas par répugnance pour une action odieuse, ce fut au contraire par un raffinement de méchanceté. Je me garderai bien, se disait-il, de lui donner la mort tant que je le verrai accomplir sa pénitence avec tant de ferveur ; ce serait envoyer son âme au ciel. Mais il n'est pas possible qu'il ne reste en elle quelque vieux levain de péché mortel qui ne demande qu'une occasion pour fermenter ; je m'appliquerai à la faire naître, et alors je frapperai ; car il faut que nous nous retrouvions en enfer.

Poursuivant cette idée satanique, Cadou revêt aussi le costume de pèlerin : il lui en coûtait peu d'ajouter l'hypocrisie à la dette déjà contractée par lui envers Dieu. Il noircit ses cheveux roux et sa barbe, et va faire montre de sa piété d'emprunt dans les lieux où il sait pouvoir rencontrer Arthur. Arthur, qui ne l'a pas revu depuis le jour où il lui sillonna d'une manière ineffaçable le visage de son fouet, et d'ailleurs, abusé par son déguisement, ne conçoit aucun soupçon. Il lui semblait pourtant quelquefois éprouver de vagues réminiscences

qui lui rendaient la vue de cet homme importune, mais il s'efforçait de triompher de ces répugnances, en se disant : Si je repousse ce pèlerin par suite d'une secrète antipathie dont je ne saurais me rendre compte, que rien ne justifie, le Seigneur ne me repoussera-t-il pas à bien plus juste titre? Ne suis-je pas précisément à l'œuvre pour vaincre mes mauvais penchants?

Le faux pèlerin parvint donc, malgré les pressentiments d'Arthur, sinon à capter sa confiance, au moins à lui faire accepter sa compagnie pour achever de parcourir la Bretagne. Arthur se proposait d'aller ensuite à Rome prier sur les tombeaux des martyrs, et, si ses forces le lui permettaient, jusqu'à Jérusalem. Cadou paraissait poussé du même zèle, de la même piété, mais il jurait tout bas que ni l'un ni l'autre n'accomplirait si long voyage.

Cadou avait dit avec dessein qu'il arrivait de Ploërmel; qu'il avait visité les ruines d'un château voisin renversé par la foudre. Il hasarda même de toucher quelques-uns des évènements qui s'y étaient passés. Il était bien sûr d'exciter ainsi l'intérêt d'Arthur, et il comptait par la manière dont il faisait ses récits, y mêlant une foule de faussetés, y ajoutant même des imprécations contre la mémoire des anciens possesseurs de l'Aire-du-Vautour, exciter dans l'âme de son auditeur quelques-uns de ces anciens mouvements de colère qu'il avait eu à supporter et dont il ne conservait qu'un trop fidèle souvenir. Mais le pénitent avait eu le temps de se faire à toutes ces amertumes, à toutes ces humiliations. Cadou ne pouvait rien inventer qu'Arthur n'en eût entendu déjà beaucoup plus. Il s'aperçut bientôt que ce ressort était usé.

Cadou parla alors de Dalilah, et il vit avec une joie inexprimable qu'il venait enfin de faire vibrer une corde encore résonnante; mais là s'arrêta son succès. Pourtant il ne désespéra pas; puisqu'il avait su découvrir le point vulnérable, il saurait bien aussi, tôt ou tard, le trouver sans défense.

L'image de Dalilah, en effet, ne s'était pas effacée du cœur d'Arthur; elle se représentait souvent à ses souvenirs, simple, timide, candide, aimante chez son père, ou bien attachée sur le bûcher, où il n'avait fait que l'entrevoir. Puis il se rappelait que dans un moment d'irritation il avait eu la barbarie de la condamner à un supplice non moins horrible que celui auquel elle venait d'échapper. Mais cette affreuse épreuve lui avait valu le bonheur, puisqu'elle en était sortie purifiée par le baptême.

Devenue chrétienne, Dalilah avait dû pardonner à son persécuteur, elle devait prier aujourd'hui pour lui, et il ne doutait pas que la charité ne conservât quelques doux reflets de ces sentiments tendres qu'il avait autrefois su jeter dans son cœur. Ils devaient donner aux prières de la néophyte une force touchante, irrésistible. Il aimait

à penser que c'était aux supplications de sa bouche si pure qu'il était redevable de n'avoir pas succombé à ses remords et d'avoir persévéré dans son repentir.

Arthur s'accoutumait donc à voir dans *Marie* une sorte d'ange protecteur qui veillait sur lui. Il lui semblait qu'aucune de ses actions les plus cachées, de ses pensés les plus secrètes, ne lui devait être inconnue; et il sentait quelquefois avec quelque satisfaction qu'il aurait pu en effet les dérouler toutes sous ses yeux sans aucune réticence et sans crainte de les voir se détourner. Cette confiance le fortifiait, car il se disait : Il fut un temps où je n'eusse osé le faire. Je suis donc devenu meilleur. Ayons courage jusqu'au bout, et je deviendrai peut-être digne de me retrouver avec *elle* dans un autre monde. Mais, dans ces espèces de songes, il eût cru commettre en quelque sorte une profanation contre celle qu'il spiritualisait ainsi s'il l'eût supposée capable de se rabaisser jusqu'au niveau des soins, des soucis du monde terrestre, subordonnée à ses évènements, à ses vicissitudes.

XXVIII

LE GUET-APENS.

> Combien quelquefois l'homme est perfide jusque dans ses caresses!... Il cache son poignard sous le manteau de l'amitié jusqu'à ce qu'il l'ait appuyé sur le cœur de sa victime.
>
> YOUNG. (*Nuits.*)

Cadou ne tarda pas à démêler en partie le fond des pensées d'Arthur, et il dressa son plan en conséquence. J'ai rencontré l'autre jour, dit-il, un marchand de Ploërmel revenant de la foire de Lesneven, où il était allé acheter plusieurs choses pour le mariage du sire de Mauny, *le seigneur actuel de l'Aire-du-Vautour*. Le comte, qui aime beaucoup son écuyer donne des fêtes et un tournoi pour célébrer ces noces. — C'est sans doute une noble demoiselle qu'épouse cet écuyer, puisque le comte lui fait un si grand honneur? — Rien moins, répondit Cadou; c'est tout simplement, dit-on, la fille d'un usurier

juif. — Dalilah ! s'écria Arthur. — Ai-je prononcé son nom ? dit Cadou froidement.

Le tigre qui guette sa proie n'observe pas d'un œil plus perçant tous ses mouvements que ne fit Cadou à l'égard d'Arthur ; mais cette fois encore son attente fut déçue. Arthur ne fit pas un geste qui pût déceler l'impression que lui causait cette atterrante nouvelle, et son chaperon abaissé cacha à son ennemi une larme qui coulait. Ne comptez-vous pas, frère, lui dit celui-ci, diriger un peu vos pas de ce côté que nous n'avons pas encore visité ? — Ce n'est pas moi, mon frère, c'est Dieu qui règle ma course : j'irai où il me conduira. — Comme vous voudrez, frère. Je n'aurais pourtant pas été fâché de voir une si belle chose ; je suis moins avancé que vous dans la route de la perfection, moins détaché des choses du monde, et, après tout, je ne crois pas que ce soit un grand péché que de voir de loin une fête à laquelle on ne participe pas.

On dit, ajouta-t-il mystérieusement, qu'il y aura des évènements, que l'écuyer Mauny n'en est pas encore où il croit être, et que sa fiancée pourra bien lui échapper au dernier moment, comme autrefois la seigneurie de l'Aire-du-Vautour qui se trouva n'être plus qu'un monceau de ruines quand il en fut maître. — Et d'où viendraient ces empêchements ? dit Arthur d'une voix qui décelait sa profonde émotion, et dont l'accent fébrile n'échappa point à Cadou. — C'est qu'on croit que le loup de Kevergan, comme ils l'appellent, n'est pas mort et qu'il pourra bien apparaître au moment solennel pour réclamer les droits qu'il s'est acquis dans le temps par ses violences sur la belle juive. Au fait, ne trouvez-vous pas, frère, que le mariage d'un excommunié avec une sorcière dont la conversion a toujours été suspecte serait tout-à-fait convenable ? — Ceux qui répandent de pareils bruits sur cette jeune fille, répondit Arthur avec chaleur, sont des calomniateurs et des infâmes. — Le feu prend au buisson, se dit Cadou ; il ne s'agit plus que de l'entretenir, et mon ennemi est à moi. Frère, votre charité vous emporte trop loin ; on sait assez de quoi le loup était capable, et quant à la belle sorcière, que vous ne connaissez pas plus que moi, on sait aussi ce que valent les conversions des gens de sa race, et qu'elles ne les empêchent pas de continuer leurs sorcelleries et de judaïser après le baptême comme avant.

Arthur avait appris à souffrir tout ce qui s'adressait à lui ; les injures, les malédictions dont on couvrait son nom ne lui paraissaient qu'une juste punition de ses fautes ; et, à chaque humiliation nouvelle qu'il recevait, il se réjouissait intérieurement dans la pensée que Dieu lui en tiendrait compte. Mais il ne lui était pas venu dans l'esprit que son expiation dût comprendre également les outrages que la calomnie adressait en sa présence à la créature innocente dont il exaltait, dans son esprit prévenu, la pureté à l'égal de celle des anges.

Mal venu est généralement d'ailleurs celui qui nous apporte une fâcheuse nouvelle. On n'est que trop souvent disposé à laisser retomber sur lui une partie de l'irritation que cause son récit; mais si le messager a l'imprudence d'y ajouter des commentaires qui l'aggravent, l'explosion est prochaine. Cadou avait très justement calculé cette progression morale : le désir de nuire avait rendu subtile son intelligence brute. Il vit avec une joie infernale l'hésitation que mettait Arthur dans sa réponse. Elle annonçait un combat intérieur violent, qui devait se terminer par une crise.

Frère, dit enfin Arthur, en faisant un effort évident pour maîtriser sa parole tremblante, que je connaisse ou non la jeune fille dont tu parles, tu n'en es pas moins blâmable de servir de canal aux méchants propos qu'on peut répandre sur elle, et qui, je le jurerais, sont d'odieuses calomnies. La pauvre fille a souffert assez pour mériter que l'outrage ne la poursuive pas même après qu'elle aura embrassé notre foi. —Ce sont, frère, des idées mondaines comme celles que professent nos chevaliers, grands défenseurs de la veuve et de l'orphelin quand ce n'est pas eux qui les oppriment. Mais jamais du moins ils n'ont pris le parti d'une sorcière convertie par intérêt et qu'on surprendrait, j'en mettrais mon bourdon au feu, allant au sabbat, montée à califourchon sur un balai de bruyère.

Tu mens par la gorge comme un misérable chien, dit Arthur hors de lui-même ; n'ajoute pas un seul mot ou je te.... —C'est où je t'attendais depuis longtemps, s'écria Cadou en se précipitant sur lui armé d'un poignard qu'il retira trois fois rouge et fumant.



XXIX

LA VENGEANCE.

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens te commandaient le meurtre et la vengeance,
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

VOLTAIRE. (*Alzire*.)

L'affreuse scène que nous venons de décrire se passait au bord d'un bois où les deux pèlerins s'étaient assis à l'ombre d'un chêne pour prendre leur modeste réfection; aucun bruit ne se faisait entendre. Ils semblaient seuls dans la nature et Cadou n'avait pas manqué d'observer toutes ces circonstances qui semblaient devoir assurer l'impunité du forfait.

Il fut donc étrangement surpris de sentir, au moment même où dans sa rage il allait se précipiter sur le corps sanglant d'Arthur, une main de fer l'arrêter par le bras qui tenait le poignard, et de voir, en détournant la tête, qu'il était à la merci de deux vigoureux paysans, armés chacun d'une cognée, contre lesquels toute résistance eût été inutile. Comment donc, saint homme, dit l'un, est-ce un des vœux de votre pèlerinage d'égorger dans les bois votre compagnon? Seriez-vous, sous vos pieux habits, un de ces brigands qui désolent depuis quelque temps le pays? — Je n'y avais jamais mis les pieds avant ce jour, dit Cadou. — Non? eh bien! mal accueilli soit votre premier pas. Vous allez venir dire deux mots à notre sénéchal, et, comme il est bref en affaires, la vôtre ne sera pas longue.

Cadou se soumit à la nécessité, mais quand il vit que sa vengeance tournait si subitement contre lui-même, il n'en conçut que plus de rage encore contre son ennemi, et, s'arrachant un moment aux mains qui le tenaient, il se rapprocha d'Arthur et se mit à le fouler aux pieds. Cet accès de férocité sauvage fut le salut de sa victime. Le sang, qui n'avait pu s'épancher par les blessures, se fit jour alors. Arthur rouvrit un moment les yeux. Sauvez-moi! dit-il d'une voix défaillante.

Les bûcherons, voyant que le blessé n'était pas mort, se mirent à crier de toutes leurs forces pour appeler leurs camarades qui devaient être dans la forêt ; au bout de quelques instants, ils s'aperçurent qu'ils avaient été entendus. Il fallait, en attendant, donner quelques secours à Arthur et empêcher son assassin de s'échapper ; ils commencèrent par lier celui-ci fortement à un arbre, puis se mirent à panser du mieux qu'ils purent les blessures de son compagnon. Ils n'étaient pas entièrement, inexpérimentés car les bûcherons ont souvent occasion de se rendre de ces sortes de services entre eux. On put assez promptement se mettre en marche pour le prochain village où Arthur fut transporté sur une litière improvisée. Cadou suivait, tenu par les deux hommes qui l'avaient saisi au moment où il commettait le meurtre.

Les coups de la dague de Cadou, égarés par la rage, dérangés par les plis épais de la robe d'Arthur, n'avaient fait que des blessures peu dangereuses. L'extrême faiblesse du malade provenait plutôt du sang répandu que de la gravité du mal. Dès qu'il put prononcer quelques paroles, il demanda qu'on lui amenât son assassin. Cadou parut lié, de cordes.

Frère, lui dit Arthur, je me suis emporté contre vous et j'ai eu tort ; mais il n'est pas possible que ce soit ce mouvement de vivacité, que je vous prie de me pardonner, qui vous ait porté à vous venger par un meurtre. — Pourquoi, *frère*, répondit Cadou en appuyant sur ce mot avec un sourire d'ironie, pourquoi un mouvement de vivacité ne me serait-il pas aussi bien permis qu'à vous ? Qui peut dire, d'après vos menaces, où le vôtre se serait arrêté ? J'ai pris le devant. — Vous ne dites pas toute la vérité, reprit Arthur. Vous vous êtes attaché à mes pas ; vous n'avez cessé de me tenir des discours si pleins d'aigreur et d'amertume que je les ai souvent attribués à une haine personnelle plutôt qu'à l'âpreté de votre caractère. Je les ai soufferts avec patience ; mais l'instrument avec lequel vous m'avez frappé ne fait pas partie de l'équipage d'un pèlerin. Vous prémeditiez donc ce qui est arrivé ? C'était une vengeance calculée, soit pour votre propre compte, soit pour celui d'un autre. Si j'ai quelque dette à régler avec vous, que ne le disiez-vous ? J'étais disposé à y satisfaire et encore à présent je vous supplie de me le dire afin que je puisse, si je dois aller devant Dieu, me présenter à lui libre de ce poids.

Une dette ! dit Cadou, oui, *une ancienne dette*, ajouta-t-il d'un ton qui fit tressaillir Arthur ! Ah ! dit-il, j'ai déjà entendu ces paroles prononcées de cette même voix. Qui est-tu donc ? — Une dette, continua Cadou sans répondre à la question, que tu voudrais en vain acquitter. Elle pèsera sur toi jusqu'à ta dernière heure, jusqu'au jour du jugement. Vois-tu ma figure si horriblement sillonnée, c'est l'ouvrage de tes mains ! Vois-tu mon oreille percée, c'est encore toi qui

m'as mutilé ainsi. Me demanderas-tu encore qui je suis? Tu parles de t'acquitter envers moi. Feras-tu disparaître les traces de ces mutilations? Me rendras-tu ma vieille mère morte de misère parce qu'elle a été obligée de me suivre quand je me suis enfui de l'Aire-du-Vautour! Me rendras-tu les instants que j'ai passés depuis ce temps dans les alarmes, dans les feux d'une dévorante ardeur de me venger? Mes amis, vous plaignez celui qui est tombé sous mes coups; je vais d'un seul mot changer votre pitié en horreur. Cet homme que vous voyez là, gisant, est le damoisel de l'Aire-du-Vautour, le loup de Kevergan! le MAUDIT!

— Le MAUDIT! répétèrent les paysans en s'éloignant d'Arthur.

Cadou, dit Arthur, je t'ai offensé. Hélas! j'en ai offensé bien d'autres dans un temps de délire! Mais le moment de la lumière est venu; mais la plus dure et la plus austère pénitence répare chaque jour, j'aime à le croire, aux yeux de Dieu, autant qu'il est en moi, le mal que j'ai commis. Mon repentir l'a déjà désarmé en partie puisqu'il m'a fait retrouver la paix du cœur si longtemps perdue. Pardonne donc à mon repentir comme je te pardonne moi-même. — Moi, te pardonner? jamais! ni en ce monde, ni en l'autre. Il n'y a pas de paix possible entre le maître offensé et l'esclave révolté. Que notre sort s'accomplisse. Je suis peut-être moins près de la corde que tu ne le penses. Tu échapperas, selon toute apparence, à la tentative de ma main maladroite. Eh bien! nous traînerons chacun notre chaîne. La mienne sera une haine inextinguible; la tienne la certitude de me rencontrer toujours sur tes pas armé pour la vengeance.

Malheureux! dit Arthur, tu persévères dans tes coupables sentiments, mais ma vie est dans les mains de Dieu, non pas dans les tiennes. Je ne rétracterai pas le pardon que je t'ai offert, et je prie Dieu qu'il le confirme en te ramenant à des idées plus chrétiennes. — Pourvu que je sois pendu promptement, n'est-il pas vrai? — Que Dieu me garde de désirer ta mort, surtout dans la position où est ton âme! Au reste, moi seul ai le droit de disposer de ta vie, puisque je suis ton seigneur, et je te l'accorde. Amis, déliez cet homme et le laissez aller. L'ordre donné par Arthur fut exécuté avec d'autant moins de difficulté que le crime de Cadou avait perdu beaucoup de sa gravité aux yeux des paysans ignorants et plus qu'à demi sauvages, dès qu'ils surent que la victime était le MAUDIT dont la légende s'était répandue jusque chez eux. Cadou ne daigna pas remercier Arthur de la grâce qu'il lui accordait, et sortit sans même le regarder. Tout en profitant de sa clémence, il semblait qu'elle pesât sur son cœur comme un nouveau grief.

XXX

LE RETOUR.

Enfin il revenait, échappé du trépas.
DELILLE. (*Géorgiques de Virgile.*)

Le bruit se répandit bientôt dans toute la Bretagne que le damoisel de Kevergan n'avait pas trouvé la mort, comme on l'avait cru, sous les ruines de son château. Mais le peuple aimait trop le merveilleux pour renoncer si facilement aux contes qui avaient accompagné le récit de sa fin. Au lieu d'admettre tout simplement que ces récits étaient mensongers, il aima mieux croire qne le pélerin n'était que l'âme d'Arthur qui avait été rejetée sur la terre sous une nouvelle forme humaine, condamnée à errer pendant cent ans pour expier ses fautes.

L'attentat de Cadou, défiguré également par la crédulité, fut transformé en une lutte entre cette âme et le démon qui, la reconnaissant pour lui appartenir, avait voulu s'emparer d'elle. Il est vrai que la laideur physique et morale de Cadou prêtait singulièrement à cette interprétation.

Cette superstition nouvelle eut les plus fâcheuses conséquences pour les pauvres pèlerins isolés. Croyant voir en chacun d'eux le réprouvé échappé de l'enfer, nul ne voulait plus leur donner l'hospitalité; à peine osait-on leur jeter quelque aumône, et, à moins qu'ils ne rencontrassent quelque monastère ou quelque ermitage, ils étaient le plus souvent obligés de coucher sous l'abri d'un arbre ou d'un toit, d'où on les repoussait sans pitié dès qu'on les apercevait.

Le sujet de cette défiance générale, Arthur, ne pouvait échapper à ses conséquences. A peine avait-il obtenu de pouvoir rester dans la chaumière où on l'avait recueilli le temps suffisant pour reprendre assez de forces afin de poursuivre ses pénibles pérégrinations, et, dès qu'il fut parti, les habitants de la chaumière s'empressèrent de brûler du genièvre et d'autres ingrédients dont l'odeur a, dit-on, la vertu de chasser les mauvais esprits. On frotta, on essuya tout, et c'est peut-être la seule fois qu'une chaumière bretonne reprit pour quelques jours une apparence de propreté.

Arthur, obéissant à une impulsion secrète qu'il ne chercha pas même à s'expliquer, se dirigea machinalement du côté de Ploërmel. Son cœur se serra en approchant. Il s'attendait à voir les préparatifs des fêtes dont lui avait parlé Cadou; cependant tout était silencieux et triste comme de coutume. Les récits de Cadou n'étaient que des mensonges inventés pour exciter la colère ou le désespoir dans l'âme de celui qu'il voulait surprendre.

Une longue course et les émotions qui agitaient son cœur avaient épuisé ses forces. Il était nuit close, le couvre-feu était sonné depuis longtemps, le froid était glacial; il sentit l'impossibilité d'aller plus avant. Ses pieds heurtèrent les ruines d'une masure, il résolut d'y chercher refuge au lieu d'aller frapper à la porte du beau monastère des Carmes, qui n'était qu'à peu de distance. Quelques poignées de bruyère qu'il ramassa suffirent pour lui former un lit sur lequel il étendit ses membres fatigués; mais ses souvenirs tumultueux chassèrent le sommeil.

La lune s'échappa des nuages qui l'avaient voilée jusqu'alors et vint éclairer en plein les ruines. Des murs noircis, des restants de solives brûlées, annonçaient qu'elles étaient dues à l'action du feu plutôt qu'à celle du temps. Cette découverte frappa Arthur. Quelques débris, quelques lambeaux, ne lui semblaient pas entièrement inconnus. C'est parmi les débris de la maison du père de Dalilah, incendiée par ses propres mains, qu'il était venu chercher un refuge, tandis que celui qu'il en avait expulsé, ruiné, proscrit, persécuté comme lui, à jamais séparé de sa fille qui devait faire la joie de ses vieux jours, décrépit, infirme, n'avait peut-être pas même en ce moment un semblable asile pour reposer sa tête. Un juif, à la vérité, inspirait peu de pitié dans ce temps, si misérable que fût son état; mais le malheur sympathise volontiers avec le malheur, et Arthur oubliait dans le sien le rejeton méprisé du peuple hébreu, pour ne penser qu'au père dont il avait déchiré le cœur deux fois à la fois, par le rapt et par l'incendie.

Dès que ces pensées se furent emparées de l'esprit d'Arthur, qu'il se rappela l'hospitalité indignement violée, la belle, l'innocente Dalilah conduite en quelque sorte par lui au bûcher, qu'il vint à se figurer le désespoir du père privé à jamais de sa fille, les angoisses de celle-ci, la bruyère sur laquelle il était étendu lui parut changée en épines cruelles ou remplie d'une multitude de vipères qui s'attachaient après lui. Pour abréger un pareil supplice, il se leva, reprit son bâton et s'arracha à cet asile, pire pour lui que la lande la plus aride exposée aux plus rudes intempéries. Ah ! dit-il en se remettant en marche, c'était ici que devaient commencer mes plus rudes épreuves; pourrai-je les supporter? Mais une voix intérieure lui répondit : T'es-tu inquiété si ceux à qui tu en as imposé de non moins

rudes avaient la force nécessaire pour n'y pas succomber? Et Arthur sentit que le terme de ses efforts n'était point arrivé.

Le pays lui était trop bien connu pour que ses pas, malgré l'obscurité, ne se tournassent pas naturellement du côté de l'Aire-du-Vautour : il paraît cependant que ses pieds, en prenant cette direction, obéissaient à l'habitude plutôt qu'à une volonté déterminée, ou que les réflexions qui, pendant le chemin, assiégeaient le pèlerin, lui avaient fait oublier le but qu'il avait en vue primitivement, car lorsque l'aurore lui eut fait apercevoir le pic, il s'arrêta comme frappé d'étonnement et fit un mouvement comme pour changer de direction. Puis il sembla se raviser.

Après tout, se dit-il, pourquoi hésiterais-je à visiter encore une fois ces lieux où... où j'ai du moins une prière à déposer... car là reposent dans une tombe bien peu faite pour les derniers descendants de deux nobles maisons... Il n'osa achever. Au bout de sa pensée il y avait un abîme. Allons, dit-il, Dieu me donnera le courage nécessaire.

XXXI

LES RUINES.

> . . . . Il ne sortira pas une voix pour dire à celui qui revient : Ami, j'étais là avec vous... Son âme se serre, se brise à l'aspect d'un douloureux isolement.
>
> (*Les églises gothiques.*)

Les habitations qui environnaient autrefois le pied du pic n'avaient pas été relevées. L'ancien hameau était demeuré désert et le canton redevenu sauvage. On n'apercevait de là, au haut du rocher, que quelques pans de muraille demeurés debout, sur lesquels les mousses, les giroflées, les pariétaires, les lichens, jetaient, de çà, de là, leurs teintes ou leurs touffes, leurs guirlandes de verdure. Les crevasses des rochers étaient habitées par les hiboux, et les autres oiseaux de proie revenus prendre possession de leur ancien domaine. Le cœur d'Arthur était broyé par la douleur.

Après avoir pris quelques instants de repos, il voulut monter sur la plate-forme. Le rapide escalier était encombré de débris. Il parvint cependant à se frayer un passage et arriva aux ruines, d'où son approche fit envoler une troupe de corbeaux. Des ossements épars indiquaient ce qui avait si promptement rappelé les animaux carnassiers dans leur ancien domaine. Lors de la prise du château, on avait négligé d'enterrer les corps des hommes d'armes qui furent massacrés. Frappés d'excommunication, les règles de l'Église ne permettaient pas de leur donner la sépulture chrétienne, et il eût été trop difficile de leur creuser une fosse dans le roc; on les laissa donc abandonnés aux animaux dévorants. Telle fut la triste fin des compagnons d'Arthur. Hélas! dit-il, ne serai-je pas responsable pour eux au jour du jugement? Le supérieur qui encourage, qui provoque les vices des inférieurs, au lieu de se servir de son autorité pour les arrêter dans leur chute, ne prend-il pas leurs fautes sur son compte?

Une découverte plus cruelle encore l'attendait. En parcourant ces ruines, en cherchant à faire ressortir en quelque sorte le plan du château qu'il avait connu, de ce chaos où presque tout était nouveau pour lui, il remarqua un endroit où un peu de terre rapportée, circonstance trop insolite au sommet aride du pic du Vautour pour ne pas attirer son attention, semblait avoir été creusée récemment, comme pour chercher quelque objet dans sa profondeur. Il n'y avait pas d'apparence, à en juger par l'état du chemin, qu'aucun pied humain n'avait évidemment foulé depuis longtemps, que ce fût la main d'un homme qui eût fait ce labeur; on ne pouvait dès lors l'attribuer qu'aux animaux carnassiers. Cette terre annonçait donc une sépulture? Cette sépulture, qui n'existait point quand il fut obligé de fuir le château, qui donc renfermait-elle? Ce ne pouvait être ni un serf ni un varlet!...

Arthur n'eut pas le courage d'épuiser les conjectures, mais il prit à l'instant le parti de ne plus quitter ce lieu, quelque affreux qu'il fût, puisque la Providence l'y avait ramené. Si ce projet n'était pas d'une exécution facile, il suffit du moins pour rappeler un peu de tranquillité dans son esprit. A la vie errante et agitée du pèlerin allait succéder la vie sédentaire et contemplative du cénobite. Quelques parties du bâtiment, solidement construit en matériaux presque indestructibles, avaient été épargnées par la foudre et offraient encore d'assez sûrs abris contre l'inclémence des saisons; la citerne, heureusement, n'avait été que peu endommagée. Je ne saurais, pensait-il, rencontrer nulle part de plus durs souvenirs de mes fautes et de mes malheurs. N'est-ce pas où les premières ont été commises, où les autres ont commencé à me frapper, que doit s'achever l'expiation?

Arthur s'installa donc du mieux qu'il put dans un coin de ce qui

fut autrefois son château, en remerciant Dieu de lui avoir inspiré l'idée de revenir mourir au gîte comme le pauvre lièvre forcé par la meute affamée. Sur une pierre assez bien posée au soleil, il avait étalé une partie des modestes provisions dont une charité déjà bien parcimonieuse avait garni son bissac de pèlerin : quelques racines, du pain noir et un peu de chair à moitié crue. Arthur venait de s'éloigner pour aller puiser de l'eau à la citerne avec la corne qui lui servait de hanap, lorsqu'un certain bruit l'obligea à retourner la tête. C'était un milan qui enlevait le morceau de chair, en balayant de ses ailes le reste du frugal repas.

Arthur, consterné, sentit sa constance prête à défaillir à la vue d'un destin si persévérant à le persécuter; mais il se rappela aussitôt qu'il avait, dans ce même lieu, prononcé une impitoyable condamnation au supplice de la mort, par la faim, contre deux innocents : un vénérable ministre du Seigneur et une vierge pure et timide. Il ne se sentit plus la force de se plaindre de ce qui lui arrivait; mais, le considérant comme une juste et imparfaite représaille, il se soumit et se condamna au jeûne absolu jusqu'au lendemain.

Un autre bruit attira bientôt derechef son attention. Il était causé par une volée de corbeaux qui, le premier effroi passé, étaient revenus gratter la terre où déjà Arthur avait remarqué un trou commencé. L'acharnement de ces animaux malfaisants sur cette tombe lui causait une horreur indicible. Il ne parvint qu'avec peine à les chasser et prit alors le parti d'essayer de rouler quelque grosse pierre sur cet endroit pour le mettre à l'abri de nouvelles tentatives de leur part. Il y en avait une tout près qu'il s'agissait seulement de renverser. Arthur la saisit. La vue de quelques caractères l'arrête; il lit : AU PIED DE CETTE PIERRE SONT DÉPOSÉS LE SIRE ET LA DAME DE KEVERGAN, MORTS EXCOMMUNIÉS PAR LA SAINTE ÉGLISE. PUISSE DIEU LEUR FAIRE PAIX !

Ce qui se passa dans l'âme d'Arthur, lorsqu'il découvrit que ces restes humains enterrés sans honneur, au-dessus desquels le signal de la rédemption ne se laissait même pas apercevoir, et qu'il venait disputer aux oiseaux de proie, étaient ceux de son père et de sa mère, ne saurait s'exprimer en aucune langue. Néanmoins une pensée consolante vint s'y mêler. Dieu semblait pardonner aux deux infortunés jetés dans cette tombe par la pitié de leurs ennemis puisqu'il l'envoyait précisément au moment où elle allait être violée par les animaux impurs, où les ossements qu'elle renfermait allaient être dispersés et confondus avec ceux des serfs répandus par toute l'Aire-du-Vautour. Il s'empressa donc d'entasser des pierres en quantité suffisante pour préserver ces restes précieux des outrages des animaux, et assembla deux morceaux de bois, en forme de croix, qu'il planta au milieu de cette espèce de tumulus. Puis, quand tous ces devoirs

eurent été remplis, il s'agenouilla et pria pour son père, pour sa mère, et pour lui-même.

Le soleil touchait l'horizon ; la nature allait se livrer au repos. Arthur, se retirant dans la chambre qu'il s'était préparée, s'étendit sur le lit qu'il s'était formé de quelques débris de meubles, et, cédant à une extrême fatigue, il se laissa aller promptement à un profond sommeil. Mais ce sommeil fut loin d'être aussi paisible qu'il pouvait se le promettre. Bientôt Arthur crut entendre des cris sauvages ; il lui sembla que ces cris étaient poussés par les âmes de ses anciens compagnons d'orgie, qui fêtaient son retour. Dans leur joie, elles dansaient de joyeuses rondes presque sur son corps, et il sentait leurs pieds, armés de griffes, s'enfoncer dans ses chairs. L'horreur l'éveilla, et il ne vit pas avec moins d'épouvante, à la lueur de la lune, que sa chambre, ouverte de toutes parts, était envahie par une multitude de corbeaux, croassant, volant et paraissant témoigner par une singulière agitation leur étonnement de trouver leur domaine violé par un hôte inattendu.

Arthur, instruit alors de la véritable cause de son effroi, comprit qu'il n'était pas sans danger pour lui de rester dans cette chambre. Il laissa retomber son chaperon sur son visage, et, s'aidant de son bourdon pour se frayer un passage à travers cette foule de mauvais augure, il sortit pour chercher un autre coin plus sûr; mais la troupe croassante se mit à sa poursuite, comme si elle eût voulu le forcer de s'éloigner tout-à-fait. Arthur se rappela involontairement ce que les légendes racontaient de meurtriers, de parricides, ainsi poursuivis par les corbeaux, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Il n'était pas facile de découvrir un autre refuge. Tous les points de l'Aire-du-Vautour étaient couverts d'oiseaux de proie, parmi lesquels le crépuscule permettait encore d'en distinguer de beaucoup plus redoutables que ceux devant lesquels fuyait Arthur. Enfin, guidé par la connaissance des lieux, il arriva, non sans beaucoup de peine, à travers les décombres, dans un petit réduit un peu moins maltraité que le reste, et dont il n'eut à disputer la possession qu'à un hibou, qui prit promptement la fuite en faisant entendre son cri sinistre. Ce lieu était l'oratoire où la dame de l'Aire-du-Vautour pleura sans relâche, durant six mois, sur le mauvais usage qu'elle avait fait du titre et de l'autorité de mère.

XXXII

LE SOLITAIRE.

L'homme sait peu combien de calamités peut supporter sa patience jusqu'à ce qu'il en ait fait l'essai.

GOLDSMITH. (*Vicaire de Wakefield.*)

Arthur acheva la nuit plus paisiblement qu'il ne l'avait commencée. Dès que le jour fut revenu, il s'occupa de régler son existence sur ce rocher isolé, de répartir son temps entre la prière et le travail; mais ce n'était pas assez pour lui. Il se demanda s'il ne devait pas s'efforcer de réparer, autant qu'il lui serait possible, le tort qu'il avait fait éprouver autrefois aux voyageurs, en se dévouant au service de ceux que quelque nécessité obligerait de passer la nuit dans ces lieux retirés, à celui surtout des pauvres pèlerins qui auraient besoin de secours. Une dure expérience lui avait appris combien sont ardentes les bénédictions de l'homme isolé qui rencontre, au moment du besoin, une main amie et charitable.

Ce n'était pas au sommet du pic du Vautour qu'il pouvait remplir cette œuvre de miséricorde. Il imagina de disposer de ses mains, au milieu de l'ancien hameau, à l'aide des débris des vieilles cabanes, un couvert suffisant pour servir de refuge, pendant la nuit, à un ou deux voyageurs contre les intempéries ou les animaux féroces. Il partagerait avec eux le faible produit de la charité qu'il irait solliciter dans les lieux environnants, et veillerait constamment, comme autrefois le guaîte du château, du haut de l'Aire-du-Vautour, non plus pour en défendre l'entrée, mais pour découvrir au loin, au milieu des landes, le voyageur égaré à qui cette hospitalité rustique serait nécessaire.

Après avoir marqué l'endroit où il se proposait d'élever son édifice, Arthur ramassa plusieurs brassées de bruyère et de broussailles qu'il transporta au château afin de s'en servir pour débarrasser les ruines des hôtes incommodes qui l'avaient assailli la nuit précédente. Il savait que les animaux fuient le feu. A l'heure où les habitants ordinaires du rocher commençaient à y revenir, il alluma ces brous-

sailles. L'effet répondit à son attente ; mais il fut obligé d'entretenir le feu pendant une grande partie de la nuit, parce que, dès qu'il s'apaisait, les expulsés revenaient par troupes en poussant des cris annonçant leur fureur de se voir ainsi dépossédés. Les paysans, qui aperçurent de loin cette lumière inaccoutumée, qui distinguèrent à l'aide de ses reflets ces tourbillons d'oiseaux et qui purent entendre leurs cris, s'imaginèrent que ce lieu mal famé était le théâtre de quelque scène où se rendaient des légions de sorcières; ils se renfermèrent chez eux avec effroi en redoublant leurs signes de croix et récitant leurs patenôtres d'une voix tremblante. Depuis, aucun d'eux n'eût osé approcher de l'Aire-du-Vautour.

Arthur y vivait donc dans une sorte de paix, ne s'éloignant que lorsque l'épuisement de ses petites provisions le forçait d'aller les renouveler à l'aide de la charité des habitants de Josselin, de Malestroit, de Locminé, de Pontivy, et même de Vannes; il s'arrêtait peu dans les hameaux ou les simples villages pour éviter d'être reconnu.

L'ermite, au reste, n'éprouvait pas les mêmes refus que le pèlerin. Les souffrances et la résignation avaient répandu sur son visage un air de gravité et de sanctification qui prévenait en sa faveur. Sa venue était attendue, son aumône prête, et dès qu'il paraissait les gens simples s'amassaient autour de lui et lui demandaient des oraisons, celui-ci pour la santé de sa femme et de ses enfants, celui-là pour la conservation de ses bestiaux, cet autre pour être délivré d'un sort jeté sur lui par le vieux berger du village voisin. Hélas! mes amis, disait-il, j'ai bien assez affaire à prier pour moi-même! Mais ils prenaient cela pour de l'humilité et insistaient d'autant plus fortement.

L'hospitalité n'était pas vertu d'un exercice journalier à l'Aire-du-Vautour, car les voyageurs continuaient à s'en écarter. Une ou deux fois seulement durant l'espace de plus d'une année, des étrangers égarés fournirent à Arthur l'occasion de s'acquitter de son vœu. Ils partirent se louant de sa charité, mais ils ne pouvaient s'empêcher, en la racontant, de parler de la pauvreté de l'asile qu'ils avaient trouvé et de l'extrême sobriété du repas que le solitaire avait partagé avec eux. Le chemin de l'Aire-du-Vautour ne demeurait pas depuis lors moins désert que de coutume.

Au milieu de sa profonde retraite, les pensées d'Arthur se reportaient souvent sur le seul être vivant qui établît encore quelques liens entre le monde terrestre et lui. Il avait su que le prétendu mariage de Dalilah avec Mauny n'était qu'une fable imaginée par Cadou. Bien loin de là, on disait que la juive convertie avait pris le parti de consacrer à Dieu, dans un monastère, les jours qu'il lui avait conservés au moment où deux supplices affreux la menacèrent coup sur coup, mais on ignorait dans quel monastère de la Bretagne l'avait fait conduire le comte de Ploërmel, qui s'était déclaré son protecteur

pour la soustraire aux effets du ressentiment d'un père irrité de ce qu'il appelait une apostasie.

La gracieuse et consolante image de Marie laissait donc souvent apercevoir son doux et suave éclat au milieu des images sombres ou menaçantes qui remplissaient habituellement l'esprit d'Arthur, de même qu'un mélancolique rayon de la lune vient, à travers les nuages dont le vent de l'équinoxe précipite la course, dissiper par instant les ténèbres d'une forêt et les fantômes qu'elles enfantent.

Arthur pensait à Marie en revenant d'une de ses courses, lorsqu'un homme l'aborda. N'êtes-vous pas, lui dit-il, le solitaire de l'Aire-du-Vautour? — Je le suis, dit Arthur. — Alors ce chiffon de parchemin est pour vous. — Qui vous a chargé de me le remettre, et qui peut encore s'occuper de moi dans ce monde? — Je ne suis pas chargé de répondre à ces questions, répondit l'homme qui paraissait pressé de terminer cet entretien. Ma commission est faite. Prenez ou ne prenez pas ce parchemin, cela m'est fort indifférent. Adieu. L'inconnu s'éloigna à ces mots, sans vouloir entrer dans d'autres détails.

Arthur, en proie à mille sentiments confus, prit le chemin de l'Aire-du-Vautour, pour y déchiffrer à loisir cet écrit mal formé et d'autant plus difficile à lire que le parchemin portait encore les traces d'une écriture plus ancienne, qu'on n'avait fait disparaître que très imparfaitement. Enfin, après une longue et pénible étude, il parvint à assembler ce qui suit :

« Si l'ermite de l'Aire-du-Vautour n'a pas oublié celle qui fut Dalilah, qu'il prie pour elle. La malheureuse, après s'être convertie à la vraie foi, est retournée aux odieuses pratiques de sa race. Tous les mois, lorsque la lune entre dans son décours, elle se rend à minuit à un quart de marche d'Auray, à une de ces grottes élevées par les Bretons idolâtres à leurs démons, et qu'on sait n'être hantées que par les spectres et les fées. Hardi et méritant serait celui qui viendrait la surprendre au milieu de ces abominations, pour la remettre dans la voie du salut. L'ermite de l'Aire-du-Vautour pourrait seul tenter cette entreprise avec quelque succès. »

Ah ! dit Arthur avec douleur, pendant que je m'engourdis ici dans une pénitence facile, l'âme si pure de Marie, de celle que j'aimais à considérer comme un intermédiaire entre Dieu et moi, a succombé. Nos rôles sont changés : c'est à moi qu'on s'adresse pour la sauver. Ce que j'attendais d'elle pour moi, ne le ferai-je pas pour elle? C'est mon devoir, s'il en est temps encore. Voici précisément le moment où la lune va entrer dans son décours. Volons où l'on m'appelle, et peut-être serai-je assez heureux pour sauver à la fois deux âmes au lieu d'une.

XXXIII

LE DOLMEN.

> Les Gaulois n'approchent point de ces pierres sans une profonde terreur. Ils disent qu'on y voit des feux errants et qu'on y entend les voix des fantômes. . . . .
> . . . . Suis-moi, tu vas voir ce que je fais ici. Elle me prit par la main et me conduisit.
> CHATEAUBRIAND. (*Les Martyrs.*)

La brise du soir se fait déjà sentir. Elle frémit à travers le feuillage de la forêt, qu'elle agite, et glisse en gémissant sur la bruyère de la vallée; la base des montagnes a disparu dans le brouillard qui s'élève à l'approche de la nuit; leurs cimes, seules apparentes, ressemblent à des îles semées sur un océan de vapeurs. On n'entend plus que faiblement et par intervalles le chant monotone de la cigale, que va remplacer le lugubre hôlement de la chouette nocturne.

La lune sort silencieuse de l'horizon. Elle monte lentement dans les cieux sous une forme menaçante; sa teinte rougeâtre, son disque trois fois plus grand que de coutume, présagent les malheurs. Une lourde masse d'épais nuages s'avance du midi; leurs vastes flancs noirs renferment la foudre. Le pâtre breton presse les pas de son troupeau pour regagner sa demeure. Il se signe devant chaque croix qu'il rencontre au bord du chemin. Que Dieu protége, dit-il, celui qui sera dehors par cette nuit propre aux lugubres mystères.

Sur les bords d'un ruisseau écumeux qu'un moment peut suffire pour transformer en torrent, et dont les flots scintillants, brisés par les aspérités du sol pierreux, semblent rouler de pâles étoiles, est, au centre d'un bosquet de chênes séculaires, dont jamais le soleil n'a percé l'épais feuillage, un monument grossier, dont l'origine et l'usage sont également inconnus. Des pierres brutes que le ciseau n'a pas équarries, que le ciment n'a point reliées, dressées les unes à côté des autres, en composent les murs; d'autres pierres, également dans l'état où elles sortirent de la carrière, couchées à plat, en for-

ment la toiture. Nul ne pourrait dire quelle main a transporté en ce lieu ces énormes blocs, qui cependant ont dû venir de loin, car on en chercherait vainement de semblables parmi les rochers du pays ou dans les entrailles du sol.

La tradition veut que ces sortes de monuments, dont la Bretagne est couverte, soient d'anciens autels sur lesquels les druides offraient d'horribles sacrifices à Ésus et à Teutatès. Depuis, la croyance populaire en a fait l'asile des larves, des génies ennemis des chrétiens, et des fées malfaisantes. Les voyageurs et les bergers évitent avec soin d'en approcher, surtout dès que le soleil est près de descendre sous l'horizon, et l'ancien du hameau raconte de sinistres histoires arrivées aux audacieux qui ont osé braver les récits populaires. Aucun n'est revenu raconter les mystères horribles dont il a été témoin. A mesure que parle l'ancien, le cercle de ses auditeurs se resserre, le fuseau suspendu demeure immobile entre les mains de la ménagère; le cidre cesse de circuler. L'esprit fort du village affecte seul un ricanement que démentent sa pâleur et le tressaillement de son corps, chaque fois que le vent vient à siffler par la fente des ais mal joints, ou à gronder dans le tuyau de la cheminée.

Quel est donc le téméraire qui s'avance à l'heure redoutable de minuit sur les bords montueux et agrestes du Trehoret, vers le sombre bocage au centre duquel est le dolmen, objet de l'effroi de tous les alentours? Qui? — C'est Arthur. Son pas est ferme, mais son cœur bat en pénétrant dans l'enceinte redoutable formée par ces vieux chênes, sur lesquels la faucille d'or d'une prêtresse de Teutatès a coupé, il y a bien des siècles déjà, le gui sacré. Les éclairs sillonnent la nue, et répandent leur lumière subite et bleuâtre, pour laisser au même instant la nature rentrer dans des ténèbres trois fois plus profondes. Les échos des montagnes répondent aux roulements du tonnerre, et les multiplient comme s'ils étaient incessants. Le son mourant d'une cloche éloignée retentit douze fois; c'est le moment d'entrer dans la grotte.

Une forme humaine, une femme en apparence, une ombre vague comme la dernière fumée d'un cierge qui vient de s'éteindre, paraît se dresser devant lui; elle murmure quelques mots si faibles qu'Arthur doute si ce n'est pas le souffle du vent qu'il a entendu. L'ombre semble lui faire signe d'avancer. L'horreur se glisse dans tous ses membres, ses genoux chancellent. Cependant il s'agit de sauver Dalilah! Il disparaît avec elle dans la noire profondeur de l'antre mystérieux. . . . .

Un cri puissant, un rugissement horrible, qui ne paraît être ni d'un homme, ni d'un animal sauvage, retentit au loin..... puis l'on n'entend plus que l'orage qui se déchaîne avec fureur, et le bruit de la pluie qui tombe avec violence sur le feuillage des chênes drui-

diques et dans les eaux du Trehoret. De vieux sapins furent déracinés; le ruisseau, se gonflant avec rapidité, devint en peu d'instants un torrent qui entraînait tout dans sa course et que rien ne pouvait arrêter. Les moulins construits sur son bord furent enlevés comme de frêles cabanes d'osier, et le lendemain les pêcheurs d'Aurai virent leur rivière rouler dans ses flots, vers le Morbihan, une multitude de débris, des animaux, des hommes parmi lesquels on en remarquait avec horreur deux qui se tenaient étroitement étreints comme s'ils eussent été surpris luttant avec une fureur telle que la mort même n'avait pu leur faire lâcher prise.

Les ruines de l'Aire-du-Vautour redevinrent l'habitation des oiseaux sauvages, que personne désormais ne vint plus troubler.

Le lendemain de ce terrible orage, les cloches de l'abbaye de Plélan tintaient le glas funèbre d'une jeune religieuse morte subitement, dans la nuit, en prières. Toutes les sœurs la suivirent, selon l'usage, jusqu'à sa demeure dernière, où elle disparut pour jamais à leurs yeux. Sur sa tombe on mit une simple croix de bois noir, sur laquelle était écrit, en lettres blanches : MARIE. Les religieuses n'en parlaient jamais que pour se rappeler ses douces vertus, sa piété confiante et les larmes qu'elles lui voyaient souvent répandre, mais dont personne n'eut le secret.



TABLE.

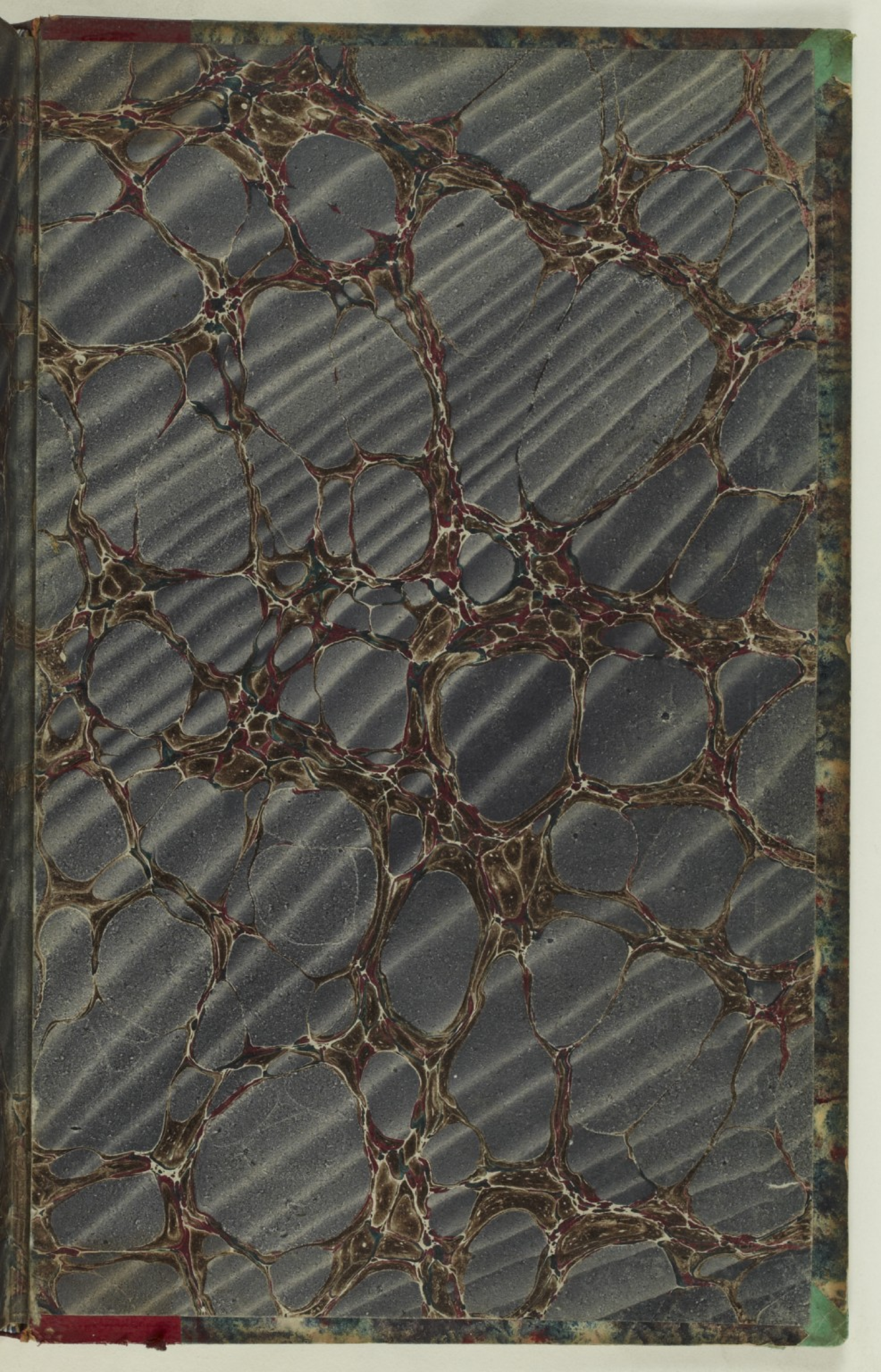
FIN DE LA TABLE.

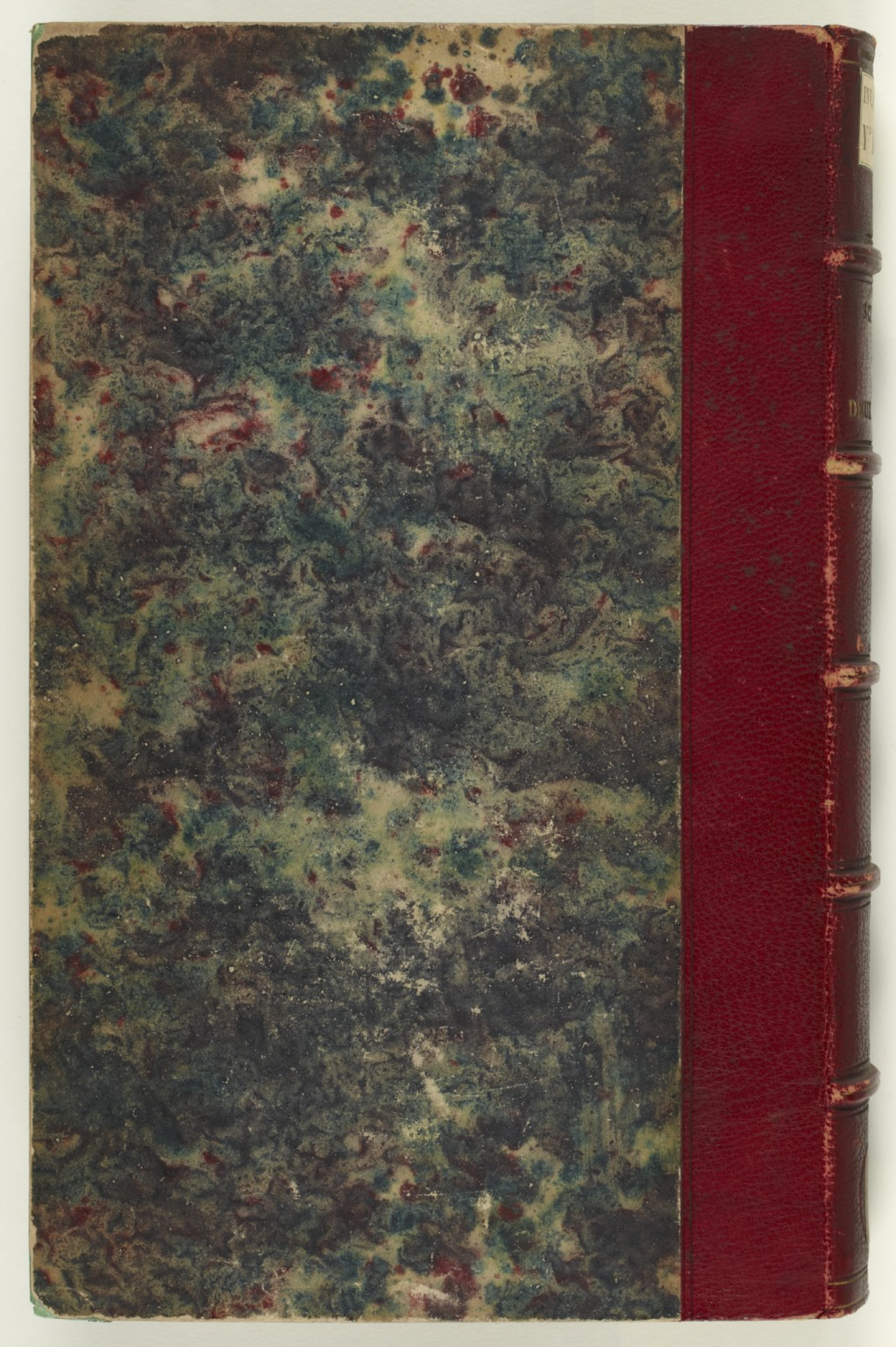


AVIS AU RELIEUR

POUR LE PLACEMENT DES GRAVURES.







SCHMIT.

LES DEUX MIROIRS

PARIS 1844.

